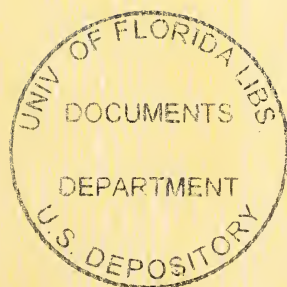


University
of Florida
Libraries







Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
University of Florida, George A. Smathers Libraries

BULLETIN.

La société n'assume pas la responsabilité des opinions émises par les auteurs des travaux insérés dans ses publications.

Aucun mémoire ne peut être imprimé sans nom d'auteur.

(Art. 31 des STATUTS.)

618
22

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE

D'ANVERS

SOUS LE HAUT PROTECTORAT DE
SA MAJESTÉ LE ROI.

TOME XIV.



SOCIÉTÉ

fondée le

1^r Octobre

1876

13^e ANNÉE

SOCIALE

—
1889-1890

ANVERS

IMPRIMERIE VEUVE DE BACKER, RUE ZIRK, 35.

1889.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE D'ANVERS.

Protecteur :

S. M. le **Roi**.

Président d'honneur :

S. M. **dom Pedro II**, empereur du Brésil.

Membre d'honneur :

S. A. **Albert** prince régnant de Monaco.

Président honoraire :

M. **LÉOPOLD de Wael**, bourgmestre d'Anvers.

Bureau :

Président : M. H. **Wauwermans**, général du génie, à Anvers.

Vice-présidents : { MM. **Jacq. Langlois**.
E.-A. **Grattan**, ancien consul de Sa
Majesté Britannique, à Anvers.

Secrétaire général : M. P. **Génard**, archiviste de la ville d'Anvers.

Secrétaire de l'administration : M. **LÉON Couturat**, à Anvers.

Trésorier : M. le comte **Oscar Le Grelle**, à Anvers.

Bibliothécaire : M. H. **Hertoghe**, professeur à l'école de navigation, à Anvers.

LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ.

Membres honoraires : (1)

MM. G.-B. AIRY, astronome, directeur de l'observatoire royal de Greenwich.

RUTHERFORD ALCOCK, président de la société royale de géographie de Londres.

A. BASTIAN, président de la société de géographie de Berlin.

le général J.-A. BESIÉ, à La Haye.

le prince ROLAND BONAPARTE, à Paris.

le lieutenant-général BOUCHER, ancien commandant de la première circonscription militaire.

E. BOUILLAT, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire, à Paris.

le capitaine E.-F. CAMBIER, à Banana (Congo).

J. CAPELLINI, directeur du musée géologique et paléontologique à l'université de Bologne (Italie).

ÉDOUARD CHARTON, sénateur et membre de l'institut de France, à Versailles.

FRANCESCO COELLO, colonel du génie, président honoraire de la société de géographie de Madrid.

le commandeur CORRENTI, ancien ministre de l'instruction publique, à Rome.

ANT. D'ABBADIE, membre de l'institut de France, à Paris.

le chevalier DE BRITTO, baron DE ARINOS, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du Brésil, à Rio-Janeiro.

A.-M.-E. DE LAGERBERG, chambellan de S. M. le roi de Suède et de Norwège, à Gothembourg.

(1) Sans rétribution. Art. 7 des Statuts.

MM. DELESSE, ingénieur en chef des mines, à Paris.

le comte FERDINAND DE LESSEPS, directeur de la compagnie de l'isthme de Suez, à Paris.

le comte DE MARSY, membre de plusieurs sociétés savantes, à Compiègne.

M. DE QUATREFAGES DE BRÉAU, président de la commission centrale de la société de géographie et membre de l'institut de France, à Paris.

le vicomte DE SAN JANUARIO, président de la société de géographie de Lisbonne.

le prince DE TEANO, président de la société de géographie italienne, à Rome.

le comte DE THOMAR, ambassadeur du Portugal, à Bruxelles.

le comte DE TOULOUSE-LAUTREC, directeur de l'institut des provinces de France, château de St.-Sauveur, par Lavarut (Tarn).

le comte DE VILLENEUVE, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du Brésil, à Bruxelles.

le baron DE WATTEVILLE, directeur de la division des sciences et lettres au ministère de l'instruction publique, à Paris.

OSCAR [DICKSON, à Stockholm.

LUIS PEDREIRA DO GOUTTO FERRAZ, vicomte de Bom-Retiro, conseiller d'État, président de l'institut historique et géographique du Brésil, à Rio-Janeiro.

GORDON-BENNETT, propriétaire du *New-York Herald*, à New-York.

G. GRAVIER, président de la société de géographie de Rouen.

le baron J. GREINDL, ministre plénipotentiaire, à Berlin.

J.-V. HAYDEN, géologue des États-Unis, à Washington.

PAUL KRUGER, président de la république Sud-Africaine.

le baron LAMBERMONT, ministre plénipotentiaire, secré-

taire général du ministère des affaires étrangères, à Bruxelles.

MM. LAYARD, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. Britannique, à Constantinople.

L. LEFEBVRE, membre de la chambre des représentants, à Bruxelles.

LOUIS LEMMÉ, à Anvers.

E. LEVASSEUR, membre de l'institut, à Paris.

le général J.-B.-J. LIAGRE, secrétaire perpétuel de l'académie royale de Belgique, vice-président de la société royale belge de géographie, à Bruxelles.

J. B. MAGNAGHI, capitaine de vaisseau, directeur du bureau hydrographique de la marine royale d'Italie, à Gênes.

WILLIAM MARTIN, chargé d'affaires d'Hawaï, à Paris.

MASSARI, explorateur, à Naples.

CH. MAUNOIR, secrétaire général de la société de géographie de Paris.

MEURAND, ministre plénipotentiaire, directeur des consulats au ministère des affaires étrangères et président de la société de géographie commerciale, à Paris.

le commandeur baron CHRIST. NEGRI, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire, à Turin.

le baron A.-E. NORDENSKIÖLD, membre de l'académie des sciences de Suède, à Stockholm.

le vice-amiral OMMANNEY, membre de la société de géographie de Londres.

le baron OSTEN-SACKEN, membre de la direction de la société I. russe de géographie, à St.-Petersbourg.

le major-général HENRY RAWLINSON, membre du conseil de l'Inde, à Londres.

EL. RECLUS, géographe, à Clarens, canton de Vaud (Suisse).

le baron REILLE, commissaire général au congrès de géographie de Paris, à Paris.

le contre-amiral GEO. HENRY RICHARDS, à Londres.

- MM. GERHARD ROHLFS, explorateur, à Weimar.
le comte SAVORGNAN DE BRAZZA, à Paris.
WALDEMAR SCHMIDT, archéologue, à Copenhague.
le commandant SELFRIDGE, de la marine des États-Unis, à Washington.
SIBIRIAKOFF, à Irkutsk.
HENRY-M. STANLEY, membre de plusieurs sociétés de géographie.
W.-F. VERSTEEG, colonel du génie en retraite, à Amsterdam.
P. VETH, professeur à l'université de Leyde, président de la société de géographie d'Amsterdam.
VIVIEN DE S. MARTIN, géographe, à Paris.
le chevalier M.-A. VON BECKER, secrétaire général de la société I. et R. de géographie, à Vienne (Autriche).
le baron CHARLES VON CZOERNIG, conseiller int. de S. M. I. et R., à Gorice (Autriche).
le baron VON HELFERT, vice-président de la société I. et R. de géographie de Vienne.
le baron VON RICHTHOFEN, membre de la société de géographie de Berlin, à Leipzig.
-

Membres protecteurs : (1)

- MM. RENÉ MORETUS DE THEUX, à Anvers.
le baron H. VAN DE WERVE et DE SCHILDE, à Anvers.
-

(1) Rétribution annuelle 50 fr. au moins. Art. 8 des Statuts.

Membres effectifs : (1)

1. MM. AD. DE BOË, membre de l'association scientifique de France, *conseiller*.
2. G. DELCOURT, ingénieur en chef des constructions navales, *id.*
3. J. DE BOM, secrétaire de l'institut supérieur de commerce d'Anvers, *id.*
4. P. GÉNARD, archiviste de la ville, ancien secrétaire général du congrès de géographie d'Anvers, *id.*
5. E.-A. GRATAN, ancien consul de S. M. Britannique, *id.*
6. le général P. HENRARD, *id.*
7. H. HERTOGHE, professeur à l'école de navigation, *id.*
8. J. LANGLOIS, dispacheur, ancien professeur à l'école de navigation, *conseiller*.
9. le chevalier GUSTAVE VAN HAVRE, président de la société des bibliophiles anversoïis, *id.*

(1) Le nombre en est fixé à 50. Rétribution annuelle 10 fr. Art. 4 des Statuts.

Les membres effectifs nomment un conseil composé de dix-huit membres. Le conseil se compose en ce moment de :

Membres sortant en 1890 :

MM. J. de Bom, G. Delcourt, P. Génard, P. Ghesquière, P. Henrard et J. Langlois.

Membres sortant en 1892 :

MM. J.-F. Arents, A. Baguet, Ad. de Boë, A. Geelhand de Labistrate-Kervyn, comte O. Le Grelle et H. Wauwermans.

Membres sortant en 1894 :

MM. L. Couturat, E.-A. Grattan, H. Hertoghe, G. Royers, le baron O. van Ertborn et le chevalier Gust. van Havre.

10. MM. H. WAUWERMANS, général du génie, *conseiller*.
11. FRÉD. BELPAIRE, ingénieur.
12. TH. CALLAERTS, directeur d'assurances.
13. E. GRANDGAIGNAGE, professeur à l'institut supérieur de commerce.
14. R. GEELHAND.
15. J.-W. HUNTER, courtier de navires.
16. ÉMILE DE KEYSER, ingénieur et directeur de la société anonyme du sud d'Anvers.
17. Jos. LEFEBVRE, échevin de la ville d'Anvers.
18. G. ROYERS, ingénieur en chef de la ville d'Anvers, *conseiller*.
20. ALOYS SCHEEPERS, ingénieur.
21. le D^r TH. SCHOBSENS.
22. le baron O. VAN ERTBORN, ancien conseiller provincial, *conseiller*.
23. A. CATEAUX, ancien président de la société commerciale, industrielle et maritime d'Anvers, élu le 14 avril 1877.
24. A. BAGUET, vice-consul du Brésil, *conseiller*, élu le 14 avril 1877.
25. Jos.-M. DE TILLY, major d'artillerie, membre de l'académie royale de Belgique, élu le 26 juillet 1877.
26. LEDOUX, capitaine du port, élu le 10 octobre 1877.
27. P. GHESQUIÈRE, capitaine d'état-major, *conseiller*, élu le 8 mai 1878.
28. JOVITE DÉLOGNE, major du génie, élu le 8 mai 1878.
29. RICHARD BREWER, major d'état-major, élu le 8 mai 1878.
30. TH. TACK, capitaine au 2^e de ligne, élu le 13 septembre 1880.
31. LÉON COUTURAT, attaché à la banque d'Anvers, *conseiller*, élu le 18 mars 1879.
32. Jos. BERNARD, ingénieur, élu le 10 avril 1880.

33. MM. LOUIS MERTENS, ancien conseiller communal, élu le 7 mars 1882.
34. J.-F. ARENTS, directeur honoraire de l'école moyenne, élu le 7 mars 1882.
35. E. DE HARVEN, élu le 5 novembre 1883.
36. ARTHUR VAN DEN NEST, échevin d'Anvers, élu le 5 novembre 1883.
37. TH. SMEKENS, président du tribunal de 1^{re} instance, élu le 30 janvier 1884.
38. P. VAN DEN BOGAERT, colonel du génie, élu le 15 juillet 1885.
39. A. GEELHAND DE LABISTRATE-KERVYN, *conseiller*, élu le 24 janvier 1887.
40. P. COGELS, élu le 24 janvier 1887.
41. J. VAN DEN GHEYN, élu le 13 mai 1887.
42. CORNELIS-LYSEN, élu le 10 octobre 1887.
43. A. DE ROUBAIX, élu le 22 novembre 1888.
44. Jos. HELLEMANS, élu le 22 novembre 1888.
45. Le comte OSCAR LE GRELLE, *conseiller*, élu le 22 novembre 1888.
46. H. SERMON, professeur, élu le 22 novembre 1888.

Membres correspondants belges : (1)

1. MM. E. BANNING, directeur au ministère des affaires étrangères, à Bruxelles.
2. BERNARDIN, professeur, à Melle-lez-Gand, élu le 28 février 1877.
3. J. VAN RAEMDONCK, docteur en médecine, à St.-Nicolas (Waas), élu le 28 février 1887.

(1) Titre honorifique. Le nombre des titulaires est fixé à 50. Art. 5 des Statuts.

4. MM. SALVADOR MORHANGE, consul général à Messines (Sicile) élu le 5 mai 1877.
5. J. VAN DER MAELEN, à Bruxelles, élu le 5 mai 1877.
6. F. VAN RYSELBERGHE, météorologiste à l'observatoire royal, à Bruxelles, élu le 5 mai 1877.
7. CH.-F. DE CAZENAVE, inspecteur spécial du cadastre du royaume, à Bruxelles, élu le 6 juillet 1877.
8. le comte GOBLET D'ALVIELLA, ancien membre de la chambre des représentants, à Bruxelles, élu le 6 juillet 1877.
9. ALFRED MARBAIX DU GRATY, à Bruxelles, élu le 6 juillet 1877.
10. P.-J.-C. VAN BENEDEN, professeur à l'université de Louvain, élu le 6 juillet 1877.
11. CROUSSE, major d'état-major, à Liège, élu le 26 juillet 1877.
12. HECTOR MANCEAUX, juge au tribunal de commerce, à Mons, élu le 26 juillet 1877.
13. E. VARENBERGH, archéologue, à Gand, élu le 26 juillet 1877.
14. A. WAUTERS, archiviste de la ville, à Bruxelles, élu le 26 juillet 1877.
15. A. DE MAERE, ancien membre de la chambre des représentants, à Gand, élu le 6 octobre 1877.
16. le général baron FERD. JOLLY, commandant la 1^{re} circonscription militaire, aide-de-camp de S. M. le Roi, élu le 6 octobre 1877.
17. ALFRED RONSE, conseiller communal, à Bruges, élu le 6 octobre 1877.
18. ERNEST BIVER, ancien capitaine d'état-major belge, ingénieur et industriel, à Marseille, élu le 10 octobre 1877.
19. E. GÉRARD, préfet des études à l'athénée royal de Liège, élu le 10 octobre 1877.

20. MM. E. DE BORCHGRAVE, consul général, chargé d'affaires de Belgique à Belgrade (Serbie), élu le 22 février 1878.
21. E. DE LAVELEYE, professeur à l'université de Liège, élu le 22 février 1878.
22. E.-L.-J. FISCO, directeur général au ministère des finances, à Bruxelles, élu le 22 février 1877.
23. Jos. MEULEMANS, attaché aux archives d'Anvers, élu le 22 février 1878.
24. E. DE BRAUWERE, secrétaire communal, à Ostende, élu le 8 mai 1878.
25. GUST. MUSELY, conseiller provincial, à Courtrai, élu le 8 mai 1878.
26. JULES DE PETIT, attaché à la bibliothèque royale, à Bruxelles, élu le 8 mai 1878.
27. ERNEST VAN DEN BROECK, géologue, à Bruxelles, élu le 13 septembre 1878.
28. L. HENNEQUIN, major d'état-major, professeur à l'école de guerre, à Bruxelles, élu le 18 mars 1879.
29. le général STRAUCH, ministre de l'État libre du Congo, à Bruxelles, élu le 18 mars 1879.
30. ALB. THYS, capitaine d'état-major, attaché à la maison militaire du Roi, à Bruxelles, élu le 10 avril 1880.
31. ADOLPHE BURDO, voyageur en Afrique, élu le 10 avril 1880.
32. GUILLAUME RAEMAECCKER, capitaine du génie et voyageur en Afrique, élu le 10 avril 1880.
33. AUG. HIPPEL VAN DE WAELE, lieutenant au 14^e régiment de ligne, élu le 8 novembre 1880.
34. L. TRASENTER, ancien recteur de l'université de Liège, élu le 7 mars 1882.
35. GUST. BECKX, consul de Belgique en Australie, élu le 7 mars 1882.
36. LÉON JANSSENS, à Bruxelles, élu le 23 novembre 1883.

37. MM. ANATOLE BAMPS, à Bruxelles, élu le 5 novembre 1883.
38. JANSSENS, consul général de Belgique au Canada.
39. le capitaine C. COQUILHAT, explorateur en Afrique, élu le 16 novembre 1885.
40. le lieutenant VALCKE, explorateur en Afrique, élu le 16 novembre 1885.
41. le Dr ALLART, explorateur en Afrique, élu le 16 novembre 1885.
42. le capitaine VAN DE VELDE, explorateur en Afrique, élu le 20 octobre 1886.



Membres correspondants étrangers.

I.

(Consuls de différentes puissances.)

- MM. D. AGELASTO, vice-consul de Grèce, à Anvers.
- E. AGIE, consul de Russie, à Anvers.
- H. ARENDT, consul général d'Allemagne, à Anvers.
- R. CATEAUX, consul de Siam, à Anvers.
- W. CHRISTOPHERSEN, consul général de la Suède et Norwège, à Anvers.
- L. COETERMANS, consul de Perse, à Anvers.
- A. DE BARY, consul de la République Argentine, à Anvers.
- E. DE GOTTAL, consul de Nicaragua, à Anvers.
- le chev. H. DE GUBERNATIS, consul général d'Italie, à Anvers.
- G. DE KUYPER, consul général des Pays-Bas, à Anvers.
- F. DE SERRA Y LARREA, consul d'Espagne, à Anvers.
- le baron A. DE STEIN, consul général de Liberia et de l'État indépendant du Congo, à Anvers.
- le baron P. DE TERWANGNE, consul général du Portugal, à Anvers.

- MM. V. FORGE, consul général des îles Hawaï, à Anvers.
L. P. GARCIA, consul général du Brésil, à Anvers.
M. GRISAR, consul de San-Salvador, à Anvers.
J. W. HUNTER, consul général de St.-Domingue, à Anvers.
P. LAMBO, consul du Venezuela, à Anvers.
EDM. LAMBRECHTS, vice-consul des États-Unis de Colombie, à Anvers.
J. LEMOINE, consul général de l'Équateur et consul du Pérou, à Anvers.
V. LYNEN, consul du Chili, à Anvers.
G. MENDL, consul de Roumanie, à Anvers.
H. OOSTENDORP, consul du Paraguay, à Anvers.
G. R. PERRY, consul de S. M. Britannique, à Anvers.
E. PRUDHOMME, consul de la Bolivie, à Anvers.
V. ROBCIS BORGHES, consul général de France, à Anvers.
ROCANIÉ EFFENDI, consul de Turquie, à Anvers.
P. ROELANTS, consul de Monaco, à Anvers.
J. ROELS, consul de Guatemala; à Anvers.
F. ROM, consul de Haïti, à Anvers.
F. SCHACK DE BROCKDORFF, consul du Danemark, à Anvers.
JOHN H. STEWART, consul des États-Unis d'Amérique, à Anvers.
ED. VAN DER STRAETEN, consul du Japon, à Anvers.
M. TSCHANDER, consul de la confédération Suisse, à Anvers.
F. VAN DYCK, consul de Costa-Rica, à Anvers.
le baron L. WEBER DE TREUENFELS, consul d'Autriche-Hongrie, à Anvers.
-

II.

MM. O.-M. ANDERSEN, ingénieur en chef de la ville et du port de Christiania.

BAINIER, directeur de l'école supérieure de commerce et secrétaire général de la société de géographie, à Marseille.

BARBIER, secrétaire général de la société de géographie de l'Est (Nancy).

L. BAZENGÉON, ancien magistrat, explorateur à Saïgon (Cochinchine).

FR. BAZIN, professeur à l'institut Turgot, à Paris.

BOUTILLIER DE BEAUMONT, président-fondateur de la société de géographie de Genève.

C. BRUHNS, président de la société de géographie, à Leipzig.

P.-J. BUYSKENS, capitaine de vaisseau, chef du service hydrographique au ministère de la marine, à La Haye.

FRANÇOIS COILLARD, missionnaire dans l'Afrique centrale.

ARCHIBALD R. COLQUHOUN, à Londres.

GUIDO CORA, directeur de la revue : *Cosmos*, à Turin.

LUCIANO CORDEIRO, secrétaire de la société de géographie de Lisbonne.

E.-J. DAVIS, capitaine de vaisseau de la marine britannique, à Londres.

DE BAS, capitaine d'état-major et membre de la société de géographie d'Amsterdam.

le lieutenant-colonel DE BIZE, secrétaire général de la société de géographie de Lyon.

MAURICE DECHY, membre de la société de Buda-Pesth.

le marquis DE CROIZIER, président de la société indo-chinoise, à Paris.

M.-H. DE GRAAFF, lauréat au concours de la société de géographie d'Anvers, à La Haye.

MM. ED. DE LA BARRE DU PARQ, colonel directeur du génie,
à Brest.

A. DE LA ROQUETTE, attaché au ministère des affaires
étrangères, à Paris.

CHARLES DELAUAUD, président de la société de géo-
graphie de Rochefort.

LOUIS DELAUAUD, membre de la société de géographie
de Rochefort.

LOUIS DESGRAND, président de la société de géographie
de Lyon.

DESTOURNELLES, conservateur adjoint du musée des
colonies.

DE TOGORÈS, général du génie maritime et membre de
la société de géographie de Madrid.

JACOB-A. DE WITTE, lieutenant du génie, à Christiania.

J. DORNSEIFFEN, recteur du gymnase, à Amsterdam.

l'abbé ED. DURAND, professeur à l'université libre de
Paris.

HENRI DUVEYRIER, vice-président de la société de
géographie de Paris.

le colonel FERRERO, directeur du dépôt de la guerre,
à Florence.

J.-D. FRANSSSEN VAN DE PUTTE, président du comité
nautique néerlandais : *Vereeniging Willem Barents*.

HENRIQUE FREIRE, professeur et secrétaire de l'école
normale, à Evora.

LUDWIG FRIEDERICHSEN, secrétaire de la société de
géographie de Hambourg.

GAUTHIOT, secrétaire général de la société de géographie
commerciale de Paris.

GERMAIN, membre de l'institut, doyen de la faculté des
sciences, président de la société languedocienne de
géographie, à Montpellier.

C. GUILLEMIN, secrétaire général de la société khédi-
viale de géographie, au Caire.

MM. GABRIEL GRAVIER, président de la société de géographie normande, à Rouen.

le colonel W.-J. HAVENGA, de l'armée des Indes néerlandaises, à Bruxelles.

HENNEQUIN, président de la société de géographie normande, à Rouen.

HOEYLAERTS, consul de Haïti, à Bruxelles.

HOWGATE, capitaine, aux États-Unis.

le Dr W.-J.-A. HUBERTS, directeur de l'école moyenne de l'État, à Zwolle.

le Dr S.-E. HUPPÉ, attaché à la légation allemande, à Pékin.

ARTHUR HUYVENAAR, secrétaire délégué de la Cochinchine et du Cambodge à l'exposition universelle d'Anvers.

le Dr C.-M. KAN, professeur à l'université d'Utrecht, secrétaire de la société de géographie d'Amsterdam.

M^{lle} CAROLINE KLEINHANS, officier d'académie, déléguée de la France au congrès de géographie commerciale de Bruxelles, à Paris.

MM. le commandeur LAZZARO, vice-président de la société africaine de Napels.

ALEXANDRE LOMBARD, vice-président de la société de géographie de Genève.

CLÉMENT MARKHAM, secrétaire général de la société de géographie de Londres.

JOSEPH MARTIN, explorateur en Sibérie.

E. MASQUERAY, directeur de l'école de lettres, à Alger.

MARC MAUREL, président de la société de géographie de Bordeaux.

MENOCAL, ingénieur, explorateur du Nicaragua.

le chevalier MANUEL ANTONIO MOREIRA, consul général du Brésil, à Bruxelles.

MULHAUPT DE STEIGER, secrétaire de la société de topographie de Paris.

DIAMILLA MULLER, ingénieur, à Florence.

MM. H.-P.-N. MULLER, directeur de la compagnie de l'Afrique orientale, à Rotterdam.

NAVARRON, vice-président de la société de géographie de Lisbonne.

NOIROT, explorateur.

WILLIAM GIFFORD PALGRAVE, consul de S. M. Britannique, aux îles Philippines.

le général PARMENTIER, membre des sociétés de géographie de Paris et de Lyon, à Paris.

PEIFFER, chef d'escadron d'artillerie, à Nancy.

RODRIGO A. PEQUITO, secrétaire de la société de géographie de Lisbonne.

STEPHEN PERRY, S. J., directeur de l'observatoire de Stonyhurst.

QUINETTE DE ROCHEMONT, ingénieur des ponts et chaussées, au Havre.

RECLUS, lieutenant de vaisseau de la marine française, explorateur du Darien.

GEORGE REVOIL, ancien officier et explorateur.

M^{me} CARLA SERENA, à Paris.

MM. IGNACE-JOS. SILBERMAN, professeur de physique au collège de France, à Paris.

CHARLES-A. SINCLAIR, consul de S. M. Britannique à Foo-Chow-Foo (Chine).

PAUL SOLEILLET, membre de plusieurs sociétés de géographie, à Nîmes.

FRANCIS-A. STOUT, vice-président de la société de géographie de New-York.

P.-A. TIELE, bibliothécaire de l'université, à Utrecht.

TROTABAS, lieutenant de vaisseau, président de la société de géographie d'Oran (Algérie).

LOUIS VERBRUGGHE, homme de lettres, à Paris.

FRANK VINCENT, à New-York.

le baron FERDINAND VON HELLWALD, à Rome.

MM. le baron FRÉDÉRIC VON HELLWALD, directeur de la revue
Das Ausland, à Canstatt (Autriche).

LOUIS VOSSION, ancien officier et voyageur en Birmanie,
à Paris.

J. RILEY WEAVER, consul général des États-Unis d'Amérique,
à Vienne (Autriche).

CHARLES-W. WILSON, major du génie, à Dublin.

WYSE, lieutenant de vaisseau de la marine française,
explorateur du Darien.

le D^r Est. ZEBALLOS, président de la société de géographie de la République Argentine.



Membres adhérents : (1)

MM. le baron FÉLIX D'ADHÉRIÉE, au château de Wagnée, par
Assesse (Namur).

H. AEBY, commissionnaire-expéditeur, à Anvers.

EDMOND AGIE, consul de Russie, à Anvers.

AUGUSTE ANDRÉ, courtier maritime, à Anvers.

LUCIEN ANDRÉ, à Anvers.

J. ANTHONY, orfèvre, à Anvers.

POLYDORE BEAUFEAUX, artiste-peintre, ancien professeur
à l'académie royale d'Anvers.

le colonel BECH, directeur de la 2^e direction des fortifications,
à Gand.

le lieutenant J. BECKER, explorateur en Afrique, à Borgerhout.

CH. BELLEMANS, agent de change, à Anvers.

P. BENOIT, directeur de l'école de musique d'Anvers.

C.-LIONEL BERRÉ, courtier d'assurances, à Anvers.

JOHN-P. BEST, à Anvers.

C. BIRKENSTOCK, agent commercial, à Anvers.

LOUIS BISSCHOPS, à Berchem-lez-Anvers.

(1) Rétribution : 10 fr. Art. 6 des Statuts.

- MM. HUBERT BLOCK, négociant, à Anvers.
JEAN BOECKMANS, à Bruxelles.
ÉDOUARD BORNISCHE, à Anvers.
le colonel BOUHA, à Calmpthout.
LÉONCE BOVIE, à Anvers.
A. BULCKE, courtier de navires, à Anvers.
F. BULCKE, ancien capitaine au long cours, à Anvers.
J. BULENS, courtier d'assurances, à Anvers.
LAMBERT BUSCH, négociant, à Anvers.
le D^r CALLAERT, à Anvers.
C. CARDON-KRAMP, à Anvers.
LÉOPOLD CATEAUX, négociant, à Anvers.
FÉLIX CLAESSENS, à Anvers.
A. CLAEYS, ancien capitaine au long cours, à Anvers.
L. COENS-TELEMANS, agent de change, à Anvers.
ALEXANDRE COGELS, à Anvers.
ROBERT COMBERBACH, docteur en médecine, à St.-Josseten-Noode (Bruxelles).
JULES COMEIN, pharmacien, à Anvers.
J.-F. COUDERÉ, capitaine de navire, à Anvers.
FLORENT CRUYSMANS, courtier d'assurances, à Anvers.
B. CUISINIER-OSMONT, à Bruxelles.
LÉOPOLD DANCO, à Anvers.
LIÉVIN DANNEEL, fils, courtier d'assurances, à Anvers.
M^{me} veuve DE BACKER, imprimeur, à Anvers.
MM. DE BAERENMAECKER, colonel d'artillerie, à Gand.
J.-I. DE BEUCKER, horticulteur, à Anvers.
le baron ALPHONSE DE BORREKENS, à Anvers.
le baron CONSTANTIN DE BORREKENS-VAN ERTBORN, à Anvers.
le général DE CALLATAY, à Anvers.
le baron AMÉDÉE DE CATERS, à Berchem (Anvers).
J.-L. DEKKERS, courtier de navires, à Anvers.
A.-M. DE COCK, conseiller provincial, à Rotterdam.
C. DE COCQUIEL, avocat, à Anvers.

MM. MAX DEFRENNE, à Anvers.

DEHEM, sous-ingénieur des ponts et chaussées, à Namur.

F. DE HERT, à Anvers.

FRÉDÉRIC DE LAET, greffier provincial, à Anvers.

ALF. DELANGLE, courtier en bois, à Anvers.

L. DE LEZAACK, ingénieur, à Anvers.

Jos. DELIN, artiste-peintre, à Anvers.

CHARLES DELLA FAILLE, à Anvers.

RENÉ DELLA FAILLE, membre de la société des bibliophiles anversois, à Anvers.

DE MAERE-LIMNANDER, à Thourout.

LOUIS DE MAHIEU, à Anvers.

M^{me} la douairière LÉOPOLD DE MEESTER, à Anvers.

Le DÉPOT de la guerre, à Bruxelles.

MM. MAURICE DE RAMAIX, conseiller de légation, à Anvers.

G. DE ROEY-DE BEUCKER, commis-négociant, à Anvers.

CHARLES DE ROOS, à Anvers.

GUSTAVE DE ROOS, courtier de navires, à Anvers.

NAPOLÉON DEVÈZE, commandant du génie, à Anvers.

ALBERT DE VLEESHOUWER, à Anvers.

le marquis DE WAVRIN, à Ronsele.

NORBERT DIERCXSENS, directeur de la compagnie d'assurances *l'Escaut*, à Anvers.

Jos. DINEUR, directeur d'assurances, à Anvers.

H. DUMEIZ, banquier, à Anvers.

PIERRE DURT, courtier d'assurances, à Anvers.

ALFRED ELSÉN, négociant, à Anvers.

EDMOND ELSÉN, négociant, à Anvers.

LÉON ELSÉN, négociant, à Anvers.

MAURICE ELSÉN, négociant, à Anvers.

P. ELSÉN, négociant, à Anvers.

ARNOULD ENGELS, à Anvers.

LOUIS EVENEPOEL, à Bruxelles.

THÉODORE FALK-FABIAN, à Bruxelles.

ALEXANDER FALLON, négociant, à Anvers.

- MM. VICTOR FORGE, consul de S. M. Hawaïenne, à Anvers.
O. FORST, libraire, à Anvers.
CHRISTIAN FRELLSEN, à Anvers.
E. FUCHS, négociant, à Anvers.
FRANZ GEELHAND, à Anvers.
AUG. GÉNARD, négociant, à Anvers.
ALP. GENICOT, dispacheur, à Anvers.
H. GERLING, directeur de la société de remorquage, à Anvers.
FRÉDÉRIC GHEYSENS, notaire, à Anvers.
FRANÇOIS GITTENS, courtier de navires, à Anvers.
E. GOETHALS-LE GRELLE, à Anvers.
EDMOND GRISAR, à Anvers.
OTTO GUNTHER, négociant, à Anvers.
J. GUYOT, à Anvers.
STANISLAS H. HAINE, agent d'assurances, à Anvers.
FRÉDÉRIC HALL, à Anvers.
ALFRED HAVENITH, consul du Japon, à Anvers.
PAUL HEIMBURGER, capitaine d'artillerie, à Anvers.
C. HENNEQUIN, major d'état-major, à La Cambre (Ixelles).
Jos. HENRARD, à Liège.
FRANÇOIS HENROT, à Anvers.
AUG. HERMAN, agent de change, à Anvers.
AIMÉ HESBAIN, entrepreneur, à Anvers.
le D^r N. HESEMANS, à Anvers.
J.-M. HOEFKENS, courtier de navires, à Anvers.
VICTOR JACOBS, ancien ministre des finances, membre de la chambre des représentants, à St.-Gilles-lez-Bruxelles.
ALEXIS JOFFROY, à Anvers.
CHARLES KESTELOOT, courtier de navires, à Anvers.
HERMAN KLEIN, négociant, à Anvers.
G. KNOSP, à Anvers.
H. KONIGS, négociant, à Anvers.
A. LAMBRECHTS, à Anvers.

MM. CONST. LAMBRECHTS, commisaaire d'arrondissement, à Anvers.

E. LAMBRECHTS, négociant, à Anvers.

LOUIS LANDTMETERS, directeur du Cercle artistique, à Anvers.

EUGÈNE LAUREYSSSENS, conseiller communal, à Anvers.

IWAN LE GRAND, à Anvers.

FRÉDÉRIC LOESCHNER, à Anvers.

EDMOND LOMBAERTS, à Anvers.

HERMANN LUDWIG, affrèteur-expéditeur, à Anvers.

ALPHONSE LYSEN, négociant, à Anvers.

DÉSIRÉ MAAS, négociant, à Anvers.

H. MANCEAU, imprimeur de l'académie royale de médecine, à Bruxelles.

HECTOR MANCEAUX, juge au tribunal de commerce, à Mons.

C.-E.-A. MAQUINAY, négociant, à Anvers.

T.-F. MARKELBACH, à Anvers.

HENRI MARMILLION, négociant, à Anvers.

E. MAYER-VAN DEN BERCH, négociant, à Anvers.

J.-J. MELGES-FALCON, à Anvers.

le capitaine J.-J.-E. MERSCH, à Anvers.

A. MOLS, secrétaire de la société royale des beaux-arts, à Anvers.

H. MONET, fonctionnaire de l'État indépendant du Congo, à St.-Gilles (Bruxelles).

CHARLES MOONS, à Anvers.

RODOLPHE MORREN, agent-commissionnaire, à Anvers.

F. MULLER, ancien chef de division au gouvernement provincial, à Anvers.

ADOLPHE MUND, à Anvers.

LOUIS NIEUWLAND, négociant, à Anvers.

NOTEBAERT, major au 8^e de ligne, à Anvers.

AD. OEDENKOVEN, industriel, à Anvers.

OOSTENDORP, consul du Paraguay, à Anvers.

MM. ERNEST OSTERRIETH, à Anvers.

H. PAASCH, inspecteur du *Lloyds Register*, à Anvers.

FLORENT PAUWELS, à Anvers.

JULES PECHER, statuaire, à Anvers.

VICTOR PECHER, négociant, à Anvers.

CAMILLE PELGRIMS, à Anvers.

P. PÉRIER, fils, à Anvers.

le Dr P. PINNOY, à Anvers.

JEAN-FRÉDÉRIC PLUCHER, capitaine d'artillerie, à Anvers.

J.-F. POURVEUR, à Anvers.

le baron PRISSE, directeur gérant du chemin de fer
d'Anvers à Gand, à St.-Nicolas.

PUTZEYS, sous-lieutenant du génie, à Anvers (Vieux-Dieu).

F.-A. RETSIN, courtier de navires, à Anvers.

ROSENTHAL, courtier de navires, à Anvers.

JOHN-D. RUYS, courtier de navires, à Anvers.

Jos. SCHADDE, architecte, membre de l'académie royale
de Belgique, à Anvers.

FL. SCHAEFFER, ingénieur-constructeur, à Anvers.

ALPHONSE SCHIPPERS, courtier de navires, à Anvers.

MAX. SCHNIZLER-SELB, négociant, à Anvers.

GÉRARD SCHOIERS, à Anvers.

JULES SCHOONHEYDT, à Anvers.

ÉDOUARD SCHWENN, à Anvers.

CHARLES SERVAIS, architecte, à Anvers.

ALEX. SMYERS, expéditeur-affrèteur, à Anvers.

THÉODORE-L. SOETENS, courtier d'assurances, à Anvers.

FRANÇOIS STEENVELD, courtier d'assurances, à Anvers.

DANIEL STEINMANN, affrèteur-expéditeur, à Anvers.

JOHN H. STEWART, ancien consul des États-Unis d'Amérique, à Anvers.

GUSTAVE STOOP, à Anvers.

L. STRAUSS, banquier, à Anvers.

ED. STRIELS, à Anvers.

- MM. PAUL STRYBOS, négociant, à Anvers.
J. SWERTS, à Anvers.
CL. THIBAUT, imprimeur, à Anvers.
LÉON THIEBAUT, agent de change, à Anvers.
GASTON THIÉRY, à Anvers.
BENJ. THOMAS, à Anvers.
ALB. THYS, capitaine d'état-major, attaché à la maison
militaire du roi, à Bruxelles.
F. TIBERGHIE-DELEVOY, à Anvers.
ANDRÉ TILLEMANS, courtier de navires, à Anvers.
MICHEL TSCHANDER, consul de la confédération suisse,
à Anvers.
NORBERT VAN BEYLEN, à Anvers.
EDMOND VAN DEN ABEELE, négociant, à Anvers.
JAC. VAN DEN BEMDEN, négociant, à Anvers.
J.-PH. VAN DEN BEMDEN, à Anvers.
CONSTANT VAN DEN BERGH, à Anvers.
PAUL VAN DEN BOSSCHE, négociant, à Anvers.
LOUIS VAN DEN BROECK, expéditeur, à Anvers.
LÉON VAN DER MEERSCH, courtier d'assurances, à Anvers.
JULES VAN DER VOORT, à Anvers,
FL. VAN DER WEE, à Anvers.
AUG. VAN DE WERVE, à Anvers.
LUDOVIC VAN DE WERVE, à Anvers.
le docteur VAN DE WIELE, à Anvers.
FRANÇOIS VAN DYCK, consul de la république de Costa-
Rica, à Anvers.
ED. VAN EETEN, dispacheur, à Anvers.
CH.-P. VAN GEERT, à Anvers.
CH. VAN HAM, à Anvers.
le baron HENRI VAN HAVRE, secrétaire honoraire d'am-
bassade, à Anvers.
JOS. VAN HILLE, imprimeur, à Anvers.
ED. VAN PEBORGH, ancien conseiller communal, à Anvers.
JULIEN VAN STAPPEN, à Anvers.

- MM. G.-A. VAN TRICHT, libraire, à Bruxelles.
JOS. VAN TRICHT, courtier d'assurances, à Anvers.
JULES VRANCKEN, avocat, à Anvers.
O. WACHSMUTH, pharmacien, à Anvers.
GEORGE-P. WALFORT, à Anvers.
WASHINGTON-SERRUYS, à Bruxelles.
le général-major WAUTERS, à Anvers.
M^{me} WAUWERMANS-DE FRANQUEN, à Anvers.
MM. A. WERBROUCK, à Anvers.
CH. WILMOTTE, rentier, à Anvers.
A. WOLFS, négociant, à Anvers.
B. WOOD, à Anvers.
WILLIAM WOOD, à Anvers.
VICTOR WOUTERS, avocat, à Anvers.

Membres associés : (1)

- MM. l'abbé F. CORLUY, inspecteur de l'enseignement, à Malines.
DEPPE, professeur à l'école moyenne, à Andenne.
l'abbé DE THIERRE, professeur à l'institut St.-Louis, à Bruxelles.
M^{lle} ADÈLE ELEBAERS, institutrice à l'école moyenne de demoiselles, longue rue d'Argile, à Anvers.
MM. FR. HAVERMANS, professeur à l'institut St.-Norbert, à Anvers.
KENNIS, instituteur à l'école communale n° 11, à Anvers.
M^{lle} ÉLISA LOPPENS, directrice de l'école moyenne de demoiselles, rue Rouge, à Anvers.
M. F. MAES, instituteur primaire, à Anvers.
M^{lle} AUG. PETERS, institutrice à l'école moyenne de demoiselles, rue Louise, à Anvers.

(1) Classe instituée par décision du 8 juillet 1877, pour les membres appartenant à l'instruction primaire et moyenne. Cotisation annuelle : 5 fr.

- M. JOSEPH ROM, instituteur, à Anvers.
- M^{lle} ISABELLE RYSHEUVELS, directrice de l'école moyenne de demoiselles, longue rue d'Argile, à Anvers.
- MM. AUG. VAN HERSTRAETEN, instituteur communal, à Borgerhout.
- F. VAN TICHELEN, instituteur à l'école communale n° 11, à Anvers.
- J. VERDONCK, instituteur communal, à Anvers.
- F. WILLEMS, à Anvers.
- M^{lle} JEANNE WITTEMANS, institutrice à l'école moyenne de demoiselles, longue rue d'Argile, à Anvers.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES.

ALLEMAGNE.

- La société de géographie de Berlin.
- La direction des *Mittheilungen der Afrikanischen Gesellschaft in Deutschland*, à Berlin.
- La direction du *Deutsche Kolonialverein*, à Berlin.
- La direction de la revue *Deutsche Weltpost*, à Berlin.
- La société de géographie de Brême.
- La direction du *Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie*, à Carlsruhe.
- La société de géographie de Darmstadt.
- La société de géographie et de statistique de Francfort-sur-Main.
- La direction de l'*Almanach de Gotha*, à Gotha.
- La société de géographie de Halle.
- L'académie impériale Leopoldino-Carolina des naturalistes, à Halle-sur-Saale.
- La société de géographie de Hambourg.
- La société de géographie de Hanovre.
- La société de géographie de la Thuringe, à Jéna.

- La société de géographie (*Verein für Erdkunde*), à Metz.
- La société de géographie, à Munich.
- La société de géographie, à Leipzig.

ANGLETERRE ET POSSESSIONS ANGLAISES.

- La société de géographie de l'Australasie, à Brisbane.
- La société de géographie d'Écosse, à Édimbourg.
- La société royale de géographie, à Londres.
- La direction de la revue *Nature*, à Londres.
- La direction de la revue *The British Mail*, à Londres.
- La société de géographie, à Manchester.
- L'observatoire de Melbourne, (Australie.)
- L'institut canadien-français, à Ottawa.
- La société Linnéenne de la Nouvelle-Galles du Sud, à Sydney.
- La société de géographie d'Australasie, à Sydney.

AUTRICHE-HONGRIE.

- La société I. et R. de géographie, à Vienne.
- La direction du *Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik*, à Vienne.
- La direction des *Annales du Musée I. et R. d'histoire naturelle*, à Vienne.
- La « Magyar Földrajzi Tarsulat, » à Budapest.

BELGIQUE.

- La société belge de géographie, à Bruxelles.
- La société belge de géologie, à Bruxelles.
- L'académie royale des sciences, lettres et arts de Belgique, à Bruxelles.
- La commission centrale de statistique, à Bruxelles.
- La direction du *Mouvement antiesclavagiste*, à Bruxelles.
- La direction du *Courrier du Congo*, à Bruxelles.
- L'académie d'archéologie de Belgique, à Anvers.

Le cercle des anciens étudiants de l'institut supérieur de commerce, à Anvers.

La société d'histoire et de géographie à l'université, à Liège.
La société de géologie de Belgique, à Liège.

La direction des *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*, à Louvain.

La direction de la revue *Ciel et Terre*, à St.-Josse-ten-Noode.

La société industrielle et commerciale, à Verviers.

La direction de la revue *De Dietsche Warande*, à Vlierbeck près Louvain.

BRÉSIL.

L'institut historique et géographique de Rio-Janeiro.

La section de la société de géographie de Lisbonne, à Rio-Janeiro.

La société de géographie, à Rio-Janeiro.

DANEMARK.

La société de géographie de Copenhague.

ÉGYPTE.

La société khédiviale de géographie du Caire.

ESPAGNE.

La société de géographie, à Madrid.

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

La direction de la revue *Appalachia*, organe de l'*Appalachian mountain club*, à Boston.

La direction du *Kansas-City review*, à Kansas-City,

La société de géographie américaine, à New-York.

L' " office of the board of commissioners of the state Survey, state of New-York (Albany,) " à New-York.

La direction de la revue *Science*, à New-York.

L'académie des sciences naturelles, à Philadelphie.

La société géographique du Pacifique à San-Francisco.

L'académie des sciences, à San-Francisco.

La société géographique de l'Oneida, à Utica.

Le " Smithsonian institution, " à Washington.

FRANCE ET COLONIES.

La société de géographie de Paris.

La société de géographie commerciale de Paris.

La section française du comité international d'étude du canal interocéanique, à Paris.

La direction centrale du club alpin, à Paris.

La société de topographie, à Paris.

L'institution ethnographique de Paris et ses trois sections : la société des études japonaises, la société américaine et l'athénée oriental.

La direction de la *Revue géographique internationale*, à Paris.

La direction de la revue *La géographie*, à Paris.

La direction de la *Revue de géographie*, à Paris.

La direction du *Journal des chambres de commerce*, à Paris.

La société de géographie commerciale, à Bordeaux.

La société de géographie de Brest.

L'*Union géographique*, à Douai.

La société de géographie de Dunkerque.

La société de géographie commerciale du Havre.

La société de géographie de Lille.

La société de géographie de Lyon.

La société de géographie de Marseille.

La société Languedocienne de géographie, à Montpellier.

La société de géographie de l'Est, à Nancy.

La section vosgienne de la société de géographie de l'Est, à Nancy.

La société de géographie de Rheims.

La société de géographie de Rochefort.

La société normande de géographie, à Rouen.

La société de géographie, à Saint-Vallery-en-Caux.

La société de géographie, à Toulouse.

La société d'histoire naturelle, à Toulouse.

La société académique hispano-portugaise, à Toulouse.

La société de géographie de Tours.

Le comité de publication du *Bulletin de correspondance africaine*, à Alger.

La société de géographie de Constantine.

La société de géographie d'Oran (Algérie).

La société des études indo-chinoises, à Saïgon.

ITALIE.

La société d'exploration commerciale en Afrique, à Milan.

La société africaine d'Italie, à Naples.

La société italienne de géographie, à Rome.

La direction de la revue *Cosmos*, à Turin.

MEXIQUE.

La société de géographie et de statistique mexicaine, à Mexico.

MOZAMBIQUE.

La société de géographie, à Mozambique.

PAYS-BAS.

L'institut royal pour la philologie et l'ethnographie des Indes néerlandaises, à la Haye.

La société de géographie d'Amsterdam.

PORTUGAL.

La société de géographie, à Lisbonne.

La société de géographie commerciale, à Porto.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE.

L'instituto geographico argentino, à Buenos-Ayres.

L'académie nationale des sciences de la République Argentine,
à Cordoba.

ROUMANIE.

La société roumaine de géographie, à Bucarest.

RUSSIE.

La société impériale russe de géographie, à St.-Pétersbourg.

La section sibérique de la société impériale russe de géographie, à Irkoutsk.

La section de la société impériale russe de géographie, à Orenburg.

La section caucasienne de la société impériale russe de géographie, à Tiflis.

La section nord-ouest de la société impériale russe de géographie, à Wilna.

SUÈDE ET NORWÈGE.

La société suédoise d'anthropologie et de géographie, à Stockholm.

SUISSE.

La société de géographie de Berne.

La société de géographie de Genève.

La direction du journal *l'Afrique*, à Genève.

La société de géographie, à Neufchâtel.

LE

QUEENSLAND et L'AUSTRALIE.

PAR M^{me} COUVREUR.

MESDAMES ET MESSIEURS,

La société de géographie d'Anvers m'a fait l'honneur de m'inviter à vous montrer quelques photographies que j'ai rapportées d'Australie. Je ferai de mon mieux pour vous les expliquer ; mais vous me permettrez de vous faire d'abord un peu connaître mon pays. Je l'aime bien, et je voudrais vous le faire aimer. C'est ce qui m'a engagé à vous faire ici ce soir cette petite causerie. Je parlerai comme je le ferais devant un cercle d'amis ; votre indulgence pour l'étrangère fera le reste.

Je pense que cela pourrait vous intéresser d'entendre d'abord quels progrès l'Australie a faits dans ces derniers temps, et ensuite je vous dirai quelques mots d'un voyage que j'ai fait il y a quelques années de Melbourne, dans le Sud, jusqu'à Townsville, qui est presque tout à fait dans le Nord ; enfin de là vers l'intérieur du continent, dans ces régions sauvages, qu'on appelle le grand *bush* australien. En comparant mes souvenirs d'alors avec l'Australie d'aujourd'hui, vous apprécierez

la grande rapidité avec laquelle les choses marchent en avant dans ce nouveau pays, et vous verrez aussi quels étranges contrastes on y trouve, et combien l'écart est grand entre la vie luxueuse qu'on mène dans les grandes villes, voire même dans quelques campagnes, et cette existence primitive et presque sauvage, qu'on trouve encore dans certaines parties du *bush*.

Mais tout d'abord je vous demanderai la permission de vous rappeler deux ou trois faits élémentaires concernant l'origine de nos colonies.

Vous savez que l'Australie est presque aussi grande que l'Europe. Cependant elle ne compte que trois millions d'habitants à peu près. Nous ne comptons par les indigènes, c'est une race qui tend à disparaître. Cela fait donc plus de deux milles carrés par habitant. Mais cette population est agglomérée pour la plupart sur les côtes de l'est et du sud. Il y a juste un siècle que le capitaine Cook débarqua dans le port qui s'appelle aujourd'hui Port Jackson, dans un site qui est un des plus beaux du monde. A l'entrée du port se dressent de magnifiques rochers ; en face, sur les rives ondulantes de la baie, s'étagent de beaux jardins qui s'avancent sur le bord de la mer, où fleurissent en abondance les orangers et les camélias, et où vient naturellement toute la flore tropicale ; enfin, au beau milieu du fleuve, émergent des îlots enguirlandés de fleurs et de fougères.

Le capitaine Cook prit possession de ce beau pays au nom de Sa Majesté Georges III et lui donna le nom de Nouvelle-Galles du Sud, peut-être pour effacer le souvenir du passage des Hollandais ; c'est encore lui qui conseilla au gouvernement anglais d'en faire une colonie pénitentiaire et d'y faire déporter les assassins, les voleurs et tous les mauvais drôles pour lesquels il n'y avait plus place dans la mère patrie... Il faut avouer que tout au moins notre population coloniale a eu une origine un peu douteuse... (*Hilarité*).

Je ne raconterai pas par le menu l'évolution de l'Australie ; je citerai seulement quelques chiffres qui tendraient à prouver

que pendant ces dernières années surtout elle a pris son véritable élan. Aujourd'hui elle commence à marcher à pas de géant.

Beaucoup de personnes doivent encore se rappeler l'exposition de Londres de 1851. A cette exposition, l'Australie était représentée par des envois insignifiants : une poignée de blé, quelques troncs d'arbres. Dans toute la colonie il n'y avait que 240.000 hommes, et tout son commerce était représenté par une somme de 10 millions de livres sterling. Mais aujourd'hui il y a 3.000.000 d'habitants, et le commerce est représenté par le chiffre respectable de 110 millions de livres ! Et je crois que c'est une preuve de la confiance des Anglais dans leurs colonies, que de leur avoir prêté à diverses époques une somme totale de 123.000.000 de livres, soit plus de 3 milliards de francs. Il est vraiment étrange que, d'une toute petite colonie pénitentiaire comme Botany-Bay, on ait vu sortir une grande et forte nation en si peu de temps. Des prisonniers d'abord, des pionniers ensuite, enfin des émigrants, des *squatters*, des fermiers, des aventuriers de toute espèce, arrivant en bandes, en constituèrent successivement la population disparate ; la grande découverte du pays se fit en 1851 et presque aussitôt il commença à se développer d'une façon vraiment prodigieuse. A l'heure qu'il est, nous avons aux antipodes cinq grandes colonies : la Nouvelle-Galles du Sud, avec Sydney comme capitale ; Victoria avec Melbourne ; Queensland ayant pour capitale Brisbane ; l'Australie méridionale avec Adelaïde, et enfin l'Australie occidentale, ayant pour capitale Perth. Reste le territoire du nord qu'on a acheté cette année-ci et où l'on va faire de vastes explorations.

Quoique toute l'Australie appartienne à l'Angleterre, toutes ces colonies sont indépendantes et autonomes : chacune a ses lois, son gouvernement et son parlement à part. C'est, il est vrai, l'Angleterre qui leur envoie des gouverneurs, mais d'autre part c'est plutôt l'Australie qui les accepte ; car il y a eu dernièrement entre l'Angleterre et la colonie de Queensland des

démêlés à propos du gouverneur, et c'est Queensland qui l'a emporté.

Les appointements des gouverneurs sont de 200.000 à 300.000 francs par an. Ils sont censés se donner beaucoup de peine, dans leurs magnifiques résidences, mais n'ont rien à voir ni dans l'administration, ni dans la confection des lois. Nos colonies sont protectionnistes pour le moment, et cela non seulement en ce qui concerne les envois de l'Angleterre et de l'étranger, mais même vis-à-vis des colonies sœurs ; et la Nouvelle-Galles du Sud, qui avait des tendances libre-échangistes, commence à suivre cet exemple.

Il y a aussi en Australie, comme partout ailleurs, des rivalités très amusantes, ce qu'on est convenu d'appeler l'esprit de clocher. Les habitants de Melbourne, par exemple, vous affirmeront qu'à Sydney il n'y a que le port ; et Sydney à son tour est un peu jalouse de Melbourne, sa sœur cadette, qui commence à la dépasser.

En effet, en 1851, à l'époque de la découverte de l'Australie, Melbourne était un véritable *trou* ; c'était plutôt l'emplacement d'une ville qu'une ville. Des forêts et des marécages couvraient les sites que marquent à cette heure des jardins et des parcs. Comme moyens de transport et de locomotion, il n'y avait que quelques lourds chariots trainés par des bœufs, comme établissements, quelques fermes et huttes primitives ; les indigènes, demi-nus, rôdaient autour des agglomérations ou roulaient ivres morts devant les débits où l'on vendait des liqueurs fortes. Aujourd'hui, au contraire, Melbourne est devenue une des plus belles capitales du monde entier, et elle contient une population d'un demi-million d'habitants à peu près. Mais elle couvre un espace autrement grand qu'Anvers, par exemple. Ses rues sont larges et régulières, et les trottoirs sont en général bordés d'un petit jardin. Les églises, la cathédrale, les monuments publics, les musées, les collèges, les magasins mêmes, sont des plus beaux. Les maisons de banque sont de véritables palais, et avec tout cela, le confort est très grand à Melbourne ;

même dans une petite maisonnette d'ouvrier, de trois pièces il y a une salle de bain avec une grande baignoire.

Le gouvernement de Victoria, comme celui de toutes nos colonies, est démocratique : c'est partout le suffrage universel qui prend le dessus.

Nous ne sommes pas encore écrasés par la concurrence. Il y a en Europe des personnes qui s'imaginent que cette partie du monde est la mieux lotie de toutes. Or à Melbourne, tout travail trouve encore sa récompense. Vous savez quelle est la devise des ouvriers de nos colonies ? « Huit heures de travail, huit heures de repos, huit heures de récréation, et huit shillings par jour ! » (*Hilarité et applaudissements*).

Mais ces 8 shillings ou 10 francs ne sont qu'un minimum ; car beaucoup d'ouvriers gagnent davantage et la vie matérielle n'est pas si chère qu'ici. Ainsi la viande est moitié prix de ce qu'elle coûte en Belgique. Le pain et les légumes ne coûtent pas plus cher qu'ici et sont excellents, et les frais de chauffage ne sont pas très considérables, parce que l'hiver est si doux à Melbourne. Au beau milieu de l'hiver, au mois de juin, les fleurs les plus délicates, telles que les camélias, ne périssent pas en plein air ; c'est tout au plus si elles sont parfois couvertes d'un léger cristal de gelée matinale. Enfin, malgré les plus mauvais étés, la mortalité à Melbourne est moins grande à Melbourne que dans n'importe quel pays d'Europe. Quand on se demande quelles sont les raisons de ce bien-être extraordinaire et de ce progrès surprenant, on les trouve en grande partie dans les conditions climatiques excellentes et la grande fertilité de nos colonies, du moins sur une grande partie de leur étendue.

Il n'y a pas jusqu'aux vins australiens qui ne commencent à avoir du succès en Europe. En 1860 il y avait mille hectares cultivées de vignes pour produire le vin ; et encore, à cette époque, il était de mode de se moquer pas mal du vin australien. Mais à la grande exposition de 1881 nous avons changé tout cela ! L'empereur d'Allemagne avait eu notamment l'excellente

idée d'offrir un trophée en argent, un prix de la valeur de 20.000 francs, à l'exposant australien le plus méritoire, et c'est un viticulteur de Victoria qui l'a emporté. A partir de cette époque, on a goûté nos vins d'un tout autre palais. Je ne ferai pas la statistique des vignobles australiens, parce que cette situation change tous les ans. Il y a encore des millions d'hectares dans la colonie de Victoria, où l'on peut cultiver la vigne. Qu'il suffise de dire que les quelques échantillons de nos crus, envoyés à la chambre de commerce de Bordeaux, ont été trouvés avoir la valeur des Château-Margaux et des St.-Juliens de deux ans.

Il faut croire que nos vins ne demandent que d'avoir quelques années de plus pour acquérir un peu de bouquet.

Et maintenant je vais vous parler de mon voyage au Queensland. Voici les conditions dans lesquelles il s'est accompli.

Mon frère avait pour mission de visiter et d'explorer de grands terrains dans le Nord, qui étaient à vendre, ainsi que les 150.000 bœufs qui trouvaient à s'y nourrir.

Comme mon frère était un homme du *bush* accompli, je profitai de l'occasion pour l'accompagner.

Il arrive assez souvent que des capitalistes de Melbourne, de grands banquiers ou de riches négociants achètent ainsi au gouvernement de Queensland, ou plutôt louent pour un certain terme, d'immenses terrains dans le Nord, pour l'élevage des moutons ou des bœufs, terrains qui prennent alors le nom de stations à moutons ou à bœufs.

Ces terrains sont quelquefois grands comme le quart ou le tiers de la Belgique, et vous comprenez qu'on ne peut pas mettre de palissades autour de ces vastes domaines ! Les montagnes et les rivières doivent, comme pour les royaumes, leur servir de barrières naturelles.

A moins que l'acheteur ne soit un squatter, il arrive qu'il ne voit jamais les terrains achetés. Il ne les connaît que sur les actes, mais il a soin d'y envoyer un bon intendant, accompagné des jeunes gens qui doivent servir d'aides.

C'est un dur métier, que le métier de squatter ! Quelquefois il faut commencer par construire une hutte en planches raboteuses et en troncs d'arbre. Les indigènes courent autour comme des bêtes sauvages et tuent les bœufs de leurs longues lances en attendant qu'ils soient tués à leur tour par le squatter.

Il fait terriblement chaud et on passe tout le temps à cheval ; de plus, quand on veut aller d'un bout à l'autre, on fait des courses de plusieurs jours. Le soir, après les fatigues de la journée, le squatter n'a pour tout oreiller que la selle de son cheval et se couche revolver au poing, pour se défendre le cas échéant contre les attaques des noirs. Beaucoup de jeunes gens des meilleures familles anglaises font leur apprentissage à ce rude métier, avant de devenir squatter à leur tour. Fraîchement débarqués parfois d'Oxford ou de Cambridge, ils arrivent là, portant le costume de leur emploi, c'est-à-dire la chemise en flanelle, le pantalon en cuir, le revolver à la ceinture, le pipe entre les dents, et armés du fouet traditionnel : un fouet à lanière en cuir, de plusieurs mètres de longueur, qui, lorsqu'on le fait claquer, produit une détonation semblable à celle d'un fusil. Parmi les grands squatters on cite là-bas le frère du général en chef de toutes les armées anglaises, M. Frédéric Wolseley. Pendant de longues années, il était squatter dans les régions éloignées de la Nouvelle-Galles du Sud.

Une ou deux fois par an, le squatter ou son superintendant doit s'en aller à la station avec ses aides, rechercher les bœufs qui sont devenus gras, pour être vendus au marché. Mais ce n'est pas une petite affaire ! Il faut pour cela établir trois camps dans la station, le premier pour le squatter et ses aides, le second pour y parquer les animaux choisis et un troisième pour les indigènes apprivoisés, qui peuvent ici rendre de réels services. Tout le monde part à cheval.

Je vous laisse à penser si c'est une petite affaire que de parcourir ainsi un pays grand comme le tiers de la Belgique

et de rechercher des bœufs qui peuvent être devenus aussi un peu sauvages ! Il ne faut prendre que ceux qui sont assez gras pour être vendus ; et ce n'est pas tout de les choisir, il faut savoir les séparer des autres, les réunir et en faire un vaste troupeau ! Je ne vous ferai pas la description de cette manœuvre, qu'on appelle au Queensland « a cattle march » ou « revue de bétail ». Qu'il suffise de dire que, quand on a réussi à réunir le nombre respectable de 1000 à 1500 têtes de bétail, il s'agit de les diriger sur le marché. Mais la ville de ce marché peut être Sydney, Melbourne ou même Adelaïde, c'est-à-dire située à des centaines de lieues de distance ! Il faut alors passer plusieurs mois en route, rester à cheval plusieurs journées de suite et parfois une partie de la nuit. Les bœufs, en effet, ne font guère plus de 15 à 20 kilomètres par jour, et il s'agit de ne pas perdre son temps.

Je parle un peu en connaissance de cause, parce que justement l'année dernière mon frère a conduit d'immenses troupeaux de bétail à travers le continent australien.

Et bien, quand toutes les conditions de ce voyage sont favorables ; quand on passe par des plaines fertiles ; quand c'est la saison d'hiver ; quand les indigènes ne tombent pas sus au troupeau et à son escorte, alors cette promenade de plusieurs mois au milieu de vastes plaines et de verts et riants paysages, ces journées passées à cheval, au grand air, ces nuits passées à la belle étoile, tout cela peut avoir un certain charme.

Mais il y a le revers de la médaille.

Le grand fléau de l'Australie, c'est la sécheresse. Il arrive que pendant des années entières, il ne tombe pas une goutte de pluie, et nous avons vu des séries d'années pareilles ! Pendant ces années néfastes tout se dessèche, tout meurt ; c'est une ruine, un deuil universel. Il y a quelques années, dans la Nouvelle-Galles du Sud, 12.000.000 de moutons sont morts à la suite d'une sécheresse d'une année. De vastes régions étaient alors ravagées ; on ne voyait que hécatombes de morts

et de mourants ! Le squatter, comme vous voyez, n'est pas toujours sur un lit de roses.

Mais la situation devient pour lui bien plus terrible encore, quand ses bœufs sont victimes d'une sécheresse pendant le transport dont je viens de parler. Voici, en effet, comment les choses se passent alors.

Évidemment, il faut toujours marcher en avant, car les bœufs mangent tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage. De plus, quand on arrive dans une région desséchée, il n'y a pas moyen de reculer ; il faut au contraire aller de l'avant dans l'espoir de trouver de l'eau et de meilleurs pâturages. Mais à la suite d'une longue sécheresse, on peut aboutir ainsi à un véritable désert arabe, à des plaines immenses où ne pousse pas un brin d'herbe, où ne coule pas une goutte d'eau.

Alors les bœufs dépérissent par milliers, et leurs carcasses jonchent la route. Parfois on voit de l'eau à une grande distance ; les bœufs ont senti le liquide rafraîchissant, ils se mettent à courir ; il faut savoir les arrêter ou les détourner de leur but, sans quoi une véritable frénésie s'empare des malheureux animaux, et il s'ensuit une catastrophe épouvantable, celle qu'on redoute le plus au monde. Les bœufs accélèrent de plus en plus leur course ; si les premiers tombent, les suivants leur passent sur le corps, les écrasent et les tuent, jusqu'à ce qu'ils sont écrasés et tués à leur tour. Un nombre considérable sont ainsi foulés aux pieds et réduits en un amas de chairs sanglantes et pantelantes, et bientôt les abords de l'étang sont couverts de bœufs morts ou agonisants ! C'est un spectacle terrible à voir. La perte pour le squatter est énorme.

L'expédition de la viande réfrigérée est pour l'Australie une grande source de prospérité. Elle est excellente, cette viande, malgré la prévention bien injustifiée qu'on nourrit contre elle. A Londres nous en avons souvent mangé, et mon mari pourrait vous dire combien on a réellement de peine à distinguer le

meilleur mouton frais de la viande conservée par la réfrigération. Je regrette seulement de ne pas pouvoir vous inviter tous à un repas pantagruélique de viande australienne, que vous goûteriez peut-être plus que ma conférence. (*Hilarité et applaudissements*). On a calculé que le prix de cette viande est de 20 centimes la livre. Le coût de l'expédition et de la réfrigération n'est pas aussi élevé. De sorte qu'en vendant à 60 centimes la livre ici, le squatter et le boucher pourraient faire un beau bénéfice.

Mais je le répète, il y a une prévention, un préjugé contre la viande australienne, et il faudra patienter un peu pour le déraciner.

C'était donc une station à bœufs que nous devions visiter, et pour aller au plus court, c'était le bateau à vapeur de Melbourne à Sydney, et de Sydney aux autres ports de Queensland, qu'il fallait prendre. Aujourd'hui le chemin de fer relie Adelaïde, Melbourne, Sydney et Brisbane ; mais à cette époque cela n'était pas le cas, il n'y avait pas même de chemin de fer entre Melbourne et Brisbane. De sorte que le plus court, c'était de faire le voyage par mer. Le trajet est de neuf jours ; le bateau est mauvais, et la mer dans ces parages est mauvaise aussi, jusqu'à l'entrée de Brisbane, où l'on est protégé par un immense banc de rochers, appelé la « grande barrière » (qui s'étend tout le long de la côte orientale et qui sert de brise-lames naturel contre les énormes vagues de l'océan Pacifique. Quand on est par là, le voyage devient intéressant, la mer et le ciel sont d'un bleu intense et pur, et l'atmosphère est de toute sérénité ; d'un côté l'on voit alors la jolie côte de Queensland à la luxuriante végétation tropicale, et de l'autre on passe près d'un petit groupe d'îlots de contours variés. Nous avons eu la chance d'y rencontrer un véritable aborigène, dans sa barquette d'écorce, qui a fui à l'aspect de notre bateau à vapeur.

C'était fin décembre que nous débarquâmes à Townsville.

Nous n'étions donc pas encore entrés dans la saison des grandes chaleurs.

L'aspect de ce petit port de Queensland, dans le commencement, ne m'a pas beaucoup intéressé. Il a une jolie plage, quelques bâtiments, et principalement un commencement de rue située sur la lisière de la forêt, où il y avait beaucoup plus de huttes que de maisons ; derrière cela, une espèce de trainée noire, provenant des feux que les indigènes avaient allumés sur leur passage. Il y a des parties de forêt brûlant toujours.

La population est très mélangée. Elle compte beaucoup de Chinois, travaillant dans les mines de l'intérieur. On ne maltraitait pas alors comme aujourd'hui les Chinois, et on ne les repoussait pas. Il y avait aussi beaucoup de Canaques. Les navires à vapeur recrutent ces indigènes dans toutes les îles de la Polynésie et les ramènent dans leur pays, après qu'ils ont servi pendant un terme donné dans les plantations à sucre ou dans les stations à bœufs.

Il y avait naturellement des squatters en route pour leurs stations. Pendant le voyage, ils ont des fièvres intermittentes. Tous portent le revolver à la ceinture. On nous avait dit qu'il ne fallait pas rester sans cet excellent moyen de défense ; les indigènes fuient devant les armes à feu ; c'est pour eux une espèce de diable. Mais sans armes, on est presque sûr d'être attaqué, surtout la nuit. Il est évident que les indigènes ne demanderaient pas mieux que de tuer tous les blancs. Et s'ils avaient un peu d'intelligence, ils auraient pu organiser une attaque et mettre à mort tous les blancs, les Chinois et en général tous les envahisseurs qui sont venus prendre leurs domaines et exploiter leurs terres, sans demander leur permission. Il aurait certainement fallu compter avec eux ; mais l'intelligence nécessaire leur manque, ils sont incapables d'organiser une attaque.

Les tribus se font la guerre entre elles. A part cela, elles vivent presque comme des animaux dans le bush ; sans

vêtements, sans habitations, sans connaissance de l'agriculture. Les aborigènes mangent les racines, la viande crue, et quelquefois les hommes.

Les hommes de science disent que ces indigènes remontent à une très haute antiquité. On ne sait pas grand chose sur leurs croyances, mais ils ont beaucoup de superstitions. La vue des Européens leur a donné entre autres une superstition des plus curieuses : ils s'imaginent notamment que quand un indigène meurt, il revient à l'état de blanc ! Ils nous prennent donc pour leurs revenants ? C'est sans doute un grand honneur pour nous, mais cela présente un petit inconvénient. Une vieille femme, laide à faire peur, voulut notamment à tout prix reconnaître son défunt mari dans un jeune Anglais qui venait de débarquer. Elle poussa des cris de joie en l'apercevant, lui sauta au cou et se mit à l'embrasser. Elle ne voulut pas le lâcher, bien que le jeune homme, comme bien vous pensez, protestât avec conviction ; et quand on fut parvenu enfin à mettre fin à cette scène tragi-comique, la pauvre vieille ne voulut absolument pas croire qu'elle se fût trompée !

Un autre sentiment curieux, c'est celui qu'ils éprouvent pour leurs belles-mères. Quand un indigène prend une autre femme, il ne doit plus revoir la mère de celle-ci. Aussitôt qu'il l'aperçoit, il doit détourner le regard. Et effectivement on le voit devenir blême et trembler de peur quand il voit l'ombre de sa belle-mère se projeter devant lui.

Après deux jours passés à nous reposer, nous nous sommes mis en route pour la station. Elle n'était située qu'à la distance de 300 à 400 kilomètres, trajet qui a été fourni en quatre jours. Il a été accompli tout entier au milieu de plantes tropicales. A un certain point de vue, la végétation est monotone. On ne voit constamment autour de soi que le même grand *eucalyptus*. Les botanistes disent, il est vrai, qu'il y en a 150 espèces différentes ; mais toutes ressemblent beaucoup aux fougères ordinaires. En Tasmanie il y a un rare et gigantesque spécimen, qui atteint jusqu'à 100 et 150 mètres de hauteur ; il devient

donc plus haut que le dôme du palais de justice à Bruxelles et que la tour de la cathédrale d'Anvers. Il n'y a que la tour Eiffel qui le dépasse (*Hilarité*).

Vous savez qu'on a choisi le kangourou, originaire d'Australie, comme emblème dans les armes du pays.

Quant aux reptiles et aux serpents, n'en parlons pas, il y en a trop.

Les oiseaux sont remarquables par la beauté de leur plumage.

Tout le monde a entendu parler d'une espèce de pie rieuse. Près de l'endroit où ces oiseaux construisent leurs nids, on trouve un petit jardinet, où toute la société élégante de ces volatiles vient jaser, danser, becqueter et dire du mal les uns des autres. (*Hilarité*).

Rien n'est plus amusant que de voir les jardinets de ces oiseaux, dans lesquels ils déposent tout ce qui brille ou qui a de la couleur.

Mais ce qui m'a plu beaucoup moins, c'était la trace du passage des indigènes. On peut toujours reconnaître les endroits où ils ont campé, parce qu'il y a là des troncs d'arbres carbonisés, des ossements et d'autres indications de leur séjour. Nous avons trouvé là de longues lances tachées de sang, qui devaient leur avoir servi à tuer des animaux, sinon des hommes. J'avais bien un peu appris à connaître ces sauvages à l'école ; mais je ne les savais pas si près.

Je demandai un jour à un squatter : « Que faites-vous, quand ces indigènes tuent vos bœufs ? » Il me répondit avec un sourire : « Nous armons notre police indigène, nous nous mettons à la poursuite des sauvages, et nous avons de très bons moyens de les disperser ! ».

Ce n'est que plus tard que j'ai su quelle était la signification que le squatter attachait à ce mot « disperser », c'est-à-dire qu'on poursuivait ces malheureux noirs, qu'on tirait sur eux et qu'on les mettait à mort. Il y a bien des choses qui ne se passeraient pas si les autorités en avaient connaissance ! Tous les indigènes ont de véritables chiens de chasse et ce

sont justement ceux-là qui sont le plus acharnés à la poursuite des noirs.

Arrivés à la station, j'ai pu constater que notre logement était un peu primitif. Une hutte sur le sol nu, rien de plus. Pas de plancher ; pas de meubles : de vieux barils et des caisses renversées comme tables et chaises. Mais il y avait une espèce de vérandah, où l'on avait suspendu un hamac. Et quand je n'étais pas dévoré par les moustiques, j'y admirais assez à l'aise le paysage d'alentour.

Bien que notre ordinaire n'y fût pas mauvais et que nous y eussions le meilleur gibier du monde, tel que kangourous, canards, pigeons, dindes sauvages, nous ne restâmes pas longtemps à la station. Mon frère avait appris que, dans une station voisine de la nôtre, un squatter était marié et que nous y trouverions une maison confortable avec femme et enfants. Il me proposa donc de m'y conduire.

Nous avons accompli sans encombre ce dernier trajet, et l'on nous a fait un excellent accueil. Voir une dame dans ces régions sauvages, c'était un événement pour ces gens !

Leur maison, nouvellement construite en bois, était très confortable. Outre le squatter et sa femme, qui était une charmante personne toute jeune, il y avait là 3 enfants, la gouvernante et tout un établissement d'aides, de Néo-Zélandais, de Canaques et de Chinois. Le squatter avait la figure cicatrisée à la suite de rencontres dans lesquelles il avait maintes fois failli laisser sa peau !

Il avait là aussi une petite sauvage, âgée de 6 à 7 ans, ayant appartenu à une tribu dispersée quelques semaines auparavant et qu'on avait amenée à la station, où on lui apprenait l'anglais. J'aurais bien voulu la ramener avec moi à Melbourne, mais on me l'a déconseillé. Quelque peine qu'on se donne, les indigènes australiens finissent tôt ou tard par devenir intraitables. Un propriétaire de Brisbane avait ramassé un de ces petits indigènes dans le bush et l'avait conduit à Melbourne. L'ayant placé dans une bonne école, le jeune élève

noir ne tarda pas à apprendre à lire et à écrire, et finit même par entreprendre le latin et à jouer au cricket. Mais quelques années plus tard, son père adoptif le ramena à Brisbane et à peine avait-il revu les forêts de la patrie que l'instinct sauvage le reprit et qu'il s'enfuit pour aller rejoindre ses anciens compagnons dans le bush ! Pourquoi était-il allé ainsi rejoindre ses frères ! Assurément pas pour leur apprendre le latin !

Je terminerai par deux mots au sujet des danses et spectacles des indigènes. J'ai assisté à une espèce de danse guerrière, exécutée par des aborigènes ramenés au camp. Ils avaient établi leur camp à quelques pas de la maison, et là ils avaient allumé leurs feux et exécutaient leurs chants et leurs gambades. Pendant ces dernières, leurs femmes battent la mesure et accompagnent leurs seigneurs et maîtres en frappant avec des morceaux de bois, pendant qu'elles font entendre une espèce de son nasillard.

La danse des Canaques n'est qu'une espèce de balancement du corps en avant et en arrière.

Je n'aime pas leurs ornements. Certaines femmes croient se rendre belles en se passant d'énormes bouchons de champagne dans le nez. On peut dire que les Néo-Zélandais ont une aptitude spéciale à jouer la comédie. J'ai vu bondir dans le camp un être fantastique et diabolique. C'était un homme qui avait marqué toutes les parties osseuses de son corps avec de la craie blanche, ce qui lui donnait une ressemblance parfaite avec un squelette. Il commença par haleter jusqu'à entrer dans un véritable état de démence, puis il se livra à des bonds prodigieux, en agitant une longue lance, à vous donner la chair de poule. Enfin sur un signe du squatter qui trouvait qu'il ne devait pas aller plus loin, il se jeta par terre et mima le kangourou, en marchant sur les bras et les jambes comme s'ils avaient été réellement transformés en pattes.

Je vous remercie, Mesdames et Messieurs de m'avoir écouté jusqu'à présent, et je vous demande la permission de vous

montrer maintenant quelques photographies. (*Applaudissements prolongés*). Les voici :

1. Sandridge près de Melbourne.

C'est là le port de Melbourne. Nous avons de nombreuses lignes de navigation, parmi lesquelles la ligne d'Anvers-Hambourg, la ligne du Cap, la ligne de Torres Straits, etc. et toutes ces compagnies ont des... (pontons flottants ?). Il y a des compagnies particulières et des bateaux de toute espèce.

2. L'hôtel de ville de Melbourne.

Il y a là une très belle salle de réception. Le lord maire de Melbourne y dépense 100 à 200.000 francs de sa propre poche pour fêter ses concitoyens.

3. Rue Swanston à Melbourne.

C'est une rue à Melbourne, tracée il y a un demi-siècle. Je me rappelle l'époque où nous n'avions que des voitures à deux roues. Aujourd'hui nous avons tout le confort d'une ville universelle.

4. Musée d'histoire naturelle à Melbourne.

On peut y étudier toute la flore et la faune d'Australie. Il contient aussi un iguanodon, ainsi que le squelette d'un oiseau préhistorique gigantesque.

5. Une école publique à Melbourne.

Voilà une école publique, laïque, gratuite et obligatoire. Nous en avons beaucoup.

6. Vue de Melbourne.

C'est là un coin de Melbourne. Les clochers de deux grandes

églises écossaises ; le presbytère. Les sectes rivalisent entre elles pour produire les plus beaux monuments religieux. On a recueilli en un seul dimanche 350.000 francs dans une de ces églises.

7. *St.-Kilda, faubourg de Melbourne.*

Il est très peuplé. Le matin les habitants vont à leurs ateliers ou bureaux dans la cité et le soir ils retournent au faubourg.

8. *Royal-Arcade à Melbourne.*

C'est le *Royal Hôtel* à Melbourne. Le propriétaire qui a eu l'idée de l'établir, y a fait une grande fortune. Il est membre du parlement.

9. *Fitzroy Gardens à Melbourne.*

Ceci n'est qu'un coin de jardin public à Melbourne, tout près du parlement. Il est fréquenté principalement par les bonnes et les enfants.

10. *Maryville.*

Une petite ville du bush, intéressante comme ayant un district de mines d'or, où il y a des squatters.

A propos du squatters, nous avons notre squattrocratie, comme d'autres pays ont leur aristocratie. Un squatter que je connais avait fait une grande fortune. On lui fit observer que dans sa résidence il lui faudrait bien une bibliothèque et des livres. Aussitôt il envoya à un libraire de Melbourne une dépêche, le priant de lui envoyer une tonne de livres !

11. *Vue de la baie de Sydney.*

Voilà la baie de Sydney, où Cook débarqua il y a un siècle. Il ne fait pas bon y tomber dans l'eau. Un malheureux garçon y a été mordu en deux par un requin.

12. *Palais du gouverneur à Sydney.*

Le palais du gouverneur à Sydney. Il aime beaucoup les courses aux chevaux. En général on aime beaucoup le sport en Australie.

13. *Un guerrier australien, Queensland.*

Voilà un jeune guerrier australien. Il a son bouclier en bois.

14. *Un camp au Queensland.*

Ceci est un camp, comme il est établi dans les nouvelles stations. C'est qu'il faut parfois fusiller les bœufs devenus sauvages. Pour parvenir à ce but, le squatter emploie un moyen qui n'est pas de la plus haute moralité. Il choisit notamment une belle et jeune vache. Il la place bien en évidence, le formidable taureau vient rôder autour de la belle séductrice ; le squatter placé en embuscade épaule son fusil, vise, tire et le pauvre animal tombe foudroyé.

15. *Troncs d'eucalyptus.*

Ce sont des troncs d'eucalyptus. Les plus intéressants je les ai vus au Queensland, où ils sont énormes.

16. *Route de la Montagne bleue.*

17. *Route dans le Jushy.*

18. *Ferme Shaw Victoria.*

Ceci est un site tout près de la plus grande vigne du plus grand viticulteur de Melbourne, non loin de la ville. On y va en quelques heures.

19. *Fougères arborescentes.*

20. *Palais de l'exposition à Sydney.*

Le bâtiment de l'exposition à Sydney. Mais celui de Mel-

bourne était autrement grand. Cependant c'est à Sydney qu'elle aurait dû avoir lieu, car il s'agissait de fêter le centenaire de la Nouvelle-Galles du Sud.

21. *Deux jeunes Australiens, Queensland.*

22. *Une femme australienne.*

Vous voyez ici que les droits de la femme ne sont guère respectés. La femme porte tous les outils de son mari, ainsi que ses armes. C'est une femme en tenue de campagne.

23. *Reine australienne.*

24. *Type de naturels.*

25. *Grandes fougères arborescentes.*

26. *Attelage de bœufs.*

Voici des bœufs. Les conducteurs prétendent qu'il est impossible de les faire marcher sans force jurons. Je ne sais pas si c'est vrai, mais les hommes doivent croire fermement ce qu'ils disent, et voici un fait qui le prouve. La femme d'un grand dignitaire devait rejoindre son mari, dans une charrette à bœufs. On lui avait recommandé un charretier excellent. L'équipage arrive devant un ravin qui arrête les bœufs. « Allez, vilaines bêtes ! » crie le conducteur à ses bœufs. Mais rien n'y fait, les bêtes ne veulent pas avancer. Le conducteur voulut alors renforcer ses vocables de persuasion à l'adresse des bœufs, mais la présence de la grande dame le gênait visiblement, et les coursiers se refusaient obstinément à bouger. Tout à coup le conducteur n'y tenant plus.

« Pour l'amour du ciel, Madame, bouchez donc vos oreilles ! » s'écria-t-il, » sinon nous serons encore ici au jour du dernier jugement ! » (*Hilarité*).

Je sais que l'obstacle fut franchi, car on arriva à destination.

27. *Break à six chevaux.*

28. *Maori de la Nouvelle-Zélande.*

J'ai parlé un moment des Maoris ; en voici un spécimen. Il n'a pas l'air très intelligent ; mais il y a des Maoris membres du parlement et ministres.

29. *Type d'aborigène.*

30. *Une matrone en deuil.*

Une jeune veuve australienne. Je ne saurais vous dire si elle est inconsolable.

31. *Roi et reine des Mia-Mia.*

Rien de plus primitif que les habitations des indigènes, comme vous voyez. Quelques fragments d'écorce contre un tronc d'arbre, et c'est tout.

C'est la fin ! (*Applaudissements prolongés*).



SÉANCE GÉNÉRALE DU 3 MAI 1889.

La séance est ouverte à 8 1/2 heures dans la salle des cérémonies à l'Athénée royal.

Au bureau prennent place M. Léopold de Wael, bourgmestre de la ville d'Anvers, président honoraire; le général Wauwermans, président, M. Jacq. Langlois, 1^{er} vice-président, P. Génard, secrétaire général, le comte O. Le Grelle, trésorier, Hertoghe, bibliothécaire, A. Baguet, conseiller, A. de Roubaix, membre effectif et le capitaine Alb. Thys.

M. le président donne la parole au capitaine Thys, qui raconte, dans un langage imagé, les détails du voyage qu'il a accompli au Congo en le faisant suivre pas à pas sur la carte exposée dans la salle (1).

M. le président remercie l'orateur de son intéressant récit; il rappelle que le capitaine Thys a pris une part importante à tous les travaux de l'œuvre africaine depuis son origine et que, s'il faut louer ceux qui ont illustré leur nom dans ces explorations, il ne faut pas rendre une moindre justice à ceux qui ont facilité leur tâche et se sont ingéniés à pourvoir à tous leurs besoins. Le capitaine Thys ne s'est d'ailleurs pas borné à ce rôle purement administratif; il a compris que, pour le rendre vraiment efficace, il était nécessaire d'aller étudier les besoins sur place et il n'a pas hésité à quitter sa famille pour se rendre sur le Congo, qu'il a visité pendant plusieurs mois.

M. le président, tout en félicitant le capitaine Thys, le prie de transmettre à l'administration centrale de l'œuvre africaine

(1) Voyez la conférence t. XIII, p. 400.

l'expression de la vive sympathie qu'elle inspire à la société royale de géographie et à la population d'Anvers elle-même, qui sait apprécier les efforts de S. M. pour étendre son commerce. Il prie également M. Thys d'être son interprète après des voyageurs qui sont à la peine en Afrique, parmi lesquels les Belges sont heureux de voir de nombreux étrangers concourir avec eux à une œuvre humanitaire et philanthropique.

Il signale la présence dans l'assemblée de M. G. Juhlin Dannfelt, capitaine du génie en Suède, dont le frère est au Congo, et prie cet officier d'être l'interprète des sentiments des officiers belges près de ses camarades et de leur dire combien cette alliance de bonne camaraderie nous est précieuse et sympathique.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 13 NOVEMBRE 1889.

ORDRE DU JOUR : 1^o Ouverture de la session d'hiver. — 2^o Procès-verbal. — 3^o Membres nouveaux. — 4^o Correspondance. — 5^o Sociétés correspondantes. — 6^o Adresse de félicitation à envoyer à MM. Stanley, Emin pacha et Gordon Bennett. Proposition de M. le général WAUWERMANS, président. — 7^o Reproduction de la grande carte marine de Mercator, publiée à Duisbourg en 1569. — 8^o Dépôt d'une notice sur *Haïti*, par M. WASHINGTON SERRUYS. — 9^o Conférence de M. A. BAGUET, conseiller, sur *la province de Corrientes (République Argentine)*. — 10^o Communication de M. TH. SMEKENS, membre effectif, sur *l'excursion faite en Zélande par le 5^e congrès de la fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de Belgique*. — 11^o Programme du concours de 1890 ayant pour objet *l'histoire des progrès géographiques et des relations commerciales de la Belgique pendant le règne de S. M. Léopold II*.

La séance est ouverte à 8 1/2 heures dans la salle de l'ancienne trésorerie à l'hôtel de ville.

Au bureau siègent M. Jacq. Langlois, vice-président, P. Génard, secrétaire général, comte O. Le Grelle, trésorier, H. Hertoghe, bibliothécaire, A. Baguet, conseiller et Th. Smekens, membre effectif.

1. En ouvrant la séance, M. le vice-président explique la cause de l'arrêt qu'ont subi en ces derniers temps les travaux de la société.

L'exposition universelle de Paris et les nombreux congrès organisés à cette occasion en France ont motivé l'absence d'un grand nombre de nos membres. M. le vice-président fait des vœux pour que la session qui s'ouvre soit aussi intéressante que productive.

Il donne lecture d'une lettre que lui a adressée M. le général Wauwermans, et dans laquelle l'honorable président de la société exprime ses regrets d'être empêché par une indisposition d'assister à la réunion.

2. Le procès-verbal de la séance du 3 mai est lu et approuvé.

3. Depuis la dernière réunion, la société a reçu comme membres adhérents MM. Camille Pelgrims, H. Schaeffer, G. Tiberghien-Delevoy, Ludovic van de Werve, Léopold Danco, Alexis Joffroy et Edm. Lombaerts, à Anvers.

4. M. le président procède au dépouillement de la correspondance.

— MM. J. de Saldanha et Aug. Meulemans remercient de leur nomination respective comme membres honoraire et correspondant.

— M. Ch. Rigouts fait don à la bibliothèque de la société d'un plan de Paris de 1786 et de quelques cartes géographiques du dernier siècle. (*Remerciements*).

5. *Sociétés correspondantes.*

— La société historique de l'Oneida, la société géographique de Manchester et la direction de l'observatoire de Melbourne accusent la réception de différents fascicules du *Bulletin*.

— La direction du *Courrier du Congo* demande l'échange des publications. (*Accordé.*)

6. M. le vice-président donne lecture de la lettre suivante de M. le président Wauwermans :

“ Anvers, le 11 novembre 1889.

“ MON CHER VICE-PRÉSIDENT,

“ L'indisposition qui me retient chez moi depuis un mois me prive encore du plaisir de présider la séance de reprise de nos travaux le 13 courant ; heureusement ce soin ne peut être remis en de meilleures mains que les vôtres.

“ Veuillez exprimer mes regrets à l'assemblée.

“ Je vous serais obligé de vouloir également lui soumettre la triple proposition suivante :

“ Tandis qu'en ce moment les puissances civilisées, s'appuyant sur la force qui prime le droit, plutôt que sur le droit que soutient la force, se disputent avec un singulier acharnement les lambeaux d'un continent qu'elles ont dédaigné

pendant plus de dix-huit siècles ; tandis qu'abusant des moyens de la civilisation, elles en arrivent à l'emploi de la violence et à l'effusion de sang pour étendre leurs conquêtes, sous prétexte de propager les bienfaits d'une civilisation que les malheureux sauvages seront bien près de considérer à leur tour comme une autre barbarie, il est consolant de penser que l'initiative privée a produit des résultats bien plus remarquables et plus féconds : les magnifiques travaux de Livingstone, l'œuvre de tant d'associations géographiques qui ouvrirent à nos yeux étonnés le continent inconnu.

» L'heure n'est pas venue de rechercher la part de responsabilité de ceux qui, dans un intérêt égoïste, ont provoqué le glorieux exode des Boers et les effets antisociaux qu'il produisit sur une race d'autant plus intéressante pour nous, qu'elle est de notre sang, politique regrettable qui faillit un instant compromettre la tentative généreuse des Américains à Libéria, qui a fait reculer la civilisation dans le Soudan conquis par les pachas d'Égypte, mais l'heure est toujours venue de louer ceux qui consacrent leur vie et leur fortune à une idée noble et généreuse. Livingstone, qui périt à la *peine*, plutôt que d'abandonner son œuvre inachevée, le *New-York Herald*, qui envoya Stanley à son secours, le Roi des Belges, qui s'est ouvert une page dans la conquête de la civilisation égale à celle de don Henrique de Portugal dans l'histoire de la conquête de la terre, le comité d'Emin pacha, qui n'a pas voulu laisser succomber un des vaillants de la cause africaine !...

» C'est avec admiration que tous nous avons suivi le dernier et merveilleux voyage de notre confrère Henri Stanley, à qui était réservée la gloire d'associer à d'immenses découvertes, le bonheur de porter à Livingstone le dernier souvenir de l'Europe reconnaissante et tout récemment de sauver aussi le vaillant Emin, au moment même où il était le plus menacé. C'est aussi avec une vive émotion que nous avons appris qu'il ramenait à la côte Emin et ses compagnons, non par dizaines, mais par centaines, par milliers peut-être ;

ils étaient menacés de disette, dans une contrée que la guerre rendait plus infranchissable encore que la nature. Tandis que les gouvernements, dans leur politique égoïste, quoique disposant d'immenses ressources, hésitaient sur les moyens de leur porter secours, nous apprenons avec un véritable enthousiasme, que le *New-York Herald*, fidèle à son passé, adressait sans hésitation un ordre télégraphique à son correspondant de Zanzibar, lui ouvrant un crédit illimité pour expédier immédiatement, par tous les moyens qu'il jugerait praticables, des secours à la colonne de Stanley. Un tel fait n'a pas besoin de commentaires et venge la civilisation des horreurs que l'on commet en son nom.

» Je propose à la société :

1° d'adresser sans retard à Zanzibar une lettre de félicitation à Stanley, qui, je l'espère, sera le premier témoignage de reconnaissance de l'Europe comme nous avons déjà eu le bonheur de lui adresser, les premiers, nos félicitations au retour de son grand voyage, en l'invitant à venir nous visiter à Anvers ;

2° d'y joindre une adresse et une invitation semblable pour Emin pacha dont la gloire est désormais associée à celle de notre illustre confrère et qui doit partager son triomphe ;

3° d'envoyer également une adresse de reconnaissance au *New-York Herald* en l'invitant à désigner un délégué pour fêter avec nous le retour des illustres voyageurs, lors de leur visite à Anvers, que nous désirons prochaine.

» Agréez, mon cher Vice-Président, l'expression de mon sincère dévouement.

» H. WAUWERMANS. »

La lecture de cette lettre est couverte d'applaudissements et la triple proposition est adoptée par acclamation.

7. M. le vice-président informe l'assemblée que, sur la proposition de M. le président, la société a fait des démarches auprès de M. le ministre de l'intérieur et de l'instruction publique, à l'effet d'obtenir un subside pour faire la reproduction de l'unique exemplaire conservé à la bibliothèque nationale de France, de la grande *carte marine de Mercator*, publiée à Duisbourg en 1569, l'œuvre la plus importante de l'illustre géographe.

8. M. Baguet donne lecture d'un mémoire sur *la province de Corrientes (République Argentine)*, dans lequel il décrit les contrées qu'il a parcourues, la géographie des lieux, les mœurs des habitants, les productions et le climat.

M. le vice-président remercie l'orateur de son intéressante communication, qui sera insérée au *Bulletin*.

9. Sur l'invitation de M. le vice-président, M. le président du tribunal Th. Smekens explique comment, en l'absence du président indisposé, il est amené à donner une idée de l'excursion faite en Zélande, du 2 au 5 septembre dernier, par le cinquième congrès de la fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de Belgique, dont la société royale de géographie fait partie. Sa communication peut se résumer comme suit :

Le congrès, constitué à l'hôtel de ville d'Anvers, comprenait environ 90 membres, parmi lesquels une douzaine de Français, ayant à leur tête M. le comte de Marsy, président de la fédération française.

Aussitôt constitué, il s'est rendu à bord d'un des steamers *Telegraaf*, sur lequel, par un splendide soleil, il a descendu l'Escaut. Arrivés à Flessingue vers six heures du soir, les membres n'ont eu que le temps de passer à bord d'un petit bateau à vapeur richement pavoisé qui, par le canal reliant l'Escaut occidental aux eaux intérieures de la Hollande, les a transportés à Middelbourg.

Le lendemain, quelques membres sont revenus à Flessingue pour constater que cette jolie ville n'offre plus rien de remarquable que de splendides bassins maritimes, littéralement vides ; car ils n'abritent que les grands steamers qui desservent la ligne de Flessingue-Queensborough.

A Middelbourg, les congressistes furent accueillis en toute cordialité, non seulement par les premières autorités de la ville et de la province, mais par tous les habitants, qui s'efforcèrent de leur être agréables en les recevant avec une large hospitalité dans les diverses sociétés d'étude et d'agrément qui abondent dans la ville.

Celle-ci ne compte aujourd'hui que seize mille habitants ; mais elle semble néanmoins fort animée et ses anciennes fortifications, transformées en jardins, encadrent gracieusement l'agglomération, coquette et propre comme toutes les villes hollandaises.

A toutes les époques de son histoire, Middelbourg semble avoir eu des relations suivies avec la Belgique et spécialement avec Anvers ; c'est, en effet, une colonie de Prémontrés de l'abbaye de St-Michel d'Anvers qui, en plein moyen âge, a fondé l'abbaye de Middelbourg et c'est évidemment à von Bourscheit, ou à un plagiaire, que sont dues quelques maisons luxueuses construites au XVIII^e siècle.

L'abbaye forme encore le centre de la ville ; la plus grande partie des bâtiments, aujourd'hui en restauration, abrite le commissaire du roi et tous les services administratifs de la province ; l'église de l'abbaye ne mériterait plus guère une visite si elle ne renfermait un magnifique monument élevé par

le sculpteur Rombout Verhulst aux amiraux Jean et Corneille Evertsen, natifs de Middelbourg.

La construction la plus importante est le magnifique hôtel de ville bâti au commencement du XVI^e siècle par les Kelderman, à qui Anvers doit aussi plusieurs de ses monuments les plus remarquables. Pour suppléer à une description impossible, M. Smekens montre à la réunion les deux grandes photographies publiées par M. van Ysendyck dans ses monuments classés de l'Art dans les Pays-Bas. L'intérieur de l'édifice est aussi intéressant que les façades en sont belles. On y a remisé en effet, à partir de 1841, une collection déjà très importante d'objets d'histoire, d'art et d'industrie, se rapportant à l'histoire de Middelbourg ; cette collection se complète par une autre de même genre formée par le *Zeeuwsch Genootschap*, dont la fondation remonte à l'année 1765, dans le vaste bâtiment qu'elle possède aujourd'hui. On peut dire que les deux collections réunies dans une ville de seize mille habitants y forment un musée que mainte capitale pourrait envier.

La journée du mardi se passa à visiter et à discuter ces diverses curiosités. Celle du mercredi, favorisée de nouveau par un magnifique soleil, fut consacrée à parcourir en quelque sorte l'île de Walcheren tout entière.

Dix grandes voitures transportèrent d'abord à Dombourg les congressistes et, avec eux, le bourgmestre et les hommes marquants de Middelbourg.

Dombourg est une station balnéaire, mais qui ne ressemblerait en rien à celles de nos côtes si elle n'offrait pas aussi une vaste plage au pied des dunes. Longtemps en effet avant s'arriver à Dombourg, on entre dans une forêt, de végétation luxuriante, dont les éclaircies sont semées de châteaux et de villas, de sorte que les baigneurs de Dombourg ont à leur disposition, au lieu de la digue monotone, les plus ravissants paysages.

A Dombourg il y avait kermesse et une course à la bague.

Celle-ci n'a pas le caractère poétique qu'un tableau célèbre de A. Dillens leur ferait attribuer. Mais le grand concours de monde permit d'admirer le costume auquel les campagnards de Zélande demeurent patriotiquement fidèles. On en vit une réunion plus variée le lendemain au marché au beurre de Middelbourg. Il faut dire plus variée ; car si, dans les grandes lignes, le costume paraît unique, les habitants du pays, suivant la forme du corsage, le dessin des bijoux, la coupe de la coiffure, la couleur et la place des rubans, distinguent non seulement de quelle île zélandaise, mais encore de quelle partie de l'île et même de quelle religion est chacune des personnes qu'on rencontre.

Les présidents du congrès eurent à Dombourg l'honneur d'être présentés à S. M. la reine de Roumanie et de lui faire agréer le titre de protectrice du congrès.

Après que les chevaux se furent suffisamment reposés, le congrès se dirigea vers West-Capelle, la pointe le plus occidentale de l'île de Walcheren, le coin de terre aussi le plus exposé aux fureurs de la mer du Nord. Il paraît qu'un premier village de ce nom a été définitivement englouti par elle ; aujourd'hui une digue formidable constamment reconfortée par des travailleurs qui ont à leur disposition d'énormes quantités de matériaux, transportés par un chemin de fer courant, à côté d'une large voie pavée, sur la crête de la digue, semble défier les flots. En arrière, un clocher du même style que ceux de notre Flandre maritime, seul reste de l'ancienne église de West-Capelle, porte, à soixante mètres de hauteur environ, le fanal qui annonce l'entrée de notre Escaut.

Il faisait nuit noire quand le congrès rentrait à Middelbourg et, après souper, il fallut, comme la veille, se rendre à un concert gracieusement offert par la musique de la *schutterij*.

Le jeudi, de bon matin, par le canal et le bateau qui nous avait amenés le lundi, excursion à Veere, où ce canal rejoint les eaux de l'Escaut oriental. Veere, jadis ville, n'est plus qu'un modeste village dont la population diminue encore

chaque année. Aussi est-on étonné d'y trouver une vaste et élégante église, œuvre d'Antoine et de Rombaut Kelderman, malheureusement transformée en magasin, hôpital ou caserne suivant les besoins du moment. Si l'église n'est pas respectée, il en est autrement d'un élégant petit hôtel de ville, ayant quelque ressemblance avec celui de Middelbourg, quoiqu'on le dise plus ancien.

A cet hôtel de ville aussi se conservent des antiquités très intéressantes pour l'histoire de la Zélande. Au milieu brille, soigneusement conservée, la coupe de Maximilien de Bourgogne, une grande et magnifique œuvre de ciselure en vermeil, sur laquelle l'artiste a représenté, par une infinité de petits personnages, le passage du Rhin, à Neuenburg, par l'armée des Pays-Bas sous le commandement de Maximilien d'Egmond et la bataille de Muhlberg (24 avril 1567).

De retour à Middelbourg, on visita le marché, on tint une séance solennelle dans la salle des États provinciaux, magnifiquement décorée de tapis de haute lisse, on déjeûna à la hâte à la société de *Vergenoeging* et l'on se dispersa.

Quelques membres, avant de quitter cette Zélande où ils avaient trouvé une si touchante hospitalité, s'arrêtèrent dans la petite ville de Goes et ne le regrettèrent pas ; car ils y trouvèrent encore une grande église gothique, de très beau style, mais malheureusement peu entretenue.

Ils regrettèrent de ne pas pouvoir s'arrêter aussi à Wouw pour y admirer les stalles somptueuses qui jadis décoraient l'église de l'abbaye de St.-Bernard près d'Anvers et dont M. van Ysendyck vient de publier une phototypie que M. Smekens passe également à ses collègues.

10. M. le secrétaire général rappelle que, dans la dernière séance des membres effectifs, il a été décidé d'ouvrir, à l'occasion du 25^e anniversaire de S. M. le Roi, un concours concernant les sciences géographiques. Il donne lecture du programme suivant :

CONCOURS DE 1890. WEDSTRIJD VAN 1890.

Prix de 2000 francs

Prijs van 2000 frank

La Société royale de géographie d'Anvers voulant, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire du règne de S. M. Léopold II, rendre hommage aux généreux efforts de son auguste protecteur, pour la civilisation en Afrique et l'extension de nos relations commerciales, met au concours la question suivante :

Histoire des progrès géographiques et des relations commerciales de la Belgique pendant le règne de S. M. Léopold II.

Het koninklijk aardrijkskundig Genootschap willende, ter gelegenheid van den vijf en twintigsten verjaardag der regeering van Z. M. Leopold II, hulde bewijzen aan de edelmoedige pogingen door zijnen doorluchtigen beschermmer aangevend om Afrika te beschaven en onze handelsbetrekkingen uit te breiden, schrijft de volgende prijsvraag uit :

Geschiedenis van den vooruitgang op aardrijkskundig gebied en der handelsbetrekkingen van België tijdens de regeering van Z. M. Leopold II.

CONDITIONS DU CONCOURS.

VOORWAARDEN.

ART. 1. — Les mémoires inédits, rédigés en Français ou en Flamand, doivent être remis, francs de port, avant le 17 Décembre 1890 au Secrétaire général, rue van Lerijs, N° 37.

ART. 2. — Il est interdit aux concurrents de se faire connaître ; ils inscriront sur leurs ouvrages une devise, reproduite sur un billet cacheté renfermant leur nom et leur adresse. A défaut de satisfaire à ces prescriptions, le prix ne pourra être accordé.

ART. 3. — Le billet joint au mémoire couronné sera décacheté par le président ; les autres ne pourront l'être que de l'aveu des concurrents qui se feront connaître.

ART. 4. — Les manuscrits des mémoires envoyés au concours, deviennent la propriété de la Société. Les

ART. 1. — De mededingende stukken zullen in 't Fransch of Nederlandsch moeten opgesteld zijn, en vóór 17 December 1890, vrachtvrij aan het algemeen Secretariaat, van Lerijsstraat n° 37, toegezonden worden.

ART. 2. — De schrijvers mogen zich op geene wijze doen kennen ; zij zullen hun werk voorzien van eene kenspreuk, die zij herhalen zullen op een verzegeld briefken, inhoudende melding van hunnen naam en hunne woonplaats. Bij gebreke daaraan, kan de uitgeloopte prijs niet toegewezen worden.

ART. 3. — Het briefken, dat bij het bekroonde werk gevoegd zal zijn, wordt door den voorzitter opengebroken. De andere briefkens kunnen slechts geopend worden op aanvraag der schrijvers, die alsdan hunnen naam als mededingers zullen moeten doen kennen.

ART. 4. — De ingezondene handschriften blijven heteigendom van het Genootschap. De schrijvers kunnen

auteurs peuvent en prendre des copies à leurs frais, sans déplacement.

ART. 5. — Les membres du Conseil de la Société sont exclus du concours.

ART. 6. — L'auteur du mémoire couronné a droit, indépendamment du prix indiqué par le présent programme, à une médaille de vermeil et à cinquante exemplaires de son œuvre avec titre et couverture imprimée.

ART. 7. — Le Conseil nomme le Jury du concours ; ses décisions sont sans appel.

Ainsi arrêté en séance du 8 novembre 1889.

Le Secrétaire général,

Le Président,

P. Génard. H. Wauwermans.

er, ter plaatse en op hunne kosten, kopijen van doen lichten.

ART. 5. — De Raadsleden van het Genootschap kunnen aan den prijskamp geen deel nemen.

ART. 6. — De schrijver van het bekroonde stuk ontvangt, buiten den prijs in het huidige programma vermeld, eene zilveren vergulde medalie en vijftig afdrukken van zijn werk, voorzien van titelblad en omslag.

ART. 7. — De Raad benoemt de Jury, die onwedderroepelijk zal beslissen.

Aldus vastgesteld in zitting van 8 November 1889.

De algemeene Secretaris, De Voorzitter,

P. Génard. H. Wauwermans.

La communication de cette pièce est couverte d'applaudissemens.

La séance est levée à 10 ¹/₂ heures.



ADRESSES A

Henri Stanley, Emin Pacha et Gordon Bennett.

Conformément à la décision prise dans la séance du 13 novembre 1889, la société a envoyé les adresses suivantes :

ANVERS, LE 25 NOVEMBRE 1889.

*A Monsieur Henry M. Stanley, célèbre voyageur,
Membre honoraire de la Société Royale de Géographie
d'Anvers, à Zanzibar.*

CHER ET ILLUSTRE COLLÈGUE,

Dans sa séance du 13 de ce mois, la société royale de géographie d'Anvers, fière de l'honneur que vous avez bien voulu lui reconnaître dans votre récit de votre célèbre voyage *A travers le continent mystérieux*, d'avoir été la première à saluer, à cette époque, votre retour dans le monde civilisé, nous a chargés de vous adresser ses sincères félicitations au sujet du nouveau et merveilleux voyage que vous venez d'accomplir et des magnifiques découvertes géographiques que vous en rapportez ; découvertes qui mettent le sceau à votre gloire. La société s'estime heureuse de vous compter au nombre de ses membres et nous charge en outre de vous prier instamment, à votre prochain voyage en Belgique, de lui faire l'honneur d'une visite, afin qu'elle puisse vous exprimer de vive voix son admiration profonde.

Le courrier qui vous portera la présente remettra à Son Excellence Emin Pacha une invitation semblable. Nous vous prions, Cher Collègue, de bien vouloir insister en notre nom auprès de cet homme éminent afin qu'il veuille bien accéder à notre demande. Nous serions heureux si, réunis dans la gloire des formidables aventures que vous venez de courir l'un et l'autre, une chance favorable nous permettait de vous acclamer, réunis à l'honneur.

Veuillez agréer, Cher et Illustre Collègue, avec le témoignage de notre vive admiration, l'expression de notre sincère sympathie.

Le secrétaire général,
P. GÉNARD.

Le président,
H. WAUWERMANS.

ANVERS, LE 25 NOVEMBRE 1889.

A Son Excellence Emin Pacha, à Zanzibar.

EXCELLENCE,

Depuis plusieurs années la société royale de géographie d'Anvers vous a suivi par la pensée dans votre émouvante campagne en Afrique, faisant des vœux pour le voyageur illustre, pour le soldat courageux et fidèle qui consacrait sa vie, avec un dévouement si extraordinaire, au développement de la civilisation en Afrique. C'est avec une joie profonde qu'elle a appris votre retour prochain dans le monde civilisé avec l'aide du membre le plus illustre de notre association. Dans sa séance du 13 de ce mois, la société nous a chargés de vous en adresser ses sincères félicitations.

Nous avons bon espoir qu'à une époque prochaine nous aurons la satisfaction de vous voir dans notre pays, où vous ne trouverez que des amis et des admirateurs, et au nom de la société de géographie, nous vous sollicitons de nous accorder la faveur d'une visite à Anvers.

Veillez agréer, Excellence, l'expression de notre admiration sincère et de notre profonde sympathie.

Le secrétaire général,
P. GÉNARD.

Le président,
H. WAUWERMANS.

ANVERS, LE 25 NOVEMBRE 1889.

*A Monsieur Gordon Bennett,
Directeur du New-York Herald.
New-York.*

MONSIEUR,

Tandis que le monde civilisé tremblait pour l'avenir des deux illustres voyageurs perdus en Afrique, Henri Stanley et Emin Pacha (Schnitzler), que les gouvernements s'épuisant en luttes stériles pour la conquête de territoires sur la côte africaine, se montraient impuissants à porter secours à ces vaillants missionnaires de la civilisation, le *New-York Herald*, fidèle à la gloire qu'il avait déjà acquise en secourant l'illustre et malheureux Livingstone, n'a pas hésité à organiser une nouvelle expédition afin de protéger Stanley et Emin. En apprenant cette heureuse nouvelle, un cri de joie a été poussé par tous les amis de la civilisation africaine et a retenti en acclamations en notre société.

C'est en exécution de sa résolution adoptée dans la séance du 13 de ce mois, que nous vous en adressons nos sincères félicitations et nos profonds remerciements.

Nous avons l'espoir de voir bientôt parmi nous les deux illustres voyageurs. La fête serait complète si un correspondant du *New-York Herald* pouvait assister à cette réception et recevoir l'expression de notre reconnaissance en même temps que nous acclamerions les plus grands voyageurs des temps modernes, vraiment grands par leur dévouement désintéressé à la noble cause de la civilisation.

Veillez agréer, Monsieur, l'assurance de notre vive et profonde sympathie.

Le secrétaire général,
P. GÉNARD.

Le président,
H. WAUWERMANS.



NOTICE SUR HAÏTI

par M. WASHINGTON SERRUYS, membre adhérent.

Les événements récents qui se sont produits à Haïti donnent un intérêt d'actualité à ces quelques lignes.

Haïti a une histoire des plus agitées. Depuis le jour où les nègres, après avoir sécoué le joug français, proclamèrent leur indépendance, Haïti n'a subi qu'une suite de guerres intestines et de révolutions.

Les révolutions y sont plus ou moins des opérations financières qui, s'il faut en juger par leur fréquence, doivent être essentiellement fructueuses.

Nous nous trouvions à Haïti en décembre 1887, et à cette époque toute la population acclamait le général Salomon que l'on représentait comme un citoyen incorruptible et un président de la plus haute équité. Il n'a pas fallu plus d'un jour pour faire de cet homme le plus atroce des tyrans que l'on ait vu depuis l'époque de Néron.

Le général Légitime, qui succéda au président Salomon d'une façon fort peu légitime, a subi à peu près le même sort que son prédécesseur. Les journaux haïtiens qui, hier encore, vantaient la sagesse de M. Légitime, font de lui le portrait le plus noir et vantent aujourd'hui Hyppolite que la constituante a élu président d'Haïti. Il est peu probable que la durée de la présidence du général Hyppolite soit plus longue que celle des autres.

Il est pénible de voir un aussi beau pays livré à la rapacité de quelques ambitieux qui le mènent à la ruine, mais quand un peuple n'a pas la sagesse de se gouverner lui-même, il doit s'attendre l'un jour ou l'autre à retomber en esclavage.

Les Haïtiens doivent savoir ce qu'ils ont à faire chez eux. Ils ont un beau pays, riche au point de vue végétal et géologique; Haïti en effet peut être considérée comme la reine des Antilles, mais elle est loin d'être la plus prospère.

Si les Haïtiens veulent conserver leur indépendance et garder leur autonomie nationale, il faut qu'ils sachent montrer au monde qu'ils sont capables de rester un peuple libre et de se gouverner dans la tranquillité et dans la paix.

*
* *

Haïti, l'ancienne Hispaniola, est divisée politiquement en deux États : la république d'Haïti et la république Dominicaine. La superficie d'Haïti est de 23,911 kilomètres carrés et la population totale de 550,000 d'habitants, ce qui fait 23 habitants par kilomètre carré. La population de Port-au-Prince (la capitale) est de 27,000 âmes.

En 1884, les importations s'élevaient à 21 millions de francs.
Les exportations à 30 millions.

Les recettes (en 1884) atteignaient 4,194,000 dollars.

Les dépenses " s'élevaient à 4,023,690 "

La dette publique était de 60 millions de francs.

*
* *

En 1789, lorsque les noirs étaient encore esclaves, les revenus de la colonie s'élevaient à quinze millions de livres ; en 1860 ils n'étaient plus que de 9 millions de livres. Depuis cette époque, ils se sont légèrement accrus.

Voici maintenant une statistique du commerce d'Haïti. Ce tableau résume les mouvements du commerce extérieur pendant les années 1886 et 1887 ; les valeurs sont comptées en piastres.

	1886	1887
États-Unis . . .	3,669,222	2,339,990
Angleterre . . .	662,100	619,867
France. . . .	652,208	598,995
Allemagne . . .	512,227	498,114
Pays divers . . .	519,379	460,250
Total . . .	6,015,135	5,517,180

Dénrées exportées	1886	1887
Café (livres) . .	58,075,733	41,510,072
Campêche " . .	282,620,853	282,876,656
Cacao " . . .	3,156,957	2,995,832
Coton " . . .	2,037,653	2,423,897
Cuir " . . .	348,051	304,255
Acajou (pieds) .	119,001	60,392
Miel (gallons). .	18,791	45,872

Valeur de l'export.	7,369,890	8,693,244
---------------------	-----------	-----------

Haïti renferme des richesses énormes, mais qui malheureusement ne sont pas exploitées : richesses minérales, végétales, animales, etc. Avec un peu de labeur, son sol fertile rapporterait aux Haïtiens cent pour cent de sa valeur, et en peu de temps la richesse d'Haïti aurait décuplé.

Les plus belles vallées sont incultes.

*
* *

Si l'on compare l'état général des grandes Antilles, on trouve que c'est encore Saint-Domingue qui est relativement la plus prospère, puisque ses exportations en 1883 s'élevaient à 2,129,266 dollars, ses importations à 3,142,102 dollars. Ses recettes montaient à 1,537,000 dollars et ses dépenses n'excédaient pas 947,000 dollars.

La dette de Saint-Domingue n'est que de 2 millions, tandis que la dette d'Haïti était de 60,000,000, comme nous l'avons vu plus haut, et celle de la Jamaïque de 1,260,000 livres

sterling. Les Anglais de la Jamaïque se plaignent que, malgré la richesse naturelle de l'île, il n'y a plus moyen pour eux d'y gagner de l'argent, et pourtant les Anglais sont d'excellents colons et savent parfaitement administrer leurs colonies. A Haïti au contraire, les négociants et les planteurs font relativement de fort bonnes affaires.

A Cuba, qui est en état perpétuel d'insurrection, les affaires languissent, ce qui a suggéré aux Américains l'idée de s'annexer l'île ; il est certain que si les Yankees y portaient leur activité et leurs capitaux — ce qui commence déjà à se faire — la situation déplorable de l'île s'améliorerait, car c'est un fait constaté, partout où s'étend l'influence des Américains du Nord, l'activité renaît dans les transactions commerciales et les affaires reprennent bientôt un plus grand développement.

On connaît les tendances annexionnistes du gouvernement républicain de Washington qui, s'inspirant de plus en plus de la doctrine de Monroë, suit une politique qui doit, un jour, aboutir à la fédération de toutes les nations américaines. Aussi les visées du gouvernement américain sur les Antilles sont-elles manifestes.

Les Cubains accepteront probablement sans beaucoup de difficulté de devenir Américains. Mais quant aux Anglais, ils n'ont jamais songé à se débarrasser de la Jamaïque, bien qu'elle ne leur rapporte rien.

Les Haïtiens, eux, s'opposeront sans doute toujours avec énergie à toute tentative d'annexion. Il n'y a pas de peuple au monde plus jaloux de sa liberté ! Et pourtant, en ces derniers temps, le bruit a couru assez souvent que le gouvernement avait accepté le protectorat de la France ou des États-Unis.

Depuis les derniers événements, la France y a perdu beaucoup de son prestige, et par contre les États-Unis y ont gagné plus d'influence. M. Douglas, ancien esclave, maintenant plénipotentiaire des États-Unis à Haïti, a été chargé par son gouvernement de faire valoir au gouvernement du général Hyppolite tous les avantages qu'Haïti trouverait en se plaçant sous le « protectorat »

des États-Unis. Il est à espérer pour les Haïtiens qu'ils n'accepteront pas ce marché.

Ayant conquis la liberté par la force des armes et au prix de leur sang, ils doivent mieux savoir l'apprécier que les nègres des États-Unis ou du Brésil, qui ne l'ont point revendiquée eux-mêmes comme les noirs d'Haïti.

Mais après bientôt un siècle d'indépendance, les Haïtiens en sont encore à l'ère des pronunciamientos et des révolutions. Tandis que les peuples se civilisent tous les jours et marchent dans la voie du progrès, les Haïtiens semblent rétrograder !

*
* *

Haïti possède une armée de 14,000 hommes — du moins sur le papier. Mais à quoi bon une si grande armée pour un peuple de 500,000 âmes, que sa position insulaire met à l'abri des attaques. 14,000 hommes de troupes, c'est autant qu'en ont les États-Unis ! Et presque tout le monde est général à Haïti. A Port-au-Prince seul, il y en a plus de 900 !! Le titre de général est honorifique à Haïti ; mais rien ne favorise plus les guerres civiles, car à un moment donné tous ces généraux se font chefs d'insurrection.

Un grand voyageur belge, M. Verbrugge, dit en parlant d'Haïti : « Dans l'armée le nombre des commandants est incalculable, notre cuisinier n'est rien moins qu'un officier supérieur. C'est à Haïti que le mot des enfants est vrai : « je veux m'engager dans les colonels » !

Il n'y a pas d'armée plus mal commandée et plus mal organisée que l'armée haïtienne. Mais d'ailleurs quel besoin ont-ils d'une si grande armée ? Ils devraient plutôt améliorer l'état de leur marine, qui compte une demi-douzaine de petites frégates hors d'usage.

Voici la description faite par M. Verbrugge, qui a assisté à une revue militaire passée par le président d'Haïti :

« L'uniforme est rudimentaire ; les vestes gris bleu, dégarnies de boutons, bayent démesurément et leurs hiatus laissent voir

des poitrines larges et ruisselantes. Le ventre fait un bourrelet bronzé entre la veste et la culotte qui s'effrange par le bas et s'arrête au-dessus de la cheville. Les fusils sont couleur de rouille depuis le point de mire jusqu'à la gachette ; les cartouchières sont remplacées par des caisses de toute nature, boîtes à cigares et boîtes à sardines. Quant aux généraux qui composaient l'état-major du président, ils étaient resplendissants dans leurs habits à la française, écarlates, bleus ou verts, plus écarlates, plus bleus, plus verts sous le soleil étincelant. Le peuple admirait sans réserve leurs culottes de casimir blanc et leurs bottes vernies, leurs sabres empire tout dorés, leurs tricornes galonnés, leurs panaches ondoysants . »

Il y a à Port-au-Prince quelques sous-officiers français chargés de donner l'instruction aux soldats, mais ils sont trop peu nombreux et trop mal secondés pour être à même de donner une organisation suffisante à l'armée.

Le gouvernement haïtien devrait, à l'instar du Japon, de la Chine et des jeunes républiques de l'Amérique du Sud, envoyer chaque année en Europe un grand nombre de jeunes gens (ceux qui auraient donné le plus de preuves de capacité, de bonne volonté et d'intelligence ou d'aptitudes spéciales) afin de leur faire poursuivre, dans les universités de France et de Belgique, les cours de droit, de médecine, de sciences supérieures, etc. On formerait ainsi une pépinière d'hommes sérieux et instruits, capables de prendre un jour en mains les rênes du gouvernement et de donner aux affaires de leur pays une direction habile et sage.

LA PROVINCE DE CORRIENTES

Quelques détails sur son histoire, ses produits et ses ressources. — Une caravane dans les Pampas. — Navigation sur le Rio Uruguay. — Scènes de brigandage.

par M. A. BAGUET, vice-consul du Brésil
et conseiller de la société.

Avant de décrire les divers incidents de notre voyage à travers la province de Corrientes, il ne sera pas superflu de donner une courte description de cette contrée, faisant partie des quatorze provinces de la confédération Argentine, auxquelles il faut ajouter quatre grands territoires peu peuplés, mais qui dans l'avenir seront probablement érigés en provinces.

Ce ne fut que 80 ans après que les Espagnols eussent découvert l'embouchure du Rio de la Plata (jadis Rio Solis) qu'ils remontèrent le Paraná et bâtirent en 1588 un fort à un endroit nommé Arasate, à quelque distance de l'emplacement actuel de la ville de Corrientes.

Ils eurent à soutenir des attaques sérieuses de la part des Indiens Guaranis ; ces derniers ayant fait leur soumission, on jeta la même année les fondements de la ville de Corrientes.

La province de Corrientes était jadis enclavée dans celle d'Entre-Rios. Lors de la guerre civile qu'Artigas suscita dans

ces contrées en 1815, ces deux États se déclarèrent indépendants et furent gouvernés par un chef qui prit le titre de protecteur des peuples libres. Pendant plusieurs années, cette contrée fut en proie aux horreurs de la guerre civile et refusa constamment d'entrer dans la fédération argentine ou plutôt de se mettre sous le joug du dictateur Rosas.

En 1851 le général Urquiza, l'adversaire de Rosas, ayant fait connaître que son intention n'était nullement de soumettre Corrientes sous sa domination, mais de laisser à cet État son autonomie, les Correntins embrassèrent avec ardeur la cause d'Urquiza et furent depuis un des plus fermes soutiens de la fédération.

Il délivra sa patrie d'un tyran et Rosas fut obligé de s'enfuir à bord d'un navire de guerre anglais, qui le transporta en Europe.

Urquiza était non seulement un illustre général, mais un savant et un grand homme d'État. Sa mémoire est encore en vénération parmi ses concitoyens.

C'est depuis 1853 que la navigation du Paraná et de l'Uruguay fut ouverte à tous les pavillons : ce qui contribua dans la suite à rendre les relations très suivies entre les États riverains de la fédération et le Brésil.

La province de Corrientes, située entre le 27^e et le 30^e degré environ de latitude sud, a une superficie de 125,265 kilomètres carrés. Vers le nord-est se trouve une région faisant jadis partie de l'ancien territoire des Missions.

Lors de notre séjour au Paraguay en 1846, cette région appartenait encore à cette république, mais depuis elle a été cédée à la confédération en vertu d'un traité conclu entre cet État et le Paraguay. Le gouvernement local de Corrientes réclame cette partie de l'ancien territoire des Missions, mais il est à présumer que dans la suite elle sera érigée en province.

Sa superficie est de 62,000 kilomètres ; elle est limitrophe du Brésil et de la république du Paraguay. Du temps des pères de la compagnie de Jésus, ce territoire comptait une

population de 30 à 40,000 Indiens convertis et actuellement à peine y compte-t-on trois mille habitants.

Cette contrée est riche en gras pâturages, comme nous l'avons pu constater de visu. Sa fertilité égale celle du Paraguay et l'on peut y cultiver tous les produits des régions intertropicales et des régions tempérées, depuis la canne à sucre, le café, le coton jusqu'au blé et la pomme de terre. Les arbres à fruits y sont d'un rapport prodigieux. Dans les forêts on trouve des arbres précieux et d'une vigueur exubérante, entre autres le cèdre et le palissandre ou *jacarandá*. L'arbre à thé, dont on tire la *yerba maté*, y croît spontanément et couvre une immense étendue de terrain. Cette industrie donne lieu à une assez importante exploitation, dont le centre est le bourg de San-Xavier, qui était jadis une réduction des jésuites, sous le nom de San-Francisco Xavier.

Le gouvernement fédéral a l'intention de s'occuper de la colonisation de ce territoire.

Revenons à Corrientes.

Actuellement la population de cette province peut être évaluée à environ 205,000 habitants, dont 5,000 étrangers. La race guarani pure n'y existe plus qu'à l'état métis, surtout dans l'intérieur du pays. Nous y avons rencontré en 1846 quelques pauvres familles guaranis nomades, descendant de ceux que le général Chagas avait expulsés des réductions des jésuites.

Cette province est divisée en vingt départements et compte quelques villes, dont les principales sont : Corrientes (la capitale) Goya, Caa-cati, Bella Vista etc.

La ville de Corrientes, dont le nom est *San-Juan de las Siete Corrientes* (Saint-Jean des sept Courants) fut fondée en 1588 sur la rive gauche du Rio Parana, à huit lieues au-dessous de son confluent avec le Rio Paraguay. Elle est grande et d'un aspect riant, située qu'elle est sur les bords du Paraná qui, en cet endroit, mesure environ deux milles de largeur sans que des îles entravent la navigation.

Bâtie sur un plateau à environ huit mètres au-dessus des

eaux basses, les inondations ne sont pas à craindre lors même d'une grande crue.

Des goëlettes peuvent aborder au quai pendant toute l'année, et durant six mois sa rade est accessible aux navires calant quatorze pieds d'eau.

Corrientes, située à environ trois cents lieues de l'Océan, pourra devenir le centre d'une importante navigation fluviale, à cause du Rio Paraguay qui se jette dans le Paraná à quelques lieues en amont de cette ville. La première rivière reçoit en outre les eaux du Rio Vermejo et du Pilcomayo.

Ce qui rend cette ville pittoresque, c'est que toutes les maisons ont des jardins plantés d'orangers, de figuiers, de vignes et d'autres essences. Elle est divisée en carrés et les rues sont à angle droit comme à Turin.

On y trouve encore des vestiges datant du temps des jésuites. Le palais du gouverneur, situé sur le quai, était jadis le collège des pères de la compagnie, cette ville étant le principal siège des membres de la compagnie de Jésus.

On peut évaluer sa population à environ 15,000 habitants.

Elle possède des clubs, des sociétés de bienfaisance, des collèges, quelques églises, des chantiers de construction et des usines.

Il est à regretter que les autorités ne fassent pas dessécher un marais, d'une demi-lieue d'étendue, qui entoure le plateau ; ce serait d'ailleurs chose assez facile. Au delà de ce marais on découvre une belle végétation.

Dans un des faubourgs, il y a un saladero ou abattoir, où l'on abat annuellement environ 25,000 têtes de bétail, sans compter les chevaux.

De l'autre côté de la rive se trouve le Gran-Chaco, immense étendue de territoire situé entre la Plata, la Bolivie et le Paraguay et qu'on estime avoir une superficie de 400,000 kilomètres carrés.

Les forêts du Chaco en face de Corrientes sont exploitées

par les Tobas et autres Indiens mansos qui livrent le bois aux constructeurs.

Parmi les eaux stagnantes de cette province, la lagune Yberá ou Caracáras mérite certainement une mention spéciale.

D'après le savant historien le Dr de Moussy, ce bas-fonds a une surface d'environ 700 lieues carrées, quoique presque tous les auteurs diffèrent sur ce point. Il se trouve à 27° 28' de latitude sud, parallèlement au Paraná, dont il est très rapproché en certains endroits, mais séparé par une digue naturelle en pierre de roche et en argile compacte connue jadis sous le nom de passo de San-Ignacio.

Le trop plein de ses eaux forme la grande rivière Mirinay qui se jette dans l'Uruguay ainsi que trois autres rivières, qui vont se perdre, dans la direction du sud, dans le Paraná. Deux de ces rivières sont navigables sur une certaine étendue, pour des embarcations d'un faible tirant d'eau.

Le niveau de cette lagune monte lors de la saison pluvieuse et surtout pendant la crue annuelle du Paraná. Phénomène sans exemple dans le monde, ce bas fonds est alimenté par l'infiltration des eaux de cette rivière et donne naissance, comme nous l'avons dit, à quatre autres qui toutes coulent vers le sud à cause de la déclivité du terrain.

Azara cite encore l'énorme évaporation qu'il estime être de 70,000 tonnes par jour. Cette estimation est évidemment exagérée, d'autant plus qu'il assigne à cette lagune une surface de 900 lieues carrées.

Jusqu'ici personne n'a pu traverser l'Yberá à cause des plantes aquatiques, des arbres, des lianes qui en obstruent le passage dans toutes les directions. D'ailleurs ce bas fonds est infesté de boas et de *jacarés* ou caïmans qui y pullulent et en rendent l'accès fort dangereux. Lors de la baisse des eaux, il y a plusieurs endroits où l'on peut amener le bétail qui y trouve une nourriture fort nourrissante.

Les nombreuses lagunes, les bas fonds, les rivières et les

cours d'eau font de cette contrée, comme le dit le D^r de Moussy, une espèce de Hollande tropicale.

Lorsque Corrientes sera plus peuplé, l'éleve du bétail et l'agriculture pourront tirer un grand parti de tous les avantages qu'offre cette belle contrée. Elle possède une communication facile avec le Rio de la Plata, située qu'elle est entre deux grands fleuves, le Paraná et l'Uruguay.

Grâce à la navigation à vapeur, Corrientes a pu établir des relations non seulement avec les contrées platéennes que baignent ces deux rivières, mais avec la République Orientale et la province de Rio Grande do Sul (Brésil).

Les communications, entre les divers villages de l'intérieur, se font, pour les marchandises, au moyen de charrettes trainées par des bœufs et à cheval pour les voyageurs ; mais ce qui manque à cette province, ce sont des voies ferrées. Déjà une concession a été donnée pour un chemin de fer de Mercédès à la ville de Corrientes ; toutefois nous ignorons s'il y a eu un commencement d'exécution.

A notre avis, le gouvernement central a trop négligé les intérêts de cette province, qui offre un champ immense à l'industrie pastorale, à l'agriculture et au commerce. La preuve, c'est que, du temps des pères de la compagnie de Jésus, cette contrée était fort florissante et possédait quinze réductions ou missions dont la population, sous la direction des jésuites, s'élevait à environ 27,000 Indiens.

Ainsi que nous l'avons relaté dans une autre notice, le général portugais Chagas, que tous les historiens sont d'accord à traiter d'incendiaire, de voleur et de brigand, détruisit ces missions, mit le feu aux temples et aux maisons et fit massacrer environ 3,000 Indiens Guaranis, après s'être emparé du bétail, des ornements d'église et de l'argent monnayé.

Le climat de cette province est assez chaud (étant rapproché de la zone tropicale) mais tempéré par les rivières et les lagunes et une ventilation facile. Le thermomètre y marque parfois 35° en été et, pendant les nuits d'hiver, il descend

jusqu'à cinq ou six degrés au-dessus de zéro. On peut estimer la moyenne à 20 degrés.

Comme au Paraguay, le vent du nord y amène la chaleur et celui du sud abaisse la température. La grande quantité d'eau qui s'évapore des fleuves, des rivières, de la lagune d'Yberá et des nombreux bas-fonds y rafraîchit l'atmosphère et empêche ces terribles sécheresses qui déciment le bétail dans d'autres provinces. De même qu'au Paraguay, les eaux sont légèrement saturées de sel, ce qui fait que le bétail y est de toute beauté.

Corrientes est dépourvu de montagnes ; au nord le sol est légèrement ondulé, vers le sud il y a quelques collines sur les rives du Paraná. Du côté de Bella Vista, le plus haut plateau ne dépasse guère trente mètres.

Parmi les contrées que nous avons visitées, où l'élève du bétail est en honneur, jamais nous n'avons vu de race bovine comparable à celle de Corrientes. Le bétail, grâce aux pâturages légèrement salins, y est de grande taille et bien en chair. Les chevaux et les mules y sont d'une taille au-dessus de la moyenne et fort robustes, quoique leur unique nourriture consiste en herbe des prairies ; aussi sont-ils fort recherchés. Lors de notre premier voyage à Corrientes, alors que cette province n'avait pas encore été ravagée par la guerre civile, nous y avons acheté, au prix de 6 piastres ou 30 francs chacun, cinq chevaux et une mule âgés de deux à trois ans, à moitié dressés. Certes ces animaux auraient valu en Europe de mille à quinze cents francs ; encore avions-nous le choix parmi 300 à 400 animaux, dont se composait la *manada*.

Actuellement les chevaux y coûtent environ fr. 60.

L'agriculture y a fait peu de progrès faute de bras et parce que les indigènes préfèrent l'élève si facile des races bovine, chevaline et ovine. Le pays offre d'ailleurs des ressources admirables pour ce genre d'industrie qui est une des branches les plus importantes de son commerce. C'est surtout avec le sud du Brésil qu'il se fait un grand commerce d'exportation

en bétail, chevaux et mulets. Les cuirs de Corrientes sont fort estimés sur les marchés européens.

On évalue le nombre des bêtes à cornes à environ 1,800,000, celui des chevaux, mulets et ânes à 500,000 et celui des moutons et chèvres à 800,000 têtes, représentant une valeur d'au delà de 13,000,000 de piastres fortes.

Dans quelques départements, l'industrie agricole pourra devenir dans l'avenir une source de richesses. On y cultive la canne à sucre pour en extraire de l'eau de vie *caña*, le tabac qui est de qualité excellente, le manioc dont on extrait l'amidon. La culture du coton y est nulle, faute de bras. Les orangers sont fort abondants et leurs produits constituent un article d'exportation vers les ports de la Plata. En fait de céréales, on n'y récolte que le maïs ; cependant les premiers semis de blé qu'on a faits à la colonie de Santa-Anna ont donné un bon résultat.

Outre les animaux domestiques que nous avons cités, on trouve encore dans les forêts de cette province le *jaguar* ou tigre d'Amérique, le *puma* ou *couguar*, le tapir (*anta*), le fourmilier (*tamandua*), le *pecari* ou petit sanglier, les singes, etc. Dans les plaines, on voit paître paisiblement parmi le bétail les cerfs et leurs congénères, l'autruche de la petite espèce (*nandu*).

Les peaux de jaguar et celles des autres animaux sauvages font l'objet d'un commerce d'exportation.

Dans un pays où il y a tant de lagunes et d'*esteros*, les oiseaux aquatiques abondent ainsi que les caïmans ou *jacarés*, les loutres, les porcs d'eau (*capibarás*) etc.

Les perdrix, les aras, les perroquets, les perruches et les tourterelles peuplent les forêts. Cette contrée, de même que le Paraguay, est une des plus riches de l'Amérique du Sud au point de vue de la chasse.

La partie forestière contient des bois de construction qui font l'objet d'un commerce fort lucratif. Le Gran-Chaco fournit de son côté une grande quantité de bois de même nature.

Dans les bas-fonds et les marécages de la province croissent une infinité de palmiers, entre autres le *caranday*, dont le tronc sert à faire des toitures et les feuilles séchées à fabriquer des chapeaux de paille. Le *quebracho* (traduction littérale : qui ébrèche la hache) y est fort estimé ; son écorce est employée dans les tanneries. Sur les bords des lagunes et des cours d'eau se dresse le *taquará* ou bambou servant à la construction des huttes, des hangars, etc. Le bambou à tuyau long et mince (en guarani *taquapy*) sert de moule pour la fabrication des chandelles.

On voit par ce court exposé que la province de Corrientes offre des ressources importantes pour l'industrie agricole et l'industrie pastorale. Cette contrée, à l'exemple de quelques provinces de la confédération qui ont pris un merveilleux essor, doit trouver un jour dans l'immigration européenne, aidée des capitaux nécessaires, une vitalité qui en fera une des provinces les plus importantes du réseau platéen. Elle a cet avantage sur l'ancien territoire des Missions, que le climat y est moins chaud et le sol tout aussi fertile.

Si le gouvernement fédéral avait fondé dans le sud de cette province, sur les rives du majestueux fleuve Uruguay, un noyau de colonie ayant des habitations prêtes à héberger les immigrants, on ne verrait pas tant de malheureux errer dans les rues de Buenos-Ayres. C'est dans la partie sud de Corrientes que les jésuites avaient fondé des réductions connues sous le nom de Missions occidentales. Dans une autre notice, nous avons décrit *de visu* quelques-unes de ces missions détruites par le général Chagas et dont les ruines attestent encore la grandeur passée.

A mon retour du Paraguay (souvenir lointain datant d'il y a 43 ans), j'eus l'occasion de faire la connaissance à Itapua d'un négociant correntin, Don Cypriano Zamurio. La guerre civile, qui désolait à cette époque le Rio de la Plata, l'avait obligé de s'expatrier. Jamais il n'avait rencontré d'Européen dans ces parages ; aussi nos relations ne tardèrent guère à

devenir intimes et j'écoutai avec intérêt le récit de ses aventures et de ses nombreux voyages nomades.

Tout en savourant le maté dans une des salles de l'ancien collège des jésuites où j'avais reçu l'hospitalité, il me dit :

—» Sans doute vous retournez au Brésil ?

—» Oui, j'ai hâte d'arriver à Rio de Janeiro, où je compte avoir des nouvelles de ma famille, dont j'ai été privé pendant bien des mois.

—» Et vous êtes décidé de partir n'ayant qu'un soldat pour toute escorte ?

—» Oui. A mon départ, j'ai demandé une escorte au président Lopez et voilà deux jours que j'attends. C'est le commandant d'Itapua qui m'a donné un guide soldat.

—» Depuis la guerre civile, la partie de Corrientes que vous allez traverser est déserte et dangereuse. Malheur à vous si vous rencontrez une *cuadrilla de facinerosos*, vous serez infailliblement volé ou pis encore. J'ai appris qu'un de ces brigands a assassiné à Itariri le courrier du ministre brésilien résidant à Asuncion et lui volé ses dépêches et son argent.

—» On me l'a dit au Paraguay.

—» Je ne vous laisserai pas partir seul avec un soldat. Je me le reprocherais amèrement. Demain j'expédie par chariots à San-Borja un convoi de marchandises. Accompagnez la caravane à cheval et vous m'en remercirez. Un voyage pareil à travers les Pampas doit être chose fort curieuse pour un étranger. »

Ayant accepté l'offre de D. Cypriano, j'achetai, pour 20 piastres ou 100 francs, deux chevaux, dont un de rechange et une mule pour porter mes bagages.

Le lendemain, accompagné d'un soldat paraguayen, un Indien Guarani pur sang ne sachant pas un mot d'espagnol, je rejoignis la caravane à Limaty après un trajet de deux lieues. L'essieu d'un des chariots s'étant brisé, on avait dételé les bœufs et commencé les préparatifs de campement.

C'est surtout dans des excursions lointaines que le dicton : l'homme propose et Dieu dispose, trouve son application. Mon

intention était de traverser la province de Corrientes à cheval avec un guide, l'escorte que j'attendais n'étant pas arrivée. C'est en accompagnant une nombreuse caravane que j'allai continuer mon voyage, mais j'avais compté sans certains événements imprévus.

Le convoi ne pouvant se remettre en marche que le surlendemain vers midi, je profitai de cette halte pour inspecter les véhicules qui étaient au nombre de quinze.

Un des chariots servait de demeure au *capataz* (surveillant en chef), à sa famille et à ses esclaves en compagnie de chiens, de poules, de canards, voire même de perroquets. Un autre contenait les vivres, les bagages et quelques meubles du chef, car il n'avait pas de demeure fixe. Deux chariots étaient occupés par une famille d'émigrés correntins et les autres étaient chargés de tabac, de cuirs, de maté et de bois.

Ces chariots, grossièrement construits, très élevés et recouverts de cuirs de bœufs, sont tout en bois sans un atome de fer. Ce sont des lanières en cuir vert qui en font l'office et elles résistent mieux que le fer aux cahots causés par les accidents de terrain et le passage des rivières et des marais.

Les roues, dépourvues de rayons, ont environ deux et demi mètres de hauteur.

Quand ces véhicules sont en mouvement, ils produisent un grincement si strident qu'on l'entend à une grande distance. Un jour je dis à un *carretero* : « Pourquoi ne graissez-vous pas mieux l'axe des roues, car ce grincement doit donner sur les nerfs ? — *Carai* (*seigneur*), » me répondit-il, « *valga me Dios*, si mes bœufs n'entendaient pas ce bruit, ils ne marcheraient pas ! »

Le mode d'attelage est d'une simplicité primitive. On attèle une paire de bœufs au timon et les autres paires, variant de deux à cinq, sont attachées au joug par une forte courroie partant de l'extrémité du timon jusqu'à la première paire. Pour chaque paire de bœufs il n'y a qu'un joug consistant en une lourde pièce de bois attachée aux cornes des deux

animaux. Ce mode d'attelage est une vraie torture pour ces pauvres bêtes.

Don Cypriano faisant le commerce des bestiaux, avait réuni un troupeau d'environ trois cents ruminants, tant pour son trafic que pour la nourriture de la caravane et remplacer les fugitifs ; ceux qui sont fatigués se noient ou meurent asphyxiés dans les marais.

Soixante-dix chevaux et cinquante peones ou domestiques complétaient la caravane.

Parmi les peones il y en avait quelques-uns qu'on appelait Chins ou Chinois et qui avaient tout à fait le type des habitants du Céleste Empire. Personne ne put me dire d'où ils venaient, pas même Don Cypriano. Nous présumons qu'ils avaient émigré de la province de St.-Paul, où les Brésiliens avaient introduit, il y a quelques années, à grands frais, des Chinois pour la culture du thé.

A l'approche de la nuit, vers cinq heures (dans ces contrées il n'y a pas de crépuscule) on détèle les bœufs et l'on attache quelques chevaux afin de ramener les ruminants qu'on laisse paître en liberté.

Les peones allument de grands feux et préparent le souper. Leurs repas méritent d'être décrits.

Ils suspendent au-dessus du feu une grande marmite remplie de morceaux de viande mitonnant dans une eau grasse. Une cuiller grossièrement faite d'une corne de bœuf passe à la ronde. Après avoir avalé ce simulacre de bouillon, chacun plonge ses cinq doigts ou son coutelas (la fourchette y est inconnue) dans la marmite et en retire, qui un morceau de viande, qui un os.

Quelquefois ils se donnent le luxe d'un *churasco*, beefsteak du pays. C'est une tranche de bœuf enfilée sur une branche de bois vert qu'on plante en terre au-dessus du feu, de manière que la fumée passe au-dessus. Après cuisson, on prend les deux bouts entre les dents et les doigts. Il ne s'agit plus que de couper adroitement les morceaux, mais gare aux gens

nerveux ou à ceux que la nature a dotés d'un nez proéminent.

Tous ces mets étaient préparés sans sel, qui est un assaisonnement de luxe. Au reste, j'y étais tellement habitué que je partageais leurs repas sans répugnance.

Au commencement de notre voyage, il nous a fallu sentir l'aiguillon de la faim pour surmonter le dégoût qu'inspire à tout Européen la viande non assaisonnée de sel.

Après le souper, ils savourent le maté et fument la cigarette en jouant aux cartes ; ce sont des joueurs acharnés et presque tous ont un jeu de cartes en poche. Quelques-uns, assis sur leurs talons ou étendus sur l'herbe, entourent une espèce de poète-troubadour, chantant, sur un rythme monotone, plaintif et trainard, une complainte sur les rigueurs de sa belle, en raclant d'une mandoline à trois cordes. Cette complainte avait plus de couplets qu'il y a des mois dans l'année ; c'est un soporifique inconnu en médecine.

Vers huit heures, les femmes se retirent dans leur chariot ; les hommes s'étendent sur l'herbe autour du feu mourant, ayant pour se garantir de la fraîcheur de la nuit le poncho indispensable.

A mon tour, je me roule dans mon poncho : l'herbe verdoyante de la prairie me sert de lit et la selle indigène d'oreiller.

Vers trois heures du matin, je fus réveillé par les clameurs et les cris des peones ; en un instant je fus sur pied.

Plusieurs peones armés du lasso et des bolas galopèrent dans la plaine afin d'aller à la chasse des chevaux dont quelques-uns s'étaient éloignés à une forte distance du campement. On les ramena assez facilement, à l'exception de deux ou trois récalcitrants, qui furent pris au moyen des bolas.

Pendant ce temps, une trentaine de gauchos, vrais centaures, se mirent à la recherche des bœufs en brandissant le lasso et en jetant des cris gutturaux.

La plupart des bœufs étaient de la *bueyada nueva*, terme

par lequel on désigne les bœufs à moitié sauvages, n'ayant jamais été soumis au joug.

C'était un spectacle vraiment émouvant que de voir ces cavaliers galopant dans toutes les directions pour ramener les fuyards et les récalcitrants. Ce que j'ai vu déployer là d'adresse, de sang-froid et de courage est indicible. Leur but était de circonscrire le bétail dans un demi-cercle afin de le chasser vers les bœufs *mansos* qui étaient près des chariots. Plus d'une fois on dut jeter le lasso aux cornes et aux jambes de derrière des fuyards. Un des animaux déploya une sauvagerie telle que, si un des gauchos, dont le lasso avait emprisonné ses cornes, n'avait pas eu un cheval admirablement bien dressé et obéissant au moindre mouvement, sa monture eût été infailliblement éventrée. L'animal, au lieu de fuir, se mit à la poursuite du cavalier, mais en un clin d'œil un autre gaucho lui jeta le lasso autour des jambes. Quoique son cheval fût lancé au grand galop, il lui fit faire un demi-tour, afin qu'il put s'arc-bouter du côté opposé où courait l'animal furieux. Le lasso étant tendu, le choc fut si violent que, sans cette manœuvre, cheval et cavalier eussent été renversés et entraînés sur le sol ; encore le cheval laboura-t-il la terre sur un espace de quelques mètres.

Un troisième gaucho lui jeta son lasso entre les cornes ; quoique garotté par trois lasses, il se démenait d'une manière si furieuse que je craignais à chaque instant un malheur. Don Cypriano ordonna à l'un des peones de lui couper les jarrets. A un moment donné, les cavaliers tendent leurs armes dans trois directions opposées ; un peon saute de cheval et lui coupe les jarrets des jambes de derrière. L'animal mugit horriblement, avance de quelques pas sur ses genoux ensanglantés, chancelle et tombe comme une masse. En un clin d'œil, il est tué, écorché et dépêcé. C'était un bœuf en moins, mais une peau en plus et des vivres pour la caravane.

Ce ne fut que vers les huit heures du matin que tous les animaux furent réunis et emprisonnés dans un cercle de cavaliers. Après il fallut mettre les bœufs sous le joug, opération lente,

difficile et dangereuse. Vers midi, le convoi se remit en marche.

Le capataz prend la tête de la caravane pour indiquer la route ; à vrai dire, il n'y a pas de route tracée, les pluies et les inondations effacent en quelques heures toute trace de sillons.

Le bouvier ou conducteur est assis sur le devant du chariot. De la main gauche, au moyen d'un aiguillon, il excite la première paire de bœufs. Dans la droite, il tient un bambou pointu long de plusieurs mètres, suspendu à la voûte du chariot au moyen d'une courroie, de manière à pouvoir le diriger dans toutes les directions. De petits aiguillons, enchassés verticalement dans le bambou à l'endroit de la 2^{me}, 3^{me} ou 4^{me} paire, servent à exciter les animaux paresseux ou rétifs pendant qu'un *picador* à cheval aiguillonne la première paire de bœufs.

Jamais je n'oublierai le bruit strident du grincement d'une vingtaine de roues tournant autour de l'essieu. En voyage on s'accoutume à tout. *Habitus est altera natura.*

Après une heure de marche nous arrivons à une fondrière (*pantano*). Le capataz ordonne d'atteler huit paires de bœufs, le sol étant fortement détrempé par des pluies récentes.

Nouvelle halte, qui nous fit perdre une bonne heure. Les bœufs durent faire des efforts extraordinaires pour traverser le *pantano*. Au moment de gagner la terre ferme, un des bœufs de la première paire trébucha ; heureusement qu'il put se relever soutenu qu'il était par le joug qui l'attachait à son compagnon, sinon on aurait dû les dételer. Il arrive quelquefois que ces pauvres bêtes, par leurs mouvements désordonnés, s'enfoncent dans la vase et y trouvent la mort par asphyxie.

Lorsqu'il faut traverser un torrent grossi par des pluies torrentielles ou une rivière, le capataz cherche un endroit guéable. On attelle alors quelques animaux en plus dont la première paire a déjà atteint la berge, tandis que les véhicules sont encore dans l'eau.

Après deux heures de marche, un essieu s'étant brisé, nous voilà de nouveau au repos jusqu'au lendemain.

Prévoyant qu'il faudra dix à quinze jours pour atteindre San-Borja, je retourne sur mes pas, accompagné du soldat ainsi que d'un peon que Don Cypriano avait bien voulu mettre à ma disposition.

A Limaty j'engage un bon guide bien armé.

— « Avez vous », me dit-il, — des pistolets? — Oui. — Défilez-vous de mes compatriotes, ils vous demanderont l'aumône d'une main, et de l'autre tiennent le coutelas sous le poncho. Armez votre pistolet et au moindre mouvement tirez sans hésiter. »

Pour plus de sûreté, j'envoyai le soldat au camp de San-José, afin d'informer le commandant que j'étais porteur de dépêches pour le gouvernement brésilien et qu'en cette qualité j'avais droit à une escorte. Le lendemain, lorsque déjà nous étions en route, nous fûmes rejoints par quatre soldats paraguayens.

Le jour suivant, la chaleur était si suffocante qu'à peine on pouvait respirer ; nos montures étaient accablées, pas la moindre petite brise et le soleil nous brûlait le cerveau. Pour comble d'infortune, notre viande était gâtée ; aucune trace d'habitation ni de bétail, l'armée d'Urquiza ayant fait une razzia complète, de sorte que nous fûmes obligés de soutenir nos forces au moyen du maté (thé du pays fort tonique) et de cachaça (eau de vie de canne) jusqu'à Itarivi, à huit lieues de San-Tomé.

Chemin faisant, nous rencontrions un homme à pied, fait très rare, et dont tout le bagage consistait en un lasso et un coutelas. Il s'entretint pendant quelques instants en guarani avec notre guide.

« Voilà encore », me dit-il, « une victime du jeu. Il a rencontré un compatriote, ils ont fait route ensemble et à chaque halte ils ont joué. Bref, ce joueur malheureux a perdu son argent, son cheval, ses harnais, jusqu'à son poncho. Il a encore son lasso et son coutelas et sera bientôt rééquipé, mais comment ? *Quien sabe ?* Les morts ne reviennent pas. »

Comme les nuits étaient belles et qu'il y avait un de ces

magnifiques clairs de lune qu'on ne voit que sous les tropiques, nous voyageons la nuit. Pendant le jour, nous campons dans les bois afin d'y chercher un refuge contre les rayons ardents du soleil et d'éviter la rencontre d'une *cuadrilla*.

Une blessure à la jambe, dont je souffrais énormément, m'obligea de gagner péniblement San-Borja (Brésil) à pied, après avoir traversé le Rio Uruguay.

L'ancien collège des jésuites (en ruines) avait été transformé en caserne ; ce fut là que le commandant Guimaraës, qui eut pour moi toutes les prévenances possibles, me donna la seule chambre disponible ; à peine y avait-il le strict nécessaire. J'y restai pendant un mois, admirablement soigné par le savant botaniste le D^r A. de Bonpland, une des victimes de la cruauté de Francia ⁽¹⁾.

Étant dans l'impossibilité de monter à cheval, le commandant mit à ma disposition un chariot traîné par deux bœufs, qui me conduisirent au bord de la rivière Uruguay et il me facilita, en outre, le passage, jusqu'à Santa-Anna do Uruguay, à bord d'une grande chaloupe de la marine brésilienne. L'équipage était armé de fusils et de pistolets, le lieutenant ayant pour mission de surveiller les rives où se commettaient fréquemment des assassinats.

A chaque île habitée (il y en a qui ont deux ou trois lieues d'étendue) nous descendons à terre. Les habitants sont agriculteurs, construisent des canots et des chariots au moyen du bois des arbres qui sont à proximité de leur demeure. Tout est bénéfice pour eux, car ils ne paient ni la matière première, ni aucun impôt.

Il ne dépendrait que d'eux de mener une vie tranquille et exempte de soucis ; malheureusement c'est le contraire qui a lieu. Vivant à peu de distance les uns des autres, ils se fréquentent rarement et se traitent mutuellement de bandits et d'assassins.

(1) Voyez, pour les détails, le *Bulletin de la société royale de géographie*, t. X, p. 9.

J'entendis le lieutenant demander à un habitant de l'île de Betui : — « Qui demeure là dans cette cabane que je vois dans le lointain ? — *Dios me livre*, » répondit-il, « c'est un assassin, il a tué un tel et un soir j'aurais été sa victime sans mon chien qui a donné l'éveil ».

Nous nous dirigeons vers la demeure de ce prétendu assassin. Le lieutenant l'ayant interpellé, « *Ave Maria cruz* » dit-il, « mon voisin est un brigand correntin, je sors toujours armé, il a déjà voulu attenter à mes jours ».

Au retour le lieutenant me dit : « Vous voyez bien, j'ai beau surveiller la rive et les îles, il est difficile connaître de la vérité, je crois que l'un vaut l'autre ».

Il faudrait une nombreuse police pour surveiller les rives du fleuve et spécialement l'île de Bétui Grande, qui, à cette époque, était le refuge des bandits correntins, gens de sac et de corde. Encore ces scélérats sont si rusés qu'il est difficile de les surprendre en flagrant délit, car ils ont leurs espions.

Lorsqu'ils font irruption sur le territoire brésilien, ils cachent leur embarcation dans une anse de la rivière. Après avoir commis des vols souvent suivis de meurtre, ils regagnent leur canot et se réfugient sur le territoire correntin.

Les contrées platéennes étant alors en pleine guerre civile, leurs méfaits restaient presque toujours impunis, car il eût été dangereux de les poursuivre sur la rive opposée.

Un jour le lieutenant me mena à l'estancia d'un de ses compatriotes, située à quelque distance du Rio Uruguay. Naturellement la conversation tomba sur les scènes de brigandage. Le récit qu'il nous fit des vols, des crimes et des assassinats surpassa toute croyance. Il finit en nous disant :

« Le chef de ces cuadrillas a-t-il besoin de certains objets, il dit à ses hommes : « Mon poncho est usé ; les harnais de mon cheval doivent être renouvelés ».. Quelques jours après, il est amplement pourvu de tout, mais à quel prix ? Les morts ne parlent plus, les oiseaux de proie dévorent les cadavres. Accoutumés dès leur enfance à égorger le bétail, ces bandits

ne se font aucun scrupule de verser le sang de leurs semblables. Il y a à peine quelques semaines, ils ont mis à mort mon capataz dans le but de s'emparer de ses bottes. Ces scélérats vont tous nu-pieds et une paire de bottes est pour eux un objet de luxe. C'est surtout depuis la guerre civile qui désole ces contrées que le meurtre et le pillage y sévissent continuellement. L'armée de Rosas donnait l'exemple ; tout prisonnier était passé par les armes ou tué à coups de coutelas. Je tiens de la bouche d'un *porteño* qu'un major de l'armée de Rosas lui montra les harnais de son cheval en lui disant : « Je les ai fait confectionner de la peau d'un colonel de l'armée de Montevideo : c'était un *blanco*, un *salvagen unitario*, que j'ai fait fusiller et ensuite écorcher par mes soldats. »

Pour quiconque connaît le caractère cruel de ces forcenés, ce fait n'a rien qui doive surprendre, leur devise étant : *Mueran los salvagens unitarios* (A mort les sauvages unitaires).

A l'époque où les insurrections ne se comptaient plus, l'armée argentine, quoique peu nombreuse, avait à sa tête plus de majors, de colonels et de généraux qu'il n'en aurait fallu à une armée de cent mille hommes. Tous, depuis l'officier subalterne jusqu'au général en chef, étaient toujours prêts à faire des *pronunciamientos* (insurrections). La plupart des présidents de ces républiques ayant commandé l'armée, c'est avec leur concours qu'ils ont souvent usurpé le pouvoir (1).

De nos jours, la guerre civile et ses horreurs ne sont plus à redouter. Les candidats à la présidence, les ambitieux et les révolutionnaires se garderont bien de s'insurger contre le pouvoir légal. Les centaines de mille émigrants, les voies ferrées, les communications de toute nature, une armée nombreuse et bien disciplinée sont autant d'obstacles aux fauteurs des *pronunciamientos*. D'ailleurs un corps de cavalerie de révoltés serait bien vite dispersé ou mis en pièces, car la fuite

(1) L'histoire nous enseigne que, pendant plus de cinquante ans, à partir de l'époque de l'émancipation de ces contrées en 1811, il s'est rarement écoulé quatre ou cinq ans sans qu'il y eut un *pronunciamiento*.

serait difficile à cause des barrières en fils de fer épineux qui servent de démarcation aux propriétés.

La génération argentine actuelle est convaincue que la guerre civile ne peut être qu'un désastre pour sa patrie et que le commerce, l'industrie et l'agriculture ne sauraient prospérer que pour autant que le pays jouisse d'une paix profonde.

Revenons à notre navigation.

Le lieutenant ne cessa de me prodiguer les soins les plus assidus ; pendant les nuits pluvieuses, il faisait construire sur la rive une petite hutte recouverte d'un cuir de bœuf.

Il me raconta qu'étant descendu à terre pendant que je me reposai dans la chaloupe, un riverain l'avait informé qu'un meurtre avait été commis non loin de l'île de Betui et qu'il voulait s'assurer du fait. En effet, après avoir côtoyé pendant quelque temps la rive de la province de Corrientes, nous apercevons à quelque distance une bande de vautours tournoyant dans les airs. Descendus à terre, nous voyons attaché à un tronc d'arbre le corps d'un malheureux auquel on n'avait laissé qu'un pantalon pour tout vêtement.

Le sang suintait encore des nombreuses blessures qu'avaient occasionnées sur sa poitrine les coutelas de ces misérables. La paleur cadavérique de son visage et ses traits contractés indiquaient assez ce qu'il avait dû souffrir entre les mains de ces monstres.

Après lui avoir donné la sépulture, nous plantons une croix grossière sur sa tombe et y entassons quelques pierres afin d'empêcher son cadavre de devenir la pâture des oiseaux de proie.

La vue de ce corps sanglant m'avait si vivement impressionné que pendant bien des nuits je ne pus fermer l'œil. J'étais impatient de quitter ces lieux sinistres où l'on égorgeait son semblable pour le plaisir de tuer.

Plus tard nous apprîmes que cette malheureuse victime était un capataz d'une *estancia* appartenant à un colonel brésilien. Des bandits correntins, après l'avoir ligoté à un tronc d'arbre,

avaient tracé sur sa poitrine, au moyen de leur coutelas, un cercle encore rouge de sang. Sa poitrine avait servi de cible à leurs jeux sanguinaires.

Tous les indigènes sont d'une extrême adresse à manier cette arme. Ils tiennent le coutelas entre les trois doigts et le pouce en laissant reposer le dos de la lame sur l'index et c'est dans cette position qu'ils le lancent vers le but avec une habileté effrayante.

Leurs duels se font à coups de coutelas qu'ils parent au moyen du poncho enroulé autour de l'avant-bras gauche et leur adresse consiste à porter au bas-ventre de leur adversaire des coups de couteau presque toujours mortels.

Pendant la traversée, le lieutenant avait capturé dans une île un individu renommé pour avoir commis une dizaine d'assassinats et connu sous le nom de *Gaviaô*, vautour. Par précaution, il le fit lier solidement aux bancs du cutter. De temps en temps ses yeux s'injectaient de sang et lançaient des regards furibonds ; il faisait des soubresauts violents, mais quelques coups de garcette le réduisirent vite à l'immobilité et c'est couché à côté de ce misérable que j'ai fait une partie du voyage.

Après avoir visité plusieurs îles, parcouru environ cinquante lieues, tantôt à la rame tantôt à la voile, exposés à la pluie ou à une chaleur insupportable, nous arrivons enfin à Santa-Anna do Uruguay ou Uruguayanna, petite ville brésilienne située sur la rive gauche du Rio Uruguay.

Quelques jours de repos me mirent en état de continuer mon voyage. Au dire du commandant de la garnison, j'avais encore à faire un trajet d'environ cent lieues à cheval avant d'arriver à Cachoeira, village sur la rive du Rio Jacuhy.

Le reste de mon voyage s'effectua par rivière et par mer.

Cette longue étape fut féconde en incidents fâcheux ; peut-être un jour nous en ferons part à nos lecteurs.



SÉANCE GÉNÉRALE DU 21 DÉCEMBRE 1889.

ORDRE DU JOUR : 1° Procès-verbal. — 2° Correspondance. — 3° Sociétés correspondantes. — 4° Communication de M. le ministre des affaires étrangères au sujet d'une expédition de Sir W. Mac-Gregor dans la Nouvelle-Guinée. — 5° Conférence de M. le professeur H. SERMON sur *la république de Colombie*, d'après M. RICARDO BECERRAL.

La séance est ouverte à 8 1/2 heures dans la salle de l'ancienne trésorerie à l'hôtel de ville.

Au bureau prennent place MM. le général Wauwermans, président, H. Hertoghe, bibliothécaire ff. de secrétaire, le comte O. Le Grelle, trésorier, et H. Sermon, membre effectif.

1. Il est donné lecture du procès-verbal de la séance du 13 novembre dernier ; la rédaction de ce document est approuvée.

2. M. le président procède au dépouillement de la correspondance.

— M. Génard, secrétaire général, exprime ses regrets qu'une indisposition l'empêche d'assister à la séance.

— La société a reçu :

1° De M. le comte de Villeneuve, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du Brésil, à Bruxelles, un exemplaire de l'ouvrage : *Le Brésil en 1889*, publié par les soins du syndicat du comité franco-brésilien pour l'exposition universelle de Paris.

2° De M. Oostendorp, consul général du Paraguay en Belgique : une carte-brochure relative au Paraguay, le *Catalogue de la section du Paraguay à l'exposition de Paris* et le *Guide commercial de l'Assomption*.

3° De M. le ministre de l'intérieur, un exemplaire de l'*Annuaire statistique de la Belgique pour l'année 1888*.

4° De M. A. Lancaster, directeur de l'observatoire royal de Bruxelles, un exemplaire de la 2° partie du tome I de la *Bibliographie générale de l'astronomie*.

(Remerciements).

3. Sociétés correspondantes.

— La société historique de l'Oneida, la société de géographie de Manchester et la société linnéenne de la Nouvelle-Galles du Sud accusent la réception de différents fascicules du *Bulletin*.

— M. Émile Firmin, délégué du Kansas à l'exposition de Paris, adresse deux brochures relatives à cet État et propose l'échange des publications avec la société historique du Kansas. (Accordé).

4. M. le ministre des affaires étrangères, par dépêche du 21 novembre, communique à la société une lettre de M. Gustave Beckx, consul général de Belgique à Melbourne, transmettant le compte rendu sommaire d'une expédition faite par Sir W. Mac Gregor, administrateur de la Nouvelle-Guinée anglaise, au centre de cette île.

Sir William, avec deux compagnons, a atteint le sommet du mont Stanley, une altitude de 14,000 pieds environ, tâche vainement tentée jusqu'ici par les explorateurs qui l'ont précédé, au prix de plusieurs milliers de livres sterling et qu'il vient d'accomplir presque sans frais.

A la hauteur de 8,000 pieds, l'explorateur a trouvé un climat européen, où il rencontra la marguerite, le bouton d'or, le myosotis, du beau gazon, de la bruyère, et la dauphinelle avec les gelées blanches. L'expédition rapporte une très riche moisson de spécimens nouveaux de botanique, de zoologie et de géologie et fournit les renseignements les plus rassurants sur le caractère et les dispositions des naturels.

5. La parole est donnée à M. le professeur H. Sermon, membre effectif, qui décrit la Colombie d'après M. Ricardo Becerral et donne des renseignements étendus sur la population, les ressources et les produits de cette contrée encore peu connue de l'Amérique méridionale.

M. le président remercie M. Sermon de son instructive communication et lève la séance à 9 3/4 heures.

LA RÉPUBLIQUE DE COLOMBIE

d'après M. RICARDO BECERRAL,
par M. le professeur H. SERMON, membre effectif.

La Colombie possède une ligne de côtes fort étendue. Elle se développe vers le nord le long de deux océans, en embrassant les deux isthmes de Darien et de Panama. La Colombie occupe par là, dans la partie méridionale du continent, une position analogue à celle qu'occupe le Mexique dans la partie septentrionale ; c'est-à-dire qu'elle figure à la fois comme puissance de l'Amérique centrale et de l'Amérique méridionale.

La Cordillère des Andes projette dans le territoire de la Colombie trois de ses principales branches, qui forment à leur tour trois bassins de rivières. Dans les plus importants de ces bassins, le bassin central et le bassin oriental, la communication avec d'autres pays est facilitée par le fleuve Magdalena, le principal cours d'eau du premier bassin, par la Meta, une branche de l'Orénoque, par le Napo, le Guaviare et la Cagueta, grands tributaires de l'Amazone, et rivières principales du bassin oriental.

La victoire de Boyaca, gagnée en 1819, détruisit la puissance militaire de l'Espagne dans le nouveau monde et le nouveau royaume de Grenade, qui, en 1813, se déclara État indépendant, entra alors en confédération avec la présidence de Quito et la capitainerie générale de Venezuela. Ils formèrent ainsi la

première république de Colombie, création du génie militaire plutôt que du génie politique de Bolivar. En 1830, les trois États se séparèrent amicalement ; la Nouvelle-Grenade se constitua en république indépendante sous la constitution de 1831 et maintint cette forme de gouvernement jusqu'en 1863, lorsque, après un court essai d'une administration modérée et décentralisatrice, elle adopta, comme forme de gouvernement, une fédération d'États souverains, semblable à celle que les États-Unis de l'Amérique septentrionale se sont trouvés obligés de modifier dès 1789. Cette nouvelle forme de gouvernement, qui dura vingt-trois ans, ne fut pas heureuse et une autre révolution récente et politique laissa l'État dans la même condition où il était quarante ans auparavant. Un gouvernement central a remplacé la simple fédération d'États souverains, formée en 1863. Un pouvoir exécutif, dont le chef est un président, élu par le vote populaire, pour un terme de six ans ; un congrès, composé de deux chambres, qui s'assemblent tous les deux ans ; une cour suprême et des tribunaux de justice, présidés par des juges inamovibles, constituent les trois départements du gouvernement, qui a un pouvoir étendu et efficace. Les droits individuels ont souffert quelques atteintes : mais la liberté de l'industrie et surtout la liberté de conscience, la liberté du culte restent intacts.

Cette forme de gouvernement, qui n'est pas tout à fait irréprochable, est l'œuvre également des deux grands partis politiques, le parti conservateur et le parti libéral, entre lesquels le peuple de la Colombie a été divisé depuis qu'il existe comme nation indépendante. Tous deux sont patriotiques et honnêtes et l'on trouve des hommes éminents par leur habileté et leur savoir dans les rangs de chacun. Tous deux cependant sont également peu pratiques dans leur manière de voir et tous deux se montrent, dans leurs luttes pour le pouvoir, dépourvus des qualités de jugement et de modération. De plus, le pays manque les éléments matériels de stabilité sociale et politique.

A l'exception du Brésil, la Colombie a une population plus grande et relativement plus homogène qu'aucun des autres États de l'Amérique méridionale, ce qui est dû au mélange continu de ses trois grandes races et à l'action de sa législation, qui a aboli toute distinction de classe ; par là la population peut s'accroître rapidement.

En effet, selon le recensement de 1808, l'ancienne vice-royauté avait quelque chose de moins qu'un million d'habitants, selon celui de 1843, elle en avait deux fois autant et suivant celui de 1870 trois fois ce nombre. Jugeant d'après cet accroissement progressif de la population, on peut présumer que la Colombie a aujourd'hui plus de quatre millions d'habitants et qu'à la fin du siècle elle comptera certainement cinq et demi à six millions ; sans prendre en considération le contingent que l'immigration étrangère peut fournir et qui jusqu'aujourd'hui a été insignifiant. Les trois races, dont nous avons parlé, sont, par ordre d'importance et de nombre : les Espagnols ou la race blanche pure, qui domine dans la région des plateaux, vers le nord et dans l'ancien État d'Antioquia, où s'en trouve la partie la plus active et la plus énergique ; 2° les métis, ou le résultat du mélange des races espagnole et indigènes, et finalement, le nègre pur, maintenant bien diminué en nombre, mais amélioré physiquement sous l'influence du climat et de la liberté civile, dont il a joui pendant les derniers trente ans, tout aussi bien que par le mélange graduel avec les races indigènes. Pour ce qui regarde les purs aborigènes, c'est-à-dire le restant de ces anciennes tribus réduites sous la domination espagnole au temps de la conquête, ils ne constituent pas un élément digne d'être spécialement mentionné. A cause de l'inégalité du sol, la grande partie du pays présente à l'œil de magnifiques panoramas ; ici il y a des montagnes escarpées, là des vallées profondes et étendues, plus loin de larges plateaux. Les habitants de la Colombie jouissent donc, au milieu de la zone tropicale, de toutes les variétés de la température, car, comme le dit le savant Caldas, en parlant des différents climats

de cette région, « il est seulement nécessaire de descendre une distance de dix à quatorze milles pour passer de la neige polaire à la chaleur sénégalienne ». Les forêts de la Colombie abondent en arbres qui peuvent servir de bois de construction, de bois de teinture et de bois d'ébénisterie ; il y a des plantes qui fournissent le baume et la gomme ; les plantes médicinales utiles à l'homme ne sont pas moins abondantes.

A l'exposition de produits naturels, qui a eu lieu dans la capitale de la république en 1870, il y avait plus de sept cents de ces espèces de bois susmentionnées.

Le pays abonde également en riches mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre, de plomb, d'émeraudes, d'améthystes, de rubis, de cristal de roche, de marbre, de porphyre, de jaspe, de jais, de sel, de charbon, de soufre, de chaux, de plâtre et d'autres produits minéraux. Sur les côtes, spécialement sur celles de Panama et de la baie de Rio Hacha, on trouve des perles et des coraux. Nonobstant l'abondance de ces richesses naturelles, le développement des ressources matérielles du pays a été jusqu'à présent complètement négligé et l'on peut affirmer qu'à l'exception de l'Équateur et de la Bolivie, de toutes les divisions politiques de l'Amérique espagnole la Colombie fournit le plus petit contingent au commerce du monde. Différentes choses ont contribué à produire un état si déplorablement arriéré : les continuelles dissensions politiques et les révolutions qui en ont été les conséquences, sans qu'aucun des partis ait trouvé jusqu'ici le moyen de résoudre d'une manière satisfaisante le problème de combiner l'ordre et la liberté et d'accorder au pays la bénédiction d'une paix prospère et durable ; la mauvaise direction du système d'éducation adopté par l'État, qui tend à stimuler trop fortement les facultés imaginatives de la race ; le maintien du système de bureaucratie qui est un des plus grands fléaux de ces contrées ; le peu d'attention donnée à l'agriculture scientifique et à la mécanique dans ses diverses applications, et enfin le caractère diversifié de la surface du pays, parcouru comme il l'est par trois grandes

rangées des Andes, ce qui présente des difficultés de transport inouïes. Cet état de choses doit continuer jusqu'à ce que le capital étranger facilitera la communication en construisant de nombreuses lignes de chemin de fer. La valeur actuelle du commerce de la Colombie peut être évaluée à quatorze millions de dollars à l'exportation et à quinze ou seize millions à l'importation, ce qui donne un total de trente millions.

Les exportations de la Colombie, dans l'ordre de leur importance, consistent en minéraux, produits agricoles, bétail, productions du bétail et des forêts. Il y a seulement quatre ans, la quinine, l'ivoire végétal, le caoutchouc, les matières tinctoriales furent exportés jusqu'à concurrence de six millions de dollars ; mais la production de quinine à bon marché dans l'Inde anglaise et la dépréciation de la valeur des autres articles mentionnés ont à peu près complètement détruit cette branche de commerce.

L'on peut se faire une idée de la richesse des mines exploitées dans la Colombie par ce fait, qu'en comptant depuis le milieu du XVI^e siècle, la production de l'or et de l'argent s'élève à la somme de 653 millions de dollars, de laquelle, si nous regardons le pays comme divisé en deux sections par la rivière Magdalena, 633 millions appartiendront à la région située à l'ouest de la rivière et 20 millions à celle qui est située à l'est. Aujourd'hui le rendement annuel des deux métaux réunis peut être estimé à sept millions de dollars, dont cinq appartiennent à Antioquia et un à Tolima ; le restant se partage entre la Cauca, Panama et Santander. Les filons d'or et d'argent sont situés dans les montagnes, généralement dans des contrées salubres, à température modérée, même froide. Les étrangers peuvent acquérir des mines aux mêmes conditions que les indigènes.

Les produits agricoles qui, après les minéraux, forment la masse des exportations de la Colombie, sont : le café dont la production augmente d'année en année et dont le total peut être estimé à présent à 350,000 quintaux ; le cacao, principa-

lement de la Cauca, dont le rendement annuel n'excède cependant pas 300,000 à 400,000 dollars ; l'indigo de la meilleure qualité, les restes d'un commerce qui en 1871 et 1872 était très prospère, mais qui est tombé considérablement depuis ce temps, et finalement du tabac manufacturé et en feuilles, également le restant d'une industrie, qui jusqu'en 1870 atteignit une valeur annuelle de quatre millions de dollars.

Les peaux sont aussi parmi les exportations pour une valeur annuelle d'un million de dollars ; les fruits, surtout les noix de coco et les bananes, qui croissent dans l'isthme et dans le département de Bolivar et dont la valeur annuelle est estimée à deux millions de dollars ; enfin les plantes et les oiseaux empaillés.

L'agriculture est dans une situation très arriérée et il y a des parties du pays où la terre est encore cultivée suivant les méthodes en usage lors de la conquête. Mais dans d'autres parties, surtout sur les plateaux, où l'on cultive le froment, le maïs et la pomme de terre, sur les pentes des montagnes, où l'on cultive le café, l'indigo et la canne à sucre et où l'on jouit d'une température modérée, les instruments de l'agriculture moderne commencent à être employés avec succès. On a fait des efforts pour introduire l'élève du ver-à-soie dans les villages d'Antioquia et de refaire la culture du tabac à Ambalema et Carmen, sur les rives de la Magdalena, ainsi qu'à Palmyra et sur les bords de la Cauca, régions qui produisent un article qui était considéré sur le marché du monde inférieur seulement à celui de Cuba, jusqu'à ce qu'une maladie singulière, mais peu comprise et vainement combattue, attaqua la plante et causa une dégénération de la feuille.

Jadis les riches pâturages de l'État de Bolivar et les plaines herbeuses de Rio Hacha exportaient en grande quantité à Cuba du bétail supérieur à celui du Texas ; mais les taxes élevées dont on l'a frappé dernièrement, conjointement avec la crise monétaire qui sévit dans cette île, ont ruiné cette branche du commerce. A l'intérieur l'élève, principalement de vaches,

de chevaux et de moutons s'est bien amélioré. Quelques-uns des animaux premièrement nommés ne sont point inférieurs à ce que l'on voit de meilleur aux États-Unis ou en Angleterre. Les moutons également ont été beaucoup améliorés et dans les vallées, sur les hauteurs des Andes, ils se multiplient presque aussi vite que les troupeaux qui constituent la principale source de la richesse des Pampas de la République Argentine. La race des chevaux d'Andalousie, croisée récemment avec la race anglaise et la race arabe pure, ont produit de très beaux spécimens. Les mulets sont fort nombreux dans la Colombie et forment un des chefs facteurs dans l'industrie et le trafic du pays ; parce qu'on les emploie au transport des produits sur des routes montagneuses, escarpées et abruptes. Ils sont petits, mais très endurants ; ils font des voyages de six ou sept lieues, chargés de gros ballots pesant parfois deux et deux et demi quintaux. Le prix d'un mulet est de 70 à 100 dollars, si l'animal est en bon état. Les régions les plus riches en bétail sont situées sur les bords de l'Upia et de la Meta, sur les bords de la haute Magdalena, dans la vallée de la Cauca et dans les savanes du département de Bolivar.

Dans quelques-uns de ces districts à bétail, il y a des ranchos ou fermes, qui contiennent 20,000 têtes de bétail et quatre ou cinq cents chevaux et mulets. Le prix de la viande est relativement bas dans les principaux centres de consommation ; puisqu'en détail il n'excède pas dix ou quinze cents la livre.

Les districts qui produisent du café sont situés dans la vallée de Cucuta, sur la frontière du Vénézuéla, dans l'Ocaña sur les bords de la basse Magdalena, en Bucaramanga, à l'intérieur du département de Santander et sur les versants de la Cordillère, qui descendent jusqu'à la Magdalena dans le département de Cundinamarca.

Le fruit est de la meilleure qualité. Celui qui possède le plus d'arome et dont la fève est la plus petite est exporté en France et en Angleterre, tandis que celui qui a moins d'arome, mais dont la fève est plus grande, est envoyé aux États-Unis.

Le rendement moyen de chaque plante est d'une livre à une livre et demie.

Des 30,000,000 de dollars auxquels monte annuellement le commerce extérieur de la Colombie, un tiers au moins est le produit de son commerce avec les États-Unis.

Les importations de ce pays peuvent être estimées à 5,000,000 dollars et consistent principalement en fleur de farine, lard et autres articles alimentaires, pour lesquels on trouve à l'intérieur un marché partout où aboutit une ligne de bateaux à vapeur ; de la quincaillerie, des machines industrielles et agricoles, des rails et du matériel roulant, de l'huile, des lampes et des fabricats de coton. La Colombie y envoie en échange du café, des cuirs, du cacao, des fruits, des baumes médicinaux, tel que le baume de Tolu, du caoutchouc et quelques autres articles, mais en quantité trop petite pour être mentionnés. Les produits des mines exploitées dans le Choco, à Antioquia et sur la Magdalena supérieure par des capitalistes américains, commencent à être exportés et il est à espérer que dans peu d'années, quand le travail et le capital américains auront plus développé cette industrie, New-York deviendra avec Londres et Paris un marché pour l'or et l'argent de la Colombie.

Les manufactures de fabricats textiles, bien que très arriérées et insignifiantes sous le rapport de la qualité et de la quantité de leurs produits, méritent une mention en tant que source de la production de l'habillement de la classe ouvrière la plus pauvre, plus spécialement aux départements du centre et du nord de la république. Le paysan de ces contrées porte un chapeau de paille, une chemise de coton, un pantalon fait également d'un fabricat de coton appelé *manta*, mal teint, mais d'un tissu fort, et une couverture pour le pied, nommé *alpagáta*, faite des fibres du *fique* ou *coquiza*, semblable à celle que porte l'infanterie espagnole dans les provinces basques et la seule espèce adaptée à des routes montagneuses. A ces vêtements, tous de fabrique indigène, on joint un *poncho* en coton ou en toile pour les régions chaudes et un *ruana*

en laine pour les régions froides. Les femmes du pays portent la même espèce de chapeaux et de souliers que les hommes et pour quelques-uns de leurs vêtements elles font usage d'un fabricat de laine manufacturé dans le pays ; mais pour leur habillement en général elles achètent des fabricats étrangers, particulièrement de la mousseline et du calicot allemand, coûtant de 15 à 20 cents l'aune. Les habitants des côtes, ceux d'une grande partie de la Cauca, tous ceux d'Antioquia, du nord de Santander et les classes aisées des grandes villes se servent exclusivement de fabricats étrangers et dépassent quelquefois leurs moyens en les achetant.

Deux faits dignes de remarque et très significatifs compléteront l'idée que nous désirons donner de l'état actuel social et économique du peuple de la Colombie.

Il n'y a pas parmi les Colombiens de grandes fortunes et l'on peut dire que, dans tout le pays, il n'y a pas plus de dix personnes qui possèdent une fortune de plus d'un million de dollars. D'un autre côté, un certain bien-être est commun à toutes les classes de la population, à l'exception seulement de ceux qui, par insouciance ou paresse, refusent de travailler et subsistent des produits spontanés du sol. L'on peut dire que dans Santander et Antioquia il n'y a pas un seul cultivateur qui ne possède sa propre maison, une pièce de terre, quelques têtes de bétail et trois ou quatre mulets. La même chose existe dans Tolima et dans certaines sections de la riche vallée de la Cauca. En Cundinamarca et en Boyaca la distribution de la richesse est moins satisfaisante ; car le cultivateur y vit misérablement et ne sauve rien de ses gages minimes. La prospérité générale du pays est accrue de plus par la division équitable de la terre entre le peuple.

Le second fait digne de remarque en Colombie est le caractère éminemment national du progrès fait par la république.

Tandis que la République Argentine, le Chili, le Brésil, le Pérou et même le Vénézuéla ont reçu une puissante impulsion, aussi bien morale que matérielle, par l'introduction dans ces

pays d'une grande quantité de capital étranger et de travailleurs étrangers, la Colombie, à la seule exception du territoire de Panama, et nonobstant l'extrême libéralité de ses institutions, a manqué jusqu'ici et manque encore de ce puissant élément de progrès. Donc tandis que les autres contrées de l'Amérique se développent et deviennent fortes et vigoureuses par l'infusion d'un riche sang européen, la Colombie existe et progresse, lentement il est vrai, mais presque sans aide par la force de ses propres éléments vitaux. Il y a moins d'Européens et d'Américains du Nord, vivant sur son territoire, qu'il n'y en a sur celui d'aucune autre contrée de l'Amérique espagnole; presque toutes les manufactures et le plus grand nombre des grandes entreprises qui existent dans le pays sont aux mains d'indigènes et sont supportées par le capital indigène. Le commerce en gros et en détail, même celui avec d'autres contrées, surtout avec l'Équateur et les différents ports de mer de l'Europe, une grande partie de l'industrie minière, toute l'industrie agricole, la navigation de la Magdalena, de la Cauca et de la rivière Lebriga, les maisons de banque et de commission et finalement cinq des chemins de fer en voie de construction, sont entre les mains de Colombiens et ont été établis et maintenus par du capital et du crédit colombien.

La dette étrangère de la Colombie, restant de la dette contractée par elle conjointement avec l'Équateur et le Vénézuéla, pour payer les frais de la conquête de leur indépendance, atteint à peine onze millions, tandis que la dette, qu'elle a contractée pour son commerce et son industrie n'excède pas deux millions. Le capital étranger a seulement été employé en Colombie dans les travaux de l'isthme de Panama, dans la construction d'un chemin de fer de Savanilla à la Magdalena et dans quelques entreprises commerciales en Cucuta et en Antioquia. Le capital américain, anglais et français a été employé dans l'exploitation des mines récemment découvertes. Les revenus de la nation pour les deux années 1887-89 ont été estimés à vingt millions de dollars, provenant des douanes, de l'exploitation des mines

nationales de sel, de la taxe sur le timbre, de l'abattage du bétail, du subside payé au gouvernement par le chemin de fer de Panama et d'autres ressources de moindre importance.

Le revenu annuel de l'État laisse un déficit d'un million de dollars sur ses dépenses ; celles-ci se divisent en : entretien d'une armée de 6,000 hommes, salaire des employés, perception des taxes, consolidation de la dette intérieure, soutien de l'éducation publique, construction d'un chemin de fer, qui doit relier l'intérieur à la Magdalena supérieure.

Le tarif douanier colombien est très modéré et l'on peut dire que la moyenne n'en excède pas 35 % sur la valeur de l'article importé. Le système employé est celui du poids brut, une méthode facile pour le commerce, mais qui a le désavantage d'être très peu uniforme. L'importation des machines pour l'exploitation des mines, pour les ouvrages agricoles, les matériaux pour télégraphes et chemins de fer, pour navires sous voile et autres accessoires navales, les livres, le papier d'impression et plusieurs autres matières brutes sont exempts de droits. La dette nationale extérieure est de 11 millions de dollars et la dette intérieure, qui doit être amortie maintenant, s'élève à la même somme.

Les communications télégraphiques se sont grandement accrues dans les sept dernières années. Le pays possède amplement les moyens de communication intérieure et son fil télégraphique communique dans le Pacifique avec celui des États-Unis et de l'Amérique centrale, et par terre directement avec les capitales de l'Équateur et de Vénézuéla. Son tarif est un des plus bas du monde.

L'instruction publique y a fait de grands progrès depuis 1871, et, selon le rapport de 1882, il y avait l'année antérieure dans la république 1200 écoles primaires, neuf écoles normales pour institutrices et neuf pour instituteurs, six écoles supérieures, deux écoles d'agriculture, un institut des beaux-arts, une école industrielle, un collège militaire, une université nationale, qui possède quatre chaires, une pour la littérature et la philosophie, une pour la jurisprudence, une pour les sciences naturelles

et une pour la médecine. Les écoles étaient fréquentées par 100,000 élèves. Il faut ajouter à ceci que les gouvernements locaux et l'église catholique, malgré sa spoliation en 1860, soutiennent de nombreuses institutions, parmi lesquelles on doit mentionner les florissants séminaires de Médellin, de Bogota et de Pamplona. Mais tandis que l'on donne tant d'attention aux professions savantes, les sciences plus pratiques sont négligées. Les docteurs, les avocats, les littérateurs abondent, tandis qu'il y a manque d'architectes, d'ingénieurs, de mécaniciens et d'autres ouvriers dans les branches du travail réellement créateur et productif.

La contrée a souffert il y a quelques années des effets d'une crise économique et financière, le résultat de la dépréciation graduelle de la valeur des fruits exportables et, dans les temps plus récents, de la dépense énorme et improductive de la richesse publique occasionnée par la guerre civile de 1885.

La monnaie en circulation jusqu'à cette année fut le demi-dollar en argent de 0,835 fin, avec une valeur légale de cinquante cents, monnaie forte qui perdit dans le change étranger 28 à 33 %. Cette pièce cependant a été retirée de la circulation et elle a été remplacée par un tender légal de papier-monnaie, qui a été émis pour une valeur de 8,322,590 dollars. Ce papier est admis à sa valeur nominale dans le paiement de toutes les taxes et contributions, qui sont levées annuellement par l'État ou par les gouvernements locaux et comme le total de ces revenus dépasse 1,200,000 dollars et que l'émission du papier-monnaie est limitée au même total par la loi, il n'a jusqu'aujourd'hui pas souffert une aussi grande dépréciation qu'on aurait pu le craindre et il n'est jamais tombé aussi bas que le papier-monnaie du Chili, de la République Argentine et du Brésil. Selon le cours du change, on peut avoir aux États-Unis et en Europe pour 190 dollars en papier 100 dollars en or américain ou une somme équivalente à celle-ci en or français ou anglais.

La Colombie retournera au paiement en espèces en proportion du développement de son industrie, qui est aujourd'hui dans un état fort arriéré, et pour autant qu'à l'équilibre qui existe

déjà entre ses revenus et ses dépenses, elle ajoute un gouvernement stable, qui encourage le travail et protège les citoyens dans la jouissance de leurs droits.

L'Américain qui, soit par curiosité, soit pour affaires, désire visiter l'intérieur de la Colombie, peut s'embarquer à New-York sur un des bateaux du Pacific Mail ou de l'Atlas line, ou bien sur un des steamers qui font la navette entre New-York et le Vénézuéla en faisant escale à la colonie hollandaise de Curaçao. La ligne Pacific Mail le transportera en huit jours à Aspinwall sur l'Atlantique, d'où le chemin de fer (de gérance américaine) le portera en trois heures à Panama, sur la côte du Pacifique. Pour continuer son voyage à l'État voisin de Cauca, le voyageur s'embarquera sur un des steamers anglais du Pacific line, qui le transportera au bout de quarante-huit heures au port de Buenventura, le centre du commerce étranger de Cauca. Le chemin de fer qui court de là à la ville de Cali, (la construction en avance très lentement) le transportera dans peu d'heures jusqu'à deux petites journées de voyage à dos de mulet de la dernière ville, qui est un centre commercial très considérable. De ce point il peut, d'après son choix, avancer vers la limite de l'Équateur en passant par Popoyan, une ville historique et un ancien centre minier, à Pasta, une ville de 40,000 habitants et la plus importante de la partie méridionale de la république. Pour faire ce voyage par de mauvais chemins de mulets, il faut de dix à douze jours avec 120 dollars de frais, y compris le port d'un léger bagage.

De Cali le voyageur peut également se rendre à Palmira, ville connue par le tabac de ce nom, à Buga, centre important d'intérêts agricoles et d'élevage, qui a une population nombreuse, à la ville de Carthage, située au pied de la magnifique montagne de Quindio, jusqu'à la nouvelle et florissante ville de Marisales, qui a une population de 25,000 habitants, un commerce actif et est le centre d'un district minier ; de là il peut continuer jusqu'à Médellin, capitale du département d'Antioquia, située dans la délicieuse vallée d'Abura. Médellin est une ville très

riche et la résidence des principaux capitalistes du pays, le centre des intérêts commerciaux et miniers du district. A quelque distance de Médellin est située Titiribi, où travaillent plusieurs importantes fonderies de métal ; c'est aussi là que se trouvent les mines d'or de Zaucuda, une entreprise privée produisant annuellement un million de dollars. En s'arrêtant à Carthage, le voyageur peut croiser la grande montagne de Quindio et arriver à Ibagué, aujourd'hui capitale de Tolima, une ville qui jouit d'un climat délicieux et qui, par la richesse des mines d'or récemment découvertes dans son voisinage, est appelée à un grand avenir. Continuant son voyage en passant la Magdalena sur un magnifique pont en fer à Girardot, il peut, en trois petites journées en chemin de fer, à dos de mulet ou en voiture, atteindre la ville de Bogota, la capitale de la république. Ce dernier voyage, aussi bien que celui d'Antioquia, est très difficile à cause du mauvais état des routes. Il demande plus de douze jours et une dépense de 140 dollars pour le faire. Cependant le voyageur qui prend cette route aura l'avantage de voir la plus belle partie de la magnifique vallée de la Cauca, que Bolivar nomma un paradis terrestre habité par des démons, faisant par cette antithèse allusion aux dissensions politiques, qui aigrissent si souvent la vie de ses habitants.

Via Curaçao le voyageur peut entrer en Colombie par Cucuta. Le voyage de Curaçao à Cucuta s'effectue facilement et à peu de frais en quatre jours ; on va en bateau à vapeur jusqu'à Vilamizar, l'on traverse le lac Marecaïbo et l'on débarque dans la ville vénézuélienne du même nom. Un excellent chemin de fer porte en peu d'heures le voyageur à Cucuta ; de cette ville il peut partir pour l'intérieur, à travers la partie septentrionale de la république et, si cela lui fait plaisir, traverser les vallées de Characota et de Pamplona, où croît le café et où sont situées les villes de ce nom ; le district salubre de Bucaramanga, qui produit du café, du cacao, de l'or et qui a quelques villes relativement populeuses, où l'on jouit de tous les avantages de la vie civilisée ; les montagnes de San-Gil et de Socoro,

flanquées de villes où l'on s'occupe activement d'agriculture et de manufactures, la vallée de Moniquira et Chiquinquira, la première riche en mines de cuivre, la dernière en intérêts agricoles, commerciaux et en bétail, et enfin les plaines d'Ubati, Nemocon et Cipaquirá. C'est dans ces deux dernières villes que se trouvent les célèbres mines de sel, qui rapportent annuellement à l'État un million de dollars. Le pays de Cucuta et de Bogata est densément occupé par des villes importantes, le commerce y est très actif, les vivres, principalement le froment, le maïs, le pain, le lard, le bœuf, la pomme de terre, le yuca et plusieurs graines excellentes y sont en abondance.

La boisson favorite de ces chaudes vallées est une liqueur aigre-douce faite de mélasses mêlées avec de l'eau, qui rafraîchit sans porter préjudice à la santé. Sur les plateaux les basses classes se dégradent littéralement au niveau de la brute par l'usage d'une boisson dégoûtante, faite de blé indien et de mélasses récemment extraites de la canne à sucre. Cette boisson ne produit pas seulement par son usage continuel et excessif l'hébètement des facultés ; mais engendre parfois une maladie connue en Italie sous le nom de pelambria. Ce dernier voyage peut être effectué en douze jours pour le prix de 120 dollars, y compris le port d'un bagage de 180 livres.

Enfin le voyageur pourra s'embarquer sur un des bateaux de l'Atlas line, qui a chaque mois trois départs de New-York et fait le trajet en dix ou douze jours, en s'arrêtant soit à la Jamaïque, à Port Limon ou à Carthagène, située dans la magnifique baie de ce nom, au nouveau port de Puerto Belillo, d'où il y a un chemin de fer à Barranquilla ou à l'ancienne ville de Santa-Maria, qui a une *rade* excellente et bien abritée. Ces ports de mer, qui se partagent tout le trafic de l'intérieur, sont reliés directement avec le fleuve Magdalena, le principal canal de ce commerce et de celui de tout le reste du pays. Jusqu'au commencement de ce siècle, Carthagène était la véritable capitale maritime, militaire et commerciale des possessions espagnoles bordant la mer des Caraïbes et le golfe de Mexique ; mais ses

fortifications, construites aux frais énormes de 58 millions de dollars, sont aujourd'hui à peine autre chose qu'un monument de sa grandeur passée ; son importance commerciale a également bien diminué.

Barranquilla, située un peu au-dessus de l'embouchure de la rivière, est une nouvelle ville de 25,000 habitants, contenant de belles et spacieuses maisons et quelques beaux monuments publics, parmi lesquels il y a un beau marché, récemment bâti au prix de plus de 100,000 dollars. Elle possède des collèges et des écoles, un hôpital bien tenu, un cimetière public, des travaux hydrauliques et beaucoup de voitures privées et publiques. Là sont également situés les bassins et les magasins des différentes compagnies de navigation nationales et étrangères, ainsi que les agences de cinq lignes de bateaux à vapeur transatlantiques ; leurs bateaux naviguent du port voisin.

Le climat de Barranquilla est très sain et la chaleur, qui varie de 80 à 95° Farenheit, est modérée par de fortes brises de mer, surtout pendant les mois de décembre à mars. De Santa-Maria, la troisième ville d'importance dans le district, le voyageur se rend par chemin de fer à la nouvelle ville de La Cienaga, près de la rivière, qui a un climat sain et tempéré et où il y a de grandes plantations de canne à sucre, de café, de cacao et d'autres arbres portant des fruits.

Le fleuve Magdalena, qui peut être regardé, sous différents aspects, comme le Mississippi de la Colombie, est la principale voie de communication pour les villes situées sur ses bords, dans les vallées et chaînes de montagnes qui longent son cours. La rivière est navigable sur une longueur de deux cents lieues, comptées de Neira et Purificacion, sur son cours supérieur, aux ports près de son embouchure à la mer. Entre les villes de Tolima et de Cundinamarca la navigation est interrompue par les rapides de Florida ; mais un chemin de fer récemment construit entre ces deux points a levé cet obstacle à la communication. La quantité d'eau de la rivière

est abondante durant la saison pluvieuse, qui dans cette région dure six mois. Elle commence vers le milieu d'avril, mais elle décroît considérablement durant la saison sèche, et alors la navigation devient difficile, surtout pour Puerto Nacional au haut de la rivière. Vingt-cinq steamers, tous bâtis dans les dock-yards de Wilmington-Delaware, portent le trafic de la rivière, deux dans la partie supérieure et les autres dans la partie inférieure de son cours. Chacun peut porter 1500 quintaux de marchandises et quarante passagers de cabine. Le voyage en amont de la rivière, qui se faisait autrefois en chanpans poussés en avant par des rames et des palancas et exigeait de 30 à 40 jours, se fait maintenant en huit jours de Carthagène, en sept de Barranquilla en sept de la Cienaga. Le voyage au bas de la rivière depuis Florida peut être fait en cinq jours. Le total des marchandises transportées annuellement par cette voie peut être évalué à 250,000 quintaux et le nombre des passagers à 6,000. Le fret qui était, il y a trente ans, de 4 dollars par quintal pour l'amont de la rivière et de 3 dollars pour l'aval, est maintenant réduit à un demi et est parfois plus bas encore.

Le voyageur peut faire l'excursion de la rivière supérieure ou inférieure pour la somme totale de 30 dollars, y compris son bagage.

La condition indispensable au progrès rapide des villes sur les bords de la rivière, condition pleinement reconnue par les habitants, c'est le changement en chemins de fer des mauvaises routes de mulets, par lesquels ils transportent leur commerce intérieur et extérieur ; mais jusqu'à présent les efforts fait dans ce but ont obtenu peu de succès. Les villes de Santander, Boyaca et Cundinamarca communiquent entre elles, la première au moyen de deux mauvaises routes de mulets, (un voyage long et difficile) et de la rivière Lebridja, que les bateaux à vapeur commencent à sillonner ; les deux dernières au moyen d'une route de mulets assez bonne, qui commence à Perquirias et va jusqu'à Bogota (un voyage de trois jours)

et par le chemin de fer, maintenant en voie de construction — après le chemin de fer de Girardot, que nous avons déjà mentionné. Pour les villes de Tolima, situées à l'ouest de la rivière, la communication est moins difficile, puisqu'elles sont situées plus près des bords et seulement séparées par des pays plats. Dans le département d'Antioquia un chemin de fer se construit entre la Magdalena et Médellin, la capitale du département, dont cinquante-cinq *lieues*, traversant la partie la plus malsaine et la plus difficile de la route, sont déjà construites. Quand cette route sera achevée, la ville importante de Médellin sera à dix heures de distance de la Magdalena, et à cinq de la mer. Le plateau oriental, sur lequel est située la ville de Bogota, embrasse dans ses limites ce qui formait autrefois l'ancien empire Zipa. Cette région est très peuplée et la valeur de la terre, qui produit du froment, du seigle, du maïs, des pommes de terre et du fourrage pour les bestiaux, est très grande. Le froment y est cependant de médiocre qualité et pauvre en gluten, parce qu'il exige peut-être le changement de saison pour l'entier développement de ses propriétés nutritives. La ville de Bogota, la capitale de la république, a une population de 100,000 habitants. Elle possède de beaux édifices, de nombreux parcs de création récente, une université, un observatoire, peu riche, nonobstant son admirable situation. Le climat est sain et délicieux, avantage contrebalancé cependant, jusqu'à un certain point, par une inconcevable malpropreté et la négligence des lois de l'hygiène par la basse classe des habitants. On y construit un beau théâtre et la savane sera parcourue bientôt par un chemin de fer relié à celui de Girardot.

Les classes supérieures de Bogota sont en général bien élevées, mais leur éducation est plutôt théorique que pratique ; elle tend généralement à les rendre aptes à la controverse, et plus spécialement sur des questions de politique, de religion et de littérature.

Les sources d'occupations profitables sont rares, et à l'exception du commerce, dans lequel la partie féminine de la population

est engagée et la culture du sol ancien et à niveau tempéré dans le voisinage de la ville, le reste des classes bien élevées cherche une existence dans l'enseignement ou dans des emplois politiques, et la rivalité pour ces places échauffe parfois la lutte à un haut degré.

Nous concluons en rappelant le fait qu'il existe un traité — celui de 1846 — entre la Colombie et les États-Unis, par lequel la première garantit aux Américains, résidant ou voyageant dans la république, la jouissance des droits les plus pleins. Les États-Unis, d'un autre côté, garantissent à la Colombie sa souveraineté sur le territoire convoité de l'isthme de Panama et le libre transit interocéanique par cette même route.



SÉANCE GÉNÉRALE DU 10 JANVIER 1890.

ORDRE DU JOUR : 1^o Procès-verbal. — 2^o Conférence de M. le capitaine C.-H.-T. ZBOINSKI sur *le chemin de fer de l'État indépendant du Congo*.

La séance est ouverte à 8 1/2 heures dans la salle des États à l'hôtel de ville.

Au bureau prennent place MM. le général Wauwermans, président, H. Hertoghe, bibliothécaire, L. Couturat, secrétaire de l'administration, et M. le capitaine Zboinski, explorateur du Congo.

1. Le procès-verbal de la séance du 21 décembre est lu et approuvé.

2. M. le président donne la parole au conférencier M. Zboinski, qui entretient la société de la grande entreprise du chemin de fer du Congo. Son intéressante conférence est saluée par les applaudissements unanimes de l'assemblée.

M. le président remercie M. Zboinski au nom de la société ; il rappelle que ce vaillant ingénieur a été un des premiers pionniers de la grande œuvre dont l'exécution est commencée et, après avoir constaté la part brillante prise par les officiers de notre armée à l'exploration du grand fleuve africain et de ses affluents, il lève la séance à 10 heures.

LE
CHEMIN DE FER
DE L'ÉTAT INDÉPENDANT DU CONGO

par M. le capitaine C.-H.-T. ZBOINSKI, ingénieur honoraire
des mines.

Introduction.

La crise qui pèse depuis près de quinze ans sur l'atelier du monde a particulièrement frappé le commerce et l'industrie belges. En effet, aux causes générales qui atteignaient toutes les nations, venait se joindre une circonstance spéciale, de nature à aggraver le mal. Nous voulons parler de la réaction économique qui s'empara des grandes nations avec lesquelles nous entretenions un courant important d'affaires.

En quelques années, nous avons perdu la plupart de nos principaux débouchés par suite du relèvement des droits de douane de ces pays.

Tandis que ces derniers arrêtaient, grâce au système protecteur, notre expansion industrielle, ils accordaient à leur travail national toutes sortes de facilités pour s'emparer de nos marchés.

C'est ainsi que l'industrie charbonnière allemande non seulement nous a enlevé le marché hollandais, mais vient encore au cœur même du pays, dans nos bassins charbonniers, s'assurer de grandes et importantes commandes.

Sans doute, les nations qui ont cherché le salut dans la réaction économique payeront tôt ou tard le résultat de leurs erreurs, mais la Belgique ne s'en trouve pas moins dans une position critique qui appelle l'attention des hommes d'État et commande un remède efficace.

D'autres causes viennent encore grandir l'état de gêne du pays. Nous citerons principalement l'épuisement des minerais de fer et le déplacement de l'industrie de la fonte. Pour tout observateur attentif, la Belgique s'épuise dans la lutte inégale qu'elle soutient contre ces redoutables concurrents et marche fatalement à la faillite.

Si l'on veut arrêter cette redoutable éventualité, il faut appliquer le seul remède efficace connu jusqu'à ce jour, et qui consiste dans la recherche de débouchés nouveaux.

Mais ici aussi la théorie est plus facile que la pratique. En effet, la plupart des débouchés lointains sont disputés avec acharnement par les grandes nations productrices.

Il semble donc que la Belgique se trouve dans un cercle vicieux dont elle ne puisse sortir. Il en serait malheureusement ainsi sans une circonstance heureuse, dont l'honneur revient *tout entier*, est-il besoin de le dire, à notre souverain, au *Roi Léopold II*.

Cette circonstance heureuse c'est la création d'un État nouveau, *assez riche* pour opérer des échanges, *assez riche* pour offrir à l'activité de tous *un champ d'action inépuisable*. Dès que la Belgique se sera convaincue de ce débouché exceptionnel, elle mettra à l'étude les questions qui s'y rattachent. L'instruction professionnelle et même l'éducation de la jeunesse se conformeront aux nécessités nouvelles, et, le temps aidant, l'on parviendra à vaincre notre apathie bien connue pour l'expatriation.

Ce facteur nouveau s'impose, il n'y a donc plus à le discuter. Il a puissamment servi, et il sert encore les Anglais et les Hollandais, il sauvera probablement l'Allemagne de la crise que ses multiples erreurs économiques lui préparent dans un avenir

peu éloigné. Cependant, pour hâter la solution du problème, j'engage tous ceux qui, comme moi, ont visité le Congo, de publier tous les renseignements industriels et commerciaux qu'ils ont recueillis. Dans cet ordre d'idées, j'ai donné quelques conférences à la société belge de géologie, de paléontologie et à l'association des ingénieurs sortis de l'école de Liège, sur mes observations géologiques dans le Bas-Congo ; elles ont été, j'ose le dire, bien accueillies.

Eu égard aux mêmes motifs, j'ose vous demander aujourd'hui, Messieurs, toute votre bienveillance pour cette causerie qui aura pour objet : le chemin de fer de l'État indépendant du Congo.

Exposé géographique très sommaire.

En examinant la carte de l'Afrique, vous remarquez que cette partie de notre monde se divise en quatre grands bassins fluviaux, caractérisés par :

- 1° le Nil, qui déverse ses eaux dans la Méditerranée ;
- 2° le Zambèze, qui se jette dans l'océan Indien ;
- 3° le Niger et le Zaïre ou Congo, qui débouchent dans l'océan Atlantique ;
- et 4° le bassin central du Sahara, qui n'a pas encore d'issue à la mer.

Les soulèvements ont formé des chaînes de montagnes, qui offrent pour l'Afrique cette caractéristique, de constituer un cordon relativement peu éloigné de la mer, pour diviser cet immense pays en deux régions de plaines : la première littorale et relativement peu large, la seconde immense et constituant toute l'expansion des territoires africains. Il en résulte donc que les grands fleuves cités plus haut ne peuvent se déverser à la mer qu'après avoir, chacun, traversé une partie montagneuse relativement voisine du littoral, en profitant pour cela d'une faille ou d'une immense crevasse.

Pour le Congo, en le prenant de son embouchure et le remontant, nous voyons que :

1° la partie en plaine qu'il arrose de l'embouchure à l'endroit où commence la faille est de 180 kilomètres, c'est-à-dire de son embouchure à Matadi ; que le développement de la crevasse ou faille par laquelle il se déverse du Stanley-Pool à Matadi est de 388 kilomètres. Au delà du Stanley-Pool se développent les hauts plateaux, que le Congo arrose ainsi que ses magnifiques affluents, ouvrant ainsi au commerce un ensemble de voies navigables de plus de 500,000 kilomètres de développement.

Le territoire arrosé par le Congo et ses affluents peut donc se diviser en deux parties :

1° le *Bas-Congo*, se subdivisant en :

- a) la plaine littorale depuis l'embouchure jusque Matadi,
- b) la région des chutes de Matadi au Stanley-Pool ;

2° le *Haut-Congo* depuis le Stanley-Pool et au delà.

La partie qui forme le territoire de l'État indépendant du Congo est évaluée à quarante fois la surface de la Belgique, c'est-à-dire la moitié de celle de l'Europe. Le Bas-Congo correspond à une surface égale à une fois et demie celle de la Belgique.

Le reste, c'est-à-dire 38 1/2 fois la surface de la Belgique, comprend le territoire du Haut-Congo de l'État indépendant, s'étalant autant en largeur qu'en longueur.

J'ai dit précédemment que la faille ou crevasse que traverse le Congo du Stanley-Pool à Matadi avait un développement de 388 kilomètres. La différence de niveau du fleuve de Matadi au Stanley-Pool est de 300 mètres. On comprendra alors facilement que le fleuve entre dans cette crevasse pour ne pas tarder à s'y transformer en torrent, quoique la largeur de la crevasse atteigne parfois deux kilomètres.

La vitesse du fleuve y est telle, que le débit en est de 750 mille mètres cubes à la seconde.

Le Congo descend ainsi les 388 kilomètres en franchissant

une série presque non interrompue de chutes et de rapides, dont le dernier est celui de Yellala.

De Matadi à Banana le Congo est navigable en donnant accès aux grands steamers.

Il est toutefois à remarquer que, dans la crevasse entre Manyanga et Issanghila, il y a un bief navigable.

Ce court aperçu de la topographie de la région des chutes suffira pour vous faire comprendre qu'il ne fallait pas songer à vouloir canaliser cette partie du fleuve et que toute voie de communication littorale au fleuve ne pouvait être établie d'une façon économique.

Il fallait cependant supprimer l'obstacle !

On y est arrivé heureusement, par l'établissement de projets de voies ferrées, dont le dernier adopté est en voie d'exécution.

Cette voie ferrée partira de Matadi, se développera sur la rive gauche à l'intérieur, pour rejoindre le fleuve à Ndolo, situé en amont de Léopoldville près de Kinchassa.

Avant d'aborder ce tracé, il ne sera pas sans intérêt de vous exposer brièvement les divers projets étudiés précédemment. Je ne crois pour cela pouvoir mieux faire, que de rappeler ce que M. Wauters écrivait en 1885 dans son ouvrage : *Le Congo au point de vue économique*, publié à Bruxelles à l'Institut national de géographie.

LE CHEMIN DE FER DU CONGO.

Les chutes Livingstone. — Les tracés : de Sougata à Léopoldville ; de Noki à Léopoldville. Le mouvement commercial de la ligne. — Chiffres du trafic.

Il est évident que tous les efforts du gouvernement de l'État du Congo et de ses explorateurs vont avoir pour résultat inévitable d'améliorer et de développer, d'année en année, la situation économique du pays et de faire affluer, dans les ports du bas fleuve, les produits de l'intérieur.

Si entre Vivi et Léopoldville, le Congo n'était obstrué par d'infranchissables rapides, il y a longtemps que la navigation à vapeur nous aurait mis en contact avec les peuplades du centre africain. Mais les chutes de Yellala, d'Issanghila et de Ntamo ont arrêté net tout progrès dans cette voie.

Aujourd'hui qu'un gouvernement régulier s'établit à Banana, à Boma, à Vivi, le premier souci de ses chefs est de chercher à tourner ce formidable obstacle, afin de pouvoir, sans le moindre retard, ouvrir à la civilisation les plaines habitées, fertiles et riches du haut plateau et en provoquer l'exploitation par l'organisation des transports.

L'instrument rapide et efficace d'un tel progrès est par excellence le chemin de fer.

L'obstacle on le connaît : cependant nous allons le rappeler brièvement.

A quelques kilomètres au delà de Vivi se présente, dans un défilé profond et rocailleux, la chute de Yellala et, en amont, sur un parcours d'environ 85 kilomètres, le fleuve reste inexorablement impraticable à la grande navigation. Près d'Issanghila, il reprend un calme relatif ; bien que toujours hérissé d'obstacles, il permet, sur un peu plus de 128 kilomètres, un service de petits steamers, à faible tirant d'eau.

A Manyanga, nouvelle succession de chutes infranchissables, espacées sur une distance de 175 kilomètres environ, jusqu'à la sortie du Stanley-Pool, en face de Léopoldville.

Au delà, le Congo et ses magnifiques affluents ouvrent largement au commerce un ensemble de voies navigables de plus de 500,000 kilomètres de développement. L'obstacle à tourner s'étend donc sur un parcours de 380 kilomètres, avec une différence de niveau de 300 mètres. En même temps que les agents de l'association s'établissaient dans ces parages, le comité de Bruxelles donnait des instructions pour rassembler les renseignements nécessaires à l'étude de voies ferrées possibles, basées sur un mouvement commercial probable. Deux mémoires, avec devis estimatifs, tableaux du trafic etc. ont été présentés

sur ce sujet spécial et intéressant. Stanley en a soumis un, le capitaine Zboinski, ingénieur honoraire des mines, en a soumis un autre.

Plusieurs tracés y sont proposés. La voie ferrée sera-t-elle fractionnée en deux tronçons réunissant : 1^o Vivi à Issanghila (rive droite) et 2^o Manyanga (sud) à Léopoldville (rive gauche)? Ou bien, *par la rive gauche, mettra-t-elle en communication directe le haut et le bas Congo, sans recourir à un système de navigation, toujours difficile, entre Issanghila et Manyanga ?*

C'est un point à décider. Dans le premier projet la tête de ligne aval serait, sur la rive droite, Songata, Ikongoula ou Vivi, dans le second, un endroit à *déterminer en amont de Noki sur la rive gauche.*

Le second projet aurait, sur le premier, les avantages multiples et considérables de pouvoir opérer les transports sans rompre charge à Issanghila d'abord, à Manyanga ensuite; de traverser des plateaux beaucoup moins ravinés que ceux de la rive droite, très fertiles et, d'après les derniers rapports du lieutenant Valcke, extrêmement populeux; enfin de se rapprocher de la route pédestre des caravanes, de l'intérieur vers la côte d'Ambriz.

Par contre, au point de vue du coût, le premier tracé, étant de plus d'un tiers plus court que le second, nécessiterait une mise de fonds beaucoup moindre.

Quoi qu'il en soit et sans plus nous arrêter à un point de la question qui attend sa solution d'études nouvelles, ceux qui connaissent la persévérance, l'énergie et la générosité de l'auguste promoteur de l'œuvre du Congo et des hommes dévoués qui le secondent, tant en Europe et en Amérique qu'en Afrique, peuvent prédire qu'avant dix ans la locomotive ira, de ses sifflets, réveiller les nègres endormis du Stanley-Pool.

Ajoutons que, de la part des indigènes, aucune difficulté n'est à craindre. Toutes ces peuplades sont douces et paisibles.

Le long de la rive sud, elles ont une population d'une densité fort grande ; les villages, dit le lieutenant Valcke, se suivent sans interruption et leurs habitants sont pleins de bonnes dispositions à l'égard des blancs. On trouvera donc là, sur les lieux mêmes, les bras nécessaires à la construction.

Tous les hommes compétents sont d'accord pour appeler de tous leurs vœux la réalisation d'une telle entreprise, affirmer sa possibilité et y voir la source d'une grande prospérité.

» Un chemin de fer jusqu'au Stanley-Pool, « dit M. de Bloeme, chef de la maison hollandaise, » sera un grand bien-fait, non pas tant pour le présent, mais surtout pour l'avenir.

» Le commerce deviendra très important..... Si le stock d'ivoire diminue par la suite, les noirs seront forcés de se procurer d'autres produits naturels, de cultiver la terre et de faire des plantations d'arachides et autres produits, parce qu'ils se seront habitués aux objets manufacturés d'Europe. Cela amènera un accroissement considérable de commerce. »

M. Daumas, chef de la maison française, non plus, n'oublie pas le chemin de fer, dans ses aperçus sur les travaux de la première période d'exploitation :

« L'utilisation des grands cours d'eau navigables, » dit-il, « quelques curages, tronçons de route et de chemin de fer, pour faciliter le mouvement de va-et-vient avec l'intérieur, une certaine police de protection, judicieusement établie, voilà ce que comporte l'œuvre de la colonisation des premiers temps. »

Tous les voyageurs qui ont été mis à même de constater de visu les richesses et l'avenir du haut plateau africain, n'ont pas manqué de préconiser la construction d'un chemin de fer. Cameron proposait de le faire partir de Mombas, sur la côte orientale, et de le diriger, par l'Ougogo et Tabora, vers le lac Tanganika.

« Une pareille ligne, « dit-il, » serait immédiatement productive ; le commerce d'ivoire, tel qu'il se fait aujourd'hui à Zanzibar,

non seulement suffirait à payer les frais, mais donnerait un bénéfice, sans qu'il fût besoin de compter sur l'accroissement du trafic ; et il y a à Zanzibar, dans l'île et sur la côte, une quantité de négociants indiens qui partiraient sur-le-champ pour l'intérieur, s'ils pouvaient s'y rendre en droite ligne. »

Inutile de dire combien la ligne du Congo serait plus courte, moins coûteuse et plus profitable. Stanley ne sait assez en faire valoir les avantages.

« Le Bas-Congo avec le littoral adjacent, « a-t-il dit à la conférence de Berlin, » a une longueur de 720 kilomètres. Ce développement produit un trafic annuel d'une valeur de 70 millions de francs.

« Le Haut-Congo est beaucoup plus fertile que le Bas-Congo, et comme il a un développement de rives de 18,500 kilomètres, il devrait produire, si le commerce y était dans la même proportion, un trafic annuel d'une valeur de 1,850,000,000 de francs.

« D'après mes calculs, la quantité de marchandises et de produits dont les colonies françaises, les deux sociétés de missionnaires anglais, l'association internationale et les caravanes indigènes ont besoin sur le Haut-Congo, est tellement considérable, que si on exigeait pour le chemin de fer le même prix que l'on paye actuellement pour le transport aux porteurs nègres, la somme obtenue donnerait un intérêt de 5 % sur un capital de 25 millions de francs.

« Ce capital suffirait pour construire un chemin de fer léger, entre Vivi et Issanghila, Manyanga et Léopoldville.

« Si cependant il était nécessaire de construire une ligne directe de Vivi à Léopoldville, le prix en serait de 37 millions. »

D'après M. le commandant Zboinski, qui, l'an dernier, a exploré pendant huit mois les districts de la rive droite et le fleuve jusqu'à Manyanga sud, le devis estimatif, les études et le service de l'exploitation ainsi que le revenu exigible d'une voie de communication entre Songata et Léopoldville ne s'élèveraient, en chiffres ronds, qu'à 15 millions, soit 5 millions de moins que dans le devis de Stanley.

Le revenu nécessaire pour couvrir les frais de l'exploitation, y compris le service du capital, les amortissements, le renouvellement du matériel et de la voie, devrait être de 5,250,000 francs ; c'est-à-dire de 70 francs par tonne transportée, M. Zboinski supputant que le trafic général serait annuellement de 75,000 tonnes.

Voici le tableau détaillé de l'exportation. En regard des quantités se trouve le prix moyen des produits dont la valeur totale se chiffre par 38 millions de francs :

400,000	kilogr. d'ivoire à 25 frs.	le kilogr.	frs.	10,000,000
950,000	" caoutchouc à 3,50 le	" "	"	3,325,000
500,000	" gomme copal à 2,50 le	" "	"	1,250,000
255,000	" cire à 3 frs.	le	" "	765,000
12,000,000	" huile de palme à 0.85 le	" "	"	10,200,000
12,000,000	" amandes de palmiste à 0,35	" "	"	4,200,000
23,670,000	" arachides à 0.32 c.	le	" "	7,574,000
225,000	" divers, minéral, camwood, sésame, peaux etc.			685,000
50,000,000				Total frs. 38,000,000

Nous n'entrerons pas ici dans les détails des frais d'exploitation commerciale, d'établissement et d'administration, de fret à payer à la compagnie de navigation, d'assurances etc. etc. Quelque considérables qu'ils puissent être, ils laisseront toujours sur les bénéfices réalisés, tant sur les marchandises d'Europe que sur les produits d'Afrique, un bénéfice largement rémunérateur.

Et puis, qui nous dit que ces chutes, qui sont aujourd'hui un obstacle, ne deviendront pas un jour une force, un générateur d'électricité dynamique, par exemple, propre à distribuer la lumière et la puissance motrice dans les provinces riveraines ? Pourquoi l'électricité ne traînerait-elle pas les wagons de Matadi à Léopoldville ?

Les chutes du Niagara ne fournissent-elles pas actuellement l'électricité nécessaire au fonctionnement de milliers de *téléphones* ?

Après avoir ainsi rappelé ce qu'écrivait M. Wauters en 1885, passons à l'examen du

*Dernier projet en voie d'exécution de
Matadi (Bas-Congo) à Ndolo (sur le Stanley-Pool).*

Ce tracé que j'avais préconisé et que j'ai fait figurer sur la carte intitulée : *Essai d'une carte géographique et géologique du Bas-Congo*, exposée au grand concours et qui y a obtenu la plus haute distinction, c'est-à-dire un prix de progrès, avait été établie par moi en 1885.

J'ai eu la satisfaction de voir que mes pronostics étaient fondés, car les études faites depuis et auxquelles j'ai collaboré comme chef de brigade, ont fixé un tracé qui ne diffère du mien que par quelques détails insignifiants.

Les études qui viennent d'être achevées attribuent à cette voie ferrée, comme têtes de ligne, Matadi en aval et Ndolo en amont un peu au delà de Kinchassa, c'est-à-dire, au-dessus de tous les rapides qui obstruent la navigation dans la région des cataractes. Elle aura un développement total de 435 kilomètres. Au point de vue de la construction, ce chemin de fer peut être divisé en deux parties.

a. — l'une relativement difficile ;

b. — la seconde facile.

La première, heureusement la plus courte et située contre la tête de ligne aval, aura un développement de 26 kilomètres de Matadi jusqu'au delà du massif de Palaballa.

La deuxième comprendra donc 419 kilomètres de construction facile.

L'écartement de la voie adoptée étant de 75 centimètres, il résulte des études que les terrassements de la première partie coûteront, en chiffres ronds, 58,000 frs. par kilomètre, soit 1,508,000 frs. et ceux des 419 kilomètres restants coûteront,

à raison de 4,500 le kilomètre, $419 \times 4,500 = 1,885,500$, soit pour les terrassements 3,393,500 frs.

Le rail adopté est en acier du poids de 21 k. 500 le mètre courant, les traverses seront en acier du poids de 23 kilogrammes chacune, espacées de 80 centimètres. Le kilomètre de voie pèsera donc 75 tonnes.

Les dépenses pour les travaux de la voie seront de 20,000 frs. en moyenne par kilomètre, soit 8,700,000 frs. pour la totalité de la voie.

Les travaux d'art les plus importants seront :

Deux ponts de 80 mètres sur la Mpozo et le Quillou ;

Un pont de 100 mètres sur l'Inkissi ;

Six ponts de 50 mètres.

Les autres n'auront que de 5 à 20 mètres d'ouverture.

Le rayon de 50 mètres sera celui des courbes les plus raides.

La pente maxima sera de 46 millimètres. En conséquence ce chemin de fer pourra employer des locomotives de 30 tonnes en charge, pouvant remorquer, avec une vitesse de 18 kilomètres à l'heure, une charge moyenne utile de 50 tonnes. Dans ces conditions, un service de huit trains par jour pourrait être organisé si le trafic le commandait.

J'estime toutefois qu'au début de l'exploitation trois trains par semaine suffiront.

La période de construction est évaluée à quatre années et si les prévisions ne sont pas dépassées, il suffirait pour construire, armer la voie, desservir les intérêts du capital à 5 % et couvrir tous les frais généraux pendant la durée de la construction, du capital relativement peu considérable de 25,000,000 de francs.

C'est en effet au capital de 25,000,000 que s'est constituée la société pour la construction et l'exploitation du chemin de fer du Congo. En vertu des clauses statutaires, le capital est représenté par :

10,000,000 d'actions de capital appartenant à l'État belge et
qui touchent 3 1/2 % d'intérêt seulement.

15,000,000 divisés en 30,000 actions ordinaires ayant droit
————— chacune à 7 % d'intérêt.

Total 25,000,000

Pour rénumérer les services rendus, il a été créé aussi 4,800
parts de fondateur.

Supposons, comme nous le disions plus haut, un bénéfice net
de 10 %, ce qui n'a rien d'exagéré, ainsi que nous l'établissons
plus loin. Nous voulons donc dire une recette nette de 2,500,000
frs.; dans ce cas, le service financier se fera comme suit :

Prélèvement de 5 % pour mettre à la réserve.	frs. 125,000
Service des intérêts.	» 1,450,000

—————
frs. 1,575,000

Reste disponible » 925,000
—————

Total général frs. 2,500,000

Il reste donc alors disponible 925,000 fr., qui seront, en raison
des stipulations statutaires, distribués ainsi que suit :

L'action libérée recevra comme 2^e dividende frs. 15,40.

Les parts de fondateurs toucheront chacune 77 frs.

L'action ordinaire entièrement libérée aura donc reçu 35 frs.
de premier dividende et frs. 15,40 de deuxième dividende, soit
ensemble frs. 50,40 ou 10 %.

Ceci posé, la question qui s'impose est la suivante :

Le chemin de fer construit dans ces conditions est-il viable ?

Je ne crains pas de répondre *oui*, en me basant sur ce que :

I. Il ne peut s'établir de ligne parallèle concurrente ;

II. Que le trafic, dès le début de l'exploitation, sera suffisam-
ment rémunérateur ;

III. Que le trafic du début ne fera qu'augmenter pour produire
en peu d'années un intérêt au capital engagé dépassant les
espérances des rémunérations généralement voulues aux valeurs
de portefeuille, c'est-à-dire de tout repos ;

IV. Qu'aucune éventualité politique ne semble pouvoir ébranler la sécurité, pour l'avenir, de l'État indépendant du Congo.

Nous allons développer ces divers points.

I. Il ne peut s'établir de ligne parallèle concurrente.

Ceux qui pourraient avoir intérêt à établir une voie ferrée desservant le Haut-Congo pour amener leurs produits à la côte ouest sont : les Portugais ou les Français, dont les possessions africaines sont riveraines de l'océan Atlantique et du Congo.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte qui porte les délimitations arrêtées par le congrès de Berlin pour s'assurer que la première hypothèse ne peut être admise. La seconde reste debout ; nous allons l'examiner.

La ligne ferrée de construction la plus avantageuse à établir sur le territoire français concurremment à celle dont nous occupons aurait pour tracé :

Mayumba, Tchounana, Stéphanieville, Philippeville, pour arriver à Brazzaville par la vallée du Djoué.

Cette voie, ainsi que toute autre venant du Stanley-Pool pour aboutir en un point quelconque du littoral des possessions françaises du bassin commercial du Congo, ne pourrait transborder ses marchandises qu'avec la plus grande difficulté sur les steamers ou autres bâtiments destinés à les recevoir.

Les causes sont les suivantes : 1° l'absence de tout port ; 2° l'impossibilité d'en créer ; 3° la barre ou caléma en permanence tout le long de ce littoral, qui ne permet l'embarquement ou le débarquement qu'à l'aide de petites baleinières qui doivent aller accoster les navires au large.

Le passage de la barre par ces esquifs, aussi légers qu'ils soient, ne s'effectue jamais sans plus ou moins d'avaries par l'eau de mer. Souvent ils chavirent en passant la barre et alors la perte de leur chargement est presque totale.

Le I nous semble donc élucidé.

II. Que le trafic, dès le début de l'exploitation, sera suffisamment rémunérateur.

En effet, le mouvement commercial de l'État indépendant et des factoreries, pratiqué par la rive gauche vers Léopoldville, se compose :

A. du transport des marchandises diverses de la côte vers le Haut-Congo ;

B. du transport des marchandises du Haut-Congo vers la côte ;

C. du transport des agents et employés ;

et D. de l'entretien des stations de relais des caravanes.

A. Les marchandises transportées de la côte vers le Haut-Congo ont fourni l'année dernière 60,000 charges, faisant chacune 65 livres anglaises en poids, c'est-à-dire un peu moins de 30 kilogrammes. Elles ont été transportées pour le compte :

1^o de la société hollandaise « *Nieuwe Afrikaansche Handels-genootschap* » ;

2^o de la société française « Daumas Beraud et C^{ie} » ;

3^o de la société anonyme belge pour le commerce du Haut-Congo ;

4^o des missionnaires catholiques et protestants, et

5^o de l'État indépendant du Congo.

Ce chiffre de transport est un minimum, car tous les trafiquants cités ci-dessus sont toujours limités par le nombre de porteurs disponibles et par les époques où le portage peut se faire.

Les maisons de commerce doubleraient au moins leur trafic si elles avaient un moyen de transport assuré, à l'abri des vols, des avaries et n'exigeant pas des emballages coûteux.

Chaque charge a coûté :

1^o de Matadi à Loukoungou. frs. 16,32

2^o de Loukoungou à Léopoldville. » 13,72

c'est-à-dire de Matadi à Léopoldville frs. 30,04
soit 30 frs. en chiffres ronds.

Les 60,000 charges ont donc coûté de frais de transport de Matadi à Léopoldville, $60,000 \times 30 = 1,800,000$ francs.

B. Sans nous occuper d'autres produits secondaires en importance, il a été transporté l'année dernière du Haut-Congo vers la côte 120 tonnes d'ivoire, formant 6,000 charges.

Elles ont occasionné pour leur portage une dépense de $30 \times 6,000 = 180,000$ fr.

C. Chaque Européen a besoin, pour arriver à Léopoldville, de : 12 porteurs à frs. 30. frs. 360.—

30 jours de nourriture à frs. 5 " 150.—

frs. 510.—

Le mouvement des blancs aller et retour de Matadi au Stanley-Pool peut être évalué au minimum à 200 par année, soit $200 \times 510 = 102,000$ frs.

D. Dans la région des cataractes neuf stations assurant le service des transports ont été créées par divers, savoir :

1° Par l'État indépendant :

à Matadi, Vivi, Loukougou, Manyanga et Lutété ;

2° Par la société hollandaise :

à Ndunga ;

3° Par la société du Haut-Congo :

à Matadi et Manyanga ;

4° Par la société française :

à Ntombo-Mataka.

Les frais généraux et d'entretien de ces stations, alimentées pour assurer les transports dans la région des cataractes, sont globalement de frs. 5,000,000.

RÉCAPITULATION :

A	frs. 1,800,000
B	" 180,000
C	" 102,000
D	" 500,000

Total frs. 2,582,000

Ce chiffre est un minimum, car il faudrait y ajouter tous les frais de transport de Banana à Matadi, qui seront supprimés lorsque le chemin de fer sera construit, parce qu'alors les steamers venant d'Europe ne transborderont plus à Banana mais bien à Matadi.

Dès le début, l'intérêt du capital à fr. 5 % est donc assuré.

III. Que le trafic du début ne fera qu'augmenter.

Nous venons d'établir que dès le début de l'exploitation un revenu de 5 % était assuré au capital par l'état des choses existantes.

Mais quelle révolution le chemin de fer n'apportera-t-il pas dans les transactions commerciales africaines ?

En effet :

1° Il augmentera le commerce des produits dont les maisons actuelles trafiquent par les raisons que nous avons fait entrevoir plus haut.

2° Il introduira le commerce de nouveaux articles d'échanges qui actuellement sont sans valeur pour nous dans le Haut-Congó parce que, à cause de leur valeur intrinsèque, ils ne peuvent supporter les frais de portage.

Les produits qui deviendront ainsi des marchandises de grand trafic sont : le caoutchouc, les huiles de palme, les amandes de palme, les arachides décortiquées, le sésame, le coprah, les gommes copal rouges et blanches, les graines de Guinée, le poivre, le gingembre, le ricin, la cire d'abeilles, l'orseille, les noix de Kola, les fibres de baobab, le tabac, le coton, le camwood, les bois de construction, le café et le cacao.

Ces produits seront drainés vers le Pool par le Congo et ses affluents dont il ne sera pas sans intérêt de donner un léger aperçu. Les parties navigables actuellement reconnues et explorées dans le Haut-Congo, par les bateaux à vapeur du Haut-Congo, tant de l'État indépendant que des missions et des maisons de commerce, comportent une étendue de 11,500 kilomètres, c'est-à-dire de 23,000 kilomètres de rives, se repartissant comme suit :

Congo proprement dit	1600	kilomètres
Kassaï	900	"
Loukinyé	800	"
Lac Léopold	450	"
Sankourou	700	"
Lomami	100	"
Loubé	100	"
Louloua	70	"
Kouango	300	"
Djouma	150	"
Lefini	50	"
Mpaka	75	"
Alima	300	"
Likouala	300	"
Bounga	150	"
Lac Matoumba	250	"
Oubangi	1000	"
Bossira	360	"
Ikelemba	150	"
Loucongo	810	"
Lopori	300	"
Mongala	200	"
Itimbiri	200	"
Arouhouimi	200	"
Lomami	1000	"
	— — — —	"
Total	11,500	"

Personne n'osera certes traiter, après avoir entendu ce qui précède, mon hypothèse d'exagérée lorsque je dirai que j'estime que peu d'années suffiront pour que le trafic de ces marchandises, actuellement sans valeur pour notre commerce, le devenant par la construction du chemin de fer, n'en double, n'en triple, n'en quadruple le trafic actuel pour en arriver à celui que j'ai établi et que j'ai rapporté en citant l'extrait de

l'ouvrage sur le Congo publié à Bruxelles par M. Wauters en 1885.

Il est donc également certain par ces données qu'après peu d'années d'exploitation seulement, le chemin de fer du Congo trafiquera assez de marchandises pour donner non pas 2,500,000 de bénéfices bruts mais bien 2,500,000 de bénéfices nets assurant ainsi au bout de peu de temps 10 % à ses actionnaires. J'ajouterai, ainsi que l'ont fait remarquer plusieurs journaux de notre pays, que l'attention de l'Europe entière est attirée sur l'entreprise du chemin de fer du Congo, qui permettra l'accès de l'Afrique centrale par la côte occidentale, la seule désormais accessible puisque le Soudan est abandonné par Emin Pacha, que Stanley revient et que l'expédition Peters a été massacrée.

Un autre journal ajoute et nous sommes heureux de pouvoir le répéter ici :

« Au triple point de vue humanitaire, politique et commercial, il faut se féliciter de savoir le succès de cette entreprise assuré et ce sera un grand honneur pour la Belgique d'y avoir largement contribué, de même que cela lui sera un précieux avantage. »

Ceci ajouté à ce que j'ai dit précédemment fait facilement augurer des bénéfices certains que réaliseront les actionnaires actuels du chemin de fer de l'État indépendant du Congo.

Quant au IV :

Qu'aucune éventualité politique ne semble pouvoir ébranler la sécurité, pour l'avenir, de l'État indépendant du Congo.

Il me semble inutile de le développer, car chacun de vous, Messieurs, doit avoir sa conviction faite à ce sujet.

Combien ne devons nous donc pas de reconnaissance à notre Auguste Souverain, qui loin d'avoir été encouragé au début, a su, par ses sacrifices personnels de toute nature et une rare persévérance, nous créer un *État nouveau* qui sauvera notre commerce et notre industrie.



SÉANCE GÉNÉRALE DU 25 FÉVRIER 1890.

ORDRE DU JOUR : 1^o Réception de S. E. Caratheodori Efendi, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la Turquie. — 2^o Procès-verbal. — 3^o Correspondance. — 4^o Sociétés correspondantes. — 5^o Nécrologie. Décès du R. P. Perry, membre correspondant. — 6^o Dépôt d'une lettre de M. le Dr VAN RAEMDONCK et réponse de M. le général WAUWERMANS. — 7^o Conférence sur *la Chine*, par M. ANDELSMAN, voyageur ottoman.

La séance est ouverte à 8 1/2 heures du soir dans la salle des États à l'hôtel de ville.

Au bureau prennent place S. E. Caratheodori Efendi, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la Turquie, M. le général Wauwermans, président, P. Génard, secrétaire général, le comte O. Le Grelle, trésorier, et M. Andelsman, voyageur ottoman.

1. M. le président, s'adressant à S. E. M. Caratheodori, remercie S. E. de l'honneur qu'il fait à la société en se rendant à son invitation pour entendre le récit des voyages de son compatriote M. Andelsman. La société s'estime heureuse de recevoir le représentant si distingué d'un peuple ami dont les relations avec la Belgique tendent tous les jours à prendre plus d'importance avec le port d'Anvers.

S. E. remercie M. le président des paroles flatteuses qu'il vient de prononcer. Les sympathies de la Belgique et de la Turquie sont réciproques ; les relations, parmi lesquelles il faut compter celles de la métropole belge, ont toujours été des plus cordiales. S. E. sera heureuse de pouvoir contribuer constamment à leur développement.

2. Le procès-verbal de la séance du 10 janvier dernier est lu et approuvé.

3. M. le président procède au dépouillement de la correspondance.

— M. Jacq. Langlois, vice-président, et Alfred Geelhand s'excusent de ne pouvoir assister à la réunion.

— Il est donné lecture d'une lettre du conseil de direction de la commission géologique de Belgique, transmettant un exemplaire des arrêtés royaux du 31 décembre 1889 et du 3 janvier 1890 concernant la réorganisation du service de la confection de la carte géologique de Belgique.

— La société a reçu :

1^o De M. le directeur du service de la statistique générale de Belgique, un exemplaire de l'*Annuaire statistique de Belgique pour l'année 1889*, t. XX.

2^o De M. H. Altenrath, directeur de l'école industrielle d'Anvers, un tableau de ses observations météorologiques pendant le mois de janvier écoulé.

3^o De MM. Laillet et Suberbie, un exemplaire de leur carte de Madagascar. (*Remerciements*).

4. *Sociétés correspondantes.*

— Le comité du cercle des naturalistes hutois demande l'échange des publications (*Accordé*).

5. M. le secrétaire général dépose une notice nécrologique sur le R. P. Perry, membre du congrès de géographie d'Anvers de 1871 et membre correspondant de la société depuis sa constitution.

Le R. P. Perry, de la compagnie de Jésus, était né à Londres le 26 août 1833. Après avoir suivi avec grand succès les cours de mathématiques à l'université de cette ville, il fut nommé en 1859 professeur de mathématiques et directeur de l'observatoire au collège de Stonyhurst (Lancashire). Quatre ans plus tard, il quitta ce poste pour commencer ses études théologiques ; aussitôt qu'elles furent terminées, en 1868, il reprit la direction de l'observatoire et continua à remplir ces fonctions jusqu'à sa mort.

A diverses reprises le gouvernement anglais appela le R. P. Perry à faire partie des expéditions scientifiques chargées d'aller observer les éclipses du soleil ; la première à laquelle il prit part fut celle de 1870 en Espagne. En 1874, le directeur de l'observatoire de Greenwich le choisit comme chef de la mission envoyée à l'île Kerguelen, dans l'océan Indien, pour y observer le passage de Vénus, et lorsque ce phénomène se produisit une seconde fois en 1882, le P. Perry était installé à Madagascar. Lors de l'éclipse totale du 29 août 1886, la station de Carriacou (Antilles) lui fut confiée et l'année suivante il se rendit dans le même but en Russie, accompagné du D^r Copeland. Enfin, au mois de novembre dernier, il s'embarquait pour les îles du Salut (côtes de la Guyane) pour y étudier l'éclipse totale du 22 décembre. Le climat de cette contrée lui fut fatal et il succomba à une attaque de dyssenterie le 27 décembre 1889,

après avoir, comme il le disait lui-même, réussi mieux que jamais dans ses observations.

Le P. Perry s'était spécialement consacré aux études de physique solaire, dont annuellement il publiait les résultats avec ses autres observations météorologiques et astronomiques ; il faisait régulièrement hommage de ses publications à notre société qui avait l'honneur de le compter parmi ses membres. Il fit également un relevé magnétique de la Belgique ainsi que de l'est et de l'ouest de la France, et prit part au congrès international d'astrophotographie tenu à Paris en 1887.

Le P. Perry était conseiller de la société royale de Londres, membre de la société royale de météorologie, de la société de physique de Londres, etc. et occupait à sa mort la chaire de président de la société astronomique de Liverpool.

6. M. le président communique une lettre qu'il a reçue de M. le Dr J. Van Raemdonck et la réponse qu'il y a faite :

„ Saint-Nicolas (Waas), 17 février 1890.

„ *Monsieur le Président de la société de géographie d'Anvers.*

„ Après avoir avancé, dans le *Bulletin* de la société royale de géographie d'Anvers, que „ *Anvers est la patrie de Mercator* „ (t. VI, p. 242) et que „ *Gérard Mercator était Anversois* „ (t. XIII, p. 275), vous ne pouvez être surpris d'apprendre que ces propos sont réfutés dans les *Annales* du cercle archéologique du pays de Waas qui vont paraître dans peu de jours.

„ En ne répondant pas à ces propos, la direction de ce

cercle a pensé qu'elle aurait paru y acquiescer par son silence et accepter les conséquences qui en découleraient pour le pays de Waas au point de vue de la naissance de Mercator ; et elle a chargé de la réfutation le biographe de Mercator, qui a cru de son devoir d'accepter cette tâche dont il s'est acquitté dans des termes d'une honnête polémique.

» Un sentiment dont nos bonnes relations vous feront connaître la nature m'a engagé à vous notifier ma prochaine réfutation dont je vous enverrai un exemplaire, si vous m'en exprimez le désir.

» Agréez, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération distinguée.

» Docteur J. VAN RAEMDONCK. »

» Anvers, le 18 février 1890.

» MON CHER CONFRÈRE,

« En lisant le compte rendu de deux petits discours prononcés à la société de géographie, (dont l'un au moins était improvisé) dans lesquels je qualifiais, d'une manière générale, Mercator (né à Rupelmonde) d'*Anversoïs*, tout comme on qualifie ordinairement Claude Ptolémée (né à Peluse ou à Ptolémaïs de Thébaïde) d'Alexandrin, sans me préoccuper autrement du lieu de sa naissance, vous avez ressenti une impression douloureuse, et sans rechercher si ma qualification se rapportait au lieu de naissance ou à l'école dont Mercator fut la gloire, vous vous êtes demandé si tel devrait être le triste résultat des longs travaux, de la sévère et patiente enquête à laquelle vous avez soumis la vie de notre illustre savant, qu'un détail aussi intéressant que celui du lieu de sa naissance put continuer à être l'objet de doutes ! C'est, mon cher Confrère, faire preuve de

trop de modestie et m'attribuer plus d'ignorance que je ne le mérite.

« Je conçois que vous, qui êtes *Waisien*, vous soyiez fier d'avoir pour compatriote un grand homme aussi célèbre, mais quel intérêt voulez-vous que moi, qui ne suis ni Anversoïis, ni Rupelmondoïis, j'aie à vous contester le lieu de sa naissance ? Je ne crois pas que l'un ou l'autre puisse ajouter à sa gloire, et pour ma part, ce dont je m'enorgueillis avant toute autre chose, c'est qu'il soit *Belge*. Nous sommes placés sous ce rapport, mon cher Confrère, dans des conditions absolument différentes. Vous avez heureusement pu vivre à l'ombre de votre clocher, qui vous a inspiré l'idée patriotique de célébrer l'un des enfants de votre localité. Moi, depuis plus de quarante ans, j'ai quitté mon clocher pour servir mon pays, et j'ai acquis la conviction que la tendance au particularisme qui s'accroît chaque jour davantage dans notre patrie est un véritable malheur. Permettez-moi de réagir contre cette tendance, de toute mon énergie, dans la mesure de mes moyens.

« J'ai en si haute estime vos travaux, l'esprit consciencieux, persévérant et juste qui y préside, que je n'hésite pas à vous donner la plus complète satisfaction, en déclarant que je ne crois pas *qu'un homme de bonne foi puisse encore prétendre que Mercator soit né ailleurs qu'à Rupelmonde, ni ait un autre nom que de Cremer*, ainsi qu'on pouvait le croire avant vous : Cette question est pour moi définitivement jugée.

« Pourquoi alors avoir dit qu'il est Anversoïis, me direz-vous ?

« Pierre-Paul Rubens, le chef reconnu de notre grande école de peinture, a été souvent qualifié d'*Anversoïis* ou de *Flamand*, sans que ceux qui employaient ce mot aient prétendu qu'il fut des Flandres ou décidé s'il était né à Anvers ou à Cologne. Tous les jours Maltebrun, né en Danemark, n'est-il pas qualifié de *Français* ? Je suis parfaitement convaincu qu'il y a un réel danger à prendre les choses trop à la lettre, sur cette matière ; il n'y a pas longtemps, il me tombait sous le main en France, un livre d'étude, où, admettant avec

vous que Rupelmonde était la patrie de Mercator, l'auteur ajoutait qu'il était donc de Flandre, et que la Flandre étant vassale de la France, Mercator était Français ! N'avons-nous pas vu souvent traiter de *Mayençais*, d'*Africains*, etc. les généraux qui se distinguèrent à Mayence, en Afrique !! En qualifiant Mercator d'*Anversoïis*, je n'ai pas entendu donner d'autre portée à cette affirmation, mais à cette portée généralisatrice j'attache de l'importance, parce qu'elle répond à une idée plutôt qu'à un fait accidentel.

» Je suis pour ma part, convaincu, de l'existence en Belgique d'une grande *école de géographie*, qui se manifeste par un vaste ensemble de publications d'un caractère tout spécial et facile à déterminer ; cette école rivalise de gloire avec les écoles les plus illustres : *l'école d'Alexandrie* dans l'antiquité, *l'école de Venise* au moyen âge, *l'école* (ou académie) *de Sagres* à la Renaissance. Pas plus que l'école de Venise, l'école belge, dont le siège et le centre de production principal se trouve à Anvers, la ville cosmopolite qui répand ses publications dans le monde entier, n'a d'enseignement proprement dit et ne peut être nommée *école* qu'en donnant à ce mot la signification de « *manière commune* ». Elle se développe dans des ateliers isolés, indépendants, mais obéissant évidemment à des tendances identiques, tout comme son *école de peinture*. Vous vous étonnez, mon cher Confrère, que j'indique Mercator et Ortelius comme membres de cette école, faisant remarquer que Mercator vivait à Louvain. Je pourrais vous citer des membres de l'école vénitienne qui vivaient à Gênes, à Pise, à Rome, à Amalfi, et même en Espagne. Je n'hésite pas non plus à considérer Mercator comme le chef de cette école anversoïse, comme son véritable créateur, et à le placer, au point de vue scientifique, au-dessus d'Ortelius. N'est-ce pas rendre hommage à sa gloire que de dire qu'il fut un *Anversoïis* ? Ne serait-ce pas méconnaître la portée de son œuvre que de la considérer comme isolée ?

» S'il y a pour l'homme, en général, deux patries : « la

terre qui l'a vu naître » et « la société politique dont il est membre », il en est pour le savant et pour l'artiste une troisième « *le groupe dont il fait partie, dont il partage les idées et pratique la manière* » qu'on nomme spécialement *l'école*.

» Comment voulez-vous qualifier Mercator ? Il est né à Rupelmonde, faut-il le nommer un Rupelmondois ? Ce sera sans doute rappeler le lieu de sa naissance, mais comme je ne sache pas que Rupelmonde ait exercé aucune influence sur les progrès de la géographie, ce sera méconnaître absolument la valeur scientifique de son enfant ! Ses travaux furent tous exécutés à Louvain ou à Duysbourg. Faut-il dire qu'il fut Louvaniste ? Ce serait le ravalier au rôle de Gemma Frisius, et en faire un disciple de l'école ptoléméenne dont Mercator s'est séparé manifestement. Ce qui caractérise sa *manière*, c'est un état intermédiaire entre *l'école ptoléméenne* allemande et *l'école nautique vénitienne*, manière qui lui est commune avec tous les *Anversoïis*, y compris l'Italien Ottavius Pizanus. En qualifiant Mercator de chef de l'école anversoise, je crois faire plus d'honneur à Rupelmonde qui lui donna naissance, que Rupelmonde, en le réclamant comme son fils scientifique, ne ferait rejaillir de gloire sur lui. C'est le propre des grands hommes d'ennoblir les villes ou les pays où ils ont vu le jour.

» Mercator occupe dans l'histoire des sciences de son temps une place considérable, mais il eut le malheur de voir détruire et fausser son œuvre par des Hondius, plus marchands que géographes. La gloire de Mercator a survécu sans doute, mais il vous doit d'avoir rajeuni ses titres scientifiques, en recherchant, classant, rétablissant l'époque, le caractère et l'importance de chacune de ses œuvres. Vous avez démontré par sa biographie qu'il fut un géographe savant, habile et consciencieux. Ce n'est qu'en le rattachant à une école et à une époque, que l'on démontre aussi qu'il fut réellement un réformateur.

» En demandant à Anvers que l'on élève une statue à cette école, rappelant les hommes les plus remarquables groupés autour de Mercator, était-il logique de qualifier celui-ci de

Rupelmondois ? J'ai préféré rappeler le lustre qu'il jeta sur Anvers.

» A l'avenir je ne réponds pas, mon cher Collègue, de ne plus retomber dans le péché que vous me reprochez, mais ce à quoi je m'engage, c'est à éviter d'être désagréable à un confrère que je tiens en haute estime.

» H. WAUWERMANS. »

7. M. le président donne la parole à M. Andelsman, voyageur ottoman. L'orateur entretient l'assemblée de ses pérégrinations dans l'empire chinois et donne des renseignements étendus sur les usages, les mœurs et les coutumes de cet immense pays, qui commence à sortir de son isolement séculaire et où la Belgique pourrait trouver de nouveaux débouchés pour ses produits.

Des applaudissements unanimes accueillent le conférencier, et M. le président, après avoir vivement remercié M. Andelsman, lève la séance à 10 heures.

LA CHINE

par M. GEO. ANDELSMAN, voyageur ottoman.

Après avoir visité l'Australie, après avoir parcouru les mers du Sud, la Tasmanie, la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Calédonie, Loyalty, les Nouvelles-Hébrides, Fidgi, la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Bretagne, célèbre par l'épouvantable expédition du marquis de Rays, je résolus de me rendre en Chine.

Je n'ai pas l'intention de faire le récit de mes impressions de voyage ; je sais trop que tout voyageur est porté à exagérer ce qu'il a pu voir, mais enfin il faut admettre qu'en sept années consécutives bien des incidents peuvent se produire ; j'ai supporté bien des vicissitudes, bien des misères ; des épisodes émouvants, touchants ont eu lieu et qui pourraient vous intéresser, mais je tiens avant tout à ne pas être taxé d'exagération.

Ainsi, à mon arrivée en Chine, je visitai d'abord les villes ouvertes aux Européens, telles que Hong-Kong, Macao, Shanghai, puis petit à petit Swatow, Amoy, Canton, Whampoa, Foochow, Ning-Po, Tientsin, Wen-Chow, Chifoo, puis enfin je poussai dans l'intérieur jusqu'à Hankow sur le Yang-tse-Kiang à 600 milles des côtes, et à Chung-King à 1250 milles de la mer.

C'est vers cette époque que les hostilités franco-chinoises eurent lieu ; après avoir subi divers examens, je fus nommé

interprète de première classe et c'est en cette qualité que j'assistai à presque tous les épisodes de la guerre navale.

Envoyé à Formose, je débarquai à Kelung aussitôt après le bombardement et j'y restai plus de six mois.

Formose, une des plus grandes îles de l'Asie, est habitée par un peuple sauvage, brave, guerrier, ne vivant que de la chasse.

Les Chinois qui occupent aujourd'hui la côte ouest de l'île craignent beaucoup les Formosiens. Ils se maintiennent dans leurs positions et ne s'aventurent pas à l'intérieur.

Le sol est fertile, la végétation est partout riche et luxuriante.

Le riz, le sucre, le thé et le camphre sont les principaux produits cultivés et exportés ; comme le fait justement remarquer le consul général de Belgique à Shanghai, dans son rapport publié dans le dernier *Recueil consulaire*, les richesses minérales de Formose sont immenses et doivent attirer l'attention des Européens.

Malheureusement deux grands inconvénients s'opposent à ce que Formose devienne jamais un grand centre d'opérations.

1° Les ports sont d'un accès difficile et les navires ne s'y trouvent pas en sûreté. Tels sont : Keelung et Tamsui au nord, Takao et Tauwan-Fu au sud.

2° Le climat. En été la chaleur est excessive et, par contre, l'hiver ou plutôt la saison pluvieuse est épouvantable. Ce n'est pas de la pluie, c'est une inondation, c'est une trombe persistante renversant tout, détruisant arbres, huttes, submergeant des villages entiers, charriant journellement de nombreux cadavres.

C'était pour moi un affreux spectacle, mais aussi un vrai supplice. Obligé de rester à terre, je vivais dans l'eau ; je cherchais vainement un refuge pour manger ou pour dormir, l'eau finissait toujours par me gagner. Je m'étendais d'abord sur des chaises, puis sur les tables, puis sur les toits des maisons, la tête sur une pierre en guise d'oreiller, vêtu de

caoutchouc et de gigantesques bottes, tout était inutile ; à force d'être exposés, mes imperméables n'étaient plus que des éponges.

Les indigènes, accoutumés à ce climat, se tiennent sur leurs gardes et sont prêts à chercher, à la mauvaise saison, un lieu plus favorable.

Malgré ces contrariétés, malgré la guerre, j'ai conservé un assez bon souvenir de Formose et de ses habitants. Un soir, me trouvant dans une de leurs huttes, fumant tranquillement un mauvais manille, une vieille femme s'approcha de moi et m'offrit sa pipe. Dès que j'eus accepté, elle me demanda mon cigare ; après en avoir tiré quelques bouffées, elle témoigna sa vive satisfaction par des cris et par de bruyants éclats de rire. Le cigare alors passa de bouche en bouche et me fut religieusement rendu, après que chacun y eût goûté. Inutile d'ajouter que je n'en fis pas un long usage.

Les Indo-Chinois, en général, travaillent aussi peu que possible ; ils passent leur temps à fumer, à mâcher du bétel, qui leur donne un aspect repoussant, lèvres sanglantes, dents noires et rouges, ou mieux encore à chasser sur la tête les uns des autres un gibier.... je n'achève pas, mais c'est pour eux une distraction et un mets agréable. Je dois cependant dire que la nouvelle génération n'adopte pas ouvertement ces épouvantables coutumes et j'ajouterai même qu'il y a aujourd'hui un grand nombre d'hommes distingués parmi eux. Ainsi M. Petrouski, un véritable lettré, professeur au collège des interprètes de Saïgon, auteur de divers ouvrages fort appréciés, m'a grandement facilité l'étude de sa langue maternelle. C'est un homme d'un rare savoir et d'une vaste intelligence. Je suis heureux de saisir cette occasion pour lui envoyer l'expression de ma gratitude.

De Formose, je fus appelé à me rendre en Cochinchine ; c'est là que je fis mon plus long séjour. Vivant à la façon des indigènes, perpétuellement en contact avec eux, parcourant le pays entier, soit à pied, soit en char à buffles, je perdis

peu à peu mes goûts, mes sentiments, mes idées européennes, de sorte qu'aujourd'hui je suis loin de trouver répugnant tel ou tel plat annamite, ridicules, telles ou telles mœurs cambodgiennes, sauvage, ou si vous préférez non civilisée, la race chinoise en général. Ce n'est pas notre civilisation, mais ce n'en est pas moins une civilisation à part, plus avancée que la nôtre sur certains points, mais très arriérée, à notre avis, sur beaucoup d'autres.

D'abord, la désignation de Chine et de Chinois n'est pas juste ; ces noms qu'on leur applique généralement, n'ont aucune signification dans leur langue. Le pays, proprement dit, s'appelle *Cathay* et la population se compose d'éléments disparates et de races essentiellement différentes par les mœurs, les coutumes et le langage même.

Le Céleste Empire est sous la domination des Tartares-Mandchoux depuis 250 ans. Leur volonté est respectée dans tout l'empire, bien qu'à vrai dire, le Chinois ait absorbé le Mandchou.

Un fait curieux à citer, c'est que sur la scène, le Tartare a toujours le dessous, de même que dans nos pantomimes le représentant de l'autorité est toujours bafoué et rossé.

Comme signe distinctif, le Tartare porte les cheveux et la natte pendante ; le Chinois se rase à l'exception de la natte, qu'il porte souvent enroulée.

Le Tartare est trop fier pour exercer un commerce quelconque, même quand il a des capitaux.

Le Chinois, au contraire, trafique de tout, surtout quand il a de la fortune.

Le Chinois professe un certain mépris pour l'Européen, le Tartare tourne ses regards de notre côté.

En résumé, j'ai toujours eu à me louer des mandarins tartares et toujours à me plaindre des mandarins chinois.

Cette différence établie, j'appliquerai désormais le nom de Chinois à tous les habitants du Céleste Empire.

Le Chinois est idolâtre. Il a le San Kiaô, c'est-à-dire les trois

religions : le confucianisme fondé par Confucius ; le bouddhisme fondé par Shakiamuni ; le tauisme fondé par Laotszu.

Aucune d'elles n'est religion d'État, bien que le confucianisme passe parfois comme tel à cause de sa grande influence dans le monde officiel.

Toutes les trois sont tolérées et reconnues par l'État ; leurs frais sont supportés par la caisse spéciale de l'empereur.

Le Chinois peut vivre suivant le tauisme, célébrer le mariage d'après Confucius et mourir dans les bras de Bouddha.

Les principes du San Kiao sont la nature, les ancêtres, les héros ; mais le respect des ancêtres constitue la croyance la plus sacrée, le culte le plus respecté et en même temps le plus respectable des Chinois, des Annamites, des Tonkinois, des Mois, des Cambodgiens, des Laotiens, etc.

Des tablettes ornées d'inscriptions aux noms des morts se rencontrent partout et servent d'autel.

Quoi de plus beau, quoi de plus digne que cet amour poussé jusqu'à l'adoration !

N'est-ce pas là la meilleure morale en action ?

Le tauisme, beaucoup moins répandu que le bouddhisme, a pour principe que chaque matière possède une âme, qui, en dehors de l'élément, devient un génie. Ce qui m'a frappé dans les prières des tauistes, c'est la fréquente répétition des trois mots suivants :

YE, ce qui ne se voit pas.

HE, ce qui ne s'entend pas.

WEI, ce qui ne se sent pas.

On remarquera dans ces mots, qui n'ont aucun sens dans la langue chinoise, une certaine analogie avec le mot hébreu Yehovah et l'on en a conclu que Laotzu, fondateur de cette religion et contemporain de Confucius (V^e siècle avant J.-C.), a dû parcourir l'Occident et s'y rencontrer avec des Israélites.

Par suite de leurs différents cultes, les Chinois ont un grand nombre de jour fériés, tous consacrés à leurs divinités particulières. ! Les grandes fêtes sont célébrées avec beaucoup plus

de pompe que les fêtes civiles ou religieuses en Europe ; une foule immense assiège les temples, les travaux cessent partout, on ne s'occupe que de jeux, de festins, de spectacles. Mais la plus brillante fête chinoise est sans contredit la fête des Lanternes. On peut dire que la Chine est toute en feu, c'est une illumination générale, car dans cette fête on allume sans exagération plus de 200 millions de lampions.

Il ne faut pas oublier que les lanternes chinoises sont d'un travail si recherché que le prix s'élève parfois à 400 et 500 frs. chacune ; j'en ai vu de 10 mètres de circonférence, véritables monuments où l'on pourrait manger, dormir, recevoir des visites et faire des conférences.

Une autre supériorité de la Chine, c'est le feu d'artifice, c'est le vulgaire pétard ! Il est impossible de se faire une idée de l'éclat de ces fêtes de nuit, d'une originalité et d'une magnificence extraordinaires.

Les feux d'artifice sont très populaires ; on en fait usage dans toutes les cérémonies, mariages, naissances, processions et jusque dans les enterrements.

Les pauvres se contentent de faire brûler des pétards attachés de façon à former une chaîne de 8 à 10 mètres et suspendus au toit de la maison ou au bout d'un mât. On met le feu à l'extrémité pendante, les pétards sautent en faisant un vacarme d'autant plus grand que c'est par milliers et milliers de paquets qu'on les allume au même moment.

Entrons maintenant dans leur vie privée. J'ai assisté souvent à des mariages ; en général, voici comment ils se pratiquent :

Deux jeunes gens ayant le même nom de famille ne peuvent se marier. Or, comme il n'y a en Chine qu'une centaine de noms de famille, cette loi empêche bien des mariages. Une tradition veut que ce peuple ait été fondé par une colonie de 100 familles venue du nord-ouest. Les descendants de ces familles portent le même nom et se considèrent tous comme parents ; c'est la seule raison apportée à cette anomalie.

Des entremetteuses se chargent de toutes les démarches ;

les agences matrimoniales y sont d'utilité publique. Ainsi les conditions du contrat sont fixées avant que l'homme ait vu sa future ; en Europe, il demanderait au moins sa photographie ! La femme ne reçoit jamais de dot, c'est au contraire le fiancé qui doit remettre une certaine somme au père de la jeune fille, soi-disant pour couvrir les frais du mariage.

Du moment où les fiançailles sont publiées, la fiancée doit se tenir sur une grande réserve (n'oubliez pas qu'en Chine et surtout au sud les mœurs sont très relâchées) ; elle adopte une nouvelle coiffure, une autre toilette, doit porter d'autres vêtements et, quand elle sort, c'est dans une chaise hermétiquement fermée.

Le moment solennel arrive. Une procession est organisée ; c'est un défilé interminable de porteurs de bannières, de lanternes, d'oriflammes, de chaises, de tables portant le trousseau, les effets, la batterie de cuisine, etc., au milieu des cris, des vociférations, des pétarades. Le défilé se termine par la chaise dans laquelle se trouve renfermée la fiancée.

En arrivant chez le futur, celui-ci doit attendre à la porte pour recevoir sa dame, mais souvent il se sauve au lieu de se présenter. Il faut alors le chercher, le dénicher pour l'amener devant sa fiancée, toujours renfermée dans sa cage. Elle en sort enfin, le visage recouvert d'un voile épais et la cérémonie a lieu devant les tablettes des ancêtres et en présence de tous les parents. Après les prières et les genuflexions de rigueur, on lit quelques maximes. Alors l'instant le plus émouvant pour l'infortuné fiancé arrive ; sa future va enfin se montrer à lui, visage découvert.

Enfin un grand repas, comme le Chinois seul peut le comprendre et le prendre, est servi. Les hommes ont leur salle de festins présidée par le fiancé et les femmes se tiennent à part sous la présidence de la bienheureuse épouse, pendant qu'une bruyante musique retentit.

Aussi jugez de l'impatience du pauvre mari obligé de ronger

son frein, quand vous saurez que ces festins durent parfois trois jours !

Les quelques Européens qui, comme moi, ont vécu plusieurs années en Chine, n'ont pas adopté entièrement ces coutumes. Ils se contentent, après entente préalable, de verser une certaine somme au père et ils emmènent la fille voilée ou sans voile.

La principale occupation des Chinoises est la toilette. Elles passent leur temps à se farder, à se peindre le visage, à se coiffer, à combiner leurs mouvements soit en marchant soit en s'asseyant, de façon à ne déranger en rien la symétrie de leurs robes. On voit des femmes dont le visage est couvert de tant de blanc, de tant de rouge, qu'il est absolument devenu un masque. L'éventail est indispensable pour les deux sexes.

Les gens riches portent les ongles très longs, parfois de 6 à 8 centimètres, sans doute pour indiquer qu'ils ont des domestiques à leur service. Effectivement, ils ne peuvent rien faire, le moindre mouvement des mains pour saisir un objet quelconque leur cause un véritable supplice.

Puisque je traite des mains, je puis passer sans transition aux pieds.

La coutume de presser les pieds des petites filles, dès leur enfance, tend considérablement à disparaître. On ne voit plus guère que des vieilles femmes se trainer péniblement en s'appuyant sur leur parasol ; la jeune fille et la jeune femme d'aujourd'hui ne sont plus astreintes à cette horrible torture.

En Europe, on a de la peine à comprendre un goût aussi absurde et cependant n'y en a-t-il pas un autre tout aussi ridicule et certainement plus fatal à la santé des femmes ; je parle du corset et de cette manie de s'amincir la taille contre nature.

Dès qu'un Chinois est sur le point d'expirer, on lui met dans la bouche une pièce d'argent et l'on s'empresse de lui fermer la bouche et les oreilles.

A peine est-il mort, qu'on fait un trou au plafond ou au toit afin de laisser une issue à l'âme du défunt.

Le fils aîné ou le plus proche parent va à la rivière prendre l'eau destinée à laver le corps et la figure du mort.

Les bonzes ont eu le temps d'accourir avec leurs tams-tams, leurs gongs et leurs cymbales ; ils rédigent les inscriptions qui doivent être placées sur les tablettes de la famille, car chaque mort devient immédiatement un ancêtre.

Pendant trois jours, ces bonzes remplissent le voisinage de leurs lamentations, de leur musique infernale. Passez-moi ce terme appliqué à un concert religieux.

Le jour des obsèques arrive enfin ; le mort, revêtu de ses plus beaux habits, est déposé au fond d'un cercueil. Je dois dire, entre parenthèses, que les cercueils chinois, faits des bois les plus riches, sont des merveilles de solidité et de beauté.

Le prêtre s'avance en tête du cortège, récitant ses prières, semant sur la route des morceaux de papier doré, pour apaiser les mauvais génies, et frappant deux bassins en cuivre l'un contre l'autre pour les effrayer. Le corps vient ensuite, suivi d'une foule toujours considérable.

Au moment où le cercueil est descendu dans la fosse, de bruyants feux d'artifice sont tirés.

Le deuil dure deux et même trois ans.

Une autre cérémonie funèbre digne de remarque, c'est la fête des ancêtres, équivalant au jour des Morts.

Les branches de saule dominant ; les sampans, les maisons, les pagodes en sont ornés, on en porte sur soi et l'on se dirige vers les tombeaux, après s'être muni de liqueurs, de viandes, etc. ; on se prosterne à plusieurs reprises, puis on se livre aux douceurs du festin.

Cette façon de fêter les morts me rappelle l'enseigne d'un estaminet situé à Paris vis-à-vis du Père Lachaise :

Ici, on est mieux qu'en face.

Il n'y a pas de Père Lachaise en Chine ; les cimetières

clos y sont inconnus ; on enterre les morts un peu au hasard, dans les champs, sur la route, sur une colline, n'importe où, mais jamais dans l'intérieur d'une ville.

Puisque je viens de dire que dans toutes les cérémonies asiatiques les festins jouent un grand rôle, permettez-moi de vous en donner un menu.

On débute par le dessert, puis viennent ces plats étranges qui ont toujours eu le don d'exciter la curiosité des Européens, bien que fort peu aient eu le courage de s'en rendre compte.

Ainsi pour ma part, j'ai mangé des œufs de tortue de mer, des bourgeons de bambou, des côtelettes de chien, du gigot de tigre, des nids d'hirondelles etc., etc.

Je m'arrête, car je ne tiens pas à vous causer d'indisposition !

Le seul plat que l'Européen ait toujours mangé avec plaisir, c'est le cari. Très relevé, coloré de safran, accommodé aux crevettes ou au poulet, c'est un mets excellent, qui permet de résister aux plus grandes chaleurs et aux intempéries du climat.

Les Chinois n'ont ni cuiller ni fourchette ; ils se servent très habilement de baguettes.

Ils boivent du thé noir ou du thé rouge dans de fort petites soucoupes ; ils n'y mettent jamais de sucre. Ce qu'on appelle en Chine thé rouge est désigné en Europe comme thé vert. C'est un thé spécialement préparé avec de l'indigo pour les Européens ; aussi je puis vous assurer que le Chinois se gardera bien d'y goûter.

Un fait qui m'a également surpris, c'est l'horreur que les Chinois, les Annamites et autres peuples témoignent pour le lait. Ils prétendent que c'est du sang blanc, ce qui ne les empêche pas d'en fournir aux Européens.

Je ne puis m'empêcher de rire en me rappelant l'histoire suivante. Un de mes amis avait une vache ; l'indigène qui en prenait soin volait chaque jour une partie du lait pour le revendre à d'autres Européens. Mais, un beau matin, son maître le surprit en flagrant délit et, pour le punir, le força

d'avaler tout le lait volé. C'était là le plus grand châtiment qu'on pût lui infliger.

Parmi les divertissements auxquels se livre l'Asiatique, vient en premier rang le théâtre.

Le spectacle est beaucoup plus répandu en Chine qu'en Europe, bien que le comédien et l'auteur y soient méprisés. Les rôles de femmes y sont toujours remplis par des jeunes gens. Les troupes se montrent sur les places publiques ou vont de maison en maison ; dans les grandes villes, il y a des théâtres fixes. Les représentations durent parfois 24 heures ; le prix des places est très modique, car le public s'y renouvelle sans cesse.

Voici comment se compose l'orchestre. Les musiciens sont accroupis sur une natte et tiennent, les uns des tam-tams doubles, les autres des cymbales ou des hautbois, celui-ci un violon à deux cordes, rendant des sons épouvantablement aigus, celui-là une guitare à trois cordes dont les sons se rapprochent de ceux de la vielle. L'ensemble produit une cacophonie telle, qu'on se sauve immédiatement sans entendre le reste.

Quant aux décors, *Salamambo* n'a pas à craindre de comparaison. Supposez que cette scène représente un petit jardin, si le tableau suivant doit représenter un salon, un château, une forêt, l'acteur se lève et annonce : nous sommes au salon, au château, dans une forêt.

A son entrée, l'artiste doit déclarer et expliquer ce qu'il est. Ainsi il vous dira froidement : je suis à cheval !

Les artistes qui représentent des guerriers ou de grands personnages doivent porter des masques affreux, terribles, crier, s'époumonner et faire d'immenses gambades. C'est la marque d'un grand courage.

Quant à la musique vocale et instrumentale, elle est tout simplement horrible, effroyable, assourdissante.

On a prétendu que le théâtre est une école de morale. Singulière prétention, si elle s'applique au théâtre chinois.

Ainsi, j'ai assisté à la scène suivante : Un jeune guerrier fait une déclaration à une adorable jeune fille de douze printemps

et lui demande à se marier. Par modestie, et suivant son rôle, la jeune fille devait hésiter ; elle fit comprendre par gestes qu'elle avait peur du mariage, mais ces gestes furent d'une telle nature qu'il me serait très difficile de les reproduire ici. Et cependant un éclat de rire général les accueillit!

Le Chinois est très entreprenant, très actif, très sobre, mais par contre il est très joueur. J'en ai connu un qui, après avoir perdu tout ce qu'il possédait, espèces, marchandises, effets, créances, etc., est arrivé à se mettre lui-même en vente pour une somme d'environ 10,000 francs, en proposant de rester cinq ans révolus au service du vainqueur. L'enjeu fut accepté pour 3,000 francs ; le malheureux perdit encore et s'arrachait quelques débris de sa queue lorsque son nouveau maître lui intima l'ordre de se rendre immédiatement à sa nouvelle demeure, ce qu'il fit sans murmurer.

Le Chinois est joueur, mais il n'est pas buveur ; ainsi un de leurs plus grands plaisirs consiste à deviner les nombres ; c'est du reste le jeu italien appelé la *mourre*, mais ce qui en fait l'originalité, c'est que le perdant seul doit boire, bon gré mal gré, le sam-chou, et que c'est le gagnant qui paye.

Heureusement les Chinois ne se livrent à tous leurs divertissements que pendant les jours de fête.

En arrivant dans n'importe quelle ville du littoral, on est d'abord frappé par le grand nombre de jonques. Il existe beaucoup plus de variétés de navires chinois qu'on ne le suppose en Europe.

Les Chinois ont toujours été d'excellents marins, d'habiles pêcheurs ; l'adresse et l'agilité de leurs pilotes sont proverbiales.

Bien qu'on leur attribue l'invention de la boussole, on ne se sert pas plus, sur les barques, de cet instrument que du compas, du sextant, etc. On se dirige d'après les courants, les caps et les vents.

Rien qu'à Hong-Kong, plus de 30,000 familles vivent dans leurs jonques ou sampans et gagnent leur pain ou plutôt leur

riz, soit en pêchant, soit en faisant le service des navires mouillés en rade.

Je me rappelle un stratagème employé par des Chinois pendant le blocus de Formose. Surpris près des côtes par une baleinière française, ils se jetèrent à la mer après avoir lancé un certain nombre de noix de coco, ce qui empêcha les marins français de distinguer les têtes des nageurs.

Quant à l'opium, qu'il me suffise de dire qu'il y en a plusieurs sortes, provenant de l'Inde et même de la Turquie ; mais depuis un certain nombre d'années, on cultive en Chine le pavot d'où s'extrait cette funeste drogue.

Le fumeur fait bouillir l'opium et le recueille dans une pipe de bambou dont l'orifice est grand comme celui d'un fume-cigarettes. Deux ou trois aspirations épuisent la pipe.

Ce n'est certainement pas l'usage, mais l'abus qui produit l'effrayant amaigrissement que l'on remarque chez bien des Chinois ; l'excès est aussi funeste que celui des liqueurs fortes en Europe. Ainsi, j'ai fumé de l'opium d'une façon très modérée, je n'ai jamais rien senti qu'un goût très agréable, mais les apprêts sont beaucoup trop longs pour me donner satisfaction. Je préfère le cigare ou la cigarette.

Un seul mot sur la langue chinoise. La langue écrite renferme un nombre considérable de caractères, dont chacun représente une idée comme les chiffres arabes représentent un nombre.

La langue parlée est très pauvre ; elle se compose de 3 à 400 monosyllabes dont l'accent modifié permet de rendre près de 1200 idées.

De même un Wallon ne comprend pas le Flamand, bien qu'étant tous deux Belges, de même un habitant de Foo-Chow ne comprendra pas un Cantonais.

Et pour achever la comparaison, les Chinois des dix-huit provinces de la Chine comprennent la langue écrite de même qu'un Anglais, qu'un Allemand, qu'un Français comprendront le chiffre 25 écrit en chiffres.

Il y a aussi un dialecte en usage dans les ports ouverts. En

voici un échantillon : « Me talkee tue, you sabe. » (je parle vrai, vous savez).

Enfin, pour terminer ce sujet, je citerai une fable chinoise :

Un malheureux singe tombé aux griffes d'un tigre, le supplia d'être laissé en vie, lui promettant une bien meilleure proie.

Le tigre accepta et le singe le conduisit près d'une colline où se trouvait un âne, animal que le tigre n'avait jamais vu.

Plein de sang-froid, l'âne dit au singe :

« Mon bon ami, tu m'as toujours amené deux tigres jusqu'à présent, comment se fait-il qu'aujourd'hui tu ne m'en amènes qu'un seul ? »

A ces mots, le tigre s'enfuit !!

La Chine, par son immense étendue, est appelée à devenir un débouché important. Le gouvernement est à la veille d'abandonner définitivement son système d'isolement ; déjà ses mers, ses rivières sont couvertes de vaisseaux portant le pavillon impérial, déjà des lignes télégraphiques relient les principales villes au monde entier, le téléphone y a été également implanté.

C'est donc un nouveau monde qu'il s'agit de transformer d'européaniser ou d'américaniser, si je puis m'exprimer ainsi.

Bientôt nous apprendrons la création de lignes de chemins de fer ; or quel pays présente plus de facilité et plus de chance de réussir que la Chine ?

Quelles sont les conditions premières d'une telle exploitation, si ce n'est un vaste pays et une population intense ?

Je crois donc utile d'appeler l'attention publique vers l'extrême Orient.

N'oubliez pas que le Chinois est l'être le plus probe, le plus scrupuleux, dans les relations commerciales.

N'oubliez pas qu'il dispose presque toujours d'un solide capital.

N'oubliez pas que le crédit n'est pas en odeur de sainteté auprès des Chinois, et que du reste, tous les comptes arriérés doivent être réglés, coûte que coûte, avant le jour de l'an.

Rappelez-vous que là-bas, sur place, ils ont un avantage

incontestable sur les Européens, parce qu'ils achètent quand le marché est favorable, parce qu'ils n'ont presque jamais recours à l'assurance, parce qu'ils vendent eux-mêmes en gros et en détail et sauvent ainsi les frais d'intermédiaire.

Rappelez-vous que les objets manufacturés que ce peuple économe et riche veut bien accepter doivent se recommander par la modicité des prix.

Rappelez-vous que les produits qui y trouveront toujours un écoulement facile, sont les produits bruts.

Rappelez-vous que des milliers ou plutôt des millions de Chinois vont à l'étranger, prennent des habitudes nouvelles et s'en retournent dans leur foyer y faire connaître nos mœurs et nos usages.

Rappelez-vous que vous avez d'excellents agents consulaires en Chine, à même de vous fournir tous les renseignements.

Et maintenant examinez la situation de l'empire céleste, entouré sinon d'ennemis, du moins d'ambitieux et dangereux voisins.

Les Français viennent de s'emparer de deux provinces vassales et d'imposer le protectorat au Cambodge.

Les Anglais, jaloux, ont mis la main sur la Birmanie et leurs vaisseaux sont là, menaçants, prêts à intervenir, à la moindre occasion.

Les Portugais possèdent la presqu'île de Macao ; leurs petites canonnières, avec leur faible tirant d'eau, sont à même de pénétrer au cœur du pays.

Et la Russie, n'est-elle pas aussi une voisine dangereuse.

Les États-Unis, l'Allemagne n'ont pas de possession, mais leur puissance porte ombrage à la Chine.

Les Espagnols ont continuellement à Manille de 10 à 12,000 hommes tandis, que les Hollandais entretiennent dans leur riche colonie de Java une véritable armée et une flotte de 30 vaisseaux. :

Croyez-vous que le gouvernement chinois puisse envisager d'un bon œil les propositions de ses aimables voisins ?

Ne croyez-vous pas qu'un pays, sans autre ambition que celle d'étendre ses relations, obtiendrait facilement une compensation aux sacrifices qu'il serait obligé de faire?

Et puisque la question a été posée dernièrement dans les journaux et dans une brochure, ne pensez-vous pas qu'il est temps de répondre et de prendre une décision?

Je ne vois pas l'utilité de reprendre un par un tous les arguments apportés par le baron Julien Leys dans la brochure mentionnée, mais je dois déclarer que j'en approuve la plus grande partie et comme lui je dirai :

Allons, Belgique, toi qui est petite par l'étendue, mais grande par le commerce, par l'industrie, va trouver ce géant, soumets-lui tes produits, crée-toi de nouveaux débouchés, envoie tes ingénieurs, tes mécaniciens, tes artistes, et l'avenir t'appartiendra !

L'on a toujours besoin d'un plus grand que soi !!!



SÉANCE GÉNÉRALE DU 22 MARS 1890.

ORDRE DU JOUR : 1° Procès-verbal. — 2° Nomination de membres du conseil pour la période 1890-96. — 3° Nomination de M. E.-A. Grattan comme vice-président honoraire de la société. — 4° Annonce de l'arrivée de Stanley. — 5° Conférence de M. le professeur AD. DE CEULENEER sur *le Colorado*.

La séance est ouverte à 8 1/2 heures dans la salle des États à l'hôtel de ville.

Au bureau prennent place MM. le général Wauwermans, président, P. Génard, secrétaire général, le comte Oscar Le Grelle, trésorier, H. Hertoghe, bibliothécaire, et M. Ad. de Ceuleneer, professeur à l'université de Gand.

1. Le procès-verbal du 25 février dernier est lu et approuvé.

2. M. le président annonce qu'en séance du 19 mars dernier, MM. Christophersen, Delcourt, Génard, Henrard, Langlois et Smekens ont été nommés membres du conseil pour la période 1890-96.

3. M. le vice-président Grattan ayant exprimé le désir de déposer le mandat qu'il tenait de la société, l'assemblée des membres effectifs, en reconnaissance des grands services rendus à la société par l'honorable membre, lui a décerné le titre de vice-président honoraire.

4. M. le président annonce l'arrivée prochaine de Stanley ; l'assemblée des membres effectifs a délégué MM. Wauwermans, Langlois et Ernest Grisar pour faire partie d'une commission à nommer par l'Administration communale et la Chambre de commerce pour la réception du grand voyageur.

5. M. de Ceuleneer fait une conférence sur le *Colorado*. Après avoir fait l'historique de la découverte de cet État de l'Union américaine, l'orateur en énumère les richesses agricoles et minières et termine son éloquent récit par la description du spectacle grandiose que le touriste peut admirer dans la région du grand Cañon.

M. le président remercie vivement M. de Ceuleneer de sa belle conférence et lève la séance à 10 heures.

LE COLORADO

par M. Ad. DE CEULENEER, professeur à l'université
de Gand.

MESDAMES, MESSIEURS,

Lorsque le secrétaire de la société me fit l'honneur de me demander de faire une conférence, j'acceptai cette aimable invitation uniquement dans l'idée qu'on n'attendait de moi qu'une courte communication, sans prétention scientifique aucune, relative à l'une ou l'autre de ce que j'appellerai mes excursions de professeur en vacances.

Si par suite de voyages assez fréquents on peut acquérir un certain talent d'observation, ce ne sont cependant pas les voyages qui parviendront à développer en nous le talent de bien dire ce que nous avons observé. Je dois donc demander toute votre indulgence et je vous prie de considérer le présent entretien non comme une conférence mais bien comme une simple causerie.

J'aurai l'honneur de vous entretenir du Colorado, un des États les plus jeunes, les plus intéressants et les plus riches de l'Union américaine.

Et d'abord permettez-moi de rappeler brièvement en quelles circonstances se fit la découverte de la splendide contrée à laquelle on a si justement donné le nom de Suisse américaine.

Le 21 avril 1519 est une des dates les plus marquantes de l'histoire du monde.

Ce fut en ce jour qu'Hernan Cortès découvrit cette partie du golfe du Mexique où il fonda la ville baptisée du nom de La Vera-Cruz parce que c'était un jour de Vendredi Saint qu'il aborda en cet endroit. Vous n'ignorez pas sans doute les grandes lignes historiques de cette conquête que je ne puis pas même me hasarder d'esquisser ici, sous peine de dépasser les limites du sujet que je me suis imposé.

Laissez-moi vous rappeler cependant que les succès remportés par l'illustre *conquistador* ne furent si rapides et si prodigieux que grâce à des circonstances éminemment favorables.

Le despotisme de Moctecçuma faisait murmurer bien des caciques, ses feudataires, et les sacrifices humains de plus en plus nombreux répugnaient à quelques-uns de ceux-ci. De plus les chevaux, amenés par Cortès, étaient les premiers que les Indiens eussent vus : ils firent sur eux une impression aussi terrifiante que les éléphants de Pyrrhus sur les Romains à la bataille d'Héraclée. Et pour ce qui est de Malina, dont je regrette de ne pouvoir dire ici la triste et poétique légende, cette jeune princesse aztèque fut le véritable ange conducteur du *conquistador*.

Grâce à sa double connaissance de la langue maya et de la langue aztèque, elle lui servit d'interprète, devint bientôt sa précieuse conseillère ; et, comme elle était adorablement belle, elle ne tarda pas à devenir son amante. Sans elle Cortès eût cheminé en aveugle parmi les diverses nations de l'Anahuac ; et, au lieu de les conquérir, il en serait probablement devenu la victime. Le grand conquérant l'oublia trop dans la suite, les historiens de la conquête citent à peine le nom de Malina ; mais les Indiens, eux, ne l'ont point oubliée : sa légende leur est connue à tous ; et, Cortès lui-même, dont ils ignorent le nom espagnol, ils ne l'appellent jamais que Malitzin, c'est-à-dire le maître de Malina.

Je ne fais que citer ce siège célèbre de Mexico qui ne dura pas moins de 75 jours, — du 30 mai au 13 août 1521, — et qui n'a son pareil dans l'histoire moderne que celui de Saragosse que l'Espagne n'a point encore oublié.

Je ne rappellerai pas non plus les expéditions entreprises par Cortès et par ses lieutenants pour conquérir tout le plateau de l'Anahuac, l'Yucatan et le Honduras ; mais, à son retour d'Europe, Cortès, qui était tombé quelque peu en disgrâce auprès de son maître, alors aussi le nôtre, Charles-Quint, grâce aux intrigues de ses ennemis, de ses détracteurs et surtout de ses envieux, et qui n'était plus que le chef militaire de la Nouvelle-Espagne, songea à conquérir de nouveaux titres à la reconnaissance du plus puissant prince de l'époque. Il entreprit alors trois expéditions vers les contrées septentrionales du Pacifique, cherchant de ce côté, comme il l'avait déjà fait du côté de l'Atlantique, une voie naturelle de communication entre les deux Océans. Vous le savez, le problème du Panama ne date pas d'hier ; il exista du jour où l'illustre Nuñez de Balboa planta le premier la bannière espagnole dans les eaux azurées du Pacifique. (29 septembre 1513) ⁽¹⁾

Ces expéditions ne furent pas couronnées de succès ; et Cortès, pendant un nouveau séjour fait en Europe pour se justifier des nombreuses attaques portées contre lui, expira le 2 décembre 1547 dans un petit village des environs de Séville, Castilleja de la Cuesta, sans avoir réussi dans ses derniers projets de conquêtes. Il n'était âgé que de 63 ans ; et comme si, même après sa mort on ne pouvait laisser dormir en paix de son dernier sommeil le grand *conquistador*, un des personnages les plus chevaleresques de l'histoire, son corps fut transporté d'Espagne à Tezcoco en 1562 ; en 1629

(1) RUGE. *Gesch. des Zeitalters der Entdeckungen*. Berlin, 1881. 387 sqq. ; J. F. SULLIVAN. *Rep. of historical and technical information relating to the problem of interoceanic communication by way of the american isthmus*. Washington, 1883, p. 10.

on l'enterra dans l'église du couvent de San-Francisco de Mexico, — la même où notre illustre compatriote fra Pedro de Gante passa une grande partie de sa vie ; — en 1794, on le transporta à l'église de Jésus, attenante à l'hôpital que Cortès avait fondé. Enfin en 1823 la Révolution dispersa ses ossements ; et l'on sait encore moins ce que sont devenus les restes mortels de celui qui fut Hernan Cortès qu'on ne peut le dire de Colon lui-même.

J'eus beau chercher dans l'église de Jésus l'endroit précis où ceux-ci avaient été déposés dans le temps ; personne ne s'en souvenait plus.

Mais si les expéditions de Cortès restèrent sans résultats immédiats, elles n'en firent pas moins connaître l'existence de terres situées au delà du plateau de l'Anahuac.

D'autres circonstances vinrent encore appeler l'attention sur les conquêtes à faire dans ces régions inconnues.

Déjà en 1530, un Indien avait parlé au gouverneur civil de la Nouvelle-Espagne, à Nuño de Guzman, d'un pays situé au delà du désert de Chihuahua, pays riche en or et en argent et possédant des cités merveilleuses, les *Siete ciudades*. Guzman eut un vif désir de conquérir ces contrées ; mais il ne put arriver que jusqu'à Culiacan, dans l'État actuel de Sinaloa, non loin du golfe de Californie, alors encore connu sous le nom de mer de Cortès.

Le premier Européen qui traversa cette contrée mystérieuse fut Cabeza de Vaca avec ses trois compagnons d'infortune, Andres Dorantes, Alonso del Castillo Maldonado et le nègre Estebanico. C'étaient les derniers débris de la désastreuse expédition de Narvaez. Partis de la Floride, ils furent les premiers à traverser le continent de l'Amérique septentrionale : ils passèrent le Mississipi et l'Arkansas, parcoururent le Nouveau-Mexique, aperçurent probablement le grand Cañon du Colorado dans l'Arizona et arrivèrent à Culiacan en 1536, y faisant un récit merveilleux des territoires qu'ils avaient parcourus.

Trois années plus tard, en 1539 le franciscain fra Marcos

de Niza revint lui aussi du Nouveau-Mexique et parla, avec une exagération toute méridionale, des richesses des villes du Rio Gila, du pays de Cibola et des Siete ciudades.

Le vice-roi Mendoza ayant ajouté foi à ces relations exagérées, envoya vers le Nord une grande expédition en 1540. Coronado en fut le chef. Il quitta Compostella le 17 avril 1540. De son côté, Pedro de Alarcon partit le 9 mai de La Natividad et remonta avec deux caravelles, le *San-Pedro* et la *Santa-Catalina*, le golfe de Californie. Alarcon entra dans le rio Colorado (Buena Guia) et remonta ce fleuve jusqu'à une certaine distance au delà du confluent du Rio Gila (33° degré de latitude). Coronado, de son côté, passe la Sonora, traverse le désert de Chihuahua et atteint enfin, avec une troupe de plus de 1000 hommes, cette mystérieuse Cibola, ce Tombouctou américain, comme l'appelle Alex. de Humboldt ⁽¹⁾. Non loin de là il voit aussi les six autres cités ; mais au lieu des villes riches et somptueuses dont on avait tant parlé, il n'y rencontra que de misérables villages d'Indiens Zúnis dont les pueblos modernes du Nouveau-Mexique nous donnent une idée des plus exactes ⁽²⁾.

Ces pueblos sont des plus intéressants à visiter, tout particulièrement pour l'ethnographe, mais loin de parler de richesses, il faut déjà de la bonne volonté pour y reconnaître une certaine aisance. Un des capitaines de Coronado, Cardenas remonte avec quelques hommes vers le nord-ouest et arrive sur le plateau du grand Cañon du Colorado. Coronado lui-même pousse vers le nord-est, vers Quivira, et ne s'arrête probablement qu'au Missouri, à l'extrémité du Kansas. Il arriva jusqu'au 40° degré de latitude nord ⁽³⁾.

(1) Histoire de la géographie. II. 274.

(2) J. H. SIMPSON. *Coronado's march in search of the "seven cities of Cibola" and discussion of their probable location*. Washington, 1884 (Smiths. Rep. 1869) ; H.H. BANCROFT, *History of the Pacific States of North America*. Vol. X. *North Mexican states*. San Francisco, 1883. p. 82 sqq.

(3) A. F. BANDELIER. *Historical introduction to studies among the sedentary Indians of New-Mexico*. Boston 1883 ; W. DAVIS. *The spanish conquest of New-Mexico*. Doylestown, 1869.

Tels sont les plus anciens et même presque les seuls renseignements positifs que nous possédions sur le Colorado. Dans la suite, c'est tout au plus si de loin en loin cette contrée, dont les conquérants avaient tant parlé, est mentionnée par quelque jésuite missionnaire établi sur les côtes de la Californie et se rendant parfois au Colorado pour y travailler à la conversion des Indiens.

La contrée fut ainsi complètement oubliée, son nom ne se rencontre même pas sur les cartes du siècle dernier et ce ne fut que vers le milieu de ce siècle qu'on en fit pour la seconde fois la découverte.

En février 1848, le Suisse Lutter recueillit le premier de l'or en Californie. Le bruit s'en répandit avec la rapidité d'un éclair et en peu de mois des aventuriers accoururent au nouvel Eldorado de toutes les parties du monde. Un mouvement analogue se produisit lorsqu'en 1857 on trouva de l'or sur les rives de la South Platte ⁽¹⁾. Une exploitation s'organisa aussitôt sous la direction de Oaks et de Barker, qui s'établirent aux bords du Cherry Creek. Quelques aventuriers réussirent ; le gouvernement de Washington se rendit bientôt compte de l'importance de la découverte. Dès 1861 il reconnut le Colorado comme territoire ; et le Congrès l'admit dans l'Union, comme *Centennial State*, le 1 juillet 1876.

Au moment de la découverte de l'or dans le Colorado, cette immense contrée était quasi inconnue. A part quelques Mexicains, aucun blanc ne l'habitait. Dans les plaines de l'est tout comme dans celles du Kansas, le bison, le plus noble représentant de la faune américaine, régnait en maître et les montagnes étaient occupées par quelques tribus indiennes. Actuellement celles-ci, surtout les Utes, ont dû chercher un

(1) Déjà Pike raconte qu'il rencontra en 1805 à Santa Fé James Parsley de Bairdstown (Kent.) qui disait avoir trouvé de l'or dans la région de *Pike's peak*. — Cf. PIKE. *On account of expeditions to the sources of the Mississippi and through the western part of Louisiana in the years 1805, 1806 and 1807*. Philadelphia, 1810, cité dans PETERMANN'S *Mitth.* 1866. 445.

dernier refuge dans la Sierra Madre encore quasi inexplorée. En 1860 le Colorado possédait 34,197 habitants et actuellement l'État en compte plus d'un demi-million.

C'est sur le rapide développement de cette contrée que je vais avoir l'honneur d'appeler pendant quelques instants votre bienveillante attention ⁽¹⁾.

L'État du Colorado, que je vous prie de ne pas confondre avec le grand fleuve qui porte le même nom mais qui ne passe pas par le territoire, occupe l'espace compris entre le 37° et le 41° degré de latitude, et le 102° et le 109° degré de longitude. Sa superficie est de 270,644 kilomètres carrés : elle égale donc la moitié du territoire de la France actuelle et l'État est neuf fois plus grand que notre petite Belgique, qui n'occupe qu'une superficie de 29,455 kilomètres carrés.

Cet État central est limité par le Nebraska, le Wyoming, l'Utah, le New-Mexico et le Kansas. Ce n'est pas uniquement, comme la Suisse, un pays de montagnes : la partie orientale se compose de vastes plaines qui ne sont que la continuation de l'immense plateau du Kansas et du Nebraska méridional. La partie occidentale est occupée par trois chaînes parallèles des Montagnes Rocheuses, qui y atteignent leurs plus grandes proportions. Au centre du Colorado la chaîne de montagnes est large de 120 milles, entrecoupées par quelques immenses vallées, car tout est gigantesque dans cette contrée, vallées qu'on appelle des *parks*, vrais jardins naturels auxquels la main de l'homme ne pourra toucher sous peine d'en diminuer le charme. A peu près au centre des trois chaînes de montagnes s'élève, à 14,297 pieds d'altitude, le Mount Lincoln, que le célèbre géologue Hayden prit comme base de ses travaux hypsométriques. Du haut du Lincoln on peut compter jusqu'à deux cents pics de plus de 13,000 pieds d'altitude ⁽²⁾.

(1) FOSSET, *Colorado, its gold and silver mines, farms and stock ranges, and health and pleasure resorts*. New-York, 1880 ; E. INGERSOLL, *The crest of the continent*. Chicago, 1888.

(2) PETERMANN'S *Mith.* 1874, 149.

Cette division même du sol en pays de plaines et pays de montagnes vous indique déjà que le Colorado est un pays agricole, un pays de pâturages — en 1887 il ne renfermait pas moins de 57,000 bêtes à cornes, 123,000 chevaux et 1,149,000 moutons, — et aussi une région minière et industrielle. C'est la plus riche de toute l'Union après celle du Montana.

On y trouve du fer, du cuivre, de l'étain, du sel, de l'or et surtout de l'argent dont on extrait pour environ 25 millions de dollars par an ; mais toutes ces richesses naturelles seraient d'une exploitation difficile, et surtout dispendieuse, si l'on ne possédait en même temps l'agent principal de toute industrie, c'est-à-dire le charbon.

Je vous disais que le Colorado était un État central ; bien plus que tout autre, son développement dépendait donc des facilités de communication.

Au temps où le Colorado était une *terra incognita*, les moyens de communications étaient nuls et un voyage de New-York au Colorado constituait une véritable expédition presque aussi difficile que l'est encore de nos jours un voyage dans l'Afrique centrale.

Pour s'en faire une idée, il suffit de se rappeler les relations de voyages de notre illustre compatriote le P. de Smet, — je tiens à le citer, car il était Termondois comme moi, — on n'a qu'à se souvenir aussi du célèbre exode des Mormons. Le Missouri constituait alors la limite du monde civilisé. Après que Joseph Smith eut été assassiné le 27 juin 1844 dans la prison de Carthage (Illinois), les Mormons quittèrent Nauvoo le 4 février 1846, traversèrent le Mississipi sous la direction de Brigham Young, menuisier de son état, et mirent une année et demie pour traverser ces plaines du Far West que l'on parcourt actuellement en un peu plus de deux jours. Ils n'arrivèrent à Salt Lake que le 23 juillet 1847 et en peu d'années ils transformèrent le désert de l'Utah en véritable jardin. Leur capitale, Salt Lake city, compte aujourd'hui plus de 30,000 habitants. Mais même à une époque plus rapprochée de nous, on n'arrivait

pas sans peines, sans fatigues et surtout sans dangers jusqu'au Colorado. Il faut lire, dans le célèbre livre d'Hepworth Dixon *La Nouvelle Amérique*, ce qu'était ce voyage en 1866 et quels étaient les agréments de l'Overland Mail (1). Actuellement, grâce à cette activité vertigineuse propre aux Américains du Nord, des chemins de fer sillonnent toute la contrée ; on se rend de New-York à Denver avec autant de facilité et avec moins de fatigue que de Paris à Marseille, et le Colorado est réuni à toutes les grandes lignes transcontinentales. Il y a peu d'années, on ne pouvait en citer qu'une seule, aujourd'hui il existe déjà cinq grandes lignes réunissant les deux Océans.

Je les cite à titre de curiosité : Le Canadian Pacific réunit Montréal à Vancouver et parcourt une distance de 2906 milles. (donc près de 5000 kilomètres.) C'est le dernier en date : il ne fut ouvert qu'en 1887. Le Canadian sera bientôt réuni au réseau du Northern Pacific par une voie ferrée qui traversera la Colombie britannique pour aboutir à Scattle (Wash.) Le Northern Pacific, terminé en 1883, traverse le Wisconsin, le Minnesota, le Dakota, Montana, le Washington et l'Orégon. Le troisième réseau, le premier en date, est l'Union Pacific, qui commence au Missouri à Councill Bluffs pour aboutir à San-Francisco après un parcours de 1867 milles. C'est la première ligne qui traversa les Rocheuses. On se rendra compte des difficultés que les ingénieurs eurent à surmonter en se rappelant que l'altitude de Councill Bluffs est de 900 pieds et que, pour atteindre le point culminant de toute la ligne, Sherman, il faut s'élever jusqu'à 8247 pieds. Déjà en 1846 on avait émis l'idée de réunir les deux océans au moyen d'une voie ferrée ; les travaux ne furent cependant commencés qu'en 1863 et le 10 mai 1869 on plaça le dernier rail à *Promontory point* : date mémorable, car depuis ce jour il n'y avait plus de distance pour les communications dans l'Union américaine. Les frais de construction avaient été de près d'un milliard de francs, mais cette somme était minime eu égard aux immenses avantages qu'on allait en retirer. On l'a dit

(1) Cf. aussi PETERMANN'S *Mitth.* 1866, 236.

depuis longtemps : ce sont les montagnes et non les rivières qui séparent les peuples. Du jour donc où l'on était parvenu à établir une communication rapide entre l'est et l'ouest par dessus cette épine dorsale du continent américain qui s'appelle les Rocheuses, l'homme avait remporté une victoire décisive sur la nature ; conquête d'un prix inestimable, car dès lors, au point de vue du commerce, de l'industrie et aussi de la civilisation, la barrière des Rocheuses était supprimée.

L'Amérique occidentale et l'Amérique orientale se complètent mutuellement. La côte occidentale présente plus d'analogies avec la nature et les productions de l'Asie. Pays de montagnes, le sol est naturellement sec, les bois sont rares ; la contrée est surtout propre à la culture de la vigne, à l'élevage des vers à soie, à celui des troupeaux. La production en laine peut être comparée à celle de l'Australie ; — c'est surtout un pays minier riche en or, en argent et en cuivre. La côte orientale, par contre, rappelle davantage l'Europe : pays humide et boisé, riche en fer et en charbon et dont le sol est admirablement propre au développement de l'agriculture. Du jour où les deux côtes étaient réunies, l'Amérique put songer à travailler à se suffire à elle-même et à se passer de plus en plus des produits du Vieux Monde. Aujourd'hui on se rend de New-York à San-Francisco en six jours. Jadis la route du cap Horn en exigeait de cent à cent quatre vingt et celle de Panama vingt-deux ⁽¹⁾.

Restait à rendre cette communication de plus en plus rapide en multipliant les lignes ferrées.

L'Atlantic and Pacific réunit aussi San-Francisco au Missouri (2415 milles) — le plus haut point est un peu avant Las Vegas (New-Mex.) au tunnel State Line (7622 p.) ; — seulement la tête de ligne se trouve bien en aval du fleuve ; elle n'est autre que cette petite merveille de croissance Kansas city (765 pieds) hameau en 1839, gros village avant la guerre de sécession (5000 habitants en 1857) ; 15000 en 1869 et actuellement grande ville de 150,000 habitants. Enfin il y a encore le Southern Pacific dont

(1) Cf. PETERMANN'S *Mitth.* 1869, 219.

le parcours est le plus long (2495 milles), qui réunit San-Francisco à la Louisiane et aboutit à cette ville tristement célèbre par les nombreuses épidémies dont elle a été si souvent victime, que les Français appellent encore toujours la Nouvelle-Orléans, mais que les Yankees ne connaissent pas autrement que sous le nom de New-Orleans.

Aucune de ces grandes lignes, vrai cercle de fer, mais de fer vivant, entourant l'immense territoire de l'Union, ne traverse le Colorado; seulement un réseau complet et splendide réunit cet État à chacune d'elles. Denver a été tout naturellement choisie comme centre de ce réseau. La première ligne qui relia la capitale du Colorado au monde civilisé fut le Denver Pacific road, qui part de Denver pour aboutir à Cheyenne (Wyom.) et qui fut livrée à l'exploitation le 22 juin 1870. A 20 ans de distance, l'*Union depot*, construction splendide qui ne coûta pas moins de 450,000 D. — permettez-moi de citer ces chiffres, car n'oublions pas que nous sommes en Amérique et en Amérique il faut dire avant tout ce que l'enfant a coûté, — l'*Union depot* est devenu le centre de 14 lignes de chemin de fer. Je cite les principales :

15 août 1870 l'Atchison Topeka Santa Fe RR. relie Kansas city à Denver.

1871 Denver Boulder RR.

1872 Denver Rio Grande RR. relie Denver à Salt Lake city.

1879 Denver South Park and Pacific.

1880 Denver Utah and Pacific.

Midland RR.

Colorado central.

Denver circler road.

Mais voyons ce qu'est devenue cette capitale du Colorado grâce à toutes ces facilités de communication.

Denver, la cité des plaines, sise aux pieds des Rocheuses, à 1920 milles de New-York et à 1445 de San-Francisco, est une des villes dont le développement rapide et merveilleux constitue

un des phénomènes de ce siècle. Après Chicago et San-Francisco, aucune n'a présenté un développement aussi rapide.

Sa fondation date de 1858. Elle n'a donc que 32 années d'existence.

Le général Larimer construisit la première cabane au bord de la South Platte en octobre 1858 et baptisa l'endroit du nom de St.-Charles. Au bord du Cherry Creek Russell construisit une autre abri au mois de novembre et appela la localité Auraria. Ce nom ne lui resta que peu de jours, car dès le même mois l'endroit fut dit Denver, du nom du gouverneur qui administrait alors le Kansas. L'enfant ne mit que peu de temps pour arriver à l'âge mûr, au moins à un âge mûr superficiel, car dès 1859, donc une année après sa naissance, on y publiait un journal : *Rocky Mountain News*. Pendant quelques années, elle dut passer par les épreuves auxquelles furent soumises toutes les villes de l'ouest, San-Francisco, Cheyenne, auxquelles est soumise actuellement encore Leadville. Denver devint le rendez-vous de tous les aventuriers des deux mondes et pendant plusieurs années on n'en parla que comme d'un repaire de bandits et d'assassins. Ce n'était pas la vie primitive, mais le mélange de la civilisation et de la barbarie. L'absence de l'élément féminin honnête constitua une de ses plaies capitales. En 1866, lors du séjour qu'y fit Dixon, le principal hôtel était encore une baraque en bois dite la *Maison du planteur*. Elle avait déjà alors 4000 habitants, possédait 10 rues, 6 chapelles et était dotée de 50 maisons de jeu et de 100 saloons, autrement dit cabarets. Mais le peuple américain a assez de force virile, il est assez jeune pour sortir victorieux des attaques de cette barbarie éclairée au gaz.

Il suffit de quelques hommes énergiques pour rendre Denver une ville habitable. Le gouverneur du Colorado, William Gilpin, fut un de ces hommes et il fut énergiquement secondé dans son action civilisatrice par le chef de la justice, Robert Wilson. A côté d'eux s'était constitué un comité secret, dit comité de

vigilance, *vigilance committee*, (ce sont les célèbres *Knowno-things* de San-Francisco) dont la justice était des plus expéditives : il pendait haut et court sans forme de procès aucune. Avec des moyens aussi radicaux, l'ordre ne put manquer d'être bien vite solidement établi. Grâce à ce nouvel état de choses, à cette sécurité, grâce aussi à la situation et aux facilités de communication, les deux cabanes de 1858 ont fait place à une ville opulente qui comptait l'année dernière 90,000 habitants. Dès 1887, elle possédait 65 églises appartenant à 16 confessions différentes, — on sait que l'Amérique, par suite du grand nombre de sectes protestantes, est le pays des églises : à New-York on en compte 500 et Philadelphie en possède un nombre égal. — Denver possédait aussi en 1887 7 collèges, 20 écoles, 4 hôpitaux, 40 hôtels dont un ayant 250 chambres. On y consacrait alors déjà 67 000 dollars soit 335,000 frs. par an, au service des incendies et la même année on y dépensa en bâtisses, et notamment à 6 églises, à 3 écoles, à 107 maisons de commerce, la somme immense de 4 millions de dollars, donc de plus de 20 millions de francs. Le chiffre d'affaires s'éleva en 1886 à 70 millions de dollars, soit plus de 350 millions de francs. Mais Denver n'est pas devenue seulement une cité commerciale et industrielle de premier ordre, elle est en même temps un séjour aussi sain qu'agréable. Par suite de son altitude (5203 pieds ; c'est la plus élevée des capitales de l'Amérique du Nord après Mexico, qui se trouve à 7349 pieds, 2240 mètres), l'atmosphère y est d'une pureté vivifiante, aussi le nombre des décès y est-il inférieur à celui des principales villes de l'Union ; il n'y en a que 10.50 par 1000 contre 19 à San-Francisco et 26,50 à New-Orleans. Le ciel y est d'une sérénité remarquable et la transparence de l'air est telle que les Rocheuses paraissent à proximité et qu'on se trouve dans une illusion continuelle au sujet des distances. La ville est située dans une plaine quasi aux pieds des Rocheuses. C'est surtout à Broadway que le panorama des Montagnes Rocheuses apparaît dans toute sa splendeur. Le panorama y a une étendue de 120 milles et de cette longue chaîne s'élèvent les Long et Gray's peaks,

les Torrey, Rosa et Evans Mounts et, les dominant tous de sa masse neigeuse, le superbe Pike's peak. On a comparé cette vue splendide au panorama dont on jouit sur les Pyrénées du haut de la terrasse de Pau. Je ne sais auquel donner la préférence ; celui de Pau est peut-être plus gracieux, mais celui de Denver l'emporte en majesté.

Engageons-nous quelque peu dans ces montagnes en prenant Denver comme point de départ de nos excursions. Nous y rencontrerons des sites autrement majestueux que ceux de la Suisse ; et de plus l'on y trouve un confortable dont on a peine à se faire une idée en Europe. Ce confortable n'a cependant nui en rien à la nature sauvage, à laquelle l'homme heureusement n'a pas encore touché.

Une des excursions les plus intéressantes est celle qui, par le *Colorado central*, nous mène de Denver à Graymont (9771 p.) et nous permet de nous élever en deux heures de temps de 5203 à 9771 pieds.

Jusqu'à Golden city, un des centres des charbonnages du Colorado, le paysage ne présente rien de bien particulier. Golden est située dans une plaine entourée de montagnes dont celle qui regarde Denver affecte tout à fait la forme d'une citadelle. A partir de cette cité industrielle, la voie ferrée parcourt un des sites les plus curieux qui se puissent imaginer. Au départ de Golden, la route s'engage en montant dans le *Clear creek cañon*. La rivière serpente dans le fond du cañon et ses eaux grisâtres prennent bientôt une couleur verdâtre pour devenir d'une limpidité parfaite à mesure que l'on se rapproche de leur source. Le Cañon est si étroit et si tourmenté que les rayons du soleil ont de la peine à l'atteindre et qu'on se demande comment on finira par en sortir. Les roches sont très élevées et affectent les formes les plus bizarres. Le cañon est le plus étroit du côté de Golden city, où l'on se trouve entre des amoncellements de quartiers de rochers présentant un caractère de ruine sauvage et superbe et dont le chaos de Trou Macaire et la Peyrada du

Coumélie près de Gavarnie dans les Pyrénées peuvent à peine nous donner une idée. Cette course entre ces roches dénudées dure près d'une heure ; mais les aspects du Cañon sont si variés qu'on est tout désappointé de voir la vallée s'élargir après Big Hill.

Bientôt on arrive à Idaho Springs, la plus ancienne des treize stations thermales de l'État (7567 p.) Pour bien jouir de la beauté majestueuse du paysage, il faut se placer sur la plate-forme du dernier car, d'où rien n'échappe au regard du spectateur. D'Idaho Springs jusqu'à Georgetown la vallée s'élargit et devient plus boisée. Après avoir admiré ces beautés naturelles, on peut examiner en détail un des plus grands tours de force conçu par le génie des ingénieurs américains : je veux parler du *loop* — j'en connais encore un exemple en Californie, sur la route de San-Francisco à Los Angeles, entre Pixley et Tehachapi, mais d'une conception moins grandiose et moins difficile que celui de Georgetown. Le *loop* commence à Georgetown (8112 p.) et se termine à Silver Plume (9050 p.) Georgetown se trouve dans une petite plaine, au bas d'un amphithéâtre de hautes montagnes, un véritable cirque, et Silver Plume, qu'il s'agit d'atteindre, se trouve en face sur une de ces montagnes à près de mille pieds plus haut. C'est au moyen du *loop* que le problème a été résolu. La voie contourne le cirque en pente si raide qu'à certains endroits on a eu soin de prévenir tout déraillement au moyen de la pose d'un troisième rail. Lorsqu'elle est arrivée en face de son point de départ, on passe un pont jeté sur la vallée et l'on croise ainsi, à quelques quarante mètres plus haut, la voie que l'on parcourait en commençant. Arrivé ensuite pour la seconde fois au fond de l'amphithéâtre, on aboutit à une montagne d'une pente plus oblique, qui permet, au moyen de nombreux zigzags, d'atteindre le sommet de l'amphithéâtre où est établi le village de Silver Plume.

A partir de ce moment, la vallée devient de plus en plus sauvage et bientôt l'on arrive à Graymont (9771 p.) point

d'arrêt actuel de la ligne qui devra être continuée jusqu'à Leadville. A Graymont on jouit d'une vue splendide sur le glacier de *Gray's peak*, qui n'a pas moins de 14,311 pieds d'altitude. C'est un des peaks les plus élevés des Montagnes Rocheuses.

Une excursion non moins intéressante est celle de Manitou. C'est l'Anglais Ruxton qui visita le premier cet endroit des Rocheuses en 1847. En 1872, on aurait en vain cherché le nom de cette station thermale sur les cartes de l'Union ; et actuellement elle est en train de devenir le Saratoga de l'Ouest.

Manitou est une des plus belles localités alpestres que l'on puisse trouver dans le monde. Rien ne manque à Manitou pour en faire un séjour enchanteur. Elle a des sources thermales, un climat des plus agréables par suite de son élévation de 6324 pieds. Elle est entourée de trois côtés de montagnes assez boisées, mais elle n'est pas suffisamment encaissée dans les montagnes pour que l'air n'y puisse circuler librement. Les buts d'excursions y sont aussi variés que nombreux. On visite d'abord les *Manitou grand Caverns*, découvertes en 1881 par S. W. Snider, où l'on se rend par le célèbre *Ute pass*, gorge resserrée et sauvage aboutissant à la jolie cascade de *Rainbow Falls*, de 10 m. de large sur 50 m. de hauteur. La grotte, quoique n'ayant pas l'importance de notre grotte de Han, car la sortie de la grotte de Han est unique en son genre, mérite cependant une visite. Les effets des stalactites y sont des plus curieux : je citerai l'*Alabaster hall*, l'*Opera hall* avec ses deux galeries superposées ; puis, la plus longue de toutes, le *Councill hall*, dont les parois sont chargés de stalactites présentant de belles formes de choux-fleurs ; notons encore le *Monument Grant* et le *grand pipe organ*, réunion de stalactites résonnantes. La plus belle partie de la grotte est la *royal gorge*, ornée de stalactites en forme de grappes de raisins. D'autres stalactites ont pris dans la grotte la forme d'un pont, d'une cascade, d'un cavalier.

Les deux excursions les plus célèbres des environs de Manitou, sans parler de celles du *Williams Cañon* et de la *Cave of the Winds*, sont la visite du *Monument Park* et du *Garden of the Gods*. Déjà, en arrivant de Denver, on a côtoyé le *Monument Park* peu après que l'on s'est engagé dans les montagnes à Sidalia, d'où *Pike's peak* affecte la forme d'un trapèze tout comme la montagne de la vallée de Nemée et d'où à sa gauche se présente une roche ébréchée qui rappelle l'Acrocorinthe.

Le *Monument Park* est un jardin naturel parsemé de roches calcaires présentant les formes les plus diverses et qui sont pour la plupart surmontées d'un tailloir naturel qui les préserve contre toute désagrégation. On se croirait dans un pays de blancs fantômes immobiles. Ce sont des caprices de la nature qui présentent un haut intérêt pour les géologues. La plupart des roches ont reçu des noms correspondants, avec plus au moins d'exactitude, aux formes qu'elles affectent. On a ainsi les *Phantom rocks*, les deux pyramides, le *Dutch Wedding*, le *Sentinel rock*. Ces merveilles géologiques ne sont cependant pas uniques dans le monde. J'en citerai d'analogues en Allemagne et en France : les aiguilles du Bielagrund près de Königstein dans la Suisse saxonne ⁽¹⁾ et surtout les grès de Beauchamp dans les environs de Crépy, en Valois, où l'on remarque surtout un grès de 7 m. de hauteur sur 5 m. de diamètre moyen, qui affecte la forme d'un immense champignon et qui est connu sous le nom de « Pierre du Coq ». Ce sont des grès qui ont été dénudés des sables qui les recouvraient et les entouraient bien plus par l'action des vents que par celle des eaux ⁽²⁾. C'est incontestablement un phénomène éolien. Mais nulle part ces monolithes ne sont aussi nombreux et ne présentent des formes aussi intéressantes que dans *Monument Park*. Les seuls habitants de ce jardin sont les *prairies dogs* qui n'ont du petit chien que le jappement et ressemblent bien plus

(1) *Atlas zu Al. V. Humboldt Kosmos*, p. 123 et pl. 36.

(2) H. BOURSULT, dans *Le Naturaliste*, 1888, p. 133.

à des écureuils. Animaux doux et inoffensifs, ils passent leur temps à faire la sentinelle au bord de leur tanière et disparaissent dans leur maison souterraine à l'approche de l'homme. Ils vivent en communauté et construisent de véritables villages souterrains que l'on rencontre dans tous les terrains sablonneux du Colorado. Ils vivent en communauté avec un hibou de la petite espèce et avec le serpent à sonnettes : on le voit, c'est un ménage bien assorti. Peut-être ne recherchent-ils la vie en commun avec le serpent à sonnettes que pour éloigner le coyotte, loup de prairie qui est leur ennemi acharné.

Le *Garden of the Gods* est aussi un jardin naturel. Seulement les roches qui en font le plus bel ornement sont formées de grès rouges et le jardin est ouvert. On y remarque surtout le *Balancing rock*, qui, comme toutes les pierres branlantes, doit surtout sa forme à l'action des vents. Ce jardin a un portail naturel formé par deux monolithes et au centre de cette entrée majestueuse s'élèvent les *Cathedral rocks*, vraies tours rouges de cathédrales gothiques. C'est de là qu'on a une des vues les plus splendides sur le *Pike's peak*. *Pike's peak*, qui donne le cachet à toute cette partie des Rocheuses, fut aperçu pour la première fois par le major Zebulon Pike le 15 novembre 1806. Pike le mesura trigonométriquement du côté sud, en prenant pour base la vallée de l'Arkansas et lui trouva une altitude de 18,581 pieds. Le premier blanc qui en fit l'ascension fut E. James vers 1822 (1). *Pike's peak* s'élève en réalité à 14,336 pieds au-dessus du niveau de la mer ; la végétation ne cesse, tout comme sous l'équateur, qu'à 12,063 pieds et le glacier ne commence qu'à 13,500 pieds, alors qu'en Suisse la limite des neiges est à l'altitude de 7 à 8000 pieds. C'est à cette grande altitude que le gouvernement de Washington a établi depuis 1873 une station météorologique, — on sait que le service météorologique de l'Union est le mieux organisé de tous les

(1) PETERMANN'S *Mith.* 1866, 444.

pays du monde. Cette station se trouve donc établie à 2000 mètres plus haut que l'hospice du Grand St.-Bernard.

Pour se rendre compte de l'aspect du *Pike's peak* du côté nord, il faut prendre le *Midland R. R.* qui mène le voyageur de Manitou à Leadville. On passe d'abord par le *Cascade Cañon*, gorge resserrée au milieu de laquelle coule la célèbre cascade et puis, arrivé dans la plaine, on aperçoit pendant bien longtemps le côté nord de *Pike's peak* dans toute sa majesté et dans ses lignes les plus harmonieuses. De ce côté le glacier est plus développé que du côté méridional. On traverse ensuite un vrai chaos de rochers gigantesques, puis le splendide South park, et l'on entre bientôt dans la riante et large vallée de l'Arkansas rendue plus vivante encore par le panorama dont on jouit sur la petite ville de Buena Vista. La voie monte toujours, la vallée se resserre, bientôt toute végétation cesse : l'aridité est extrême : l'on est entré dans la région des roches argentifères et l'on s'arrête à Leadville à une altitude de 10,200 pieds. Cette ville de 20,000 habitants ne présente d'intérêt que pour les géologues et les industriels : elle rappelle encore actuellement ce que devaient être, il y a 25 ans, les centres industriels de l'Ouest et si quelqu'un veut jouir des charmes de la vie, ce n'est certes pas à Leadville qu'il doit dresser sa tente. La production minérale de Leadville et des environs est immense. De 1859 à 1864, on y recueillit de l'or pour 25 millions de frs. Cette production était bien près de s'éteindre lorsqu'en 1876 la découverte de l'argent procura à Leadville un nouvel élément de prospérité : on y trouve de l'argent et du plomb en abondance telle que depuis six ans on a extrait de ces minerais pour plus d'un demi-milliard de francs.

Le touriste a bien vite vu Leadville et toutes ses laideurs cachées sous son immense richesse de production ; et il n'en est que mieux disposé, par la loi des contrastes, à admirer les splendeurs naturelles de la vallée de l'Arkansas qu'il doit descendre pour arriver à Cañon city. C'est depuis Salida

que la voie s'engage dans le grand Cañon de l'Arkansas qui atteint ses proportions les plus gigantesques à la *Royal gorge*. A ce point les rochers atteignent 800 mètres d'altitude, les murailles en sont presque à pic : elles sont si rapprochées qu'à peine on parvient à voir le ciel. Vu du haut du plateau, ce cañon, comme la plupart des gorges, produit une impression d'effroi et de stupeur : il donne le vertige. Pour en saisir toute la sublimité, il faut pouvoir les parcourir dans le fond. Encore en 1876 notre ami M. Jules Leclercq pouvait dire avec exactitude ; « Nul homme n'a fouillé le fond de la gorge de l'Arkansas » ⁽¹⁾, mais depuis peu d'années la locomotive traverse le cañon dans toute sa longueur et à la *Royal gorge* le passage est si étroit qu'on a dû établir un pont suspendu sur la moitié du torrent de l'Arkansas, pont qui ne porte que d'un côté sur les rochers.

Ce grand Cañon de l'Arkansas ne manque ni de grandeur ni de majesté ; mais il ne saurait cependant soutenir la comparaison avec le grand Cañon du Colorado, une des merveilles les plus grandioses qui existent dans le monde et que je crois avoir été le premier Belge à pouvoir admirer. C'est par la description du grand Cañon du Colorado que je vais terminer cette causerie.

Et d'abord qu'est-ce que ces cañons, mot que j'ai déjà prononcé à plusieurs reprises ? Ce sont des gorges, des défilés formés par les eaux d'un fleuve qui s'est creusé un lit profond dans des roches la plupart volcaniques. Ces gorges sont une conséquence de la loi de l'érosion. L'action de l'érosion est en rapport direct avec la rapidité du courant, rapidité qui varie surtout d'après l'angle de la pente, la masse des eaux et d'après la profondeur du lit de la rivière ⁽²⁾. Cette érosion est très forte dans la partie supérieure des fleuves, tandis qu'elle est nulle à l'embouchure, où se rencontrent plutôt des terrains sédimentaires.

(1) J. LECLERCQ. *Un été en Amérique*. Paris 1886. p. 202.

(2) J. LE CONTE. *Elements of Geology*. New York, Appleton, 1888, p. 11 et 15.

Le grand plateau de l'Utah et de l'Arizona, à travers lequel le Colorado a creusé son cañon, est à une altitude de 7 à 8000 p. et se compose presque entièrement de terrains tertiaires à stratifications horizontales. C'est à travers ces rochers que le Colorado a creusé sa voie en aval : et comme ce creusement a été excessivement profond, ces cañons ont rendu les communications entre les deux rives complètement impossibles. Ce creusement, commencé à l'époque tertiaire, continue encore pendant l'époque géologique actuelle. Naturellement cette érosion se produisit non seulement pour le cours du fleuve principal, mais aussi pour celui de ses affluents ; c'est ainsi que l'on s'explique que tout grand cañon possède toujours un certain nombre de cañons latéraux.

Le Colorado est formé par les Green et Grand Rivers et par le Yampah et se jette, après un cours de 1800 kilomètres, dans le golfe de Californie après s'être enrichi notamment des eaux du Rio Gila et du San-Juan. Par suite des hauts plateaux à travers lesquels il a dû se percer une voie, nul fleuve n'est aussi riche en cañons. Ces cañons isolèrent les tribus indiennes et exercèrent une grande influence sur leur manière de vivre. De même que dans les plaines du New-Mexico, les tribus s'établirent en *pueblos*, de même dans les cañons les Indiens se creusèrent des villages dans la partie supérieure des roches inaccessibles ; ce sont les célèbres *cliff dwellers* que l'on rencontre surtout au Rio Gila, au San-Juan et aussi dans les environs de Flagstaff (Ariz). Ainsi les Indiens pouvaient vivre en pleine sécurité contre toute attaque imprévue soit de la part des fauves — car le terrible grizzly n'y est pas rare, pas même de nos jours, — soit de la part de tribus ennemies ; et en cas de guerre, ils n'avaient qu'à se rendre sur le plateau pour vider les différends, quitte à se retrancher dans leurs demeures inaccessibles en cas de défaite. De plus, ces habitations étaient naturellement fraîches en été et chaudes en hiver.

De nos jours, les Indiens n'habitent plus dans ces nids

aériens et restent sur les plateaux ; ainsi les Utes et les Moquis ; ces derniers, plus civilisés que les premiers, habitent dans des pueblos.

La région occupée par le grand Cañon est immense ; elle a 180 milles de longueur sur 125 milles de largeur et occupe une superficie de 16,000 acres. La longueur du Cañon est de 47 milles. Il se compose d'un cañon principal et de plusieurs cañons latéraux. Cardenas le vit en 1541. Ce fut le lieutenant Ives qui le premier en fit une exploration scientifique. Il remonta le Colorado depuis son embouchure (28 novembre 1857), arriva au grand Cañon le 3 avril 1858 et continua à remonter le fleuve jusqu'à Fort Défiance. James White fut le premier qui descendit par eau le grand Cañon dans toute sa longueur en 1867 ⁽¹⁾. Une nouvelle expédition fut entreprise par Powell de 1869 à 1872 ⁽²⁾.

Ce n'est que depuis la construction de l'*Atlantic and Pacific* que cette merveille est devenue accessible aux voyageurs. C'est à mon retour de Californie qu'il me fut donné de l'admirer. Par cette voie on passe pour la première fois le Colorado, — limite de séparation entre l'État de Californie et le territoire d'Arizona — aux *Needles*, ensemble de pics élancés qui affectent la forme d'aiguilles gigantesques et qui peuvent être considérés comme la première annonce des merveilles du grand Cañon. C'est au *Needles* qu'il m'arriva de voir réunies les quatre races humaines. La race nègre était représentée par le domestique du *Pullman car*, la jaune par les *Celestians* du restaurant de la gare et la rouge par des Indiens Apawaïs qui venaient vendre des curiosités aux voyageurs.

Ces Indiens Apawaïs étaient d'un teint bien plus rouge que

(1) PETERMANN'S *Mitth.* 1869, 21.

(2) J. C. IVES. *Report upon the Colorado river of the West*. Washington, 1861 ; J. W. POWELL. *Exploring of the Colorado river of the West and its tributaries*, Washington, 1875 ; C. E. DUTTON. *Tertiary history of the grand Canon district*. Washington, 1882 ; VOM RATH. *Arizona, das alte Land der Indianer*. Heidelberg. 1888, 19 et 179.

les Indiens des *pueblos* du New-Mexico. Tous étaient tatoués et leurs femmes avaient cru s'enjoliver en se tatouant le menton de lignes bleues. Leur type est loin d'être agréable ; ce n'est du reste que parmi les Indiens des *pueblos* de New-Mexico que j'ai rencontré des types d'une beauté réelle.

C'est à Peach Springs (Ariz.) qu'on quitte la voie ferrée (4700 p. d'altitude) pour se rendre au grand Cañon. De Peach Springs on descend pendant 26 milles vers le lit du fleuve. On entre bientôt dans Peach Springs cañon qui se resserre notablement et devient de plus en plus dénudé. On n'aperçoit de tous côtés que des roches rouges horizontales ou fortement fissurées et bientôt on rencontre à sa droite la *Bee hive*, rocher gigantesque qui, sous sa couleur rosâtre, rendue encore plus vive par le rayonnement du soleil et par la transparence azurée du ciel, présente une grâce indicible. Au loin on aperçoit la première de toutes les roches du grand Cañon, celle connue sous le nom de la *Pyramid*. Au milieu du cañon de Peach Springs croissent une infinité de cactus divers : un des plus curieux est le *Porophyllum* ⁽¹⁾ dont la branche, lorsqu'elle est dénudée, ressemble à une véritable tresse en bois. Bientôt on aperçoit le *Sunset peak* et peu après le *Diamonds cañon*, — le plus beau des cañons latéraux du Colorado — se développe devant vous dans toute sa sauvage splendeur. Après avoir suivi le *Diamond's river* pendant un mille, on arrive au Colorado. Le fleuve y a 400 pieds de largeur, 800 pieds de profondeur et s'y trouve à une altitude de 1130 pieds.

Les rochers y ont, comme dans tout le Cañon, une teinte rosâtre, les stratifications sont horizontales et un grand nombre de rochers sont fissurés. Les rochers les plus élevés se trouvent surtout sur la rive droite du fleuve, du côté de l'État de Nevada. Ce sont le *Salomon Temple* (6250 p.), la *Tower of Babel* (6500) et l'*Emma Mount* (5900). Le fleuve y

(1) Citons encore, d'après Prof. Gray, d'Harvard College : *Fonquiera splendida* ; *Allionia* ; *Fallugia orthodoxa* ; *Corvania mexicana* ; *Larrea mexicana* ; *Eriogonum inflatum* ; *Abroria* ; *Aematenora albicaulis* ; *Erythraea calycosa*.

décrit une parabole en forme de S fermée d'un côté par le *Mount Chastre*. Les trois plus beaux points de vue sont au centre du *Diamonds canon*, ou bien au bord du Colorado où le cañon présente plus de vie grâce au bruit des eaux du fleuve. Le cañon apparaît cependant dans sa plus grande majesté du haut de *Prospect point* (1700 p.) De cette hauteur on est entouré de tous côtés d'immenses pics rosâtres auxquels les rayons du soleil couchant donnent une teinte des plus poétiques. Michelet a dit quelque part en parlant des Pyrénées : « Leur sublime est dans la lumière, dans les ardentes couleurs, dans les éclairs fantastiques. » Qu'eût-il dit s'il avait pu admirer les peaks du Colorado sous ce ciel si pur de l'Arizona ! Au loin c'est la *Bee hive* que nous avons admirée il y a peu d'instant ; plus près de nous c'est *Sunrise*, les *Tree Castles* (4900), la *Tower of Babel*, l'*Emma Mount*, le *Mount Reeve* (5860), le *Brown's Peak* (6800), le *Cathedral Rock*, le *Fort Powell* (1000), la *Pyramid* (3900), le *Gray's Peak*, l'*Agassiz Bluff* (2750) et le *Sunset Peak* (6800) ; et dominant tout cet ensemble, le *Salomon Temple*, qui écrase tous les autres rochers de sa masse imposante. Chateaubriand lui-même, malgré son imagination puissante et poétique, ne sut rendre dans toute sa vérité l'impression qu'il ressentit devant la chute du Niagara. Comment donc un simple voyageur pourrait-il donner une idée de ces merveilles de la nature ? En présence de ces œuvres gigantesques, la plume s'arrête, la voix reste muette, l'homme s'humilie devant sa petitesse : il sent le sublime ; mais ni par la plume ni par la parole il ne saurait rendre avec exactitude les impressions qu'il éprouve précisément parce qu'il est dominé par une force créatrice supérieure à lui.

Quand je redescendis le *Diamond's cañon*, la lune surgissait lentement de derrière les sommets de *Sunrise peak* et projetait ses premières lueurs blafardes sur les roches dont la pointe semblait se couvrir d'un blanc manteau de neige. Une tranquillité complète, tout au plus interrompue par quelque cri

aigu de lynx, régnait dans la vallée. Bientôt la lune inonda tout le cañon d'une lumière indécise, en même temps que le ciel se constella d'étoiles gravant en lettres d'or le nom de Dieu dans la sublimité sereine du firmament.

C'est sous l'impression de ce que je ressentis alors que je vous laisse et que je termine, vous remerciant de la bienveillante attention que vous m'avez accordée et souhaitant que le peu que je viens de vous dire — car je n'ai fait qu'effleurer le sujet — ait pu provoquer chez plusieurs d'entre vous un aussi vif désir de visiter cette merveilleuse contrée que celui que j'ai de la revoir.



SÉANCE GÉNÉRALE DU 3 AVRIL 1890.

ORDRE DU JOUR : 1° Procès-verbal. — 2° Correspondance. 3° — Sociétés correspondantes. — 4° Communication d'une circulaire de la société de géographie de Paris sur la convocation du prochain Congrès. — 5° Annonce de la visite de Stanley — 6° Conférence de M. L. SIRET sur *les provinces espagnoles de Murcie et d'Almérie*.

La séance est ouverte à 8 1/2 heures du soir dans la salle des États à l'hôtel de ville.

Au bureau prennent place MM. le général Wauwermans, président, P. Génard, secrétaire général, H. Hertoghe, bibliothécaire et M. l'ingénieur Louis Siret.

1. Le procès-verbal de la séance du 28 mars est lu et approuvé.

2. M. le président fait le dépouillement de la correspondance.
— La société a reçu :

1° De M. de Gubernatis, consul général d'Italie, un exemplaire de la *carte de l'Épire* ;

2° Du prince Roland Bonaparte : A) *Le glacier de l'Aletsch et le lac de Marselen* ; B) *La Laponie et la Corse* : c) *Le premier établissement néerlandais à Manrue*.

3° De M. Joaquin Lemoine, consul du Pérou, 18 exemplaires de l'ouvrage : *The Amazon Provinces of Peru*, par M. H. Guillaume.

4° De M. Déchy Mör, membre honoraire, un compte rendu en hongrois du congrès de géographie de Paris.

5° De M. le Dr J. Van Raemdonck, deux brochures intitulées :

Découverte des deux premiers exemplaires connus de la grande carte d'Europe (1554) et de la carte des îles Britanniques (1564) de Gérard Mercator — et Gérard Mercator Rupelmondois et non Anversois. (Remerciements).

3. *Sociétés correspondantes.*

La société de médecine d'Anvers, la société de géographie commerciale du Wurtemberg et la société des anciens élèves de l'école supérieure de commerce de la ville de Genève demandent l'échange des publications (*Accordé*).

4. M. le président communique la circulaire suivante qu'il a reçue de la société de géographie de Paris :

Les délégués non-français au Congrès international des sciences géographiques, réunis le 8 août 1889, ont exprimé dans les termes suivants le désir que la société de géographie de Paris se chargeât de désigner le siège du prochain Congrès :

« Les délégués étrangers, heureux de se retrouver à Paris, réunis en congrès international de géographie, remercient le comité d'organisation de Paris de la bonne pensée qu'il a eu de les rassembler.

» Constatant une fois de plus l'utilité de ces congrès, ils prient le comité de vouloir bien se charger de la convocation du prochain congrès.

» Ils estiment qu'il est désirable que le comité de Paris examine les moyens d'assurer la continuité de l'œuvre des congrès internationaux, avec l'adjonction de membres étrangers. »

La société de géographie de Paris est disposée à déférer à ce vœu. Toutefois, avant d'engager des négociations avec les autres sociétés, elle désire savoir si les propositions faites par Berne pour 1891 par Gènes pour 1892, par Lisbonne pour 1897, resteront les seules au sujet desquelles l'entente devra être établie.

Elle nous charge, en conséquence, Monsieur le Président,

de vous prier de lui faire savoir le plus tôt possible si la société dont vous dirigez les travaux ne serait pas disposée à se mettre sur les rangs pour recevoir le prochain congrès international des sciences géographiques.

Nous sommes également chargés de lui demander de l'informer, si pour les négociations ultérieures relatives à cette affaire, votre honorable société entend rester en correspondance directe avec la société de géographie de Paris ou bien se faire représenter par un délégué spécial.

Dans ce dernier cas, il semble désirable, pour la facilité et la rapidité des relations, que le délégué choisi habite Paris.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'expression de nos sentiments les plus distingués.

5. M. le président annonce que le 25 de ce mois le célèbre voyageur Stanley honorera de sa présence une séance de la société. Les membres recevront à cette occasion une carte d'entrée strictement personnelle ainsi que deux cartes de dames.

6. La parole est donnée à M. Louis Siret, qui fait une conférence sur *les provinces espagnoles de Murcie et d'Almérie.*

L'orateur, après avoir décrit le climat et les mœurs des habitants, fait l'historique de la découverte de l'argent en Espagne et les conséquences qui en résultèrent pour l'indépendance du pays.

M. Siret montre ensuite une série de projections à la lumière oxyhydrique représentant des vues du midi de l'Espagne et divers dessins archéologiques d'objets se rapportant à l'époque où l'on connut pour la première fois l'argent en Europe.

M. le président remercie le conférencier de son instructive communication et lève la séance à 10 heures.

LE RETOUR TRIOMPHAL DE STANLEY

A ANVERS LE 25 AVRIL 1890.

Dans les premiers jours de novembre 1889, les journaux de toute l'Europe répandaient comme nouvelle à sensation l'annonce de la prochaine arrivée de Stanley, ramenant les débris du corps d'occupation de la province équatoriale du Soudan égyptien, sous le commandement d'Emin Pacha, que l'heureux et vaillant explorateur du Congo avait réussi à rejoindre. Un télégramme expédié de Zanzibar le 2 novembre et arrivé à Londres, à l'adresse de sir William Mackinnon, président du comité « *Emin Pacha Relief Expedition* » le 4 novembre, confirmait ces informations. Ce fut un cri d'allégresse générale.

La société royale de géographie d'Anvers, qui a l'honneur de compter Stanley au nombre de ses membres et qui en 1878 eut l'heureuse fortune d'être la première à le féliciter de son magnifique voyage de découverte du Congo, ne pouvait manquer de lui adresser, à son retour à Zanzibar, de nouvelles félicitations et de l'inviter à se rendre à Anvers, lors de son voyage probable en Belgique. Sa lettre à Stanley resta d'abord sans réponse. Nous avons su depuis, par lui-même, qu'accablé de lettres dont la réponse eût exigé, nous disait-il, « le secours d'au moins trois secrétaires travaillant sans relâche, » occupé des soins nombreux qu'entraîne la liquidation financière et morale d'une expédition de trois années, il dut se

résigner à remettre à d'autres temps le soin de sa correspondance.

M. Ern. Grisar, membre de la société, partait pour l'Égypte et devait rencontrer Stanley au Caire ; il eut l'obligeance de se charger de lui transmettre les invitations de l'Administration communale d'Anvers et de la Chambre de commerce en même temps que de renouveler celle de la Société de géographie. Un télégramme du Caire nous apprit que Stanley se rendrait avec grand plaisir à nos invitations à son passage en Belgique, sans cependant pouvoir encore prendre à ce sujet aucune résolution définitive.

A la suite de cette communication, une entente s'établit entre le Collège échevinal, la Chambre de commerce et la Société de géographie. Chacun de ces groupes devait désigner un nombre égal de commissaires pour constituer une *commission de réception*, à laquelle ils déléguaient leurs pleins pouvoirs pour toutes les mesures à prendre.

Cette commission se composait des membres suivants :

Pour la ville d'Anvers.

MM. Arthur van den Nest, échevin, qui fut remplacé ensuite par M. Gits, échevin ;

A. Hertogs, conseiller communal ;

F. Kockx, " "

Pour la Chambre de commerce.

MM. P. Roels, président, remplacé ensuite à cause d'un deuil de famille par M. Bulcke, vice-président ;

C. Kesteloot, vice-président ;

H. Oostendorp, trésorier.

Pour la Société de géographie.

MM. le lieutenant-général Wauwermans, président ;

J. Langlois, vice-président ;

Ern. Grisar, en remplacement de M. Génard, secrétaire général, empêché par son état de santé.

M. Possemiers, secrétaire du bourgmestre d'Anvers, voulut bien accepter d'être secrétaire de la commission.

La commission se réunit aussitôt et décida en principe que la réception de Stanley à Anvers devait conserver le caractère d'une fête privée, expression de l'opinion générale de toutes les classes de la société, et que limitée par sa nature à des manifestations auxquelles il était impossible d'admettre le public, la dépense en devait être uniquement couverte par des souscriptions volontaires, sans aucun recours aux administrations officielles. En conséquence, aucune invitation quelconque ne fut adressée aux autorités qui, elles-mêmes pouvaient y participer comme les autres citoyens.

La commission résolut d'offrir à l'illustre voyageur, à titre d'hommage de la population d'Anvers, une grande médaille d'or. En 1878 Stanley ayant déjà reçu la médaille spéciale de la Société de géographie, la commission, afin de mieux marquer le caractère mixte de la réception, adopta pour la médaille le type admis par l'administration communale, portant sur la face les armes d'Anvers avec l'inscription :

STAD ANTWERPEN.

Au revers fut inscrit dans une couronne de laurier avec l'étoile du Congo :

*The municipal Council, — The royal geographical Society
and The Chamber of commerce of Antwerp*

to HENRY M. STANLEY,

April 1890.

Arrivé à Cannes, Stanley informa le président de la Société de géographie qu'étant l'hôte invité par S. M. à son passage en Belgique, il se conformerait, pour l'emploi de son temps, aux vœux et aux ordres de Sa Majesté. A la suite de cet avis, le président prit les ordres du Roi et la réception de Stanley à Anvers fut fixée au 25 avril.

Le 21 avril le président de la Société de géographie rendit visite à l'illustre voyageur au Palais à Bruxelles. Celui-ci lui témoigna ses sentiments de reconnaissance pour l'accueil qu'il

recevait en Belgique de Sa Majesté et de la population. Il accepta le programme de la réception, fixé par la commission, tout en exprimant le désir, à cause de son état de fatigue, de limiter autant que possible la durée du temps où il serait en rapport avec le public.

En conséquence, il fut résolu que tout serait disposé pour assurer son arrivée *incognito* à Anvers et que les quelques heures qui devaient précéder sa présentation à l'administration communale, se passeraient en compagnie d'un groupe d'amis.

ARRIVÉE DE STANLEY A ANVERS.

Suivant les dispositions arrêtées, l'illustre voyageur arriva à Anvers le 25 avril à midi par le train public, accompagné par MM. le D^r Parke, Jephson, Nelson, Stairs, ses compagnons d'Afrique, le capitaine Reyntjens, officier d'ordonnance du Roi et le lieutenant Liebrechts, explorateur d'Afrique, attachés à sa personne par Sa Majesté pendant le séjour de Stanley en Belgique.

Des mesures de précautions avaient été prises par M. le chef de station Simon et M. le commissaire de police en chef Moonens, pour éviter l'encombrement qui s'était produit à l'arrivée de Stanley à Bruxelles. Le secret de ces mesures fut si bien gardé qu'au moment où le président de la société royale de géographie vint à la station avec trois voitures de louage pour prendre les voyageurs, nul ne se doutait dans le public qu'il y vint chercher l'illustre hôte attendu. Néanmoins le bruit s'en répandit comme une trainée de poudre et aussitôt une foule nombreuse s'assembla à la descente du train et aux abords de la gare, foule respectueuse que le chef de station et son personnel n'eurent pas de peine à contenir, avec un tact intelligent dont la Commission de réception leur sait le meilleur gré.

Stanley avait émis le désir de renouveler sur l'Escaut la promenade qu'il avait faite il y a douze ans et de voir les grandes transformations des quais d'Anvers. Grâce à l'initiative de MM. de Roubaix et de Bary, d'accord avec le général Wauwermans, le steamer *Telegraaf IV* de M. van Maenen était sous vapeur. La nuit avait été employée à établir sur le pont une tente élégamment décorée d'arbustes et de fleurs, sous laquelle les invités devaient dîner. Malheureusement une pluie torrentielle persistante et la température froide obligèrent de renoncer à ce projet qui pouvait offrir un danger pour des voyageurs soumis depuis trois ans à la température équatoriale. Force fut de transformer l'expédition maritime en un dîner à l'hôtel Saint-Antoine.

Outre les membres de la commission de réception, des invitations, laissées à la disposition du général Wauwermans, avaient été adressées aux diverses personnes avec lesquelles M. Stanley avait été en relation en 1878, pendant les trois journées qu'il passa à Anvers, sauf quelques changements de personnes, tels que les consuls d'Angleterre et des États-Unis remplaçant leurs prédécesseurs. Les invitations portaient : toilette de ville ou de voyage, — embarquement à midi précis, — prière de conserver le but de la réunion *absolument secret*. — Un signe de reconnaissance fut donné à chaque invité pour son admission à bord, afin de prévenir les irruptions indiscretes, et l'expérience a démontré que cette mesure n'était pas inutile. A leur arrivée à bord, les invités connurent les changements apportés en hâte aux projets primitifs.

A midi et quart, Stanley et sa suite arrivèrent à l'hôtel Saint-Antoine, devant lequel s'était réunie tout à coup une quantité de personnes, suivant les voitures à la course et s'accumulant sans cesse, poussant des vivats enthousiastes ; c'est en vain que l'illustre voyageur, avec sa physionomie caractérisée et devenue populaire, essaierait de se dissimuler. A sa descente de voiture, Stanley fut accueilli par de vives accla-

mations et de la manière la plus chaleureuse par la foule composée en grande partie d'ouvriers et d'ouvrières.

Le voyageur montrait une grande satisfaction de retrouver ses amis d'autrefois. L'on se mit gaiement à table pour ce repas en quelque sorte improvisé. Au centre M. Stanley avait à sa droite Madame Wauwermans, M. Delcourt, ingénieur en chef des constructions navales, qui a fait construire de nombreux bateaux pour le Congo sur les indications de Stanley; à sa gauche Madame de Bary, M. Bulcke, vice-président de la Chambre de commerce remplaçant M. Roels, M. Perry, consul général d'Angleterre, etc. En face, le général Wauwermans, ayant à sa droite Madame Osterrieth, le docteur Parke, Madame Andreae, M. Nelson; à sa gauche Madame Walford, M. Jephson, M. Stuart, consul des États-Unis, M. le lieutenant Stairs, etc.

« Au dessert le général Wauwermans boit, non pas au grand explorateur mais à l'ami Stanley, dont il réserve de célébrer les exploits à la séance de géographie; mais dont il croit, en petit comité, devoir révéler des crimes. Le principal est d'avoir comploté avec lui de profiter de la réunion à bord du steamer de M. van Maenen, d'une aussi aimable société, pour l'emporter au Congo et y fonder une colonie, projet qui ne devait être révélé qu'au moment où le vapeur démarrerait du quai, moment où il se réservait de remettre le commandement de la caravane à un plus habile que lui. La nature avec ses intempéries avait seule empêché de réaliser cette trahison.... « J'étais convaincu, » ajoute le général, « que le premier » moment d'étonnement passé, vous suivriez comme moi notre » sympathique chef d'expédition, jusqu'au bout du monde, aussi » facilement que ses caravanes africaines. »

Stanley répond à ce toast sous une forme humoristique qui étonne quelque peu les convives qui ne le connaissent pas, et auxquels il apparaissait assez peu causeur et peu enclin à la gaieté. Il se réjouit de se retrouver avec d'anciennes connaissances à Anvers; il se sent en communication avec le Congo par la mer. Il existe entre Anvers et Banana comme

une pulsation, et à certains égards on pourrait dire que les deux frontières se touchent. Il espère pouvoir rendre un jour, là-bas, à ses hôtes d'aujourd'hui une si amicale hospitalité. Faisant allusion à la température froide de notre climat, dont il souffre par ces temps humides surtout, il ajoute « *avec plus de chaleur*, mais avec moins de bons vins, et néanmoins avec autant de cordialité ! »

M. Wauwermans, au nom des dames présentes, boit à la santé de MM. de Roubaix et de Bary, organisateurs de ce lunch. A la suite de ce toast très applaudi, les conversations particulières s'engagent, on passe dans les salons de l'hôtel, et l'on se sépare à regret à 3 heures, M. Stanley pour aller prendre un instant de repos dans son appartement, afin de prévenir un accès de fièvre dont il se sent menacé ; ses jeunes compagnons pour aller jeter au moins un coup d'œil sur les quais, qu'ils avaient espéré voir se déployer dans l'expédition maritime projetée ; les autres invités, pour aller revêtir les uns la toilette habillée, les autres leurs uniformes, selon le désir qu'en avait exprimé le bourgmestre, afin d'assister à la réception du Conseil communal.

Une foule immense était alors attroupée aux abords de l'hôtel Saint-Antoine, ne cessant d'acclamer l'illustre voyageur.

RÉCEPTION A L'HOTEL DE VILLE.

A 3 h. 45' le bourdon de la cathédrale fait entendre sa sonnerie de fête, et à 3 h. 55' précises, les voyageurs, en habit de ville, conduits par le président de la Société de géographie et le président de la Chambre de commerce, montent en voiture. Stanley avec le général Wauwermans, entre dans un brillant équipage mis gracieusement à la disposition de la commission d'organisation par M. Alfred Geelhand de la Bistrate, M. Bulcke avec MM. Parke, Jephson et le capitaine Reyntjens dans

la seconde voiture. MM. Nelson, Stairs et le lieutenant Liebrechts sont dans la troisième voiture. On traverse lentement la foule amassée, qui ne cesse de pousser des vivats et que la police a peine à contenir pour prévenir des accidents.

A l'hôtel de ville une garde d'honneur des pompiers commandée par un officier, présente les armes au célèbre voyageur. La Grand'Place est couverte de monde. On pénètre dans l'édifice communal par l'escalier d'honneur, au milieu des souscripteurs de la fête en grande toilette admis sur présentation de leurs cartes. On arrive dans la salle Leys où le gouverneur, le bourgmestre et les échevins en costume officiel entourés du Conseil communal au grand complet, sont assemblés. A droite les membres du bureau de la Chambre de commerce et à gauche ceux du bureau de la Société de géographie.

Le général Wauwermans présente au bourgmestre celui qu'on a « justement nommé, dit-il, le héros du Congo. »

L'honorable bourgmestre accueille Stanley par le discours suivant prononcé en anglais :

« MONSIEUR, ⁽¹⁾

» Le 15 juin 1878, à l'occasion de votre première visite à notre ville, j'eus l'honneur de vous souhaiter la bienvenue,

(1) Afin de conserver aux divers discours prononcés en anglais leur physionomie propre, nous avons cru utile de reproduire en note leur texte original, tel qu'il a été recueilli par la sténographie.

« SIR,

« On the 15th of june 1878, on the occasion of your first visit to our city, I had the honor of welcoming you as a pioneer of

comme un pionnier de la civilisation, comme un propagateur des principes les plus généreux et les plus humanitaires.

» Faisant allusion à vos périlleux voyages pour arracher à la barbarie les races africaines plongées dans l'ignorance, je vous disais alors : « En faisant connaître ce continent, en ouvrant le pays à la civilisation, vous avez réalisé les vœux les plus chers de cet autre ami de l'humanité, notre Roi bien-aimé, Sa Majesté Léopold II.

» Aujourd'hui vous revenez auprès de nous, après avoir une fois de plus associé votre nom à de nouvelles grandes découvertes sur le sol africain et accompli des exploits dignes des plus grands héros du monde.

» Les habitants d'Anvers sont heureux d'avoir cette occasion de féliciter l'homme dont les nobles sentiments, les pénibles entreprises et le courage indomptable ont ouvert à la science et au progrès un monde inconnu jusqu'à présent.

» La Ville d'Anvers, la Société royale de géographie et la

civilisation, as a propagator of the most generous and humane principles.

» Alluding to your perilous travels for the sake of rescuing from barbarism the benighted races of Africa, I then said : « In making this dark continent known, in opening the country » to civilisation, you have realised the dearest wishes of that » other friend of humanity, our beloved King, his Majesty » Leopold the Second.

» You now return to us after having again associated your name with further grand discoveries on African soil, and performed exploits worthy of the worlds' greatest heroes.

» The inhabitants of Antwerp are rejoiced to have this opportunity of congratulating the man whose noble sentiments, whose toilsome enterprises and indomitable courage have opened to science and progress a world unknown till now.

» The city of Antwerp, together with the Royal Geographical

Chambre de commerce vous offrent cette médaille, que je vous prie d'accepter comme une marque de leur admiration et de leur sympathie, et comme un souvenir de votre visite à Anvers. »

L'écrin offert à Stanley contient une médaille en or, une médaille en argent et une médaille en bronze gravée par M. F. Baetes.

M. Stanley répond à cette allocution :

» MONSIEUR LE BOURGMESTRE, MESSIEURS, (¹)

» Je suis charmé, à l'occasion de ma seconde visite en Belgique, de me trouver dans votre vieille cité, peut-être la plus grande cité commerciale en Europe. Depuis ma dernière présence dans vos murs, j'ai eu à remplir des missions variées dans le noir continent africain, et toutes, je suis heureux de le dire, ont réussi.

» Pendant que j'ai été absent d'ici, l'État du Congo est devenu un fait accompli, des flottilles de steamers naviguent sur le Congo et une certaine quantité de produits indigènes est déjà arrivée dans cette cité d'Anvers. J'espère qu'on peut la

society, and the Chamber of Commerce offer you this medal, which I beg you to accept as a token of their admiration and sympathy, and as a memorial of your visit to Antwerp. »

(¹) *Mr Burgomaster and Gentlemen,*

« I am charmed to be present on this second occasion of my visit to Belgium, at this the greatest commercial city of the country and of Europe. Since I was last here I have been engaged on various missions into the Dark Country of Africa, and all I am happy to say have been successful.

» Since I last saw you the Congo State has become an accomplished fact, and a flotilla of steamers navigate the river, and

considérer comme un premier acompte de la quantité beaucoup plus considérable de produits qui arrivera ici. (*Marques d'adhésion*).

» Tout cela est dû à l'énergie de votre Souverain, qui est un des plus sages monarques et un exemple de notre époque pour tous les rois qui veulent gouverner leurs peuples bien et sagement.

» Vous avez aussi commencé la construction du chemin de fer du Congo. Il n'y a pas le moindre doute que si vous poursuivez l'exécution de ce travail de la manière dont vous l'avez commencée, vous achèverez le railway et recueillerez les bénéfices qui doivent en dériver, ainsi que je l'ai prédit en Angleterre et partout ailleurs.

» Je crois fermement que le sort du noir Continent africain est dans vos mains. Si vous vous retiriez maintenant, il ferait un pas en arrière ; mais si vous poursuivez votre œuvre, vous verrez le résultat de vos efforts par les progrès qui s'y réaliseront et par la disparition des pratiques horribles qui ont existé jusqu'ici en Afrique.

a small instalment of produce has come into this city of Antwerp. I hope it can be taken as a first instalment of a very large quantity which will come to your city. (*Hear hear*).

» It is all through the energy of your Sovereign, who is one of the wisest of monarchs, and an example of this age to all kings who propose to govern their people well and wisely.

» You have also commenced the construction of the *chemin de fer* of the Congo. There is no doubt that if you continue to pursue the work in the manner that you have commenced it, you will complete the railway, and you will derive the benefits which I have predicted in England and elsewhere would accrue from it.

» I firmly believe that the Dark Continent of Africa is in your hands. If you withdraw from it now it will fall back, but if you continue your work you will see the result of your labours

» Des deux côtés de l'Afrique australe vous avez le Portugal et l'Allemagne. Les possessions anglaises, sont vastes et vous trouvez aussi la France sur le Congo. Il vous appartient de prouver au monde frappé d'admiration, que la Belgique peut gouverner son territoire aussi sagement que la plus grande nation de la terre.

» Depuis ma dernière visite ici, j'ai été envoyé en Afrique au secours d'Emin Pacha. Nous le croyions un gouverneur idéal, un homme envoyé par Gordon pour prendre le gouvernement du Soudan. La contrée, comme vous le savez, était dans un grand état de trouble ; Emin perdit beaucoup de ceux qui l'avaient suivi ; finalement il avait été déposé et fait prisonnier. C'est à ce moment que nous sommes arrivés et que nous l'avons ramené à la côte. Il a embrassé la cause de ses compatriotes, et retourne, je l'espère, pour faire encore quelque bien.

» Pour la grande réception que vous m'avez faite et aussi pour

in its improvement, and in the disappearance of those horrible proceedings which have hitherto existed.

» On both sides of South Africa you have Portugal and Germany, England's possessions are large, you find France on the Congo, and it is now for you to prove to the admiring world that Belgium can govern her territory as wisely as the best nation in the world.

» Since my last visit, I have been sent into Africa to rescue Emin Pacha. We believed him to be an ideal governor, a man sent by Gordon to take over the government of the Soudan. The country as you are aware was in a very disturbed state, and Emin lost many of his followers, until at last he had been deposed and taken prisoner and it was just in the nick of time that we arrived and brought him back to the coast. He has embraced the cause of his countrymen, and he goes back I hope to do some good yet.

ces beaux souvenirs, permettez-moi de vous remercier tous, et vous spécialement, Monsieur le Bourgmestre. Je les garderai précieusement et les montrerai à mes amis comme des souvenirs de ma visite à Anvers. »

La cérémonie terminée, le bourgmestre invite les voyageurs à passer dans son cabinet pour y signer le *Livre d'or* de la ville d'Anvers. M. Génard, archiviste de la ville et secrétaire général de la Société de géographie, montre à Stanley la page du livre ornée de son portrait, qu'il a signée en 1878. « Je suis bien changé depuis ce temps-là, vous serez » obligé d'en mettre un autre, » dit-il en souriant. Tous les voyageurs signent la page nouvelle. Le bourgmestre se retire avec tous les invités pour se rendre en toute hâte à la séance de la Société de géographie, laissant à M. l'échevin Gits, au général Wauwermans et à M. Bulcke le soin de faire voir à Stanley et à ses compagnons l'ancien édifice communal, qu'ils admirent dans tous ses détails. Stanley s'arrête longuement à contempler tout pensif la tour de la cathédrale, la merveille d'Anvers. « Avant dix ans vous verrez » s'élever des édifices semblables, dit-il, au Stanley Pool, » mais avec les formes nouvelles caractéristiques de notre » temps. »

On remonte en voiture et l'on se dirige vers le local de la Société de l'Harmonie pour la séance de la Société de géographie. L'enthousiasme public monte et grandit rapidement ; on sent que la population est *empoignée* par le voyageur. Au risque de se faire écraser, des mains calleuses s'avancent à l'intérieur de la voiture, et Stanley les serre avec beaucoup

» For the grand reception you haven given me, and also for these pretty souvenirs, I beg to thank you all, M^r Burgomaster especially. I shall treasure them, and shall be pleased to show them to my friends as being mementos of this visit of mine to Antwerp » (*Loud applause*).

de cordialité. On crie en français, en anglais, en flamand, en wallon même, *Vive Stanley! Bravo Stanley! En avant Stanley! Nous vous suivrons Stanley!* Le peuple d'Anvers, généralement si froid, si taciturne, si réservé, arrache à Stanley cette exclamation « *A very enthousiast people!* » Le cœur de celui qui écrit ces lignes et qui eut le bonheur d'être témoin de cette explosion populaire, battait de joie, car c'était un vrai réveil du vieux Lion de Flandre dégagé, par l'expansion d'idées généreuses, de la pénible étreinte sous laquelle on ne cesse de l'atrophier dans l'intérêt de passions personnelles mesquines, de partis, de castes, de foi, de provinces, de langues, qui cessent d'être belges, libéraux et chrétiens! Que de belles et grandes passions on pourrait évoquer dans ce peuple mieux connu, mieux étudié!

SÉANCE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

A 5 heures, les voyageurs descendent de voiture à la porte du local de la *Société de l'Harmonie*, où les attendent les membres de la commission de réception. Ils sont conduits dans la petite salle des fêtes, organisée en salon d'attente.

Du haut du grand escalier d'honneur par lequel les voyageurs doivent descendre, pour se rendre à la séance, l'aspect de la grande salle est magnifique. Elle est bondée d'une foule énorme en costume de fête, qu'on estime à 2500 personnes et qui occupent jusqu'aux galeries supérieures. Au fond on aperçoit le buste du Roi qui se détache sur un trophée de drapeaux belges, du Congo et de la ville d'Anvers. En avant sur une estrade se trouve la table du bureau entourée des sièges occupés par les membres effectifs de la Société de Géographie.

Au premier rang, des fauteuils sont réservés au lieutenant-général commandant de la circonscription militaire et au gouverneur. Les belles toilettes des dames s'y mêlent aux costumes de cour et aux habits noirs. Plus loin le restant

de la salle est réservé, avec entrée par la Place de l'ancien Canal, au membres de la Société de géographie et aux membres de la Chambre de commerce invités à la séance par la Société de géographie.

A l'annonce de l'arrivée de Stanley, M. Langlois, vice-président de la Société de géographie, invite M. le bourgmestre de Wael, président d'honneur, M. Leclercq, président de la Société royale de géographie belge (Bruxelles) et les membres du bureau à prendre place à ses côtés. Il ouvre la séance par l'allocution suivante :

» MESDAMES ET MESSIEURS,

» Au nom du bureau je vous remercie d'avoir répondu en si grand nombre à notre appel ; — je remercie également les autorités qui, par leur présence, veulent bien rehausser l'éclat de cette séance solennelle.

» Nous avons à recevoir aujourd'hui l'illustre voyageur Henry M. Stanley et quelques-uns de ses compagnons de route. L'accueil que nous leur réservons leur témoignera que la population anversoise apprécie leur courage, leur intrépidité, leur valeur et les services rendus.

» Lorsqu'en 1878 nous avons l'honneur de recevoir Stanley, nous l'avons traité en héros ; aujourd'hui il a acquis des titres si nombreux à la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent aux sciences géographiques, que nous ne pouvons mieux faire que de suivre l'exemple qui nous est donné par Sa Majesté le Roi notre Auguste Protecteur et de le traiter en Prince des voyageurs — Stanley va faire son entrée ! »

En ce moment Stanley apparut au haut de l'escalier, suivi de ses compagnons et conduit par la Commission de réception ; il descend lentement et traverse la salle jusqu'au bureau, au milieu des acclamations enthousiastes de l'assemblée. La population d'Anvers, généralement assez froide et calme, est évidemment émue par la vue de cet homme à l'attitude modeste, impas-

sible, au regard brillant et sympathique, à l'éloquence entraînante et dont tout, dans les manières, au milieu d'une réception toute princière faite pour exalter son orgueil, marque qu'il sent sa force et sa valeur.

Le président prend place au fauteuil et invite Stanley et ses compagnons à s'y placer également dans l'ordre suivant : A droite du président, M. STANLEY, le vice-président M. Jacq. Langlois, le *Docteur Parke*, le secrétaire général M. P. Génard, le *capitaine Nelson* ; à gauche, le Bourgmestre M. Léop. de Wael, président honoraire, M. Bulcke, vice-président de la Chambre de commerce, M. *Jephson*, M. *Leclercq*, président de la Société de géographie de Bruxelles, le *lieutenant Stairs*. Le *capitaine Reyntjens* et le *lieutenant Liebrechts*, attachés à la personne de M. Stanley, prennent place à droite et à gauche en tête des membres effectifs de la société.

L'ordre s'étant rétabli, le président se lève et s'adressant au célèbre voyageur prononce le discours suivant :

» MON CHER CONFRÈRE ET ILLUSTRE AMI,

» Il y a trois siècles, dans cette ville d'Anvers, nos pères assemblés dans leurs gildes de rhétorique, écoutaient déjà avec une attention émue, le récit des aventures des grands *descobridors* de l'Afrique et le l'Amérique, que leur faisaient les maîtres à jamais illustres de la célèbre école de géographie anversoise. Ils applaudissaient au courage avec lequel ces vaillants affrontaient des dangers que leur imagination leur représentait sous les formes les plus redoutables, la terrible *île enchantée de St.-Brandon*, qui avait la propriété de se rendre invisible pour faire naufrager les marins, l'effroyable *Main de Satan* qui saisissait les navires à la surface des flots, pour les engloutir au fond des abîmes, et tant d'autres merveilles....

» Combien n'a pas été plus terrible dans ces dernières années notre émotion, de savoir notre ami Stanley exposé, non pas

à des dangers imaginaires, mais à des dangers trop réels que lui-même nous avait appris à connaître !

» Nous vous savions au milieu d'un continent immense, escorté par un petit nombre de compagnons blancs, avec une faible petite armée, fidèle sans doute, mais susceptible de paniques et dont on pouvait craindre le découragement, dans les dures épreuves où vous alliez l'engager sous un soleil meurtrier, loin des secours de l'Europe, sur des routes que jamais l'homme blanc n'avait parcourues, exposée dans des forêts vierges à la soif et à la faim, aux bêtes sauvages, et ce qui est pis encore, aux embûches de l'homme, qui demeure le plus terrible animal de la création, lorsque la civilisation ne l'a perfectionné. — Nous avons su depuis que nos craintes n'avaient rien d'exagéré, car à partir de Yamboya, vous eûtes à traverser pendant plus de 160 jours une forêt de ronces et d'épines, souffrant de la famine, de la fièvre, de la dyssenterie, privé de la lumière du jour et luttant sans cesse contre des races d'hommes inconnues, variant du géant redoutable au nain anthropophage et cruel. La nature, en dévoilant le secret des armes empoisonnées à ces pygmées de quatre pieds de haut, semble avoir voulu suppléer à l'insuffisance de leurs forces naturelles.

» Nous attendons de vous-même le récit de cet incomparable voyage, qui vous a permis de résoudre définitivement le problème des sources du Nil, cherché depuis le temps de Néron, où vous avez touché aux *montagnes de la Lune*, dont l'existence était placée au nombre des légendes, à ce majestueux Ruwenzori, aux cîmes couvertes de neige sous l'équateur, et, chose plus admirable encore, où vous avez réussi, avec la précision de la science, bravant tous les périls, à rejoindre, par la route la plus courte, un de nos semblables perdu au milieu du *Continent mystérieux*.

» Ce qui nous touche plus encore que le mérite de l'explorateur, c'est l'indomptable courage avec lequel vous vous êtes rendu sans hésitation, résolument comme le glorieux

Gordon, à l'appel de secours qui avait retenti du fond de l'Afrique. Vous tentiez seul une campagne qui avait défié les efforts d'une vaillante armée, commandée par des généraux illustres !

» C'était insensé, disait-on. Que de fois ne m'a-t-on pas posé cette question : « *Croyez-vous que Stanley puisse revenir ?* » Je connaissais votre énergie, la fécondité de vos ressources dans les plus grands périls, et bien des membres de cette assemblée pourraient vous redire ma réponse invariable : « *Attendez-vous à ce qu'il apparaisse un de ces jours, sur l'une ou l'autre côte de l'Océan ; nous aurons encore l'occasion de l'applaudir à Anvers !* » — On me quittait, haussant les épaules, prenant mon optimisme en pitié et murmurant : « *Stanley est perdu !....* » Cependant les jours, les semaines, les mois, les années mêmes s'écoulaient ; des bruits sinistres circulaient, moi-même je sentais la crainte m'envahir ; ma conscience me reprochait presque d'avoir jamais encouragé par ma parole de semblables expéditions !

» Enfin un jour béni de Dieu arriva ; un cri immense retentit en Europe, cri de triomphe qui a dû se répercuter dans votre cœur en Afrique : « *Stanley est sauvé, il apparaît à la côte !* »

» Vous aviez accompli l'impossible, et aujourd'hui, au nom de la Société royale de géographie, au nom du commerce, au nom de la ville d'Anvers, au nom du pays tout entier, dans l'histoire duquel vous avez inscrit votre nom synonyme de tous les courages, j'ai le bonheur de vous féliciter ! !

» A ces félicitations doivent se joindre celles que nous adressons aux fidèles compagnons de vos travaux : le vaillant docteur Parke, dont vous avez fait le plus bel éloge, en écrivant du fond de l'Afrique : « *J'estime que la plus heureuse chance de* » l'expédition a été de posséder ce médecin et ce chirurgien » sans rival ! » le brave Mounteney-Jephson, un instant prisonnier des révoltés égyptiens et qui menacé de mort, envoya courageusement à ses amis d'Europe, un solennel et dernier

adieu ! le capitaine Nelson des volontaires royaux, qui blessé, demeura à la garde des bagages, au camp de Kilenga, avec une troupe de 38 malades bientôt réduite à 11 par la mort et les désertions ! Je suis heureux de pouvoir également serrer la main à mon brave camarade, le lieutenant Stairs des ingénieurs royaux britanniques, l'intrépide alpiniste africain, qui n'a pu rejoindre que hier ses compagnons en Belgique ; vous savez que sa vie fut mise en péril par une blessure de flèche empoisonnée des Tokki-Tikki, blessure dont il n'est pas encore complètement rétabli. Je regrette de ne pas voir parmi eux M. Bonny, dernier survivant de l'arrière garde du malheureux major Barttelot.

» Nous admirerons toujours les vaillants explorateurs du passé, les Barthélemy Diaz, les Vasco de Gama, les Christophe Colomb, les Magellan, qui, inspirés par un Prince illustre, achevèrent la découverte du monde ; mais, en rappelant leur noble histoire, notre pensée se détache difficilement du souvenir des maux qui naquirent de leurs aventures.

» Dans le présomptueux et naïf orgueil de leur temps, on s'imaginait faire œuvre de civilisation, en imposant à des sauvages, sans aucune préparation, la foi, les idées, les mœurs, les méthodes de gouvernement européennes. On ne parvint, en les violentant, qu'à s'en faire des ennemis, que plus tard il fallut combattre par la force et vaincre par l'extermination. Pour justifier ce triste système, on affirmait que les *racés faibles doivent nécessairement périr devant les racés fortes*. Heureux encore les barbares, si l'on se bornait à les réduire à la servitude, comme seul moyen de les civiliser !

» *L'esclavage*, la plus grande des iniquités humaines, naquit des méthodes coloniales du XVI^e siècle.

» La science moderne assigne un but plus noble aux efforts des explorateurs. elle ne se borne pas à *découvrir*, à vaincre par la force, elle veut *conquérir* par les bienfaits.

» Notre joie et notre orgueil est d'avoir entendu proclamer cette grande idée par un Prince belge que nous aimons tous

comme un père, de la Lui avoir vu mettre en pratique, avec un libéral dévouement, avec une inaltérable persévérance !

» Lorsqu'au XV^me siècle, Henri le Navigateur, après 80 ans d'efforts, ouvrit cette magnifique route des Indes qui fit la grandeur du Portugal et marqua l'aurore de la prospérité d'Anvers, on le raillait de ces efforts poursuivis pas à pas, gagnant chaque année à peine quelques degrés au sud, sur la côte d'Afrique. « Pourquoi, disait-on, dépenser les forces de notre pays en de tels efforts stériles ? » — De nos jours, n'avons-nous pas entendu répéter : « Au lieu de consacrer Ses trésors à cette œuvre vaine d'Afrique, Léopold II ne ferait-il pas mieux de les réserver à notre pays ? » Cette clameur de l'ignorance n'a pas détourné notre Roi de l'objectif qu'Il poursuit avec l'imperturbable confiance du génie. Déjà, en moins de dix ans, nous voyons poindre sur cette côte d'Afrique un empire nouveau, qui sera pour notre pays une source de richesse immense, une mine féconde pour notre commerce et notre industrie ! Nous voyons aux 5 millions d'âmes belges, se joindre 40 millions d'âmes africaines. Conquises lentement, prudemment, elles s'élèveront par une sélection progressive dans l'échelle sociale et atteindront en quelques générations au niveau intellectuel auquel nous sommes arrivés, après 18 siècles écoulés, depuis le temps où César vint visiter nos pères barbares dans les Gaules. Nous n'assignons plus au but de nos efforts l'État moderne, quelque fiers que nous en puissions être ; moins présomptueux, nous convions nos frères d'Afrique à grandir avec nous, plus rapidement que nous, pour s'élever avec nous à l'état de perfection future que nous rêvons pour les destinées de nos enfants !

» Vous avez été, mon glorieux ami Stanley, le courageux collaborateur de cette grande idée ; c'est à vous qu'est échu l'immense honneur de la réaliser en Afrique, de la porter au siège même où s'est développée la Traite avec ses horreurs les plus abominables, aux bouches du Congo, qu'il y a quelques mois, au Congrès colonial de Paris, un brillant amiral français proclamait « un foyer de crimes, » que vous avez contribué à éteindre.

« Vous ne vous imaginez pas, « disait l'amiral Vallon, qui fut gouverneur du Sénégal et vécut vingt ans sur les côtes d'Afrique, « ce qu'était autrefois ce malheureux pays. C'était « positivement un enfer, le réceptacle de toutes les horreurs. « On n'y trouvait que des acheteurs et des marchands d'es-claves. Le vaillant peuple portugais a tout essayé pour y introduire un peu d'ordre et de paix, mais le pli était pris ; « il a fallu de grands changements et d'autres circonstances « pour renouveler ces efforts avec succès. Honneur à la Nation « belge et à tous ceux qui ont voué leur existence à la civilisation du Congo !..... La Belgique, tard venue dans le « mouvement colonial, a, de son coup d'essai, fait un coup « de maître !..... »

« Si, comme explorateur, mon Cher Confrère, vous avez acquis une gloire impérissable, comme philanthrope, en vous associant à la plus noble pensée de notre temps, vous vous êtes encore inscrit dans l'immortalité.

« Je ne puis, moi qui suis un vieux soldat, me défendre d'une émotion profonde, car vous avez eu l'inappréciable honneur, que beaucoup d'entre nous vous envie, de conduire mes jeunes camarades dans la voie du dévouement et de l'abnégation, de leur ouvrir une carrière nouvelle, où ils ont déjà généreusement et courageusement servi la patrie ! Je vous en remercie en leur nom, dans cette ville où doit tomber le dernier drapeau belge, si, ce qu'à Dieu ne plaise, la Belgique devait périr un jour.

« Hurrah pour le vaillant Stanley !! »

Stanley se lève aussitôt et répond au président en ces termes :

« *Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs,* ⁽¹⁾

« La première fois que je vins à Anvers (en 1878), je ne m'atten-

(1) « *Mr President, Ladies and Gentlemen,*

« The first time I came to Antwerp, (in 1878) I little expected

dais guère à venir devant vous une seconde fois, pour vous reparler de quelques-uns des mystères de l'Afrique centrale.

La plupart d'entre nous, en revenant d'Afrique, font généralement vœu de ne jamais retourner au Pays noir ; mais suivant un dicton qui a cours parmi les Arabes, jamais un homme qui a bu aux eaux d'Afrique ne peut s'empêcher de revenir à ce Continent et, en ce qui me concerne, ce que les Arabes disent est parfaitement vrai. Sept fois je suis entré dans l'Afrique et j'en suis ressorti, et chaque fois j'ai appris quelque chose.

» Je me rappelle que quand j'y pénétrai pour la première fois, c'était avec les dispositions d'un correspondant de guerre, frais débarqué et avide d'aventures ; mais je dois avouer qu'en accomplissant mes devoirs de correspondant de guerre dans la campagne mexicaine, et plus tard en poursuivant mes études dans l'histoire espagnole, je m'attendais fort peu à traverser à pied un Continent que j'avais toujours regardé comme ténébreux et impénétrable.

that I should come before you a second time to tell you of some of the mysteries of Inner Africa.

» Most of us on returning from Africa generally make a vow never to return to the Dark Country, but there is a saying amongst the Arabs, that there is never a man who has drunk of the waters of Africa who can withhold from coming back to that continent, and for my part what the Arabs say is quite true. Seven times I have gone into Africa, and come out again and each time I have learned something.

» I remember when I first went into Africa, that I went with the spirit of a war correspondent, fresh and eager for adventure, but I must confess that, when pursuing my duties as war correspondent in the Mexican war, and afterwards my studies in Spanish history, I little expected to go through a continent that I had always regarded as dark and impenetrable. No doubt most of you, Ladies and Gentlemen, a short time ago, looked

Sans doute la plupart d'entre vous, Mesdames et Messieurs, considéraient il y a peu de temps l'Afrique comme noire, sombre et stérile, et probablement ce n'est qu'en cette année 1890 que vous commencez à voir ce que j'appellerai l'aurore du Continent Noir.

» Vous voyez maintenant que les efforts de votre noble Roi n'ont pas été déployés en vain et qu'éventuellement ils peuvent être, ils sont appelés à être couronnés d'un succès complet. (*Applaudissements*).

Mes amis, je ne suis pas homme à dédaigner la cordialité avec laquelle j'ai été reçu tant à Bruxelles qu'à Anvers, ni à mépriser les chauds applaudissements avec lesquels vous m'avez souhaité la bienvenue ; mais, si vous m'en croyez, il n'y a pas de récompense si douce pour un voyageur, que la sensation qu'il éprouve quand il entre dans de nouveaux pays, ou la joie qu'il ressent quand il fait un travail utile, et qu'il le fait avec âme. (*Vifs applaudissements*). Comme dit un grand poète :

upon Africa as dark, sombre, and barren, and probably in this year 1890, you only begin to see what I may term the dawn of day in the Dark Continent.

» You can now see that your noble King's efforts have not been in vain, and that eventually they may be crowned with complete success. (*Applause*).

My friends, I am not one to disdain the kind way in which I have been received both in Brussels and in Antwerp, nor do I despise the warm clapping of hands with which you have welcomed me, yet, if you believe me there is no reward to a traveller so sweet as the feeling he experiences when he gets into new lands, or the joy he feels when he is doing a good work, and doing it from his soul. (*Loud applause*). As a great poet says :

« La joie de l'âme réside dans l'action,
L'entraînement de la poursuite
En est la récompense.... »

» Je me suis toujours senti entraîné, en pénétrant en Afrique chargé d'une mission spéciale, car le devoir d'un homme est de découvrir de nouvelles choses pour ses semblables. L'homme a été fait pour obéir et adorer, et s'il est abandonné à lui-même et ne songe qu'à soi, il tombe ordinairement dans cette disposition d'esprit bizarre que nous qualifions de « *crankiness* » (monomanie).

» C'est pourquoi, quand votre Roi m'a envoyé deux messieurs, à Marseille, pour me demander de retourner en Afrique et tâcher de faire quelque chose de ce grand fleuve du Congo, de développer quelques-uns de ses trésors et dire à son peuple ce qu'on trouve réellement dans ce pays, j'ai senti que j'avais un grand et noble travail à accomplir, et j'ai senti aussi que je ne pouvais trouver de meilleur maître que le Roi des Belges. (*Applau-*

« Joy in the soul lies in the doing,
And in the rapture of pursuing
Is the prize..... »

I have always felt enraptured when entering into Africa upon a special duty, for it is a man's duty to discover new things for his fellow men. Man was made to obey and adore, and if left to think solely of himself he generally develops some peculiar fancies, which bring him into a state we term *crankiness*.

» Therefore when your King went two gentleman to me at Marseilles, asking me to return to Africa, and try to make something of that great river, and develop some of its treasures, and tell this people what was really in the land, I felt I had a great and noble work to perform, and I also felt that I could not find a better master than the King of the Belgians. (*Applause*). For in every word, when he enlightened me as to what he proposed, I could see a high appreciation of what he considered to be his duty as the father of his people. (*Applause*).

dissements). Car, je l'affirme, chaque mot par lequel il me mettait au courant de sa pensée, me donnait une appréciation élevée de ce qu'il considérait comme étant son devoir en qualité de père de son peuple. (*Applaudissements*).

» Et réellement, je vous le demande, jamais travail a-t-il été accompli avec une noblesse d'intention, égale à celle que Léopold II a déployée sur le continent africain ? Tout un État, de près de 1,000,000 de milles carrés d'étendue, est conquis et ouvert à l'industrie et à l'esprit d'entreprise belges. Il vous donne quelque chose comme 7000 milles d'eau navigable, des forêts très étendues, contenant une provision inépuisable de bois de construction, qui seront une source de richesse pour votre nation. Votre Roi peut dire avec raison : — « La Paix non moins que la Guerre remporte des victoires ». — Car jusqu'à présent, tous ces milles de territoire ont été conquis sans tirer un coup de feu.

» And really I ask you, has any work been carried out with such nobility of purpose as that which Leopold II^d had laid out for himself in the African continent ? Here is a whole State conquered, open for Belgians industry and enterprise, nearly 1,000,000 square miles in extent. It gives you some 7000 miles of navigable water, the forests are very extensive, containing an inexhaustible supply of timber, which should be a mine of wealth to your nation. Well may your King say : — *Peace gains Victory, no less than War*, — for, so far, all these miles of territory have been gained without the firing of a single shot.

» The last work I was sent upon was the rescue of an ideal governor. We heard of a soldier in the far off Soudan, hemmed in by countless enemies. His name was Emin Pacha. He was the last lieutenant of Gordon. His chef was killed in Khartoum ; thousands of his people had been destroyed, and the soldier governor had been left in the far interior of Africa,

» La dernière mission qui m'échut fut le sauvetage d'un gouverneur idéal. On nous parlait d'un soldat, qui se trouvait au Soudan, cerné par d'innombrables ennemis. Son nom était Emin Pacha. Il était le dernier lieutenant de Gordon. Son chef avait été tué à Khartoum, des milliers de ses hommes avaient été exterminés, et le soldat gouverneur était resté au cœur de l'Afrique, entouré d'ennemis, sans aucun espoir de salut. Examinant les divers moyens de le secourir, certains proposèrent que je prisse la route est, d'autres la route ouest africaine.

» En tant qu'il s'agissait de pénétrer dans un pays sauvage comme l'Afrique, il me semblait qu'il ne pouvait y avoir grande différence à pénétrer par l'est ou par l'ouest.

» A l'est nous avions à rencontrer diverses tribus, parmi lesquelles les *Massaïs* et les *Tonkanis*; et pour vous donner une idée de leur caractère, je vous dirai que le chef de la

surrounded by enemies, and without, any hope of escape. In considering the various modes of rescuing him, some proposed that I should adopt the east and others the west African route.

» So far as penetrating a wild country like Africa, it seemed to me that to penetrate from the east or from the west would not make much difference.

» On the east we had various tribes to encounter, amongst them the Massais and the Tonkani and to give you some idea of their nature, I may tell you that the chief of the latter tribe had come upon 200 of Emin's soldiers, and massacred them all one morning before nine o' clock. Beyond these, between Okeddi and the Nile, we should find the Mahdists.

» On the west side, after passing beyond the stream, there was a large stretch of unknown country. What it consisted of no one could tell, but that it formed the heart of barbarism everyone was sure.

dernière tribu s'était avancé contre 200 soldats d'Emin et les avait massacrés tous, en une matinée, avant 9 heures. Plus loin, entre Okeddi et le Nil, nous devions trouver les Madhistes.

» Du côté ouest, après avoir dépassé le fleuve, il y avait une grande étendue de pays inconnu. En quoi elle consistait, personne ne pouvait le dire, mais que ce fût le cœur de la barbarie, tout le monde en était sûr.

» Pendant que je réfléchissais indécis à la route que je prendrais, votre Roi m'offrit de mettre à mon service toute la flottille du Congo, et cette offre cordiale et généreuse soumise au Comité, fut acceptée. Je pris donc la route du Congo.

» Je ne vous infligerai aucune description du Congo. Il vous est, j'en suis certain, déjà bien connu : car de quelque côté que je me dirige ici, je vois des drapeaux du Congo et des bannières à l'étoile d'or. Vos *halls* sont couverts de cartes de l'État du Congo, je ne doute donc pas que vous ne les

» While I was undecided as to which route to take, your King offered me the whole of the Congo flotilla for my service, and this kind offer being presented to the Committee, they accepted it. So I went by the Congo route.

» I will not weary you with any description of the Congo. It is I am sure, already well known to you, for wherever I go I see Congo flags, and banners of the golden star. Your halls are covered with maps of the Congo State, so I have no doubt you studie them, and are well acquainted with them. I will pass thus briefly, and ask you to follow me up the Congo 1450 milles, to the verge of the unknown. (*Applause.*)

» Our column being united we set off for the dark part of Africa. As we left the stockades of Yamboya, I asked the guide : " Whither shall we go now ? " — " God knows " he replied, " but East I suppose, towards the rising sun. " — " But do you not known the next village ? " — I enquired. " No ! " — he replied. " And

étudiez et que vous ne soyiez bien familiarisés avec elles. Je passerai donc brièvement et vous demanderai de me suivre au Haut-Congo, à 1450 milles en amont, sur la limite de l'inconnu. (*Applaudissements*).

» Notre colonne ayant été formée, nous nous mîmes en route pour la partie ténébreuse de l'Afrique. Quand nous eûmes quitté le camp de Yamboya, je demandai au guide : « Dans quelle direction irons-nous maintenant ? » — « Dieu le sait ! mais vers l'est je suppose, vers le soleil levant. » — « Mais ne connaissez-vous pas le prochain village ? » repris-je — « Non ! » répondit-il. — Et n'êtes-vous jamais allé par là ? » — « Quelqu'un y est-il donc jamais allé auparavant ? » interrogea-t-il à son tour.

» Faisant donc face à l'est et priant Dieu de nous aider, nous nous plongeâmes dans les ténèbres de la forêt, et 160 jours durant nous nous trouvâmes dans ce perpétuel crépus-

have you never been this way before ? » — « Has *anybody* ever been there before ? » he enquired.

» So setting our faces to the east, and invoking aid in the name of God, we plunged into the darkness of the forest, and for 160 days we were in that perpetual twilight, darkened by a thick canopy of foliage. The trees stood twenty, thirty, and forty feet apart, and united at their summits, so that it was just as the light is in temperate climates, about half an hour after the sun has set. And then the rain visited us. Drip... drip... drip!.. continually. And after the rain, which lasted often for 18 hours, there was that vapor which rose up from the ground, and covered the leafage above, so that except for the stems of the trees we could not have told if we were in the open or in the forest.

» But those trees which rose on either side of us, trees which had existed for centuries, they told us plainly where we were.

cule, assombri par une épaisse voûte de feuillage. Les arbres étaient distants de vingt, trente et quarante pieds l'un de l'autre et se rejoignaient à leurs sommets, de sorte que la clarté qui régnait était à peu près celle des climats tempérés, une demi-heure après le coucher du soleil. Puis vint la pluie. Drip... drip... drip !.. perpétuellement. Et après la pluie, qui durait souvent 18 heures, une vapeur qui s'élevait du sol et couvrait les frondaisons au-dessus de nos têtes, de sorte que, n'eussent été les troncs des arbres que nous voyions devant nous, nous n'aurions pu dire si nous étions en forêt ou dans la plaine.

» Mais ces arbres qui s'élevaient de chaque côté, arbres qui avaient existé pendant des siècles, nous disaient pleinement où nous étions.

» Fréquemment je me suis arrêté et j'ai contemplé ces arbres, m'imaginant qu'ils pouvaient entrer en communication avec moi. Il semblait qu'on pouvait leur demander des nouvelles du

» Frequently I have stopped and gazed upon them, thinking some times that they could communicate to me. You felt as if you could ask them for news of the past. I really expected sometimes that they might ask me : “ Mortal, Whence art *thou* ? ” and “ Whence comest thou ? ” and “ What hast *thou* to do here ? ” But they were silent.

» We pressed on for those 160 days, cutting our way through the trees, and being stung with the ants and other insects, which swarmed on every side. Indeed, we were constantly brushing away the insects which tried to sting us, and pushing away from us branches covered with thorns, which blistered our bodies when they pierced them. Sometimes you would put your foot on what you took to be a log of wood, but it crumbled away under your touch, and you found it to be a terrible den of scorpions, centipedes and ants without number... And day after

passé. Je m'attendais réellement parfois à ce que ces troncs séculaires me demandassent : « Mortel, qui es-tu ? D'où viens-tu, et que viens-tu faire ici ? » Mais ils restèrent silencieux.

» Nous pressâmes notre marche pendant ces 160 jours, nous frayant un chemin à coups de hache à travers les arbres, piqués par les fourmis et autres insectes qui nous suivaient par essaims de tous côtés. En réalité nous étions forcés de nous frotter sans cesse avec les mains pour chasser les insectes qui tentaient de nous piquer et nous écartions constamment les branches épineuses qui nous faisaient des ampoules sur le corps quand elles nous piquaient. Parfois nous mettions le pied sur ce que vous auriez pris pour un bloc de bois, mais sous notre poids, le bloc se dispersait en grouillant, et l'objet se trouvait être un horrible nid d'innombrables scorpions, de centipèdes et de fourmis... Et jours après jours, cette vie continua pendant un mois, jusqu'à ce que nous commençâmes à nous demander, surpris, quand un changement se produirait.

day this experience went on for a month, until we began to wonder when a change would come.

» We asked the natives if they had ever seen grass growing near, but they did not understand us. We searched for a blade of grass at the river side, but on showing it to them they told us it was the first time they had ever seen anything like it.

» Our people at last began to despair, or as we sometimes put it, « their hearts sunk into the soles of their boots. » It was impossible to rouse them up, or to animate them with hope. It was useless showing them our charts, and telling them that the sun showed us the number of miles we had travelled. They would ask : « Why does the sun not show us the road ? » But they were faithful unto death. — It was : « Onward, still onward. » They rose to the cry, and said : « We will follow the Master. » We believe he is lost, but we will follow him. The rest we will leave in the hands of God ! »

» Nous demandâmes aux indigènes s'ils avaient jamais vu croître de l'herbe dans le voisinage, mais ils ne savaient pas ce que c'était que de l'herbe. Nous cherchâmes longtemps pour trouver un brin d'herbe du côté de la rivière, et quand nous le leur montrâmes, ils répondirent que c'était la première fois qu'ils voyaient pareille chose.

» Nos hommes se mirent enfin à désespérer, ou comme on dit vulgairement : « leur cœur coula au fond de leurs bottes. » Il fut impossible de relever leur moral ou de les ranimer par l'espoir. En vain nous leur montrions nos cartes, et nous leur disions que le soleil nous montrait le nombre de milles que nous avions parcourus. Ils demandaient : « Pourquoi le soleil ne nous montre-t-il pas le chemin ? » — Mais ils furent fidèles jusqu'à la mort. Ce fut : « En avant, toujours en avant ! » Ils se levaient à ce cri et disaient : « Nous suivrons le Maître... Nous croyons qu'il est perdu, mais nous le suivrons. Le reste nous le laissons à la volonté de Dieu ! »

» In the second month we came across traces of the Arabs, those people whom you must call to account and stamp them out if you want to clear your territory of the slave scourge. And I am confident that your aim is to entirely rid the country of this terrible trading, and that you will second your brave King's effort in this direction. (*Loud Applause.*)

» I said that we were in traces of the Arabs, and then whatever might have been horrible before, became more so now. The villages were razed to the ground ; not a single piece of pasture was to be seen ; every banana plantation had disappeared and had been trodden down by elephants ; everything was in an interminable tangle. And this was the work of the slave traders, the Arabs. I beg you to write upon your minds what you must do with regard to these people.

» We passed through thousands of miles of that territory, and there was not one hut standing ; not one family came forward

» Le second mois nous rencontrâmes des traces d'Arabes, ces hommes auxquels il faudra faire rendre compte de la peste de l'esclavage, et qu'il faudra chasser, si vous voulez purger votre territoire. Je suis convaincu que votre but est d'avoir complètement raison de ce terrible commerce, d'en débarrasser le pays, et que vous seconderez les efforts de votre brave Roi dans cette voie. (*Applaudissements prolongés.*)

» J'ai dit que nous étions sur les traces des Arabes, et à partir de ce moment, en vérité, quelque horrible que notre situation eût été jusqu'alors, elle le devint plus encore. Les villages étaient rasés jusqu'au sol ; pas un seul lopin de prairie ne se découvrait, les plantations de bananiers avaient toutes disparu jusqu'à la dernière, et avaient été piétinées par les éléphants. En fait tout se trouvait dans un chaos indescriptible. Et c'était là l'œuvre des Arabes, les marchands d'escla-

to welcome us. The males had been destroyed, the women had been taken prisoners, to be sold as slaves, and the children either taken with them or massacred. The sights we saw, if we presented them to you, would make everyone here weep and rage at such a bloody picture. These were the results of the Arabs ravages.

» During our progress through the forest, we had lost many of our men. We lost 139 of our people, and numbering the leagues by their corpses, we at last marched into the broad light of day once more, on to the broad plateau of Africa, and there in all its glory stretched that lovely lake Nyanza, and as we gazed down upon it, we gazed as it were from our *mountain of Pisgah*.

» Thirteen days of energetic marching brought us to the Albert Nyanza, upon which we gazed from an elevation of 2500 feet.

» Up to this time we had had no news of Emin, so leaving Mr

ves. Veuillez bien vous graver dans l'esprit ce que vous devez faire à l'égard de ce peuple.

» Nous passâmes à travers des milliers de milles de ce territoire, et il n'y avait plus là une seule hutte debout ; pas une famille ne vint à notre rencontre pour nous souhaiter la bienvenue. Les hommes avaient été exterminés, les femmes avaient été faites prisonnières pour être vendues comme esclaves, et les enfants avaient été enlevés ou massacrés. Si nous pouvions évoquer devant vous les spectacles auxquels nous avons assisté, ils vous feraient à tous verser des larmes de pitié et vous bondiriez de colère à cette peinture sanglante. Tels étaient les résultats des ravages des Arabes.

» Pendant notre marche à travers la forêt, nous avions perdu beaucoup de nos hommes. Nous perdîmes 139 de nos gens, et comptant les milles par leurs cadavres, nous revînmes enfin à la lumière du jour, nous dirigeant une fois de plus

Jephson to make enquiries for the Pacha, we went back 125 miles and built a fort. Three days afterwards Mr Jephson returned bringing the Pacha with him to our camp. We all thanked God, and said that he had been good in enabling us to find him.

» Now we had to gather our members together, and go back 600 miles to pick up the rear column with the wounded, and after 83 days we came in sight of them. Collecting everything together we drove on once for all, and bidding a final adieu to the forest, we marched upon the plains of Glassmere.

» Now this forest which we traversed was 600 miles in length and its extent is 350,000 square miles, ie, it is as large as Germany, Belgium, Holland and Portugal put together. It is all forest, the trees being varied, — teak, mahogany, light woods, dark woods, and iron woods, — this latter being the fir of the country. You get to know the woods in time, some by the size of their leaves, others by the smallness of their leaves, and others by

vers le large plateau d'Afrique ; et là, s'étendait droit devant nous dans toute sa splendeur, ce joli lac de Nyanza. En le regardant de notre position élevée, c'était comme si nous le contemplions de notre *montagne de Pisgah*.

Treize journées de marche énergique nous amenèrent aux bords de l'Albert-Nyanza, sur lequel nos regards plongeaient d'une hauteur de 2500 pieds.

» Jusqu'à ce moment nous n'avions pas eu de nouvelles d'Emin. Laissant M. Jephson avec mission de s'informer de lui, nous retournâmes à 125 milles en arrière et construisîmes un fort ⁽¹⁾. Trois jours plus tard, M. Jephson revint, amenant avec lui le Pacha à notre camp. Tous nous rendîmes grâce à Dieu qui nous avait permis de le trouver.

» Maintenant nous devons rassembler notre monde et retourner 600 milles en arrière, pour recueillir l'arrière-garde avec les blessés, et après 83 jours nous la retrouvâmes.

the thorns which grow upon them. As regards the leaves, some resemble those of our elm trees, some the oak, and others the beech. From tree to tree and column to column twine the convolvulus, and the Indian rubber creeper, and I hope at some time not far distant that this Indian rubber may form a substantial mine of wealth to your country.

» Among the tribes, we came across dwarfs and pigmies. For a long time it was said that they did not exist, but I did not share in that belief, and now of course I have seen them.

» Now I beg that you will pay particular attention to what I am about to say. The cartographers of the past were in the habit of taking the travellers yarns as facts, and they used to question slaves, conquering generals or priests who had heard traditionnally of the Dark Continent, but in the time of Homer it was known that pigmies existed in different parts of the land.

(1) Le fort Bodo.

» Réunissant tout, hommes et bagages, nous continuâmes définitivement notre voyage ; disant un adieu final à la forêt, nous marchâmes vers les plaines de Glassmere.

» Cette forêt que nous avons ainsi traversée a 600 milles de longueur et sa superficie est de 350,000 milles carrés, c'est-à-dire qu'elle est aussi grande que l'Allemagne, la Belgique, la Hollande et le Portugal réunis. Elle est tout entière forêt, les arbres étant d'essences variées : elle produit le teak, l'acajou, les bois légers, les bois noirs, le bois de fer, — ce dernier est le sapin du pays. On apprend vite à connaître les arbres, les uns par la grandeur et la forme des feuilles, les autres par les épines qui y croissent. Par la forme des feuilles certaines espèces ressemblent à nos ormes, d'autres à nos chênes, d'autres encore au hêtre. D'arbre en arbre et de colonne en colonne se développent les convolvulus et les branches rampantes du caoutchouc. J'espère que dans un

They occupied the land at the base of the *mountains of the Moon*. They do so to-day, which shows that they are a very ancient people, far more ancient than the Belgians of Belgium, the English of England, or the Russians of Russia. The pyramids of Egypt were built by Chiopes over 40 centuries ago, and the pigmies existed at that time.

» It is peculiar to note how the cartographers have entertained different ideas as to the positions of various places in Africa.

» For instance, at one time the mountains of the Moon were put some where about ten degrees south of the equator, but one man, Heckates, 500 years B. C., drew them ten degrees north of the equator, placing them in a parallel line. Then he placed the lakes close by then, and said they were the fountains of the Nile. He also drew out certain zigzag lines, which he called the sources of the Nile.

» Hipparchus, 150 years B. C., thought he would do better, so he

avenir peu éloigné ce caoutchouc sera une mine abondante de richesses pour votre pays.

» Parmi les tribus, nous rencontrâmes des nains ou pygmées. Fort longtemps leur existence a été contestée, mais je ne m'étais pas rallié à cette opinion ; et aujourd'hui je les ai vus, bien vus.

» Ici, je vous prie de bien faire attention à ce que je vais dire. Les cartographes du passé avaient l'habitude d'admettre comme des faits certains, ceux que leur rapportaient les voyageurs ; ils avaient l'habitude d'interroger des esclaves, des généraux conquérants ou des prêtres, qui avaient entendu parler par tradition du Continent noir. Déjà du temps d'Homère on savait que des pygmées existaient dans différentes parties de ce continent. Ils occupaient, disait-on, un pays au pied des *montagnes de la Lune*. Ils y sont encore aujourd'hui, ce qui prouve qu'ils sont un peuple très ancien, beaucoup plus

put the fountains of the Nile in a triangle. Ptolemy removes them afterwards, and puts them again into a parallel shape.

» Now in 1154 they are brought back and put the same way as Hipparchus put them. In 1511 Mercator removes them back again into a line. So they are travelling north and south of the equator, and to-day we may find our own cartographers shifting them about according to their own ideas.

» But John Ruysch of Amsterdam altered them into a triangle again, as he had heard from some travellers that they were so placed. Sebastian Cabot later on makes them in a parallel line again. Thus they were perpetually moving north, south, east and west.

» And later so much did they change the whole continent of Africa, that one might have said it had been struck on one side, and looked as if it was drunk. (*Laughter*).

» In the 18th century it is restored to its sober form such as

ancien que les Belges de Belgique, les Anglais d'Angleterre, les Russes de Russie. Les pyramides d'Égypte furent construites par Chéops, il y a de cela plus de 40 siècles ; les pygmées existaient déjà même à cette époque-là.

» Il est curieux de noter les idées différentes que les cartographes ont admises au sujet des positions de divers lieux en Afrique.

» Par exemple, à un moment donné, on a placé les montagnes de la Lune quelque part vers 10° au sud de l'équateur, mais un homme, Hécatee, 500 ans avant le Christ, les dessinait à 10° au nord de l'équateur, en lignes parallèles. Puis il plaçait les lacs très près d'eux, disant que ceux-ci étaient les sources du Nil. Il traçait aussi certaines lignes en zigzag qu'il indiquait comme les origines de ce fleuve.

» Hipparque, 150 ans avant J.-C., pensant faire mieux que Hécatee, dessine les sources du Nil en triangle. Ptolémée

we see it to-day, but some one said it was not correct, so it was put back once more.

» In 1840 everybody said that the nineteenth century knew better than the centuries of the past, so they took out the lakes of Africa altogether, and extended the mountains of the Moon right across Africa, from the gulf of Guinea to the gulf of Aden, and wrote across them in large letters : « *Montagnes de la Lune.* » (*Laughter*).

» And to show you an instance of moderne cartography and its peculiarities, I may say that in 1876 everyone was speaking of the wonderful things I had accomplished when I went as far as lake Victoria. In 1876 I saw a beautiful island, on which I could put the city of Antwerp and the whole population with it. On one side of that island was a bay 12 miles deep and 10 miles wide. The island was a beautifully picturesque spot. It was called Mousmoor. Now I have come back from the rescue of

les déplace plus tard, et les range de nouveau en parallèles.

» En 1154 on se ravise et on les ramène à la même position que leur avait donnée Hipparque. En 1511, Mercator les transporte de nouveau sur une ligne. Ainsi elles voyagent du nord au sud de l'équateur et vice-versa, et aujourd'hui encore nous trouvons nos propres cartographes les transportant d'un point à l'autre, au gré de leurs idées.

» Mais Jean Ruysch d'Amsterdam changea de nouveau la figure en triangle, disant qu'il avait appris de certains voyageurs que les sources étaient placées ainsi. Sébastien Cabot, plus tard, les aligne une fois de plus parallèlement. Ainsi se déplacent-elles perpétuellement, au nord, au sud, à l'est, à l'ouest.

» Et plus tard on changea tellement tout le continent d'Afrique, qu'on eût dit qu'il avait été jeté de côté ; il avait absolument l'air d'être ivre. (*Hilarité*).

Emin Pacha, and I find that your cartographers have taken the island away. I ask : " Is this fair ? " You send me out to explore, and when I return you give me medals, diplomas and nice presents, and then you take away my island. (*Laughter and Applause.*) I ask again : " Is this fair ? "

» No, let you and I agree to this, when the next map of Africa is drawn, we may as well take out the Congo territory altogether, and I am sure that would be a loss to the good citizens of Antwerp. Therefore I rely upon your love for your King, and your admiration for myself (*Laughter and Applause*), that you guard specially the Congo territory, for fear someone will steal it from you, as they have taken away my island. (*Laughter*).

» We were talking of the mountains of the Moon. We have seen them shift south and north, and take a swing to the west and east, and so after we had found Emin Pacha, on May 8th of last year, we were advancing towards the mountains of the

» Au XVIII^e siècle il est ramené à sa forme « sobre », à sa forme à jeûn (*rires*), comme nous la voyons aujourd'hui. Mais d'aucuns dirent que ce n'était pas exact et on modifia une fois de plus.

» En 1840 tout le monde affirma que le XIX^e siècle en savait plus que les siècles passés et on enleva complètement les lacs de l'Afrique ; on étendit les montagnes de la Lune droit à travers le continent, depuis le golfe de Guinée jusqu'au golfe d'Aden et on écrit à travers en grosses lettres : *Montagnes de la Lune. (Hilarité prolongée.)*

» Et pour vous donner un exemple de cartographie moderne et de ses curiosités, je vous rappellerai qu'en 1876 tout le monde parlait des choses merveilleuses que j'avais accomplies quand je suis allé jusqu'au lac Victoria. En 1876 j'avais vu une belle île sur laquelle j'eusse pu mettre la ville d'Anvers et toute sa population avec elle. D'un côté de cette île il y avait une baie de 12 milles de profondeur et de 10 milles de large.

Moon. There were those magnificent mountains rising 19,000 feet above the level of the sea.

» To get an exact idea of the sources of the Nile and the mountains of the Moon, imagine this table to be the broad plateau or Table Land of Africa. Suddenly a great gulf forms 3000 feet deep, and discloses a yawning abyss 250 miles in length. This leads to the Albert Nyanza, and the Albert Edward Nyanza, and the debris and dust taken out from that gulf, have been heaved up in the Ruwenzori. As it is heaved up it forms dykes, and the waters falling from the mountains collect and form various streams. We counted 65 in number, which continually washed the debris into the Nyanza again. So true it is in nature as in our humanity : « Dust thou art and unto dust shalt thou return. »

» I have compared these mountains to great monsters who have been as terrors in ages gone by. Looking at them in profile,

L'île était un endroit pittoresquement beau. Elle était appelée Mousmour. Depuis que je suis revenu du sauvetage d'Emin Pacha, je trouve que vos cartographes ont enlevé l'île ! Je vous le demande, cela est-il juste ? Vous m'envoyez explorer les continents et quand je reviens, vous me donnez des médailles, des diplômes et de jolis présents..., et puis vous enlevez mon île ! (*Rires et applaudissements.*) Je le demande encore, cela est-il loyal ?

» Quand on dressera maintenant la prochaine carte d'Afrique, on pourrait tout aussi bien vous enlever le territoire du Congo tout entier et je suis certain que ce serait une perte pour les bons citoyens d'Anvers. C'est pourquoi confiant dans votre amour pour le Roi et votre admiration pour moi (*applaudissements et rires*) vous surveillerez le Congo avec un soin jaloux de peur qu'on ne vous le vole comme on m'a enlevé mon île. (*Hilarité*).

» Nous parlions des montagnes de la Lune. Nous les avons vu désarrimer du nord au sud et prendre des écarts à l'est

their shoulders seem to stand out jaded and worn as it were, as they crumble and fall away into the valley beneath. The glaciers which form on the mountains melt away and run down until at last the Semliki valley is reached, and the little rivers thus formed run along into the Albert Nyanza.

» And in process of time these lakes will be filled up with the debris, and in four centuries hence the traveller will wonder how it was that when you sketched out a map of Africa in 1890, you showed two large lakes there, connected by the river Semliki.

» And now having passed that central region of Africa, we come to the western plateau, and on this plateau we found a very interesting tribe called the Wahoomas. I cannot better describe them to you than by saying that were the Flemish to disguise themselves by rubbing themselves over with burnt cork, they would resemble the tribe in question. They are a

et à l'ouest. Après que nous eûmes trouvé Emin Pacha le 8 mai de l'année dernière, nous avançâmes vers les montagnes de la Lune. Elles étaient donc là, ces montagnes magnifiques, hautes de 19,000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

» Pour avoir une idée exacte des sources du Nil et des montagnes de la Lune, imaginez que cette table élevée sur l'estrade est le large plateau d'Afrique. Brusquement, sous forme d'un grand golfe de 3000 pieds de profondeur, se découvre un abîme béant de 250 milles de longueur ; celui-ci mène à l'Albert-Nyanza et à l'Albert-Edward-Nyanza. Les débris, les amas de poussière et les matières enlevées de ce golfe se sont accumulés sur le Ruwenzori, et en s'accumulant la matière a formé des fossés ; puis les eaux de la montagne se réunissant formèrent divers torrents. Nous en comptâmes 65, qui charriaient de nouveau les débris vers le Nyanza. Il est donc vrai de dire dans la nature comme dans l'humanité : « Tu es poussière et tu retourneras à la poussière. »

mixture of the Asiatic races who went across the Red Sea and up the Nile valley, and probably some of those who came from Abyssinia. After living there for centuries, they came to the lake Victoria, some going on one side and some on another. And you can find distinct traces of these tribes on the east side down to the Zulus, Bazoutas, Matalides etc. and on the other side you come across the Bushmen, Kaffirs etc., who may be called the cousins of the pigmies, of whom I have already told you.

» Journeying on we got out of the line of march, and touched on to the shores of Nyanza, and were fortunate to discover another extension of this lake, which made its full size equal to 6000 square miles.

» Then pressing on with Emin Pacha, and his Egyptians from the Victoria towards the sea, in due time we came to Mpwapwa, and there we found the Germans in large numbers. There ideas

« J'ai comparé ces montagnes à un grand monstre qui, pendant des siècles, aurait été un objet de terreur. Le regardant de profil, on voit ses épaules, fatiguées et affaissées, comme si elles allaient rouler dans la vallée qui s'étend à ses pieds. Les glaciers qui se forment sur la cime se fondent et tombent, jusqu'à ce qu'enfin les eaux atteignent la vallée du Semliki et que les petites rivières formées ainsi se jettent dans l'Albert Nyanza.

« Dans la suite des temps ces lacs seront comblés par les débris, et à quatre siècles d'ici le voyageur s'étonnera que, en esquissant la carte d'Afrique en 1890, on ait pu montrer là deux grands lacs reliés par la rivière Semliki.

« Et maintenant, après avoir passé cette région centrale de l'Afrique, nous arrivons au plateau occidental ; sur ce plateau nous trouvons une tribu très intéressante, appelée les *Wahoomas*. Je ne puis mieux vous la décrire qu'en disant que si les Flamands se déguisaient en se frottant du liège

of colonisation are different to those entertained by your King. They wish to enter Africa from the east and subdue it by force of arms, while Belgium from the west wishes to conquer it with the golden hand of Peace. (*Applause.*) However we were welcomed by the Germans until we arrived at the sea, where we tasted the blessings of civilisation, and received large quantities of the best provisions which could be sent by the provision-packers of Europe.

« And in process of time we came to Belgium, and to Brussels, and now I have come to Antwerp at your request, quite unprepared to meet with such an ovation, and to see such a multitude of bright faces before me.

« You have listened with most astonishing patience, to me the more astonishing, as I am quite sure one half of you do not understand much if anything of what I have been talking about.

carbonisé sur la figure, ils représenteraient exactement la tribu en question. C'est un mélange des races asiatiques qui traversèrent la mer Rouge et remontèrent la vallée du Nil, et probablement une de celles qui vinrent d'Abyssinie. Après avoir vécu là pendant des siècles, elles vinrent au lac Victoria, les unes allant s'établir à droite, les autres à gauche. Et vous trouverez des traces distinctes de ces tribus sur la rive est, en descendant jusqu'aux Zoulous, aux Basoutos, aux Matabides, etc., tandis que sur l'autre rive on traverse les Bushmen, les Cafres, etc., qu'on pourrait tous appeler les cousins des pygmées dont je viens de vous parler.

» Continuant notre marche, nous arrivâmes à la limite et touchâmes aux rives du Nyanza, où nous fûmes assez heureux pour découvrir une autre extension de ce lac qui en porte la superficie totale à 6000 milles carrés.

Brûlant ensuite les étapes avec Emin Pacha et ses Égyptiens, du Victoria vers la mer, nous arrivâmes en temps opportun à Mpouapoua et trouvâmes là les Allemands en grand nombre. Leurs idées de colonisation sont différentes de celles que nourrit votre Roi. Ils veulent entrer en Afrique et la soumettre du côté est par la force des armes, tandis que la Belgique, du côté ouest, espère l'assujettir avec les chaînes d'or de la Paix. (*Applaudissements*). Néanmoins nous fûmes bien reçus et bien traités par les Allemands, jusqu'à ce que nous arrivâmes à la mer, où nous goûtâmes les bienfaits de la civilisation et reçûmes de grandes quantités des meilleures provisions qui pouvaient être envoyées par les victualliers d'Europe.

» Enfin, le temps aidant, nous arrivâmes en Belgique à Bruxelles, ...et aujourd'hui je suis venu à Anvers à votre demande,

But the reporters whom I see before me will be able to give you the substance of my speech in the papers.

» I can only reiterate to you my warmest thanks, and I heartily hope that this will not be our last meeting. (*Loud Applause.*) »

nullement préparé à rencontrer une ovation pareille et à voir devant moi une telle multitude de visages radieux.

Vous avez écouté avec une patience très surprenante pour moi, — d'autant plus surprenante que je suis certain que la moitié d'entre vous ne comprennent pas grand'chose, — si tant est qu'ils comprennent quelque chose de ce que j'ai raconté. Mais les reporters dont je remarque la présence vous donneront bien dans leurs journaux la substance de mon speech.

» Recevez donc mes remerciements chaleureux, et laissez-moi exprimer l'espoir cordial que nous ne nous serons pas vus pour la dernière fois. » (*Applaudissements prolongés.*)

A la brillante improvisation de l'explorateur le président répond en ces termes :

» Il est de tradition à la Société de géographie, mon Cher Confrère, que le président se fasse l'interprète des applaudissements de l'assemblée. Ces applaudissements veulent dire que tous nous nous associons aux paroles que vous adressait il y a quelques instants, dans le palais communal, notre digne et vénérable bourgmestre, en vous remettant la médaille qui doit vous rappeler votre passage triomphal à Anvers en 1890. Vos actes parlent si haut par eux-mêmes, que nous avons cru inutile d'y inscrire autre chose que votre nom et une date.

» Je regrette cependant aujourd'hui de n'avoir connu que trop tard les paroles remarquables que vous avez prononcées en abordant d'Europe, que nous a rapportées un de nos correspondants qui vous accompagnait et qui fut votre collaborateur littéraire. Il est présent à notre séance, en atteste l'authenticité, et les a reproduites dans une série de notes de voyage que nous avons lues avec un haut intérêt. « Aux États-Unis », disiez-vous, « où l'égalité des nègres et des blancs est proclamée. *the white man presumes too much, and the black man assumes too much*, le blanc présume trop de sa supériorité sur le nègre ; celui-ci s'exagère le progrès intellectuel et social qu'il a accompli. L'Amérique n'est pas

» faite à l'idée de l'égalité des deux races ; l'Afrique, au contraire, s'y est faite trop tôt. Le nivellement, le rapprochement demandent un temps considérable. Avec de la patience on y parviendra. Je vous jure que, pour ma part, j'y suis arrivé. En Afrique je ne perçois plus les nègres. Par un curieux phénomène d'optique autant que de raisonnement philosophique, *je les vois blancs.....* » — Ces paroles méritent d'être gravées en lettres d'or pour servir d'enseignement à nos compatriotes !

» C'est, Mesdames et Messieurs, l'homme qui énonçait cette généreuse pensée, l'homme dont vous venez d'entendre la chaude et vivifiante parole, que l'on a accusé de vouloir *favoriser l'esclavage* ; de n'avoir réussi à traverser l'Afrique que par la violence et la force des armes !.... Sans doute Stanley eut à combattre, à combattre souvent pour défendre sa vie et protéger celle des autres ; sans doute il porta des armes et fut contraint à en faire usage.... Mais sommes-nous donc ignorants à ce point que nous ne sachions pas que pour le sauvage, porter les armes est un signe de virilité qui impose le respect et mérite la considération ? Nous mêmes qui habitons les pays civilisés, que nous soyions à Anvers ou à Paris (où l'on assure qu'il n'y a pas de sauvages,) n'est-il pas telle circonstance où nous jugeons sage de sortir armés ? Le sauvage tout comme l'animal, s'attache à l'homme fort, avec d'autant plus d'abandon qu'il sait mieux pouvoir compter sur son énergique protection.... La figure de *Boula Matari* est devenue populaire dans toute l'Afrique....

» La société de géographie d'Anvers ne dispose que de très modestes récompenses à offrir aux voyageurs célèbres. Je prie les compagnons de Stanley, le Dr Parke, MM. Jephson, Nelson, le lieutenant Stairs, de bien vouloir accepter en son nom un exemplaire en argent de la médaille frappée en l'honneur de leur illustre chef. Je les prie également de nous permettre

de les inscrire à côté de lui, sur nos colonnes de membres honoraires.

» Je prie aussi notre ami Stanley de bien vouloir être notre interprète auprès de sir William Mackinnon pour le solliciter en notre nom d'accepter le même titre, comme un hommage de reconnaissance de la Société pour sa noble générosité, hommage que lui doit le monde géographique de toutes les nations.

» MESDAMES ET MESSIEURS,

» Dans quelques instants nous allons clore cette mémorable séance.

» Je voudrais que chacun de vous sortit profondément imprégné de ce conseil qui nous est venu de si Haut, il y a deux jours :

« Si un viril esprit d'entreprise, » a dit Sa Majesté, » conduit les nations au progrès et à la prospérité, il est » aussi d'autres tendances, celles-là surtout qui les sollicitent » dans le sens de la négation et de l'abstention. Les peuples » qui leur obéissent marchent fatalement à l'énervement moral » et physique. Que ma patrie se garde à jamais d'un tel sort ! » Parmi ses vieux serviteurs, j'en connais qui..... estiment » qu'on ne peut assez vigoureusement pousser la Belgique » en avant » (1).

(1) Nous croyons devoir reproduire intégralement les remarquables paroles prononcées par Sa Majesté, à la fête donnée par la Société des ingénieurs et industriels au palais de la Bourse de Bruxelles, le 21 avril. Elles sont comme le manifeste de l'œuvre du Congo.

M. Sabatier, membre de la Chambre des représentants pour le district industriel de Charleroi et président des diverses sociétés industrielles et commerciales fondées pour l'exploitation du territoire du Congo, remercia LL. MM. le Roi et la Reine d'avoir daigné honorer la fête de leur présence ; le Roi répondit :

« Je remercie M. Sabatier de son excellent discours ; je remercie la » Société des ingénieurs et des industriels et les sociétés du Congo de

» En témoignage de respect, je vous propose de vous lever et de pousser avec moi, un vigoureux cri de :

» VIVE LE ROI ! »

La foule enthousiasmée se précipite vers le bureau pour serrer la main du glorieux visiteur d'Anvers. C'est avec peine que les commissaires parviennent à lui ouvrir un passage pour regagner son hôtel et y faire toilette pour le

BANQUET DU CERCLE ARTISTIQUE.

A sept heures précises, les voyageurs, conduits par le général Wauwermans et l'échevin M. Gits, montent l'escalier du Cercle artistique, au haut duquel ils sont reçus par M. Bulcke, président du banquet, et les membres de la commission de réception. Stanley porte en sautoir le grand cordon, bleu et or, de l'ordre de l'*Étoile du Congo*, récemment fondé par le Roi-Souverain du Congo, ordre dont l'illustre explorateur est le

» nous avoir invités à cette brillante et intéressante réunion et je vous
» remercie tous, Mesdames et Messieurs, de votre affectueux accueil. J'en
» suis ému.

» La fondation de l'État du Congo, et c'est avec une vive satisfaction
» que j'ai pu le constater, a déjà amené des résultats utiles à l'activité
» nationale, procuré des commandes à nos industriels, des carrières à
» nos compatriotes et des arrivées de marchandises sur les quais d'Anvers.

» Jusqu'ici il n'y a que des premiers pas, mais ils sont dans une voie
» féconde, et j'affirme qu'ils se multiplieront.

» J'aime à profiter de cette réunion pour exprimer aux sociétés
» congolaises mes vœux pour leurs succès.

» L'œuvre grandiose du chemin de fer de Matadi au Pool marquera
» dans les annales de notre commerce et dans l'histoire de la civilisation.

» La civilisation, avec son cortège de forces et de bienfaits, comme vous
» venez de le dire si parfaitement, mettra, par étapes successives, fin à
» l'odieuse traite des noirs. »

premier titulaire. Il est aussitôt introduit dans la salle du banquet, entre deux haies formées par les convives, au son de la *Brabançonne*. Dans la pensée de tous en effet, Stanley est désormais un Belge d'adoption, par le grand acte auquel il a collaboré avec le Roi des Belges.

La belle salle des fêtes du *Cercle artistique et littéraire* décorée, ainsi qu'on le sait, des portraits en pied des célébrités d'Anvers, exécutés par les peintres de l'école moderne, offre en ce moment un aspect féerique. Au fond, sur l'estrade, les bustes du Roi et de la Reine, Souverains du Congo, se détachent sur un rideau de verdure. En avant, la table d'honneur en fer à cheval ; au bas de l'estrade, six grandes tables longitudinales peuvent recevoir 250 convives. Toutes les tables sont couvertes d'une *nappe* de roses rouges et blanches sur lesquelles de petites lampes, discrètement dissimulées dans le feuillage, jettent une lumière chatoyante.

M. Sabatier présente ensuite à Sa Majesté un magnifique album renfermant une adresse, véritable chef-d'œuvre de calligraphie, dû à la plume de M. Louis Seghers d'Anvers, portant plus de 40,000 signatures, recueillies en fort peu de jours, pour La remercier des efforts qu'Elle a tentés, avec une hauteur de vue remarquable et réalisés avec une énergie que rien n'a pu rebuter, afin de créer au commerce de la Belgique d'importants débouchés en Afrique et de contribuer au développement moral et humanitaire du pays. Sa Majesté, visiblement émue de cette manifestation des hommes les plus éminents du pays, répondit :

« C'est en 1879 que Stanley est parti d'ici pour jeter, avec un courage » et une persévérance qui ne se sont pas un instant démentis, les premières » assises de l'État du Congo. Je vous suis profondément reconnaissant » d'avoir choisi le jour même où l'illustre pionnier revient parmi nous, pour » me féliciter des résultats déjà obtenus.

» Votre adresse me touche d'autant plus, Messieurs, que j'ai l'absolue » conviction qu'elle est l'expression même de la vérité. Dès à présent, d'im- » menses territoires d'une extrême fertilité, sillonnés par le plus beau, » le plus vaste système fluvial du monde, sont ouverts à la civilisation » et au commerce. Je ne doute pas qu'ils ne procurent à notre activité » nationale des débouchés dont elle tirera un parti sans cesse grandissant. » Et comment n'en être pas assuré, lorsqu'on voit l'ardeur avec laquelle » toutes les autres parties du continent africain sont successivement occupées

Chaque convive trouve devant lui un *Menu*, œuvre artistique sortant des ateliers de MM. Ratinckx frères. En tête on voit les armes d'Anvers avec un cartouche doré portant :

HOMMAGE

A

HENRY M. STANLEY.

et l'inscription S. P. Q. A. De dextre, une figure allégorique représente Mercure avec le caducée dans la main gauche, et élevant de la main droite la couronne de lauriers que le commerce d'Anvers offre au célèbre explorateur du territoire du Congo. De senestre, la science géographique, dans une attitude pensive, le front ceint de lauriers, la main gauche appuyée sur le globe terrestre ; à ses pieds git un atlas ouvert à la carte d'Afrique. L'ensemble forme un encadrement plein de goût d'un aspect charmant.

» et l'importance que les plus grandes nations attachent à leur possession ?

» Je vous remercie, Messieurs, de rendre justice aux efforts que j'ai faits pour la fondation et le développement de l'État du Congo.

» Mes devoirs envers le pays sont multiples. Je les connais et je veux les remplir tous. Il n'en est assurément pas de plus impérieux que de travailler passionnément, c'est-à-dire de tous mes moyens, de toutes mes ressources, de toute mon âme, à la prospérité publique, et j'ai la conscience de ne l'avoir pas fait en vain. Les tentatives poursuivies depuis dix ans en Afrique mettent le pays à même d'augmenter et son importance et sa fortune.

» Votre adresse me démontre, je m'en applaudis, que tel est aussi votre sentiment, et je n'oublie pas qu'à deux reprises déjà, la Belgique m'a aidé et soutenu.

» Si un viril esprit d'entreprise conduit les nations au progrès et à la prospérité, il est aussi d'autres tendances, celles-là surtout qui les sollicitent dans le sens de la négation et de l'abstention. Les peuples qui leur obéissent marchent fatalement à l'énervement moral et physique. Que ma patrie se garde à jamais d'un tel sort ! Parmi ses vieux et fidèles serviteurs, j'en connais qui, dévoués pendant la vie, tiennent encore à être cités dans la mort même et estiment qu'on ne peut assez vigoureusement pousser la Belgique en avant.

» Votre adresse, si patriotique et si encourageante, couverte en si peu de temps de milliers de signatures, sera pour moi un bien précieux souvenir. Je vous en remercie de tout cœur ».

Le menu lui-même, servi par la maison H. Levillain-Rom, ne laissait rien à désirer. Nous en reproduisons le détail à titre de souvenir :

MENU

Salade de Harengs
Potages } Bisque d'Écrevisses.
 } Consommé Royal.
Œufs de Vanneaux Meyerbeer.
Darnes de Saumon, sauce Riche.
Rable de Renne, Grand Veneur.
Couronne de Soles à la Brugéoise
Poulardes *Stanley*.
Asperges en branches.
Cailles d'Égypte en Caisses.
Compote panachée.
Canetons de Rouen au Cresson.
Langoustes à la Russe.
Salade laitue.
Pièces montées.
Glaces du *Ruvenzori* à l'Anversoise.
Fruits et Dessert.
Café — Liqueurs.

A la table d'honneur prennent place :

A la droite du président :

MM. *Henri M. Stanley*.

le baron Osy de Zegwaart, gouverneur de la province d'Anvers.

le lieutenant-général Wauwermans, président de la Société de géographie.

Gits, échevin de la ville d'Anvers.

David, général-commandant de la garde civique d'Anvers.

MM. *D^r Parke.*

Perry, consul général de la Grande-Bretagne.

Ed. Lambrechts, président du tribunal de commerce.

Capitaine Nelson.

de Gubernatis, consul général d'Italie.

capitaine d'artillerie Reyntjens, officier d'ordonnance
du Roi, attaché à M. Stanley.

A la gauche du président :

MM. le lieutenant-général baron Jolly, commandant de
la circonscription militaire.

Léop. de Wael, bourgmestre d'Anvers.

Smekens, président du tribunal de première instance.

Christophersen, consul général de Suède et Norvège,
doyen des consuls à Anvers.

général Henrard, commandant de la province d'Anvers.

Leclercq, président de la Société royale de géographie
de Bruxelles.

Jephson.

Wouters, président du Cercle artistique et littéraire.
de Serra y Larrea, consul d'Espagne.

lieutenant Stairs.

lieutenant d'artillerie Liebrechts, attaché à M. Stanley.

Vient enfin l'heure des toasts.

1^r TOAST porté par M. Bulcke, président :

„ MESSIEURS,

„ Il existe en Belgique un usage constant que nous aimons
tous à respecter et qui veut que le premier toast soit porté
à notre Roi bien-aimé.

„ Je vous propose de boire à S. M. Léopold II, Souverain
de Belgique et de l'État indépendant du Congo, dévoué
protecteur du commerce, dont nous ne pouvons assez admirer

l'infatigable sollicitude et le désintéressement avec lequel il s'occupe de tout ce qui touche au commerce et à l'industrie.

» Au Roi des Belges, chef de l'œuvre humanitaire africaine.

» AU ROI. »

Ce toast est écouté respectueusement debout par tous les convives. Il est suivi de vives acclamations qui se mêlent aux accents de la *Brabançonne*.

Un instant plus tard, le président de la table se lève de nouveau et boit à :

» MONSIEUR HENRI M. STANLEY,

» La Chambre de commerce d'Anvers, les autorités civiles et militaires, la Société royale de géographie, réunies en ce banquet solennel, vous remercient de l'honneur que vous leur faites en y assistant.

» Les orateurs qui m'ont précédé dans les réceptions auxquelles vous venez d'assister, ont déjà, en termes éloquents et justement applaudis, décrit la grande entreprise que vous avez si merveilleusement accomplie.

» Vous voyez ici autour de vous les représentants de la métropole commerciale de Belgique, qui tous ont suivi anxieusement votre glorieuse épopée et qui aujourd'hui sont heureux et fiers de pouvoir à leur tour fêter et acclamer le plus illustre explorateur de notre époque.

» Votre indomptable courage, votre admirable persévérance, ont ouvert au commerce un champ presque illimité, vous avez fait connaître, Monsieur Stanley, des pays immenses comblés de toutes les richesses que la nature donne, et aux peuples qui les habitent vous avez fait entrevoir les bienfaits de notre civilisation.

» Pour nous qui, chaque jour à la tâche, voyons les difficultés sans cesse grandissantes que rencontrent le commerce et l'industrie, nous ne pouvons assez vous exprimer notre reconnaissance pour ce que vous avez fait en faveur de notre chère Belgique.

» Si la science vous doit une première place parmi les grands hommes de notre siècle, le commerce et l'industrie graveront votre nom en lettres d'or dans leurs annales.

» MESSIEURS,

» Formons des vœux pour que notre illustre hôte puisse longtemps encore aider la grande cause de la civilisation ; vidons notre coupe à sa santé et exprimons lui encore par un triple hurra notre enthousiasme pour tout ce qu'il a fait.

» HURRA POUR STANLEY ! »

Les hurras se prolongent pendant plus d'un quart d'heure ; on agite les serviettes, l'enthousiasme est à son comble. L'orchestre joue l'air de Grétry : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille* ; Stanley se montre vivement touché lorsqu'on lui explique l'allusion que renferment ces accords.

Voici la réponse de Stanley au toast de M. Bulcke :

« *Monsieur le Président, Messieurs.* ⁽¹⁾

» Me trouvant assis ce soir ici, je rêvais aux splendeurs de ce banquet, qui a duré plus de deux heures et me demandais combien de livres sterling j'aurais bien données, il y a juste un an, pour tout ce que les garçons m'ont présenté. — Oui !

» *Mr President and Gentlemen,*

» As I was sitting down this evening and was thinking of the luxuries of this banquet, which has extended more than two hours, I was also thinking how many pounds sterling I should have been willing to give for that which the waiters have

Le 25 avril de l'année passée, nous aurions donné gros pour la moindre parcelle de toutes ces choses que vous et moi nous avons goûtées ce soir à ce banquet princier.

» Nous avons mangé et sommes rassasiés, mais quelques-uns d'entre nous, je le sais, ressentent une inexprimable gratitude, non seulement pour la généreuse hospitalité que nous avons reçue, mais aussi pour l'aimable réception que vous nous avez faite.

» Qu'il me soit permis de dire quelque chose d'autre, qui touche à la corde sensible de chacun de vous. Remarquant le petit pavillon à l'étoile d'or que j'ai devant moi, je me demandais si c'était le symbole de l'étoile du matin émergeant de la nuit ou celui de la Belgique se réveillant après un long sommeil. (*Applaudissements.*)

» J'aurai évoqué de grandes fortunes pour votre pays, si seulement votre imagination pouvait me suivre dans les peintures que je voudrais vous donner.

presented to me, just one year ago. Yes! on the 25th April of last year, we would have given a handsome present for the smallest morsel of those things which you and I have tasted to-night at this princely banquet.

» We have eaten and are filled, but there are some of us I know who are inexpressibly grateful, not only for the bounteous hospitality which we have received at your hands, but also for the kindly welcome you have given us.

» I may say something else which appeals to the sentimentality of each one of us. I was looking on this little flag here with the golden star, and I asked myself if it represented the star of the morning rising out of the darkness, or if it represented Belgium waking out of her long sleep. (*Loud Applause.*)

» I have conjured up great fortunes for your country, if your fancies could only follow me in the pictures I could draw.

» Toujours et sans relâche se dresse devant moi cette contrée aux belles collines, véritables jardins de l'Éden, attendant les générations futures pour en récolter les fruits.

» Voyant ces larges fleuves aux flots argentés sillonnés de flottilles creusées dans les troncs d'arbres des forêts, transportant les gommés, les denrées coloniales, les produits minéraux et autres, vers le chemin de fer allant de Stanley-Pool à Matadi, pour les charger ensuite à bord des bateaux d'une ligne subsidée se dirigeant sur Anvers, souvent je me mets à rêver et je m'imagine le grand avenir qui est réservé à votre pays ; dont malheureusement il m'est impossible de vous détailler toute l'importance.

» Je vois 7,000 milles ouverts à votre navigation ; je vois encore 14,000 milles de rives d'un sol réellement fertile, peuplé d'habitants pacifiques qui feront le meilleur accueil à vos entreprises. Et je ne vois pas pourquoi il serait impossible de

» For, ever and before me rises that country filled with those beautiful hills, veritable gardens of Eden, waiting for the generation of the future to pluck the fruits.

» Seeing those broad streams with silvery channels laden with flotillas which have been carved out of the trees of the forests, bearing the gums, the spices, the minerals and other products down to the railway from Stanley Pool to Matadi, for transport to Europe on some subsidised line of steamers to Antwerp, perhaps I am fanciful, but I could sketch a great future for your country, yet I could not give you fully my idea of its importance.

» I see 7,000 miles of navigation opened up, with 14,000 miles of banks of real fertile soil, docile natives, all peacefully welcoming your enterprise. I do not see why it is not possible to fill the wilds of that great country from Stanley Pool, and I do not see why the thought of it has not induced you to extend your railway from the Congo to the Stanley Falls : I do not

répondre au désir de ces sauvages qui peuplent la contrée d'au delà Stanley-Pool ; je ne vois pas pourquoi l'idée de continuer votre chemin de fer du Congo aux Stanley-Falls ne vous est pas venue. Je ne vois pas pourquoi, quand vous aurez poussé jusqu'à Stanley-Pool, vous trouveriez des difficultés à construire votre chemin de fer des bas Stanley-Falls aux hauts Stanley-Falls, embrassant ainsi 400 milles nouveaux, qui, à mon sens, sont d'une immense richesse, et à aller jusqu'à l'équateur, occupant ainsi le Congo tout entier.

» Établissez une station à gauche, établissez-en une à droite et vous acquerez le Congo en son entier sur une étendue d'un million de milles ; et avec votre chemin de fer, je vois déjà en pensée vos steamers voguant sur le Congo de Stanley-Falls à Stanley-Pool, chargés de cargaisons de gomme, de café et d'autres produits de grande valeur, chaque chose avançant pacifiquement dans la voie du progrès. Et au retour, je vois

see why, when you have gone to Stanley Pool, you should find it difficult to extend your railway from the lower Stanley Falls to the upper Stanley Falls, and thus embrace another 400 miles which to my mind are within reach, and then go on to Equator, thus taking the entire Congo.

» A little span here, and a little span there, and you take in the whole, viz a million square miles, and then with your railway from Stanley Falls to Stanley Pool I can picture in my vision the steamers floating down, laden with cargoes of gum, coffee and other valuable products, everything going on peaceably. And in return, I can picture flotillas going up with ironware, silks, basketware, and at last with chapels and chaplains. (*Laughter and Applause.*)

» I have already taken up your time this afternoon, and I am sure I shall be trespassing if I go on any further.

» I have however one toast to propose. We have listened to

ces flottilles remontant le fleuve, chargées des produits de votre industrie métallurgique, de vos tissus, de votre vannerie et finalement de chapelles et de chapelains. (*Rires et applaudissements*).

» J'ai déjà, Messieurs, abusé de votre temps cet après-midi et je suis persuadé que vous me reprocheriez de développer davantage mes idées.

» J'ai cependant un toast à proposer. Nous avons entendu l'éloquent discours de votre président ; aussi vous êtes préparés à mon toast qui peut se résumer en :

Travail et progrès.

Le Roi et les Belges.

L'État indépendant du Congo et la Belgique.

Travail et progrès. Toujours ! (*Vifs applaudissements*).

2^e TOAST porté par M. l'échevin Gits, délégué par le Collège échevinal.

» MESSIEURS,

» Depuis 1844, un Européen, le docteur Schnitzler, gouverneur du Soudan équatorial, sous le nom d'Emin Bey, se trouvait, après la chute de Karthoum, en quelque sorte prisonnier des Madhistes dans le haut Nil. Il résistait héroïquement,

the eloquent toast of our chairman, so you can also be prepared for my toast, which so far as I am concerned culminates in,-

Travail et Progrès,

Le Roi et les Belges,

L'État indépendant du Congo,

Travail et Progrès.

Toujours !

(*Loud Applause.*)

avec une faible armée, contre les attaques furieuses des soldats du faux prophète.

» De courageux voyageurs, les Jünker, les Fischer, les Lenz, les Thomson essayèrent tour à tour, mais en vain, de dégager Emin et de reconquérir à la civilisation les provinces équatoriales retombées sous la griffe des tribus barbares de l'Afrique centrale.

» C'est alors que le docteur Jünker fit un appel désespéré à l'Europe en faveur du vaillant et malheureux pionnier du progrès.

» La Société géographique d'Édimbourg eut l'honneur, la première, de répondre à cet appel : elle s'adressa au secrétaire général pour les affaires étrangères à Londres, pour demander qu'une pacifique expédition de secours fût organisée par le gouvernement de Sa Majesté.

» La dite société prévoyait, avec raison, qu'une expédition ayant ce caractère et passant à travers des régions inexplorées devait contribuer grandement aux progrès des connaissances géographiques du continent mystérieux.

» C'est à ce moment, en 1886, que l'initiative privée, si puissante en Angleterre et en Amérique, parvint à réaliser ce que les gouvernements n'avaient pu faire.

» Un comité se forma à Londres sous la présidence de Sir William Mackinnon, avec le colonel Sir Francis Winton comme secrétaire ; un capital de 500,000 francs fut bientôt souscrit.

» Le choix du comité se porta sur Stanley, l'illustre explorateur qui, en 1870, avait retrouvé Livingstone et qui, par ses découvertes au Congo, peut, à juste titre, être salué du nom de Christophe Colomb de l'Afrique centrale !

» Stanley, qui était en Amérique, n'hésita pas à se rendre à l'appel qu'on lui adressait de son pays natal ; dès le 30 décembre, il était reçu par notre souverain qui, généreusement, mettait à sa disposition le matériel de transport de l'État indépendant du Congo. Le 25 février, la caravane

quittait Zanzibar, se rendant, par le cap de Bonne-Espérance, au Congo, qu'elle atteignit le 18 mars.

» Le 27 juin, Stanley et ses compagnons quittaient le camp de Yamboya et s'enfonçaient héroïquement dans ces régions ténébreuses où jamais aucun blanc n'avait pénétré.

» Odyssée vraiment grandiose que celle de cette poignée d'hommes résolus, prêts à braver tous les périls dans un but à la fois humanitaire et scientifique !

» Ai-je besoin de vous rappeler ici, Messieurs, les angoisses du monde civilisé, privé, pendant de longs mois, de toute nouvelle des hardis explorateurs ? Quelle ne fut pas notre amertume toutes les fois que le bruit de leur mort arrivait jusqu'à nous !

» Enfin, le 2 novembre 1889, ce fut un soulagement universel : de source certaine cette fois, on apprit que la caravane de Stanley, accompagnée d'Emin Pacha, était arrivée aux bords du lac Nyanza.

» Aussitôt on expédia de la côte orientale des secours de toute nature aux hardis voyageurs ; le capitaine Wissmann, chef de l'expédition allemande, M. Gordon Bennett, le généreux propriétaire du *New-York Herald*, rivalisèrent pour venir en aide à ceux qui venaient, après de si longues souffrances, d'être rendus à la civilisation.

» On doit le dire, Messieurs, si Stanley et ses compagnons ont fait preuve d'un courage et d'une persévérance qui fera passer leur nom à la postérité, la générosité de tous ceux qui leur ont permis d'accomplir leur œuvre humanitaire, commande l'admiration du monde civilisé.

» C'est donc à la fois pour moi un devoir et un honneur, Messieurs, de me faire l'organe de cette nombreuse assemblée, en présence du héros que nous sommes fiers de recevoir parmi nous, de proposer un toast de reconnaissance et de sympathie :

» Aux membres du comité de secours d'Emin Pacha, présidé par l'honorable Sir William Mackinnon.

» A M. Gordon Bennett, propriétaire du *New-York Herald*.

» Enfin à tous les généreux philanthropes, connus et inconnus, dont le concours pécuniaire a rendu possible cette longue et remarquable expédition.

» A eux tous, comme aux héros de cette fête, nos sentiments de gratitude et d'admiration ! »

3^e TOAST porté par le lieutenant-général Wauwermans, président de la Société royale de géographie.

» MESSIEURS,

» Lorsqu'en 1878, assis à une table semblable à celle-ci, ayant à mes côtés notre ami Stanley, je me levais pour accomplir mon devoir de président de la Société de géographie, je ne pouvais me défendre d'un certain effroi.... J'avais accepté imprudemment, très imprudemment, moi qui n'avais à mon actif que de très modestes études géographiques, l'honneur périlleux de diriger notre société anversoise. J'avais, il est vrai, de grands et beaux exemples à suivre, mais ils étaient trop au-dessus de mes forces pour essayer de les imiter. Stanley, un maître géographe, fut le premier à m'encourager. « Mon ami le colonel Wauwermans », disait-il, « nous a parlé des *géographes en chambre*.... Je puis affirmer l'importance de l'œuvre des travailleurs de cabinet qui étudient, réfléchissent sur les grands faits observés par les explorateurs, coordonnant ceux recueillis dans tous les pays, de même que ceux dont leurs ancêtres ont conservé la tradition. »

» Depuis 12 ans je m'efforce de suivre ses conseils dans la mesure de mes forces, et aujourd'hui je me demande encore si je n'ai pas fait œuvre vaine. Les travaux des géographes de cabinet sont certainement utiles, mais lorsque l'on voit des explorateurs tels que Stanley, résoudre magistralement les grands problèmes qui défient la sagacité des savants, on en revient à douter de l'importance des efforts des sédentaires.

» Vous avez tout absorbé, intrépidité et science, mon cher

Confrère. Vous ne nous laissez que le devoir de rendre l'hommage dû à vos mérites. (*Applaudissements.*)

» Pourquoi ne m'avez-vous pas suivi, me direz-vous ? J'avoue que ni le désir, ni la bonne volonté ne m'en ont manqué, mais lié d'une manière indissoluble aux remparts d'Anvers, je n'imagine pas qu'avec toute votre ingéniosité, appelant à votre aide tous les nègres du Congo, vous eussiez pu m'aider à les traîner à ma suite en Afrique !! Pourquoi d'ailleurs ? Là-bas, il ne s'agit que d'œuvre de paix, et vous avez pour répondre à la guerre, une tactique que l'on n'enseigne pas dans nos écoles militaires.

» Un jour, arrivant avec deux coquilles de noix à vapeur dans une rivière africaine, de tous côtés retentit le tambour de guerre ; vous trouvez un peuple immense rassemblé en armes, qui vous reçoit à coups de flèches ! Que fait Stanley ? Il commande le branle-bas, fait charger les armes ?... Non, Messieurs, Stanley a des procédés plus simples... Il ordonne à ses hommes de se coucher au fond de leurs barques, aux mécaniciens de faire siffler énergiquement leurs machines à vapeur.... Aussitôt les vaillants guerriers, comme une nuée d'oiseaux effarouchés, fuient de toutes parts, croyant pour sûr entendre le diable....

» Stanley était vainqueur !

» Lorsqu'un jour les explorateurs portugais, dont je parlais il y a quelques instants, franchirent le cap Bojador, qui était la limite du monde connu, ils en rapportèrent un œuf d'autruche frais (je vous laisse à penser de quelle fraîcheur ! !), le premier qu'on vit en Europe... On le mangea avec délices à la table du grand maître de l'ordre du Christ, leur chef. Mieux que cela, aujourd'hui.... je vois sur notre menu *Glaces du Ruvenzori à l'Anversoise*. Vous nous obligez à prendre la *Lune* avec les dents, mon cher Stanley..., à votre suite... Il faut s'y résigner.

» Si nous n'avons aucune prétention à les égaier, nous savons au moins rendre justice aux voyageurs qui vouent leurs forces,

leur vie aux progrès de l'humanité, dont vous, Stanley, vous êtes un des chefs incontestés.

» Je vous convie, Messieurs, à lever vos verres avec moi, pour boire aux voyageurs de toutes les nations et spécialement à ces braves jeunes gens, compagnons du grand explorateur, au dévoué D^r Parke, à Jephson, à Nelson, à Stairs, à ceux qui sont à la peine, sur terre et sur mer, comme à ceux qui ont le bonheur de trouver le repos au milieu de leurs frères ; nous n'oublierons pas nos vaillants soldats belges de la cause africaine, si bien représentés ici par le lieutenant Liebrechts et leur vaillant chef Stanley.

« Aux voyageurs, honneur et prospérité. »

Des acclamations accueillent successivement la santé des compagnons de Stanley et celles des voyageurs belges représentés par le lieutenant Liebrechts, auquel il est fait une ovation.

4^e ET DERNIER TOAST porté par M. Jacq. Langlois, vice-président de la Société de géographie.

« MESSIEURS,

» J'ai l'honneur de vous proposer un toast qui est assuré d'un accueil sympathique.

» *Un toast* à la Presse, cette corporation imposante qui se trouve associée par son essence à toutes les grandes manifestations de la vie.

» *A la Presse*, qui a l'insigne honneur de pouvoir revendiquer quelque peu notre illustre hôte comme un des siens.

» *A la Presse*, qui nous a permis de suivre d'étape en étape Stanley et ses courageux auxiliaires et compagnons de route.

» *A la Presse* en général — avec une mention spéciale pour notre presse locale — qui a prêté son gracieux concours aux organisateurs de cette fête.

» A la Presse, Messieurs. »

M. Goemaere, président du comité de la presse belge, répond comme suit :

« MESSIEURS,

» C'est un grand honneur pour la presse, dans une réunion d'élite comme celle-ci, d'être l'objet d'un toast porté par le vice-président de la Société royale de géographie, qui lui-même a parcouru le monde.

» Il vous l'a dit, Messieurs ; les membres de la presse ont eu à s'occuper de la question du Congo comme de toutes les questions sociales.

» Elle était complexe, elle était difficile.

» Ils l'ont traitée à des points de vue différents, mais leur but était le même : le bien de la Belgique et de l'humanité.

» Vis-à-vis du Congo une autre chose encore nous a été commune à tous : une profonde sympathie, une vive admiration pour l'hôte illustre que vous fêtez aujourd'hui, pour notre confrère Stanley.

» Et comment n'aurions-nous pas éprouvé cette sympathie ! Dans maintes circonstances de sa vie en Afrique, et récemment encore dans cette marche lente, pénible, héroïque à travers les forêts de l'Aruwimi, Stanley n'était-il pas le symbole vivant de l'humanité entière marchant depuis des siècles, au milieu d'immenses difficultés, vers un idéal de perfection et de bonheur ?

» Je crois ne pouvoir mieux répondre aux sentiments de la Société de géographie et de son vice-président qu'en émettant ici un vœu :

» Puisse ne pas trop tarder le jour où sur les pas de Stanley, grâce aux voies frayées par lui, l'éternel soleil du Créateur ira réjouir dans l'antique forêt obscure nos frères de là-bas, et où, d'autre part, le soleil de la paix sociale luira sur tous les peuples de nos divers continents. »

« Il n'y a eu qu'une voix, « dit un journal anversoïs, le *Précurseur*, » pour louer la belle ordonnance du banquet offert à Stanley au *Cercle artistique*. On avait excellemment utilisé les avantages de ce superbe local. Nous avons, dans notre compte rendu, constaté le succès de la fête. MM. les commissaires y ont largement contribué par leur amabilité envers tous les convives et l'attention incessante qu'ils ont prêtée à tous les détails de la soirée. Pour ce qui concerne les membres de la presse, ils doivent des remerciements particuliers à MM. Kockx, conseiller communal, et Possemiers, chef du secrétariat de la ville ; aussi est-ce avec la plus entière cordialité que l'on a été unanime, à la table que ces commissaires présidaient, pour boire en *a parte* à leur santé. »

Au dessert, tout en prenant le café et fumant un cigare fabriqué avec le tabac du Congo, qu'il a témoigné le désir de goûter, Stanley se fait expliquer la galerie des portraits qui ornent la salle et arrête ses regards sur ceux de Mercator et d'Ortelius. Il témoigne l'espoir que le Cercle artistique fera peindre sur ses murailles une grande carte de l'État indépendant du Congo, sur laquelle on indiquera successivement les découvertes qui vont se succéder sans relâche.

A 10 1/2 heures il se lève de table pour regagner le train spécial qui doit le ramener à Bruxelles. Il est conduit à sa voiture par tous les convives avec les plus vives acclamations d'enthousiasme.

Sur tout le parcours jusqu'à la station il est encore acclamé par la foule. Avenue de Keyser, le monde rassemblé dans les cafés se précipite au devant de la voiture malgré la pluie persistante.

L'entrée dans la salle d'attente royale (ancienne station) se fait avec la plus grande facilité, grâce aux mesures prises par le chef de station et la police.

Stanley prend place dans la berline royale et invite le président de la Société de géographie à y prendre place avec lui jusqu'au moment du départ. Celui-ci lui rappelle ce qu'il écrivait de M'soua, sur la côte orientale d'Afrique : « Je me

» sens allégé ; j'éprouve en ce moment la même sensation
» qu'un ouvrier rentrant le samedi soir, son labeur accompli,
» son salaire dans la poche et tout joyeux de penser que
» c'est demain dimanche, jour de repos. » — Il lui souhaite
de jouir bientôt du repos désiré. — « Eh, mon cher ami », lui
répond Stanley, « j'en suis encore loin ! Dimanche je dois
» être à Sandringham, chez le prince de Galles, lundi je
» suis invité à donner une conférence à Londres et Dieu sait
» ce qui m'attend encore.... » Stanley appartient en effet à la
catégorie des hommes animés d'un ardent amour de l'humanité,
qui ont adopté pour devise :

Repos ailleurs !

Une dépêche adressée à Sa Majesté l'informait de l'enthousiasme avec lequel le toast porté en Son honneur avait été accueilli au banquet.

A cette dépêche il fut répondu :

Monsieur le Lieutenant-Général Wauvermans, Président de la Société de géographie,
Anvers.

Le Roi me charge de vous remercier de votre télégramme d'hier. Sa Majesté est fort touchée de l'accueil fait au toast qui lui a été porté par le président de la Chambre de commerce.

L'aide de camp de service,

26 avril 1890.

CONVERSATIONS AVEC STANLEY

par M. GÉRARD HARRY ⁽¹⁾.

NOTES DE VOYAGE

15 avril 1890.

I

Traverser la Suisse et faire le tour de l'Italie presque sans sortir d'un compartiment de chemin de fer, parcourir à toute vapeur les jardins d'oliviers aux pieds desquels se berce la molle et langoureuse Adriatique ; de Salerne, de Pompéi, de la Ville éternelle, de Pise, de Carrare, de Spezzia, de Gênes ne voir et n'entendre guère que leurs noms prestigieux grossièrement tracés sous des cadrans d'horloge et énoncés, sans un frisson, par des voix brèves, dans le brouhaha des por-

(1) M. Gérard Harry, membre correspondant de la société royale de géographie d'Anvers, a été le traducteur en français de l'ouvrage de M. Stanley intitulé : *Cinq années au Congo*. Il se rendit à Brindisi au devant de l'illustre explorateur à son retour en Europe et l'accompagna pendant tout son voyage en Italie. Rentré en Belgique, il publia dans l'*Indépendance* une série d'articles remarquables qui reflètent admirablement le caractère du voyageur. Il nous a autorisé à les reproduire, complétés après le voyage de Stanley à Anvers.

(Note de la Réd.)

tières de wagons qui s'ouvrent et se referment ; aller ainsi, à la miss Bly, comme une malle, à travers tant de splendeurs, de poésie, de souvenirs, quel crime inexpiable, s'il n'avait pour excuse la hâte de revoir Stanley, rentrant de sa nouvelle épopée africaine !...

Un journaliste milanais, qui a l'adoration et l'orgueil de sa belle Italie, gémissait de la voir « brûlée » de la sorte par des confrères étrangers. Il trouvait le sacrifice disproportionné à son objet. La conversation de Stanley, télégraphiait-il à son journal, se compose de ces trois syllabes : *Yes—No—Thanks*. Il n'avait entendu, de la bouche du grand explorateur, qu'une seule phrase complète, celle-ci, adressée au sous-préfet d'Otrante, qui demandait à Stanley sa réponse au chaleureux télégramme de bienvenue du roi Humbert : « Répondez ce que vous voudrez. Mon cœur est touché, et les Italiens savent mieux dire que les Anglo-Saxons ce qui vient du cœur. » Phrase d'échappatoire, encore, malgré la délicatesse de sa chute : un « *thanks* » pour rois.

L'impression de l'excellent journaliste milanais aura été celle du plus grand nombre d'expansifs Italiens, tassés dans les gares et acclamant, pour la première fois, ce petit prodige d'explorateur haut de cinq pieds deux pouces, dont la lèvre boudeuse et muette, le front sombre, le regard vague, perdu dans on ne sait quel lointain, déroutent et glacent si complètement d'abord. Car tous ces traits connus de Stanley : la raideur du corps, la curieuse tension du cou, la lourdeur un peu oscillante de la démarche qui est celle du matelot à terre, l'impassibilité de son indéchiffrable physionomie, la manifeste volonté de sa bouche de rester cousue tant que la dépense des mots n'est pas indispensable, tous ces traits de Stanley ont encore gagné en relief, pendant ces trois années d'Afrique, si semblables à des siècles par la quantité, le tragique et le merveilleux de leurs incidents. Stanley a beau avoir les cheveux un peu plus blancs qu'avant son départ, — don du temps auquel j'en sais gré », dit-il, — il n'a pas vieilli, n'a pas

changé, s'est accentué, simplement, est devenu plus que jamais lui-même ; et ceux-là seuls qui avaient déjà eu commerce avec lui et savaient ce que son masque décourageant couvre de charme, de pittoresque vivacité, de bonté d'âme, l'ont suivi des yeux, sans surprise, dans ces gares de la campagne romaine ou de la Toscane, où il marchait d'ovation en ovation sans presque desserrer les dents, comme inconscient de l'hommage, bousculé, à moitié étouffé parfois, à l'entrée d'un buffet ou d'une salle d'attente, par la foule des admirateurs et des curieux et pourtant imperturbable, regardant droit devant lui, sans rien voir, sans rien entendre, comme dans un rêve, si bien que les personnages distingués qui se pressaient autour de lui, le complimentant, le haranguant, sans secouer son mutisme, pouvaient croire qu'ils avaient affaire à un automate, à un somnambule, ou à un faux Stanley empêché d'articuler une parole, par la crainte de trahir son imposture.

... Il faut prévenir, dès à présent, le lecteur de ces notes, qu'il y trouvera, mêlés à d'importantes déclarations et révélations tombées de la bouche de Stanley, quelques très menus détails de ses faits et gestes et des incidents de sa course rapide entre Brindisi et la Corniche. Fétiche du grand nombre, bête noire de quelques-uns, le célèbre chercheur d'aventures que Bruxelles se prépare à fêter, a sa place marquée, de l'avis unanime, parmi les plus grandes figures d'aucun temps. Et en un âge si avide d'observation psychologique, tout doit être présumé intéressant de ce qui peut jeter le moindre filet de lumière nouvelle sur le caractère d'un homme qui a réussi à étonner cette fin de siècle, si difficile pourtant à émouvoir.

Pourquoi ne pas constater, par exemple, qu'il se présente à Brindisi, sur le pont de l'*Hydaspes*, assis sur une chaise longue, le dos tourné à la foule que le sifflet de la vapeur a attirée sur le quai, et sans soupçon — apparent — de l'approche des canots qui lui amènent, à force de rames, des amis, des personnages officiels, toute une cargaison d'invitations et de louanges, tout un nuage d'encens ?

La mise ? — Un vêtement d'étoffe claire, un peu trop ample, assez mal ajusté, la main très blanche — malgré l'Afrique — dégantée ; sur la tête un banal chapeau boule noir ; pas une excentricité de détail qui le mette en vedette ou lui imprime un cachet spécial, au grand chagrin de maint badaud venu de loin et assez disposé à redemander son argent, après s'être écrié en dévisageant ce petit homme si entouré, si immobile, si peu disert : « Ce n'est que cela ? »

On dit couramment de Stanley que, rendu sauvage par ses longs isolements en Afrique, il est tout le contraire d'un *lady's man*, n'ayant que des idées pratiques et scientifiques en tête, abominant les raffinements de langage, les assouplissements de nature, les adoucissements de ton qu'impose la société des femmes. Stanley quitte l'*Hydaspes* avec des demi-sourires adressés à ses compagnons de voyage ; il ne s'arrête que sur le bord de la passerelle pour deux dames avec lesquelles il dialogue longuement, — trois ou quatre phrases au moins ! — phrases aimables et gaies qui font rire les destinataires. De même tous ceux qui ont fait route avec lui d'Alexandrie à Brindisi, vous diront que pendant les longues soirées du bord, des barons et des grands-ducs ont vainement cherché à exciter sa verve de narrateur. Pour en tirer quelque anecdote sur « l'Afrique la plus noire », il a fallu faire donner les baronnes et les grandes-duchesses. Lui-même, dans un de ses entretiens avec l'envoyé de l'*Indépendance belge*, proteste contre sa réputation de contempteur des femmes, avec une vivacité comique.

— J'ai toujours placé la femme sur un piédestal, au contraire, la trouvant plus *humaine*, bien plus prompte à la sympathie, bien plus apprivoisable aux idées nouvelles que nous-mêmes. Les négresses comme les blanches. Qu'on revoie les portraits de femmes dépeints dans mes livres : Eela l'infidèle, Gankabi, la reine de Mousyé et bien d'autres. Et on lira bientôt aussi ce que j'ai écrit de l'admirable reine des nains, rencontrée dans ma dernière expédition au milieu des forêts de l'Aruwimi,

et dont je vous reparlerai tout à l'heure. Voilà vingt ans que je cherche une femme, sans avoir le temps de la trouver?... Et un soupir mal contenu. Y aurait-il dans la vie du grand explorateur, forcément célibataire, des lacunes qu'aucune gloire ne comble ?

A la gare de Rome, trois ou quatre de ces curieuses et entreprenantes Anglaises, qui font entrer la visite des grands hommes, avec la visite des grands monuments, dans tous leurs programmes d'excursions, se frayent un chemin à travers une assemblée de géographes et savants distingués, bousculent les carabiniers, écartent du coude deux ou trois ministres de puissances étrangères, et, sans demander permission, prennent d'assaut le wagon-lit et forcent la cabine de Stanley, pour le « regarder ». Lui, exténué d'ovations, vient d'éconduire une bonne demi-douzaine de reporters romains, sans compter un ou deux diplomates. Profonde est l'indignation de sa garde du corps composée du Dr Parke, homme d'élite dont il y aura plus loin beaucoup à dire, et de M. Léonard Wilson ⁽¹⁾, secrétaire privé de Stanley, un jeune Anglais rencontré au Caire, encore imberbe, mais enthousiaste admirateur de son maître dont il compulse les notes, écrit les lettres, et surveille l'appétit et le bagage avec un égal feu sacré. L'explorateur sourit aux intruses. « Elles m'ont fait plaisir, » dit-il, quand on lui reproche doucement de ne les avoir point invitées à déguerpir.

...Mais nous voici à Rome avant d'avoir quitté Brindisi.

...Tous les étrangers réunis dans ce petit port mélancolique le jour de l'arrivée de l'*Hydaspes* garderont un souvenir prolongé des quelques heures si accidentées qu'ils y passèrent.

Brindisi, qui a beaucoup de boue, comme tous les ports affairés, n'a qu'un hôtel. Sans compter les voyageurs de toutes nations, de tous rangs et de toutes couleurs débarqués

(1) M. Mounteney Jephson et M. Nelson le rejoignirent sur la route de Cannes à Bruxelles et le lieutenant Stairs à Bruxelles même.

à peu près simultanément par trois navires venus d'Égypte, de l'Inde et de Trieste, tant de gens étaient accourus de Corfou, de Nice, du nord de l'Italie, pour voir Stanley, que Stanley lui-même était de trop.

Des pachas turcs, des princes-marchands de Bombay ou de Calcutta, de quasi-royaux Européens, campaient sur des ilots ou des promontoires de bagages, au milieu de l'unique cour de l'unique hôtel.

Des journalistes rédigeaient leurs dépêches contre les murs ou sur le genou. C'est dans sa propre chambre, cédée à Stanley, que l'envoyé de l'*Indépendance* fut reçu, pour la seconde fois en « audience privée » par le sauveteur d'Emin Pacha.

L'entrée de celui-ci au service de l'Allemagne était un évènement trop récent et trop bruyant pour ne pas faire les premiers frais de la conversation. Une dépêche, du reste transmise avec une médiocre fidélité par les télégraphistes de Brindisi, a résumé très sommairement les réflexions de Stanley sur ce sujet délicat. Il s'abstient de critiquer la conduite de l'ex-gouverneur de Wadelaï. Il le disculpe avec une certaine générosité hautaine, où l'arrière-pensée, s'il en existe une, n'apparaît point un instant. « Allemand, Emin offre son dévouement à son pays, quoi de plus simple ? »

— Il vous reproche d'avoir tenu sur son compte des propos malveillants ?

— C'est qu'on l'a induit en erreur. J'ai signalé, dans mes rapports officiels, ses hésitations, ses faiblesses, pour expliquer les évènements dont Wadelaï a été le théâtre et les retards de mon expédition. C'était mon devoir. Il ne peut m'en vouloir de ces constatations historiques, simple reddition de mes comptes. Je n'ai aucun grief personnel à articuler contre lui.

— Savez-vous comment un pamphlet, paru à Constantinople, reproduit à Londres, explique l'attachement d'Emin Pacha à l'Afrique, et sa répugnance à venir en Europe, où l'on s'ap-

prêtait, cependant, à lui dresser des arcs de triomphe, où des éditeurs lui offraient des sommes fabuleuses pour un récit autobiographique ?

— Dites. Je suis curieux.

— Les pamphlétaires content qu'Emin ayant été autrefois secrétaire du gouverneur de Janina, épousa la veuve de celui-ci, la délaissa, en emportant sa fortune... et n'aime tant aujourd'hui l'Afrique, où il s'est remarié, que parce qu'il a cette excellente raison pour redouter les tribunaux européens...

— *L'Indépendance belge* a-t-elle reproduit ces racontars ?

— Non. Elle a jugé qu'il serait mauvais de déboulonner une statue si fraîchement édifiée sans avoir d'autres preuves de son indignité que des pamphlets anonymes.

— Elle a eu raison. J'ignore les antécédents d'Emin Pacha. Je sais qu'il a épousé en Afrique une Abyssine, aujourd'hui morte, et que de ce mariage est issue sa fille Fériida, une charmante enfant de sept à huit ans, qui semble hériter de l'intelligence paternelle et de ses goûts scientifiques. La longue et courageuse résistance du pacha au mouvement mahdiste me paraît suffisamment protester contre l'idée d'un passé inavouable, et la quasi-royauté qu'il exerçait sur le Soudan équatorial explique parfaitement sa nostalgie africaine. Au surplus, qu'on me montre la femme abandonnée, cette veuve du gouverneur de Janina !... On est si friand de scandale, voyez-vous, et le scandale est si facile. Hélas !... je ne rentre jamais en Europe sans qu'on m'en serve un nouveau. Tenez... moi-même. Quand je revins de mon expédition à la recherche de Livingstone... On ne se contenta pas d'abord de qualifier d'apocryphes les lettres du grand missionnaire, que je rapportais... Quelqu'un lança à mon sujet une légende presque identique à celle qu'on répand aujourd'hui sur le compte du « pacha ». Mon voyage n'était qu'un prétexte pour disparaître, après abandon d'une charmante Européenne, que je laissais mère de seize enfants. Je n'ai qu'un regret. Que ne disait-on vrai?... J'aurais aimé la femme ; et quant aux seize enfants,

ils seraient grands aujourd'hui et de précieux auxiliaires pour mes entreprises africaines. Seize jeunes Stanley : quelle colonne expéditionnaire !

II.

Liquidons la question Emin. Tout en repoussant les accusations des pamphlétaires contre « le pacha », Stanley affirme que supposer à celui-ci le rêve de reconquérir Wadelaï, c'est supposer l'impossible. Les Allemands ne disposent pas sur la côte orientale des forces nécessaires pour entrer en lutte contre les mahdistes, maîtres de la région. La route est trop longue, le coût d'une expédition serait trop élevé pour compenser le gigantesque effort d'une puissance conquérante. Le transport au littoral, de l'ivoire accumulé dans la province, « mangerait » l'ivoire même. Le jeu n'en vaudrait pas la chandelle. Seule, une compagnie privée avançant pas à pas, en créant des routes et des moyens de communication et en se conciliant les populations intermédiaires par l'appât du commerce, pourrait reconquérir la région des lacs à la civilisation. Au surplus, les prétentions territoriales de l'Allemagne dans l'Est africain sont déjà exorbitantes. Il faudra que les Allemands s'arrêtent, s'ils ne veulent qu'on les arrête.

On, c'est l'Angleterre. Stanley ne le dit pas. Son regard, si muet à ceux qui l'accablent de leur enthousiasme, si clair, si allumé, si éloquent, devant qui l'interroge sur des questions qui le passionnent, le dit avec assez de netteté.

— Mais, d'où vient que ce brave soldat italien, le capitaine Casati, le *fidus Achates* d'Emin, reprenne en ce moment la route de l'Europe ? Désapprouverait-il la conduite d'Emin, dont il déclarait naguère vouloir partager le sort jusqu'au bout ?

— C'est peut-être que les Allemands n'ont pu trouver place pour lui...

— Ou qu'en Afrique la triple alliance ne tient plus?..

Stanley sourit, mais ne répond pas. C'est un système chez lui que de rester sourd à toute question qui l'embarrasse ou

sur laquelle il est décidé à ne pas se prononcer. Répétez dix fois le point d'interrogation, il continue à contempler obstinément le vide, sans vous avoir entendu. Normand qui perfectionne, par le silence, l'art de ne dire ni oui ni non.

C'est ici le lieu d'intercaler, sans respect de l'ordre chronologique, les observations faites par le compagnon de Stanley, le D^r Parke, dans une conversation engagée en chemin de fer au-dessus de Civita-Vecchia, en face de cette île de Monte-Christo, dont le nom vient cadrer si bien avec le récit de la romanesque aventure africaine.

— Un prodigieux polyglotte que cet Emin ! Il parle vingt-deux langues. Je l'ai entendu mener de front, à Bagamoyo, des conversations en allemand, en anglais, en français, en persan, en arabe, en swahili. De l'esprit, par surcroît ; mais extraordinairement bavard, discutant avec ses troupes rebelles, avec des Orientaux retors, là où Stanley eût agi sans phrase, et perdant ainsi son temps, son autorité, ses chances de succès. La légende qui attribue son accident de Bagamoyo à une libation inaccoutumée est absurde. A Wadelaï, il ne menait nullement la vie d'ascète que l'on prétend, ayant tout conservé, au contraire, des habitudes de la civilisation : le bon repas servi à l'européenne, le bon gîte — le luxe, presque. Cherchez dans son incurable myopie la cause de la chute qui le mit à deux doigts de la mort. Il est obligé de se coucher sur un journal pour le lire. L'Allemagne n'en saura rien faire. Il est atteint de la cataracte avec de telles complications qu'il sera, avant un an, affligé de cécité complète, je le garantis. Bon cœur et esprit droit, au surplus. Nous nous entendions à merveille. Son entrée au service de l'Allemagne et son attitude vis-à-vis de Stanley me surpassent. Je donne ma langue au chat. La nostalgie de l'Afrique n'explique rien... Stanley vous aura dit qu'il était prêt à le satisfaire, qu'il a fait à Emin deux propositions lui assurant un sort brillant sur la terre africaine : l'une au nom de la British East Africa Company, l'autre....

— De la part du souverain du Congo ?

— On le dit. Quoi qu'il en soit, il refuse, et avec une sincérité qu'il m'est impossible de mettre en doute et qui rend incompréhensible, son adhésion aux offres allemandes. Cela n'était pas prémédité. Il y a un mystère. On l'aura circonvenu. Quant à Tippo-Tip, vous me dites que Stanley le croit capable d'entrer, à son tour, au service des Allemands pourvu qu'ils y mettent le prix. J'espère de tout cœur, cependant, que le Roi des Belges saura le conserver. Cet Arabe, plus loyal que tous ceux que je connais, malgré la cupidité inhérente à sa race, est un précieux atout dans le jeu de l'État du Congo.

...En cette même chambre d'hôtel de Brindisi, où Stanley défendait Emin contre la calomnie, le grand explorateur révèle à l'envoyé de l'*Indépendance* l'opulence, jusqu'alors insoupçonnée, de l'immense forêt de l'Aruwimi, où pendant cinq mois et demi, l'expédition, aveuglée par les ténèbres, glacée par des pluies éternelles, rongée par la faim, décimée par les attaques des indigènes, blanchit de ses ossements les sentiers tracés par les éléphants ou les Arabes maraudeurs.

— Oui, je vous le répète, elle est en richesses, la rivale des plus grands pays forestiers de l'Amérique méridionale, la concurrente des futaies luxuriantes qui bordent l'Amazone, roi incontesté de tous les fleuves du globe. Une perpétuelle moiteur, entretenue par le voisinage des grands fleuves et par d'incessantes pluies tropicales, féconde, dans le sous-bois, les plantes les plus rares, les fleurs les plus éclatantes, les écorces les plus précieuses. Certain jour, mon expédition ne fournissait qu'une étape de trois ou quatre cents mètres, tant nos haches avaient à abattre de barrières faites de lianes entrecroisées, de ramures confondues, au milieu d'un peuple d'insectes qu'on ne rêve pas, de papillons multicolores, de perroquets qui balancent leurs éblouissants plumages sur des perchoirs de verdure. A lui seul, le caoutchouc de la forêt représente une fortune sans limite. On fait grand état en Europe de l'ivoire. Au Caire, j'ai rencontré le comte Teleki et le lieutenant de vaisseau von Höhnel, les deux explorateurs autrichiens qui

exploraient la côte orientale, la région du mont Kenia, au moment même où j'opérais ma jonction avec Emin. Ils m'affirment avoir rencontré de ce côté d'énormes troupeaux d'éléphants, c'est-à-dire un stock d'ivoire assez considérable pour reculer sensiblement l'époque où cette richesse africaine sera épuisée. Je n'ai pas de peine à les croire. Mais le caoutchouc et les autres produits que peut fournir la forêt de l'Aruwimi, ont une bien autre valeur. Ils ne s'épuiseront jamais. La nature veille à les renouveler, à en faire un réservoir où l'homme puisera, en tous les temps, à satiété... Certes, il faudra pour cela percer la forêt d'outre en outre, y créer de grandes routes, y ouvrir de vastes clairières offrant aux travailleurs et aux voyageurs un domicile habitable. Dans son état actuel, le sol fangeux de l'interminable forêt, d'où le soleil est presque partout et toujours exilé, engendre d'horribles fièvres, des maladies inconnues. Dès les premiers jours, nos chaussures, dévorées par l'humidité, tombaient en lambeaux ; nos vêtements, littéralement pourris, devenaient guenilles. Autant d'Européens, autant de Jobs. Notre aspect eût fait fuir les passants, au coin d'un bois européen. J'ai écrit quelque part que lors de mon second voyage dans la forêt à la recherche de mon arrière-garde, qui avait renvoyé au Congo tout mon bagage, me croyant mort, je m'étais trouvé réduit à l'état de nudité. C'est à la lettre.

— Avez-vous rapporté de nombreuses photographies ?

— Presque pas. Avec nos herbiers, nos collections d'insectes, la plupart des plaques que j'avais emportées ont été dispersées, égarées ou abandonnées aux heures terribles. Avec chaque homme qui tombait par la fièvre, ou les flèches, ou la faim, c'était un chargement d'effets, de curiosités, que je perdais. Trois ou quatre plaques sur quatre-vingts ont survécu. Au Caire, lorsque je les ai extraites de la boîte hermétiquement close qui les protégeait depuis deux ans, elles étaient tellement décolorées qu'il a été extrêmement difficile d'en tirer des épreuves négatives. Elles serviront tout au plus de canevas

aux dessinateurs, pour assurer la fidélité linéaire de leurs esquisses.

Et maintenant, nous voici aux abords d'un sujet très délicat :

— Quelle impression vous ont causée les nouvelles d'Europe, après deux ans de silence et d'isolement dans les forêts ? Quand vous avez appris en bloc la mort de deux empereurs allemands, la chute d'Alexandre de Battenberg, l'abdication et le divorce du roi de Serbie, la chute de M. Grévy, l'avènement de M. Carnot, l'Exposition, la Tour Eiffel, l'éclosion du boulangisme et de l'influenza, l'apparition de Jack-the-Ripper ?....

— Ma foi, j'ai été étonné d'apprendre si peu de chose... Il nous a semblé à tous que vous aviez dormi en Europe, d'un bon sommeil tranquille et souriant, tandis que nous luttions dans les ténèbres. Quel contraste avec le bilan de nouvelles qui m'attendaient au retour de mes précédentes expéditions ! Par exemple, en '72, après la découverte de Livingstone, on m'annonce du même coup le terrible épilogue de la guerre franco-allemande, les horreurs de la Commune, l'assassinat du maréchal Prim, la révolution espagnole, que sais-je !... En 1878, je rentre de mon exploration du Congo, pour entendre les derniers échos des canons de Plevna, de la guerre russo-turque. Des deuils impériaux, des démissions de présidents sont des événements tout naturels. Non, décidément, l'Europe a été bien sage pendant ces dernières années. J'en suis tout surpris. La civilisation fait des progrès chez les blancs...

— Pendant ce temps, vous vous battiez en Afrique. Combien de combats vous a-t-il fallu livrer pour cette traversée de trois ans ?

— Une quarantaine. Mais n'exagérons pas. La plupart n'ont été que des engagements partiels, commencés en ordre de bataille, achevés en escarmouches....

— Avez-vous fait fréquemment usage du canon Maxim dont vous vous étiez pourvu ?

— Et qui est déjà rentré en Angleterre ? Oui, deux fois. Mais en le pointant de façon à éviter tout carnage, à disperser nos agresseurs par la seule épouvante du bruit. Dans ces circonstances, et sur tous les points de l'Afrique, l'effet moral de cette pièce d'artillerie a été énorme. Les indigènes affluaient de partout vers nos campements pour regarder et tâter l' « étrange animal ». Nous leur en expliquions le mécanisme et les foudroyants effets. Pour les chefs de tribus, représentation complète : nous tirions. La panique, un sauve-qui-peut général, s'ensuivaient. Puis émerveillement, nouvelles demandes d'explications, commentaires extatiques. De tribu en tribu, la renommée de la mitrailleuse se répandait comme la foudre, désarmant par l'effroi maintes hostilités, nous frayant des voies sans que la dépense d'un seul boulet fut nécessaire... Ce canon est aujourd'hui célèbre dans toute l'Afrique intérieure...

— Savez-vous bien que c'est précisément ce qu'on vous reproche en Europe ? Que le socialiste anglais John Burns vous accuse de faire encore meilleur marché de la vie d'autrui que de la vôtre ? Qu'une partie de la presse européenne vous considère plus que jamais comme un « boucanier », qui « civilise » l'Afrique par le feu et le sang?...

— Oui, je sais. Toujours la même légende...

Puis, d'un air grave, et l'œil agrandi par l'intensité de la pensée :

— Je n'ai à opposer à mes détracteurs que cette parole de l'Évangile : Pardonnez-leur, Seigneur, car ils ne savent ce qu'ils disent... Blâme-t-on en Europe ceux que la nécessité oblige à réprimer une émeute criminelle et à faire exécuter des incendiaires ? Une expédition de blancs traversant l'Afrique dans un intérêt humanitaire et scientifique, et opérant une trouée par laquelle passeront quelque jour la civilisation et le commerce du monde, n'est-elle pas tenue de marcher et au besoin de se défendre contre quiconque veut entraver sa

marche? Ou bien trouve-t-on qu'elle servirait mieux la cause de la civilisation en se laissant exterminer?

Tandis que Stanley prononçait ces paroles, sans colère, mais d'une voix posée, lente et grave, il revenait à l'esprit de son interlocuteur que la percée des tunnels du Gothard, traversés l'avant-veille au milieu d'une tourmente de neige, qui superposait un soudain hiver à tout un printemps de verdure, avait coûté la vie à quatre cent cinquante hommes; que cinquante-six familles d'ouvriers avaient perdu leur gagne-pain dans la construction du pont du Forth; que les tentatives faites depuis l'antiquité jusqu'à une époque récente, depuis les Ptolémées jusqu'à M. de Lesseps, en passant par les empereurs romains et les califes, pour percer l'isthme de Suez, avaient peuplé dix cimetières; et que si chacun déplore ces sacrifices d'un temps au bien-être de tous les temps, cette hécatombe de quelques générations d'ouvriers au profit de milliards d'individus nés ou à naître, personne ne les regrette, et encore moins ne s'en indigne. Mais un plaidoyer en faveur de Stanley n'entre ni dans nos vues, ni dans notre programme. Il s'agit uniquement ici de reproduire impartialement les paroles de l'illustre explorateur et de présenter son portrait peint par sa conversation. Cependant, Stanley étant un peu trop intéressé, quand les attaques à la John Burns surgissent sur le tapis, il convient de constater ici que les déclarations de son compagnon de trois ans, le docteur Parke, lui sont infiniment plus favorables encore que les siennes propres.

— Je ne parle pas que pour moi. Tout ceux qui ont accompagné Stanley dans cette traversée mémorable vous diront qu'ils ont appris non seulement à admirer sa vaillance, sa promptitude et sa rectitude de coup d'œil, et son implacable volonté, mais à aimer en lui la bienveillance, l'esprit de fraternité, la générosité que l'on trouve à fleur de sa dure écorce. Nous le suivrons de nouveau avec joie, quand il voudra, jusqu'au bout du monde. Quant aux noirs, la foi qu'il a dans

leur perfectibilité et sa compassion pour leur misère nous semblent même parfois poussées à l'exagération...

Le docteur Parke, qui s'exprime ainsi, et qui possède en lui-même un admirable criterium de l'héroïsme d'autrui, est un Anglais robuste de trente-deux ans, dont les grands yeux bruns respirent une infinie douceur et une candide inconscience de sa noblesse. Ce grand garçon, chirurgien militaire, rompu aux plus effrayants spectacles, mais qu'un mot fait rougir jusqu'à la racine des cheveux, était, à la bataille d'Abou-Klea, un des « mille » qui tentèrent de s'approcher de Khartoum pour sauver Gordon. C'est lui qui soigna aux dernières heures le chef de la colonne, le général Herbert Stewart, blessé à mort. Il ne veut rien dire de son rôle personnel pendant l'expédition Stanley. C'est Stanley lui-même qui me dénonce les motifs de son embarras et de sa rougeur.

— Le *surgeon*, dit-il en riant, tandis que M. Parke bat précipitamment en retraite, est le *seul* membre de l'expédition qui ait fait toute la traversée de l'Afrique à pied. Quelques-uns de nous se sont servis du fleuve et des allèges, sur un point du parcours ; moi-même, aux jours de mes maladies et de mes plus terribles fatigues, j'ai dû me faire transporter en hamac. Lui a fourni, de ses deux jambes, une étape de 6,000 milles (10,000 kilomètres) à travers les pays et les terrains les plus inconcevables. Il a soigné toute l'expédition, opéré des miracles. Le lieutenant Stairs ayant reçu une flèche empoisonnée sous le sein gauche, le *surgeon*, après avoir extrait la pointe de fer, a appliqué sa bouche à la plaie et en a sucé la venin avec un entrain qui s'est de nouveau manifesté, par la suite, dans deux autres occasions semblables, et qui nous fait soupçonner chez lui un penchant particulier pour les toxiques. Non content de soigner les indigènes, il leur a enseigné quelques-uns des secrets de son art, et il y a aujourd'hui, dans les forêts de l'Aruwimi, des chirurgiens qui n'attendent que leur diplôme. Je réservais ces détails pour mon livre. Mais puisque Parke m'accom-

pagne à Bruxelles, il est bon que l'*Indépendance* fasse connaître au public belge un des hommes qu'il va recevoir...

Un détail final complétera le portrait du *surgeon*. Dans toutes les stations de chemins de fer que nous traversons, il s'efface totalement derrière Stanley, se laisse reléguer parmi les curieux qui écoutent les adresses congratulatoires ; à Naples même, tandis qu'on fête le découvreur de Livingstone et le sauveteur d'Emin dans la salle d'attente, il prend l'air, tout seul, sur le quai, devant la portière de son wagon. Et il répond « oui » à un reporter italien qui l'aborde et lui demande, avec un délicieux air de protection, s'il est de la *suite* de Stanley. L'ovation, le bruit, l'énoncé de son nom font peur à ce modeste, persuadé d'ailleurs qu'une distance de dix mille coudées au moins le sépare de son chef. Il tremble à l'idée de figurer lui-même dans le cortège triomphal, comme un personnage. Il ne veut être « lion » qu'au désert.

III.

Passer de l'Afrique à l'Europe, c'a été pour Stanley aller de Charybde en Scylla, de l'extrême solitude à l'extrême encombrement, de l'extrême disette à la surabondance des toasts et des banquets. Dans toutes les gares italiennes, la sollicitude amicale de ses admirateurs s'affirmait non seulement par des discours et des présentations de médailles, mais encore par des envois de provisions de bouche dans son compartiment. « On me croit encore dans mon camp de la Famine », me dit-il sur la route. « Pourvu qu'on ne me le fasse pas regretter ! »

Dès Brindisi, une curiosité aussi empressée que sympathique l'attendait pour lui prouver que la civilisation, comme la barbarie, apporte ses épreuves, presque aussi rudes parfois. Probablement il avait compté sur les personnages de sang royal ou les diplomates éminents débarqués avec lui, pour créer en sa faveur une diversion. Vain espoir ! Un vent

démocratique a soufflé ce jour-là. Il n'y avait d'yeux, d'attention que pour le petit homme émergé, à l'origine, d'une obscurité tout aussi profonde que celle des forêts de l'Aruwimi. Il a été suivi, poursuivi, traqué. S'il s'était laissé faire, il eût été « interviewé » à la fois par des journalistes, des particuliers et des hommes d'État, dans sa chambre, sur le quai où il a fait sa promenade hygiénique, chez le syndic de Brindisi où il a déjeuné, et enfin sur le marchepied du wagon qui l'allait conduire vers Cannes.

L'*Indépendance* n'a pas eu à souffrir de l'énervement où l'avaient jeté tant d'obsessions. Avant même de quitter le port de l'Adriatique, Stanley a eu la bonne grâce d'ajouter quelques confidences nouvelles à celles qu'il avait déjà faites, pour les lecteurs de ce journal, en attendant celles qu'il allait faire, à leur intention, en *sleeping-car*.

Il s'agit maintenant de la grosse question de l'esclavage.

— Où en est la conférence de Bruxelles?...

Mis au fait, le grand explorateur estime qu'il y a du bon dans les mesures déjà arrêtées par les plénipotentiaires. Il ne croit pas à leur efficacité *immédiate*. Contre le flot du mahdisme, les préjugés locaux, l'apathie des victimes mêmes de la traite, le danger qu'il y aurait à attaquer les trafiquants de front, tout effort officiel n'agira qu'avec lenteur, il n'y a pas d'illusions à se faire là-dessus. Mais le sentiment qui a inspiré la conférence est noble, et son œuvre ne restera pas stérile, si elle est prudemment conduite.

Nous avons déjà fait savoir que, dès son arrivée au Caire, Stanley avait été invité à venir prendre part à la conférence comme représentant du Congo, et nous avons indiqué les obstacles qui l'ont empêché d'accourir. Mais la conférence siégera encore au moment de l'arrivée du grand voyageur à Bruxelles. Y fera-t-il une apparition?

— Je l'ignore, répond-il; cela dépend d'une haute personnalité qui disposera de moi tant que je serai en Belgique. Mais je ne m'y refuserais certainement point...

La chasse aux esclaves n'est, du reste, point le seul fléau africain sur lequel Stanley est en mesure de fournir de cruels détails. Une révélation saisissante qu'il nous a faite a été réservée pour ces articles. Voici :

« Il se passe actuellement en Afrique quelque chose de bien plus grave, de bien plus terrible, en ses résultats, que la chasse aux esclaves proprement dite. C'est *la chasse à l'ivoire*. Elle coûte encore dix fois plus de sang et de larmes. Nul crime devant lequel les maraudeurs arabes ne reculent pour s'emparer de cette denrée si prisée en Europe. Ils descendent, en caravanes successives, de la région de Nyangoué, au nord du lac Tanganika, se répandant, à l'est, dans la région des lacs et jusque dans la province que vient d'abandonner Emin pacha, à l'ouest dans les grandes forêts de l'Aruwimi et du Haut-Congo, saccageant tout, incendiant tout, semant la mort partout pour s'emparer des défenses d'éléphants, recueillies dans leurs chasses, par les indigènes. C'est-à-dire que les naturels, une fois en possession d'une quantité plus ou moins importante d'ivoire, sont assurés de se voir, un jour ou l'autre, assaillis par une nuée d'Arabes qui se créent des établissements, des camps, des *zeribas*, au fur et à mesure de leur marche en avant, fondant de village en village, de tribu en tribu, sur les populations infortunées, pour leur arracher, coûte que coûte, le lucratif produit. Et vous comprenez pourquoi ces razzias sont infiniment plus sanglantes que celles qui ont uniquement pour but la capture des esclaves... S'il s'agit de ravir des noirs, uniquement pour s'en servir comme porteurs ou les exporter en pays ottoman, l'Arabe verse un minimum de sang. Son intérêt, quand il attaque dans ce but un village, est de faire le moins de carnage possible afin que son butin d'hommes valides soit aussi considérable que possible. Il tue et pille, mais avec des ménagements. Lorsque l'objectif est le vol de l'ivoire, il n'a plus à se modérer. Il assassine, il massacre, il dépeuple sans merci une partie de l'univers. Et sur tout le parcours que j'ai effectué, j'ai rencontré des marques affreuses

de cette terrible chasse à l'ivoire, infiniment plus révoltante, je le répète, en ses conséquences, que les campagnes esclavagistes.

— Mais Nyangoué est le quartier général de Tippo-Tip ? Serait-il l'organisateur de ces horribles battues ?

— Nullement. Du moins je ne le crois pas. Les coupables sont des chefs arabes qui ne relèvent pas de lui, travaillent pour leur compte, à la tête de bandes de Manyemas stylés tout exprès. Ils procèdent à loisir, établissant, dans l'intérieur des forêts, des plantations qui leur servent de bases d'opération et d'où ils rayonnent sur toute la contrée environnante, formant comme une sorte d'immense toile d'araignée qui, dans ses réseaux, finit par enlacer tout l'intérieur de l'Afrique. « Araignée » est le mot propre. Ils pompent le sang de tout un continent. Parfois, ils se contentent d'enlever les femmes et les enfants des indigènes, puis d'échanger ces otages contre l'ivoire convoité. Mais la plupart du temps, ils tuent sans préliminaires. La forêt de l'Aruwimi, dont j'ai déjà évalué la superficie à 250,000 milles carrés, est infestée de ces misérables. A eux le triste honneur d'avoir ouvert les principales routes qui relient les clairières où les indigènes se sont établis. J'en ai rencontré des caravanes ployant sous le butin acquis au prix de ces monstruosité. Mon expédition était trop faible et trop épuisée pour qu'il me fût permis d'intervenir. Et puis j'avais d'autres devoirs : une ligne droite s'ouvrait devant moi, dont je ne devais pas dévier.

Et celui qui recueillait ces paroles songeait : Que les jolies femmes d'Europe ont raison de faire cas de leurs boîtes à poudre de riz, de leurs petites psychés à cadre ivoirin. Ils coûtent si cher !...

..... *Viva Stanley !*... L'adieu du « tout Brindisi », Brindisi-peuple et Brindisi-élégant, — chacun s'en mêle. Et voici le grand explorateur en route vers Tarente, vers la Basilicate, vers l'azur liquide de la Méditerranée. L'envoyé de *l'Indépendance* est du voyage avec le secrétaire général de la Société de géographie de Rome, M. Dalla Vedova, un homme d'une

infatigable affabilité, et un correspondant d'*Il Secolo*, qui a fait, pour son journal, la campagne de Massouah et n'en est pas moins resté si amoureux de son Italie, que demain matin il enverra de la main des baisers aux voiles rouges ou blanches errant dans le golfe de Naples, et montrera le poing au Vésuve, le « noir géant » au lieu de fumer à l'horizon pour les étrangers qui passent, ayant aujourd'hui une calotte de neige, « un bonnet de nuit », — Vésuve ridicule, Vésuve grotesque, Vésuve déshonorant !...

2 h. 50' du matin. Alerte vive. Nous sommes entre Potenza et Cicignano, sur la route d'Eboli et de Salerne, aux confins des bruyères désolées de la Pouille et de la riante Terre de Labour. A chaque portière successivement, apparaît la face contrite d'un conducteur invitant les voyageurs à se préparer pour une descente. Cinq à six cents mètres à faire à pied... un éboulement qui s'est produit quelques heures auparavant sur la voie... impossible pour le train de franchir cette distance avec son chargement humain, sans danger pour le chargement... excusez... le sol est si sablonneux, si fuyant dans la région... Comment empêcher ces accrocs ?... Cet infiniment menu incident, déjà signalé en deux mots télégraphiques à l'*Indépendance*, vaut quelques lignes nouvelles à cause d'un trait de caractère qu'il a mis en relief. D'abord, il s'est produit — ironie des destinées ! — une demi-heure après cette observation d'un ministre de Roumanie, oublieux de la fin de Dumont d'Urville à Versailles : « Voyager avec Stanley, quelle sécurité ! Un homme qui a échappé à tant de périls en Afrique est assurément à l'abri de tout accident de chemin de fer ! »

C'est au milieu d'un tunnel, où la circulation doit se faire à un de front, entre la paroi humide de la galerie et les portières des wagons que s'effectue la descente. Arrachés de leurs compartiments dans le débraillé des toilettes de nuit, la plupart des voyageurs interrogent, s'effarent, récriminent. Quelques dames ont la crise de nerfs indiquée. *Per la Madona !* jurent des paysans napolitains. Les gardes de corps de Stanley,

qui guettent son sommeil avec un respect religieux et jaloux, — tels des prêtres au pied du tombeau d'un saint, — se résignent enfin à l'horrible sacrilège qui consiste à le réveiller. En un clin d'œil, Stanley est debout, coiffé d'une petite casquette de loutre, une canne à la main et sans demander aucun pourquoi, sans sortir de son mutisme d'automate, s'achemine avec la foule bruyante et dolente, montrant par sa docilité comment sait obéir à la consigne inéluctable un homme qui sait si bien commander. A la sortie du tunnel, on avance en ordre dispersé, qui de rail en rail, qui sur l'étroite marge de remblai fangeux, épargnée par l'éboulement, et à l'orée duquel s'étend, dans un bas-fond, la campagne toute noire et qu'on sent toute humide des pluies récentes. Des paysans — gens des Abruzzes — romantiquement drapés dans leurs manteaux bruns ou bleus, et le feutre campé sur la tête à la Fra Diavolo, vont d'un groupe à l'autre, signalant des trous à éviter, aidant quelque pantoufle engluée dans la boue à se tirer d'affaire, secouant la résine enflammée de leurs torches de pin sur toute cette petite scène qu'ont dû évidemment machiner les mânes de Scribe et d'Auber, vouées toujours à l'opéra-comique. *Per la Madonna ! Per Dio !* A deux reprises, Stanley laisse choir sa canne — le premier cadeau qui lui ait été fait, lors de son arrivée à la côte d'Afrique, la fameuse canne à pomme d'or, d'où jaillit, comme un diable hors d'une boîte, un crayon d'or également, dès qu'on presse un ressort. Il insiste pour la ramasser lui-même ; et des paysannes, à qui l'on vient de chuchoter son nom, soulèvent, en passant, un coin de son pardessus et y posent les lèvres.

Civita-Vecchia, 5 heures de l'après-midi. — Un soleil pâlisant sur les extrêmes frontières de la vallée du Tibre. Quinze heures se sont écoulées, et Stanley garde encore aux pieds la boue du remblai éboulé, tant sa course à travers Naples et les ruines de la campagne romaine a été rapide, tant les ovations de la route, les discours, les lunchs impro-

visés, les présentations de médailles d'or lui ont interdit les préoccupations personnelles.

A l'envoyé de l'*Indépendance* qu'il a convié à dîner à ses côtés, en *sleeping-car*, pour une dernière conversation qui n'aura pas été la moins intéressante, comme on le verra, il se plaint un peu d'emporter ainsi l'Italie à la semelle de ses souliers. Puis le souvenir des épreuves passées le calme.

— Regardez bien ce petit pain ! Il y a quinze mois je l'eusse volontiers payé vingt-cinq mille francs !...

Et sa bonne humeur s'accroissant, il sauve par une raillerie délicate la dignité de son jeune secrétaire, obligé de présider aux détails de ce repas en railway :

— Ah ! Monsieur Wilson, vous serez sans doute quelque jour un grand explorateur, mais, en attendant, vous faites un piètre maître-d'hôtel.

A constater en passant que ce jeune et aimable secrétaire a été naguère attaché à la personne d'un membre du Parlement anglais, partisan convaincu du *homme rule* irlandais, que Stanley a, paraît-il, précisément en grippe.

Ne vous étonnez pas que le grand voyageur ait eu le temps de se constituer une conviction sur des questions de politique européenne, au milieu des péripéties absorbantes d'une vie passée hors du monde, en plein silence africain. Sa rapide initiation à toutes choses est plus que jamais le trait caractéristique de cet étonnant voyageur. Il reste « dans le mouvement » malgré tout ; parle de M. Eiffel, prononce le nom du général van der Smissen, glisse dans ses conversations des allusions topiques aux plus récents de nos débats parlementaires, comme un homme qui n'aurait jamais quitté l'ombre de son clocher. Avec cela une déconcertante mémoire des noms, des physionomies, des choses. Il nous demande des nouvelles de M. de C., un ancien correspondant de l'*Indépendance belge* à Madrid, qu'il a rencontré là-bas un jour, il y a seize ou dix-sept ans ; se rappelle jusqu'aux noms de baptême de ses anciens collaborateurs du Congo,

dont il veut tout connaître : Coquilhat, Valcke, van Gele, Liebrechts, Braconnier, van de Velde, d'autres ; cite indifféremment des vers d'Horace ou de Victor Hugo (anglicisés), profite d'un monument en ruines entrevu par la portière, dans la brume de la campagne romaine, pour appuyer quelque démonstration de tout un passage des *Commentaires* de César, ou va chercher des images ou des formules explicatives dans les textes de Jeremy Bentham ou de Beccaria. L'exemple pittoresque lui vient, au surplus, aussi aisément qu'aux imaginations orientales dont il a subi la frottée :

— Oui, je crois, quoi qu'on en dise, à la régénération possible, à l'avenir de la race noire. Sa barbarie ne tient qu'à son isolement. Un morceau de bois n'est qu'un morceau de bois. Deux morceaux de bois frottés l'un à l'autre produisent l'étincelle, le feu !... C'est ce qu'amènera, avec le temps, le contact de la race noire avec la race blanche.

— A Rome, dans votre courte réponse à l'adresse de la Société de géographie, vous avez laissé entendre que vous rapportiez des données et des théories toutes nouvelles sur la filiation des différentes peuplades d'Afrique entre elles, l'histoire de leur développement et de leur décadence, tout un tableau du passé qui sera d'un puissant secours pour l'avenir ?

— Eh bien, si vous voulez, je vais vous dire un mot d'une des races que j'ai eu l'occasion d'étudier de près, dans la forêt de l'Aruwimi, et qui représente la plus ancienne aristocratie de l'univers...

IV.

Une aristocratie africaine !... antérieure à toutes celles des pays civilisés !...

Stanley s'explique :

— Il s'agit des nains de la forêt de l'Aruwimi... On a eu raison de dire que ces pygmées sont ceux dont Hérodote

constatait l'existence plus de 400 ans avant Jésus-Christ. Mais ce qu'Hérodote n'a jamais dit ni soupçonné, c'est que, de son temps, la race diminutive dont je vous parle avait déjà derrière elle un passé de deux mille cinq cents ans. Après que nous eûmes lié amitié avec les nains, j'ai eu l'occasion de les étudier à loisir, au point de vue ethnologique. Nombre d'entre eux ont passé quatre mois et demi dans notre camp, nous accompagnant partout, se prêtant de bonne grâce à l'observation. J'ai acquis la preuve certaine qu'ils habitent cette même partie du globe depuis cinquante siècles.

— On a voulu voir en eux une race dégénérée ou décadente, issue de groupes d'individus de physique anormal ?

— Race pure, race autochtone, sans doute aucun. Cinquante siècles, vous dis-je.

Et, après un regard jeté sur la prairie, où une troupe de chevaux en liberté couraient, fous, devant le tremblement de terre perpétré par l'express qui passe, Stanley ajoute, l'œil plein de rêve :

— Cinquante siècles ! Songez !... Nous autres Européens. qui méprisons la barbare Afrique comme autrefois les Romains méprisaient le peuple des Gaules !... A côté de cette aristocratie des tropiques que devient le patriciat de Rome ? Où était la Belgique il y a cinquante siècles ? Et quelle mine font les fameux parchemins des descendants de croisés ?... Soyez fiers de ces petits hommes. Il y a parenté aujourd'hui entre eux et les Belges, puisqu'ils appartiennent à l'État du Congo.

— Et vous croyez tenir par eux la clef de l'histoire de toutes les races noires et de leurs rapports avec les autres ?

— Je le crois. Mais dispensez-moi d'en dire davantage pour le moment. Ce que je puis ajouter, c'est que le caractère noble et fier de ces tribus naines porte toute l'empreinte de leur antiquité. Bien que dispersés sur une vaste étendue de territoire, ils se relient par une organisation politique et sociale attestant non seulement l'unité d'origine, mais encore

des traditions tout à fait aristocratiques. Ils ont une reine, une femmelette charmante d'intelligence et de finesse qui est devenue le trait d'union entre les siens et notre expédition, à une époque où nous ne nous entendions guère encore. La femme !... Rappelez-vous ce que j'en disais hier !... Partout plus prompte que nous à l'assimilation ! Au reste, chose curieuse, ces nains parfaitement proportionnés et de nuance olivâtre se méfiaient infiniment moins de nous que de nos grands gaillards d'auxiliaires africains. Leurs flèches empoisonnées ont successivement tué, dans la forêt, 21 Zanzibarites que j'avais dépêchés, par détachements, de la région des lacs avec des missives pour mon arrière-garde, c'est-à-dire pour Barttelot. C'est ce qui m'a déterminé finalement à retourner moi-même vers Yambouya.

— N'avez-vous pas songé à ramener quelques spécimens de ces Lilliputiens qui font de la fantaisie de Swift un livre réaliste ?

— Si fait. Mais ils n'ont pu s'acclimater dans les plaines, en pays secs. Dès qu'ils quittaient la région humide des forêts, ils tombaient, frappés de la fièvre, mortellement. Pas un n'a atteint la côte. La reine, qui était prête à nous suivre jusqu'aux merveilleuses contrées des blancs, dont nous lui parlions, — elle est fort curieuse ! — a été atteinte longtemps avant l'arrivée à la lisière des bois. Elle s'est arrêtée à temps. Heureusement, une des rares plaques photographiques qui aient survécu à nos désastres est celle qui représente un groupe de nains, disposé par nous devant une triple rangée de Zanzibarites, d'Européens, de Soudanais, par ordre de taille, pour le contraste. On verra cela dans mon livre.

Ici, une parenthèse. On a annoncé que Stanley, à peine arrivé à Cannes, s'était cloîtré pour terminer la composition de son ouvrage. Assertion inexacte. Il s'agit uniquement des dernières épreuves. Plusieurs jours avant son départ d'Égypte, le bienheureux mot « Fin » avait été tracé au bas du volumineux manuscrit. Suivant des renseignements recueillis dans

l'entourage de Stanley, ce colossal travail, la narration de trois ans d'aventures et de découvertes inouïes dans le dernier refuge de l'inconnu et du merveilleux, a été bâclé en *cinquante jours*, pas un de plus, pas un de moins. Le Xénophon de cette expédition prodigieuse se traçait chaque jour une tâche, s'imposait un chapitre, et, inexorable envers lui-même, l'exécutait quoi qu'il arrivât, quoi qu'il lui en coûtât, — au prix, quelquefois, de quinze jours de système cellulaire, — sans une bouffée d'air frais. On a souvent accusé Stanley d'écrire ses livres « sur le genou ». Reproche mérité. Dans l'effort de sa volonté, cet homme d'action, digne de tous les mépris des ciseleurs décadents, vous enlève deux volumes comme il prendrait d'assaut une zeriba arabe. Je m'abstiens d'apprécier, comme de commenter, ses allégations sur l'antiquité des nains, si bouleversantes pour certaine école d'ethnologues.

Aussi bien, le temps presse ; la locomotive fuit : Orbitello, Cecina, Colle Salvetti, bientôt Pise, bientôt Gênes, bientôt Vintimille, bientôt l'adieu.

Revenons donc à nos nains, pour compléter les indications de Stanley par celles du docteur Parke, notre voisin de face :

— Oui, leur petite reine mérite son titre. Espiègle et bonne, fûtée et douce. Et des mains et des pieds d'un modelé « divin », d'une exigüité à désespérer les Chinoises. Son costume !... Ma foi, comme celui de toute cette population de gnomes et lutins, c'est une quantité négligeable. Mais la nature a pourvu à la décence, en ouatant ces petits corps d'une sorte de duvet d'oiseau qui n'a rien de désagréable à la vue ni au toucher et qui... sauve les apparences... Un indice incontestable de civilisation, c'est l'art avec lequel les nains confectionnent les filets servant de piège à gibier et les flèches en fer forgé dont nos Zanzibarites ont tant souffert. Sans doute ils auraient une architecture savante, si, à leur existence nomade des huttes d'herbages, simples nids d'où ils s'envolent vite, ne suffisaient. Dans tous les cas, on ne trouve nulle part vanniers, tisserands et forgerons possédant plus d'habileté ou de goût. Ils ont leurs

propres soufflets, proportionnés à leur taille, leurs marteaux, leurs enclumes : tout l'outillage des peuples avancés. Les motifs décoratifs de leurs flèches en font de petites merveilles.

— Où trouvent-ils le fer ?

— Le minerai abonde dans les cours d'eau innombrables qui ruissellent à travers la forêt de l'Aruwini. On y rencontre même çà et là du cuivre. Plus rarement, toutefois.

— Quels autres signes de civilisation avez-vous rencontrés chez les nains ?

— Leur moralité, tout à fait exceptionnelle. Dans toute l'étendue de la forêt et dans les rangs mêmes de notre caravane, j'ai été appelé à constater, chez les noirs et tous les Africains de taille normale, des mœurs épouvantables...

On nous pardonnera de résumer cette partie des déclarations du Dr Parke en une seule phrase : L'Afrique traversée par ce chirurgien héroïque contient de quoi enrichir sensiblement le musée Dupuytren... Chez la population naine, toutefois, la vertu est en proportion inverse de la taille. Race saine et digne, pleine du respect de soi :

— Bien qu'il faille une période d'observation bien plus longue pour affirmer quoi que ce soit en ces matières, je crois même que les pygmées sont absolument monogames.

Puis, le docteur Parke, qui, jusqu'à présent, n'avait fait part à personne du moindre détail de ses observations africaines, mais que Stanley a autorisé à parler librement à l'envoyé de l'*Indépendance belge*, décrit plusieurs maladies nouvelles qu'il a vu se manifester en Afrique, tandis qu'en Europe nous découvrons l'influenza. Une — fantastique — est celle qu'engendre la marche dans les régions marécageuses et qui rappelle, avec des manifestations différentes, un mal observé par M. Édouard Dupont, notre savant géologue, dans le bas Congo et le Congo moyen. Il s'agit des larves que les vers pullulant dans les eaux fangeuses, déposent entre les orteils des piétons. Dans les forêts de l'Aruwimi, elles font de terribles ravages. La larve devient ver sous la peau ; ce ver, fin comme un fil, s'allonge jusqu'à

la cheville et monte, monte jusqu'à la hanche, produisant un gonflement énorme de la peau, accompagné d'une fièvre intense et de douleurs lancinantes, qui rappellent les tortures de la goutte sciatique. Quand on a eu l'imprudencce de plonger les mains dans l'eau des ruisseaux ou des étangs, le phénomène se produit dans le bras, du poignet à l'épaule. Tout l'effort du médecin porte sur l'extraction de la tête du ver, tête hideuse, aussi grosse que le corps est mince, et qui dégénère en ulcère, souvent mortel, quand on n'arrive pas à l'extirper... Et encore le *surgeon* en a-t-il vu bien d'autres !...

— Mais, docteur, vous rapportez les éléments d'un livre qui passionnerait le monde scientifique...

— J'espère en publier un plus tard. Vous savez que nous nous sommes tous engagés envers Stanley à ne rien faire paraître avant lui. Il doit être le premier historien de l'expédition, légitimement. Je ne crois pas qu'il y ait au monde un second Stanley qui eût mené cette entreprise à bonne fin.

— Sa santé vous a-t-elle inquiété autant qu'on le dit ?

— Assurément. Il a été, à deux reprises, à deux doigts de la mort. Un ulcère intestinal, une gastrite aiguë, un abcès au bras amenés par les fatigues et la faim. Il pesait 186 livres anglaises en 1887, lors de son arrivée à Zanzibar. Je l'ai vu réduit à 125. Lors de sa seconde atteinte, dans la région équatoriale, il me fallait lui ingurgiter des aliments, que son estomac refusait presque toujours, au moyen d'une sonde. Sa main était trop affaiblie pour les porter à la bouche.

— Avez-vous jamais désespéré de lui ?

— J'eusse désespéré de tout autre. Mais le courage avec lequel il luttait et son imperturbable confiance en son étoile m'ont toujours laissé entrevoir une guérison miraculeuse. J'avais foi dans sa foi. Au surplus, vous savez le rôle important que joue toujours le moral du sujet dans la maladie. Nous en avons eu des exemples saisissants là-bas. Les Africains, mal trempés pour le *struggle for life*, déprimés d'âme comme de caractère, croyant à la fatalité de leur

destinée, se couchaient docilement, presque servilement pour mourir, dès qu'ils sentaient les premières atteintes de la fièvre, tandis que leur attachement à la vie, leur virile combativité, sauvaient les Européens. Voyez l'éloquence de ces chiffres : sur 12 Somalis qui nous accompagnaient, un seul a survécu ; de 620 Zanzibarites, 225 à peine ont échappé à la mort. Nous avions 62 Soudanais, il en est revenu 12. Tandis que des 12 blancs de l'expédition, un seul, M. Jameson, a succombé — j'excepte l'infortuné Barttelot, victime d'un assassin...

— Avez-vous souffert vous-même, et alors qui vous soignait ?

— J'ai été mon propre médecin, en plusieurs occasions ; il n'y en avait pas d'autre. Heureusement, il ne m'est jamais arrivé d'être mis « hors service » que pendant les longues haltes, dans nos ports et à l'hôpital de Zanzibar, après que j'eusse traité Emin Pacha.

— Bref, vous ne vous permettiez de tomber malade que lorsque vous aviez remis les autres sur pied, quand cela ne pouvait plus gêner personne.

Le docteur Parke rougit et change de conversation, m'expliquant qu'il croit, comme Stanley, mais avec moins d'absolutisme, à la régénération éventuelle des races noires. Un fait certain : jusqu'à l'âge de 12 à 13 ans, les Africains sont infiniment plus avancés, plus éveillés que les blancs. La nature les doue mieux que nous. C'est leur milieu qui finit par les abêtir.

Au grand explorateur lui-même il est inutile d'objecter, sur ce chapitre, les incompatibilités d'humeur qui semblent diviser blancs et noirs aux États-Unis mêmes, après une coexistence séculaire, et qui s'affirmaient tout récemment encore par de terribles rixes et effusions de sang dans plusieurs États du Sud-Ouest.

— Aux États-Unis, répond Stanley, *the white man presumes too much and the black man assumes too much* : le blanc présume trop de sa supériorité sur le nègre ; celui-ci s'exagère

le progrès intellectuel et social qu'il a accompli. L'Américain proprement dit n'est pas encore fait à l'idée de l'égalité des deux races ; l'Africain, au contraire, s'y est fait trop tôt. Le nivellement, le rapprochement, demandent un temps considérable ; avec de la patience on y viendra. Je vous jure que, pour ma part, j'y suis arrivé. En Afrique je ne perçois plus les nègres. Par un curieux phénomène d'optique, autant que de raisonnement philosophique, *je les vois blancs...*

A cette belle parole, à toutes ces intéressantes réponses, il serait possible d'ajouter toute une série de questions posées par Stanley lui-même à son interlocuteur. Dans le voisinage d'un journaliste, l'ancien collaborateur du *New-York Herald* redevient journaliste. Il intervertit plus d'une fois les rôles, *interviewant son interviewer*. Qu'est devenu un tel ? Est-il heureux ? La Belgique commence-t-elle à apprécier la grandeur et la valeur de l'œuvre du Congo ? — Ici, l'éloge enthousiaste de certaines personnalités à taire, — il y a des modesties à ménager. — Et les trois officiers belges qui ont prêté une si énergique assistance à l'expédition sur le haut Congo et que le major Barttelot signalait, avant sa mort, à la reconnaissance du « *Emin relief committee* », ont-ils reçu la récompense méritée ? (1) — Et Bruxelles, que je vais revoir avec tant de plaisir ? Et *Salammbô*, dont on me prépare une représentation : l'œuvre musicale monte-t-elle à la hauteur de l'admirable roman ?...

Maintenant la nuit est tombée, dense, impénétrable, et seul paraît aller, respirer et palpiter encore ce train haletant, dont le bruit franchit les vallées toutes noires et les villes endormies, comme la vie traversant la mort. Depuis bientôt trente-deux heures, nous fuyons ainsi derrière cette « Louison », vaincus, à présent, à notre tour. Les yeux papillotent, les têtes sont prêtes à se pencher. Brusquement les cheveux blancs de Stanley, quitté tout à l'heure et sur le point de s'étendre

(1) Capitaine van Gele, capitaine van Kerckhoven et lieutenant Liebrechts.

sur sa couchette, paraissent dans l'entrebâillement de la cloison qui sépare sa cabine de celle où le docteur Parke entretient, à son tour, l'envoyé de l'*Indépendance* :

— Et le général S..., dont je tenais beaucoup à vous parler ? Est-il à Bruxelles, en ce moment ? Aurai-je le plaisir de le voir ?

L'interviewer qui subsiste dans Stanley aura eu ainsi le dernier mot. Et on conviendra qu'après sa rare et expansive obligeance pour l'envoyé de l'*Indépendance belge*, il y eût eu mauvaise grâce à ne pas le lui laisser.

A Cannes, nous l'avons abandonné au martyre des sollicitations pressantes de fondateurs d'empires coloniaux, impatients de le renvoyer vers cette Afrique, que l'on ne conçoit plus sans sa figure. Sollicitations nombreuses, les unes verbales, les autres télégraphiques ou épistolaires, qui visent à le tirer dans plusieurs sens différents et dont un sentiment de réserve nous interdit, pour l'heure, les détails précis. A la sortie d'un pays classique, on peut bien dire qu'il s'est livré là une nouvelle « bataille de Cannes ». Et de cette bataille, l'enjeu était le petit homme de génie auquel la Belgique prépare un si grand accueil.

V

DERNIÈRE CONVERSATION.

Impressions de Stanley sur la Belgique (1).

25 avril 1890.

Voilà Stanley rapatrié, puisque l'Angleterre est, pour le moins, sa patrie natale.

(1) M. Stanley arriva en Belgique le 19 avril venant de Paris. M. Buls, bourgmestre de Bruxelles, accompagné des échevins, l'y attendait à la

Que reste-t-il en lui des sept journées triomphales passées en Belgique ? Il nous est donné de le pouvoir dire. Quelques heures avant le départ, son cœur et son esprit se sont ouverts pour montrer ce qu'ils emportaient et garderaient de cette semaine d'apothéose.

Cela se passait vendredi soir, dans le train spécial qui ramenait d'Anvers à Bruxelles le grand voyageur, ses quatre compagnons d'aventures, ses deux attachés, MM. le capitaine Reyntjens et le lieutenant Liebrechts ; enfin M. Leclercq, président de la Société royale de géographie de Bruxelles et le signataire de ces lignes, invités par Stanley à faire route avec lui.

Jamais le sauveteur d'Emin-pacha ne s'était dépensé plus que ce jour-là. Par la loi de progression, Anvers, qui lui servait le coup de l'étrier, avait eu la plus haute note de son *crescendo* d'éloquence et de bonne humeur.

Dans la salle de l'Harmonie, pendant sa réponse au discours de M. le général Wauwermans, il avait arraché des exclamations

pour le complimenter, ainsi que deux officiers d'ordonnance attachés à sa personne par le Roi pendant son séjour en Belgique, le capitaine Reyntjens, officier d'ordonnance du Roi et le lieutenant Liebrechts, ancien commandant de la station de Léopoldville au Congo. A Bruxelles la garde civique du faubourg de St.-Gilles (station du midi) lui rend les honneurs à la descente du train spécial mis à sa disposition par le Roi. Le comte d'Oultremont, maréchal de la Cour, l'invite à monter dans les équipages du Roi qui le conduisent au Palais, où les appartements dits *Impériaux* lui sont préparés par ordre de Sa Majesté.

Le 20, réception et dîner à l'hôtel de ville de Bruxelles par le bourgmestre.

Le 21, visite à l'exposition des photographies du Congo ; dîner au Palais de Bruxelles ; représentation gala offerte par la ville de Bruxelles au théâtre royal de la Monnaie (opéra *Salammbô*).

Le 22, garden party dans les jardins d'hiver du château royal de Laeken ; fête offerte par les ingénieurs et les industriels au palais de la Bourse. Remise d'une adresse couverte de plus de 40,000 signatures à Sa Majesté, Fondateur de l'État du Congo.

Le 23, bal dans la salle du *Concert noble* au profit de la *Croix rouge congolaise*.

mations de surprise à ceux qui l'entendaient pour la première fois. Lui, Stanley ! Ce petit homme d'action auquel la légende a fait une mine si renfrognée, une parole si courte et si sèche, une brutalité de manières si déconcertante. Des dames le déclaraient adorable, ce mignon orateur, de grâce si tenue et si malicieuse, de geste si candidement graphique, d'accent si câlin. Elles l'eussent volontiers été embrasser, le rude pionnier d'Afrique, le « casseur de rocs », mais comme on va embrasser un enfant-prodige et lui apporter des bonbons. Quant aux hommes, remués au fond de leur être par l'emportement magnifique de la voix flétrissant les horreurs de l'esclavage et sonnant une fanfare de bataille contre les esclavagistes, beaucoup pensaient tout haut que si la politique l'avait pris au lieu de l'exploration africaine, ce volubile et persuasif Stanley nous eût montré un tribun de toute première force : quelque chose comme un Gambetta dans la gaine menue d'un M. Thiers.

Au brillant banquet qui nous a réunis au Cercle artistique et littéraire, Stanley avait eu, après des paroles hautes et sévères, des échappées de gaieté, un esprit d'à-propos tout aussi étonnants pour ceux qui le jugeaient d'après des portraits pessimistes. Un des orateurs du dessert, voulant se rapprocher pour trinquer avec le grand explorateur, glisse malheureusement sur les deux degrés de l'estrade où l'on a installé la table d'honneur, s'allonge sur le tapis, puis se relève en riant de bonne grâce pour rassurer les inquiets. Stanley, qui était de ceux-ci, rit alors de concert, et du doigt montrant les deux marches qui ont causé la chute :

— Les *Stanley Falls* ! fait-il.

Le 24, réception par la *Société royale de géographie belge* au théâtre national.

Le 25, visite à Anvers.

Le 26, départ pour l'Angleterre par Ostende. La garde civique du faubourg de St.-Josse-ten-Noode rend les honneurs au départ (station du Nord) de Bruxelles.

La large cordialité anversoise avait entretenu l'explorateur dans ces dispositions jusqu'à la dernière minute. Et Stanley, qui, après les fatigues d'une pareille journée succédant à tant d'autres pareilles, s'était promis le régal d'une heure de sommeil en chemin de fer, a oublié son dessein et régalé ses compagnons de voyage d'une heure de conversation, où il a laissé son humour et sa faconde couler en toute liberté.

Puisqu'il a autorisé la reproduction de ses paroles et de ses idées, quelques-unes très hardies, on va en lire un résumé fidèle, livré sans approbation ni critique, à la réflexion du lecteur.

Stanley a-t-il goûté *Salammbô* ? La soirée de la Société des ingénieurs l'a-t-elle particulièrement frappé ? Quelle saveur a-t-il trouvé au garden party ? Laquelle des fêtes de Bruxelles lui laisse le souvenir le plus durable ? Il n'exprimerait pas de préférence, s'il en avait une. Au reste, à Bruxelles et à Anvers, tout lui a paru somptueusement conçu, avec une élégance d'apparat et une sûreté d'organisation irréprochable. Des réceptions éclatantes, en des salles grandioses, peuplées de fleurs rares, de tableaux de maître, de jolies femmes. Le plus grand pays n'aurait pu faire mieux. Un peu de jalousie chez les Anglais n'aurait rien de surprenant. Que d'herbe les Belges viennent de leur couper sous le pied !....

— Voilà, dit Stanley en désignant M. Mounteney Jephson, un gentleman dont le séjour en Belgique lui aura appris une des rares choses qu'il ignorait.

M. Mounteney Jephson sourit, légitimement intrigué ; ce vaillant lieutenant du grand explorateur est un gentilhomme accompli, allié, par les Baring, aux familles françaises de Noailles et de Croy, et qui a payé très cher le plaisir de faire diversion à une existence de luxe par trois années d'obéissance à un chef, trois années de lutttes contre la misère et la barbarie des forêts vierges. Une fantaisie de grand seigneur, fuyant le spleen qui naît de l'uniformité, allant dans l'Afrique la plus noire, troquer le frac contre les guenilles, et le souper fin contre la faim, par horreur du banal et du monotone.

Ce que M. Jephson a appris en Belgique, d'après Stanley, c'est que la proverbiale hospitalité écossaise peut être dépassée.

Et loin d'y contredire, M. Mounteney Jephson exprime, avec instance, un désir qui lui tient au cœur. Il voudrait, de l'*Indépendance belge*, qu'elle dit la profonde reconnaissance des quatre compagnons de Stanley, à la fois pour l'admirable accueil qui leur a été fait personnellement, et pour les honneurs dont on les a comblés dans la personne de leur intrépide *leader*. Aucun d'eux n'ayant eu, comme Stanley, l'occasion de manifester verbalement ses sentiments de gratitude à la Belgique, tous sont impatients de le faire par l'organe de ce journal.

— Mais, reprend Stanley, les fêtes, si belles qu'elles soient, restent des fêtes. Ce qui m'a frappé par-dessus tout, pendant mon séjour en Belgique, c'a été la physionomie de votre peuple. Je ne l'ai pas reconnu. Il m'a paru sous un nouveau jour, — transfiguré. Ces foules se bousculant pour m'entrevoir, ces yeux ardents, ces cous tendus, ce mouvement universel de curiosité sont inoubliables, ayant une signification profonde. Ne croyez pas que j'aie été choqué de ce qu'il peut y avoir eu de badauderie dans cet empressement. Les gavroches bruxellois ou anversoïis qui me toisent et me dévisagent, bouche bée, m'ont fait le plus grand plaisir. Ils m'ont prouvé que l'intérêt éveillé enfin par les choses d'Afrique est descendu d'étage en étage, a pénétré de couche sociale en couche sociale, a gagné jusqu'aux plus petits, après les plus grands. Ah ! que la Belgique a changé ! Je me la rappelle renfermée, étouffée entre ses voisins géants et puissants, par la modestie de ses idées autant que par l'exiguïté de ses frontières ; l'esprit de clocher partout, l'indifférence absolue à l'égard de tout ce qui se passait en dehors de sa petite maison, la léthargie, — peut-être la mort. Eh bien ! non ! la Belgique n'est pas morte. L'ambition de se créer un au delà, l'idée d'expansion industrielle et scientifique, lui viennent. Elle est avide de regarder Stanley, de l'entendre, ou de l'applaudir, voire de le discuter. C'est qu'elle l'a suivi.

L'Afrique commence à occuper sa pensée, la mystérieuse attraction des pays nouveaux s'exerce peu à peu sur elle. Le croiriez-vous ? Ce que viennent d'observer mes yeux et mes oreilles me permet d'affirmer qu'à cette heure il y a en Belgique plus de gens initiés à la question du Congo et occupés d'elle qu'il n'y en a en Angleterre, ce pays de colonisateurs, cette pépinière de voyageurs au long cours..... Non, encore une fois, la Belgique n'est pas morte ; et si elle a été endormie, elle se réveille, elle est éveillée : *Belgium is awake !*

Et le grand explorateur, que l'enthousiasme transfigure lui-même sans qu'il s'en doute, appuie sur la joie que lui inspirerait cette nouvelle découverte, lors même que le Congo ne serait pas en cause ; car c'est, en thèse générale, un beau symptôme d'avenir et de grandeur que celui qui l'a frappé en Belgique, et il s'intéresse particulièrement à la Belgique, depuis qu'il a appris à connaître son souverain.

Ce qu'il pense du roi Léopold, il l'a dit en public ; et il le répète dans l'intimité avec une abondance et une conviction d'accent, dont cette courte citation, presque textuelle, ne donnera encore qu'une idée atténuée :

— Ce qui me surpasse, c'est qu'un souverain qui a compris, avec une telle rapidité de coup d'œil, le service qu'il rendrait à la Belgique, en faisant sien ce territoire du Congo dont personne ne soupçonnait la richesse, dont personne ne voulait, ait pu être accusé d'obéir à un sentiment d'intérêt personnel, à une arrière-pensée mesquine. J'évalue pour ma part à un million et demi de livres sterling (37 1/2 millions de francs), la somme dépensée pour constituer et administrer l'État libre. Aujourd'hui, soit onze ans après l'occupation, le territoire du Congo trouverait acquéreur pour 100 ou 125 millions de francs, représentant un intérêt de deux ou trois cents pour cent sur le capital exposé. Quelle belle affaire, songez-y donc, s'il s'agissait d'une *affaire* !... Mais l'idée de la spéculation personnelle n'a jamais effleuré la pensée du

fondateur de l'État libre. L'affaire, il ne la fait pas, il ne la fera point. C'est pour son pays qu'il travaille...

Puis, l'enthousiaste explorateur développe une idée curieuse ayant tout le mérite de l'inédit. Il voudrait voir le roi Léopold entreprendre — un court voyage en Amérique. Là-bas, l'enthousiasme qu'exciterait sa personne suffirait à apporter à l'œuvre du Congo tous les capitaux qu'il faut pour fertiliser le territoire et en faire un des plus riches domaines de l'univers entier.

— La Belgique est réveillée. Mais les capitaux d'un aussi petit pays ne suffisent pas. Calculez qu'il y a 14,000 milles carrés de terrains forestiers ou riverains des fleuves à mettre en valeur. A raison d'un capitaliste par mille de terrain, il vous en faudrait 14,000.

La Belgique ne les possède pas. L'Amérique, aussi opulente qu'entreprenante, les fournirait. La seule apparition de votre Roi sur le sol du Nouveau-Monde opérerait le miracle. On ne le laisserait marcher que sur de l'or.

— Mais vous-même, ne retournerez-vous pas au Congo ? Vous qui êtes devenu aux yeux de tant de gens, fermés aux idées abstraites, une incarnation vivante et, par conséquent, populaire, de l'Afrique et des succès qu'on y peut remporter ?

Un long sourire dans un long mutisme. Puis, en accentuant le sourire :

— Il y a si longtemps que je cherche une femme !...

— Si vous la trouvez, l'Afrique ne vous perdrait-elle pas ?

— Peut-être. Mais qu'importe ! Elle y gagnerait peut-être des Stanley rajeunis.

— Vous croyez à la possibilité de deux Stanley, comme de deux Pitt !

— Assurément. Affaire d'éducation tout simplement... et d'atavisme, dans le bon sens du mot.

Dans cette dernière conversation, le grand explorateur, faisant allusion à un toast porté à la presse par un des organisateurs du banquet d'Anvers, a rappelé, avec une nuance

d'attendrissement, le temps où lui-même, fêté aujourd'hui en souverain, n'avait d'autre titre que celui de journaliste. Et il ne paraissait pas trop éloigné de croire que c'est à cette école si assouplissante de la littérature quotidienne que le monde doit son extraordinaire et multiple personnalité. Donnez à un homme ce don précieux : la faculté d'assimilation, et le journalisme qui force à l'observation de tant de choses et impose tant de rôles, le développe avec une force et une rapidité sans pareilles. C'est l'école où des ingénieurs s'improvisent, où l'on devient homme politique ou géographe, sans le savoir, d'où l'on sort quelquefois voyageur, commandant des expéditions, levant des plans, maniant le compas et la boussole comme la plume, marchant à la rescousse d'Emin pacha pour la civilisation, comme au secours de Livingstone pour M. Bennett... Seulement, qu'il ne vienne à l'idée d'aucun journaliste de se rendre au Congo comme tel, pour y fonder un journal. Il s'y ruinerait...

Et toute une série de boutades commençait lorsque la portière de la berline s'ouvrit : Bruxelles !... Déjà !... Cette dernière heure de conversation semblait n'avoir duré qu'un quart d'heure, mais comptera peut-être pour un jour entier dans plus d'une mémoire.

A l'extérieur, une nuit froide et claire montrant le grand vide blanc de la place Rogier. Et pourtant, devant le perron de la gare, une haie épaisse encore de curieux, rôdeurs nocturnes, pour la plupart, guettant le moment d'entrevoir le gros pardessus brun à capeline, où se perd la petite taille de Stanley, qui va prendre place dans un équipage royal. Lui regarde et l'impression qu'il emporte de la Belgique revient encore dans ses mots :

— Minuit passé et, néanmoins, *Belgium is awake...* ⁽¹⁾

(1) Le lendemain une foule de plus de 10,000 personnes saluait d'acclamations assourdissantes Stanley débarquant du *Prince Albert* à Douvres, à 3 heures de l'après-midi.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS

DU PÉROU.

Le 20 mars 1890, sur l'initiative de M. Joaquim Lemoine, consul du Pérou, une institution nouvelle, qui nous paraît fort digne d'attirer l'attention, a été fondée à Anvers. Chacun connaît la situation déplorable dans laquelle est tombé le Pérou, à la suite de la dernière guerre avec le Chili ; le service de la dette était suspendu et l'on se demandait comment, sous la puissance d'un vainqueur impitoyable, la malheureuse république réussirait à se relever de ses ruines. Un parti d'ardents patriotes, parmi lesquels se trouve le consul d'Anvers, a tenté la régénération de l'ancien empire des Incas et y travaille avec un enthousiasme digne de réussite. « Le Pérou », disait M. Lemoine, « est tombé frappé » par la main du vainqueur, ses revenus sont réduits, mais » il conserve son honneur, respecte ses obligations et est » résolu, au prix des plus grands sacrifices, à solder sa » comptabilité financière. La Grande-Bretagne lui a tendu » une main secourable, a conclu avec lui des arrangements » qui imposent au Pérou des sacrifices immenses, mais qui » peuvent être aussi très productifs. Le contrat conclu avec » l'Angleterre peut se résumer ainsi : Cession aux créanciers, » pour une période de 66 ans, de tous les chemins de fer » péruviens qui sont nombreux et coûteux (et comprennent » actuellement un réseau de 2600 kilomètres), — Abandon » des droits d'entrée de l'un des principaux ports (Mollendo), » — Paiement annuel de 80,000 livres pendant 33 ans. —

» Les créanciers, en échange, amortissent la dette publique
» et s'engagent à construire *14 chemins de fer* d'une grande
» étendue. »

Le Pérou, qui jusqu'ici avait vécu d'une vie facile, sans impôts, tirant tous ses revenus du riche produit de ses îles de guano, s'efforce, afin de faire face à ses nouvelles obligations, de relever son commerce, de tirer parti des richesses de son sol, qui acquerront une valeur considérable le jour prochain où un canal interocéanique mettra son territoire presque aux portes de l'Europe, sans être obligé pour les transports commerciaux de suivre la voie longue et détournée du détroit de Magellan. Quelque mal avisée qu'ait été la tentative d'ouverture du canal de Panama, on peut affirmer que le canal interocéanique, soit par Panama, soit par Nicaragua, soit par toute autre voie, s'effectuera, car la construction de ce canal est un problème qui s'impose à la civilisation depuis Charles-Quint. C'est en effet le seul moyen de mettre en exploitation régulière les riches contrées, non seulement du Pérou et de la Californie en Amérique, mais encore toute l'Australasie. Le commerce du Pérou appelle l'attention des commerçants d'Europe, et aussi de ses industriels, à cause des grands travaux civils qui vont s'y développer.

Le Pérou, quoique relativement rapproché de l'Europe, est demeuré l'une des contrées les moins connues à cause de la difficulté des communications actuelles. C'est ce qui explique le faible chiffre des Européens importés par l'émigration, qui ne dépasse pas 18.000 âmes sur une population de 2.600.000 habitants ; et aussi l'ignorance où nous sommes restés en Europe de tout ce qui touche à cette contrée.

L'œuvre de M. Lemoine et des patriotes péruviens tend à appeler le commerce et l'émigration dans leur pays, en mettant à notre portée tous les éléments qui peuvent servir de base à l'esprit d'entreprise et à l'appel au travail de l'Europe. Le *bureau de renseignements* fondé par le consul est destiné à mettre *gratuitement* à la disposition du commerce les ren-

seignements qu'il peut désirer sur le Pérou. Le gouvernement péruvien, approuvant l'initiative de M. Lemoine, a décrété que ce bureau d'Anvers serait le *bureau central* de l'Europe, destiné à alimenter et à diriger des bureaux analogues, établis dans tous les pays européens.

La création de ce bureau est tout au moins une curieuse innovation dans la pratique des consulats, que nous sommes heureux de voir se produire à Anvers et à laquelle nous souhaitons le plus heureux succès.

« L'institution d'un semblable *bureau de renseignements* » n'est pas d'ailleurs une chose absolument neuve à Anvers, » ainsi que le rappelait le président de notre *Société de géographie*, que M. Lemoine avait appelé à l'honneur de présider la séance d'inauguration du bureau du Pérou. « Si » l'on se rapporte au temps des grands maîtres géographes » anversoises du XVI^e siècle, on voit en effet à l'imitation » des géographes Vénitiens, leurs *officines* transformées en » véritables centres de renseignements ; ils visaient à être » plutôt des *agents commerciaux* que des savants. Ils atti- » raient chez eux les voyageurs, les capitaines de navires, les » chefs de caravanes transportant les marchandises de foires » en foires dans toute l'Europe, qui leur fournissaient de » précieuses informations pour dresser et perfectionner les pre- » mières cartes routières, origine de la grande cartographie » flamande de cette époque ; en échange de ces renseigne- » ments, ils les recommandaient aux négociants et leur procu- » raient des engagements avantageux.

« A une époque où la cartographie était encore fort impar- » faite, les commerçants étaient en effet obligés de recourir à » ces *maîtres géographes* pour dresser les itinéraires de leurs » caravanes, comme de nos jours, nous consultons un notaire, » un avocat, un médecin. L'organisation d'une caravane était » une affaire délicate et compliquée, car il fallait prévoir les » nombreuses aventures qui pouvaient la détourner de sa route : » la rencontre de pillards, la guerre, qui régnait alors à l'état

» endémique, les ruptures de ponts, les obstructions de routes
» de tous genres qui obligeaient les caravanes à suivre une
» voie détournée sans néanmoins cesser de tirer bénéfice de
» l'expédition. Une caravane destinée par exemple à débiter
» des marchandises aux foires de Cologne, Francfort, Augsbourg,
» Nurenberg, Ratisbonne, devait prévoir le cas où, par les
» accidents de la route, elle serait obligée de poursuivre son
» chemin par Nancy, Strasbourg, Bâle. L'organisation d'une
» caravane était une opération aussi difficile qu'une opération
» de guerre et les géographes seuls possédaient tous les éléments
» pour dresser des itinéraires avantageux. Le négociant, en
» s'adressant aux géographes, était renseigné avec précision
» de toute la dépense de faux frais à laquelle entraînait un
» projet d'expédition. »

« Interrogé par le neveu d'Ortelius, Jacob Cool (Colius Ortelius),
» sur les causes qui avaient amené Abraham Ortelius (Ortels)
» à dresser son célèbre *Atlas* ou *Théâtre du Monde*, qui
» avait eu un immense succès dès sa publication en 1570, et
» qui fut le premier recueil de cartes terrestres de ce genre,
» l'ami d'Ortelius, Jean Radermaeker (Radermacherus), donne à
» ce sujet à Cool les détails suivants dans une lettre datée de
» Middelbourg le 25 juillet 1603 : Raedermaeker était entré en
» 1554 en qualité de commis au service d'Ægidius Hooftman qui,
» après avoir lui-même porté la balle de colporteur, s'était
» élevé par son industrie au premier rang des armateurs
» d'Anvers et possédait une flotte importante qui sillonnait
» les mers. Ce fut ainsi que Raedermaeker entra en relation
» avec le célèbre Ortelius que Hooftman consultait souvent
» pour ses affaires. Un jour Hooftman qui avait lui-même
» acquis de grandes connaissances en navigation et en géogra-
» phie, témoigna à Raedermaeker l'ennui d'être toujours obligé
» de consulter les grandes cartes de géographie qui décoraient
» les murailles de son bureau et l'avantage qu'il y aurait à
» posséder des cartes plus maniables d'un format plus réduit,
» formant par exemple un livre, que le négociant pourrait avoir

» constamment sous sa main, sur sa table. Raedermaecker
» communiqua cette observation à Ortelius, pour laquelle elle
» fut un trait de lumière. Il s'empressa d'y donner suite en
» réunissant dans un album les cartes qu'il avait déjà publiées,
» et dont il compléta successivement la collection ; ce fut
» l'origine de l'*Orbis terrarum* (1).

» De nos jours le *métier de géographe* s'est bien modifié ;
» grâce aux moyens de correspondances rapides, à la poste,
» au télégraphe, à l'extension du commerce, il n'est plus
» possible d'imaginer de semblables *officines géographiques*
» *et commerciales* universelles, et un négociant dans son
» comptoir, en relation avec une contrée limitée, est mieux
» renseigné que ne le pourrait être le géographe le plus instruit.
» Mais il n'en est pas moins certain qu'un bureau spécial,
» tel que celui que vient de fonder M. Lemoine pour le Pérou,
» dégagé des entraves du *secret commercial* que chaque
» négociant trouve utile de conserver, peut seul répondre à
» l'intérêt général. »

Dans plusieurs pays, notamment en Belgique, on a imaginé dans le même but d'organiser des *Musées commerciaux* destinés à faire connaître, à la fois, les *matières premières* de l'étranger et les *fabricats* qu'on peut y expédier avec chance de débit. L'utilité de cette institution, qui existe depuis trois ans à Anvers, ne paraît pas avoir été jusqu'ici bien comprise par le commerce. La cause en est peut-être à ce que les renseignements commerciaux qu'on s'y procure sont toujours arriérés ou incomplets. Avec notre système consulaire il ne peut en être autrement.

L'innovation introduite par M. Lemoine renferme l'idée d'une véritable réforme consulaire que beaucoup de négociants jugent indispensable.

« Dès à présent, » disait M. Lemoine, « je suis heureux
» de pouvoir vous dire que le commerce belge n'a plus de

(1) HESSELS. *Abraham Ortelii epistolæ*, p. 772.

» raison d'envoyer des représentants au delà des mers, pour
» se renseigner sur le Pérou ; tous les renseignements dont il
» pourrait avoir besoin lui seront fournis dans ce bureau,
» oralement ou par écrit, et à titre gratuit. » Il est certain
que les consulats, mieux qu'aucune autre institution, peuvent
renseigner sur les variations qui se produisent au jour le
jour sur les marchés de leurs pays. Ils seraient d'ailleurs
très utilement complétés par des collections d'échantillons,
déposées dans les musées commerciaux, que les consuls
auraient soin de renouveler afin d'éviter qu'ils ne deviennent
surannés, et où les industriels et les commerçants pourraient
les comparer avec les produits similaires des autres pays.
L'œuvre de M. Lemoine mérite donc d'attirer tout spéciale-
ment notre attention.

« Je lisais ce matin même », ajoutait le président de la
société de géographie d'Anvers, « une brochure dont le titre
» semble indiquer une utopie : *La conquête pacifique*
» *de l'Afrique occidentale par le soleil*. L'auteur, M. Ch.
» Tellier, nous montre le soleil équatorial répandant sur le
» sol de l'Afrique une abondante quantité *d'unités de chaleur*
» ou *calories* que la science moderne a démontré correspondre
» à un chiffre bien déterminé *d'unités de travail mécanique*
» ou *kilogrammètres*. Par un ensemble de développements
» ingénieux, il explique comment en Afrique on pourrait utiliser
» ce travail mécanique à transporter dans les contrées les plus
» déshéritées, par exemple dans le Sahara, l'eau nécessaire
» à leur fécondation. Je lui laisse le soin de résoudre ce
» problème de mécanique transcendant, mais je constate qu'il
» n'a rien d'impossible. N'avons-nous pas appris dans ces
» derniers temps que New-York allait être éclairé par
» la lumière électrique en utilisant la puissance dynamique
» des vagues de la mer, que les ingénieurs des États-Unis
» songent sérieusement à tirer partie de la force hydraulique
» des chutes du Niagara ? Nous vivons dans un siècle de mer-
» veilles où le soleil s'est fait peintre et dessinateur, où

» l'électricité fait concurrence à la lumière et transporte la
» parole.....

» Au Pérou la nature a résolu elle-même le problème
» cherché par M. Tellier. Le pays de M. Lemoine présente
» en effet la forme d'une longue et étroite bande de terre,
» bordée d'un côté par l'océan Pacifique, de l'autre par
» l'imposante chaîne des Andes, qui, à ses diverses altitudes,
» reproduit à peu près toutes les températures du globe, de
» l'équateur au pôle. Le soleil y puise l'eau de la mer, la
» transporte sous forme de nuages et de vapeur au sommet
» des Andes, où elle se condense et donne naissance à des
» sources, des torrents, des ruisseaux, des rivières. Les
» sources, en coulant sur les pentes, arrosent les vallées
» longitudinales d'altitudes variées, de manière à y permettre
» la culture de presque toutes les plantes du globe. Les
» torrents attaquent les roches, les désagrègent, déposent
» çà et là d'abondants gisements de minerais, qui produisent
» le fer, le cuivre, le mercure, tandis que les débris de
» roche roulés par les eaux renferment des pépites d'or,
» des pierres précieuses, variant depuis le diamant jusqu'au
» cristal de roche. Plus bas les ruisseaux font tourner des
» moulins, encore hélas ! trop peu nombreux. Plus bas
» encore, la rivière féconde la culture de la plaine, ou y
» dépose ces abondants amas de nitrates, qui, en ce moment
» même, donnent naissance à une fortune vraiment royale.
» Un jour viendra où ces eaux, pénétrant dans le sol, en
» feront jaillir par leur invasion des sources de pétrole,
» comme aux États-Unis et dans le Caucase. Les animaux
» même, attirés par l'heureux climat du Pérou, ont contribué
» à sa richesse en y déposant ces amoncellements de guano,
» que nous allons y chercher pour fertiliser notre terre,
» appauvrie par une culture séculaire !

» Comme un fils de famille, riche, insouciant des biens
» que la Providence lui a départis, le Pérou a longtemps,
» trop longtemps, vécu sur cette terre bénie, sans chercher

» à en tirer parti. Mais l'heure de l'adversité est arrivée et
» son peuple s'est souvenu de cette parole du philosophe :
» — « L'adversité est la mère des inventions. » — Il a compris
» que pour panser les plaies de la guerre, il fallait faire
» appel aux machines de l'industrie du vieux monde, décupler
» la force mécanique d'une population encore insuffisante,
» pour extraire de son sol des trésors qu'il avait jusqu'alors
» négligés et dont le trafic lui donnera des bénéfices capa-
» bles de servir sa dette et fera renaître sa prospérité. »

C'est au développement de cette idée que M. Joaquim Lemoine voue ses efforts patriotiques.

Espérons qu'ils seront couronnés de succès et pourront contribuer à développer les relations amicales de notre pays avec le sien ⁽¹⁾.



(1) Le commerce d'exportation de la Belgique au Pérou s'est élevé en 1889 à 18118 colis d'un poids de 1,724,898 tonnes et d'une valeur de frs. 2,298,947,62.

LES PROVINCES ESPAGNOLES

DE

MURCIE ET D'ALMÉRIE

par M. LOUIS SIRET, ingénieur.

Les provinces de Murcie et d'Almérie, dont je vais vous entretenir pendant quelques instants, sont situées à l'extrémité sud-est de l'Espagne, au bord de la Méditerranée.

Au point de vue de la constitution du sol, elles se trouvent dans la région la plus tourmentée de l'Espagne. On y voit beaucoup de roches volcaniques : les montagnes sont hautes et escarpées, à pente rapide : elles paraissent semées sans ordre, comme à la suite d'un immense bouleversement. Cet état de choses constitue un contraste marqué avec ce qui s'observe sur l'autre versant, dans l'Andalousie occidentale ; là, les montagnes sont moins élevées, à pentes plus douces, et viennent se fondre insensiblement dans la plaine au lieu de plonger à pic dans la mer.

Ce contraste en amène d'autres : l'Est est sec, aride, déboisé ;

l'Andalousie possède une végétation riante ; son sol plus humide est toujours couvert de verdure. Ses ravins sont parcourus par des ruisseaux qui se réunissent en un beau fleuve, le Guadalquivir : c'est le Bœtis des Romains, qui porte la fertilité depuis les sommets neigeux de la Sagra et de Sierra-Nevada jusqu'à Séville dans toute la plaine de l'ancienne et riche Bétique.

Au lieu de cela, Murcie et surtout Almérie sont découpées par des torrents à pente rapide dont le lit est habituellement à sec.

Lorsqu'il pleut fort, les eaux rencontrent un sol dénudé accidenté, que rien ne protège contre leur action ; aussi, des flancs des montagnes se précipitent, non pas des filets d'eau limpide, mais des torrents d'une boue pesante, dix fois plus destructive que l'eau pure. Ils se réunissent dans les vallées en un flot puissant qui démolit et entraîne tout ce qu'il rencontre : les terres labourables sont comme liquéfiées sous son action et descendent avec lui à la mer, transportant parfois des arbres qui cheminent en gardant leur position naturelle ; et malheureusement trop souvent des maisons, imprudemment bâties trop près du torrent, sont englouties avec leurs habitants. Comme de tristes épaves, la crue laisse sur les bords des cours d'eau des limons d'une fertilité extraordinaire, simulant un remède à des maux irréparables.

On conçoit que cette action, incessamment répétée, doit enlever à la longue toute la terre labourable. Et en effet, bien nombreux sont les endroits où l'on ne voit aujourd'hui que la pierre nue, portant l'empreinte des derniers sillons, tracés par la charrue dans une terre trop peu profonde : le laboureur a dû chercher plus haut des terres encore incultes pour les défricher, et aussitôt l'action destructive commence, là aussi, à faire sentir ses effets.

Il y a cependant des parties privilégiées : à 8 lieues de la mer, au bord du Rio Segura, est bâtie Murcie. Le Segura s'alimente des neiges de la Sagra à 2400 d'altitude et contient toujours de l'eau. Sa vallée est large et les limons que les torrents lui apportent sont extrêmement fertiles.

Les Arabes ont capté les eaux de la rivière en amont de Murcie et, par un réseau de canaux bien étudié, les ont distribuées par toute la campagne ; aussi n'y manque-t-on jamais d'eau pour les irrigations, et les récoltes sont assurées. On se sert encore aujourd'hui de ces travaux exécutés par les Arabes, et l'on n'y a apporté que peu de modifications. Le Segura est sujet à des crues. L'année 1879 a été témoin de l'une des plus désastreuses ; le torrent déborda et envahit la campagne ; beaucoup de maisons mal construites s'écroulèrent. Pour comble de malheur, c'était la nuit : les eaux, tombées vers 4 à 5 heures dans les parties montagneuses, n'arrivèrent en masse à Murcie qu'à 9 ou 10 heures du soir ; sinon beaucoup d'accidents auraient pu être évités.

Comme d'habitude, la crue déposa une forte quantité de limons, et malgré la destruction des récoltes, les paysans eurent une fort bonne année : les pertes matérielles ne furent après tout pas bien considérables.

Il y a encore beaucoup d'autres vallées fertiles, mais souvent dépourvues d'eau : dans ce cas on dévie les rivières par des travaux importants, ou bien l'on construit des barrages derrière lesquels s'emmagasinent de grandes quantités d'eau à l'époque des pluies et d'où on les distribue sur les terres pendant la saison sèche.

La ville de Lorca possède un de ces barrages, situé à 2 lieues en amont. On le construisit au commencement de ce siècle, mais ses fondations étaient mal assurées, et dès qu'il fut rempli, il commença à inspirer des craintes.

Un jour l'ingénieur qui dirigea sa construction alla le visiter : à mi-chemin, c'est-à-dire dans le lit du torrent lui-même, on entendit soudain un bruit sourd : les compagnons de l'ingénieur s'enfuirent sur les montagnes, essayant vainement de l'entraîner, lui disant que c'était la rupture du lac. C'était vrai : bientôt un flot noir passait, balayant tout ce qui vivait aux abords du torrent, et allant porter le désastre dans la partie basse de Lorca.

Aujourd'hui le barrage est reconstruit. Le lac artificiel cube 26 millions de mètres cubes d'eau, soit le double de celui de la Gileppe.

L'agriculture n'est cependant pas très avancée : la fertilité naturelle du sol, favorisée par un climat délicieux, en fait presque tous les frais.

*
* *

Malgré d'assez fortes chaleurs, la température est agréable, grâce au voisinage de la mer : le plus mauvais temps de la journée est le matin ; il règne alors un calme plat et le soleil chauffe les montagnes d'aplomb ; mais cet échauffement produit un appel assez énergique de l'air frais de la mer, et un courant s'établit bientôt pour ne cesser qu'au soir, alors que l'équilibre s'est fait. La nuit, l'inverse se produit : les sommets des montagnes se refroidissent les premiers et renvoient vers la mer les couches d'air rafraîchies. Ce jeu est très régulier en été, aux époques des plus fortes chaleurs.

L'absence d'humidité dans l'air contribue encore à rendre la chaleur plus supportable. Elle a aussi une grande influence sur les changements de température ; à cause d'elle, le rayonnement nocturne est très fort : dès que le soleil est descendu sous l'horizon, la fraîcheur commence, et une rosée abondante se précipite jusqu'au matin.

Les pluies sont rares ; souvent, de mai à septembre, il ne tombe pas une goutte d'eau. En septembre, on a quelques pluies d'orage, dont profitent les laboureurs pour semer les terres qui n'ont pas d'irrigation artificielle. Octobre et novembre fournissent une belle saison, plutôt sèche ; en décembre et janvier les pluies sont assez fréquentes ; février et mars sont les mois des vents. Dès avril, le printemps règne en plein, et l'on jouit d'une température délicieuse, qui ne devient excessive que du 20 juillet au 20 août. A cette époque, elle

atteint 35 et 40° dans l'intérieur des terres, sans dépasser 35° au voisinage de la mer.

Dans les terres ordinaires, on sème le froment et l'orge d'octobre à novembre. Leur récolte se fait en mai et juin ; alors on sème le maïs, les melons, etc., c'est-à-dire la récolte d'été.

*
* *

La nourriture des habitants consiste surtout en pain. Ils consomment les farines de froment, d'orge et de maïs diversement préparées, du riz, des pommes de terre, des piments doux, de la morue et des sardines salées, des œufs et un peu de viande de mouton : au commencement de l'hiver, on tue le cochon, dont les différentes parties sont préparées pour être consommées pendant la saison froide. Les assaisonnements sont les olives, les tomates, l'ail, le piment piquant, le safran et divers légumes. Tout est préparé à l'huile. En fait de fruits, on mange surtout des figues, fraîches ou sèches, des melons, des pastèques, des raisins, des oranges, etc. Tout cela est à fort bon compte : les melons coûtent 5 à 10 centimes le kilo, les oranges 2 centimes pièce et tout le reste à l'avenant. L'ouvrier fait son premier repas après 2 ou 3 heures de travail ; le dîner à midi et le souper après la journée finie ; pendant qu'il mange, il ne boit que fort peu ; mais après le repas il avale de fortes quantités d'eau, après quoi il allume une cigarette. Fumer une cigarette est synonyme, en espagnol, de se reposer, faire la sieste, ne rien faire, en un mot. C'est ce qui explique la forte consommation de tabac qui se fait dans le pays.

La question de l'eau est capitale : presque toutes les villes sont alimentées par des conduites venant d'assez loin. Près des villages il y a toujours des sources reconnues et soigneusement gardées.

Quoiqu'on fabrique beaucoup de vin de toutes sortes, on en consomme assez peu dans le pays : il est surtout destiné à l'exportation.

*
* *

On comprend que sous un climat si doux, étant donnée la nature sobre de l'Espagnol, celui-ci ne recherche guère le confortable. Ses habitations sont très primitives.

Bien souvent, au commencement de l'été, les familles de la campagne vont s'installer sous un grand figuier. Cet arbre, très répandu dans le pays, couvre de son ombre un espace assez considérable : ses branches inférieures pendent contre le sol et son feuillage forme un grand dôme régulier très aéré à l'intérieur. Les rayons du soleil n'y pénètrent pas, et les feuilles tamisent la fraîcheur nocturne : aussi y passe-t-on les moments chauds de la journée et toute la nuit.

Les fruits de l'arbre entrent pour une bonne part dans l'alimentation. Le figuier fournit deux récoltes : la première donne la figue-fleur, ce qu'on appelle *breba* : c'est un fruit doux, un peu fade, excessivement mou et que les habitants avalent parfois tout d'un trait, quoiqu'il ait la dimension d'une poire. Le mot *breba* est souvent appliqué au figuré à toute bonne aubaine, toute entreprise réussissant bien sans coûter grand travail : aussi vous comprenez combien les Espagnols sont friands de *brebas*. Cette espèce de figues se mange surtout fraîche. Celles que l'arbre donne à la fin de l'été sont plus généralement séchées.

A l'époque des récoltes, les paysans se construisent parfois une hutte composée de branchages et de roseaux : ils choisissent un endroit surélevé, d'où ils peuvent surveiller leurs terres. Ils sont aidés dans cette surveillance par une race de chiens de fort mauvais caractère, rendant difficile l'accès des propriétés.

Ces huttes sont quelquefois définitives : le pied des poteaux est alors rendu plus solide par un petit mur en terre et pierres,

et les roseaux sont recouverts d'argile. Ce procédé est celui qu'on employait déjà à l'âge de pierre.

Mais habituellement les maisons sont formées de vrais murs, faits en pierre et boue, et recouverts de poutres, de roseaux et de terre formant un toit plat ; c'est encore là un système qui date des temps préhistoriques. Si on ajoute le plâtre pour la maçonnerie des murs et la couverture du toit, on a le type général des maisons modernes dans les campagnes.

Lorsqu'il y a une fenêtre, c'est un simple trou carré muni d'un barreau de fer ou de bois et d'un volet : la vitre est un luxe réservé aux villes ; souvent même il n'y a pas de fenêtre, et il faut ouvrir la porte pour laisser entrer le jour.

Mais il existe un système d'habitation plus original. Dans beaucoup d'endroits, les collines sont formées d'un terrain très tendre, mais très résistant aux actions atmosphériques, et les parois des montagnes y sont souvent coupées à pic. Dans ces parois, les naturels pratiquent une ouverture, devant servir de porte ; quand ils ont ainsi creusé un mètre ils continuent en élargissant brusquement jusqu'à obtenir les dimensions d'une chambre ; l'entrée est munie d'une porte en bois, et la maison est faite ; au fond et à côté de la 1^e chambre on peut en construire d'autres. Pour l'aérage et pour la fumée on pratique au sommet de la colline un trou servant de cheminée qui vient communiquer avec une des chambres. L'orifice est muni d'un petit bout en maçonnerie. Il existe des montagnes entières ainsi minées, et même des maisons avec étages.

Ces habitations sont économiques de construction et d'entretien, fraîches en été, chaudes en hiver, solides, à l'abri des eaux et du vent. Elles sont très répandues parmi les classes pauvres. Leur défaut est d'être généralement trop peu ventilées.

Dans les villes, les maisons n'offrent rien de bien spécial, sinon qu'elles sont fort mal construites. Les toits sont très souvent plats : on peut y prendre le frais le soir, mais il faut craindre les refroidissements brusques.

Pour trouver le type des maisons confortables et adoptées

au pays, il faut aller à Séville. Par un vestibule muni à chaque extrémité d'une grille artistement forgée, on pénètre de la rue dans le *patio*, cour intérieure, couverte d'un voile ou d'un toit percé de fenêtres : tout autour règne une colonnade soutenant l'étage. Sur cette cour donnent les portes et les escaliers des divers appartements. Soustraite aux rayons directs du soleil, elle est toujours fraîche et sa hauteur y entretient un léger courant d'air perpétuel. On y passe une partie de la journée et le soir on s'y réunit, on fait de la musique, on lit, on danse ; et les passants dans la rue prennent de loin leur part à tous ces divertissements.

*
* *

A propos de divertissements, ceux-ci ne sont pas très variés. Vous connaissez tous ce jeu barbare qui consiste à faire éventrer par un taureau quelques pauvres vieux chevaux usés par le travail, à torturer ensuite le malheureux taureau jusqu'à lui donner le coup fatal ; tout cela avec grand danger pour les hommes eux-mêmes.

Entre eux les paysans et les ouvriers jouent, quelquefois aux quilles, à la boule ou à d'autres exercices analogues. Aux fêtes, ils dansent beaucoup.

Leurs jeux de cartes sont peu nombreux : ce qu'il y a en eux d'essentiel bien plus que chez nous, c'est la ruse, c'est qu'il faut tromper l'adversaire sur ce qu'on a et ce qu'on va faire.

*
* *

L'Espagne n'est pas seulement privilégiée sous le rapport du climat et de la végétation : c'est encore un pays très favorisé par l'abondance des richesses minérales. Presque tous les métaux y sont répandus à profusion : mais je ne vous parlerai que de l'argent, à cause du rôle immense qu'il a joué dans l'histoire de la Péninsule.

Les premiers navigateurs qui abordèrent en Espagne y rencontrèrent des peuples peu avancés, ne connaissant pas l'usage des métaux et se servant exclusivement de la pierre, du bois et de l'os. Ils venaient apportant avec eux les premiers éléments de civilisation, notamment la connaissance du métal. Le pays produisant du cuivre en abondance, ses habitants furent bientôt au courant d'une métallurgie primitive et de certaines connaissances minières : en fouillant le sol à la recherche de minerai, ils rencontrèrent l'argent : non pas du minerai d'argent, mais un métal pur et brillant, paraissant fondu.

Cette découverte attira de plus en plus les étrangers émerveillés de voir les indigènes employer le métal précieux aux usages les plus vulgaires. Dans les autres pays en effet, l'argent est mêlé en très petites proportions au plomb et son extraction demande des connaissances métallurgiques que ne possédaient pas les Espagnols à cette époque.

Une véritable fièvre d'argent dut envahir le pays, y allumer des guerres, y amener de tous côtés les peuples étrangers plus avancés.

La légende ou plutôt l'histoire nous raconte comme suit la découverte de l'argent ; je cite un passage de Diodore de Sicile.

« Ces montagnes étaient jadis couvertes de forêts épaisses
» et impénétrables, mais dans des temps très reculés de nous,
» les bergers, si l'on en croit la tradition, ayant mis le feu
» aux arbres, toute la chaîne des monts s'embrasa, et comme
» le feu dura sans discontinuer pendant une longue suite de
» jours, la superficie entière du sol fut brûlée. C'est en mémoire
» de cet événement que les monts Pyrénées ont reçu leur nom.

» Pendant l'incendie, une grande quantité d'argent inonda
» la terre brûlante, la mine d'où l'on retire ce métal étant
» entrée en fusion par l'excès de la chaleur, et venant couler
» à la surface en ruisseaux de l'argent le plus pur. Les
» naturels du pays ignoraient l'usage du précieux métal : mais

» les Phéniciens, que leur commerce amenait dans ces contrées,
» ayant appris ce qui s'était passé, s'empressèrent de prendre
» cet argent en échange d'une très petite quantité d'autres
» marchandises, et l'ayant ensuite porté en Grèce, en Asie
» et chez presque toutes les nations de la terre, ils acquirent
» par ce trafic d'immenses richesses..... Lorsque la charge de
» leurs vaisseaux était complète, ils coupaient les plombs
» attachés aux ancrs et y substituaient des lingots d'argent
» pour remplir le même office.

» Un commerce si productif s'étant prolongé, les Phéniciens
» accrurent leur prospérité et leurs richesses à un tel point,
» qu'ils furent en état d'envoyer diverses colonies en Sicile,
» en Lybie et Sardaigne, et même en Ibérie ».

Comme d'habitude, le premier mouvement des savants et des historiens au sujet de cette tradition a été le doute : Diodore même paraît sceptique en la racontant. En général, on la traite de fable. Mais en réalité, c'est le plus ancien monument historique de l'Occident. Nos fouilles nous ont en effet permis de constater, dès l'âge de pierre, la présence de commerçants étrangers; peu après la découverte de l'argent, et enfin l'invasion et la prise de possession du sol par des peuples venus de l'Est.

Les Pyrénées ne produisent pas d'argent, et leur nom paraît venir non pas de $\pi\upsilon\rho$, qui veut dire feu, mais de l'ancien celtique *pyrn*, qui signifie montagne. Ce sont d'ailleurs les montagnes du sud de l'Espagne qui produisent encore aujourd'hui l'argent natif. Mais des méprises de cette sorte sont fréquentes pour des pays éloignés et peu connus, comme l'Espagne l'était pour les anciens. L'incendie des forêts rapporté par Diodore paraît vrai d'après d'autres documents et l'on comprend qu'il ait pu être allumé pour bien des raisons : il est naturel aussi qu'après cet incendie le sol put être mieux fouillé et que la rencontre des lingots d'argent lui fût attribué, par ces peuples ignorants. Retranchant donc le merveilleux, nous retrouvons dans cette

tradition le récit d'un fait vérifié par l'archéologie, et ce fait est la clef de l'histoire d'Espagne.

En effet, dès ce moment le pays perdit sa liberté : ses contrées les plus riches furent envahies par les Phéniciens qui l'exploitaient, comme nous venons de le voir, au profit des régions de l'est. C'est d'Espagne probablement qu'ils tirèrent l'argent qui inondait les marchés de Sidon et de Tyr, les métaux qu'Hiram vendit à Salomon pour la construction du temple. D'autres peuples vinrent certainement leur disputer ces richesses, comme paraissent le montrer les ruines des remparts cyclopéens de Tarragone et de Sagonte, fondés par les peuples d'origine grecque et étrusque. Bientôt les Carthaginois vinrent s'y établir et travaillèrent les mines par eux-mêmes, mais la proie était trop belle pour ne pas exciter la jalousie de leurs ennemis les Romains : ceux-ci, trouvant des alliés dans les colonies de même race qu'eux, établies dans le pays, se firent maîtres de l'Ibérie, qui devint la plus belle des provinces romaines.

Le sol est encore couvert des vestiges de leur domination, il renferme des trésors archéologiques, malheureusement trop dédaignés.

Les restes immenses de leurs exploitations minières excitent surtout l'admiration ; tout y montre une activité, une patience, un génie merveilleux. On y apprend à les connaître, autant peut-être que dans les monuments qu'ils ont laissés à la surface du sol, et en tout cas, en constatant l'énorme quantité de richesses qu'ils en ont extraites, on peut croire que c'est avec l'argent de l'Espagne qu'ils ont conquis le monde.

Mais à leur tour ils furent chassés d'Espagne : les barbares passèrent, ne laissant derrière eux que la misère. Plus tard les Arabes firent de tout le sud un royaume très florissant ; ils s'adonnèrent surtout à l'agriculture. Eux aussi furent expulsés, et l'Espagne reconquit enfin sa liberté.

Pendant tous ces siècles, le pays ne s'appartint jamais, il fut constamment la proie d'autres peuples, venus pour l'exploiter

à leur profit. Cette dépendance ininterrompue peut expliquer sa situation actuelle ; elle a eu une grande influence sur le caractère de la race ; mais ce sont là des questions que je n'ose aborder et que je laisse à des esprits plus compétents.

Je vais maintenant vous montrer des projections représentant des vues de l'Espagne, surtout prises dans les provinces du midi, ainsi que quelques dessins où j'ai tâché de résumer les faits les plus instructifs se rapportant à la période où pour la première fois on connut et employa l'argent en Europe.

VUES.

1. Murcie : pont sur le Rio Segura ; au fond la campagne si riche dont je vous ai parlé.

2. Le même pont vu de l'autre côté ; lors de l'inondation de 1879, il fut sur le point de s'écrouler.

3. Murcie : tour de la cathédrale du sommet de laquelle on jouit d'une vue admirable sur la campagne ; l'œil y embrasse une surface de 30 à 40 lieues carrées.

4. Un coin de la campagne de Murcie avec des cyprès, des palmiers et une maison relativement bien construite.

5. Le port de Carthagène, un des mieux défendus que l'on connaisse ; entouré d'une ceinture de rochers, il laisse un étroit passage pour les navires.

6. Vue de Carthagène.

7. Vue de Cuevas, ville située sur le Rio Almanzora : ce pays fut un des derniers remparts des Arabes : le nom même d'Almanzora fait allusion à la défaite finale qu'ils y éprouvèrent.

8. Environ de Cuevas. Cette vue représente une de ces collines dans lesquelles les habitants se sont construit des habitations. Comme vous voyez, il y en a depuis la base jusque près du sommet. C'est que celui-ci était autrefois plus

accessible : mais les terres ont été entraînées et peu à peu le niveau d'habitation a dû descendre. Au second plan on voit la campagne du Rio Almanzora. Cette campagne fut très éprouvée lors de la fameuse inondation de 1879, mais il y a 2 ans il en survint une autre, au milieu de la nuit, qui fut encore plus terrible. Pour se faire une idée de la puissance destructive d'un de ces torrents quand il se met en colère, il suffit de considérer qu'il débitait plus de 20 millions de litres par seconde, alors que peu d'heures avant son lit était complètement sec et poussiéreux.

9. Vue prise du même endroit dans l'autre sens ; au premier plan, on voit quelques-unes de ces cheminées servant aux maisons souterraines.

10. Port d'Aguilas avec les restes d'un château fort, abandonné.

11. Autre vue d'Aguilas.

12. Paysan murcien avec l'habillement caractéristique : aux pieds des sandales tressées de sparte, sorte de jonc très résistant. Pantalon large et court. Ceinture d'ordinaire noire ou rouge. Gilet à boutons d'argent. Ces boutons sont souvent très riches. La veste se porte surtout sur les épaules, à moins que, comme dans le cas actuel, elle ne soit remplacée par une couverture nommée *manta*. Sur la tête, la *montera*.

13. Type du paysan coiffé du chapeau le plus généralement en usage.

14. Paysan et paysanne. Le costume de cette dernière est toujours raide : les étoffes ont des couleurs vives, comme pour lutter avec la vivacité des teintes du ciel et du paysage.

15. Ane et ânier. A force d'être ensemble, de parcourir du même pas les interminables routes du pays, de partager bien souvent la même couche, presque la même nourriture et peut-être les mêmes réflexions, ces deux êtres finissent par être inséparables et par avoir un certain air de famille.

— Les dessins qui vont suivre vous feront parcourir rapidement les diverses civilisations primitives de l'Espagne.

16. Voici d'abord des objets de l'âge de pierre : des silex taillés en percuteurs, couteaux, scies, poinçons, haches, etc., ainsi que des coquillages transformés en ornements. Le tout était contenu dans le vase du milieu, caché dans une petite grotte dont l'entrée est dessinée au centre de la planche.

17. Objets de l'époque suivante : la pierre domine, comme le montrent les pointes de flèche en silex d'un travail admirable, les couteaux, les scies, etc. Mais au milieu de cet outillage de pierre apparaissent des objets en cuivre comme la hache et les pointes dessinées au milieu de la figure, et des bracelets en bronze. Ce mélange, ainsi que plusieurs autres circonstances, prouvent la première arrivée des commerçants étrangers. La transition est trop brusque, l'assemblage trop disparate pour laisser place à une autre explication.

18. Yfre, province de Murcie. Représente la vue d'un village fortifié situé au sommet d'un roche. Comme ce qui va suivre, ces restes appartiennent à une période un peu plus avancée. On vient de découvrir l'argent ; avec cette richesse, naît naturellement le besoin de la défendre contre les envahisseurs : mais la bourgade que nous voyons, comme les suivantes, a été incendiée et l'ennemi a pris possession du sol. Les ruines de ces villes nous représentent donc une courte période de civilisation et d'indépendance. Cette période n'est pas la moins glorieuse dans l'histoire d'Espagne, mais hier encore, elle était traitée de légendaire et fabuleuse. Les dessins de la partie inférieure donnent les plans des murs de fortification.

19. Lugar Viejo, province d'Almería. Autre bourgade ; ses ruines sont au sommet du plateau. Celui-ci est défendu naturellement, mais un mur qu'on ne distingue pas complète cette défense. Le tout a été encore une fois incendié.

20. Zapata (Ramonete), Murcie. Le gros rocher est l'emplacement d'une troisième bourgade qui a été également détruite ; en

dessous est dessiné le plan avec l'enceinte fortifiée. L'espèce de monolithe qui se dresse au centre est simplement un fragment de calcaire qui s'est détaché du sommet.

21. Algar, Almería. Le plateau du centre supporte aussi les restes d'une ville importante de la même époque. Nous avons pu y fouiller plus de 1000 sépultures. A droite, le village moderne de Antas. A l'avant-plan on voit la rambla (torrent) del Cajete servant ordinairement de chemin ; il y a quelques années, à la suite d'une forte pluie, son lit contenait par places une profondeur de 10 mètres d'eau.

22. Gatas, Almería. Encore un camp retranché entouré de hautes montagnes et au pied duquel est planté un beau jardin d'orangers. Les oranges de ce jardin sont réputées comme les meilleures de la province et ce n'est pas peu dire.

23. Gatas. Nous voyons ici un détail curieux relatif aux fortifications de cette époque. Ce sont deux galeries souterraines partant de l'intérieur de l'enceinte fortifiée et descendant jusque dans le lit du torrent. Le tout était soigneusement recouvert d'un grand tas de décombres qui le dérobaient à la vue. Ces constructions permettaient aux habitants du rocher de s'approvisionner de l'eau du ravin sans être vus. Elles sont la meilleure preuve de l'état de guerre continuelle dans lequel se trouvait le pays. Ce que vous voyez ici ne sont que les ruines des galeries en partie détruites par le temps.

24. Oficio, Almería. Vues et plans de l'acropole de l'oficio, datant de la même époque. A gauche, la Sierra Almagrera contenant de riches filons de galène argentifère ; au pied de cette montagne, la plaine des Herrerías, où les préhistoriques, les Phéniciens, les Carthaginois, les Romains et après eux les modernes sont venus tour à tour puiser l'argent natif. Dans la grande plaine en avant des montagnes du fond, on distingue à peine les maisons et les accidents de terrain, le tout se perdant dans la distance. Au fond à 10 lieues sont les montagnes de Bacares, de 2000 mètres de hauteur, couvertes de neiges en

hiver, et d'où descendent les eaux du Rio Almanzora dont je vous ai parlé.

La vue du milieu représente une petite vallée assez fertile ; on y voit au premier plan des champs disposés en terrasses pour l'irrigation.

En dessous est le plan de la bourgade préhistorique.

25. Fuente Alamo, Almería. Au centre de tous ces rochers convulsionnés s'en dresse un, couvert de ruines préhistoriques, sous lesquelles nous avons retrouvé de nombreux objets d'argent et d'or. Les anciens avaient choisi ce point à cause du voisinage d'une source d'eau excellente. Cette source servait il y a peu de temps encore à l'alimentation de la ville de Cuevas, qui possède aujourd'hui une conduite d'eau spéciale. C'est au voisinage de cette eau qu'on doit les quelques arbustes que vous voyez ; ce sont des peupliers d'Italie appelés *alamos* en espagnol, d'où le nom de la fontaine.

26. Vue d'une sépulture préhistorique. Elle représente le squelette d'un homme replié sur lui-même et déposé dans un grand vase avec tous ses armes, ses bijoux, ses poteries, de la nourriture (jarret de bœuf) etc.

27. Autre sépulture identique comme disposition, mais vue de côté. Elle contient les restes d'une femme, avec ses bracelets entourant encore les os du bras, une bague en argent autour d'une phalange, des pendants d'oreille et un collier près du crâne, un couteau, un poinçon et des vases.

28. Sépulture contenant un squelette d'homme et un de femme. Dans le plus petit des deux vases qui s'y trouvaient, était un peigne en bois encore parfaitement conservé.

29. Quelques objets provenant de sépultures d'hommes, notamment des haches et des poignards.

30. Mobiliers de sépultures de femmes : couteaux, poinçons et bijoux.

31. Objets de fondeur : moules et creusets pour fondre les objets en cuivre.

32. Urne funéraire contenant, outre d'autres restes, un crâne de femme ceint d'un diadème d'argent.

33. Autre urne avec squelette de femme et diadème d'argent renversé devant le crâne.

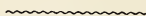
34. Caveau funéraire renfermant un squelette d'homme et un de femme, avec poteries, une épée en bronze, une couronne d'argent et nombre d'autres objets en cuivre, bronze et argent.

35. Crâne de femme avec bandeau d'argent et pendants d'oreilles en cuivre et argent. En dessous, au milieu, est un poinçon de cuivre dont le manche en bois est entouré d'une lame d'argent roulée en spirale tout autour, d'autres objets en poterie, en cuivre et en argent.

36. Crâne de femme ceint d'un diadème d'argent, entouré de ses pendants d'oreilles en cuivre et argent, et de son collier : le tout est maintenu ensemble par la terre qui a lentement pénétré dans la sépulture.

37. Poteries, couteau, poinçon, bracelets, colliers et diadèmes.

38. En haut, encore un bandeau d'argent, autour divers objets en or, argent, bronze et cuivre, et un peigne en bois.



LE CONGO EN 1890.

par M. le D^r ALLART, consul général à Ténériffe, membre
correspondant (1).

Nous avons cherché à résumer dans le présent travail, outre le mouvement commercial de l'État libre du Congo et celui des ports de Banana et de Boma, tout ce qui a été fait au Congo dans ces dernières années, tant sous le rapport administratif et judiciaire que sous le rapport économique, politique, religieux et scientifique. Il se termine par la comparaison de ce qu'était le Congo lorsque nous le vîmes fin 1882, et ce qu'il est aujourd'hui.

Mouvement commercial.

Sans nous occuper du commerce général, qui n'a relativement qu'une importance secondaire, nous étudierons seulement l'exportation spéciale de l'État du Congo. Le mouvement commercial le plus important de l'année 1889 a eu lieu au troisième trimestre, cette époque étant le moment de la saison sèche

(1) Ce travail est extrait d'un important rapport adressé au ministre des affaires étrangères par M. le D^r Allart, qui a résidé plusieurs années au Congo et est en ce moment consul général à Ténériffe. Il est daté de Sainte-Croix le 20 février 1890. C'est en quelque sorte un exposé officiel des progrès remarquables réalisés dans l'*État libre du Congo* ; il nous a paru intéressant de le faire connaître à nos lecteurs.

succédant aux récoltes ; la comparaison de ce trimestre des différentes années peut déjà donner une idée exacte de l'importance de chaque année en particulier, et ensuite de la différence de chacune des années entre elles. Nous avons, comme chiffres du troisième trimestre des quatre dernières années : En 1886, 456,721 fr. 68 c. ; en 1887, 654,846 fr. 56 c. ; en 1888, 892,843 fr. 25 c. ; et en 1889, 1,402,376 fr. 60 c. Nous trouvons ainsi une augmentation de 198,124 fr. 88 c. pour 1887, de 237,996 fr. 69 c. pour 1888, et de 509,533 fr. 35 c. pour 1889 ; soit, pour 1889, un chiffre triple de 1886. Si, au lieu de prendre les totaux, nous examinons chaque produit en particulier, nous remarquons les mêmes progressions.

En 1886, la récolte des arachides était presque complètement nulle, à cause du manque de pluies, et par suite, l'exportation des noix palmistes était très faible, attendu qu'elles remplaçaient les arachides dans la nourriture des nègres. En 1886 il n'y a eu ainsi, pour le troisième trimestre, que 3,517 kilogrammes d'arachides exportés ; en 1887, 5,294 ; en 1888, 9,063 ; et en 1889, 32,518. En 1888 seulement, les pluies ont recommencé à devenir régulières, d'où la grande différence de production pour les arachides. Mais le chiffre obtenu est loin encore de la récolte normale, car, en 1885 par exemple, l'importation d'arachides du Congo (les deux rives), au port de Marseille seulement, était de 4,000 tonnes, soit 2,000 tonnes au moins pour l'État indépendant ⁽¹⁾. L'huile de palme et les noix palmistes ont également une grande augmentation.

Le produit le plus important et qui appelle particulièrement l'attention, c'est l'ivoire, qui nous donne les résultats suivants : En 1886, 8,047 kilogrammes ; en 1887, 12,085 ; en 1888, 17,223 ; et en 1889, 34,432. Il y a donc entre 1886 et 1889 une différence de 26,385 kilogrammes, qui représente environ trois fois la production de l'année 1886.

(1) Mololey, gouverneur de Lagos : West Africa.

Après l'ivoire, le commerce du caoutchouc est arrivé également à une très grande augmentation : en 1886, il n'y a eu que 11,472 kilogrammes ; en 1889, 43,302. ce qui donne une augmentation de 31,830 kilogrammes, c'est-à-dire trois fois plus que la production de 1886.

Voyons maintenant les années entières : nous trouvons les chiffres suivants : en 1887, 1,980,441 fr. 45 c. ; en 1888, 2,609,300 fr. 35 c. ; nous n'avons pas le produit du quatrième trimestre de 1889, mais nous ne serons pas éloigné de la vérité, en assurant, d'après la progression régulière des autres trimestres, que le total du commerce de l'année 1889 atteindra 3,500,000 francs, soit, sur 1887, une augmentation de 600,000 francs environ pour 1888, et de 900,000 francs pour 1889. Si nous comparons ces chiffres avec ceux de l'année économique 1886-1887, soit 1,425,000 francs, nous arrivons à démontrer ainsi que le produit de l'exportation de l'année 1889 est de deux fois et demie plus considérable que celui de 1886-1887.

Grande navigation. — Comme conséquence directe de l'augmentation du commerce de l'État, le mouvement des ports de Banana et de Boma, pendant la même période, a été plus grand chaque année.

En 1887, en effet, il est entré dans le port de Banana 262 navires, et 626 en 1888 ; ce qui donne une différence de 364 en faveur de 1888. Cette augmentation importante a pour cause principale la grande extension donnée au service de cabotage, pendant cette année, et à la création de nouvelles lignes régulières d'Europe au Congo.

L'année 1889 comprendra une augmentation approximative de 30 à 40 bateaux européens, produite exclusivement par la prospérité du commerce.

Le port de Boma peut être considéré dans les mêmes conditions que celui de Banana, comme progression du mouvement maritime. L'année 1890 apportera une augmentation sensible dans ces ports, à cause de la création récente de deux nouvelles lignes, l'une française, l'autre portugaise.

Dès 1887, les bateaux de fort tonnage ont remonté jusqu'à Boma ; le premier fut un Woerman, le 18 septembre 1887. Mais l'année 1889 a été marquée surtout par un fait de la plus grande importance au point de vue de la navigation du Congo : le 19 juin de cette année, en effet, le *Loualaba*, de la « British and African Steam navigation C^o de Liverpool », steamer jaugeant 1,860 tonneaux, a remonté le Congo jusqu'à Matadi, qui devient ainsi port de mer.

L'assurance que les bateaux qui sillonnent la côte d'Afrique pourraient dorénavant venir charger les produits du haut Congo au débarcadère du chemin de fer en ce moment en construction, est un événement capital pour l'avenir du Congo et les conséquences en sont inestimables.

L'entrée du port de Banana a été assurée par le placement de bouées par le capitaine Boyer. La bouée à tribord, en entrant dans la rade, est peinte en couleur rouge. Les bouées à bâbord, en entrant dans la rade, sont peintes en noir. En outre, des feux ont été placés. Le port de Banana possède ainsi toutes les commodités désirables pour la navigation. Il est le plus sûr et le plus facile de toute la côte d'Afrique. Il est à l'abri de tous les vents et de tous les courants.

Postes. — Pour l'année 1888, le service des postes publie les chiffres suivants : Le total des lettres expédiées au Congo s'élève à 16,272. Les principaux pays qui concourent à ce chiffre sont ; Belgique, 4,572 ; Angleterre, 3,384 ; Portugal, 1,992 ; France, 612 ; Suède et Norvège, 452 ; Allemagne, 444 ; Pays-Bas, 380 ; Danemark, 304 ; viennent ensuite l'Autriche, l'Espagne, l'Italie, la Russie, la Suisse, etc. En Afrique, les colonies portugaises ont envoyé 2,656 lettres ; les colonies anglaises, françaises et allemande, 196, 164 et 72. Les Etats-Unis d'Amérique sont inscrits pour 728, le Canada 76, le Brésil 24, etc.

Le chiffre total du mouvement des postes pour la réception des objets postaux, lettres, cartes, imprimés, colis postaux, etc., est de 32,948.

Les expéditions postales du Congo atteignent le chiffre de 18,292, et se divisent pour chaque pays dans la proportion indiquée ci-dessus.

Le service intérieur de l'État a été de 4,840 objets.

Le mouvement total du service international des postes du Congo, y compris le transit, atteint le chiffre de 51,264 pour l'année 1888, au lieu de 50,814 pour 1887 et 33,140 en 1886 ; soit une augmentation de 18,124, dans l'espace de deux années.

Organisation administrative.

Le travail accompli au Congo, depuis ces dernières années, est considérable et l'on ne peut se défendre, en constatant tout ce qui a été fait et établi, d'un grand étonnement et d'un profond sentiment d'admiration.

Chemin de fer. — Outre de nombreux décrets dans tous les ordres, nous constatons des découvertes des plus importantes, des entreprises de différentes natures, la création de sociétés ayant pour but l'exploitation des richesses de cet immense territoire et ayant eu pour conséquence immédiate le fait dominant et le plus important, destiné à changer la face entière de l'Afrique centrale : la construction d'un chemin de fer reliant le bas et le haut Congo. Les difficultés de communication entre les pays civilisés et l'Afrique centrale sont ainsi vaincues.

Cette construction, grâce à l'immense réseau fluvial, navigable dans toutes les directions du haut plateau, doit faire du Congo, après les quatre années que dureront les travaux, le débouché général de toutes les immenses richesses de l'Afrique centrale. C'est une œuvre grandiose, dont les conséquences sont incalculables, et due uniquement à l'initiative pénétrante, à la haute sagesse et aux persévérants efforts du Roi des Belges, qui, poursuivant avec une ténacité et une fermeté remarquables son immense conception, à la fois humanitaire, économique et politique, de 1878, ne recula devant aucun sacrifice pour arriver, malgré

toutes les difficultés, et les nombreux obstacles, au résultat extraordinaire que nous constatons aujourd'hui.

L'ardeur infatigable aussi, et l'initiative intelligente de ceux qui ont mené à bonne fin la création de la Société du chemin de fer du Congo, font le plus grand honneur à la Belgique ; et le résultat, au point de vue civilisateur et économique, marquera assurément comme un des événements importants de ce siècle. La traite des esclaves sera aussi atteinte dans son germe, et dans une des causes principales de sa persistance. Sa disparition de toutes les contrées où l'Européen pénétrera facilement n'est pas douteuse.

Division du territoire. — En parcourant ainsi ce qui a été fait dans les différents ordres de l'État, nous avons successivement :

Dans l'ordre administratif : la station de Stanley-Pool, qui avait été saccagée par les Arabes, a été réoccupée par les forces publiques, sous le commandement du capitaine van Gele.

Le territoire de l'État a été divisé en douze circonscriptions ou districts, et l'administration en a été organisée. Ces districts sont : Banana, Nsobé, Région des chutes, le Kassaï, l'Oubangi, les Stanley-Falls, Boma, Matadi, Stanley-Pool, l'Équateur, l'Arouhouimi-Ouellé, le Loualaba.

De nouveaux postes ont été créés et une nouvelle circonscription administrative a été créée dans la région nord de Boma.

Par arrêté du gouverneur, en date du 20 juin 1889, les parties de territoire de Boma et Banana comprises entre le Tchilouango et la Loukoula jusqu'au 13° degré de longitude est, et la rive gauche de la Loukoula à une profondeur de 25 kilomètres, et jusqu'au même degré, sont temporairement distraites de ces districts, et seront administrées par le chef du poste de Nsobé (1).

Les dernières nouvelles nous disent l'état florissant de la station de Loulouabourg, établie par Wissmann. On y fait de

(1) Trois nouveaux postes ont été créés entre Matadi et Loukoungou, le premier au passage de la Mpezo, le deuxième à la Loufou, et le troisième près de Vunda.

grandes cultures, et on y rencontre des troupeaux très nombreux.

La station d'Isanghila, rive nord, qui avait été abandonnée, a été reprise pour le transport.

Trois baleinières font le service d'Isanghila à Manyanga-sud ; chaque baleinière peut emporter 80 à 100 charges de 30 kilogrammes, apportées de Vivi par les nègres ; soit un transport de 7,200 à 9,000 kilogrammes à chaque voyage.

Il a été institué, sous le nom de conseil supérieur, une cour suprême dont le siège est à Bruxelles. Ce conseil supérieur connaît, comme cour de cassation, des pourvois de toutes les affaires civiles et commerciales, et des prises à partie.

Ordre judiciaire. — Les modifications apportées dans l'ordre judiciaire sont : L'établissement de juges territoriaux dans le haut Congo, et la nomination d'officiers de police judiciaire dans les différents districts. La police répressive a été réorganisée et le code pénal complété. Le code civil a été établi. La reconnaissance légale des institutions et associations scientifiques, religieuses, philanthropiques, a fait l'objet d'un décret, ainsi que les successions. L'état civil au sujet des mariages, naissances, décès, est parfaitement établi.

Service religieux. — Au point de vue religieux : Les vicariats ont été réglés par un bref du Pape.

Par un bref du 11 mai 1888, le Pape a réglé la question des vicariats apostoliques dans le bassin du Congo, ouvert par l'État indépendant.

Les territoires de l'État sont, au point de vue religieux, divisés en deux vicariats apostoliques : celui du Congo indépendant et celui du Tanganika occidental.

Le premier s'étend sur toute la partie occidentale du contrôle de l'État jusqu'au Loualaba, et au lac Moëro. Il est réservé aux travaux des missions belges de Scheutveld-lez-Bruxelles.

Les deuxième est réservé aux missionnaires d'Alger. La mission de Kwamouth (Berghe-Ste-Marie) est desservie par les missionnaires belges de Scheutveld, embarqués le 25 août 1888.

Services sanitaires et humanitaires. — Le service sanitaire a été complètement organisé dans les principales juridictions de l'État. Des décrets spéciaux ont réglé le trafic des spiritueux, des armes à feu et des munitions de guerre. Il en est de même pour le louage et les contrats de service entre noirs et non indigènes, pour le recrutement des travailleurs et des porteurs, ainsi que pour la protection à accorder aux indigènes et aux immigrants.

Des postes militaires importants ont été établis en vue surtout de l'abolition de la traite des esclaves dans les points principaux où elle s'exerçait : au confluent de l'Arouhouimi, à Oupoto, dans le haut Sankourou, dans l'Oubangi (à Zongo, à Mokonanghay, à Banzis).

La conférence antiesclavagiste, réunie à Bruxelles, pour l'abolition de la traite des nègres, témoigne des efforts faits par le Roi-Souverain du Congo, au point de vue de la civilisation, et de sa préoccupation humanitaire et constante pour l'amélioration du sort des populations africaines.

L'Association africaine de la Croix-Rouge a été fondée à Bruxelles par un décret du Roi-Souverain du 31 décembre 1888. La société a pour but de donner des secours aux blessés et aux malades en temps de guerre, et en tout temps, de prêter aide et assistance, dans la mesure de ses ressources et dans toute l'étendue de l'Afrique : 1° à tous ceux qui, s'étant dévoués aux intérêts de la civilisation en Afrique, sont atteints de blessures ou de maladies ; 2° aux indigènes malades et blessés.

L'Association est reconnue, par le Roi-Souverain du Congo, comme personne civile.

La construction d'un sanitarium de la Croix-Rouge a été décidée. L'emplacement choisi est Mounda, à quelques milles de Banana. Cet endroit est un des sites les plus favorables par sa proximité de la mer, son altitude, sa magnifique végétation et son peu d'éloignement de Banana. Il est destiné à répondre, en Afrique, au but principal pour lequel l'Association africaine de la Croix-Rouge a été fondée. Cet établissement sera un

véritable bienfait, non seulement pour le Congo, mais aussi pour toute la côte qui l'avoisine, et l'on ne peut assez dire la reconnaissance qui sera due à la haute pensée humanitaire qui a présidé à sa fondation.

Relations internationales. — Une convention d'extradition a eu lieu entre l'État et le Portugal ; un décret délimite les frontières entre l'État indépendant et les possessions françaises dans la région de Manyanga ; de même un protocole règle définitivement la question de délimitation sur l'Oubangi avec le gouvernement français.

Marine. — La marine a été complètement organisée. Outre la pose de bouées et les constructions de feux, des décrets ont été publiés au sujet de la police, de la surveillance et de l'usage des pavillons ainsi que pour la reconnaissance du pavillon de l'État. Les facilités d'embarquement et de débarquement sont assurées dans les ports de Banana, Boma et Matadi, par des constructions de « piers ».

Cadastré. — La carte cadastrale du bas Congo, destinée à servir de base à la propriété foncière, est terminée, et la brigade topographique réunit les éléments nécessaires à l'établissement d'une carte géographique.

Postes. — Le service des postes est assuré par le transport rapide, régulier et à bon marché, de la correspondance et des colis postaux. De nouvelles lignes créées permettent les rapports entre l'Europe et le Congo trois à quatre fois par mois.

Force publique. — La force publique est complètement organisée par de nouveaux décrets. Elle est composée de soldats houssa, zanzibarites et indigènes (Bangala). Outre les postes de Boma, Berna, Matadi, Léopoldville, Bangala et Stanley-Falls, il en a été créé d'autres à l'Arouhouimi, à Sankourou et à Oupoto et Zongo (Oubangi).

Droit de propriété. — La propriété a été assurée, réglementée et régularisée par l'enregistrement et par des décrets spéciaux sur l'expropriation pour cause d'utilité publique, les saisies mobilières et immobilières, etc.

Au point de vue commercial et industriel, des décrets et arrêtés ont réglé les sociétés de commerce et les conditions dans lesquelles elles peuvent exister.

L'exploitation des mines, du caoutchouc et des autres produits végétaux, les faillites, et la reconnaissance des marques de fabrique et de commerce ont fait l'objet de décrets spéciaux.

Dette publique. — Le décret du Roi-Souverain, du 7 février 1888, a créé une dette publique de 150 millions de francs. Cette dette est représentée par 1,500,000 obligations de 100 francs au porteur, réparties en 60,000 séries de 25 obligations chacune. Toutes les obligations sont remboursables en 99 ans, avec primes ou avec une augmentation annuelle et successive de 5 francs, pendant toute la durée de l'emprunt. En garantie du paiement des primes et du remboursement des obligations, un fonds d'amortissement composé de valeurs de premier ordre, est constitué au fur et à mesure de l'émission et proportionnellement au nombre de titres émis. Ce fonds d'amortissement est administré par le comité institué par le décret du Roi-Souverain ; il est la propriété collective des détenteurs de titres, et doit rester déposé à la Société générale, qui attestera le dépôt par son visa sur les titres définitifs.

Première émission : 14 février 1888, 100,000 obligations.

Deuxième émission : 6 février 1889, 600,000 obligations.

Distinctions honorifiques. — *Étoile africaine.* — L'ordre de l'Étoile africaine a été institué le 30 décembre 1888 ; il est destiné à récompenser les services rendus à l'État indépendant du Congo, et en général à la cause de la civilisation africaine.

Il se compose de six classes dénommées comme suit : Grand'-croix, grands officiers, commandeurs, officiers, chevaliers, médaillés.

Étoile de service. — Par décret du 16 janvier 1889, l'Étoile de service est décernée à ceux qui ont servi, au Congo, l'État indépendant, comme attestation publique qu'ils ont accompli fidèlement et honorablement leur terme de service.

Médailles aux chefs indigènes. — Par suite d'un décret du

30 avril 1889, il est décerné aux chefs indigènes congolais qui auront fait preuve de loyauté et de dévouement, des médailles en récompense des services rendus par eux à l'État. Elles sont en vermeil, argent ou bronze.

Explorations et découvertes. — L'exploration si importante de Wissmann, Dr Wolf et von François, de 1883 à 1885, fut une révélation au point de vue de la navigabilité du plateau central de l'Afrique, par la découverte du Kassaï et de ses nombreux affluents, dont les principaux, le Koango, le Sankourou et le Tchouapa, furent également explorés. Depuis lors, le Congo acquit une importance à laquelle on ne s'était pas attendu. Les explorations faites dans ces dernières années ne firent qu'accroître cette importance en complétant et en ajoutant sans cesse aux assurances de produits et de richesses que l'on trouvait dans cette partie de l'Afrique centrale.

Nous donnons ici les explorations qui ont été successivement faites, avec les résultats obtenus, et leurs conséquences pour l'avenir.

Le problème de l'Oubangi-Ouellé, par le capitaine van Gele. — Depuis l'exploration de Schweinfurth, le cours de l'Ouellé était un problème important à résoudre. Le Dr Junker donna la solution d'une partie, par le Soudan, et le capitaine van Gele celle de l'autre par l'Oubangi. Celui-ci partit de l'équateur le 26 octobre 1887 ; à bord de l'*En Avant*, il remonta l'Oubangi et arriva aux rapides de Zongo le 21 novembre. A partir de Zongo, sur une distance de 37 kilomètres, il se présenta 6 rapides. Van Gele parvint à les franchir et poursuivit son exploration jusqu'à 21° 55' de longitude, à 4° 20' de latitude, sur une longueur de rives de plus de 800 kilomètres. Il fut arrêté par l'hostilité des Yakoma et par un accident arrivé au petit steamer.

Le Dr Junker atteignit le 22° 55' au même parallèle. Il ne reste donc qu'un degré à reconnaître ⁽¹⁾. Toutefois, le problème

(1) Ce dernier degré est probablement en ce moment reconnu par le capitaine van Gele, qui partit d'Anvers le 29 janvier 1889 dans ce but.

posé dix-huit années auparavant par Schweinfurth était résolu; et, par là même, les limites du Congo sont reportées au 8° de latitude nord (crête du bassin du Nil).

Le Kibali, petite rivière qui prend sa source à l'ouest de Wadelai, sur le versant occidental des montagnes Bleues, est la branche initiale de l'énorme cours d'eau qui, après avoir successivement porté les noms de Ouellé, Makouba et Doua, vient déboucher dans le Congo, au sud de l'équateur, sous le nom d'Oubangi, après un cours de plus de 2,400 kilomètres. C'est, après le Kassaï, le plus long des tributaires du grand fleuve. Le capitaine van Gele vante la richesse et la fertilité des pays traversés par ce cours d'eau. Les peuplades sont extrêmement intéressantes, et on y trouve des vivres en profusion, du bétail en grande quantité et beaucoup d'ivoire. Le fer est admirablement travaillé, et les indigènes en font des lances, des fers de flèches, des harpons, des haches, des houes, des bèches, des cuirasses, des boucliers, des bracelets, des chaînettes, des gongs, des sonnettes, etc.

Le capitaine van Gele explora également le Nghiri, affluent de l'Oubangi, un peu au-dessous de l'équateur, pays du tabac et très fertile. Au delà, l'Oubangi ne reçoit aucun affluent, si ce n'est le Lobay, en aval des rapides de Zongo, et, vers 21° 30', une rivière appelée Bangasso, sur la rive droite.

Le Lomami, affluent direct du Congo, voie naturelle vers le Nyangoué, l'Ouroua et le Kantaga, pays des mines de cuivre et d'or, exploré par Delcommune. — Le 27 mars 1887, Alexandre Delcommune, chef de la reconnaissance du haut fleuve pour la Compagnie du Congo, partait de Stanley-Pool à bord du *Roi des Belges*. Il se rendit aux Stanley-Falls, où il prit le lieutenant Haneuse, chef de la station, et remonta ensuite le Lomami pendant dix-sept jours,

Il était à Mokonanghay (au-dessus des chutes) le 1^{er} septembre 1889. Il avait fondé le poste de Zongo — un second à Mokonanghay, — et il se disposait à en fonder un troisième à Banzys.

sur une distance de 930 kilomètres jusqu'au 4° latitude sud ⁽¹⁾. Wissmann et Le Marinel ont traversé cette rivière à 150 kilomètres plus en amont ; elle avait encore 100 mètres de largeur et une profondeur de 3^m50. D'autre part, Cameron, qui a suivi la rive gauche, plus en amont encore, assure que la rivière est encore navigable.

Le Lomami constituerait donc ainsi un cours d'eau d'au moins 1,600 kilomètres de longueur. Parmi les affluents du Congo, il prendrait le troisième rang, après le Kassaï et l'Oubangi (le gouverneur Janssen vient de remonter cette rivière jusqu'à 4° 27', et fut arrêté par des rapides).

Delcommune s'exprime ainsi au sujet de cette exploration :

« Nous fûmes étonnés de constater l'importance de cette rivière, d'une largeur moyenne de 250 mètres, d'une profondeur de 3^m50 à 5^m50, d'un courant de 2 1/2 à 3 milles à l'heure, et d'une navigation excessivement facile ; son cours est très sinueux, ses rives couvertes d'épaisses forêts vierges. »

Jusqu'au moment de cette exploration, on ne savait rien du cours du Lomami, et depuis la découverte du Saukourou par le Dr Wolf, on croyait que le Lomami était tributaire de cette dernière rivière. Cette détermination géographique est surtout importante au point de vue économique ⁽²⁾. Le

(1) Le Lomami se jette dans le Congo près des Stanley-Falls, sous l'équateur et vers 24°25' de longitude. A son confluent, il a 900 mètres de largeur et 2 mètres de profondeur. Courant 3 milles. Sa source est à 9° de latitude sud. (Cameron).

(2) Nyangoué est en ce moment le plus grand marché d'ivoire de l'Afrique. Il est transporté à dos d'hommes vers la côte orientale. Ces transports coûteux contribuent à développer la traite des nègres. De Nyangoué aux Stanley-Falls la route est longue et difficile. La découverte de Delcommune (confirmé depuis par le voyage de M. Janssens, gouverneur général) tend à ouvrir un débouché nouveau au commerce d'ivoire vers la côte occidentale (et par conséquent Anvers) par une immense voie fluviale navigable et économique en suivant le Lomami et le Congo, prolongée par le chemin de fer de Stanley-Pool à Matadi. L'organisation d'un service de navigation fluviale aura pour conséquence de rendre inutiles les caravanes de porteurs.

Lomami, en effet, coule parallèlement au Congo sur un parcours d'environ 1,100 kilomètres, et à une distance l'un de l'autre qui parfois n'excède pas 75 kilomètres.

Au point où Delcommune s'est arrêté, le Lomami n'est qu'à trois jours seulement de Nyangoué, d'où le Loualaba supérieur mène au Katanga. Paul Reichard, en effet, qui le premier a visité ce pays, assure, d'après les renseignements recueillis sur place, que le Loualaba est navigable jusqu'au lac Oupemba dont il sort. D'autre part, le Lomami traverse l'Ouroua. Or, le Katanga et l'Ouroua sont les pays tant vantés par les voyageurs qui les ont visités : pays boisés, fertiles, salubres, habités par une race forte et belle, et d'une richesse minérale extraordinaire.

L'Ouroua commence immédiatement au sud du Nyangoué ; il est borné à l'ouest par le Lomami et à l'est par les montagnes du Moroungou, voisines du Tanganika. Il est habité par les Waroua. Cameron vante les beautés du pays, ainsi que ses richesses ; il y signale la présence de l'argent et du cinabre, et dit qu'un indigène de l'Ouroua lui a vendu un bracelet d'argent fabriqué dans son district. Le cinabre se trouve en grande quantité près de la source du Louvedjo, où les indigènes l'emploient comme fard de la manière la plus risible.

Le Katanga, pays de l'or. — Le Katanga est situé au sud de l'Ouroua. Il est traversé par le Loualaba, branche maîtresse du Congo, et la Loufira, son affluent. D'après Reichard, le Loualaba serait navigable jusqu'à Nyangoué. Situé à 1,400 mètres au-dessus du niveau de la mer, on y trouve un air frais et sain, et la température descend parfois jusqu'à 5°.

Le Katanga est un pays célèbre dans toute l'Afrique centrale par ses richesses minérales. Le cuivre du Katanga sert aux transactions commerciales dans toutes les régions qui s'étendent entre le Koango et le lac Tanganika. Partout sur les marchés, on rencontre ses lingots sous la forme de croix de Saint-André. Reichard a vu ces mines en 1884. Il confirme également la présence de l'or, révélée déjà par Cameron. Un indigène lui

a montré une calebasse d'une contenance d'une pinte, remplie de grains d'or, variant de la grosseur d'une chevrotine à celle du petit doigt et provenant du Katanga. Les naturels appellent cet or cuivre blanc et lui préfèrent le cuivre rouge. Ce pays est en outre extrêmement fertile et d'une grande salubrité. Voici comment s'exprime l'explorateur portugais Ivens à ce sujet :

« Toute la région élevée qui, du 13^e degré de latitude sud s'étend vers le nord jusqu'au 6^e parallèle, et qui s'allonge entre le 25^e et le 31^e degré de longitude, constitue l'un des pays les plus riches de l'Afrique, celui auquel est réservé sans doute le plus brillant avenir. Couvert d'une terre d'une étonnante fertilité, arrosé par des cours d'eau comme le Loualaba et le Louapoula, qui sont d'excellentes voies de communication reliant les deux points extrêmes de la contrée ; abondant en richesses minérales tout à fait exceptionnelles, et en une infinité de produits naturels tels que le caoutchouc, la gomme, l'orseille, sans compter l'ivoire d'éléphant et d'hippopotame ; situé à une haute altitude, et rafraîchi par le vent du sud-est, ce pays mérite d'être sérieusement étudié, car il est hors de doute que l'Européen peut s'y établir et vivre ».

La reconnaissance du Lomami ajoute environ 900 kilomètres nouveaux au réseau déjà si étendu du haut Congo. La voie nouvelle permet de contourner l'obstacle des chutes et d'atteindre facilement Nyangoué. Le Manyéma, l'Ouroua et le Katanga sont ainsi rattachés au Stanley-Pool.

L'Arouhouimi, par Stanley. — Le bassin de l'Arouhouimi était encore inconnu. Stanley, par le récit de son expédition au secours d'Emin-Pacha, nous apprend qu'il a dû voyager pendant cent soixante jours à travers une forêt compacte et non interrompue, et pendant huit jours dans la région des hautes herbes.

Au nord et au sud, dit Stanley, l'aire des forêts s'étend depuis le Mougouyé jusqu'aux limites méridionales du pays des Mombouttous. A l'est et à l'ouest, elle comprend tout le Congo

depuis l'embouchure de l'Arouhouimi jusqu'à environ 29° longitude est La limite à l'ouest est inconnue. L'étendue de cette aire forestière est estimée à 246,000 milles carrés. Au nord du Congo, entre Oupoto et l'Arouhouimi, la forêt embrasse environ 20,000 milles carrés. Entre Yambouya et le Nyanza, les indigènes parlent cinq langues différentes.

Le pays descend en pentes douces depuis le sommet du plateau au-dessus du Nyanza jusqu'au Congo, c'est-à-dire depuis une altitude de 1,650 mètres au-dessus du niveau de la mer jusqu'à 420.

L'Arouhouimi, depuis son confluent jusqu'à sa source, porte différents noms : A 100 milles au-dessus d'Yambouya, il prend le nom de Souhali ; près de Nepoko, il s'appelle Nevoa ; au delà de son confluent avec le Nepoko, No-Ouélé ; à 300 milles du Congo, Itiri ; puis enfin, plus au delà, Itouri, nom qu'il conserve jusqu'à sa source.

Le Ruwenzori, d'après Stanley. — A 50 milles environ de notre camp sur le Nyanza (215° de déclinaison magnétique), j'ai aperçu une immense montagne dont le sommet était couvert de neiges, 5,000 à 5,500 mètres d'altitude. Cette montagne s'appelle Ruwenzori, et est probablement un rival du Kilimandjaro.

Les sources du Nil et les monts de la Lune. — Du lac Albert-Nyanza, Stanley suivit la magnifique vallée du Semliki, appelée Awanbo, en côtoyant la rive droite de la rivière. Le 6 juin, il campa aux pieds des monts de la Lune, dont la position géographique était bien celle que Speke avait indiquée. Le lieutenant Stairs fit l'ascension du Ruwenzori et arriva à une hauteur de 3,250 mètres, à 2 milles et demi environ du pic neigeux.

Le 1^r juillet, Stanley arrivait à la ville de Kative, célèbre par ses salines, où viennent s'approvisionner de sel toutes les tribus du centre de l'Afrique. A l'ouest de Kative, Stanley trouva la solution définitive de la question des sources du Nil. Le Semliki est l'affluent, le canal naturel, par lequel s'écoule

dans le lac Albert le trop plein du Mouta-Nzigé que Stanley entrevit en 1876 et qu'il vient de baptiser du nom du prince de Galles : lac Albert-Édouard. Le Mouta-Nzigé a environ 80 kilomètres de longueur ; son altitude est de 975 mètres, soit environ 300 mètres au-dessus du lac Albert. Le Semliki s'écoule jusqu'à ce lac en formant une série de chutes et de rapides. Grâce ainsi à Stanley, le système du haut Nil est nettement défini.

Le Mouta-Nzigé est le réservoir de toutes les eaux qui, à l'ouest par le Semliki, vont rejoindre le lac Albert, de même que le lac Victoria est le réservoir de toutes celles qui, à l'est, vont rejoindre le même lac par le Somerset. D'autre part, l'émissaire du lac Albert est le Bab-el-Djebel, qui prend ensuite le nom de Bar-el-Abiad ou Nil Blanc.

Speke découvrit le lac Victoria en 1859 ; Baker, le lac Albert en 1863, et Stanley, par la constatation de la communication du Mouta-Nzigé avec l'Albert par le Semliki, vient d'achever la dernière partie de la solution du problème des sources du Nil.

Explorations et découvertes diverses. — Outre ces explorations et découvertes de premier ordre, de nombreuses explorations partielles ont également été faites dans toute l'étendue du territoire de l'État indépendant du Congo, et il y a peu de points aujourd'hui qui ne soient pas connus. C'est ainsi que le baron Schwerin, après avoir visité le pays des Mossorougos, à la rive gauche de San-Antonio à Noki, explora toute la rive droite du Congo depuis Banana jusqu'à Boma. Le Chiloango et la Loukoula furent également l'objet d'une reconnaissance par le gouverneur Janssen, et un nouveau poste a été établi, pour cette contrée riche et fertile, à N'sobé.

Toute la partie comprise entre Matadi et Stanley-Pool a été explorée dans tous ses détails.

Dans le haut Congo, le réseau fluvial fut parcouru presque en entier.

Nous avons aussi à signaler : l'exploration du Koango, du

Mykéné, de la Mongalla, du Himbiri, du Tchouapa, du Loulongo, du Mfini, du lac Léopold II, par Grenfell. L'exploration de la rivière Mbouira, en aval des Stanley-Falls, rive droite du Congo, par Wester; et l'existence de nombreux éléphants a été constatée dans cette contrée. Le Loulongo et son affluent le Lopori ont été l'objet d'une exploration spéciale par le capitaine van Gele, qui a remarqué aussi dans cette région la présence de nombreux éléphants. Tappenbeck a exploré spécialement le Lokémé, le Mfini et le lac Léopold II. Le Kassai fut étudié dans ses moindres détails par le capitaine Thys, qui en a dressé une carte complète. L'Ikelemba fut explorée par le lieutenant van Kerkhove. La Mongalla est en ce moment remontée aussi haut que la navigation le permet par Hodister, qui donne sur ses affluents des détails encore inconnus. Toutes ces régions explorées ont été reconnues par tous comme très riches et très fertiles, et habitées par des tribus nombreuses. La présence surtout de grands troupeaux d'éléphants a été signalée presque sur tous les points. La partie où ils paraissent être le plus nombreux, ainsi que les hippopotames, est, au dire de von François, dans la Tchouapa, où il en rencontra d'immenses troupeaux. Nulle part, dit-il, l'éléphant n'est en si grande quantité, l'ivoire est partout. Les pays les plus riches, également d'après von François, au point de vue de l'ivoire, sont compris entre le Congo, au nord et à l'est; entre le 5° degré de latitude au sud et le 19° de longitude à l'ouest.

Renseignements commerciaux. — Von François signale le Loulongo comme très avantageux pour des établissements de commerce; les populations sont, dit-il, pacifiques et commerçantes. On y trouve de grandes quantités d'ivoire, de caoutchouc et de copal, que l'on offre en échange de fil de laiton, de tissus de couleurs vives, de perles et d'objets d'Europe. De Baura jusqu'à la limite, le fil de laiton n'a plus de valeur; on demande des perles, des kauris, des cuillers, des fourchettes, etc. Le Loulongo est navigable sur une longueur de 420

kilomètres. Avec le Lopori, son affluent, on peut porter la navigabilité à 800 kilomètres. Le pays a 12,000 kilomètres carrés et 24,000 habitants ; jusqu'à l'embouchure du Lopori, il y a 24 villages, et du Lopori à l'extrémité, 36 ; on peut donc compter un village à chaque lieue. On parle le *kilolo*. Les armes sont très bien travaillées, avec manches garnis de cuivre qui vient du Katanga par le Lomami.

Le Tchouapa, d'après les rapports de von François, est aussi on ne peut plus favorable au commerce, par suite de la prodigieuse quantité d'ivoire qu'on y trouve, de même que le caoutchouc, le copal, l'orseille et le tabac. Il y a peu de pays à l'intérieur de l'Afrique, dit-il, qui promettent autant que le Tchouapa. La population est estimée à 40,000 habitants. On y parle le *balolo*. Toutes les tribus qu'on y rencontre sont pacifiques et aiment beaucoup le commerce et les produits étrangers. Les articles d'échange sont : le fil de laiton, les perles, les kauris, les bagues et bracelets de laiton, les assiettes, couteaux, cuillers, fourchettes, joujoux, etc... ; pour les tissus, on aime les couleurs vives. On y trouve une grande industrie indigène, tissus de fibres de feuilles de palmier, armes, boucliers, poteries, objets en ivoire, instruments de musique et toute espèce d'objets de toilette, etc. Il y a de grandes cultures de manioc, de maïs, de cannes à sucre, etc., beaucoup de bananiers autour des *chumbecks*. Les essences d'arbres que l'on trouve surtout dans les immenses forêts du Tchouapa sont : le caoutchouc, le cotonnier, l'arbre à copal ; le caféier et le tabac y sont à l'état sauvage.

Le Congo. — La solution importante du problème scientifique de la formation du Congo et de sa constitution géologique a été donnée par M. Dupont, directeur du musée royal d'histoire naturelle de Bruxelles.

Dans la partie de son livre réservée à l'étude des sciences géologiques, notre compatriote examine successivement la série des terrains de l'Océan au Kassai, leur soulèvement, l'ancien lac central, comment ses eaux franchissent la ligne côtière,

puis, la couleur des eaux du Congo, et la théorie de la latérite.

Après avoir rappelé, d'après les explorations et les altitudes relevées, que le bassin du Congo est moins élevé que les régions qui l'enserrent, il explique comment, ayant été primitivement un bassin fermé, il n'a pu se créer d'émissaire qu'en franchissant un de ses bords et en y excavant un profond sillon d'écoulement, au point le moins élevé. Le régime du fleuve fut ainsi établi.

En définitive, dit M. Dupont, nous voyons que la grande cuve de l'Afrique équatoriale s'est vidée dans l'Atlantique graduellement, à mesure que les masses d'eau, s'écoulant par la montagne côtière, y eurent pratiqué et approfondi une fissure qui a une profondeur de 550 mètres à la hauteur de Pallabala, et d'environ 200 mètres sur le Stanley-Pool.

D'après l'analyse des eaux du Congo et de divers de ses affluents que donne M. Dupont, elles renfermeraient par litre : dans l'Ikelemba, 76 milligrammes de matières organiques ; dans le Ronki, 42 ; dans le Nghiri, 37 ; dans le Congo, sous Kwamouth, 27 ; dans Black-Water-River, 23 ; dans le Stanley-Pool, 30 ; à Vivi, 41 ; à Boma, 36.

M. Dupont explora également les mines de cuivre de M'Boko-Sougho. Ses conclusions sont que le minerai se présente dans des conditions normales et ordinaires ; il est réuni à d'importantes quantités de limonite. C'est, en un mot, la partie superficielle d'un filon de pyrite cuivreuse, cette partie qu'en termes de métier, on appelle chapeau de fer.

M. Dupont a découvert, d'autre part, près du Congo, dans l'État, deux autres riches gisements de cuivre, accompagnés d'indices abondants d'autres gisements qui semblent faire du bassin exploré une région cuprifère des plus développées, et pouvant devenir un des centres les plus actifs de la production du cuivre.

Navigation. — Le haut Congo et ses affluents navigables forment un immense réseau de voies de communications naturelles, présentant maintenant 12,000 kilomètres de longueur ou 24,000 kilomètres de rives. L'artère principale, de Stanley-Pool

aux Stanley-Falls, présente une voie libre de 1,700 kilomètres. Le Kassaï, avec le Sankourou et le Lomami, donne plus de 1,600 kilomètres de navigation. On comprend, maintenant que la construction du chemin de fer va se précipiter, le rôle qu'est appelé à jouer ce merveilleux réseau, dont les différentes branches, dirigées dans tous les sens, pénètrent dans les régions les plus centrales de l'Afrique. Il va attirer à lui le trafic, et devenir infailliblement la grande voie du commerce du continent central.

Flottille du Congo.

Bas Congo.

PROPRIÉTAIRES.	NAVIRES.	PROPRIÉTAIRES.	NAVIRES.
État indépendant :	Le Héron.	Société hollandaise :	Carl Niemann.
	L'Espérance.		Prins Hendrik.
	Le Camille Janssen.		Le Morian.
	Le Prince Baudouin.	Hatton et Cockson :	Itimba.
C ^{ie} du haut Congo :	La Reine des Belges.		

Haut Congo.

PROPRIÉTAIRES.	NAVIRES.	PROPRIÉTAIRES.	NAVIRES.
État indépendant :	Le Stanley.	C ^{ie} du Haut Congo :	Le New-York.
	La Ville de Bruxelles.		Le gén ^{rl} . Sandford.
	L'En Avant.		Le Baron Weber.
	L'Association inter-	Société hollandaise :	Le Holland.
	nationale africaine.	Daumas et C ^{ie} :	La France.
	La Ville de Gand.	Inland Livingstone Mission :	
	La Ville de Verviers.		Henry Reed.
	Le Royal.	Mission Baptiste :	Le Peace.
	La Ville de Liège.	Mission américaine :	Le Taylor (éclairé
France :	L'Alima.		à la lumière électrique).
	Le Djoué.	Mission du Congo Bolobo :	
	Le Ballay.		Le Pioneer,
C ^{ie} du Haut Congo :	Le Roi des Belges.	Hatton et Cockson :	1 steamer (pro-
	La Florida.		chainement).

En 1887, il n'y avait que 7 steamers sur le haut Congo, 4 à l'État, 1 à la France, 2 aux missions. En janvier 1890, il y a 23 steamers, sans compter les deux de l'État qui sont en construction.

Établissements européens dans le haut Congo.

<i>Dans l'État.</i>		<i>Dans le Congo français.</i>	
Mission catholique belge	1	Stations de la France	2
Missions protestantes	6	Missions Saint-Esprit	2
Factoreries belges	4	Factorerie française.	1
Factoreries hollandaises	4		
Factorerie française	1	Soit 28 établissements.	
Stations de l'État	7		

Dans l'État indépendant, les établissements européens sont répartis de la façon suivante :

Léopoldville.	Station de l'État.	
—	Mission américaine.	Bellington.
Kinchassa	Factorerie anversoise.	Sanford.
—	— hollandaise.	N. A. H. V.
—	— française.	Daumas et Cie.
—	Mission anglaise baptiste.	Grenfeld
Kimpoko	— américaine.	Taylor.
Kwamouth	— belge.	Scheutveld.
Bolobo	— anglaise baptiste.	Grenfeld.
Loukololo	— —	—
Équateur	Factorerie anversoise.	Sanford.
—	Mission américaine.	Bellington.
Loulougo	Factorerie hollandaise.	N. A. H. V.
Bangala	Station de l'État.	
—	Factorerie anversoise.	Sanford.
Stanley-Falls	Station de l'État.	
—	Factorerie hollandaise.	N. A. H. V.
Loulouabourg	Station de l'État.	
Louebo	Factorerie anversoise.	Sanford.
L'Arouhouimi	Camp fortifié, station de l'État.	
Sankourou	— —	—
Oupoto	Poste militaire.	—

Prochainement la maison Hatton et Cockson établira une station dans le haut Congo, desservie par un steamer.

En 1887, on comptait 6 stations à l'État et 2 à la France ; il n'y avait aucun établissement commercial ; aujourd'hui le nombre total des établissements est de 28, dont 23 dans l'État indépendant et 5 dans les possessions françaises.

Force publique. — Deux nouveaux camps fortifiés ont été décidés par le gouvernement de l'État, dans les régions orientales de son territoire, destinés à servir de bases à l'établissement de stations secondaires, permettant d'étendre graduellement l'influence de l'État, de garantir la sécurité des voyageurs scientifiques, des missionnaires et des agents de maisons de commerce, et aussi de faciliter l'occupation effective de plus en plus complète de ces districts lointains, voisins des frontières de l'Est.

Le premier de ces camps est établi sur l'Arouhouimi, commandant Roget, qui quitta l'Europe, à ce sujet, le 10 avril 1889. Effectif : 600 hommes sous les ordres de 9 Européens.

Le second est établi sur le haut Sankourou, sous le commandement du lieutenant Le Marinel. Il est de l'importance du premier, et est destiné à protéger la région du Lomami et du Katanga.

En outre, un poste militaire a été établi à Oupoto, entre Bangala et l'Arouhouimi ; il est commandé par le lieutenant Bia, ayant sous ses ordres 25 soldats Houssas et 25 Bangalas.

Un autre poste militaire vient d'être créé par le capitaine van Gele, à Zongo, sur l'Oubangi, à l'endroit des chutes, à Mokonanghay et à Banzys.

Premier établissement agricole au Congo. — Le 30 janvier 1886, une convention provisoire de cession, par l'État indépendant du Congo, de l'île de Mateba à M. de Roubaix fut signée. L'acte définitif d'acquisition fut signé le 3 juin 1887.

Mateba, située dans le bas Congo, sur la rive droite du fleuve, est une île magnifique ; elle comprend 10,000 à 12,000 hectares de terre extrêmement fertile, couverte de pâturages excellents, de cultures et de grandes forêts de palmiers. Le port est Sicia, au pied de ces forêts. Des bateaux de 2,000 tonnes peuvent y aborder, un « pier » a été construit, et plusieurs autres points d'accostage et de déchargement ont été établis, l'état des rives à eau profonde étant on ne peut plus favorable. Les forêts impénétrables furent immédiatement

défrichées, et ces bois complètement élagués sont maintenant merveilleux de beauté et de production.

Le matériel à vapeur le plus économique pour produire l'huile et décortiquer l'amande, a été expédié à Mateba.

Le bétail fut introduit et réussit à merveille ; il y avait, au commencement de 1889, 115 vaches, 7 taureaux et 110 veaux, ainsi que de nombreux troupeaux de moutons et de chèvres.

Les essais de culture tropicale ont été également couronnés de succès. Le tabac vient remarquablement, ainsi que le coton de Louisiana et le roucouyer ; le caféier a donné des résultats très satisfaisants, de même que le vanillier et le cacaoyer. Un petit vapeur fait le service sur le fleuve.

D'autres îles, situées à proximité de Mateba, ont été également acquises pour l'exploitation de l'huile de palme. Ce sont : les îles de N'Tounga et Kifouka, sur le territoire de l'État indépendant, et les îles Boulicoco et Lucula, situées sur le territoire portugais, rive gauche du fleuve. Ces îles sont en plein rapport et couvertes de forêts de palmiers.

Sociétés commerciales.

Compagnie du haut Congo pour le commerce et l'industrie.

— La Compagnie du haut Congo pour le commerce et l'industrie fut constituée le 9 février 1887, en vertu de la loi 1873-1886 sur les sociétés commerciales. Le but des fondateurs était, non seulement de constituer le capital nécessaire aux études du chemin de fer du Congo, mais aussi de reporter ce capital sur un nombre considérable d'adhérents. Le capital de 1 million de francs fut dépassé de 250,000 francs. Aussitôt après sa constitution, la Compagnie organisa une double expédition : la première, composée d'ingénieurs et de topographes pour rechercher, entre Matadi et Léopoldville, la meilleure route à suivre pour l'établissement de la voie ferrée projetée ; la deuxième, composée d'agronomes et d'agents commerciaux,

pour reconnaître le Congo et ses affluents, en amont de Stanley-Pool, donner des renseignements commerciaux pour les produits à exploiter, et rechercher les points où des établissements commerciaux pourraient être créés.

Le compte de profits et pertes, de l'assemblée du 16 décembre 1889, se solda par un bénéfice de 539,762 fr. 48 c. Le conseil proposa la répartition d'un dividende de 37 fr. 50 c. par titre, et la libération de 25 p. c. de la valeur nominale de chaque action, soit 125 francs par titre à verser au crédit des actions. Au total, 162 fr. 50 c. par titre, ou 65 p. c. de la valeur de l'action (500 francs) dont 50 p. c. sont versés.

Depuis sa création, la « Compagnie du haut Congo pour le commerce et l'industrie » a successivement constitué quatre sociétés filiales, ayant chacune un but déterminé. Ce sont :

1° La « Compagnie des magasins généraux du Congo », au capital de 1,200,000 francs, ayant pour but la fondation d'hôtels et de magasins (30 octobre 1888). Elle a établi un hôtel et un entrepôt à Boma, ainsi qu'un tramway à vapeur;

2° La « Société belge pour le commerce du haut Congo », au capital de 1,200,000 francs, dans le but de l'exploitation de l'ivoire, du caoutchouc, du copal, etc. (10 décembre 1888). (Pour cette société, voir les détails ci-après) :

3° La « Compagnie des produits du Congo, » au capital de 300,000 francs, afin d'établir des plantations de tabac, cacaoyers, caféiers, vanilliers, etc., etc., et introduire le bétail dans la région des chutes (29 novembre 1889) ;

4° La « Compagnie du chemin de fer du Congo », au capital de 25 millions de francs, ayant pour but de construire une voie ferrée reliant le bas au haut Congo (31 juillet 1889). (Lire les détails page 351).

La « Compagnie du haut Congo pour le commerce et l'industrie » a convoqué, en janvier 1890, ses actionnaires en assemblée générale pour le 5 février suivant. L'ordre du jour portait, entre autres points : Participation de la Compagnie à

la constitution du capital d'une société en commandite ayant pour but l'exploitation de pêcheries dans le bas Congo.

Société anonyme belge pour le commerce du haut Congo.

— Cette société fut constituée à Bruxelles le 10 décembre 1888 ; son siège social est 9 rue Bréderode ; son capital de 1,200,000 francs est représentée par 2,400 actions privilégiées de 500 francs chacune. La société a pour but de faire toutes opérations commerciales, industrielles, minières ou autres, spécialement dans le territoire de l'État indépendant du Congo ; ce sont particulièrement les vastes et fertiles régions drainées par le haut fleuve et ses affluents qui furent visées.

La nouvelle société est une filiale de la « Compagnie du haut Congo pour le commerce et l'industrie ». Elle reprit, de plus, la suite de la « Sanford exploring expedition », qui lui a cédé ses établissements en Afrique, ainsi que tout son matériel d'exploitation.

Dès sa constitution, la société possédait donc les établissements suivants : Matadi, dans le bas Congo ; Manyanga sud, dans la région des cataractes ; Kinchassa, sur le Stanley-Pool ; l'Équateur et Bangala sur le haut Congo ; Louebo dans le bassin du Kassai.

Par suite des conventions passées avec la Compagnie du haut Congo et le Sanford expedition, la société possède de plus, pour le service de ses stations, de ses transports et de ses ravitaillements, une flottille de cinq steamers qui sont : le *Roi des Belges*, le *Florida*, le *New-York*, le *Général Sanford* et le *Baron Weber*.

Les produits qui sont surtout l'objet de la première exploitation sont l'*ivoire* et le *caoutchouc*.

Depuis la constitution de la société, un marché d'ivoire s'est formé à Anvers, par suite de la grande quantité qui y fut envoyée par ses stations du haut Congo. En voici les résultats :

Marché d'ivoire à Anvers. — La première vente a eu lieu le 30 juillet 1889 ; 1,339 pointes représentant 14,108

kilogrammes, venant du Congo et importées par la « Société belge », ont été vendues, et le produit a été de 386,000 francs. Le prix moyen du kilogramme fut ainsi de 27 fr. 36 c. (La plus lourde dent était de 47^k900).

La deuxième vente a eu lieu le 30 octobre 1889, en présence d'une grande affluence d'acheteurs anglais, français, allemands, hollandais et belges. La vente se composait de 2,444 dents d'éléphant pesant ensemble 31,500 kilogrammes. Le produit total a été de 1 million de francs, soit le prix moyen du kilogramme à 31 fr. 75 c.

Les belles défenses se sont vendues de 30 à 35 fr. 50 c. le kilogramme. Une dent de 72 kilogrammes a atteint le prix de 40 francs le kilogramme.

L'augmentation de la seconde vente sur la première est donc représentée par 1,107 dents d'éléphant, 12,392 kilogrammes 614,000 francs.

Cette grande différence est d'un heureux présage.

Anvers devient ainsi un des principaux marchés de l'Europe pour l'ivoire, et la prospérité de la « Société belge pour le commerce du Congo » n'est pas douteuse. Comme remarque importante, nous voyons qu'aucune vente trimestrielle d'ivoire à Liverpool n'atteignit, pendant les trois dernières années, la quantité de 35,000 kilogrammes.

Compagnie du chemin de fer du Congo. — La Compagnie du chemin de fer du Congo a été constituée le 31 juillet 1889, au capital de 25 millions de francs, et son but est de construire une voie ferrée reliant le bas au haut Congo. Le capital souscrit est destiné à la construction de la voie, à l'achat du matériel roulant, à couvrir les frais généraux et les frais d'exploitation des premiers mois, et à servir aux actionnaires les intérêts intercalaires pendant la période de construction, qui est évaluée à quatre années. La longueur totale de la voie est de 426 kilomètres (soit de Bruxelles à Francfort via Cologne). Le point de départ est Matadi, celui d'arrivée, le village de Ndolo, un peu en amont de Kinchassa

(Stanley-Pool). Les 26 premiers kilomètres seuls présentent quelque difficulté de construction, par suite du relief du pays et de la nature rocheuse du sol. Les 400 kilomètres restants entre Palaballa et Ndolo seront construits dans des conditions de facilité exceptionnelles. Peu de travaux d'art seront nécessaires. Les plus importants seront les ponts sur la rivière Inkissi (100 mètres), et sur les rivières Mpozo et Quilo (80 mètres).

Le chemin de fer sera à écartement de 75 centimètres, avec un maximum de pente de 47 millimètres par mètre, atteint seulement dans la première partie ; ailleurs, les pentes n'atteignent pas plus de 35 millimètres par mètre. Les courbes ont des rayons qui ne descendent pas au dessous de 50 mètres.

Répartition des actions souscrites : 1^o par le gouvernement belge, 10 millions de francs, en 20,000 actions de capital, donnant droit à 3 1/2 p. c. d'intérêt, remboursables à 500 francs ; 2^o par un groupe de banquiers et capitalistes, 15 millions de francs, en 30,000 actions ordinaires de 500 francs, donnant droit à 7 p. c. d'intérêts, remboursables à 1,000 francs et ayant droit à un dividende supplémentaire, à raison de 50 p. c. des bénéfices restants. Sur ces 50,000 actions, 20,000 seulement sont offertes au pair en émission publique.

Des avantages immenses ont été assurés par l'État à la compagnie concessionnaire. Il lui accorde : 1^o 150,000 hectares de terre, aussitôt les études terminées ; 2^o une zone de 200 mètres de chaque côté des rails ; 3^o 1,500 hectares par kilomètre de voie construite, soit au total, près de 700,000 hectares de terre à choisir n'importe où dans les limites de l'État. De plus, l'État s'est engagé, jusqu'à l'expiration de la concession, à accorder à la compagnie, à titre de subside, 20 p. c. du produit brut des droits de sortie qu'il aura perçus. C'est ce subside qui, déjà cette année, permet au conseil d'administration de la Compagnie de proposer la répartition aux actionnaires d'un dividende de 5 p. c. sur le capital souscrit.

Avant d'arriver au point de construction où il est maintenant, le chemin de fer du Congo a passé par les phases suivantes : 1^o 8 mai 1887, départ des ingénieurs pour l'étude du tracé ; 2^o 23 janvier 1889, retour de l'expédition d'études apportant les meilleures nouvelles pour la construction du chemin de fer ; 3^o 31 juillet 1889, constitution de la Compagnie du chemin de fer du Congo ; 4^o 11 octobre 1889, premier départ d'ingénieurs et d'artisans devant travailler à sa construction. (Un deuxième départ a eu lieu le 6 février 1890) ; 5^o janvier 1890, la Compagnie met en adjudication la fourniture de traverses métalliques en fer, éclisses, boulons d'éclisses, appareils de changement de voie pour 36 kilomètres de voie.

Aperçu général — 1883-1890.

Si pour mieux comprendre les changements qui se sont opérés au Congo, nous nous reportons quelques années en arrière, soit au 1^r janvier 1883, nous voyons :

A Boma : sept factoreries, une hollandaise, deux anglaises, deux portugaises, une française, et une mission catholique ; et 18 à 20 Européens.

Le service de ces factoreries est fait, en partie par des Krooboy, mais surtout par plusieurs centaines de nègres esclaves, dont tous ceux qui ont méfait travaillent à la chaîne ayant chacun au cou un anneau de la grosseur du doigt. Le même système existe dans toutes les factoreries de toutes les nationalités représentées alors au Congo, soit à Boma, Ponta da Lenha, Moussoukou, Nokki, etc. Il n'y a, dans toute la région du fleuve, aucune loi, aucun contrôle, aucune protection : l'arbitraire de chacun est souverain en tout. Le commerce ne dépasse pas Nokki. La station de Vivi est au delà de tout établissement. Les stations de l'Association internationale ne dépassent pas Bolobo. Elles sont au nombre de cinq : Vivi, Isanghila, Manyanga, Léopoldville, Bolobo.

La mission baptiste a trois établissements : Nokki, Manyanga et Léopoldville.

Il n'y a qu'un seul vapeur sur le haut Congo : l'*Association internationale africaine*.

La partie centrale de l'Afrique, à part la reconnaissance du Congo par Stanley, est marqué par une large tache blanche. Le cannibalisme et la traite s'y exercent librement. Les féticheurs, chargés du culte des fétiches, administrent le poison (la *casse*) pour les méfaits ou pour les accusations stupides de maléfices, et mettent ainsi partout en pratique leurs préjugés absurdes et barbares.

Les communications entre l'Europe et l'Afrique sont rares.

Comme nourriture, dans les stations comme dans les factoreries, les conserves remplacent la viande fraîche qui est très rare. En trois années au Congo, on ne trouve guère que deux ou trois fois l'occasion de manger du bœuf. Il y a des troupeaux à Boma, mais ils ne sont pas pour le commerce, et l'on ne tue que rarement une bête pour la consommation sur place. Les moutons, les chèvres et les poules des indigènes se trouvent très difficilement.

Celui qui arrive à Boma en *janvier 1890* trouve :

Un gouvernement régulièrement établi, avec les mêmes lois qu'en Europe ; la justice, la force publique, toutes les parties de l'administration s'y exercent comme dans tous les pays de progrès.

Les nègres comme les Européens trouvent aide, protection et justice près d'un gouvernement sage et paternel ; plus d'esclaves, plus de mauvais traitements.

Si le nombre de factoreries n'est pas augmenté à Boma, la population est bien différente de ce qu'elle était en 1883 ; on y compte maintenant environ 100 Européens, et 400 à 500 nègres, au service de l'État, viennent doubler le nombre de ceux des factoreries.

De nouvelles et importantes constructions sont venues s'ajouter à celles qui, comme le sanitarium, existaient déjà.

Par suite de donations catholiques, on y a élevé une très belle église en fer. Les Magasins généraux y ont envoyé un entrepôt et un hôtel également en fer et venant, de même que l'église, des fabriques d'Aiseau, et ont relié Boma-rive à Boma-plateau par un tramway à vapeur. Cet ensemble de constructions donne à Boma, dès aujourd'hui, l'aspect d'une petite cité.

Comme culture, outre les jardins qui fournissent tous les légumes d'Europe, les grandes cultures ont pris beaucoup d'extension. Dix hectares environ sont cultivés à Boma-rive par la force publique, ce qui permettra, dans un bref délai, de subvenir entièrement aux besoins de l'effectif de Boma. Les cultures comprennent le manioc, le maïs, les patates douces, les haricots du pays, et donnent les meilleurs résultats. On a fait de grandes plantations de bananiers ainsi que d'autres arbres fruitiers tropicaux : le papayer, le manguier, l'avocatier, l'oranger, etc. L'acclimatation de la vigne sera tentée cette année : 400 plants ont été envoyés de Ténériffe. Il y a lieu d'espérer que, si les plantations sont faites avec soin, cet essai sera couronné de succès.

Des semences de tagasaste ⁽¹⁾ ont été également envoyées de

(1) Le tagasaste est le nom indigène du *Cytisus proliferus varietas* ; c'est une légumineuse fourragère arborescente de l'île de Palma, où sa culture, depuis beaucoup d'années, est très étendue. Cet arbuste n'est qu'une variété plus tendre et foliacée du *cytisque* de Ténériffe qui est très répandu dans les montagnes et que broutent les grands troupeaux de chèvres.

L'intérêt agricole du tagasaste dérive des faits suivants : 1° Il peut se planter sur des pentes escarpées et rocheuses inaccessibles à la charrue ; 2° il fournit une immense quantité de jeunes rameaux à feuilles tendres qui peuvent être coupés plusieurs fois dans l'année et il repousse rapidement après avoir été coupé ; 3° la végétation, entretenue par des racines longues et profondes, persiste à une saison où les herbes sont brûlées par la sécheresse dans les régions méridionales où, comme aux Canaries, les pluies font défaut pendant six mois de l'année. En coupant la tige et les branches très tôt, on empêche l'arbuste de devenir ligneux et il pousse continuellement, en quantité considérable, de jeunes branches flexibles, très tendres, chargées de

Ténériffe, dans le but de procurer aux bestiaux un fourrage excellent pendant la saison sèche. Les grandes cultures existent aussi à Léopoldville et dans toutes les principales stations. A Léopoldville, on a commencé la culture du riz, de la canne à sucre, du tabac, du café, etc. Des troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres s'y trouvent également.

Tous les points du territoire du centre de l'Afrique sont à peu de chose près reconnus et explorés, et l'influence du gouvernement s'y étend par de nombreux postes militaires et administratifs. Le commerce, qui ne dépassait pas Nokki en 1883, a de nombreux représentants dans toutes les parties principales du réseau du haut Congo. Au lieu d'un seul vapeur, nous trouvons une flottille de 23 steamers sillonnant dans toutes les directions ; et au lieu de 4 établissements européens (2 à l'État, 1 à la France, 1 à la mission baptiste à Léopoldville), nous en comptons aujourd'hui 28, appartenant, comme les vapeurs, à l'État indépendant du Congo, à la France, aux missions et aux sociétés de commerce. Les missions possèdent, dans le haut Congo, 9 établissements (dont 3 catholiques et 6 protestants), au lieu d'un seul en 1883. Partout où l'Européen pénètre, la civilisation extirpe les derniers vestiges des coutumes barbares et sauvages.

Le cannibalisme n'existe plus à proximité des stations ;

petites feuilles trifoliées ; la gousse de graines ressemble beaucoup à celle de la vesce. On fait trois coupes par an et l'on traite, pour la dessiccation, ces feuillages absolument comme le foin en Europe. Les bestiaux sont très friands de ce fourrage obtenu à cet état sec.

Le tagasaste se reproduit à l'aide de graines. On en fait d'abord des semis qu'on arrose, et l'on repique ensuite en pleine terre quand les tiges ont 20 à 30 centimètres de hauteur. J'ai fait une étude spéciale de cette plante intéressante, aidé des conseils du Dr Perez, qui en fait une culture en grand pour ses troupeaux de bœufs, en vue de la grande utilité qu'elle pourrait avoir pour le Congo, dans les parties surtout où l'herbe fait défaut pour les troupeaux de bœufs et en raison de l'importance qu'elle peut avoir pendant l'époque de la sécheresse. Si cette plante pouvait en effet réussir au Congo, ce serait une ressource des plus précieuses pour les troupeaux.

les féticheurs sont arrêtés dans l'exercice de leurs coutumes assassines, et la traite disparaît devant la protection effective et énergique de la force publique. Nous n'en voulons comme preuve que les dernières nouvelles de Zongo (poste de l'Oubangi, de date récente, par le capitaine van Gele). Elles disent : « De grandes pirogues ayant chacune de 25 à 30 payeurs, et contenant un grand nombre d'esclaves, remontaient souvent cette rivière pour échanger ces esclaves contre les indigènes du Haut, et ne manquaient d'y joindre le brigandage, et de capturer au retour pirogues, femmes et enfants.

Depuis l'installation du poste de Zongo, cet état de choses a cessé, et, de l'aveu des chefs indigènes, les mesures prises par les agents de l'État pour mettre fin aux razzias d'esclaves et de rapines, ont été pour eux le signal de la délivrance. »

Le chemin de fer dès maintenant en construction va multiplier dans un court laps de temps les rapports entre Européens et nègres, et, en ouvrant l'Afrique centrale à l'activité des nations commerçantes, il sera, pour les populations indigènes, la délivrance accusée dès aujourd'hui par les nègres de l'Oubangi.



CULTURE DE LA COCHENILLE

par M. le D^r ALLART, consul général à Ténériffe, membre correspondant.

Origine.

La cochenille est originaire du Mexique, où les cactus nopals (*Opuntia coccinifera* ou *Cactus coccinifer*. L.) croissent en abondance sur des plateaux élevés et relativement frais. On cultive pour la nourrir des champs immenses de cette plante ; ce sont les nopaleries. Lors de la découverte de l'Amérique, la cochenille fut, pour les Espagnols, une richesse des plus précieuses. Ils s'en assurèrent le monopole en interdisant, sous peine de mort, l'exportation de l'insecte et celle de la plante elle-même. Cependant on parvint à s'en procurer à Saint-Domingue, mais les essais de culture furent infructueux.

Les îles Canaries furent ainsi la première étape de la cochenille ; elle y fut importée du Mexique par le colonel D. Juan de Megliorini, major de la province. Il entreprit les premières cultures à ses frais. Il reproduisit la quantité qu'il put avec le nombre de mères qu'il possédait et il distribua aux personnes qui le désiraient de nouvelles mères obtenues par la reproduction. Il en donna ainsi, pour les premiers essais à Grande-Canarie, une petite caisse avec feuilles de nopal, en

août 1826. De ces premières essais faits dans cette île, on obtint, en 1828, 7 livres 3 onces de graines.

La culture de cet insecte fut encouragée par le gouvernement espagnol ; en 1827, un établissement officiel de reproduction fut institué pour la culture de nopal et pour les achats des mères nécessaires. Le directeur fut chargé, en outre, de distribuer l'insecte reproducteur dans toutes les localités des îles et de donner des leçons pratiques sur sa culture. D. Santiago de la Cruz fut chargé de l'élevage et des leçons, et le colonel Magliorini fut nommé directeur en 1828. Le jardin destiné à l'établissement avait été donné au gouvernement par la veuve de D. Antequera, qui mourut lors de sa nomination de directeur et qui avait été le promoteur de cet établissement. Cette œuvre, qui devait donner la richesse aux Canaries, rencontra, dès le principe, une très grande opposition ⁽¹⁾, mais soutenue par les commissaires du gouvernement, elle finit par se maintenir et progresser, et bientôt, lorsqu'on vit les premiers bénéfices réalisés, chacun voulut avoir sa part ; on se mit définitivement à l'étude de cette culture, et lorsque les procédés furent bien connus, tout fut sacrifié à ce nouveau produit, qui, une fois la nopalerie bien établie, rapportait 30 à 40 p. c. net.

La première exportation eut lieu en 1831 : elle fut de 8 livres seulement — pour Séville ; de 120 livres en 1832, et cinq années plus tard, en 1838, elle était de 24,548 livres — pour l'Espagne, la France et l'Angleterre. Depuis lors, la quantité exportée ne cessa de s'accroître, mais ce fut surtout à partir de 1852 que la culture prit un grand développement, par suite de l'emploi du guano importé alors, et la grande période de production fut de 1866 à 1879. Jusqu'en 1860, le monopole commercial de la cochenille appartenait à la république de Honduras ; mais peu d'années après, la production des Canaries en cochenille dépassait déjà de beaucoup celle du monde entier.

La cochenille vit et prospère dans tous les pays où les cactus

(1) Les voisins des nopaleries intentaient des procès en dommages-intérêts pour les cochenilles qui venaient sur leurs cactus où l'on récoltait le fruit.

croissent spontanément. Elle fut importée en Algérie, où la première récolte (de 22 kilog.) fut obtenue en 1845. En 1853, le nombre des nopals en rapport était de 61,500. Aux Canaries, on cultive la cochenille dans toutes les îles, à l'exception de Lanzarote et Fuerteventura.

L'espèce de cactus des Canaries sur lequel on cultive la cochenille est différente de celle du Mexique ; aux Canaries, c'est l'*Opuntia ficus indica*, figuier de l'Inde, ou *Cactus opuntia* Linné. (Le nom indigène est *tunera* ; la feuille, *tenca* ; le fruit, *higo tuno*.)

Cochenille (*Coccinilla-coccus*, du grec *coccino*, écarlate).

Les cochenilles forment un genre de la tribu des cocciniens, ordre des hémiptères, section des homoptères, famille des sallinsectes. Ces insectes, dont la femelle est aptère (sans ailes), sont caractérisés par leurs tarses composés d'un seul article distinct et terminés par un crochet unique. Pendant plusieurs siècles, les Européens, qui recevaient la cochenille telle qu'on l'envoie encore sous forme de grains bruns, desséchés et presque sphériques, ont cru que cette marchandise était tirée du règne végétal, et cette erreur n'avait pas encore disparu au siècle dernier, bien que cependant, dès 1530, Acosta eût démontré que la cochenille était un insecte.

La cochenille n'a qu'une existence toute végétative ; à l'état de larves, ces insectes sont si petits qu'on ne les voit bien qu'à l'aide d'une loupe ; à l'état parfait, les femelles beaucoup plus grosses que les mâles égalent une petite lentille. Leur corps presque informe, épais, mou, globuleux ou ovalaire, de deux millimètres environ, ne présente pas d'anneaux distincts et est terminé en arrière par deux petits filets courts et ténus. La locomotion leur est impossible. Elles vivent immobiles sur les feuilles de cactus, dont elles pompent le suc à l'aide d'un bec acéré dont elles sont armées. Les cochenilles pondent leurs œufs à l'âge de deux à trois mois et meurent bientôt après, en ne laissant qu'une membrane desséchée qui protège les œufs.

De ceux-ci sortent les larves qui se répandent sur les nopals ou cactus et se fixent pour se développer de préférence sur les points les mieux abrités du vent. (Voir plus loin le procédé de culture). Il y a ainsi plusieurs générations chaque année.

Les cochenilles fines ou de nopal, comme tous les insectes de la même tribu, sécrètent une matière cotonneuse blanche qui les recouvre sans les cacher, de sorte qu'on les dirait saupoudrées de farine. C'est dans cette enveloppe cotonneuse qu'elles déposent leurs œufs et cette sécrétion est parfois tellement abondante qu'elle pend en filaments blancs. Elles subissent plusieurs mues ou changements de peau. D'après certains auteurs, elles auraient six générations, ce qui permettrait de faire annuellement autant de récoltes si la saison des pluies n'y mettait obstacle.

Ainsi que nous le verrons plus loin, on les recueille au moment où les femelles vont effectuer leur ponte, dès qu'on aperçoit sur les cactus quelques insectes nouveau-nés.

Les cochenilles mâles furent longtemps l'objet de discussions et de recherches de la part des naturalistes ; ce fut Costa, entomologiste napolitain, qui, dans plusieurs mémoires publiés de 1827 à 1835, démontra que l'insecte regardé jusqu'alors comme le mâle des cochenilles n'était qu'un diptère vivant en parasite aux dépens des cochenilles.

D'après des observations récentes, les mâles des cochenilles seraient plus petits, mais semblables aux femelles, avec lesquelles on les a toujours confondus, en leur attribuant un âge moins avancé. Ils seraient conformés de façon à pouvoir se déplacer tant bien que mal pendant toute leur vie, tandis que les femelles ne peuvent se mouvoir que lorsqu'elles sont jeunes.

Nopalleries.

Pour la culture de la cochenille, la première condition est d'avoir une plantation de cactus ou nopalerie en bon état. Aux îles Canaries, partout où la culture du cactus peut être

productive, le sol est recouvert en grande partie de roche basaltique. L'établissement d'une nopalerie est donc une chose importante et exige un grand travail et de fortes dépenses ; voici comment on procède : étant donné un hectare de terrain composé de silice, de basalte, de pierre-ponce effritée, d'un peu d'argile, le dessous étant de la roche basaltique ou du tuf, et la roche couvrant quelquefois le tiers de la surface, il s'agit de convertir cet hectare de terre — où la terre est si rare et la roche si abondante — en un champ de deux à trois pieds de terre arable. Pour cela, on creuse sur un des côtés un premier fossé d'un mètre de profondeur et de deux mètres d'ouverture. D'une part, on transporte la terre en un monceau ; de l'autre, on prend les tufs, les blocs de granit ou de basalte et, parallèlement au fossé et du côté extérieur, on aligne ces roches pour faire une muraille de deux mètres de largeur, qui, de ce côté, clôture le champ. Cela fait, on creuse, à côté de ce fossé, un nouveau fossé. On porte la terre au monceau et les roches se superposent sur la muraille. Ainsi de suite de fossé en fossé, jusqu'à l'achèvement du champ. Avant d'avoir fait moitié travail, le champ est déjà entouré sur ses quatre faces d'une muraille de deux mètres d'épaisseur et de deux mètres environ de hauteur, et il reste encore tout autant de roches avec lesquelles, sur la partie la plus mauvaise du champ, on va bâtir une pyramide ou un immense cube surmonté de cubes plus petits. Il en est qui ont jusqu'à cinq mètres d'élévation sur un carré de six mètres de côté : pierres portées sur la tête, une à une ! Cela s'appelle faire un molero, un sommet, une élévation. On conçoit ainsi combien, aux îles Canaries, les nopaleries ont demandé de temps et de travail et quelles dépenses elles ont occasionnées. Outre la préparation du terrain, il faut penser aussi à l'arrosage. Les pluies étant rares, c'est aux réservoirs que l'on doit avoir recours, et leur dimension doit être en rapport avec la culture. Ce sont de nouveaux frais et extrêmement élevés. Le terrain étant bien préparé, bien fumé

(le guano est ordinairement employé) et dans de bonnes conditions d'arrosage, il faut planter les cactus — ce sont les feuilles qui servant de plants ; — on les coupe à leur base, on les plante en lignes parallèles formant des allées de deux mètres de largeur. Chaque plant est enfoncé à une profondeur de 25 centimètres et à une distance de 1 mètre l'un de l'autre. La nopalerie étant ainsi dans de bonnes conditions, les cactus sont en état de recevoir la cochenille après un an et demi ou deux ans au plus. Le meilleur engrais pour le cactus est l'ammoniaque (guano), parce qu'il rend la peau des feuilles très tendre, ce qui facilite l'adhérence de l'insecte.

Moyens employés pour semer la cochenille. — On prend une quantité de mères en rapport avec le champ de cactus que l'on veut garnir. Ces mères sont placées dans des bacs ou châssis en bois d'environ 60 centimètres sur 50 avec des rebords de 5 à 6 centimètres de hauteur. Ces châssis sont placés dans une chambre d'une température d'environ 30° centigrade (température nécessaire pour l'éclosion). On recouvre ensuite les châssis où se trouvent les mères de morceaux de linge de 30 centimètres de longueur sur 15 de largeur, afin qu'à mesure que l'éclosion se fait, les larves qui naissent s'attachent au linge. Les linges se trouvent ainsi après quatre ou cinq minutes complètement recouverts de larves sous forme de petits points noirs. Lorsqu'on juge que les linges sont suffisamment garnis, on les enlève pour les placer l'un sur l'autre dans un châssis, on les remplace par de nouveaux morceaux de linge, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'éclosion soit épuisée. On porte ensuite les linges garnis de larves au champ de cactus et l'on entoure chaque feuille de la plante d'un des linges en fixant ceux-ci à l'aide d'épines du cactus ; après trois ou quatre jours, les larves passent du linge au cactus et s'y attachent. On enlève les linges après quelque temps (un mois ou plus selon la pluie que l'on craint) et on laisse l'insecte se développer. Son développement complet nécessite habituellement trois mois. On voit que l'insecte est à point pour être recueilli lorsqu'il est gonflé, d'une

couleur foncée et qu'il commence à reproduire des petits. On recueille alors les cochenilles avec des cuillères ou simplement à l'aide d'une brosse, et on les place dans des châssis. Tel est le procédé suivi pour la culture de la cochenille en hiver et au printemps. Dans ces saisons, elle produit moins à cause de la température moins élevée. Un kilogramme de cochenille que l'on avait dans les châssis ne rend en hiver que 3 1/2 à 4 1/2 kilogrammes.

Pour la cochenille que l'on cultive en été, on emploie un moyen plus simple et plus économique. Il consiste à placer la cochenille dans de petits sacs d'un tissu très clair, on les met sur les feuilles et on les change de place à mesure que les insectes ont suffisamment garni les feuilles. En été, pour 1 kilogramme mis dans les sacs, on récolte de 9 à 10 et jusqu'à 12 kilogrammes de cochenille. Les résidus qui restent dans les châssis et dans les petits sacs après l'éclosion complète est la cochenille désignée sous le nom de *madres* (mères).

Après avoir récolté la cochenille du cactus, celle qu'on ne garde pas pour la reproduction est tuée pour être vendue. Pour la faire mourir, on emploie divers procédés ; les plus usités consistent, soit à la mettre dans un grand sac, qu'on secoue vivement, ou bien, et ce procédé est le plus général pour les cultures en grand, on l'étouffe dans des fours ; ce système a l'avantage de ne pas faire perdre de poids et donne une couleur argentée, au lieu qu'avec le sac elle reste noire. Un autre procédé aussi consiste à plonger pendant quelques instants les cochenilles dans l'eau bouillante, puis on les étend sur des tamis et on les expose au soleil pendant un ou deux jours. Il faut de 3 1/4 à 5 kilogrammes de cochenille ⁽¹⁾ qui vient d'être récoltée pour faire 1 kilogramme de cochenille sèche ; lorsque la cochenille a été bien desséchée, elle peut se conserver indéfiniment sans altération.

Un hectare de cactus en bon état peut produire en été 8,000, 9,000 et jusqu'à 11,000 kilogrammes de cochenille

(1) Cinq kilog. pour les mères.

fraîche ou verte (c'est-à-dire qui vient d'être récoltée), par conséquent 1,500 à 2,200 kilogrammes de cochenille sèche. Les frais pour un hectare de culture, manipulations, ustensiles, etc., sont évalués de 2,000 à 2,500 francs.

L'année 1879 fut la dernière de la culture en grand de la cochenille, aux îles Canaries. Jusqu'à cette époque, la cochenille se vendait dans les îles de 2 fr. 50 c. à 3 francs la livre espagnole (460 grammes), les mères à 3 fr. 50 c. et 4 fr. la livre. La cochenille verte qu'on cultivait sur les côtes, sud surtout, en hiver, pour être vendue comme mères pour la grande récolte de l'été, se vendait dans l'intérieur des îles à 4, 5, jusqu'à 6 francs la livre selon l'abondance.

Renseignements détaillés sur la culture de la cochenille.

— La fanégada, qui est la mesure de terre employée, diffère selon les îles.

La cochenille cultivée dans les parties sud des îles est employée surtout pour la production des mères servant à la grande culture dans l'intérieur des îles. Cette culture dans le sud se fait beaucoup plus tôt à cause de la température plus élevée et parce que les pluies cessent plus vite. Les produits se vendent à un prix beaucoup plus élevé, mais la quantité récoltée à cette époque de l'année est moindre par hectare. Dans les parties sud, comme dans l'intérieur des îles, il n'y a qu'une récolte par an.

La quantité de cochenille mère nécessaire pour la culture d'une fanégada de terre à Sainte-Croix de Ténériffe, pendant les mois de mai, juin et juillet, est de 1,200 livres de 460 grammes (soit, pour un hectare, 2,340 livres).

La production en moyenne pour un terrain de première classe est, par fanégada, de 4,200 livres de cochenille fraîche, soit 808 livres de cochenille sèche (8,050 livres pour 1 hectare).

Les frais pour une fanégada sont :

Fumier	Fr.	375 00
1,000 livres guano à 18 francs.		180 00
34 journaliers à fr. 1.75		59 50
125 femmes à fr. 0.75.		93 75
100 livres épines		11 25
1,200 livres morceaux de toile à 75 francs les 100 livres = 900 francs. — Intérêts.		45 60
50 boîtes à cochenille à 3 francs = 150 francs. — Intérêts		2 25
Eau		60 00
Total. . . fr.		827 35

Des 1,200 livres cochenille mère employée pour la reproduction, on peut retirer en moyenne 240 livres de cochenille sèche (c'est la cochenille la plus légère). Il faut environ 5 kilogrammes de cochenille mère fraîche pour 1 kilogramme de cochenille sèche (pour les autres, la proportion est de 3 1/4 à 3 1/2 kilogrammes).

La culture de la cochenille pour l'exportation pendant le mois d'août, septembre, octobre, est différente dans ses produits. La production de cochenille sèche pendant ces mois, pour une fanégada de terre, dans l'intérieur de l'île de Ténériffe (la vallée d'Orotava, par exemple), est de 6,000 livres (soit, pour 1 hectare, 11,540 livres de 460 grammes).

La quantité de cochenille mère nécessaire pour une fanégada de terre est de 600 livres (pour 1 hectare, 1,150 livres).

Les frais pour une fanégada sont :

2,000 livres guano à 18 francs	360,00
25 journaliers à fr. 1.25.	31,25
55 femmes à fr. 0.60	33,00
15 pièces toile gaze à fr. 4 = fr. 60. — Intérêts	15,00
300 livres de charbon de terre à fr. 2.50	7,50
Transport des mères et menus frais	300,00

Total fr. 748,15

Des 600 livres cochenille mère employée, on peut retirer 120 livres cochenille sèche. Il faut ajouter à ces frais l'achat des mères, l'intérêt du matériel et de l'établissement ; on estime généralement le tout à 2,500 francs pour 2 fanégadas (105 ares). Il faut alors ajouter l'intérêt de la terre de l'établissement de la nopalerie et des réservoirs d'eau.

Différentes espèces commerciales de cochenille. — On distingue plusieurs espèces commerciales de cochenille : 1° La cochenille de nopal ou *Coccus cacti*, cochenille fine, est la plus importante. C'est celle qui fournit pour les teintures la belle couleur rouge que l'on connaît ; la cochenille sylvestre (*Coccus sylvestris*) cultivée aussi au Mexique, ne donne qu'une couleur rouge vineuse. Elle est peu estimée ; 3° la cochenille des figuiers (*Coccus lacca*) des Indes orientales se récolte deux fois par an et fournit la laque carminée ; 4° la cochenille des sucres (*Coccus actonidium*). D'aucun usage ; 5° la cochenille de Pologne (*Coccus Polonius*) se nourrissant de la racine du *Scleranthus perennis*, donne une belle couleur ; elle fut l'objet d'un commerce important avant l'importation de la cochenille du Mexique ; on s'en sert encore en Pologne et en Russie pour la teinture des maroquins, du drap, de la soie et du crin.

Cochenille de nopal. — Les espèces ou sortes commerciales de cochenille fine ou de nopal sont au nombre de quatre principales : des Canaries, de Honduras⁽¹⁾ (désignation commerciale), de Vera-Cruz et de Java.

Les cochenilles des Canaries et de Honduras sont les plus estimées ; elles sont aussi d'un prix plus élevé.

I. La cochenille des Canaries comprend trois espèces : la blanche, la noire et la grise. Elle est surtout expédiée en Angleterre et en Espagne. Elle s'exporte en sacs de 200 livres pour la blanche, qui est plus lourde et la plus estimée, et de 140 à 160 livres pour la noire et la grise, qui sont plus

(1) D'après le rapport de M. Dorenberg, consul de Belgique à Puebla (Mexique), la cochenille d'Oaxaca a toujours été la plus renommée.

légères. (La livre espagnole est de 460 grammes) : 1° la cochenille blanche est celle qui a été tuée au four ; 2° la cochenille noire est celle qui a été tuée en la frottant dans les sacs. On ajoute parfois un peu de vinaigre pour rendre le noir plus éclatant ; 3° la grise est celle qu'on appelle *madres* et qui est morte de sa mort naturelle après avoir reproduit et avoir été desséchée au soleil ; c'est la plus légère ; 4° la rose est la blanche dont quelques-unes ont été écrasées pour colorer les autres ; 5° l'écarlate est celle que l'on obtient en ajoutant quelques gouttes d'ammoniaque pendant qu'elles sont vivantes ; un peu de couleur s'épanche, on remue et l'on porte au four.

II. La cochenille de Honduras présente trois variétés : la noire, la grise et la rougeâtre. La noire ou *zaccatila* est noirâtre ou rouge-brun avec des traces blanchâtres ; la poudre en est d'un rouge cramoisi lorsqu'elle est sèche et devient plus foncée encore lorsqu'on la mouille ; c'est la plus estimée.

III. La cochenille de Vera-Cruz comprend aussi trois variétés : la *zaccatila*, la grise et la rougeâtre. Elle est expédiée en surons de 80 à 100 kilogrammes et enfermée dans une triple enveloppe de toile grise, cuir et nattes tressées.

IV. La cochenille de Java est en grains rougeâtres et expédiée dans de petites caisses de fer-blanc, de 40 à 60 kilogr. Elle est peu estimée.

Analyse.

D'après les analyses de Caventou et Pelletier, la cochenille contient comme principes immédiats : une matière colorante représentant les cinq dixièmes de son poids et désignée sous le nom de *Carmin* (carméine de Lœwig), une matière azotée insoluble dans l'alcool, squelette de l'animal, de la stéarine, un acide appelé acide coccinique ou carminique et quelques sels à base de potasse et de chaux.

La carmine — matière colorante de la cochenille — est d'un

rouge pourpre éclatant. Elle est fusible à $+50^{\circ}$, soluble dans l'eau, insoluble dans l'éther, inaltérable par l'air et la lumière. Les acides la dissolvent en avivant la couleur qui devient écarlate. Lœwig appelle carméine ce principe et donne le nom de carmine à un autre principe incolore, qui, dissous dans l'eau bouillante, se colore en rouge vif. Le rouge de la cochenille plongé dans une liqueur ammoniacale tire au violet et communique au liquide une teinte violette très vive.

Carmin. — La cochenille est souvent employée sous forme de carmin. On le prépare habituellement en versant dans la décoction aqueuse de la cochenille de l'alun et de la crème de tartre. On obtient aussi un dépôt pulvérulent d'un cramoisi éclatant, utilisé pour la peinture à l'aquarelle, pour la miniature, pour la coloration des fleurs artificielles, des bonbons et de certaines liqueurs. On le prépare aussi pour la peinture à l'huile. L'art de préparer le carmin a été inventé par un moine de Pise; le chimiste Homberg en fit connaître le premier la composition.

Laque carminée. — La laque carminée se prépare en faisant bouillir la cochenille des figuiers avec une solution alcaline faible et en ajoutant de l'alun dans la liqueur. Il se forme un précipité qui constitue la laque carminée.

Carmin en liqueur. — Le carmin en liqueur est une composition qu'on obtient en faisant une décoction, d'une partie de cochenille et autant de crème de tartre dans huit parties d'eau, puis en ajoutant encore une partie de crème de tartre et une partie d'alun et filtrant la liqueur. On falsifie souvent la cochenille: on y ajoute du talc, du sable, de la céruse, de la limaille de plomb ou de soudure des plombiers; on a imité aussi de fausses cochenilles avec des grabeaux de cochenille pulvérisée. Les fausses cochenilles se désagrègent dans l'eau, tandis que les vrais s'y gonflent. On apprécie la qualité d'une cochenille en faisant bouillir quelques décigrammes de cette substance pulvérisée dans une quantité d'eau pure. La quantité de chlore nécessaire pour décolorer

cet échantillon indique la qualité de la marchandise. La cochenille a toujours été très recherchée des teinturiers, mais son usage a beaucoup diminué et sa valeur a considérablement baissé depuis la découverte des principes de l'aniline et de la garance, qui, d'un prix beaucoup moins élevé, la remplacent en grande partie.

Principes remplaçant la cochenille.

Rouges organiques.

A. *Rouge de garance.* — Principes colorants : Alizarine, purpurine et acide purpuranique.

I. *Alizarine.* — Alizarine, nom commercial donné à la racine de la garance. Principe colorant de la garance d'un jaune rougeâtre, volatil, cristallisable, soluble dans l'alcool et l'éther. Elle est accompagnée de la purpurine ; elles reproduisent l'une et l'autre avec l'alun et les corps employés à la teinture les plus belles nuances de la garance.

II. *Purpurine.* — La purpurine se présente sous forme de cristaux rouges éclatants ou rouges foncés selon qu'elle est ou non hydratée, soluble dans l'alcool, l'éther, la benzine, plus à chaud qu'à froid.

III. *Acide purpuranique.* — Acide amidé dérivé de la purpurine, soluble en rouge violacé dans l'alcool bouillant. Il teint la laine et la soie sans le concours de mordants en rouge amarante et ne se fixe pas sur le coton mordancé. Le rouge garance ne se laisse pas altérer par des solutions contenant 3 à 4 p. c. d'acide chlorhydrique ou d'ammoniaque ; les liquides ne se colorent pas sensiblement. C'est le plus résistant des rouges organiques.

B. *Aniline* ⁽¹⁾. — L'aniline contient deux principes : 1° la fuchsine ou rouge aniline (rosaniline) ; 2° l'aniléine.

(1) L'aniléine s'obtient de la nitrobenzine soumise à l'action d'agents réducteurs tels que le sulfhydrate d'ammoniaque, l'acide acétique, la limaille de fer ou la fonte, l'arséniate de potasse, etc.

I. *Fuchsine*. — La fuchsine est d'un rouge vineux et s'obtient en soumettant l'aniline à l'action de sels oxydants, bichlorure ou tétrachlorure de carbone, du nitrate de mercure ou de sels arsénicaux, etc. A l'état de cristaux purs on lui donne le nom de rosaniline. L'arséniate de rosaniline est la fuchsine retenant de l'arsenic. La rosaniline colore en rose les fibres élastiques, ce que ne fait pas le carmin.

II. *Aniléine*. — L'aniléine s'obtient en traitant la fuchsine par l'alcool et un excès d'aniline ; la couleur varie du bleu d'azur au violet rouge, selon que ce mélange est chauffé pendant un temps plus ou moins long. Sa préparation occasionne parfois des intoxications arsénicales aux ouvriers. Le rouge d'aniline se décolore rapidement par le contact de l'ammoniaque, mais la couleur reparait par l'addition d'un acide ou par l'évaporation de l'alcali. Les rouges de garance et de cochenille ne se fixent sur les étoffes qu'au moyen de mordants à base d'alumine et d'étain. Le rouge d'aniline, au contraire, se fixe sur les étoffes sans aucun mordant.

La fuchsine est aussi appelée dans le commerce : azaléine, solférino, magenta, roséine, rosaniline, etc. ; elle a été découverte scientifiquement en 1843 par Hoffmann et industriellement en 1859, par Verguin et Renard frères, de Lyon. Pour l'obtenir de l'aniline, c'est l'acide arsénique qui a été reconnu le procédé le plus avantageux et qui, par suite, est généralement employé. Néanmoins, Coupier est parvenu à fabriquer le rouge d'aniline sans l'intervention de cette substance éminemment toxique. Hoffmann a trouvé que les diverses fuchsines ou rouges d'aniline sont des sels de rosaniline, lesquels sont remarquables par la beauté de leurs cristaux et par la facilité avec laquelle on les obtient. L'aniline du commerce, qui est un mélange d'aniline et de toluidine, peut seule produire le rouge d'aniline. La fuchsine de Renard et Franc est principalement du chlorhydrate de rosaniline. L'azaléine est de l'azotate de rosaniline. La roséine est de

l'acétate de rosaniline ; c'est le rouge d'aniline le plus employé en Angleterre.

Les sels de rosaniline produisent, en outre, une quantité considérable d'autres couleurs de teinture : ainsi le jaune d'aniline est un produit secondaire de la préparation du rouge d'aniline. Il en est de même du bleu et du violet ; c'est par les sels de rosaniline qu'on obtient le bleu de Paris, de Lyon, de Mulhouse, etc., les violets d'Hoffmann, de Paris, etc. On obtient de même le noir d'aniline, le gris, les verts, les bruns, les marrons, etc. Quoique l'aniline fût connue depuis longtemps, c'est de 1856 à 1866 seulement que ces différents produits de teinture furent découverts.

Au commencement de la culture de la cochenille, les prix en furent très élevés ; on vendait 10 francs et même 15 francs la livre de 460 grammes. En 1831, du reste, on en exportait seulement 8 livres ; en 1836, 6,000 livres. A partir de 1841, les quantités augmentent sensiblement ; 100,566 livres sont exportées cette année et 368,109 livres en 1851. De 1841 à 1848, les prix sont de 5 francs la livre ; en 1850, la France importait 309,040 kilogrammes de cochenille à 10 francs le kilogramme, dont la plus grande partie des îles Canaries. En 1856, l'exportation fut de 1,322,160 livres ; depuis 1860 jusqu'à 1879, l'exportation annuelle varie de 2 à 6 millions de livres et plus, et les prix sont de 5 francs à 2 fr. 50 c. la livre. A partir de 1879, la culture de la cochenille diminua progressivement chaque année aux Canaries, la livre de cochenille étant tombée à 90 centimes ou 1 franc en 1889 ; le bénéfice est maintenant extrêmement minime ou nul pour la culture. La grande période de production fut de 1860 à 1878. La cochenille fait alors presque entièrement le total de l'exportation des Canaries. Le chiffre de celle-ci étant en effet, à cette époque, de 22 à 23 millions, la cochenille y figure seule pour plus de 20 millions.

Ce fut l'ère de prospérité et de richesse des îles Canaries ; tout était sacrifié à la cochenille, les vignes, les palmiers,

toutes les essences d'arbres étaient enlevées pour faire place à cette culture, et toutes les parties rocheuses des îles étaient, au prix de n'importe quelle dépense, transformées en bonne terre. La cochenille était ainsi pour beaucoup la fortune, pour tous l'aisance et le bien-être. On voyait alors aux Canaries plus d'or que d'argent.

En 1859, la découverte de la fuchsine survint et de 1859 à 1866 toutes les teintures qu'on pouvait en tirer étaient connues, et c'est ce qui vint atteindre si cruellement la production canarienne. Cependant plusieurs années se passèrent sans que l'influence de ces découvertes fût trop sensible. Dès la découverte de la fuchsine, les prix de la cochenille avaient baissé ; néanmoins, l'exportation continua à devenir plus importante, les fabriques de fuchsine étant peu nombreuses ; c'est ainsi qu'en 1869, par exemple, l'exportation des îles Canaries étant de 21,134,762 francs, nous voyons l'exportation de la cochenille y figurer pour 19,749,824 francs ; la quantité exportée était de 60,770 quintaux (de 46 kilogrammes), soit 2,795,360 kilogrammes à 7 fr. 07 c. ou 6,076,869 livres à 3 fr. 25 c.

Cet état de prospérité dura plusieurs années encore, malgré la baisse progressive des prix, mais une circonstance fortuite vint porter un coup mortel à cette partie essentielle et capitale du revenu des Canaries en provoquant une extension rapide de la fabrication des produits d'aniline.

En 1879, en effet, au moment de la récolte principale de la cochenille, des pluies torrentielles survinrent tout à coup et exceptionnellement aux Canaries. On crut la récolte entièrement perdue. Cette nouvelle, portée en Angleterre, marché principal en Europe, provoqua une hausse subite et importante des prix de cochenille : de 3 francs la livre (de 460 grammes), les prix furent portés à Londres à 5 et 6 francs ; cependant on vit arriver ensuite sur le marché une quantité de cochenille aussi considérable que les années précédentes. La récolte n'était pas, en effet, perdue comme on l'avait

annoncé, mais seulement moindre, et, d'autre part, des producteurs qui avaient de la cochenille en réserve des années précédentes s'empressèrent de saisir cette occasion de hausse exceptionnelle pour envoyer sur le marché tout ce qu'ils avaient au magasin. La confiance étant dès ce moment perdue en Europe, des fabriques nombreuses des produits d'aniline furent de tous côtés décidées, et dès l'année économique 1880-81 nous voyons les prix de cochenille tomber à 2 francs la livre, et depuis lors les prix, comme la quantité exportée, suivent une progression descendante, à tel point que de 11,345,796 francs pour 2,594,486 kilogrammes exportés à 4 fr. 32 c. pendant l'année économique 1880-81, nous voyons en 1888 ces chiffres tomber à 2,394,579 francs pour 798,193 kilogrammes seulement exportés au prix de 3 francs le kilogramme.

A partir de 1880, la baisse de la cochenille est donc définitive et progressive, et à partir de cette époque aussi l'exportation diminue chaque année. La richesse des Canaries fut ainsi tout à coup profondément atteinte et le désastre atteignit les grandes comme les petites fortunes ; non seulement, en effet, les nopalleries établies ne rapportèrent plus suffisamment, mais tout le monde avait plus ou moins escompté l'avenir pour l'établissement de nouvelles nopalleries, et ces fortes dépenses n'ayant pu être payées, il s'ensuivit des pertes considérables.

Depuis lors, l'équilibre se rétablit peu à peu ; les nopalleries, aujourd'hui peu productives, sont remplacées d'abord par la culture de la vigne, qui, chaque année, prend plus d'extension ; par les céréales et le tabac, et surtout aussi par la culture des pommes de terre, tomates et oignons, dont l'exportation en Amérique et aux Antilles est considérable. Les pommes de terre et les tomates sont également envoyées comme primeurs en grande quantité en Europe, en janvier, février, mars, et sont, en ce moment, un des grands rapports de l'agriculture dans les parties sud des îles.

TABLEAU DES EXPORTATIONS ET PRIX DE COCHENILLE.

Exportation de la cochenille des Canaries depuis le commencement de sa culture jusqu'à 1889.

Quantité et prix.

Années.	Quantité en kilog.	Prix du kilo. Fr.	Quantité en livres.	Prix de la livre. Fr.	Totaux. Fr.
1831 . .	"	"	8	10 00	80
1832 . .	"	"	92	10 00	920
1833 . .	"	"	1,319	10 00	13,190
1834 . .	"	"	1,882	10 00	18,820
1835 . .	"	"	5,658	10 00	56,580
1836 . .	"	"	6,008	10 00	60,080
1837 . .	"	"	7,020	10 00	70,200
1838 . .	"	"	24,548	10 00	245,480
1839 . .	"	"	28,642	10 00	286,420
1840 . .	"	"	77,041	10 00	770,410
1841 . .	"	"	100,566	"	"
1842 . .	"	"	74,589	"	"
1843 . .	"	"	78,994	"	"
1844 . .	"	"	15,950	"	"
1845 . .	"	"	221,350	"	"
1846 . .	"	"	232,358	"	"
1847 . .	"	"	295,495	5 50	1,625,222
1848 . .	"	"	"	"	"
1849 . .	"	"	386,518	5 12	1,978,972
1850 . .	"	"	782,670	4 50	3,522,015
1851 . .	"	"	368,109	4 12	1,516,609
1852 . .	"	"	806,254	5 37	4,329,583
1853 . .	"	"	790,524	4 12	3,256,958
1854 . .	"	"	864,345	4 37	3,777,087
1855 . .	"	"	1,135,912	4 12	4,779,957
1856 . .	"	"	1,501,611	4 37	6,562,040
1857 . .	"	"	"	4 43	"
1858 . .	"	"	"	4 37	"
1859 . .	"	"	"	4 12	"
1860 . .	1,150,800	7 87	2,500,00	3 62	9,050,000

De 1860 à 1870 la quantité de cochenille exportée augmente graduellement et les prix se maintiennent au même taux.

Quantité et prix (de Las Palmas).

Années.	Quantité en kilog.	Prix du kilo. Fr.	Quantité en livres.	Prix de la livre. Fr.	Totaux. Fr.
1861 . .	"	"	"	3 58	"
1862 . .	"	"	"	3 12	"
1863 . .	"	"	"	3 75	"
1864 . .	"	"	"	4 37	"
1865 . .	"	"	"	4 25	"
1866 . .	"	"	"	4 25	"
1867 . .	"	"	"	4 06	"
1868 . .	"	"	"	3 62	"
1869 . .	2,795,749	7 07	6,076,869	3 25	19,749,824

De 1869 à 1879 la quantité exportée diminue peu à peu et les prix baissent également. Ils sont de 3 fr. 16 c. en 1870 et de 2 fr. 45 c. en 1877-1878.

*Quantité exportée et prix pendant les années économiques
1876-1877 à 1881-1882.*

Années.	Quantité en kilog.	Prix du kil. Fr.	Quantité en livres.	Prix de la livre. Fr.	Totaux. Fr.
1876-1877. .	1,877,749	6 20	4,084,238	2 85	11,640,080
1877-1878. .	2,615,570	5 50	5,686,023	2 45	13,930,756
1878-1879. .	2,294,527	5 50	5,275,059	2 45	12,923,894
1879-1880. .	1,975,615	7 87	4,294,818	3 62	15,506,938
1880-1881. .	2,594,486	4 54	5,640,188	2 11	11,800,796
1881-1882. .	2,420,158	3 45	4,840,262	1 75	8,470,553

De 1881 à 1889 l'exportation est progressivement moindre et les prix moins élevés.

Exportation de 1886 à 1889.

Années.	Quantité en kilog.	Prix du kilo. Fr.	Quantité en livres.	Prix de la livre. Fr.	Totaux. Fr.
1886 . .	1,078,890	3 50	2,330,947	1 62	3,776,124
1887 . .	997,897	2 95	2,169,341	1 35	2,943,796
1888 . .	798,193	3 00	1,735,200	1 38	2,394,579

*Prix de la cochenille au marché de Sainte-Croix de Ténériffe,
de 1860 à 1890.*

Années.	Prix.	Années.	Prix.
1860. . . .	3.50 à 3.75	1876. . . .	2.50 à 2.75
1861. . . .	3.00 à 3.25	1877. . . .	2.00 à 2.25
1862. . . .	2.50 à 2.75	1878. . . .	2.25 à 2.50
1863. . . .	3.50 à 3.75	1879. . . .	2.50 à 2.75
1864. . . .	3.50 à 3.75	1880. . . .	2.00 à 3.50
1865. . . .	3.50	1881. . . .	1.75 à 2.00
1866. . . .	3.50	1882. . . .	0.75 à 1.00
1867. . . .	3.50	1883. . . .	0.75 à 1.00
1868. . . .	3.25 à 3.50	1884. . . .	1.00 à 1.25
1869. . . .	3.00 à 3.25	1885. . . .	1.00 à 1.25
1870. . . .	2.75 à 3.00	1886. . . .	1.00 à 1.25
1871. . . .	2.50 à 2.75	1887. . . .	0.75 à 1.00
1872. . . .	2.50 à 2.75	1888. . . .	0.75 à 1.00
1873. . . .	2.50 à 2.75	1889. . . .	0.75 à 1.00
1874. . . .	2.25 à 2.50	1890. . . .	0.94 à 1.00
1875. . . .	2.00 à 2.25		

Prix de Liverpool, janvier 1890 : 1 fr. 37 c. à 1 fr. 62 c. cochenille grise ;
1 fr. 10 c. à 1 fr. 57 c. la noire.

Orseille ⁽¹⁾.

L'orseille, qui fit donner aux îles Lanzarote et de Fuerteventura le nom « d'îles de la pourpre » et qui y amenait les bateaux des Phéniciens, s'exporte aujourd'hui en quantité insignifiante : 19,113 kilogrammes, à 1 franc le kilogramme,

(1) L'orseille, que l'on croit être la pourpre des anciens, donne une teinture *rouge-violet*. Sa préparation fut longtemps un mystère. Les premiers seigneurs des Canaries s'en réservaient le monopole ; plus tard ce droit tomba en désuétude, les rois d'Espagne mirent la culture de l'orseille en régie. Aujourd'hui la récolte en est libre. La vente des *pastilles d'orseille* était l'objet d'un grand commerce à Anvers au XVI^e siècle et contribua à fonder la grande fortune de la famille Van Dale, qui avait acquis l'île de Palmas et y établit une colonie flamande.

(N. de la Rédact.)

en 1888. L'orseille est un lichen duquel il y a deux espèces : l'une maritime, l'autre terrestre ; la maritime croit sur les rochers au bord de la mer aux îles Graciosa, Lanzarote et Fuerteventura, c'est la *Rocella tinctoria* (herbe des Canaries), petit arbrisseau de 3 à 8 centimètres donnant de petits rameaux très durs ; les bruns à petits points blancs doivent être préférés. C'est l'orseille perlée ; elle s'expédie en balles.



TOWNSHIP

UNITÉ AGRAIRE EN USAGE

AUX ÉTATS-UNIS.

Indépendamment de l'*acre* (0,4046 hectare) qui sert de base et d'unité aux mesures agraires, l'usage et la pratique coloniale ont introduit aux États-Unis une unité spéciale, employée dans la confection des plans cadastraux, nommée *township* (territoire urbain), fort peu connue en Europe et qui me paraît mériter de fixer l'attention.

On sait qu'une loi, qui prit naissance au Texas, puis se développa en Géorgie, à New-York, dans le Vermont, et, depuis 1862, est devenue générale dans l'Union, assure à tout citoyen la propriété inviolable du territoire nécessaire à la subsistance de sa famille ⁽¹⁾. En vertu de ce *droit au foyer*, (*homestead*) il est alloué à tout citoyen américain majeur la faculté de faire choix de 160 acres (soit environ 64 hectares) de territoire inoccupé, sous condition de le mettre en culture ; toutefois, à défaut de ressources suffisantes, il peut se borner à ne

(1) L'application d'un semblable système (*Heimstättenrecht*), protecteur des pauvres, est en ce moment très recommandé en Allemagne, par un parti puissant, en tête duquel figure le feld-maréchal comte de Moltke.

prendre que la moitié ou le quart de cette superficie, soit 80 ou 40 acres (32 ou 16 hectares).

Le choix de ces concessions fut d'abord laissé à l'arbitraire, mais l'expérience démontra que de petites fermes isolées, placées au hasard au milieu de vastes territoires vierges, tels que les prairies de l'ouest, avaient pour résultat de créer des entraves à la colonisation, bien plus favorable lorsqu'elle est faite par des communautés plus considérables. Le propriétaire d'un petit bien rural enclavé dans une vaste concession, suscite aux occupants de celle-ci des ennuis sans nombre, sous les prétextes les plus futiles, provoque des procès et le mal est surtout déplorable lorsque la communauté arrive à une prospérité suffisante pour fonder une ville. C'est ainsi qu'à New-York une grande partie du sol de la ville appartient encore aux héritiers des familles hollandaises qui vinrent primitivement s'y établir et l'avaient acquis des sauvages, et que le respect de ce droit de propriété cause des entraves considérables dans tous les travaux publics que l'on projette. Pour parer à ces inconvénients, on a imaginé aux États-Unis un système de division cadastrale du sol, basée sur le principe de la grande propriété. Les communautés ont le privilège du choix de grands terrains, avant de les livrer morcelés aux petits concessionnaires. Ce système favorise l'association des individus isolés, qui unissent leurs efforts dans un intérêt commun et bénéficient ainsi du choix des terrains les plus favorables.

La division de ces grandes propriétés ou *township*, a été l'objet d'une étude sérieuse et donne au territoire des États-Unis une forme en quelque sorte géométrique ou géographique, que l'on observe sur les cartes de détails des provinces.

Tous les voyageurs constatent que les habitations des peuples les plus sauvages sont généralement circulaires. Les *zériba* du Haut-Nil, par exemple, sont des huttes circulaires n'ayant d'autre ouverture que la porte d'entrée, entourées d'un parc à bestiaux également clos d'une palissade ou d'une haie d'épine,

tracée en cercle ; le même fait se retrouve chez les Lapons. Il indique chez l'homme une remarquable intuition des lois de la géométrie. La science démontre en effet que *le cercle est la figure qui, à égal périmètre, renferme la surface maximum*. En construisant sa demeure, son camp, sous une forme arrondie, le sauvage arrive d'instinct à lui donner la plus grande surface possible, tout en économisant le travail dans la construction de son enveloppe, et en outre, en assure la sécurité, par la moindre étendue du périmètre à garder et à défendre contre son ennemi (1).

C'est ce principe que nous retrouvons encore chez les Gaulois, dont les camps étaient construits de forme circulaire et qui persiste au moyen âge dans le tracé des châteaux défendus par des *tours* de même forme, protégées en avant par des *bailles* concentriques dans lesquelles vinrent se fonder un grand nombre de villes, peuplées des vassaux du seigneur.

Si la forme circulaire est favorable pour une habitation isolée, elle l'est beaucoup moins pour un groupe d'habitations. Le groupement en bourgade d'une série de huttes circulaires entraîne de grandes pertes d'espace, que l'on évite par la forme rectangulaire, susceptible d'accoler les habitations les unes aux autres, réservant même entre elles des rues pour y donner entrée et assurer la circulation d'air (2). Le rassemblement des individus en tribus répond à un état de civilisation plus avancé, et a constamment pour résultat l'adoption d'habitations rectangulaires.

Les camps romains, construits, dit-on, sur le plan de la *Roma quadrata* de Romulus, avec leurs rues parfaitement orientées, se transformant en établissements permanents, donnent naissance,

(1) Le pourtour d'une habitation carrée de 3 mètres de côté et de 9 mètres carrés de surface est de 12 mètres courants ; celui d'une habitation circulaire de même superficie est de 10^m64 courants, soit environ 11/12 du premier.

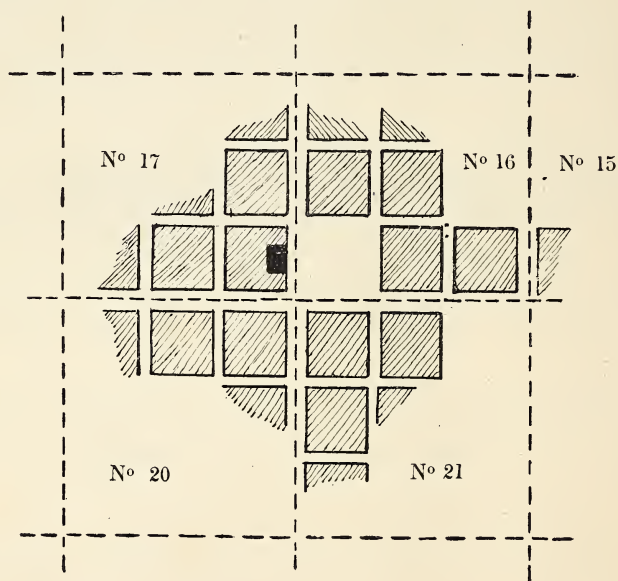
(2) Par l'emploi d'habitations rectangulaires accolées on évite une perte de terrain qui entre les habitations circulaires contiguës s'élèverait à 1/3 environ de leur superficie totale.

dans la Gaule, à des villes quadrangulaires, dont nous trouvons encore l'exemple à Tongres. Cette forme économique paraît naturelle, car on la retrouve dans les contrées les plus diverses ; Pékin est construit sur ce plan.

Tous les auteurs, Albert Dürer entre autres, qui se sont occupés de régler l'ordonnance des villes, adoptent le type régulier rectangulaire. Les villes telles que Turin et Manheim, reconstruites à une époque moderne, sont tracées sur ce plan. Rarement on rencontre une disposition différente, comme à Carlsruhe, où l'on a adopté un tracé en éventail rayonnant du palais ducal.

La forme quadrangulaire est à peu près générale dans les villes nouvelles des États Unis.

FIG. 1.



Elle a évidemment donné naissance à l'unité cadastrale communale, le *township*.

N

6	5	4	3	2	1
7	8	9			12
18	17	16	15		13
19	20	21			24
30					25
31	32				36

S

O

E

Fig. 2.

Le territoire correspondant à l'unité dite *township* est un carré de 6 milles (environ 9,6 kilomètres), dont les côtés sont exactement orientés suivant les méridiens et les parallèles. Il est divisé en 36 sections carrées d'un mille de côté (1,6 kilom.), ayant, par conséquent, une superficie de 640 acres (environ 256 hectares). Ces sections régulièrement numérotées forment la part de concession dévolue à un ménage composé de quatre adultes. Elles peuvent se diviser en quatre parts de 160 acres (64 hectares) formant le lot d'un individu isolé, ou encore par 1/8 ou 1/16 correspondant à 80 ou 40 acres (32 ou 16 hectares) pour les individus moins fortunés.

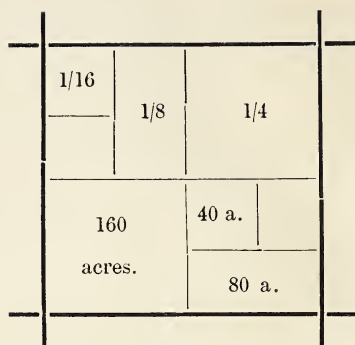


Fig. 3.

Par son étendue, le *township* convient donc pour la colonisation d'une communauté d'individus dont la population varie de $4 \times 36 = 144$ à $16 \times 36 = 576$ adultes.

Cette division de terrain se prête parfaitement à la formation d'un village dans une colonie prospère, lorsque les habitations tendent à se grouper autour de la demeure d'un habitant influent, d'un magasin, d'une auberge, d'une école ou d'une église. Il est facile d'y découper, ainsi qu'on le voit fig. 1, des parcelles de terrain à bâtir, que le propriétaire rétrocède aux acquéreurs.

H. W.



LES PHÉNOMÈNES VOLCANIQUES

EN EUROPE.

par le R. P. DE HERT, membre adhérent.

Parmi les multiples phénomènes produits sans cesse autour de nous par le jeu des forces naturelles, il n'y en a pas, je pense, de plus imposants ni de plus terribles tout à la fois, que les éruptions volcaniques. Les détails que nous en trouvons dans les journaux et les revues nous remplissent d'étonnement et de stupeur, un sentiment d'effroi s'empare de nous quand nous songeons à la ruine et à la dévastation répandues par elles en quelques instants sur toute une contrée, et nous faisons un vain appel à l'imagination pour retracer dans notre esprit le saisissant tableau de ces phénomènes grandioses.

Mais n'est-il pas vrai qu'en parcourant le récit de ces convulsions, pendant lesquelles un torrent de feu échappé des entrailles de la terre transforme un pays fertile en un désert aride, n'est-il pas vrai, dis-je, que nous sommes portés à leur attribuer un caractère de rareté exceptionnel, et à supposer que ces explosions se produisent seulement de temps à autre et dans des régions fort éloignées ? Parce que dans notre vieille Europe nous sommes très rarement témoins

d'une activité volcanique intense, ne pensons-nous pas que cette partie du monde est à peu près dépourvue, fort heureusement, d'appareils établissant une communication permanente ou temporaire entre la surface de la croûte et les matières fondues de l'intérieur ?

Il n'en est pourtant pas ainsi : ces phénomènes sont fréquents, même sur quelques points du globe ils sont continuels et nous n'avons pas besoin de quitter le sol européen pour rencontrer tous les types et toutes les manifestations possibles des montagnes ignivômes. Volcans actifs et éteints, subaériens et sous-marins, continentaux et insulaires, permanents et intermittents, chaque genre y est représenté.

Si l'on compare toutefois les bouches volcaniques européennes, encore actives de nos jours, à celles qui depuis des siècles ne donnent plus aucun signe de vitalité, on voit que ces phénomènes y ont singulièrement diminué, ils ont même disparu de plusieurs régions, ne laissant comme témoins de leur activité primitive qu'une excavation changée plus tard en lac et quelques sources thermales et émanations gazeuses.

Les volcans de l'Europe sont-ils nombreux ? Oui, et beaucoup plus nombreux que ne l'enseignent les manuels de géographie. L'Islande, encore imparfaitement connue, en contient au moins une trentaine ; plus de quarante volcans éteints sont situés en Auvergne sur la crête de deux chaînes de montagnes parallèles ; sur le plateau du Velay on rencontre plus de cent cinquante cônes, et une soixantaine de cratères se sont ouverts dans les monts Dome.

En conservant rigoureusement au mot volcan sa signification communément reçue et ne l'étendant pas à chacun de ces cônes et cratères indistinctement, on peut évaluer le nombre des volcans européens, tant actifs qu'éteints, à un minimum de trois à quatre cents.

Les incertitudes qui règnent encore au sujet de certaines montagnes d'Islande et de quelques autres endroits ne permettent guère de donner à ce chiffre une précision plus grande.

Tous les foyers d'activité interne en Europe sont concentrés dans sa partie occidentale et principalement dans le sud, de telle sorte qu'en traçant sur un globe terrestre un arc de cercle ayant son centre à la ville d'Arkhangel, et comme rayon la distance rectiligne des bords de la mer Blanche jusqu'à Berlin, on décrit un secteur complètement dépourvu de toute ouverture pouvant encore livrer passage aux matières incandescentes internes. La Suède, la Norvège, le Danemark, la Hollande, la Belgique, le nord de la France, la Suisse, toute l'Allemagne septentrionale, la Russie, à l'exception du Caucase, et presque tous les États balkaniques n'ont jamais été le théâtre d'un phénomène volcanique.

Est-ce à dire que dans ces contrées on ne rencontre de roche éruptive d'aucun genre ? Assurément non, car on en trouve de fort remarquables, occupant quelquefois une grande superficie. Pour ne citer que la Belgique, tout le monde connaît la diorite (porphyrite quartzifère) de Quenast et de Lessines, généralement employée pour le pavage de nos rues. C'est une roche venue des profondeurs de notre planète et qui, après avoir traversé les schistes cambriens et siluriens, s'est épanchée à la surface de ces derniers.

Rappelons à ce propos la différence qu'il y a lieu d'établir entre un phénomène éruptif et un phénomène volcanique : par le premier on entend l'ascension de la matière incandescente et son épanchement soit à la surface, soit entre deux couches sédimentaires, indépendamment de la façon dont l'émission se fait. L'épithète volcanique a généralement un sens plus restreint (c'est celui dans lequel nous l'employons), c'est-à-dire celui d'une émission subaérienne avec projection violente de matières ignées.

Dans plusieurs contrées, par exemple sur la côte occidentale de l'Amérique du Sud, au Kamtschatka, dans les îles de la Sonde, etc., on constate aisément que les volcans sont répartis suivant certaines directions et que leur groupement présente une orientation nettement accusée. Or le caractère propre aux phénomènes ignés ne permet pas de supposer sous chaque bouche

un lac ou un réservoir de lave distinct ; il doit y avoir une source commune, point de départ de l'ascension de la matière incandescente. En outre dans l'écorce enveloppant cette dernière, il existe des parties faibles, crevasses et déchirures, dont quelques-unes, perçant de part en part la croûte solide du globe, livrent à certains endroits passage aux produits internes et donnent ainsi naissance aux bouches volcaniques.

Par conséquent celles-ci ne sont pas orientées d'une manière fortuite, mais elles jalonnent une ligne correspondant à une cassure intérieure.

Cet alignement, à la vérité, n'est pas toujours très apparent : c'est le cas en Europe. A première vue, les volcans paraissent n'y avoir aucun rapport de situation les uns avec les autres ; néanmoins il me semble qu'on peut les classer tous, à l'exception peut-être de l'un ou l'autre de nature douteuse, dans sept directions distinctes dont cinq renferment encore des orifices actifs.

Deux d'entre elles se croisent dans les profondeurs du sol de l'Islande, l'une courant du sud-ouest au nord-est, l'autre du sud au nord, et à leur point d'intersection se dressent beaucoup de volcans. Il est impossible d'en évaluer le nombre, mais le chiffre 29 habituellement cité est certainement beaucoup en dessous de la vérité. Dans cette île, d'innombrables courants de lave, puissants parfois de plus de 100 mètres, sont à certains endroits cachés sous les glaciers, dans d'autres ils sont étalés largement et forment de véritables déserts d'un aspect tout à la fois effrayant et imposant. Telle est la solitude de l'Odadahraun, entre le Vatna-Jökull et les rivières Jökullsa et Skjalfandafljot, entièrement recouverte de lave sur une étendue de plus de 3,400 kilomètres carrés, égale à celle de la Flandre orientale.

Les forces emprisonnées dans l'intérieur de notre planète semblent avoir pu en Islande se frayer un chemin avec une facilité étonnante, au point qu'elles se sont rarement servi plus d'une fois de la même cheminée volcanique. Il y a donc peu de montagnes élevées, produites par l'accumulation des

matières rejetées, tandis que les cratères y bordent les crevasses comme des perles, et chaque crevasse, de même que chaque cône, semble n'avoir eu qu'une période d'activité.

« Les roches basaltiques et les tufs siliceux, dit M. Jules Leclercq dans son ouvrage si intéressant sur l'Islande ⁽¹⁾, s'y sont formés sous la mer ; les basaltes qui surgirent les premiers, probablement vers la fin de l'époque tertiaire, servent de base à l'édifice. Les tufs siliceux apparurent à l'époque suivante, pendant la période glaciaire, puis les laves inondèrent les trachytes qui suivent la direction des lignes d'activité volcanique où des milliers de cratères ont dû travailler pendant une période dont il serait impossible de préciser les limites. »

Durant le cours de ses explorations scientifiques en Islande, un géologue danois, le Dr Thoroddsen, est parvenu à classer tous les volcans de cette île en huit groupes distincts, sièges d'éruptions depuis le commencement de la période historique. Trois, plus quelques petites îles sur la côte méridionale, appartiennent à la première direction, ce sont : 1^o le groupe de l'Hécla, entouré de courants de lave d'une superficie de 680 kilomètres carrés ; on y connaît 18 éruptions ; 2^o la presqu'île de Reykjaness, prolongement de l'Hécla, avec deux autres volcans, où six éruptions se sont produites ; 3^o le groupe de Varmardalr, le plus célèbre de tous, car c'est là qu'eut lieu l'horrible éruption de 1783, attribuée par erreur au Skaptar, et pendant laquelle une série de cratères surgirent le long d'une crevasse de 15 kilomètres de longueur. Il faut y ajouter les îles Westmanneyar, couvertes de cônes et de débris volcaniques.

La seconde direction comprend quatre groupes, savoir : 1^o celui de Snæfellsness, sur l'activité duquel on a fort peu de détails ; 2^o celui du Katla, comprenant un certain nombre de volcans qui se distinguent par l'absence d'émissions laviques pendant leurs paroxysmes, les seules matières rejetées sont

(1) *La Terre de glace.*

des pierres et des cendres, et dans certaines circonstances favorables, ces dernières ont été emportées par les courants aériens jusqu'en Norwège à 1,900 milles de distance (mars 1883) ; 3^o le groupe d'Odadahraun ; outre le Kverkfjall, il embrasse encore une série de volcans entourant la vallée de l'Askja et qui furent en éruption en 1875 en même temps qu'un ensemble de cratères situés plus au nord et ouverts au milieu de prairies ; 4^o le Myvatn, comprenant le lac de ce nom ou lac des Mouches, entouré de cratères et de puissantes couches de lave ; on y rencontre de plus le Leirhnukr, le Krafla, le Bjarnaflag et quelques autres situés sur une ligne droite au sud du Leirhnukr.

Le huitième groupe, le Vatna Jökull, se trouve à l'intersection des deux directions ; il renferme plusieurs volcans presque entièrement recouverts par des glaciers, entre autres l'Oröfa dont l'éruption de 1349 dévasta toute la contrée.

L'absence de dépôts sédimentaires en Islande ne permet pas de préciser l'époque à laquelle les matières fondues commencèrent à se frayer un chemin dans cette contrée ; il est probable néanmoins que les premières éruptions datent de la fin de la période tertiaire ou du commencement de la période quaternaire. Celles que l'histoire a enregistrées ont été nombreuses et ont atteint souvent un rare degré de violence. Quelques détails sur la plus terrible, celle de 1783, permettront d'en mieux juger.

Elle débuta par l'éruption d'un volcan sous-marin près du cap Reykjaness et par la formation d'une île temporaire, baptisée du nom de Nyö ou nouvelle île. Le 11 juin les cratères du groupe de Varmardalr commencèrent à rejeter de la fumée et des cendres en une colonne aperçue à 34 milles de distance, qui ne tarda pas à disparaître pour faire place à un vrai déluge de lave. Roulant en bas des collines la matière ignée se jeta d'abord dans la rivière Skaptar, en vaporisant l'eau, et parvint même à en remplir le lit, profond à certains endroits de 160 à 190 mètres et large de soixante ;

bien plus, se répandant par dessus les bords de ce précipice, elle couvrit le terrain environnant et se déversa dans un lac qu'elle combla entièrement. Une coulée plus ancienne sur laquelle elle s'était épanchée, avait été partiellement fondue et entraînée. Sept jours plus tard, un second fleuve de feu s'écoula des cratères, barra le chemin à plusieurs tributaires de la Skaptar et força leurs eaux à déborder et à inonder le pays ; après un cours des plus capricieux, elle arriva enfin à une vallée d'une quarantaine de mètres de profondeur et s'y précipita avec une impétuosité indescriptible : grandiose cataracte de feu dont nos plus belles chutes d'eau ne sauraient donner une idée.

Stephenson, ambtman d'Indreholm, chargé par le roi de Danemark de se rendre compte de l'étendue du désastre, découvrit des lacs de lave larges de 4,055 milles et atteignant 30 m. de profondeur, dans certains endroits la puissance des coulées montait à près de 180 mètres. Vingt villages n'étaient plus que des monceaux de ruines, tandis qu'un cinquième des habitants, 9,240 sur 48,900 formant à ce moment la population de l'Islande, y avaient trouvé la mort. Les survivants avaient encore perdu presque tout leur bétail, leur principale ressource : les bêtes à cornes, les moutons, les chevaux avaient succombé par milliers. La famine et des maladies épidémiques suivirent l'éruption à bref délai et ce ne fut qu'un demi-siècle plus tard que l'Islande put se relever des suites de ce désastre.

Une distance de trois à quatre cents kilomètres sépare probablement le second alignement dont nous venons de parler, d'une autre direction volcanique, coïncidant sensiblement avec le 10° méridien à l'ouest de Paris. Il existe en effet depuis le 73° parallèle jusqu'en Irlande une série de volcans situés dans l'île Jean Mayen, les Feroë, les Hébrides, d'autres îles de la côte occidentale d'Ecosse et le comté d'Antrim ; à l'exception de la première île, elles ne renferment que des volcans éteints.

D'après les travaux des géologues anglais, l'activité volcanique se serait manifestée à peu près à la même époque dans toutes

ces îles, et serait également contemporaine des premiers phénomènes d'Islande.

L'île Jean Mayen, au delà du cercle polaire, renferme un volcan actif, le Beerenberg, dont un cône latéral, nommé l'Esk, était en éruption en 1817 au moment de sa découverte par Scoresby ; à 7 kilomètres au large se trouve une autre bouche éruptive dans l'île des Oiseaux (Birds-island).

Cinq grands cônes existent dans les îles septentrionales du groupe des Hébrides, et plus bas à l'entrée du canal Calédonien se dresse l'imposante masse du volcan de Mull, supérieur en dimensions aux volcans siciliens.

Il s'est produit dans ces divers foyers deux périodes d'activité : la plus récente, séparée de la première par une longue époque de calme, a été marquée par l'apparition d'une infinité de petits cônes semblables à ceux de la France, et de ces événements oblitérés maintenant et couverts par la matière ignée solidifiée proviennent les larges plateaux basaltiques de ces parages. C'est à la division prismatique de ces coulées, effet de leur refroidissement, que les merveilles de la grotte de Fingal et de la chaussée des Géants doivent leur existence.

Pendant que la dernière série des terrains tertiaires se déposait au fond des mers, les régions de l'Allemagne moyenne étaient en proie à un travail interne de grande intensité : il donna d'abord lieu à d'abondants épanchements de basalte, édifia dans la suite plusieurs cônes phonolithiques et se transforma enfin en véritables éruptions volcaniques. Le siège de ces phénomènes s'étendait depuis le pays rhénan jusqu'en Bohême, mais ce n'est qu'aux deux extrémités de cette ligne que se produisaient les éruptions, à l'ouest dans les deux groupes de l'Eifel et de Laach, à l'est sur quelques montagnes plus petites et isolées de Bohême, de Moravie et de Hongrie.

Entre ces deux régions le sol est recouvert de nombreuses nappes de basalte et de trachyte et sur toute cette étendue coulent un grand nombre de sources thermales ou acidulées ; c'est même dans cette région que se trouvent Ems, Kissingen,

Carlsbad, Toplitz et les bains les plus renommés de l'Allemagne.

Le groupe de l'Eifel contient plus de trente volcans bien conservés ; simples quant à leur forme et à leurs produits, ils paraissent n'avoir été chacun le siège que d'une seule et unique éruption, qui pour quelques-uns s'est bornée à une projection de scories.

Dans le groupe de Laach, sur une étendue de 200 kilomètres carrés, on compte au delà de quarante volcans, dont quelques-uns, il est vrai, sont petits et insignifiants. Ici encore tous n'ont pas rejeté de lave, par contre il en est où le phénomène s'est renouvelé à différentes reprises. C'est également dans ce groupe que sont situés les célèbres cratères-lacs ou *maare*, cavités très régulières, produites par l'explosion d'une grande quantité de vapeurs et de gaz accumulés dans les profondeurs ; ces lacs dont le principal, celui de Laach, a neuf kilomètres carrés de superficie, sont nombreux dans cette partie de l'Allemagne, et présentent un grand intérêt, car « nulle part, dit M. Fuchs, on n'a rencontré parmi les produits rejetés par les volcans, une variété aussi considérable de roches méritant une étude très approfondie. »

L'autre extrémité de cette direction volcanique de l'Europe centrale est marquée par l'emplacement de quelques cônes ne présentant aucun intérêt particulier, savoir : un près d'Andernacht en Saxe ; un autre, le Hohentwiet, dans le grand-duché de Bade ; un près d'Orgiof (Moravie) ; trois : le Rautenberg, le Kohlerberg et le Messendorf, sur les frontières de la Silésie autrichienne ; un en Hongrie dans les monts Bakony et quelques-uns dans le Mittelgebirge au nord-est de Prague.

Les trois derniers alignements éruptifs présentent dans l'Europe méridionale une disposition géométrique remarquable : ils affectent dans leur ensemble la forme d'un triangle à base prolongée dans l'un et l'autre sens, enveloppant la Méditerranée comme d'une chaîne et n'offrant qu'une seule solution de conti-

nuité, savoir depuis la Toscane jusqu'au Plateau Central de la France.

Les phénomènes volcaniques se sont manifestés sur toute l'étendue de ces trois directions ; aussi l'on y voit échelonnés un grand nombre de cônes, sauf sur la partie occidentale de la base, mais par contre à cet endroit le travail des forces souterraines se traduit encore de nos jours par de fréquentes vibrations dont l'origine est de nature volcanique : tout le monde sait en effet combien l'Algérie et le sud de l'Espagne sont éprouvés par les tremblements de terre.

Le centre de la surface ainsi délimitée est percé d'une ouverture sur les bords de laquelle plusieurs volcans se sont édifiés en un groupe isolé dans le nord-ouest et sur la rive orientale de la Sardaigne. Mais c'est dans les angles, lieux d'intersection où l'activité de deux lignes s'est rencontrée et renforcée, que se trouvent les ouvertures les plus remarquables par lesquelles les matières du noyau central sont arrivées au jour, et notamment l'angle du sud-est ainsi que le prolongement oriental de la base renferment les principaux volcans actuellement en activité ; leur nombre, il est vrai, n'est pas considérable et ils sont loin d'atteindre les proportions des montagnes géantes de l'Amérique centrale et méridionale.

Le sommet du triangle est occupé par le Plateau Central de la France, vaste montagne granitique tronquée, dont les flancs sont recouverts par d'épaisses couches de terrains sédimentaires.

En quatre points différents de ce plateau les matières fluides internes se sont précédemment ouvert un chemin vers la surface, se sont : le Cantal, le Mont Dore, l'Auvergne, le Velay et le Vivarais. Pendant une première époque d'éruptions, coïncidant avec le dépôt des terrains miocènes, des roches basaltiques ont apparu d'abord, et après elles diverses variétés d'andésites ont été poussées au jour. Plus tard, après une période de calme, lorsque les assises pliocènes se déposaient et que les Alpes avaient déjà acquis leur relief, le basalte

a apparu une seconde fois et s'est mis à couler avec une telle abondance qu'il a causé une véritable inondation, s'épanchant sur une immense étendue de terrain en fleuves de feu d'une longueur de vingt kilomètres sur 25 à 50 mètres de puissance. Enfin à l'époque quaternaire, le volcan du Tartaret, situé dans le massif du Mont Dore et les nombreux cratères ou Puys d'Auvergne ainsi que les bouches du Velay et du Vivarais ont eu une dernière phase volcanique intense.

Sur le plateau de l'Auvergne, plus de 40 volcans sont alignés en deux chaînes parallèles courant du sud au nord, dont l'une sur une distance de huit lieues. Les plus importants sont le Puy de Parion et le Puy de Dôme ; le premier possède un cratère ayant 930 mètres de pourtour, l'autre s'élève jusqu'à 300 mètres au-dessus de la plaine et est couronné par deux cratères confondus partiellement, d'où s'est échappée une magnifique coulée de lave.

Parmi les cratères du Velay et du Vivarais nous mentionnerons spécialement le Mont Denise, près de la ville du Puy. Ce volcan paraît avoir été le dernier en éruption sur le sol de la France et même l'homme aurait encore été témoin de son activité, puisqu'on a retrouvé près de la montagne, des ossements humains enfouis dans une brèche volcanique recouverte de scories.

La direction dont le Plateau Central forme le point de départ, descend vers le sud-sud-est le long des côtes de l'Espagne, et passe par une série de montagnes volcaniques qui dans leurs paroxysmes ont rejeté des produits à peu près identiques. Les premières de ces montagnes par ordre de situation sont celles du département de l'Hérault à proximité de la Méditerranée, moins nombreuses que celles de l'Auvergne, mais non moins remarquables par la quantité et la nature des matières projetées. Deux coulées de basalte, provenant du cratère de Saint-Loup, ont atteint la mer et y ont formé le cap d'Agde.

Plus bas nous rencontrons en Catalogne quatorze volcans

dispersés aux environs d'Olot sur un espace de 800 kilomètres carrés ; ils sont bien conservés, et par leur forme et leur lave en majeure partie basaltique, ils rappellent assez bien les volcans français, d'où l'on croit pouvoir conclure qu'ils datent de la même période, c'est-à-dire probablement de la fin des temps quaternaires.

Viennent ensuite les îles volcaniques de Columbretes, les cônes d'un promontoire voisin de Mungo (Valence), quelques orifices percés sur le bord de l'ancien lac de la Manche dans le Campo de la Calatrava, plusieurs cônes près de Carthagène et enfin le massif éruptif du cap de Gata dans l'Andalousie.

Revenons à présent à notre point de départ, le Plateau Central, et dirigeons-nous vers le sud-est : jusqu'en Toscane nous ne trouvons aucun siège de phénomènes ignés. Cependant la partie septentrionale de l'Italie n'est pas restée exempte de bouleversements causés par la réaction du feu central : des coulées basaltiques aux environs du lac de Garde, des cratères dans les monts Berici, près de Vicence, ainsi que dans la chaîne Enganéenne, près de Padoue, en sont la preuve, mais ils constituent un centre éruptif isolé et d'ailleurs peu important.

Ce n'est qu'au-delà des Apennins que commence la série des volcans italiens formant le côté oriental du triangle méditerranéen. En suivant la chaîne de montagnes qui du nord au sud traverse la péninsule, il est aisé de s'apercevoir que toutes les véritables bouches éruptives, à l'exception d'une seule, se dressent du même côté de la ligne de faite, c'est-à-dire sur le versant de la mer Tyrrhénéenne : elles sont reliées les unes aux autres et échelonnées sur une ligne de 400 à 500 kilomètres de longueur. Le plus élevé de ces volcans, le Monte Amiata, s'élève en Toscane jusqu'à une hauteur de 1730 mètres, et dans son voisinage les sources thermales et les dégagements gazeux sont encore nombreux.

A une soixantaine de kilomètres au sud de cette montagne

s'étend la vaste plaine de Viterbe, dont le lac Bolsena, cratère semblable à ceux de la région de Laach, marque la limite septentrionale ; au midi elle est bornée par les monts Cimini, groupe de volcans autrefois sous-marins, qu'un exhaussement postérieur du sol a portés à leur altitude actuelle.

Les environs de la ville de Rome et la campagne romaine ne sont pour ainsi dire qu'un assemblage de volcans ; toute cette contrée est recouverte de scories, partout l'on y rencontre des cratères et des coulées de lave, et sur une étendue de 200 kilomètres carrés le sol se compose d'épaisses formations tuffacées qui ne sont entrecoupées que par le cours du Tibre et par les alluvions déposées sur ses bords. Les collines que Romulus choisit pour y asseoir la future capitale de l'empire romain ne sont elles-mêmes que des amas de scories recouverts par un dépôt de calcaire d'eau douce, et les éruptions n'y avaient pas cessé depuis bien longtemps lorsqu'y furent jetées les premières fondations de la Ville éternelle.

Le principal volcan de ces parages porte le nom de Monte Cavo et se trouve dans les monts Albans ; de son cratère, large de 2000 mètres et actuellement en partie détruit, sont sorties deux immenses coulées de lave, dont une s'est avancée jusqu'aux portes de Rome.

Un autre volcan remarquable, la Rocca Monfina, borde le golfe de Gaëte ; il est entouré de tous côtés par de nombreux cônes parasites et porte à une hauteur supérieure à mille mètres un cratère de plus de douze kilomètres de diamètre. Le rebord de ce dernier est à moitié détruit du côté de l'est, ce qui a permis d'y établir le village qui porte le même nom.

La Rocca Monfina forme le chaînon qui unit le centre éruptif du Latium aux nombreux volcans disséminés sur le bord septentrional du golfe de Naples. Dans cette région, appelée les Champs Phlégréens, l'activité interne, concentrée de nos jours uniquement dans la cheminée du Vésuve, s'est manifestée autrefois à travers vingt-sept bouches différentes. Contemporaines la plupart des monts Ciminis, elles ont été, comme eux, d'abord

sous-marines, mais l'énergie de leurs éruptions a été plus considérable. Les scories qu'elles ont rejetées couvrent toute la plaine environnante, et ont donné naissance à des formations tuffacées considérables dont la plus remarquable, le tuf ⁽¹⁾ de Pausilippe, possède une épaisseur de plus de 600 mètres ; dans le sous-sol de la ville de Naples, on a pu suivre une formation analogue jusque 230 mètres de profondeur sans en atteindre le fond : il est facile de juger par là de l'abondance des matières rejetées.

Il nous faut aussi mentionner tout spécialement la Solfatare de Pouzzoles, appelée par Strabon l'atelier de Vulcain ; elle est pourvue d'un vaste cratère dont les fissures laissent échapper d'abondantes émanations gazeuses d'une température supérieure à 100 degrés. En l'année 1198, cette montagne fut le siège d'une éruption proprement dite, mais depuis lors elle est entrée dans la période de calme où nous la voyons encore de nos jours.

Parmi les autres volcans des Champs Phlégréens, les plus remarquables se trouvent à proximité du golfe de Baïa et sont rangés en un demi-cercle dont la Solfatare occupe le point central. Bien des siècles se sont écoulés depuis la dernière convulsion à laquelle ces montagnes ont été en proie, car sur la plupart d'entre elles le cratère a été rempli par les eaux météoriques et converti en un charmant bassin lacustre. Tel est le lac d'Astroni, d'une lieue de circonférence ; tels sont aussi

(1) « La consolidation ultérieure des matériaux d'un déluge boueux comme aussi celle des couches de cendres, dont la chute a été accompagnée de fortes pluies, donnent naissance à des formations grossièrement stratifiées, connues sous le nom de *tufs*.... Ceux-ci donnent lieu aux variétés les plus diverses, suivant la nature des débris constitutants, la quantité d'eau qui les a cimentés et toutes les circonstances de leur chute ainsi que de leur dessiccation. Il y a certains tufs qui ressemblent aux plus beaux marbres.... Des dépôts analogues peuvent aussi se former par la chute des cendres et des lapilli, soit sur des lacs, soit sur le fond de la mer. Dans ce dernier cas, il en résulte des tufs sous-marins, contenant des coquilles. » (DE LAPPARENT, *Traité de géologie*, 2^e édition p. 416).

les lacs d'Agnano et d'Arverno, où le fond dégage encore des vapeurs montant sous forme de bulles qui viennent crever à la surface. Tout près de ce dernier lac se dresse un cône de scories entièrement isolé, à qui une origine récente a fait donner le nom de Monte Nuovo ou Nouvelle Montagne : c'est un vrai volcan dont le premier paroxysme ne date que de 1538. A la fin du mois de septembre de cette année, tandis que des tremblements de terre se faisaient sentir dans les Champs Phlégréens, le sol s'entr'ouvrit inopinément aux environs de Baïa, et du gouffre ainsi formé s'élancèrent presque sans interruption pendant sept jours toutes sortes de matières incandescentes ; en retombant et en s'accumulant sur les bords, elles y élevèrent une nouvelle montagne de 140 mètres de hauteur. Depuis lors il n'y a plus jamais eu une apparence d'activité volcanique en cet endroit et le cratère renferme actuellement une petite nappe d'eau, tandis que les flancs sont partiellement recouverts de végétation. Cette formation contemporaine d'un volcan est un phénomène fort rare, et en dehors du Monte Nuovo nous n'en connaissons qu'un seul exemple, savoir le Jorullo près de la ville d'Ario (Mexique), qui ne date que du 29 septembre 1759.

Le petit lac d'Ansanto, cratère dont les eaux ont également rempli la dépression, forme le trait d'union entre les volcans napolitains et le Vultur, le seul point d'activité éruptive situé au delà des Apennins. Après l'Amiata, le Vultur est le cône le plus considérable de l'Italie continentale ; il s'élève à 1385 mètres de hauteur et porte sur ses flancs plusieurs cratères adventifs ; non seulement sa situation exceptionnelle sur le versant de l'Adriatique, mais encore la nature de sa lave le distingue de tous les autres volcans italiens.

On doit également rattacher aux Champs Phlégréens les petites îles situées à l'entrée du golfe de Naples, Procida, Vivarra, Nisita, où l'on retrouve encore des cratères ; il en est de même de l'île d'Ischia que des tremblements de terre

récents ont rendue tristement célèbre. Primitivement cette île n'était que le sommet d'une bouche volcanique sous-marine et ne dépassait pas beaucoup le niveau de la mer, mais dans la suite les puissants courants de lave sortis des flancs de la montagne et un exhaussement du fond de la mer, d'environ 500 mètres, auquel elle a participé, en ont considérablement augmenté la superficie. La réaction du feu central y a eu libre cours pendant un laps de temps fort long, quoique l'histoire ait conservé peu de détails sur les différentes éruptions ; on sait que le cratère principal, l'Epoméo, en a eu trois violentes avant notre ère et quatre depuis lors, dont la dernière arrivée en 1302, a fourni le grand courant de lave étalé dans la partie orientale sur une longueur de trois kilomètres. Un indice peu rassurant pour les habitants d'Ischia, c'est que le foyer des tremblements de terre semble se rapprocher peu à peu de la surface et fait craindre par conséquent que l'Epoméo ne rentre un jour dans une nouvelle période d'activité.

Le fond de la baie de Naples est occupé par l'unique volcan actif continental que nous possédons en Europe : c'est le Vésuve. Pour être le plus connu, il n'est pas le plus important ni par sa masse ni par son activité ; ses dimensions assez restreintes sont bien inférieures à celles du Vultur, de l'Etna et de plusieurs montagnes islandaises et sa cime dépasse à peine 1200 mètres de hauteur.

Le cône d'où s'élancent actuellement les débris est d'origine récente, puisqu'il ne date que de l'an 79 de notre ère, et il fut formé dans le cratère primitif dont on retrouve les restes au Monte Somma, enceinte semi-circulaire bordant le côté nord-oriental de la montagne.

Le Vésuve a eu deux périodes d'éruption : la première est entièrement préhistorique et tout ce qu'on en sait c'est qu'elle a été suivie par un temps de repos fort long, car lorsque la lutte recommença dans les profondeurs de la montagne entre le feu central et les matières solides, les flancs

aussi bien que le cratère portaient une végétation forestière abondante. C'était également dans le cratère que pendant la *guerre servile* Spartacus avait établi le camp de ses dix mille esclaves révoltés. Néanmoins la vraie nature du terrain n'avait pas échappé aux anciens ; Pline, il est vrai, ne cite pas le Vésuve dans sa liste de volcans, mais Strabon dans sa description de la montagne, parle « de roches brûlées et de cendres » et ajoute qu'elle doit avoir été auparavant atteinte par le feu.

Le Vésuve se réveilla de son long assoupissement au commencement de notre ère sous le règne de l'empereur Titus. Après treize ans de tremblements de terre presque incessants, une explosion formidable au mois d'août 79 lança dans les airs le fond et plus de la moitié de l'enceinte cratérique ; sa violence fut si grande que les roches broyées et pulvérisées restèrent pendant plusieurs jours en suspension dans l'atmosphère, au point de plonger la contrée dans d'affreuses ténèbres ; d'immenses quantités de vapeur d'eau, rejetées et puis condensées retombèrent sur les environs en pluies torrentielles et formèrent avec les cendres une espèce de pâte, une boue liquide qui emplit les caves et les maisons et ensevelit sous un épais linceul trois villes florissantes, Stabie, Herculaneum et Pompéï. Le sol même dégageait d'abondants gaz délétères asphyxiant les malheureux habitants qui voulaient se soustraire par la fuite à une grêle de pierres incandescentes.

Au nombre des victimes on compta Pline le naturaliste, en ce moment commandant de la flotte romaine à Misène. Pour voir le phénomène de plus près et porter secours s'il y avait moyen, Pline s'était rendu à terre et dirigé vers le théâtre du désastre, mais il ne tarda pas à ressentir l'influence de l'atmosphère empoisonnée et fut suffoqué avec ceux qui l'accompagnaient. Dans ses lettres à Tacite, Pline le Jeune nous a laissé sur la mort tragique de son oncle un récit devenu classique.

On sait que les trois villes ensevelies au pied de la montagne ne furent retrouvées que plusieurs siècles plus tard. En 1592 on fit à Pompéï quelques découvertes qui n'attirèrent pas beaucoup l'attention et il s'écoula encore plus de cent ans avant que l'on entreprit d'une façon méthodique les fouilles d'Herculanum, tandis que celles de Pompéï ne furent reprises qu'en 1748.

Depuis cette éruption le Vésuve a toujours compté parmi les volcans actifs et même son activité paraît s'accroître à mesure que les siècles s'écoulent. Jusqu'en 1600 les éruptions ne furent pas nombreuses mais violentes, tandis que depuis lors, augmentant en nombre, elles semblent diminuer proportionnellement en intensité. L'émission de lave liquide arrivée pour la première fois en 1136 accompagne maintenant toutes les éruptions.

Le phénomène le plus intense que l'on ait observé sur le Vésuve est celui de 1631, pendant lequel les cendres du volcan furent portées par les courants aériens jusqu'à Constantinople. Durant tout le XVIII^e siècle le Vésuve fut très actif et eut au moins cinq grandes éruptions dont la dernière arriva en 1794 ; la quantité de lave, de roches et de cendres sorties du cratère pendant cette période a été estimée à 800 millions de mètres cubes, ce qui équivaut à environ trente fois le volume de l'Escaut devant Anvers au moment de la marée haute et entre les extrémités des nouveaux quais.

A partir du commencement de notre siècle, les éruptions du Vésuve sont devenues de plus en plus nombreuses : le cratère fut constamment en travail depuis le mois d'octobre 1819 jusqu'en mars 1820 et de nouveaux paroxysmes s'y déclarèrent en 1822, 1835, 1839, 1855. Les années 1866 à 1871 furent une époque d'incessante activité suivie de quatre ans d'un calme relatif. Mais en 1875 commença une nouvelle période et depuis lors la tranquillité semble avoir abandonné le volcan ; on le dirait en proie à un malaise indéfinissable, cause de nombreuses éruptions de faible intensité : c'est ainsi

que d'après un témoin oculaire, la lave y a coulé sans interruption pendant deux ans et trois mois, jusqu'au commencement du mois d'avril 1888.

Le Vésuve est l'appareil volcanique le plus méridional situé sur la ligne italienne, car un peu plus bas celle-ci va rejoindre la direction connue sous le nom d'axe volcanique méditerranéen. Cet axe, formant la base du triangle, coïncide avec une partie de la dépression qui entoure tout le globe, principalement entre le 20° et le 40° parallèle nord, et doit par conséquent correspondre à une cassure profonde très large. Quoiqu'il soit difficile d'en indiquer le point de départ sous les profondeurs de l'océan Atlantique, il est cependant plus que probable qu'il faut y rapporter le groupe des îles Açores, comme on doit y rattacher également ou au moins à une déchirure latérale l'île de Madère ainsi que quelques volcans situés dans le massif comprenant les hauteurs de Lisbonne jusqu'à Sacavem. Ce n'est qu'à partir de Gibraltar qu'on peut d'une façon certaine en suivre la direction sous la Sicile, la Grèce, l'Archipel, l'Asie mineure et probablement par le lac de Van jusqu'à la mer Caspienne.

Comme nous le disions plus haut, l'angle que l'axe fait avec la ligne italienne et son prolongement oriental présentent seuls de l'intérêt au point de vue particulier qui nous occupe. Tout d'abord sur la rive septentrionale de la Sicile nous rencontrons le groupe volcanique des îles Lipari, dans lequel un certain nombre de cratères semblent avoir été actifs au commencement de la période historique.

Cependant c'est à deux autres cônes que ce groupe doit sa renommée, savoir le Stromboli et le Vulcano. Le premier possède un cratère de 700 mètres de diamètre, mais, détail remarquable, ce cratère se trouve plus bas que la cime sur la pente nord de la montagne et son activité est continuelle. La régularité des explosions avait déjà attiré l'attention des anciens et nous pouvons constater par les récits des naturalistes de ces temps qui, sauf quelque variation dans l'énergie,

son activité est encore telle de nos jours qu'on l'a vue de tout temps. Le second cône, le Vulcano, n'avait plus eu d'éruption violente depuis 1786 et avait passé à l'état de solfatare, lorsqu'au mois d'août 1888 il est rentré dans une phase active assez intense et qui n'est pas encore terminée.

Entre la Sicile et la côte africaine on connaît quatre volcans dont trois inactifs dans les îles de Pantellaria, Limosa et Lampedosa, et un cratère sous-marin actif, célèbre dans les annales du vulcanisme. Il n'est connu que depuis le mois de juin 1831, époque à laquelle il eut une violente éruption. Un capitaine de navire sicilien signala le premier le phénomène, après avoir vu s'élever au-dessus de la mer une immense colonne d'eau dont un épais nuage de fumée ne tarda pas à prendre la place. Revenant par le même endroit huit jours plus tard, le capitaine rencontra, à sa grande surprise, une île qui avait surgi des profondeurs de la mer ; elle ne dépassait le niveau de l'eau que de quatre mètres et portait au centre un cratère rejetant d'innombrables fragments de pierres ponce et d'autres débris. Pendant plus d'un mois que dura l'éruption, l'île s'accrut constamment en hauteur et en surface, de façon à atteindre bientôt l'altitude de 60 mètres et un pourtour de cinq kilomètres. Au mois d'août, lorsque le calme sembla revenir, les flots de la mer commencèrent à démolir le frêle édifice : les bords s'abaissèrent lentement et le 28 décembre, pendant que plusieurs gouvernements se disputaient la possession de la nouvelle île, elle s'abîma dans les flots, ne laissant qu'un haut-fond à la place qu'elle avait occupée. Au cours de son éphémère existence elle n'avait pas reçu moins de sept noms différents, savoir : Sciacca, Nerita, Ferdinanda, Hotham, Graham, Corrao et Julia. Elle fit une nouvelle mais courte apparition en 1863.

Le plus grand volcan actif non seulement de l'Italie mais de toute l'Europe se dresse en Sicile au nord de Catane et à 20 kilomètres de la mer. L'Etna atteint l'altitude de 3340 mètres au-dessus du niveau des eaux et, comme le véritable

cône volcanique commence à la côte de 200 mètres sur une terrasse qui fut autrefois le rivage de la mer, il reste plus de 3000 mètres comme hauteur d'accumulation des débris, chiffre très considérable qui range l'Etna parmi les principaux volcans du monde entier.

On divise habituellement les flancs de cette montagne en trois régions distinctes : à la partie inférieure la *regione colta* ou région cultivée, pays très fertile à cause de la décomposition des produits volcaniques. Onze kilomètres plus haut commence la partie boisée, *regione selvosa*, occupée par des forêts de chênes et de pins. La troisième, *regione nevosa*, s'étend jusqu'au sommet ; elle est inculte, aride et presque toute l'année couverte de neige et de glaces. Cependant la séparation entre ces trois régions est loin d'être nette, même l'augmentation des terres labourées, le déboisement et les coulées de lave tendent à en effacer de plus en plus les limites.

Un fait particulier à l'Etna et qui a constamment attiré l'attention des savants, c'est l'existence sur le versant oriental, d'une immense vallée ou plutôt d'un profond abîme appelé Val del Bove, commençant près du sommet et se poursuivant jusqu'en la partie boisée où elle se raccorde au Val di S. Giacomo. Cette vallée permet de suivre la structure intime du volcan à partir de la plate-forme supportant le cône terminal, jusqu'à onze cents mètres plus bas ; elle présente l'aspect d'un amphithéâtre, d'une lieue et demie de diamètre et dont le sol est à une profondeur moyenne de mille mètres. Vu de loin, le fond de cette vallée paraît très uni ; cependant il y existe de véritables montagnes et chaînes de rochers. Le géologue anglais Ch. Lyell est d'avis qu'anciennement le cratère de l'Etna s'ouvrait dans cet abîme, mais que pour une cause inconnue, l'activité de la montagne s'est déplacée vers l'ouest ; les matières volcaniques projetées ainsi par une ouverture plus rapprochée de l'occident y ont édifié par leur entassement le grand cône actuel.

Il est rare que les phénomènes éruptifs violents aient lieu dans le cratère terminal. Ce fait supposerait en effet dans la cheminée, la présence d'une colonne de lave ayant plusieurs kilomètres de hauteur et exerçant par conséquent contre les parois une pression excessivement forte. Or les flancs de la montagne, composés de scories et de débris incohérents, sont incapables de résister à une pareille pression hydrostatique ; à un moment donné ils cèdent, s'entr'ouvrent et livrent passage aux matières ignées. C'est alors dans ces crevasses, orientées d'ailleurs dans tous les sens, que se produit l'éruption ; c'est alors également et sur les lèvres de ces déchirures que surgissent les cônes adventifs, quelquefois de véritables montagnes et dont déjà plus de deux cents sont éparpillés dans la région boisée seule. Lorsque quelque activité se déclare dans le grand cratère, elle est généralement inoffensive et présente aux Siciliens le spectacle d'un grandiose feu d'artifice.

L'Etna, dont la formation paraît remonter à la fin de l'époque pliocène, n'a plus cessé depuis lors de rester en activité ; cependant on n'a que des données assez vagues sur onze éruptions arrivées, dit-on, avant l'ère chrétienne. A partir de cette époque, il y en a eu au moins quarante fort violentes et quelques-unes d'entre elles ont duré plusieurs années. Plus d'une fois il est arrivé que la lave issue du volcan a coulé jusqu'en mer, par exemple au XVI^e siècle, lorsqu'elle forma dans la ville de Catane une jetée qu'on avait jusqu'alors vainement tenté de construire ; au siècle suivant, il est vrai, cette jetée fut détruite par un tremblement de terre et un nouveau courant de lave combla à peu près le port.

Le plus grand désastre causé par l'Etna se produisit en 1669 et causa l'érection de deux cônes adventifs, les Monti Rossi, d'une hauteur de plus de 300 mètres. De formidables fleuves de feu sortirent de ces cônes, descendirent la montagne dans la direction de Catane et après avoir détruit quatorze villages, vinrent se heurter contre les murs de la ville. Mais cette barrière fut impuissante à arrêter le courant : le lave entassée coula

par dessus l'enceinte, brûla la moitié de la cité et alla former en mer un promontoire de 600 mètres de largeur. L'éruption dura quatre mois, et d'après les annales du temps, coûta la vie à quinze mille personnes.

Moins de trente ans après, Catane fut de nouveau bouleversée par des tremblements de terre venus des profondeurs de l'Etna : néanmoins, volontairement inconscients du danger auquel ils sont sans cesse exposés, ses habitants la relevèrent de ses ruines et la rebâtirent plus belle qu'auparavant et il en fut de même à plusieurs reprises. C'est que l'amour du pays est plus fort chez ce peuple que l'appréhension du danger : la fertilité de la terre, l'aménité du ciel, la douceur du climat l'attachent au sol et font que la population est plus dense au pied de l'Etna que dans toute autre partie de l'Italie.

Quelques volcans assez peu connus et de moindre importance ont eu jadis leur époque d'activité dans le massif turc des monts Rodopes, ainsi qu'en Grèce et dans l'Archipel. Sur la presqu'île de Méthana, M. Fouqué a retrouvé dans le mont Kaimenipetra le volcan décrit par Strabon et Ovide et qui fut en éruption l'an 375 avant l'ère chrétienne. Des indices d'ancienne activité volcanique se retrouvent également sur plusieurs îles de l'archipel grec, entre autres à Milos, Polimos, Kimolos, Siphenos, etc. Les anciens Grecs, dit-on, auraient même encore joui du spectacle d'une éruption sur Limos, à la surface de laquelle il n'y a plus trace de quelque phénomène récent. S'il faut en croire certains auteurs, ces îles grecques seraient les points culminants d'un ancien continent, ayant autrefois uni la Grèce à l'Asie mineure ; par l'action du travail volcanique s'accomplissant dans les profondeurs, ce continent se serait affaissé et les sommets des montagnes, formant des îles au-dessus du niveau de la mer, en seraient les derniers vestiges.

Le dernier mais non le moins intéressant des volcans européens que nous ayons encore à faire connaître est celui de Santorin, qui doit sa célébrité au magistral ouvrage que M. Fouqué, de l'Institut de France, lui a consacré.

Le groupe de Santorin se compose de cinq îles à l'entrée de la mer Égée; deux d'entre elles, Thera ou Santorin et Therasia, dessinent une baie de forme circulaire ouverte à l'ouest et à l'entrée de laquelle se trouve Aspronisi; au milieu se dressent les trois Kamenis ou îles brûlées : Palœa (l'ancienne brûlée), Nea (la nouvelle brûlée) et Micra (la petite brûlée). Le grand axe de la baie a une longueur de onze kilomètres tandis que le petit n'en compte que sept et demi. L'île principale est composée en très grande partie de matières volcaniques et renferme le mont Saint-Élie, au pied duquel on a découvert dans le tuf, des poteries et des murs encore debout d'anciennes habitations.

Comme les autres montagnes dont nous venons d'esquisser l'histoire, le volcan de Santorin débuta à une époque antérieure à la présence de l'homme sur la terre, à la fin de la période pliocène. On suppose qu'anciennement il y a existé une petite île à côté de laquelle se sont produites des éruptions sous-marines accompagnées d'un exhaussement considérable du sol. Les phénomènes étant devenus subaériens, l'entassement des débris sortis de plusieurs cratères finit par donner à l'île primitive une superficie assez grande. Cette île fut plus tard boisée en partie, et même la terre y fut labourée dans une vallée fertile du sud-ouest, tandis que la partie plus élevée restait couverte de lave.

Un temps assez considérable s'était écoulé lorsqu'un effondrement immense entraîna sous les eaux la majeure partie de l'île et creusa la baie actuelle, dans laquelle des éruptions modernes assez bien connues ont successivement poussé les trois Kamenis au-dessus du niveau de la mer. Au témoignage de Pline, Thera aurait été détachée de Therasia en 236 avant Jésus-Christ. En l'an 97 de la même ère, surgit tout-à-coup Palœa Kameni, appelée encore Hiera ou l'île Sainte, dont des éruptions postérieures augmentèrent la surface. Micra Rameni apparut en 1573, enfin de 1707 à 1709 se forma Nea Kameni.

On n'a pas connaissance de quelque activité notable dans le volcan de Santorin depuis 1712 jusqu'en 1866, mais en cette dernière année un paroxysme s'y déclara et s'y maintint jusqu'en 1870. Au mois de février 1866, on put remarquer dans la baie de Vulcano, sur la côte sud-est de Nea, un mouvement insolite dans les eaux de la mer, suivi bientôt de l'apparition d'une colonne de fumée ; peu après une masse noire et informe sortit du milieu des flots. Elle augmenta sans cesse en volume et prit bientôt un tel accroissement qu'elle s'éleva en forme de montagne et fut, cinq jours plus tard, soudée à Nea de façon à ne faire qu'une île avec elle. En l'honneur du roi de Grèce, la montagne reçut le nom de Giorgios. Le lendemain un phénomène pareil se produisit au sud-ouest de Nea : un îlot de lave, appelé plus tard Aphroëssa, se montra de même au-dessus de l'eau ; quoique son accroissement fût plus lent que celui de Giorgios, néanmoins au mois de mai il était pareillement rattaché à Nea. Pendant tout ce temps l'éruption continua d'une façon violente sur Giorgios : les explosions s'y succédèrent, les cendres et les pierres furent projetées au loin et une troisième île, Reka, vint se joindre à Aphroëssa. Après quelques mois d'accalmie, l'éruption reprit l'année suivante et dura jusqu'en octobre 1870.

Tels sont, Messieurs, en un court exposé, les principaux phénomènes volcaniques dont l'Europe a été le théâtre. Le manque de temps et le désir de ne pas abuser de votre bienveillante attention nous empêchent de développer davantage certaines questions intéressantes, telles que la cause des paroxysmes, la nature des laves, leur ordre d'apparition, les dégagements gazeux, etc. Nous constaterons seulement que, si l'Europe est actuellement bien moins éprouvée par la réaction de la chaleur terrestre primitive que beaucoup d'autres contrées, comme le Japon, les îles de la Sonde, l'Amérique méridionale, etc. elle a cependant eu précédemment ses époques de travail volcanique longues et intenses, mais la Providence a voulu qu'elles se présentassent dans un temps où le roi de

la création n'avait pas encore pris possession de ses domaines, nous épargnant ainsi les fléaux dont d'autres ont tant à redouter ailleurs. Il n'y a en effet dans aucune partie du globe tant de foyers éruptifs éteints ou presque éteints et si peu de bouches actives. Où faut-il en chercher la cause ? On ne le sait. Est-ce que la croûte solide serait plus épaisse sous notre continent ? Cela se peut, mais rien ne le démontre, bien au contraire : car, *si dans l'ordre de la découverte le continent américain est le plus récent, dans l'ordre de l'émergence c'est l'Europe qu'on doit appeler le nouveau monde.*



Table des Matières.

	PAGES.
Liste des membres de la société	5
<i>Le Queensland et l'Australie</i> , par M ^{me} COUVREUR. . .	35
SÉANCE GÉNÉRALE du 3 mai 1889	55
SÉANCE GÉNÉRALE du 13 novembre 1889	57
1 ^o Ouverture de la session d'hiver	58
2 ^o Procès-verbal	58
3 ^o Membres nouveaux	58
4 ^o Correspondance	58
5 ^o Sociétés correspondantes	59
6 ^o Adresse de félicitation à envoyer à MM. Stanley, Emin Pacha et Gordon Bennett. Proposition de M. le général Wauwermans, président	59
7 ^o Reproduction de la grande carte marine de Mercator, publiée à Duisbourg en 1569	62
8 ^o Conférence de M. A. BAGUET, conseiller, sur <i>la province de Corrientes (République Argentine)</i> . . .	62
9 ^o Communication de M. TH. SMEKENS, membre effec- tif, sur <i>l'excursion faite en Zélande par le 5^e congrès de la fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de Belgique</i>	62

	PAGES.
10° Programme du concours de 1890 ayant pour objet <i>l'histoire des progrès géographiques et des relations commerciales de la Belgique pendant le règne de S. M. Léopold II.</i>	66
<i>Adresses à Henry Stanley, Emin Pacha et Gordon Bennett</i>	69
<i>Notice sur Haïti</i> , par M. WASHINGTON-SERRUYS, membre adhérent	73
<i>La province de Corrientes</i> , par M. A. BAGUET, con- seiller	79
SÉANCE GÉNÉRALE du 21 décembre 1889	100
1° Procès-verbal	100
2° Correspondance	100
3° Sociétés correspondantes	101
4° Communication de M. le ministre des affaires étrangères au sujet d'une expédition de Sir W. Mac-Gregor dans la Nouvelle-Guinée	102
5° Conférence de M. le professeur H. SERMON sur <i>la république de Colombie</i> , d'après M. RICARDO BECERRAL	102
<i>La république de Colombie</i> , d'après M. RICARDO BECERRAL, par M. le professeur H. SERMON, membre effectif.	103
SÉANCE GÉNÉRALE du 10 janvier 1890	122
1° Procès-verbal	122
2° Conférence par M. le capitaine ZBOINSKI sur <i>le chemin de fer de l'État indépendant du Congo</i>	122
<i>Le chemin de fer de l'État indépendant du Congo</i> , par M. le capitaine C.-H.-T. ZBOINSKI, ingénieur ho- noraire des mines.	123
SÉANCE GÉNÉRALE du 25 février 1890	142
1° Réception de S. E. Caratheodori Efendi, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la Turquie	142

	PAGES.
2 ^o Procès-verbal	143
3 ^o Correspondance	143
4 ^o Sociétés correspondantes	144
5 ^o Nécrologie. Décès du R. P. Perry, membre correspondant	144
6 ^o Dépôt d'une lettre de M. le D ^r Van Raemdonck et réponse de M. le général Wauwermans . .	145
7 ^o Conférence sur <i>la Chine</i> , par M. GEO. ANDELS- MAN, voyageur ottoman	150
<i>La Chine</i> , par M. GEO. ANDELSMAN, voyageur ottoman.	151
SÉANCE GÉNÉRALE du 22 mars 1890	167
1 ^o Procès-verbal	167
2 ^o Nomination de membres du conseil pour la période 1890-96	167
3 ^o Nomination de M. E.-A. GRATTAN comme vice- président honoraire de la société.	168
4 ^o Annonce de l'arrivée de Stanley.	168
5 ^o Conférence de M. le professeur AD. DE CEULENEER sur <i>le Colorado</i>	168
<i>Le Colorado</i> , par M. AD. DE CEULENEER, professeur à l'université de Gand	169
SÉANCE GÉNÉRALE du 3 avril 1890.	194
1 ^o Procès-verbal	194
2 ^o Correspondance	194
3 ^o Sociétés correspondantes.	195
4 ^o Communication d'une circulaire de la société de géographie de Paris sur la convocation du pro- chain congrès.	195
5 ^o Annonce de la visite de Stanley.	196
6 ^o Conférence de M. L. SIRET sur les provinces espagnoles de Murcie et d'Almérie	196
<i>Le retour triomphal de Stanley</i>	197
<i>Conversations avec Stanley</i> , par M. GÉRARD HARRY .	262
<i>Bureau de renseignements du Pérou</i>	300

	PAGES.
<i>Les provinces espagnoles de Murcie et d'Almérie</i> , par M. L. SIRET, ingénieur	308
<i>Le Congo en 1890</i> , par M. le D ^r ALLART, membre correspondant	326
<i>Culture de la cochenille</i> , par M. le D ^r ALLART, membre correspondant	358
<i>Township, mesure agraire aux États-Unis</i> . . .	379
<i>Les phénomènes volcaniques en Europe</i> , par le R. P. F. DE HERT, membre adhérent	385

BULLETIN

La société n'assume pas la responsabilité des opinions émises par les auteurs des travaux insérés dans ses publications.

Aucun mémoire ne peut être imprimé sans nom d'auteur.

(Art. 31 des STATUTS.)

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE

D'ANVERS

SOUS LE HAUT PROTECTORAT DE

SA MAJESTÉ LE ROI.

TOME XV.



SOCIÉTÉ

fondée le

1^{er} Octobre

1876

14^e ANNÉE

SOCIALE

1890-1891

—

ANVERS

IMPRIMERIE VEUVE DE BACKER, RUE ZIRK, 35.

1890.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE D'ANVERS.

HENRI LE NAVIGATEUR

ET

L'ACADÉMIE PORTUGAISE DE SAGRES.

INTRODUCTION

à l'étude de l'école anversoise de géographie du XVI^e siècle

PAR LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL WAUWERMANS.

Dans les premières années du XVI^e siècle, se développe à Anvers une immense production de cartes géographiques, qui se répandent dans toute l'Europe, jusqu'alors approvisionnée de documents de ce genre par Venise. Ce fait s'explique aisément ; les cartes géographiques étaient à cette époque, avant tout un instrument commercial, et Anvers était devenu tout à coup la grande métropole du commerce occidental.

Bruges, la *Venise du Nord* du passé, avait vu progressivement, au XV^e siècle, décroître sa prospérité par l'envasement du Zwyn et du port de l'Écluse qui y donnait accès, malgré les efforts de Charles le Téméraire pour réagir contre cette catastrophe

par de grands travaux de dévasement des passes navigables. En ce moment, par l'action même des forces naturelles des eaux, le *Hondt*, bras de l'Escaut qui ouvrait la voie vers la mer à Anvers, tendant à se dévaser, devenait chaque jour plus favorable à la navigation. Les grandes maisons de Bruges, aux vastes établissements commerciaux, la *Hanse* maîtresse de tout le commerce du Nord, se transportaient successivement à Anvers, où elles fondaient de nouveaux comptoirs, dont l'importance grandit encore à la suite de la découverte de l'Amérique et de la route des Indes. Anvers devenait le centre principal du commerce colonial occidental, aux dépens de l'antique prospérité de Venise.

A cette époque, il faut le remarquer également, le *commerce en gros* exigeait un ensemble de connaissances et imposait des pratiques absolument inconnues aux commerçants de nos jours. Le commerçant était obligé d'organiser des flottes pour aller chercher les produits aux lieux de provenance, des caravanes pour les transporter sur les principaux marchés de l'intérieur et les débiter dans les foires périodiques, au *commerce de détail*. L'organisation de ces expéditions maritimes et terrestres comportait des opérations délicates, car il fallait prévoir les accidents inévitables de la route ; les rencontres de pirates qui infestaient les mers, la guerre qui sévissait d'une manière endémique dans toute l'Europe et pouvait tout à coup intercepter les voies de communications, la rupture des ponts, les inondations très fréquentes sur des routes encore mal tracées et mal entretenues, qui rendaient les passages impossibles. Une caravane, destinée par exemple à transporter des marchandises d'Anvers pour les débiter successivement aux foires de Cologne, de Francfort, de Nuremberg, d'Augsburg, de Ratisbonne, devait prévoir le cas où elle serait détournée de sa route et obligée de se diriger par Nancy, Bâle, pour atteindre son objectif extrême ; il fallait régler sa marche de manière à arriver aux époques favorables des foires dans ses étapes secondaires, à traverser

les cols de montagnes et les rivières aux saisons propices. Le marchand faisant son plan de campagne, s'adressait à un *maître-géographe* qui, à défaut de bonnes cartes, établissait des itinéraires généralement dessinés à la main. L'officine du géographe devenait un bureau de renseignements, enrichi sans cesse des résultats d'expériences que lui apportaient les capitaines de navires, les chefs de caravanes, en échange desquels ils obtenaient des recommandations pour contracter de nouveaux engagements avec les marchands (1). Le déve-

(1) Dans sa *Géographie de l'Éthiopie*, M. d'Abbadie signale les graves difficultés que rencontre le voyageur d'Afrique, pour dresser la carte des nouvelles contrées qu'il parcourt. S'il essaie de fixer la position des lieux au moyen d'instruments, de tracer un fragment de carte, levé à vue, il excite la défiance des populations, « il s'expose à l'accusation d'écrire le » *pays*, aussi dangereuse chez les sauvages que dans les contrées civilisées, « car le vulgaire se persuade que c'est le préliminaire certain d'une » invasion à venir. » S'il interroge les caravanes de marchands qui parcourent le pays avec des paccotilles et qu'on nomme *afcala*, il n'en tire le plus ordinairement que des renseignements erronés. « Comme tous les » marchands indigènes, les *afcala* n'aiment pas à indiquer les chemins » qu'ils suivent, car tout questionneur leur semble un concurrent futur, » qu'il vaut mieux ne pas instruire et qu'on devrait habilement dérouter. » Après quelques essais infructueux, je ne tardai pas à apprendre qu'il » fallait m'adresser aux *afcala* novices, qui n'étaient encore que domes- » tiques des caravanes. Les relateurs qui m'inspiraient le plus de confiance, » étaient des esclaves volés depuis peu, les guerriers qui vont au loin » pour chasser le buffle et l'éléphant et les messagers, de roitelet à roitelet, » qu'on pouvait appeler des ambassadeurs africains ; ces trois catégories » d'informateurs n'avaient aucun intérêt à cacher leur route. » Les renseignements des voyageurs qui ont précédé sont souvent plutôt une source d'embarras qu'un secours, par suite des conclusions erronées que l'on tire des dénominations de localités, déformées suivant la langue qu'ils parlent ; et aussi des indications de distances itinéraires estimées par la durée de temps qu'il leur a fallu pour suivre une route, durée qui varie avec une foule d'accidents, s'accroît ou diminue selon que l'on monte ou descend une pente.....

Des faits analogues rendaient difficile l'établissement de bons itinéraires au moyen âge ; les meilleurs renseignements étaient ceux recueillis dans les récits des *pèlerins*, désintéressés du commerce, qui fixaient avec

loppement du commerce d'Anvers y amène l'établissement d'officines de dessinateurs géographes, à l'imitation de celles qui existaient déjà à Venise, ne se bornant pas comme ces ateliers italiens à la géographie maritime, mais s'appliquant à toute la géographie terrestre, surtout à celle des contrées du Nord, avec lesquelles les relations d'Anvers étaient très actives.

Le progrès de l'imprimerie, l'invention de la gravure en taille douce, donnèrent une forme toute nouvelle à ces productions, au commencement du XVI^e siècle. Ce ne sont plus, comme par le passé, des *portulans* s'arrêtant à la configuration des côtes maritimes, des itinéraires comme ceux tracés par les Romains, dont la *Carte de Peutinger* nous donne un type ; les travaux de ces officines anversoises prennent la forme de véritables cartes de géographie, sur lesquelles les distances des lieux sont soigneusement équilibrées et dressées, non seulement pour une expédition spéciale, mais encore propres à fournir des renseignements plus étendus ; l'impression permet dès lors le débit de ces cartes à bon marché.

Lorsque l'on examine les productions cartographiques d'Anvers du XVI^e siècle, parvenues jusqu'à nous, signées des grands noms de Mercator, d'Ortelius, de Jode et de tant d'autres artistes de mérite, on est frappé d'une analogie remarquable, qui résulte de l'emploi des procédés nouveaux de la typographie et de la gravure, et se révèle aussi par des formes artistiques toutes particulières, par une élégance propre à cette ville amoureuse des arts, et surtout par une précision, une sûreté, une exactitude de renseignements que l'on chercherait vainement dans toutes les productions antérieure-

une certaine précision et par des moyennes, les distances entre les lieux de refuge établis à leur intention, sur les grandes routes qu'ils suivaient à peu près invariablement ; telle par exemple celle qui s'étendait de Flandre en Espagne pour le pèlerinage de St.-Jacques de Compostelle (Santiago) et passait par Paris, Orléans, Bordeaux, Bayonne, St.-Sébastien, Burgos, Léon, Lugo.

res du même genre. On sent que les auteurs, quoique travaillant dans des ateliers indépendants, souvent même rivaux, obéissent à une *manière*, à une *mode* commune, qui caractérise ce qu'on a nommé l'*école de géographie anversoise*, sans aucun doute parce qu'Anvers était le centre principal de la vente de ces cartes, souvent confectionnées en d'autres lieux, à Louvain, à Duisbourg, etc.

L'influence de cette école cartographique anversoise fut considérable pour le progrès de la géographie. Maltebrun, l'un des maîtres géographes les plus illustres de notre temps, n'hésite pas à en faire honneur à Mercator : « C'est du temps » de Mercator, » dit-il, « que date la géographie moderne. » — Joachim Lelewel, qui exilé du sien, paya l'hospitalité de notre pays, par une étude *profonde* de son histoire géographique, dit avec une égale autorité : « Par ses travaux, » Gérard Mercator devint le véritable réformateur de la » géographie et donna l'impulsion à des réformes et aux » progrès ultérieurs. Abraham Ortelius, par son érudition » et son activité, s'associa à cette œuvre et ne peut être » considéré, à mon avis, que comme un secondaire. » Plus tard, avec la conscience profonde qui caractérise les travaux de ce savant, il revient sur ce jugement peut-être trop absolu, après avoir étudié en Belgique, les œuvres de ces deux maîtres, et dit : « Il y a 30 ans, en 1814, j'attribuais » la réforme de la géographie, directement à Mercator, ne » voyant dans Ortelius qu'un secondaire. Depuis j'ai remarqué » que des savants étaient d'un autre avis. « On sait, » dit le respectable Jomart, « que l'époque moderne de la géographie » remonte proprement à Abraham Ortel, c'est-à-dire à l'année » 1570, date de la première édition de son livre. C'est à ce » profond géographe, trop peu apprécié, que remonte la réforme » de la science ; les changements qu'il y a apportés ont fait » une véritable révolution. » — Sans nous arrêter en ce moment à rechercher quelle fut la part de mérite relatif de Mercator et d'Ortelius, ni même celle des géographes secondaires

qui, dans une certaine mesure, contribuèrent à la gloire de la grande production cartographique d'Anvers, constatons seulement, en nous appuyant sur l'incontestable autorité de Maltebrun, de Lelewel et de Jomart, qu'il y eut réellement une *école anversoise*, et même que cette école eut une *doctrine* dont l'influence considérable rejaillit sur les progrès ultérieurs de la science.

Quelle était cette doctrine ? Il est malheureusement difficile de l'indiquer. Absorbés par leurs travaux graphiques et industriels, nos maîtres du XVI^e siècle ne nous ont laissé aucune œuvre écrite qui nous fasse connaître leurs principes théoriques et ce n'est qu'au moyen de quelques rares fragments épistolaires et en comparant leurs œuvres cartographiques, que nous pouvons nous fixer sur ce point. L'histoire de cette école anversoise soulève des problèmes historiques et scientifiques très dignes de fixer l'attention.

L'examen des œuvres qu'elle produisit, nous la montre occupant une place intermédiaire entre l'*école d'Alexandrie d'Égypte* de Claude Ptolémée, qui résuma les profondes connaissances de la terre des anciens géomètres grecs et s'appliqua à en représenter les formes d'une manière rationnelle et l'*école vénitienne* du moyen âge, dont les *portulans* s'attachent seulement à reproduire, sous une forme purement empirique, les découvertes maritimes faites par les intrépides marins italiens. Comme Ptolémée, l'école d'Anvers recherche un système de représentation rationnelle du globe par l'emploi des parallèles et des méridiens, négligé dans les *portulans*, mais en étendant les méthodes anciennes de manière à représenter le *Monde nouveau*, dû aux découvertes de Marco Polo, de Barthélemy Diaz, de Vasco de Gama, de Christophe Colomb, de Fernand de Magellan ; avec autant de précision que les Vénitiens, elle s'efforce à faire connaître ces découvertes et à satisfaire aux nécessités nautiques qu'impose un bon système de cartographie. Les cartes d'Anvers affectent à la fois le caractère scientifique

des cartes ptoléméennes et le caractère philologique des cartes vénitiennes.

Tout est singulier dans l'histoire de cette école anversoise. Elle naît et se développe au milieu d'une des plus terribles révolutions qu'aient enregistrées les annales des peuples, compliquée à la fois de guerre civile, de guerre religieuse, de guerre étrangère, c'est-à-dire dans un temps troublé qui semble devoir exclure toute étude de science ; elle disparaît et s'éteint tout à coup, lorsque renaît le calme, sous le règne d'Albert et Isabelle. Elle se fonde dans une grande cité commerciale qui, d'après l'expérience de notre temps, paraît devoir être vouée uniquement aux idées routinières du lucre et du mercantilisme et demeurer absolument étrangère au mouvement intellectuel ! Chose plus remarquable encore, on ne constate en ce temps-là à Anvers, l'existence d'aucun savant en renom dont l'autorité favorise son développement scientifique, ni d'aucun marin célèbre qui contribue à dégager son caractère nautique et philologique. Les savants belges, tous quelque peu entachés des idées de la Réforme, ont émigré pour chercher, outre frontière, le repos et la paix indispensables à l'étude, que leur refuse l'impitoyable persécution de Philippe II.

Les marins belges se retrouvent en grand nombre dans les équipages de Colomb, de Gama, comme de Magellan, mais tous y occupent un rang obscur et aucun d'eux n'arrive à une réputation qui puisse l'élever au rôle d'initiateur d'une école de science. On s'explique parfaitement que, grâce au progrès du commerce, de l'imprimerie, l'école d'Anvers ait pu croître, se développer et répandre ses produits dans toute l'Europe, mais on s'explique difficilement son origine.

Ainsi que nous l'avons dit, l'école cartographique anversoise commence et poursuit ses travaux dans des ateliers isolés, indépendants et rien ne permet de supposer un centre d'enseignement qui contribue à la diffusion de sa doctrine. Elle est évidemment plutôt l'expression d'une tendance générale des esprits, que l'œuvre d'un homme de génie. « Un profond

désarroi régnait parmi les géographes » après la découverte de l'Amérique, ainsi que le constate Lelewel ; la science ancienne était impuissante à représenter le Monde Nouveau, tout à coup offert à son étude. Le véritable mérite des adeptes de l'école d'Anvers fut de s'inspirer des nécessités du progrès de leur temps. Ils s'ingénient à trouver de nouvelles méthodes descriptives, à créer des images perfectionnées qui satisfassent à la fois l'imagination et les besoins de la pratique navale et du commerce. Le résultat de ces efforts, auxquels semble s'être associée avec passion toute la population d'Anvers, tant ils furent populaires, est remarquable.

Pour trouver l'origine de l'école anversoise de géographie du XVI^e siècle, nous croyons qu'il ne suffit pas, comme on l'a fait jusqu'ici, d'étudier les travaux individuels des géographes qui y jouèrent les rôles principaux et dont le contact exerça certainement une influence sur les autres, mais qu'il faut remonter plus haut et rechercher dans le passé et dans les événements contemporains, la cause des tendances nouvelles auxquelles ils obéirent.

Tout d'abord, en adoptant ce système de recherche, on est conduit à supposer que les méthodes scientifiques introduites par des géographes flamands, dans la construction de leurs cartes substituées aux anciens *portulans*, furent empruntées à l'Allemagne et à l'Italie. Les relations commerciales d'Anvers avec ces deux pays étaient des plus actives. A côté des grandes maisons de commerce fondées à Anvers par les Hochstetter et les Fugger d'Augsbourg, les Tucher de Nurenberg, se trouvaient les nombreuses maisons italiennes, des Gualteroti, des Spignoli, des Buonvisi, des Salviati, des Justiani, des Dozzi, de Florence, de Venise, de Lucques, de Pise, etc. A la suite des grandes publications faites à Rome et à Venise, par l'imprimerie, le monde savant s'était épris, surtout en Allemagne et en Italie, des travaux cosmographiques et astronomiques de l'illustre Alexandrin et déjà dans leurs écoles, se préparaient les études qui allaient illustrer Tycho-Brahé,

Copernic et Galilée. Il en était de même de l'université de Louvain, toute préparée à l'adoption des mêmes idées par les travaux du cardinal d'Ailly et du cardinal de Cusa (Nicolas Crebs), qui, au commencement du XVI^e siècle, comptait parmi ses professeurs Gemma Frisius (l'un des maîtres de Mercator) adepte de la science allemande. Ce n'était d'ailleurs pas uniquement dans le domaine des savants que ces idées étaient reçues avec faveur. Le commerce imposait à cette époque une sérieuse instruction et surtout des connaissances géographiques et cosmographiques. Plus d'un marchand, avant de prendre place au comptoir de son père, s'était préparé à la pratique des affaires, par de très sérieuses études. C'est ainsi qu'en 1477, nous rencontrons parmi les nombreux commerçants de Nuremberg établis à Anvers, un *marchand de toile*, qui avait été élève du célèbre Regiomontanus. Ce marchand, qui se nommait Martin Behaim, était destiné à une véritable célébrité dans les sciences cosmographiques et contribua vraisemblablement à développer dans le monde d'Anvers et même en Belgique, le goût de la science allemande dont il était fervent adepte, ainsi qu'il le fit par la suite en Portugal.

Si les travaux des cosmographes allemands révèlent de grands progrès dans la géographie mathématique, il n'en est pas de même pour la géographie descriptive, demeurée stationnaire, ni surtout pour la géographie maritime, à laquelle ils restaient absolument étrangers. Il est donc difficile d'imaginer à quelle source les géographes flamands puisèrent le vaste ensemble d'informations qui distingue leurs œuvres et marque leur différence essentielle avec celles des Allemands. De nombreuses hypothèses ont été faites à ce sujet.

On a souvent signalé, par exemple, un mémoire d'Améric Vespuce qui, passant par l'Italie, arriva en la possession du duc de Lorraine et fut imprimé à Saint-Dié, avant d'être connu en Espagne. Peut-être même ce mémoire fut-il, peu de temps après, traduit et imprimé en flamand à Anvers. On signale encore la vaste correspondance d'Ortelius avec les géographes étrangers,

le précieux cabinet de cartes géographiques qu'il avait réussi à rassembler au moyen des productions de tous les pays. Il est vraisemblable que toutes ces sources d'informations furent mises à profit par les géographes flamands, mais ce que nous en connaissons, la correspondance d'Ortelius entr'autres, ne suffit pas à expliquer la supériorité d'indications philologiques qui caractérisent les cartes flamandes.

En 1503, aussitôt après la découverte de l'Amérique et de la route des Indes par le cap de Bonne-Espérance, le roi Manoël de Portugal avait établi à Anvers, probablement d'après les conseils du même Martin Behaim, dont j'ai rappelé déjà le souvenir, un grand entrepôt de denrées coloniales destiné à desservir les contrées du Nord. Ce fut l'origine de relations très intimes entre Anvers et Lisbonne. Les découvertes des Portugais sont aussi bien, sinon mieux connues en Flandre qu'en Portugal ; c'est ainsi que dès 1504 on imprime à Anvers une *édition flamande* du voyage de Vasco de Gama à Calicut. Je suis pour ma part convaincu, que l'école cartographique anversoise dut à ces relations, la richesse et la précision des renseignements mis en œuvre pour tout ce qui regarde le Nouveau Monde, que ses travaux contribuèrent à faire connaître. L'histoire maritime du Portugal, si brillante à cette époque, est féconde en enseignements et ce n'est pas sans étonnement qu'on y voit apparaître, même antérieurement, un certain nombre de Belges, ce qui prouve l'ancienneté des relations entre Belges et Portugais.

L'étude de cette époque, que j'ai été amené à faire en suivant la trace de ces Flamands en Portugal, me porte à croire que c'est dans l'histoire de la grande école de géographie fondée par le prince *Henri le navigateur*, qu'il faut chercher la véritable origine des idées de l'école de géographie anversoise. L'histoire si peu connue ou si oubliée de l'école portugaise me paraît l'introduction indispensable à celle des idées qui achèvent de se développer dans l'école flamande ; j'ai essayé de la retracer. La science ne procède pas par bonds, mais

par progrès lents et successifs. Reconnaître cette filiation de l'école anversoise, n'a rien qui doive retrancher à son mérite.

Né sur les marches du trône d'un peuple faible par l'étendue de son territoire, mais grand par son patriotisme et son énergie, le prince Henri rêva pour son pays de grandes destinées et sut, par sa persévérance, lui assurer une gloire incontestable. L'histoire de sa vie offre un vaste champ à la méditation. Pour en comprendre toute la portée philosophique, il est nécessaire de rappeler l'état des connaissances géographiques très bornées de son temps, les idées qui l'inspirèrent, les préjugés qu'il eut à vaincre, les ressources restreintes dont il disposait. Le succès de ses efforts rencontra de son vivant de nombreux incrédules, même parmi ses plus actifs collaborateurs ; on l'eût volontiers qualifié d'*utopiste*, si ce mot eût existé, et il ne fallut rien moins que la puissante inspiration de son génie, éclairé par l'étude, pour poursuivre l'œuvre grandiose qu'il avait entreprise. S'il eut la consolation d'entrevoir le but, ce ne fut qu'après sa mort que le but même fut atteint, suivant la voie qu'il avait tracée, et fit du petit Portugal la puissance coloniale de premier ordre qu'il avait rêvée.

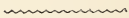
Entraînés par le succès, les Portugais s'abandonnèrent aux aventures héroïques : l'école de Sagres elle-même, qui en était l'origine, disparut dans l'ombre et c'est à Anvers qu'elle semble renaître, sous des formes nouvelles propres à exprimer l'immense progrès réalisé. L'absence de véritables navigateurs, en apparence si défavorable aux progrès de la géographie, explique les progrès théoriques de l'école anversoise.

L'histoire de la découverte de l'Afrique par le prince Henri, vieille déjà de près de quatre siècles, est devenue pour nous une actualité ; oubliée et abandonnée pendant ce long espace de temps, la conquête de ce continent s'achève de nos jours, avec une activité sans égale. Aux Ca da Mosto, aux Barthélemy Diaz, aux Vasco de Gama du XV^e siècle qui traçaient ses limites, le XIX^e siècle oppose dès maintenant les Speke, les Livingstone, les Stanley qui préparent sa civilisation. En résumant

l'histoire du passé, j'ai été frappé d'y voir se produire déjà, avec une grande analogie, les difficultés qui se présentent dans les temps modernes. Si l'on conteste la parenté que j'essaie d'établir entre les écoles de Sagres et d'Anvers, j'espère du moins que le lecteur puisera dans mon récit la conviction du succès réservé à l'œuvre actuelle, comme à celle de nos devanciers.

Il me plaît de rendre par ce travail l'hommage de reconnaissance qu'Anvers doit au Portugal. Le choix de cette ville comme entrepôt du commerce lusitanien, tout autant que la décadence de Bruges, fut l'origine de la grande prospérité, de l'incessant développement de la métropole commerciale de la Belgique.

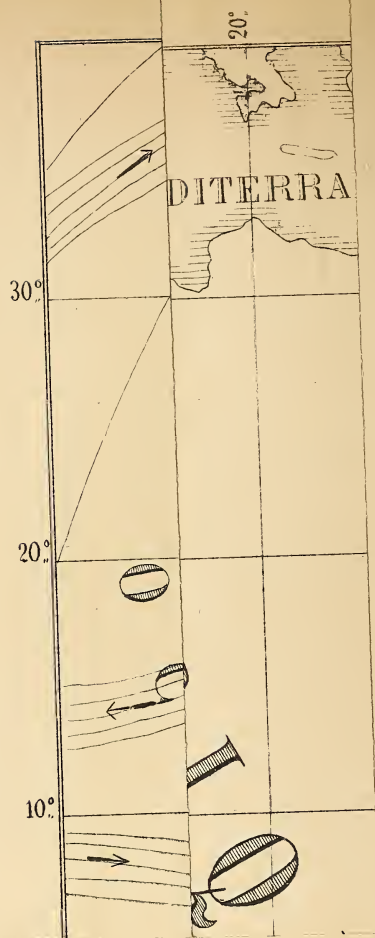
Si dans le passé les relations d'Anvers avec Lisbonne furent fécondes pour la Belgique, elles ne le furent pas moins pour le Portugal. Je souhaite que la constatation de ce fait contribue dans l'avenir à entretenir des relations aussi intimes entre ces deux petites nations, mises, par le hasard des circonstances, de nouveau en contact sur les côtes d'Afrique et resserre leurs liens, pour opposer une sérieuse résistance aux convoitises de leurs puissants voisins.





*Découverte des
Côtes d'Afrique
par les Portugais
au XV. Siècle.*

Meridien de Paris



CHAPITRE I.

Les croisades. — Le roi Denis (Diniz).

Les croisades occupent une grande place dans notre histoire et demeurent l'un des faits sociaux les plus dignes de fixer les méditations du philosophe et de l'historien. Les prédications enflammées de Pierre l'Ermite trouvèrent sans doute, au milieu des populations à peines remises des émotions du *millénaire*, un champ tout préparé pour y développer une œuvre de Foi, telle que la conquête du Saint-Sépulcre, objet de leur vénération, espérance de leur salut ⁽¹⁾ ; mais pour comprendre

(1) Les premiers pèlerins qui se rendirent en Orient et ouvrirent en quelque sorte la voie aux armées des croisés, obéissaient sans nul doute à un sentiment de ferveur religieuse, mais ce serait une erreur grave de croire que tous étaient animés d'une égale piété dégagée d'intérêt terrestre. L'organisation même, due à la générosité des fidèles pour faciliter les voyages de ces pieux vagabonds, donna naissance à de réels abus et favorisa souvent les entreprises les moins avouables.

En quittant son village, le pèlerin recevait dans une cérémonie solennelle de l'église, le *bourdon* en même temps qu'un certificat de son curé, souvent signé même par son évêque, véritable *passé-port*, qui indiquait le but de son pèlerinage et lui servait de recommandation près des fidèles. Grâce à ce certificat, il était admis gratuitement dans les nombreux hospices ou hôpitaux créés en vue des pèlerinages, qui jalonnaient sa route ; il y recevait le gîte, la nourriture, quelquefois des soins médicaux en cas de maladies et d'accidents, et souvent des aumônes pour continuer sa route ; dans quelques-uns de ces hospices le pèlerin était même admis à prolonger son séjour, sous prétexte de dévotion à quelque relique de saint en réputation dans la contrée, ce qui lui permettait de réparer

l'exaltation générale de la chrétienté, nommée la *folie de la Croix*, qui, pendant deux siècles, précipite avec une sainte frénésie l'Europe sur l'Asie, il faut admettre une cause plus puissante que la parole d'un moine plus éloquent qu'héroïque ; il faut croire à une influence supérieure, comme il en apparaît de temps à autre dans l'histoire de l'humanité, (providentielle ou loi naturelle), qui entraîne l'homme à accomplir

ses forces épuisées par un long voyage. Entre ces étapes, les routes que parcouraient ces pèlerins, traversées par des malandrins de tous genres, étaient peu sûres, même pour les habitants de la contrée ; au XVII^e siècle encore, le président Henault raconte qu'une ordonnance royale ayant prescrit l'arrestation des gens sans aveu et des filles perdues pour les déporter et peupler la Louisiane, on y joignit beaucoup d'honnêtes artisans surpris dans leurs champs et entraînés de force. Les chefs des établissements hospitaliers se chargeaient de soumettre au visa des autorités civiles les certificats des pèlerins, *de les rafraîchir* suivant l'expression admise, et dès lors l'autorité civile prenait des précautions pour assurer leur sécurité. Cet ensemble de précautions explique les immenses voyages que ces voyageurs, presque sans ressources, purent accomplir en sécurité, dans ces temps troublés.

Cette généreuse protection accordée aux pèlerins procurait à beaucoup d'entre eux une vie plus douce que celle dont ils jouissaient dans leur village, et l'on vit naître la *profession de pèlerins* qui se chargeaient à prix d'argent, d'aller accomplir, par de lointaines pérégrinations, les vœux de certaines personnes retenues au logis par des causes quelconques. Il arriva en temps de disette que des villages entiers prirent le *bourdon*, leur pasteur en tête, pour courir les grandes routes, sans autre souci que de chercher une vie plus facile et rencontrant des aventures où la piété n'avait qu'une très médiocre part. « Les moines mêmes, » dit Ludovic Lalanne, « obéissaient à des motifs frivoles pour se mettre en route : — » Allons partons, car il est écrit : Nul n'est prophète en son pays. »

Rien n'est souvent moins édifiant que la conduite de ces aventuriers, protégés par l'autorité civile et religieuse, et qui au retour acquéraient aux yeux des populations un véritable caractère de sainteté. Des gens sans aveu, affectant des dehors de piété hypocrite, réussissaient facilement à se faire donner les certificats de pèlerins et, réunis en bandes, pillaient, volaient les contrées qu'ils traversaient, jusqu'au moment où poursuivis par la justice civile, ils cherchaient un asile inviolable dans les hospices de refuge. Il fallut prendre des mesures de rigueur contre ces faux pèle-

des actes revêtant un caractère que, sans nul doute, il n'avait pas prémédité ; obéissant d'instinct à une loi d'évolution de l'espèce humaine, comme les planètes gravitent autour du soleil, l'homme contribue à l'accomplissement d'un mouvement social dont sa sagesse n'avait pu prévoir toutes les conséquences ⁽¹⁾. « L'histoire des croisades » dit Guizot, « n'est rins. Dans certaines provinces de France il leur était interdit de voyager en troupe et on leur imposait les voyages isolés. Dans l'hôpital de refuge de Compostelle il y avait une chaîne de fer où l'on attachait les *malfaisants*. A Burgos, les Pères Antonins, qui dirigeaient le refuge des pèlerins » pour la moindre incommodité, coupaient bras ou jambes ou les pen-
« daient à leur porte. »

Les gouvernements eux-mêmes tendent à détourner les pèlerinages de leur but uniquement pieux. La condamnation à un pèlerinage devient un moyen d'action judiciaire pour punir des crimes, et substituer un exil contrôlé à la prison. La loi « impose souvent au coupable » dit le baron de Bonnault, « surtout après une commutation de peine, un pèlerinage » dont le juge fixe le but et la durée ; l'exil perd ainsi quelque peu de « sa rigueur sans rien ôter à la sécurité publique. De même quand un « différend vient d'être tranché entre adversaires capables de faire appel à « la force, il n'est pas rare de les voir envoyer en pèlerinage à des « sanctuaires différents, dans l'espoir que le temps, la distance et la dévotion « pourront amener l'oubli de tout ressentiment. »

Le pèlerinage devient encore quelquefois un moyen d'action politique. En 1236, les habitants de Nieuport refusent au chapitre de Ste-Walburge à Furnes, le paiement de la dîme du hareng qu'ils prétendent illégitime ; ils sont mis au ban de l'église, et excités par leurs échevins, ils résistent à tous les efforts de la comtesse de Flandre qui cherche à les soumettre. Un jugement intervient et condamne les échevins à une année d'exil outre-mer, sous forme d'un pèlerinage. Les meneurs de la révolte sont ainsi écartés et pendant leur absence, il devient facile de ramener la ville à la soumission.

(1) La lutte entre l'empereur et le moine Hildebrand s'engage à partir du concile de Worms de 1048, lorsque l'évêque de Toul, Bruno, fut élu pape sous le nom de Léon IX. — Guizot assigne pour origine aux croisades, l'hostilité qui commence dès le VII^e siècle à se produire entre le christianisme et le mahométisme ; telle fut peut-être leur cause médiate, mais il nous paraît évident que la cause immédiate, qui provoqua leur éclosion presque spontanée, doit être cherchée ailleurs, dans les événements du monde occidental.

» intelligible, son vrai sens n'est appréciable que par les rapports
» qui la lient aux temps modernes ; son vrai sens n'a été révélé
» que fort tard. »

La lutte engagée entre l'empereur Henri IV et le pape Grégoire VII, qui tous deux visaient à la domination universelle, l'un par la société civile, l'autre par l'Église, fut certainement la cause primordiale des croisades ; tous deux en la provoquant, en cherchant à établir d'une manière définitive les rapports de l'État et du clergé, se croyaient, dans leur orgueil excessif, assurés d'en diriger toutes les suites. Il est même certain que les croisades furent surtout préparées par le Saint-Siège, pour assurer le triomphe définitif de l'Église ; au concile de Plaisance de 1095, convoqué par le pape Urbain II pour permettre à Pierre l'Ermite de développer ses projets d'expédition en Palestine, avant même d'entendre le célèbre pèlerin, les prélats assemblés s'occupent des questions de discipline du clergé, cause du dissentiment entre le pape et l'empereur ; le récit des souffrances des chrétiens en Syrie n'en occupe que la partie accessoire, pour en devenir ensuite la partie principale, lorsque cette guerre étrangère apparaît comme le moyen d'énervier la résistance du pouvoir temporel, par un puissant dérivatif, afin de laisser le champ libre au pouvoir spirituel. Ce caractère politique des croisades se manifeste encore, peu de temps après, au concile de Clermont, lorsque le pape invité à prendre la direction de l'œuvre de Foi, qui semble devoir lui appartenir, s'y refuse en déléguant ses pouvoirs à l'évêque du Puy, sous prétexte de la nécessité de rester en Europe, pour mettre un terme au schisme provoqué par l'anti-pape Guibert, mais certainement pour mieux recueillir le fruit de ses efforts politiques.

L'action providentielle apparaît peu de temps après, lorsque, par la force des circonstances, la direction d'une guerre provoquée dans un intérêt *guelfe* demeure confiée à un *gibelin*, à Godefroid de Bouillon, dont toute la vie avait été consacrée jusqu'alors à lutter contre le système politique que l'ambitieux Hildebrand avait cherché à faire prévaloir, et il ne fallut rien moins

que les preuves de valeur et la sagesse du neveu de l'impératrice et fanatique princesse Mathilde, et l'autorité incontestable qu'il exerça sur les croisés, pour le faire accepter comme le *défenseur du Saint-Sépulcre* par le Saint-Siège.

L'influence des causes naturelles, réagissant sur les événements provoqués par la volonté de l'homme, s'impose dans l'histoire des croisades, tout comme on voit la pesanteur agir sur l'écoulement de l'eau s'échappant d'une écluse, que l'ingénieur tenterait vainement de soumettre à sa volonté. Cette influence s'accuse nettement dans la singulière antithèse qui conduit les croisés, préparant une *œuvre de guerre*, à proclamer tout d'abord l'œuvre de paix, la *Paix de Dieu*. C'est qu'en effet, si l'on peut assigner comme cause immédiate des croisades, le désir de mettre un terme aux souffrances des pèlerins, dont l'Ermite avait rapporté de son pèlerinage en Orient les récits et les témoignages, une cause médiate non moins certaine est *le besoin de mettre un terme aux guerres incessantes qui désolaient la société féodale et entravaient la civilisation de l'Occident*. L'habileté humaine consista à donner une direction utile aux passions héroïques provoquées par l'institution de la chevalerie ; la loi sociale produisit ce résultat très inattendu des promoteurs des croisades, le *rapprochement des peuples par l'échange des idées qui naît de leur commerce, dans l'intérêt de la civilisation*. Avant les croisades, les relations commerciales entre l'Occident et l'Orient se réduisaient à l'envoi de rares caravanes de marchandises, traversant toute l'Europe par des routes mal explorées, à travers les populations presque sauvages de la Hongrie et des Balkans, ou encore à de plus rares transports maritimes, opérés par des marins beaucoup plus préparés à la piraterie qu'au commerce. Telle était, à l'origine des croisades, l'ignorance de nos populations sur l'état social de celles où nos premiers croisés allaient porter la guerre, que, profondément convaincus de la supériorité que leur donnait leur foi, ceux-ci ne croyaient rencontrer dans leurs

adversaires que des barbares, des idolâtres presque sauvages. « Pour les premiers chroniqueurs des croisades, » dit Guizot, « tels que Albert d'Aix, Robert-le-moine, les mahométans » ne sont qu'un objet de haine ; il est clair que ceux qui » en parlent ne les connaissent point, ne les considèrent que » sous le point de vue de l'hostilité religieuse qui existe » entre eux ; on ne découvre la trace d'aucune relation » sociale ; ils les détestent et les combattent, rien de plus. » Guillaume de Tyr, Jacques de Vitry parlent des musulmans » tout autrement : on sent que tout en les combattant, ils ne » les voient plus comme des monstres, qu'ils sont entrés jusqu'à » un certain point dans leurs idées, qu'ils ont vécu avec eux, » qu'il s'est établi entre eux des relations et même une sorte » de sympathie.... Ils vont même quelquefois jusqu'à opposer » les mœurs et la conduite des musulmans aux mœurs et à » la conduite des chrétiens, ils adoptent les musulmans pour » faire la satire des chrétiens, comme Tacite peignait les mœurs » des Germains en contraste avec les mœurs de Rome.

» Il est un lieu commun que de dire que l'esprit des voyageurs » s'affranchit, que l'habitude d'observer des peuples divers, » des mœurs, des opinions différentes, étend les idées, dégage » le jugement des anciens préjugés. Le même fait s'est accompli » chez ces peuples voyageurs qu'on a appelés les *Croisés* : » leur esprit s'est ouvert et élevé par cela seul qu'ils ont vu » une multitude de choses différentes, qu'ils ont connu d'autres » mœurs que les leurs. Ils se sont trouvés d'ailleurs en relation » avec deux civilisations, non seulement différentes, mais plus » avancées : la société grecque d'une part, la société musulmane » de l'autre. Nul doute que la société grecque, quoique sa » civilisation fût énervée, pervertie, mourante, ne fût sur les » croisés l'effet d'une société plus avancée, plus polie, plus éclairée » que la leur. La société musulmane leur fut un spectacle de » même nature. Il est curieux de voir dans les chroniques » l'impression que produisirent les croisés sur les musulmans ; » ceux-ci les regardèrent au premier abord comme des barbares,

» comme les hommes les plus grossiers, les plus féroces, les plus
» stupides qu'ils eussent jamais vus. Les croisés de leur côté
» furent frappés de ce qu'il y avait de richesse, d'élégance
» de mœurs chez les musulmans. A cette première impression
» succédèrent bientôt, entre les peuples, de fréquentes rela-
» tions. Elles s'étendirent et devinrent beaucoup plus fréquentes
» qu'on ne le croit communément. Non seulement les chrétiens
» d'Orient avaient avec les musulmans des rapports habituels,
» mais l'Occident et l'Orient se visitèrent, se connurent, se
» mêlèrent, non seulement par des relations diplomatiques et
» officielles entre les souverains, mais par des relations de
» peuples, fréquentes et variées. »

Les transports que nécessite la guerre se combinèrent avec ceux du commerce au grand bénéfice des deux contrées. Le grand commerce d'Orient et d'Occident naquit des croisades, et particulièrement le commerce maritime reçut une forte impulsion. Les deux civilisations réagirent utilement l'une sur l'autre et la part de progrès que récolta l'Occident n'est certes pas inférieure à celle de l'Orient ; on a dit que la plupart des grandes découvertes qui, dans le cours des XIV^e et XV^e siècles, ont provoqué le développement de la civilisation européenne, la boussole, l'imprimerie, la poudre à canon, étaient connues de l'Orient et avaient été rapportées par les croisés en Occident. Cela est exact jusqu'à un certain point, mais néanmoins contestable. On peut dire avec un écrivain : « Effacez les Arabes » de l'histoire et la renaissance des lettres sera retardée de » plusieurs siècles en Europe. » Dans le domaine de la géographie c'est aux Arabes que l'Europe doit la conservation des écrits des géographes grecs ; ces écrits revinrent en Europe traduits en langue latine, d'après leur translation en langue arabe.

Les pieux chevaliers allaient chercher en Asie, gloire, fortune, honneur, outre les récompenses religieuses, et rêvaient de conquérir des trônes comme celui conquis par les Normands en Sicile et dans les Pouilles, sur les Sarrazins. — « Donnez-

moi des hommes et des vaisseaux » disait Robert le Frison, second fils du comte de Flandre, à son père, « j'irai conquérir » un État chez les Sarrazins d'Espagne ! » — Ils étaient loin de supposer que la Providence leur réservait de devenir les agents les plus actifs du *progrès commercial*, considéré par eux comme *œuvre de manant*.

A l'heure où la fortune des croisés commence à chanceler, le commerce maritime entre l'Orient et l'Occident est devenu des plus actifs. Venise s'est substitué à Constantinople comme l'entrepôt du commerce du monde ⁽¹⁾ et un courant de navigation incessant s'est établi sur toutes les côtes de l'Europe.

Au début des croisades la pratique navale se bornait encore à la méthode timide du *cabotage* ; on suivait les côtes, faute de moyens sérieux pour se guider en mer, naviguant de cap en cap (*cabo* en espagnol) ; on déployait les voiles au point du jour, voguant toute la journée en vue des amers de la côte et à la nuit tombante on jetait l'ancre de crainte de s'égarer. On avait bien vu de hardis marins, tels que les Normands, partir du Nord et venir trafiquer jusque dans la Méditer-

(1) A l'époque des croisades trois routes étaient fréquentées par les caravanes faisant le commerce avec l'Inde. — La première par le golfe Arabique ou mer Rouge, qu'on atteignait : soit par l'Égypte en remontant le Nil jusqu'à *Coptos* (Karnak), puis en continuant par la voie de terre jusqu'au port de *Berencie* (Raz Berenice) ; soit par la Syrie, de *Tyr* en suivant la voie de terre par *Petra* jusqu'au port d'*Elath* au fond du golfe *Élanitique*. En ce temps les marins arabes sabatéens, venaient prendre les marchands en Syrie pour les conduire, par les *moussons* favorables de l'été, en passant par *Saba*, *Ophyr*, *Ocelis* (Aden) dans la *mer Érythrée* (mer des Indes ou golfe d'Arabie), vers le Malabar et les ramener par les *moussons* d'hiver. — La seconde en partant du Malabar remontait le golfe Persique jusqu'à *Bassora* et suivant l'Euphrate ou le Tigre, gagnait : soit par *Babylone* et *Palmyre* la Syrie et le port de *Tyr* sur la Méditerranée, soit *Trébizonde* sur le Pont-Euxin (mer Noire). — La troisième partait des *Palus Méotides*, (mer d'Azof) et du port *Tana* (Tscherkask) aux bouches du Tanais (le Don) où les Vénitiens établirent une colonie, pour se diriger en contournant la mer Caspienne, vers la mer d'Aral et la Bactriane. C'était la route préférée pour les marchandises précieuses qui n'étaient pas d'un grand poids, et surtout pour l'encens, de qualité supérieure à celui qui arrivait par l'Égypte.

ranée, et leurs descendants, les Flamands, que les croisés rencontrèrent à leur grand étonnement sur les côtes de la Palestine, sous le nom de *Pirates verts*, n'étaient pas indignes de leurs ancêtres ! Mais cette navigation éloignée avait pour but plutôt la piraterie que le commerce. La navigation commerciale s'exécutait dans des conditions timides, au milieu de mille dangers, d'escale en escale, et le plus souvent on préférait, comme plus sûrs, les transports par caravanes. Les voyages en mer cessaient ordinairement en novembre à l'époque des longues nuits et des jours nébuleux, pour reprendre en février. En l'an 60, le voyage de St.-Paul, de Césarée (St.-Jean d'Acre) à Rome, n'avait pas exigé, par la voie de mer, moins de cinq mois, au milieu de périls immenses. Les produits de l'Inde arrivaient en Occident par la route que suivit en sens inverse la première croisade, conduite par Pierre l'Ermite et Gauthier-*sans avoir*, qui partait de l'Escaut et de la Meuse pour rejoindre le Danube à Ratisbonne, au travers des plaines de la Germanie par Worms, Wurtzbourg, Nurenberg, et profitant en ce point de la facilité des transports fluviaux, suivait le Danube jusqu'à Belgrade, gagnant ensuite Constantinople et le Bosphore par des routes à peine tracées au travers de la Serbie et de la Bulgarie, passant par Sophia, Philippopolis et Andrinople.

Après la première croisade, les Arabes ayant enseigné aux marins italiens l'usage de la boussole, la navigation maritime se perfectionne et devient plus hardie ; assuré de la direction du navire, on ose s'éloigner momentanément des rives et même cingler la nuit ; la durée des voyages raccourcit. Les marins italiens et surtout ceux de Venise monopolisent le commerce de la Méditerranée dont ils connaissent parfaitement les côtes. Rarement ils franchissent les colonnes d'Hercule, mais ceux de Majorque et de Catalogne plus hardis, s'étendent sur les côtes de l'Espagne et du Nord de l'Afrique, échangeant leurs marchandises avec les Basques et les Flamands qui les transportent jusqu'aux confins du Nord. Le commerce des

caravanes se borne aux expéditions de détail et distribue les marchandises dans l'intérieur de continent (1).

Avec la boussole et une vague connaissance du ciel comme

(1) Dès le XIII^e siècle on retrouve les traces d'un commerce régulier établi entre les Pays-Bas, l'Espagne et l'Italie.

Le *fer d'Espagne* (*ferrum de Hispania*) et les *draps* (*saccus prunorum de Hispania*) figurent déjà dans les négociations douanières poursuivies en 1252 par Herman Hoyers, envoyé spécial de l'Empire en Flandre. L'ordonnance de 1304 sur le commerce des épices de Bruges fait mention du *sucre de raisin de Malique* (Malaga), *des laines, du vert et de la cire d'Espagne*. Toutes ces marchandises étaient apportées sans nul doute par la voie maritime d'Espagne et de Portugal à Bruges. La Navarre envoie en Flandre des *filaches* dont on fait des *sarges*, des *corduans*, des *basans*, des *ricolisses* (régisse), des *amandres*, de la *peloterie*, des *draps (toiles)* dont on fait les voiles des grands navires. L'Aragon expédie les mêmes marchandises, et en plus le *safran* et le *riz*. De Castille il vient de la *graine d'écarlate*, du *vifargent*, du *fer*, etc. D'Andalousie et de Portugal on introduit des *cuirs*, du *miel*, de l'*huile*, des *olives*, de *grosses figes*, des *raisins*, etc.

Bien que dès 1273 il y ait des marchands de Venise établis en Flandre et qu'en 1315 Pergoletti, agent du riche banquier Lombard Bardi, vienne à Anvers, le commerce avec l'Italie à cette époque semble encore se borner à des opérations foraines par la voie de terre. Ce n'est qu'en 1318 qu'on signale les premiers vaisseaux italiens dans les eaux de Flandre, où ils ont été évidemment précédés par les flottes ibériques.

Les Teutoniques ont des comptoirs à Bruges en 1340, les Biscayens en 1348, les Catalans en 1349, les Nurembourgeois en 1361, et les Italiens ne s'y établissent qu'en 1415.

Il est singulier de constater, ainsi que le remarque le Dr Hamy, qu'à une époque où déjà les Génois marquent sur leurs cartes la position d'Anvers sous le nom de *Anguerwa* et l'importante ville industrielle et commerciale de Malines, les auteurs des cartes catalanes semblent ignorer l'existence de ces villes. « Les Catalans ont constitué le prototype de la carte de » l'Europe septentrionale, tel qu'il s'est maintenu chez les géographes, » pendant près de deux siècles, » dit le Dr Hamy, (la mappemonde de Angelino Dulcert ou Dulceri, de 1339, doit être considérée, d'après lui comme la plus ancienne carte catalane connue) ; « après eux, dès la seconde moitié du » XVI^e siècle, les travaux de Mercator et de son école remettent toutes choses » en place et le progrès ne s'arrête plus et arrive, par une série d'améliorations » graduelles, à l'état de perfection où nous la voyons aujourd'hui. »

guide, les marins osaient, dans des mers fermées comme la Méditerranée, ou quasi fermées comme la mer du Nord, affronter le large, avec la certitude de trouver au bout de leur route une terre hospitalière ; mais dès qu'ils abordaient l'Océan sans limite, une vague terreur de l'inconnu les saisissait et à peine avaient-ils quitté la côte de quelques journées, l'effroi les paralysait ; ils se hâtaient de gouverner à l'est pour accoster. « Il n'y a personne qui oserait prendre son large, « on tient les rivages, » disait Abou-Rehan, géographe persan, qu'on nommait le *docteur très subtil*. — « L'Océan, » dit le Dr Hamy, « inspirait une véritable terreur ; traverser ses » redoutables tempêtes et braver les pirates qui en sillonnaient » les abords, était considéré comme un véritable exploit nautique. »

Après la chute de Ptolémaïs (1291), dernier rempart chrétien en Orient, un profond désespoir s'empare de l'Europe, épuisée par deux siècles de guerre étrangère. Les chevaliers sont les premiers à déposer les armes et l'on voit l'élite de la milice sainte, les *Templiers*, se retirer en France dans leurs riches commanderies et renoncer à la lutte, se confinant dans la mollesse et l'oisiveté, grâce à l'immense fortune qu'ils ont acquise par les dons des fidèles pour conquérir le Saint-Sépulcre. En vain Clément V et Philippe le Bel convient-ils, en 1306, Jacques Molay, le chef du Temple, à s'unir aux chevaliers de St.-Jean pour reprendre l'œuvre des croisades, celui-ci se déclare impuissant à vaincre la répugnance de ses frères d'armes. Ce fut la cause de la perte des Templiers. Philippe le Bel, le roi faux-monnayeur, après avoir ruiné la Flandre, arrache au faible Clément V la condamnation de l'ordre du Temple afin de s'emparer de ses richesses.

Chose inattendue, c'est le commerce qui reprend alors les croisades sous une forme nouvelle. Un patricien de la mercantile Venise, Marino Sanudo (ou Sanuto dit Torcellus) qui avait visité la Palestine, l'Arménie, l'Égypte, les îles de Rhodes et de

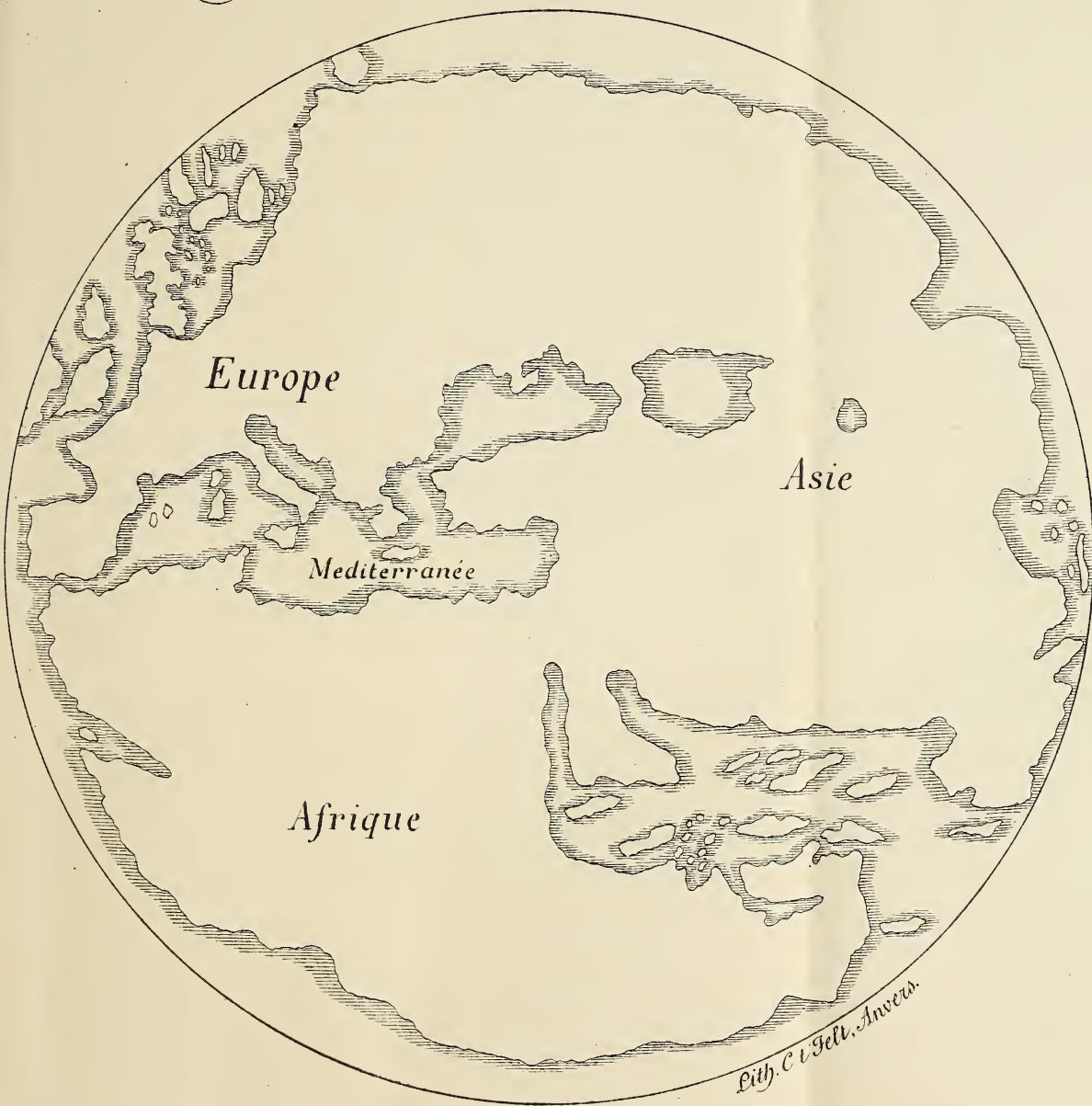
Chypre ⁽¹⁾, présente au pape Jean XXII et adresse à tous les souverains de l'Europe, en 1320, un mémoire intitulé : *Secretum fidelium Crucis*, (*Le Secret des fidèles de la Croix*) dans lequel il expose, avec de grands détails, un plan d'invasion de l'Égypte et la possibilité d'ouvrir vers l'Inde une route directe, qui rétablirait le commerce de l'Occident avec le pays des épices et des aromates, malgré l'occupation des ports de la Palestine par les infidèles. Le produit de ce commerce fournirait les capitaux nécessaires pour reprendre les expéditions militaires et la conquête de Jérusalem. A ce mémoire, Sanudo, qui était un savant géographe, joignait une série de dessins remarquables, destinés à justifier son projet.

Les propositions de Sanudo n'eurent aucune suite, et l'on conçoit qu'après les obstacles rencontrés par St.-Louis en Égypte, il eût été chimérique de tenter de nouveaux efforts dans cette voie ; mais ces propositions provoquèrent pendant deux siècles la recherche d'une route vers l'Inde, dans différentes directions ; presque tous les projets présentés comme solution de cette question sont justifiés comme celui de Sanudo. Christophe Colomb lui-même déclare dans sa correspondance avec le souverain d'Espagne, que ce qu'il veut en cherchant la route de l'Inde par l'Ouest, c'est acquérir assez de richesses pour reprendre l'œuvre de la conquête du Saint-Sépulcre, abandonnée par l'épuisement des finances de l'Europe. L'œuvre des croisades repose désormais sur une base purement mercantile, destinée à appuyer l'œuvre héroïque et religieuse.

On attribue au célèbre alchimiste Raimond Lulle, (1235-1315) né dans l'île de Majorque, la première idée de chercher la route de l'Inde suivant les côtes ouest de l'Afrique, par voie

(1) Marino Sanudo visita également la Flandre, probablement sur l'un des navires Vénitiens qui abordèrent à l'Écluse et à Anvers en 1318, et visita même le Holstein et la Baltique, sur lesquels ses cartes fournissent des données absolument inconnues de ses devanciers, ainsi que le dit le Dr Hamy.

Mappemonde de Marino Sanuto (1320)



de mer. Lulle avait vécu pendant plusieurs années en Barbarie, sur les côtes du Maroc au milieu des savants arabes ; il est probable qu'il puisa l'idée d'une telle route chez les marins arabes, dont la navigation s'étendait le long de cette côte, et fit même découvrir des îles inconnues aux Européens.

Plusieurs faits vaguement connus des marins européens avaient attiré leur attention de ce côté : — C'est ainsi que d'après le récit de Pétrarque, un marin génois, Lancelot Maloxello, aurait franchi les colonnes d'Hercule et découvert, le long des côtes d'Afrique, une île où il aurait bâti un château en 1275. — Cecco d'Ascoli ou de Stabili, (brûlé comme magicien en 1327), qui comme Lulle, était en relation avec les savants arabes, raconte qu'en 1291 le Génois Theodisio Doria, et les frères Ugolin et Guy de Vivaldo armèrent deux galères pour tenter « *un voyage nouveau et inusité vers l'Inde par l'Occident.* » Ils emmenaient avec eux deux franciscains pour convertir les infidèles des contrées nouvelles qu'ils espéraient découvrir. On ignore ce que fit cette expédition, dont on a retrouvé les traces dans les archives de Gênes et qui d'ailleurs périt en route.

Éclairé par ces faits, Denis *le Libéral*, roi de Portugal, s'appliqua avec ardeur à découvrir cette route maritime, indiquée vers l'Inde. Tout d'abord il engagea à son service des marins génois réputés alors les plus habiles de la Méditerranée, avec l'espoir de profiter de leur expérience maritime pour développer le commerce de son royaume et aussi pour connaître les découvertes que les Génois prétendaient avoir faites (1). En 1319, Denis concéda à Emmanuel Pezagno (Manoel

(1) A une époque antérieure, les Portugais avaient déjà fait appel à l'expérience maritime des Italiens. Au temps d'Alfonse I^{er}, comte, puis roi de Portugal (1112-1185), ancêtre du roi Denis, l'*Histoire de Compostelle* nous apprend que les Sarrazins venant chaque année piller les côtes de la Galice, l'archevêque de Saint-Jacques, pour mettre un terme aux souffrances de son troupeau, ne trouva d'autre moyen que d'envoyer quérir au loin des charpentiers adroits qui puissent construire des galères, et des pilotes pour les diriger. Il n'y avait pas alors en Galice d'hommes

Pançanha) la charge d'amiral héréditaire de Portugal, sous condition d'avoir constamment à ses ordres un état-major de vingt officiers gènois ou italiens, pour la conduite et la construction de ses galères. Il fixa également par de sages règlements, les relations commerciales navales entre le Portugal et la Flandre, l'Angleterre, la France.

Le roi *Denis* (Diniz) réorganisa non seulement la marine commerciale de son royaume, mais encore les ordres militaires religieux du Portugal, destinés à combattre les Maures sur terre et sur mer, qui formaient sa véritable marine militaire. Dans cette réorganisation il semble avoir eu comme la préscience des services immenses que ces ordres devaient rendre dans la suite, pour la découverte de la route des Indes. A ce titre leur institution mérite de nous arrêter un instant.

Toute l'histoire du Portugal semble reposer sur les traditions héroïques de la chevalerie religieuse depuis le fondateur du royaume, *Henri*, fils de Robert I^{er} de Bourgogne et descendant de Hugues Capet, qui, ayant suivi, croit-on, Godefroid de Bouillon en Palestine, vint ensuite en Ibérie, où, après des aventures romanesques accomplies avec le Cid, il obtint la main de Tereja, fille d'Alphonse X, roi de Castille. Il reçut en apanage le *comté de Portugal*, dont la capitale était Guimaraens et qui occupait le territoire de la province de Beira, confinant à la limite des possessions des Maures, alors maîtres de Lisbonne. Son fils *Alphonse-Henri* conquiert Lisbonne avec le concours des croisés flamands, conduits par le comte d'Aerschot en 1147 ; Alphonse-Henri, devenu roi, avait fondé l'ordre militaire et religieux *da Aza de San-Miguel* (l'aile de St.-Michel), auquel se substitua en 1167 *da Ordem Nova* (l'Ordre nouveau, plus tard l'ordre d'Evora, puis de St.-Benoît d'Aviz), qui servait d'armée permanente au royaume,

habiles dans la pratique navale et les envoyés du prélat, après avoir visité Arles, Gênes, Pise, ramenèrent le Génois Ogerio qui fabriqua deux birèmes pour déloger les Sarrazins des îles où ils se refugiaient, et rendre la paix au pays.

toujours menacé par les Maures. A ces ordres étaient venus se joindre des chevaliers de St.-Jacques et des Templiers d'Espagne, qui, loin de vivre dans l'indolence comme en France après la chute de St.-Jean d'Acre, continuaient en Ibérie à combattre les infidèles avec une ardeur égale à celle du passé.

Aussi le roi Denis ayant obtenu du pape Nicolas IV, en 1288, l'autorisation de constituer les *chevaliers de St-Jacques (Santiago)*, qui se trouvaient en Portugal et relevaient de la commune de Castille, en un ordre particulier portugais, s'éleva-t-il avec énergie contre la suppression des Templiers, ordonnée par les bulles du pape Clément V ; il rappela leur mission spéciale qui était de défendre la province des Algarves, où ils avaient, à l'embouchure du Guadiana, leur principal établissement maritime à Castro-Marim. En fils obéissant de l'Église, Denis se soumit néanmoins aux ordres venus de Rome, mais il évita la difficulté en reconstituant les Templiers sous forme d'un ordre nouveau, purement portugais, qui reçut le nom d'*Ordre du Christ*, rappelant le titre primitif des Templiers, *milites Christi*. Après une enquête sévère, ordonnée par le pape à la demande du roi Denis, effectuée par une commission de prélats sous la présidence de l'archevêque de Lisbonne, la conduite des Templiers du Portugal fut reconnue irréprochable et leur transformation approuvée par le pape Jean XXII, en 1219. Ils furent mis en possession du riche couvent des Templiers à Thomar. Ces chevaliers du Christ étaient soumis à la règle de Saint-Benoît et aux constitutions de l'ordre de Citeaux. Outre les épreuves ordinaires des Templiers, l'admission au rang de *chevalier* exigeait un noviciat de trois ans de guerre contre les Maures, et les *ecclésiastiques* étaient soumis à la claustration.

Le soin avec lequel le roi Denis réorganisa, avec l'approbation du pape Jean XXII, ces ordres religieux et militaires appelés à combattre les infidèles, combiné avec les efforts qu'il fit pour réorganiser sa marine, à la même époque que Sanudo

présenta au Saint-Siège ses nouveaux projets de croisade, porterait à croire que pour Denis et le pape, l'idée de la recherche d'une *route maritime vers les Indes* n'y était pas étrangère. Ce fut en effet, comme nous le verrons, en utilisant l'obligation religieuse du sacrifice absolu, imposée aux chevaliers du Christ, que le descendant du roi Denis réussit à triompher de la terreur de la haute mer, qui arrêtait tous les marins, et à ouvrir cette *route de l'Inde*, à peine entrevue au temps du roi Denis.



CHAPITRE II.

La route maritime de l'Inde dans l'antiquité.

Sur quels faits reposait l'espérance d'ouvrir une route maritime vers l'Inde, par l'Occident de l'Afrique ? C'est ce qu'il importe d'examiner.

Hérodote raconte, d'après une tradition recueillie en Égypte, qu'un roi égyptien de la 26^e dynastie, nommé Necos (ou Nekaon), qui régnait environ 600 ans avant l'ère chrétienne, après avoir repris le projet du grand Sésostris d'ouvrir un canal de communication entre le Nil inférieur et la mer Rouge (projet réalisé de nos jours par le percement de l'isthme de Suez), voulut encore réunir la mer Rouge à la Méditerranée par une autre voie. Il fit construire des navires dans un port de la mer Rouge et les pourvut d'équipages phéniciens, réputés les plus intrépides de son temps : « Il fit » partir les Phéniciens, » dit Hérodote, « sur ces vaisseaux, » avec ordre de rentrer dans la mer du Nord (la Méditerranée) par les colonnes d'Hercule (Gibraltar) et de revenir » ainsi en Égypte. Les Phéniciens s'étant embarqués, naviguèrent » vers la mer Australe. Quand l'automne était venu, ils » abordaient à l'endroit de la Lybie (Afrique) où ils se trou- » vaient et semaient du blé. Ils attendaient le temps de la » moisson et après la récolte ils se remettaient en mer. » Ayant ainsi voyagé pendant deux ans, la troisième année » ils doublèrent les colonnes d'Hercule et revinrent en Égypte. » Ils racontèrent à leur retour qu'en faisant voile autour de

» la Lybie, ils avaient eu le soleil à leur droite, ce qui ne
» me paraît pas croyable (c'est Hérodote qui parle), mais ce
» qui pourra le paraître à d'autres. C'est ainsi que pour la
» première fois la Lybie a été connue. »

Si l'on rapproche ce récit de la mappemonde dressée par Marino Sanuto en 1320, il prend toutes les apparences de la vérité. Le dessin de Sanuto nous fournit déjà la conception d'une forme de l'Afrique très approchée de celle connue de nos jours : un immense continent, affectant la forme d'un triangle dont la base s'appuie à la Méditerranée et dont le sommet nord-est est relié à l'Asie par un isthme étroit qui sépare la Méditerranée de la mer Rouge (isthme de Suez) ; la pointe australe du triangle africain, fortement infléchie à l'est, en dépare seule la forme régulière. D'après le dessin de Sanuto, le voyage de circumnavigation des Phéniciens est évidemment possible et, chose plus remarquable encore, on y voit apparaître une voie de navigation maritime non interrompue entre le Portugal et l'Inde, en suivant une route inverse de celle suivie par ces premiers explorateurs.

Une telle connaissance de l'Afrique, près de trois siècles avant la découverte du cap de Bonne-Espérance, est bien faite pour étonner. Au XIV^e siècle en effet, les connaissances géographiques des Européens semblent s'arrêter en Orient, à la Palestine où le flot montant de l'invasion arabe oppose une barrière insurmontable à leurs investigations ; en Occident, elles ne dépassent pas les limites de la Mauritanie (Maroc). C'est pourquoi un grand nombre d'auteurs ont mis en doute la vérité du voyage de la flotte phénicienne de Necos et l'exactitude de la carte africaine de Sanuto, et en arrivent à ne voir dans l'un et l'autre document qu'une œuvre d'imagination qui, par l'effet du hasard, devait acquérir dans la suite une singulière réalité !

Maltebrun, examinant d'abord ce que pouvait avoir de réel ou de fictif le récit du voyage des Phéniciens donné par Hérodote, hésite à se prononcer. Il déclare que s'il y a de

sérieuses raisons pour l'affirmer, raisons basées sur les connaissances des temps présents, il en est néanmoins d'autres qui permettent de le mettre en doute. — Vivien de Saint-Martin, beaucoup plus positif, sans nier la possibilité d'un immense cabotage tel que celui qu'auraient exécuté les Phéniciens, pour contourner l'Afrique en trois années de la mer Rouge jusqu'à la Méditerranée, croit que ce voyage est invraisemblable ; il remarque, avec beaucoup de raison, qu'une entreprise aussi merveilleuse que celle attribuée à la flotte du roi Necos, eût certainement laissé des traces plus positives dans l'histoire que le vague récit d'Hérodote. « Elle a laissé si peu de traces, » dit-il « même dans la mémoire des prêtres d'Égypte, que » ceux-ci, dans ce qu'ils disent à Hérodote de la mer Érythrée » (mer des Indes) la regardent comme inaccessible aux naviga- » teurs, et qu'Eratosthène, ni Marin de Tyr, deux grands investi- » gateurs des anciens documents, n'en trouvèrent le moindre » vestige, ni dans la bibliothèque d'Alexandrie, ni dans les » livres phéniciens. Le premier de ces deux géographes (230 » ans avant J.-C.) ne connaît rien au delà du cap des Aromates » (notre cap Guardafui), qui est pour lui la limite du monde » austral aussi bien que pour d'autres Alexandrins d'une époque » encore plus rapprochée, et Marin (environ an 100 de l'ère » chrétienne) croit qu'aux extrémités de l'Azanie, ce qui » revient au parallèle de Zanzibar (6° de lat. sud), la côte » africaine tourne à l'est, pour aller rejoindre l'Asie orientale » et faire de la mer Érythrée une autre Méditerranée, » c'est-à-dire une mer sans communication avec l'Atlantique. Ces raisons sont très sérieuses, mais ne suffisent pas pour fixer les limites des connaissances du temps, sur les côtes orientales et occidentales de l'Afrique.

Il est certain que sur la côte orientale, la navigation se borna d'abord à la mer Rouge ou golfe Arabique. La bible nous apprend que Salomon uni aux Tyriens, (l'an 1000 environ avant notre ère) envoya à Ophir une flotte qui en rapporta de riches cargaisons, de l'or, de l'argent, des dents d'élé-

phants, des singes, des paons ; elle en ramena même la reine de Saba, apportant de magnifiques présents à Salomon. On est d'accord pour placer le mystérieux Ophir et le siège du royaume de Saba, dans l'Arabie heureuse et la région de l'Yemen, c'est-à-dire en deçà du détroit de Bab-el-Mandeb, limite de la mer Rouge. Selon toute probabilité, cette région, qu'on nommait « *la Terre d'or* » suffit longtemps au commerce de Tyr ; mais lorsque l'on voit dans les siècles suivants les hardis marins arabes s'étendre au loin dans la mer des Indes, on ne peut affirmer que les Tyriens ne soient pas sortis de la mer Rouge avant eux, pour s'étendre sur les côtes d'Afrique ; il est possible même qu'ils y aient précédé les Arabes. Les Tyriens cachaient soigneusement le but de leurs expéditions commerciales, ainsi que le voulait la coutume de l'époque, de crainte d'y rencontrer des rivaux, et ce secret devait échapper ainsi aux géographes officiels tels qu'Ératosthène et Marin (si même il n'était soigneusement gardé par ceux-ci). S'il n'est pas prouvé qu'au temps du roi Necos, les marins phéniciens aient déjà dépassé le cap des Aromates, il est absolument certain que par la suite, les navigateurs s'étendirent sur la côte, beaucoup au delà de Zanzibar, au moins jusqu'à Soffala (20° de latitude sud). Cette localité est déjà indiquée sur la mappemonde dite *Table ronde rogerienne*, exécutée en 1154 par le géographe arabe, Abou-Abdalla-ben-Mohammed-el-Edrisi de Tétouan pour le roi Roger de Sicile, dont la mappemonde de Sanuto n'est qu'une copie à peu près rigoureuse. En 1871, l'explorateur allemand Carl Mauch a retrouvé non loin de Soffala, région aurifère aussi riche que l'Ophir de l'Yemen, des restes de constructions massives en pierres dures, certainement antérieures aux portugais, et qui ne peuvent avoir été élevées en ce lieu que par les Arabes.

Ces faits ne suffisent peut-être pas pour donner créance au voyage rapporté par Hérodote, mais ils démontrent au moins que la mappemonde de Sanuto, copie de la mappemonde arabe de El-Edrisi, ne donne pas sur la configuration de la côte

orientale de l'Afrique des renseignements purement imaginaires ; elle reflète, sinon des connaissances exactes, du moins les traces d'une navigation positive dans ces parages.

Passons maintenant à la côte occidentale, où, au sortir du détroit de Gibraltar, nos cartes modernes nous indiquent quatre groupes d'îles, qui sont comme des avant-postes de défense à l'entrée de la Méditerranée : les *Açores*, à peu près à la latitude de Madrid, *Madère*, à la hauteur de Mogador, les *Canaries*, peu au dessus du cap Bojador, enfin les *îles du Cap Vert*, à la hauteur du cap du même nom.

Au VI^e siècle avant notre ère, c'est-à-dire à une époque à peu près contemporaine du voyage de la flotte de Necos, le sénat de Carthage équipa deux flottes, dont il donna le commandement à Hamon et à Hamilcon son frère, avec mission de sortir de la Méditerranée par les colonnes d'Hercule et d'explorer, l'un au sud, les côtes de l'Afrique, l'autre au nord, les côtes de l'Europe. Le résultat de ces expéditions n'est pas connu ; « C'était, » dit Vivien de Saint-Martin, « chez » les Carthaginois de même que chez les Tyriens, une *tradition d'État* de tenir autant que possible le secret des » relations de commerce et des établissements lointains. » Les seuls faits positifs à déduire des indications vagues parvenues jusqu'à nous sur ces voyages de découvertes des Carthaginois, sont — d'une part : la mention d'un établissement colonial fondé par Hamon aux *îles Canaries*, que les Carthaginois nommaient les *Iles Infortunées*, et peut-être sur la côte qu'il longea croit-on, jusqu'à la hauteur de Sierra Leone ; — et d'autre part : la découverte par Hamilcon des *Iles Sally* (Sorligues) sur la côte de Cornouaille, qui reçurent le nom de *Cassitérides*, à cause de leur richesse en étain.

Carthage disputait à cette époque le commerce de la Méditerranée à Tyr, sa métropole ; Tyr, par sa position géographique, était maîtresse de la route de l'Inde par le golfe Persique et le golfe Arabique. Ce fut évidemment dans le but de se créer un commerce colonial équivalent vers

l'ouest, que Carthage entreprit les reconnaissances dirigées par Hamon et Hamilcon et poursuivies pendant plusieurs années, même après la conquête romaine. Les efforts que tenta Carthage dans cette voie offrent beaucoup d'analogie avec ceux tentés plusieurs siècles plus tard par le Portugal, ainsi que nous le verrons, pour rétablir le commerce colonial vers l'Orient, après la fermeture des ports de la Palestine. Les Portugais cherchaient à ouvrir une communication vers l'Inde et l'on serait tenté de croire que Carthage, informée du succès du voyage de circumnavigation ordonné par Necos, poursuivait déjà un but analogue.

Les rares renseignements que l'on possède sur ces travaux d'exploration, commencés par les Carthaginois et continués ensuite par les Romains, indiquent qu'ils eurent pour résultat (comme ceux des Portugais plus tard) la découverte de certaines îles de l'Atlantique; nous les résumerons d'après d'Avezac, qui semble avoir réussi à identifier la plupart des îles dont leurs historiens font mention, avec celles connues aujourd'hui, au moyen de quelques détails descriptifs et de l'indication de leurs distances relatives :

« Plutarque, mentionnant la rencontre faite par Sertorius ⁽¹⁾
» dans un port de la Bétique, de quelques mariniers nouvellement
» revenus d'un voyage aux îles Atlantides, les décrit d'après
» leur rapport, comme deux îles peu distantes entre elles,
» éloignées de 10,000 stades du continent Ibérien et appelées
» *îles des Bienheureux*. Jouissant d'un climat très doux et
» d'une admirable fécondité, les barbares eux-mêmes les
» regardaient comme le champ Élyséen célébré par Homère. »
d'Avezac suppose que ces îles étaient celles de *Gran-Canaria*
et de *Ténérife* de l'Archipel des Canaries.

» Statius Sebosus, suivant Pline, avait appris d'après des
» navigateurs gaditains, qu'à 750 milles de Gades (Cadix) on

(1) Sans doute Sertorius Quintus, célèbre capitaine romain qui suivit Marcus dans les Gaules et se sauva en Espagne en l'an 87 avant J.-C., par échapper à la proscription de Sylla.

» trouvait l'île *Junonia* (*Graciosa* des Canaries suivant
» d'Àvezac) à l'occident de laquelle et à pareille distance,
» était *Pluviala* (*Lanzarote*) ainsi nommée parce qu'elle n'avait
» d'eau que par les pluies et *Capraria* (*Fuerteventura*). A
» 250 milles de celles-ci étaient les îles *Fortunées* (proba-
» blement îles des Bienheureux de Sertorius) sur la gauche
» de la Mauritanie au sud-est ; l'une était appelée *Convallis*
» (*Ténérife*) à raison de sa forte convexité, l'autre *Planaria*
» (*Gran-Canaria*) à cause de son aspect uni. »

Pline nous apprend encore, d'après les écrits du roi Juba-le-jeune, élevé au trône de Mauritanie (An 30 av. J.-C.) par la faveur d'Auguste, que « Juba II, qui avait établi des teintureriers
» de pourpre dans les îles voisines de la côte des Autololes,
» d'où elles furent appelées *Purpurines* (îlot de Mogador),
» s'enquit des îles *Fortunées* et voici ce qu'il apprit : — Il
» fallait naviguer 625 milles au sud-ouest des *Purpurines*,
» savoir 375 milles au midi et 250 à l'ouest pour arriver
» d'abord à *Ombrios* (*Lanzarote*) qui n'offrait aucune trace
» d'habitation et avait un lac dans les montagnes.... Une
» autre île était appelée *Junonia* (*Graciosa*) et ne renfermait
» qu'une petite maison de pierre ; au voisinage un îlot de
» même nom (*Montana-Clara*). Au delà se trouvait *Capraria*
» (*Fuerteventura*) remplie de grands lézards. De ces îles on
» apercevait la nébuleuse *Nivaria* (*Ténérife*) ainsi appelée
» de ses neiges perpétuelles. Sa voisine *Canaria* (*Gran-Canaria*)
» devait ce nom à la multitude de ses grands chiens. »

Ptolémée, à son tour, énumère six îles *Fortunées* qui se succèdent du nord au sud dans l'ordre suivant : *Aprositos* (*Alegranza*), *Junonia* (*Graciosa*), *Pluviala* (*Lanzarote*), *Casperia* ou plutôt *Capraria* (*Fuerteventura*), *Canaria* et *Ninguaria* (*Ténérife*).

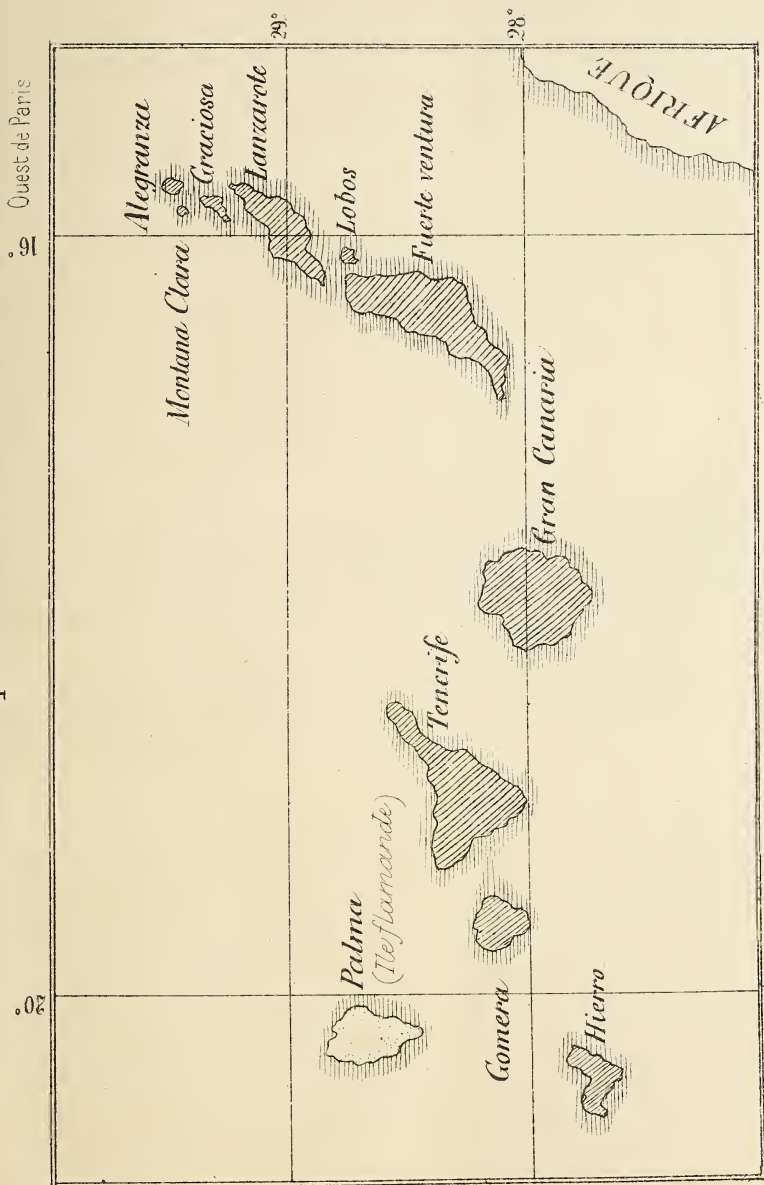
Avec la conquête arabe de l'Espagne, les découvertes se poursuivent ; la géographie de l'Afrique se fixe avec une précision dans laquelle entre peut-être autant de fantaisie que de science, dont la mappemonde d'El-Edrisi nous donne une

idée, et cette mappemonde devient le prototype d'une foule de productions italiennes, celles de Sanuto, Fra Mauro, etc. Les navigateurs continuent à enregistrer successivement les îles qu'ils aperçoivent dans leurs voyages en mer, mais sous des formes si confuses, avec si peu de méthode, que El-Edrisi, voyant leur nomenclature croître sans cesse, n'hésite pas à porter leur nombre à 27,000, les unes peuplées, les autres désertes. Après lui, Ebn-el-Ouady affirme que ces îles sont si nombreuses, que Dieu seul pourrait les compter ! Parmi ces îles, dix-sept, dont les écrits arabes nous ont conservé les noms, paraissent avoir été abordées par les hommes, mais on a vainement cherché à les identifier avec les îles actuellement connues.

Six îles, qu'ils nomment les *îles Éternelles*, attirent surtout l'attention des géographes parce que, situées à environ dix degrés à l'ouest de l'Europe, Ptolémée y a fixé l'origine des longitudes ; mais les renseignements que l'on possède à leur sujet sont si mal déterminés, qu'on hésite encore entre les *Canaries* et les *Açores* pour fixer la position du méridien initial adopté par Ptolémée.

La lutte que les Arabes soutinrent ensuite en Espagne contre les chrétiens mit une puissante entrave à ce beau zèle géographique ; les découvertes du passé furent oubliées et la géographie africaine tomba dans les *ténèbres du moyen âge*.

Archipel des CANARIES



CHAPITRE III.

Les légendes de la mer ténébreuse.

Afin de peindre l'indéfini des parties du monde, supposées inhabitables, qui entouraient l'*oécumène*, c'est-à-dire les régions connues et habitées, Strabon disait « qu'au delà de Thulé, (Islande) » on ne rencontre plus ni terre, ni mer, ni air, mais une concrétion » de ces divers éléments, semblable au *poumon marin*, qui » tient en suspension et réunit par un lien commun la terre, » la mer et l'air et ne permet plus à l'homme de marcher et » de naviguer. » — Cette définition, qui rappelle celle de Pascal sur l'infini : « une sphère dont le centre est partout, et la surface nulle part, » semble dire beaucoup et ne dit rien. — Des savants positivistes se sont ingéniés à découvrir ce que pouvait être, ce mystérieux *poumon marin* de Strabon ; ils ont supposé successivement les glaces polaires, la pierre ponce des volcans qui semblent exister vers le 75^e degré de latitude, la fumée projetée par l'Hékla, etc. Il faut beaucoup de bonne volonté pour vouloir déterminer ce qui est indéterminé.

L'idée la plus généralement admise était qu'au delà du monde connu régnaient les *ténèbres*, expression physique de l'obscurité qui régnait aussi dans l'esprit des hommes sur ces régions.

La Grèce, plus poétique, inventa des légendes pour peupler ces régions mystérieuses.

Elle supposa aux limites de la terre, un jardin délicieux,

aux pommes d'or, dans lequel vivaient les nymphes filles de Gorgone, les Hespérides. Ce mythe subit diverses transformations : les Gorgones devinrent des Amazones belliqueuses ; sous les ordres de leur reine Méduse, elles furent défaites par Persée, puis détruites par Hercule qui rapporta à son père Euryste les pommes d'or, comme preuve de sa victoire. Hésiode place ce pays au delà des colonnes d'Hercule. Homère suppose aux limites de la terre les Champs-Élysées, et Plutarque les décrit sous forme de deux îles qu'il nomme *îles des Bienheureux*, désignation que les Latins traduisirent par *îles Fortunées*.

Homère imagine aussi, par delà les colonnes d'Hercule, l'*Atlantide*, habitée par une population considérable qui menaçait d'envahir l'Europe, lorsque tout à coup un cataclysme l'engloutit dans les eaux en un jour et une nuit. Cette fable prend une sorte d'apparence de vérité de la forme des hauts fonds de l'Océan, desquels s'élèvent les Archipels océaniques, désignés par quelques géographes modernes sous le nom commun de *Macaronésie*, en souvenir de l'ancienne appellation grecque, « îles des Bienheureux ».

Les écrits des Arabes contribuent à répandre un caractère mythique sur ces îles. Elles sont visitées par Dzou-el-Qarnayn, sorte de héros bicorné, qui, dans leurs traditions occupe la place de l'Hercule antique et, semblable au Sindbad des *Mille et une Nuits*, y rencontre les aventures les plus extraordinaires. — Dans l'île de *Qades*, il voit des tours, hautes de cent coudées, servant de phares et au sommet desquelles se trouve une statue d'airain, le bras tendu en arrière pour avertir qu'il n'y avait point de route au delà. C'est évidemment l'image représentative du premier méridien que les Arabes assignent comme limite au monde, et la tradition de cette figure persiste chez les Portugais lorsque, *après la découverte de l'Amérique*, ils racontent que Velho Cabral trouva en 1444, dans l'île de Corvo des Açores, une statue équestre sculptée sur la paroi d'un rocher, montrant l'Occident et semblant indiquer la route

de l'Amérique, au dessous de laquelle était gravée une légende indéchiffrable ; seulement avec les connaissances géographiques de chaque époque, la légende se modifie : pour les Arabes, c'est l'avertissement de ne pas dépasser la limite fatidique assignée à l'activité des hommes ; pour les Portugais, le *San Marco* de Corvo incite mystérieusement à la conquête d'un monde nouveau ⁽¹⁾. — A *Sa' âly*, Dzou-el-Qarnayn rencontre une population parlant un langage inintelligible et dont aucun signe extérieur ne distingue les sexes ; hommes et femmes ont des feuilles de palmiers pour seul vêtement. Les hommes n'ont pas de barbe ; des dents aiguës leur sortent de la bouche et leurs yeux lancent des éclairs, tandis que leur souffle est enflammé comme des charbons ardents. Ils font la chasse aux monstres marins dont ils se nourrissent. — A *Hhasarat* vivent des hommes basanés, de petite taille, de véritables nains ayant une grande barbe, la face large, de longues oreilles, se nourrissant d'herbages comme les animaux. — A *Qalhan* les habitants ont des formes humaines, mais une tête d'animal ; ils plongent dans l'Océan pour en retirer les monstres marins qu'ils mangent. — A *Mostaschkyn*, Dzou-el-Qarnayn rencontre un dragon qui rappelle celui du jardin des Hespérides. Pour le vaincre il fait remplir deux peaux de bœufs de poisons et de matières inflammables ; lorsque le monstre les eut englouties, il lui lance dans la gueule une barre de fer rougie, par allumer le soufre, la poix et l'huile dont il est gorgé, et

(1) Pour que rien ne manque à l'apparente réalité de la légende, l'historien portugais Damian de Goes raconte que le roi Jean III, (1521) ayant ordonné qu'on détachât la statue du roc pour la transporter à Lisbonne, l'opération fut faite d'une manière maladroite et la statue entièrement brisée.

La diplomates assemblés à Tordesillas afin de délimiter les droits des Espagnols et des Portugais dans les découvertes, à défaut d'un accident naturel propre à fixer d'une manière certaine l'origine des longitudes, résolurent d'élever dans les îles un monument pour y suppléer. Le monument ne fut jamais construit et le problème du *premier méridien* reste encore ouvert et discuté de nos jours. La légende n'a peut-être pas d'autre origine que cette résolution diplomatique.

le faire éclater. En signe de reconnaissance, les habitants lui offrent en présent un petit animal appelé Mo'àregj, semblable au lièvre, ayant le poil doré, une corne noire au front et dont le seul aspect mettait en fuite les lions et tous les animaux féroces.

Le voyage, très réel d'ailleurs, de huit cousins germains nommés les *Maghrourins* (c'est-à-dire les *décus*, ceux qui ont été trompés dans leur attente), dont le nom d'une rue de Lisbonne conserve encore le souvenir, est raconté sous une forme non moins fantastique. Ils quittent Lisbonne afin de visiter l'Océan, connaître ce qu'il renferme et découvrir ses limites. Avec un navire chargé de vivres et d'eau pour plusieurs mois, ils naviguent à l'Ouest et après onze jours, trouvent une mer épaisse, fétide, semée d'écueils, que le jour éclaire à peine ; redoutant les périls, ils changent leurs voiles et courent au Sud l'espace de douze journées ; ils rencontrent alors l'île d'*El-Ghanam* ou *El-Aghnam*, ainsi nommée à cause des troupeaux de *moutons* qui y paissent sans bergers. Ils tuent un de ces animaux, mais sa chair a une telle amertume qu'ils renoncent à en manger. On suppose que cette île était l'île de *Madeira*, nommée *Legname* sur les portulans latins, dont le nom offre un grand rapport de consonnance avec *El-Ghanam* ; on y trouve en effet des chèvres dont, suivant Berthelot, la chair est rendue amère par l'herbe, dite *coqueret*, qu'elles broutent. Non loin est l'île *Râqâ* (ou des *Oiseaux*, peut-être Porto-Santo) ; là des oiseaux semblables à des aigles rouges, armés de griffes, se nourrissent de poissons et de coquillages. Il y croît une espèce de fruit analogue aux figues, qui est l'antidote de tous les poisons ; on raconte qu'un monarque franc, informé de la propriété de ces fruits, envoya un navire pour en rapporter, mais il périt en route. Poursuivant leur voyage au Sud, les Maghrourins, rencontrent une nouvelle île, *El-Ahkwayn* (ou des *Deux Sorciers*) habitée autrefois par deux frères, Sherham et Schabram, qui attaquaient les vaisseaux au passage, s'emparaient des cargaisons et réduisaient

les hommes en esclavage ; Dieu, pour les punir, les changea en rochers qui émergent encore des flots. (C'était probablement l'île *Lanzarote*). Accueillis d'abord par une population au teint basané, de haute stature, dont les femmes ont une grande beauté, les Maghrourins sont ensuite chargés de chaînes et transportés, les yeux bandés, pendant trois jours et trois nuits, jusque chez les Berbères de la côte, où ils apprennent qu'ils ne sont qu'à deux mois de chemin de Lisbonne. Ils rentrent à Lisbonne assez confus de leur désappointement et sont désormais désignés par l'épithète de *Dégus*.

Par la tendance à la crédulité et au merveilleux du moyen âge, ces fictions arabes trouvent de nombreuses imitations chez les chrétiens.

Le moine gallois Gérard le Cambrien (*Geraldus Cambrensis*) qui vivait vers 1167, dans sa *Topographia Hiberna* récemment mise au jour par James F. Dunack, décrit en Irlande des îles qui, suivant un dicton populaire, étaient aussi nombreuses qu'il y a de jours dans l'année et avaient les propriétés les plus extraordinaires : — *L'île des Vivants* « où personne ne peut mourir », — *l'île des Morts*, où se font transporter « les » hommes qui n'ont plus aucun espoir, quand ils sentent qu'il » ne leur reste plus rien de vital et où, aussitôt qu'ils y ont » abordé en canot, ils rendent l'esprit. » — *L'île de la Stérilité*, où les femmes ne peuvent accoucher. — *L'île des Saints*, « dans laquelle les cadavres humains ne se décomposent pas » ; cette île consacrée par Saint-Brandon, renfermait les corps d'un grand nombre de pieux personnages, en l'honneur desquels des monuments religieux avaient été construits.

C'est à Gérard le Cambrien qu'il faut faire remonter la légende irlandaise de *Saint-Brandon*, dont le rôle est si considérable dans la géographie du moyen âge ⁽¹⁾. *Saint-Brandon*

(1) C'est à ce même Gérard-le-Cambrien qu'il faut également attribuer la singulière légende du palmipède, à la fois oiseau, poisson et plante, dont l'étude jusqu'au XVIII^e siècle a excité la sagacité d'un grand nombre de savants : « Il est ici (aux Orcades), » dit Gérard, « des oiseaux nombreux,

(ou Brandan), fondateur de l'abbaye de Cluainfert (dans le Connaught) en Irlande, mourut le 16 mai 578. Il fut le maître du non moins légendaire *Saint-Malo* (Macloud ou Mahout) qui passa, dit-on, en Bretagne sur une grosse motte de terre comme sur un navire, et y fonda la ville de St.-Malo, dont il fut le premier évêque. Cette circonstance fait attribuer par Achille Jubinal une origine bretonne à la légende de St.-Brandon, mais en réalité elle se retrouve dans un grand nombre d'écrits anciens appartenant aux peuples d'origine normande et paraît être une reminiscence des récits du Nord. Nous reproduirons cette légende d'après la version de M. d'Avesac, qui fait remarquer sa singulière analogie avec les récits arabes et en particulier la légende des Maghrourins.

« nommés *bernaches* (ou *bernacles*, sorte de palmipèdes fort voisins de l'oie)
« que la nature produit d'une façon admirable et contre nature ; ils sont
« semblables aux râles de marais, mais plus petits. Ils poussent comme
« des gommes sur les branches des sapins au bord de l'eau. De là, comme
« une algue adhérente au bois, enfermés pour faciliter la formation dans un
« test coquiller, ils pendent par le bec jusque, par la suite des temps,
« ayant revêtu le costume emplumé, ils tombent dans l'eau, ou librement
« se transportent en volant dans les airs. Ils prennent ainsi leur alimentation
« et leur accroissement d'un suc tout à la fois ligneux et marin, par une
« force séminale occulte, qu'on ne saurait trop admirer. » Et Gérard ajoute, dit le Dr Hamy, qu'il a vu fréquemment de ses yeux, sur le bord de la mer; suspendus à un seul arbre, plus de mille de ces corpuscules d'oiseaux, enfermés dans leur test et déjà tout formés. Il affirme d'ailleurs qu'il n'y a chez les bernaches ni rapprochement sexuel, ni nidification, ni incubation d'aucune sorte, ce qui explique que dans certains cantons, évêques et religieux mangent ces oiseaux les jours maigres, quoique chair et viande, sans être nés de la chair.

Réfutée par Albert le Grand au moment où elle se produisit, cette légende ridicule eut de fervents adeptes. Cambden, Boëce, Turnèbes assurent que les bernaches se forment sur de vieux mâts de navires tombés et pourris dans l'eau (principalement en *sapin*, d'où leur vient le nom de *sapinette*), d'abord comme de petits champignons ou de gros vers qui, peu à peu, se couvrent de duvet et de plumes et achèvent leur métamorphose en oiseau. Cardan, Gyraldus et Maier affirment que ce ne sont ni des fruits, ni des vers, mais que les bernaches naissent de coquilles

« Brandon, ayant un jour donné l'hospitalité au moine
» Barinte, qui revenait de courir l'Océan, il apprit de lui
» l'existence, au delà du *Mont de pierre (?)*, d'une *île Délicieuse*,
» où son disciple Mernoc s'était retiré avec plusieurs religieux
» de son ordre. Barinte était allé la visiter, et Mernoc l'avait
» conduit à une île plus éloignée, vers l'Occident, où l'on n'arrivait
» qu'à travers une enceinte de brouillards épais, au delà
» desquels brillait une éternelle clarté : cette île était la *Terre*
» *promise des Saints*.

» Brandon, saisi d'un pieux désir de voir cette île des
» Bienheureux, s'embarqua dans un navire d'osier, recouvert
» de peaux tannées et soigneusement graissées, avec dix-sept
» religieux, parmi lesquels était Malo, alors adolescent. Ils
» naviguèrent vers le tropique et après 40 jours de mer, ils

qu'on nommait *anatife* (de *anas* canard, et *fero*, je porte, *coquille qui porte un canard*). Maier prétend avoir ouvert un grand nombre de ces coquilles prétendues anatifères, et y avoir trouvé tout formé l'embryon de l'oiseau. En Bretagne on désigne encore certaines *anatifes* qui s'attachent aux bois flottants ou à la carène des navires, sous le nom de *bernacle* ou *bernache*, ou encore de *pousse-pied*.

L'erreur venait de ce que ces oiseaux nichant fort avant dans le Nord et émigrant en automne ou en hiver en Angleterre et même en Hollande, personne n'avait pu observer leur génération, ni vu leur nid. Au XVII^e siècle, les Hollandais ayant trouvé des œufs et des nids de bernaches, qu'ils nommaient *rotgansen*, (de *rot*, *rot*, *rot*, cri que pousse l'animal en se sauvant, *gans*, oie), dans le Groenland par 80° de latitude, puis en Norwège, la légende commença à se dissiper, non sans laisser certaines traces qui subsistent encore de nos jours ; c'est en effet à cette tradition qu'on fait remonter l'autorisation accordée par l'Église, de manger des sarcelles les jours maigres.

Le bernacle que l'on rencontre tous les hivers dans les îles du nord de la Hollande est encore nommé *nonnette* ou *religieuse* à cause de son plumage coupé de blanc et de noir.

« Voilà bien des erreurs et des chimères, » dit Buffon en traitant des bernaches, « nous avons cru devoir les rapporter, afin de montrer à quel point une erreur scientifique peut être contagieuse et combien le charme du merveilleux peut fasciner les esprits. »

» atteignirent une île escarpée, sillonnée de ruisseaux, où ils
» reçurent la plus gracieuse hospitalité.

» Ils remirent à la voile dès le lendemain, et restèrent à
» errer au caprice des vents jusqu'à ce qu'ils furent portés
» vers une autre île, coupée de rivières poissonneuses, couvertes
» d'innombrables troupeaux de brebis grosses comme des génisses
» (île des *Moutons* ou *El-Ghanam* des Maghrourins ?) ; ils y
» renouvelèrent encore leurs provisions, et comme on était
» au samedi saint, ils choisirent un agneau sans tache, pour
» célébrer le lendemain la Pâque, sur une île qu'on voyait
» à courte distance.

» Celle-ci était unie, sans plages sablonneuses, ni coteaux
» boisés ; ils y descendirent pour faire cuire leur agneau,
» mais quand ils eurent disposé leur marmite et que le feu
» qu'ils allumèrent au dessous commença à flamber, l'îlot
» parut se mouvoir et ils coururent effrayés à leur barque,
» où Saint-Brandon était resté. Il leur apprit alors que ce
» qu'ils avaient cru un îlot solide, n'était autre chose qu'une
» baleine. Ils se hâtèrent de regagner l'île précédente, laissant
» s'éloigner de son côté le monstre, sur le dos duquel ils
» voyaient à deux milles de distance, flamber encore le feu
» qu'ils avaient allumé.

» Du sommet de l'île où ils étaient retournés, ils en aperçurent
» une autre, mais cette fois herbeuse, boisée et fleurie, où
» ils se rendirent et trouvèrent une multitude d'oiseaux qui
» chantèrent avec eux les louanges du Seigneur ; cette île
» était le *Paradis des Oiseaux* (île Râqâ des Maghrourins ?).
» Les pieux voyageurs y restèrent jusqu'à la Pentecôte.

» S'étant alors embarqués, ils errèrent plusieurs mois sur
» l'Océan. Enfin ils abordèrent à une autre île, habitée par
» des cénobites qui avaient pour patrons Saint-Patrice et
» Saint-Alibé ; ils célébrèrent avec eux la Noël (île des *Deux*
» *Sorciers* des Maghrourins ?) et ne reprirent la mer qu'après
» l'octave de l'Épiphanie.

» Un an s'était écoulé pendant ces pérégrinations et ils

» recommencèrent sans interruption les mêmes courses pendant
» six autres années, se retrouvant toujours pour la Noël à
» l'île St.-Patrice et St.-Alibé, pour la semaine sainte à l'île
» des Moutons, pour la Pâque sur le dos de la baleine et
» pour la Pentecôte à l'île des Oiseaux.

» Mais, la septième année, des épreuves leur étaient réservées.
» Ils furent sur le point d'être attaqués par une baleine, puis
» par un griffon, puis par des cyclopes. (Allusion aux aventures
» de Sindbad ?). Ils visitèrent diverses autres îles : d'abord
» une, grande et boisée, sur laquelle s'échoua une baleine qui
» les avait menacés et qu'ils dépécèrent ; — puis une autre
» île, très plane, produisant de gros fruits rouges, et habitée
» par une population qui s'intitulait les *Hommes forts* ; —
» ensuite une autre encore, embaumée par l'odeur de fruits
» en grappe, sous lesquels pliaient les arbres.

» Ayant navigué au Nord, ils virent l'île rocheuse et cou-
» verte de scories, sans herbe ni arbres, où les cyclopes avaient
» leurs forges ; ils s'en éloignèrent au plus tôt et eurent le
» spectacle d'un immense incendie. Le lendemain ils virent au
» Nord une grande et haute montagne au sommet nébuleux,
» vomissant des flammes ; c'était l'*Enfer* (Ile Ténérife, aussi
» nommée île de l'*Enfer* sur d'anciennes cartes ?)

» Enfin le terme de leurs épreuves étant arrivé, ils s'em-
» barquèrent de nouveau avec des provisions pour 40 jours ;
» après ce temps, ils entrèrent dans la *zone d'obscurité* qui
» entoure l'*île des Saints*, et quand ils l'eurent traversée,
» ils se virent *inondés de lumière* au rivage de l'île tant
» cherchée. C'était une terre étendue, semée de pierres pré-
» cieuses, couverte de fruits comme à la saison d'automne,
» éclairée par un jour sans fin. Ils la parcoururent durant un
» espace de 40 journées sans lui trouver de limite. Un ange
» leur apparut alors, pour leur dire qu'ils ne pouvaient aller
» au delà et qu'ils devaient retourner dans leur patrie, em-
» portant des fruits et des pierres précieuses de cette terre
» réservée aux saints.

» Brandon et ses compagnons rentrèrent alors dans leur
» navire, traversèrent de nouveau l'*enceinte des ténèbres*,
» qui dérobe cette bienheureuse terre à la curiosité des mortels
» et vinrent aborder à l'*île des Délices*, où ils se reposèrent
» trois jours. Puis, ayant reçu la bénédiction de l'abbé du
» monastère, ils revinrent directement en Irlande raconter les
» merveilles qu'ils avaient vues ».

Un siècle plus tard, Sigebert de Gembloux ajoutait à cette légende, que Saint-Malo ayant atteint, en compagnie de son maître, l'île tant vantée qui s'appelait *Ima*, animé d'un zèle ardent pour la conversion des infidèles, il ressuscita un géant qui y était enterré, l'instruisit dans la vraie foi, le baptisa sous le nom de *Mildus*, après quoi il le laissa mourir de nouveau.

Un gaéliste de grande autorité, W. F. Shenee, dit en parlant de la légende de St.-Brandon : « C'est un roman pieux qui repose sur un fondement historique. Des récits fabuleux n'auraient pas été intercalés dans la biographie du saint, s'il n'y avait eu dans les événements de sa vie une entreprise pour l'extension du christianisme dans quelques îles lointaines, » et il ne manque pas d'indices pour montrer qu'il en fut ainsi. » C'est en se basant sur de semblables convictions qu'on s'est efforcé d'identifier « la terre sans limites » visitée par Saint-Brandon, le *Paradis des Saints*, avec la région de l'Amérique du Sud arrosée par le Paragua (Orénoque) où en abordant, Christophe Colomb eut la ferme croyance d'avoir atteint enfin le continent de l'Asie.

A cette région se rapporte encore l'ancienne légende irlandaise du X^e siècle de Coudla le Beau, fils de Coner Cet Chathac, roi d'Irlande, qui parcourut les mers dans un canot de cristal, rajeunie au XVIII^e siècle par le barde Michel Comyn, dans son poème *Tír-na-n-og ou la fontaine de Jouvence*. ⁽¹⁾ Le vieil Ossian,

(1) Les effets thérapeutiques remarquables obtenus dès l'antiquité par l'emploi de certaines eaux thermales naturelles ont donné croyance à l'existence de certaines sources ayant non seulement la propriété de guérir des maladies, mais même capables de prolonger indéfiniment la vie et de

filz de Fionn, raconte que dans sa jeunesse, il vit un jour apparaître une jeune fille d'une merveilleuse beauté, nommée Niamh (la brillante) qui l'invita à l'accompagner jusqu'à Tir-nan-og, une terre située au delà des mers à l'Ouest. « C'est » lui disait-elle, « la plus délicieuse contrée qui existe et la plus » célèbre au monde ; les arbres y sont chargés de fruits et » de fleurs, le vin et le miel y sont en abondance. Une fois » là, tu ne craindras ni la mort, ni la décrépitude ; tu vivras » dans les fêtes, les jeux et les festins, tu auras de l'argent, » de l'or, beaucoup de joyaux, cent épées, etc. » Ossian suivit l'enchanteresse, guidé par elle, comme Fernand Cortez par la séduisante Marina ; il vécut sur cette terre *trois cents ans* et, lassé de son bonheur, revint en Irlande encore jeune et dispos. A peine rentré dans sa patrie, tout à coup, à la suite d'une chute de cheval, il se retrouva vieux, caduc et aveugle. — Au temps de Christophe Colomb, la légende de cette fontaine de Jouvence ne s'était pas perdue ; Jean de Solis, l'historien des découvertes de Jean Ponce de Léon, compagnon de Colomb, dit qu'en abordant en Floride, il y cherchait une fontaine dont les eaux avaient la propriété de donner une éternelle jeunesse. Il n'y trouva que la mort ; blessé dans un combat, Ponce de Léon revint mourir à Porto-Rico.

Les souvenirs vagues de voyages vers l'Ouest, de terres et d'îles merveilleuses, se retrouvent constamment dans les légendes de la *Verte Erin*. Maelduin, à la recherche des assassins de son père Allil Corar Ago, visite des îles où il voit « des fourmis grosses comme des poulains » — « des géants qui prennent pour coursiers les vagues de la mer » — des pommiers

rendre la jeunesse. Cette idée se trouve fréquemment mise à profit dans les romans de chevalerie ; on l'a popularisée sous le nom de *fontaine de Jouvence*, désignation relativement moderne qui vient du mot latin *Juventus* (Jeunesse) et ne répond pas, ainsi qu'on le suppose généralement, à une désignation de localité, qui reste toujours mystérieuse et énigmatique ; dans le roman de *Huon de Bordeaux* par exemple, on dit « qu'elle se trouve dans le désert et vient du Nil et du paradis terrestre ».

qui portent des pommes assez grosses pour nourrir et abreuver un voyageur pendant quarante jours » — « l'île des moutons noirs et des moutons blancs, qui changent de couleur en changeant de troupeau » — etc. — et encore une fois, dans une île où vivent des moines qui, comme Saint-Brandon, avaient fait le pèlerinage de la mer et conservaient comme relique une valise que lui avait appartenu, « un lac dont les eaux ont la propriété de rajeunir ».

Honorius d'Antun, contemporain de Sigebert de Gembloux (1120), raconte : « Qu'il y a dans l'Océan une certaine île » agréable et fertile par dessus toutes les autres, inconnue » aux hommes, découverte par quelque hasard, puis recherchée » sans qu'on pût la retrouver et en conséquence nommée *île* » *Perdue* ».

La croyance à l'existence de ces îles mystérieuses, nommées tantôt *île de St.-Brandon*, tantôt *île Brazil* ou *O'Brasil*, devint bientôt générale et s'explique aisément. Il arriva que des navigateurs entraînés par la tempête sur l'Océan, allèrent s'échouer sur l'une des îles Atlantiques dont l'existence nous est aujourd'hui bien connue ; alors qu'ils échappaient au naufrage, il leur devenait facile, en se guidant par la marche du soleil, de regagner les côtes à peu près illimitées de l'Europe ou de l'Afrique en naviguant à l'Est. Mais si, après avoir fait, avec l'exagération propre au voyageur, un récit enthousiaste des merveilles de leur découverte, ils essayaient d'y retourner, l'imperfection des procédés de navigation leur faisait le plus ordinairement manquer leur but, d'étendue restreinte. Il fallait un hasard heureux pour l'atteindre de nouveau ; même avec les moyens plus parfaits de la boussole, ils étaient entraînés à la dérive, comme la balle du fusil dévie par l'action du vent, et la crédulité du marin n'hésitait pas à faire remonter la cause de son insuccès à des influences surnaturelles, à des enchantements, à une puissance infernale.

Sur toutes les cartes anciennes, les cosmographes, inspirés par des récits plus ou moins authentiques, multiplient les

indications d'îles qui garnissent en quelque sorte les vides. On constate par exemple deux îles Brazil sur la carte de Charles V, dite *carte Catalane* de 1375, et la carte de Pizzigani de 1367 en mentionne jusqu'à trois.

Sur la carte de Pizzigani de 1367, le groupe de Madère est intitulé : *Iles Fortunées de St.-Brandon*. Sur le globe de Martin Behaïm, l'*île de St.-Brandon* est reportée plus à l'Occident sur l'équateur, avec la légende suivante : « L'an 565 de la naissance du Christ, Saint-Brandon arriva avec son navire dans » cette île où il vit beaucoup de choses merveilleuses et après » sept ans écoulés, il s'en retourna dans son pays ». Dans la suite on transporta l'île St.-Brandon à l'ouest de l'Irlande, où Ortelius la représente sur sa mappemonde, par 55° de lat. N. et 5° de larg. O. de l'île de Fer. On comprendra que les géographes modernes l'aient effacée.

La même mappemonde d'Ortelius indique une *île Brasil* (ou *Brazil*) par 50° de lat. N. et 8° de long. E. de l'île de Fer, qui depuis, a également disparu des cartes.

Dans l'histoire de son père, Ferdinand Colomb parle d'une île fantastique qu'il nomme *Antilia*. Martin Behaïm en fait mention en ces termes : « Quand on se reporte vers l'année » 734 après la naissance du Christ, alors que toute l'Europe » fut envahie par les mécréants d'Afrique (au temps du roi » Roderic) l'*île Antilia* nommée *Sette Citade* (les sept cités) » fut peuplée par un archevêque de Porto en Portugal, avec » six autres évêques et d'autres chrétiens hommes et femmes, » lesquels s'étant enfuis d'Europe sur des vaisseaux, y vinrent » avec leurs bestiaux et leur fortune. C'est par hasard qu'en » l'année 1414 un navire d'Espagne s'en approcha de très » près. » — La relation de Ferdinand Colomb ajoute : « Les » évêques, afin que les leurs ne pensassent plus à retourner » en Espagne, brûlèrent les navires ainsi que tous les cordages et autres objets propres à la navigation. Or certain » Portugais, discourant sur cette île, affirmait que beaucoup » de ses compatriotes y étaient allés mais *n'avaient jamais*

» *pu en revenir.* » D'après le récit du fils de Colomb, l'équipage d'un des navires qui avait abordé à Antilia ayant été conduit à l'église pour s'assurer qu'il était chrétien, y ramassa du sable pour sa cuisine et constata qu'un tiers était de *l'or pur*. C'est évidemment une réminiscence du voyage dans l'île des Saints de la légende de St.-Brandon. L'île d'*Antilia*, ou des *Sette Citade*, est représentée sur le globe de Martin Behaïm, sur l'équateur à 45° de long. O. de Lisbonne. Elle joue un grand rôle dans l'histoire de la découverte de l'Amérique et Colomb crut y avoir abordé, en touchant à Hispaniola ; elle donna son nom au golfe des Antilles. Ortelius la représente encore sur 30° de lat. N. et 30° de long. O. de l'île de Fer. Est-il nécessaire de dire que, comme l'île de St.-Brandon, elle a été effacée de nos cartes.

Christophe Colomb lui-même parle d'*îles Capricieuses* ou enchantées qui, tantôt se dérobent malicieusement aux navigateurs, tantôt se laissent entrevoir, mais que l'on cherche vainement à aborder. Cette croyance était telle, qu'un jour deux habitants des Canaries ayant signalé à l'horizon une de ces fugitives, le fait parut si peu contestable, que, malgré des efforts restés infructueux pour l'aborder, un acte solennel, le traité de cession à l'Espagne des droits du roi Manoël de Portugal sur les îles Canaries, du 4 juin 1519, stipule le plus gravement du monde, que l'abandon comprend l'*île Cachée* ou *Non trouvée*, ainsi qu'on désignait l'île fugace, souvent nommée également, par extension, *île de Saint-Brandon*.

La crainte des démons et des enchantements faisait fuir d'épouvante les marins les plus intrépides, au moindre incident anormal observé en pleine mer. En 1431 le Vénitien Piero Quirini, qui s'était détourné de sa route vers l'Ouest pour échapper aux Génois en guerre avec son pays, parlant des abords des Canaries, dit qu'il y trouva des « lieux inconnus et effrayants » ; la même année le Portugais Velho Cabral, apercevant le bouillonnement de l'eau autour des rochers des *Formigas* aux Açores, le compare au « bouillonnement de la chaudière de

l'Enfer, » et recule saisi d'effroi. En 1444 encore, lors de la découverte de l'île de San Miguel des Açores, le même Velho Cabral, voyant dans l'île une éruption volcanique, ne doute pas avoir abordé dans la terrible *île des Sept Cités* ; le cratère de ce volcan est encore désigné aujourd'hui, par les habitants de l'île, sous le nom de *Lac* ou *Chaudière des Sept Villes* (*Caldeira das Sette Citades*).

Sur la carte de Pizzigani de 1367, l'île *Antilia* n'est pas isolée ; elle forme groupe avec trois autres sous le nom commun d'*îles nouvellement découvertes*. A l'ouest d'Antillia se trouve la petite île *Royllo* ; au nord l'île de *Tanmar* ; enfin une quatrième île, qui porte un nom à peu près effacé, lu de manières variées : *Sarastagio*, *Sarovagio*, *De le man Satanaria*. André Bianco, dans sa carte de 1436, traduisit ce dernier nom par *La main de Satan*, et de cette interprétation est sortie la croyance bizarre qu'en ce point une main gigantesque émergeait des flots pour saisir les navires et les entraîner dans l'abîme. Selon toute probabilité, ce qu'il fallait lire pour cette quatrième île était *San Atanaxio* (St.-Athanase), et Bianco, quelque bon chrétien qu'il fût, avait transformé le glorieux saint en prince des ténèbres.

Le baron How de Rozemitale et Batna, beau-frère du roi Georges III de Bohême, rapporte, dans un récit daté de 1465, la légende d'un voyage exécuté par ordre du roi de Portugal dans les mers d'Occident, mer ténébreuse des Arabes, qui semble à la fois une réminiscence du voyage des Maghrourins et un souvenir du tourbillon nommé le *Maelström*, situé sur les côtes de Norwège, dans l'archipel de Lofoden, près de l'île de Moskenoe, où souvent la surface de la mer prend la forme d'un cône creux qui menace d'engloutir les navires. L'expédition se composait de trois navires chargés de provisions ; les marins avaient mission de parcourir les mers pendant douze ans et de rapporter la description de ce qu'ils verraient et découvriraient en route. Ils arrivèrent dans une *région ténébreuse* et, après deux semaines de navigation, abordèrent dans une île renfer-

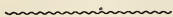
mant des grottes souterraines remplies d'or et d'argent que nul humain ne paraissait habiter. Après y avoir passé trois heures, ils rejoignirent leurs navires pour se concerter sur le parti à prendre en présence de cette magnifique découverte. Aussitôt la mer se mit à rouler des vagues furieuses. Néanmoins les équipages de deux navires se dévouèrent pour aller recueillir le trésor, tandis que le troisième demeurait pour leur porter secours au besoin. Ce dernier attendit en vain et dut se résigner à reprendre la route du Portugal et à y porter la nouvelle du désastre. A l'arrivée de ce navire, nul ne reconnut ceux qui le montaient, tant ils étaient « blancs et chargés des frimas de l'hiver. »

Il est extrêmement curieux de constater avec quelle ténacité persiste la croyance aux îles fugitives, qui peu à peu se désignent sous le nom générique de *St.-Brandon*. Aux Canaries l'île fugace mentionnée dans le traité de 1519 se laissa voir si nettement en 1576, que Pedro de Grado, premier juge de l'Audience royale des Canaries, ordonna une enquête à son sujet ; plus de cent témoins affirmèrent l'avoir vue à environ 40 lieues de l'île Gomère, sous le vent de Palma, sans que personne ait pu l'aborder. D'autres témoins, en apparence véridiques, fournissent des versions plus affirmatives ; à Palma le pilote Pero Velho prétend l'avoir accostée, y avoir trouvé l'empreinte d'un pied humain double de la grandeur commune (réminiscence du géant *Mildus*), les restes d'un feu entouré de trois pierres pour cuire des mollusques, dont les coquillages se trouvaient autour, et une croix de bois, attachée à un arbre par un clou, dont la tête était grosse comme une pièce d'un réal ; à l'approche de la nuit, disait-il, il s'était rembarqué si précipitamment qu'il abandonna deux hommes envoyés en exploration dans l'île et ne put les retrouver le lendemain, l'île étant disparue. Marco Verde de Ténérife affirma également l'avoir abordée, en revenant de Barbarie, mais s'étant rembarqué à cause de la nuit, il fut assailli par un vent furieux, obligé de fuir et la perdit de vue. Une flottille commandée par

Fernando Villalobos, gouverneur de Palma, sortit par aller à sa recherche, sans succès. Les témoignages de l'existence de cette île ne cessent de se reproduire, et en 1604 une expédition commandée par le pilote expérimenté Gaspar Perez de Acosta, accompagné du franciscain Lorenzo Pissedo, alla vainement encore à sa découverte. Un aventurier français, Abreu Galindo, prétendit que, assailli par la tempête et ayant perdu un mât, il y avait abordé, avait abattu un arbre pour réparer sa mâture, mais que le gros temps étant survenu, il avait regagné son navire et perdu l'île sans pouvoir emporter son arbre. Le colonel Roberto de Rivas plus tard encore, pensa y avoir touché croyant être à Ténérife et en réalité se retrouva le lendemain à Palma. Des fruits, des branches d'arbres fraîchement arrachés ayant été amenés par la mer à Palma et à l'île de Fer, le capitaine-général, don Juan Mur de Aquerra ordonna de nouveau, en 1721 une expédition de découverte qui ne trouva rien.

A diverses époques on avait exécuté des dessins de cette apparence d'île, qui offraient une grande analogie avec l'île de Palma. « Là », dit M. d'Avezac, « est le mot de l'énigme ; » l'apparition de Saint-Brandon n'est autre chose que le phénomène expliqué par Monge à l'armée d'Égypte : c'est un » mirage, c'est la réflexion de l'île de Palma elle-même, par » des nuages spéculaires amoncelés dans le N.-O., c'est la fée » Morgane qui se joue de la crédulité des Canariens. »

Ces légendes n'ont pas complètement disparu de nos jours ! Aux heures de loisir nos matelots, en attendant le moment du quart, se racontent encore l'histoire du *Grand Serpent* de mer, que personne n'a vu, et dont tous les marins ont ouï parler. Mais du moins de notre temps, ces légendes populaires ont cessé d'être une entrave aux expéditions lointaines, aux entreprises hardies, comme elles le furent au moyen âge.



CHAPITRE IV.

La géographie positive de la mer ténébreuse, au XV^e siècle.

Après les faits légendaires, résumons, d'une manière aussi précise que possible, l'ensemble des connaissances géographiques acquises sur l'Afrique occidentale, au commencement du XV^e siècle, c'est-à-dire au début des grands travaux de découverte accomplis par les Portugais.

Le célèbre historien portugais Jean Barros, ancien précepteur du roi de Portugal Jean III, puis gouverneur de Saint-Georges d'Elmina sur la côte de Guinée et trésorier des Indes, qui dans ces postes élevés avait acquis une connaissance étendue des affaires d'Afrique, affirme dans son *Histoire des Indes portugaises* (*Azia Portuguesa*), publiée en 1552, que les voyages les plus lointains, entrepris par les Portugais sur les côtes d'Afrique en 1415, ne dépassaient pas le *cap Non* (29° 15' lat. N) et le *cap Noûn* (28° 47' de lat. N.)

Ce serait cependant une erreur grave de croire qu'avant cette époque aucun navigateur européen n'ait poussé ses recherches au delà. Le nom de *Canaria* adopté par Juba le Jeune et après lui par Claude Ptolémée pour désigner l'une des îles de l'Atlantique et conservé encore de nos jours à l'une des îles de l'*Archipel des Canaries* (Las Canarias), indique d'une manière évidente une tradition non interrompue depuis l'antiquité. Il est avéré que beaucoup de navigateurs européens,

pirates ou marchands, avaient, dès 1415, dépassé les limites indiquées par Barros et visité les îles et les côtes d'Afrique, bien connues des Arabes, qu'ils avaient acquis un ensemble de connaissances géographiques, mises à profit plus tard par les Portugais. Nous rappellerons comme preuve le fait rapporté par El-Edrisi en 1138 du voyage exécuté d'après les ordres d'un monarque franc, pour aller chercher le fruit réputé antidote des poisons, dans les îles des *Moutons* et des *Oiseaux*, identifiées non sans raison, avec les îles de Madeira et de Porto-Santo.

L'histoire de ces voyages anciens, des découvertes accomplies par ces hardis navigateurs, est demeurée très obscure et peut être difficilement reconstituée dans son ensemble, puisque le plus ordinairement le but et le résultat de ces voyages restaient secrets. Cependant des renseignements retrouvés dans les papiers et les archives du temps nous fournissent la confirmation de voyages assez nombreux accomplis dans ces parages, sinon même d'une navigation régulière.

L'Histoire de la conquête des Canaries par Jean de Bethencourt, écrite par son chapelain, nous apprend qu'en abordant en 1402 dans une des îles Canaries, nommée par les indigènes *Tithe roygata* (et qu'il désigne sous le nom d'*île Lancerote*.) Bethencourt y trouva « ung vieil chastel que » Lancelot Maloesel avait jadis fait faire, selon ce que l'on dit ». D'autre part les papiers de l'illustre Pétrarque, né en 1304, indiquent que « tout un âge d'homme avant lui », c'est-à-dire approximativement vers 1275, une flotte génoise se rendit en effet aux Canaries ; elle était commandée par Lancelot Maloyssel, descendant d'une famille d'origine française fixée à Gênes, dont le nom s'était modifié en *Malocello*, *Maloxelo*, *Marucelli*, *Maroxelo*, et même *Malus-auscellus*. Les vestiges de l'établissement retrouvés par Bethencourt dans l'île de *Lanzarote* (nom francisé en *Lancerote* ou plus exactement *Lancelote*) démontrent une véritable prise de possession de l'île, et permettent de croire que dès cette époque une navigation régulière

s'établir entre Gênes et Lanzerote pour ravitailler l'établissement génois et commercer entre Gênes et les Canaries.

D'autres traces de navigation des Italiens vers ces parages ont encore été suivies. D'après Cecco d'Ascoli, en 1285, les Génois Théodisio Doria et les deux frères Hugolin et Guy de Vivaldo armèrent à Gênes deux galères destinées *à la recherche d'un passage vers l'Inde*, en cinglant autour de l'Afrique. Dans leur équipage se trouvaient deux franciscains chargés d'évangéliser les indigènes des régions que les navigateurs se proposaient de visiter. On ignore le sort subi par ces navires, dont on n'entendit plus parler ; suivant les uns, ils se perdirent sur la côte d'Afrique, suivant d'autres, l'un des navires toucha des récifs sur la côte du Maroc et dut rebrousser chemin, tandis que l'autre poussa jusqu'à l'embouchure du fleuve du Sénégal (16° de lat. N.) où il se perdit. Le Génois Antonio Usidomare, qui visita ces parages en 1455, affirme dans une lettre y avoir rencontré un individu parlant italien et prétendant descendre d'un des compagnons des frères Vivaldo.

Des informations sur ces voyages des Italiens parvinrent en Portugal par des marins appelés au service du roi Denis. Son fils, le roi Alphonse IV, apprit à son tour l'existence des îles Canaries de la même source et résolut d'y faire une expédition de reconnaissance, afin d'en prendre possession. Elle fut dirigée par le Génois Nicoloso de Recco et le Florentin Angelino del Tegghio dei Corbizi. Des indications sur cette expédition, demeurée secrète comme toutes celles du même genre à cette époque, ont été retrouvées dans une lettre appartenant aux papiers du célèbre écrivain italien Jean Boccace. Il en ressort que les explorateurs, partis de Lisbonne en 1341, visitèrent plusieurs îles et en ramenèrent quatre indigènes, en même temps qu'ils rapportaient des échantillons de diverses productions du pays. La guerre que soutenait alors Alphonse IV contre les Maures d'Afrique fut cause sans doute qu'aucune suite n'y fut donnée alors.

A cette même époque vivait en France Louis de Cerda,

comte de Clermont, amiral de France, arrière-petit-fils de Saint-Louis et fils d'Alphonse d'Espagne dit *le Déshérité*, dépossédé du trône de Castille par son oncle Sanche IV. Louis de Cerda connut l'existence des Canaries par un Français Abreu Galindo, qu'on suppose y avoir abordé de 1326 à 1334 ; il sollicita du pape Clément VI la concession de souveraineté de cet Archipel, afin de conserver dans les cours de l'Europe le rang royal qu'avait occupé son père. Cette concession lui fut accordée par bulle papale du 15 novembre 1344, avec le titre de *prince de la Fortunie*. Indépendamment des îles de l'Archipel, la principauté concédée à Louis de Cerda comprenait l'île méditerranéenne de *Goleta*, (aujourd'hui *La Galite*) située sur la côte septentrionale d'Afrique, entre la Sardaigne et Tunis, rocher sans grande importance, alors au pouvoir des Maures, mais couronné d'un château et possédant un assez bon port ; cette possession assurait au prince souverain de la Fortunie une résidence aux portes de l'Europe, voisine de l'Italie, et en faisait un souverain quasi-européen. Ce fait caractérise bien l'idée politique de la concession faite par le Saint-Siège, engagé dans les démêlés de la succession au trône de Castille.

L'énumération des îles composant la principauté de la Fortunie, qui se trouve dans la bulle, prouve combien à cette époque déjà la connaissance des îles Canaries s'était développée. En effet, aux six îles indiquées antérieurement par Ptolémée : *Canaria* (Gran-Canaria), *Ninguaria* (Ténérife), *Pluviala* (Lanzarote), *Capraria* (Fuerteventura), *Junonia* (Graciosa), *Embronea* (probablement l'*Aprositos* de Ptolémée ou Alegranza), la bulle en ajoute quatre autres : *Athlantua* (Hierro ?), *Hespérides* (Palma ?), *Cernent* (Gomera ?), et *Gorgonnes* (probablement les îles *Salvages*, généralement comprises aujourd'hui dans l'Archipel de Madère ?)

La possession des Canaries était convoitée par divers souverains européens et le pape, afin de consolider sa nouvelle création, aussitôt après avoir couronné solennellement Louis

de Cerda à Avignon en 1344, s'empresse de donner avis de son élévation au trône aux rois de France, d'Aragon, de Castille, de Portugal, au dauphin du Viennois et au doge de Venise. Le roi de Castille protesta contre la décision papale en invoquant son titre de chef de famille, que Louis de Cerda eût dû consulter avant d'accepter une couronne. Le roi de Portugal fit de même, s'appuyant sur la prise de possession des îles que Nicoloso di Recco venait de déclarer en son nom. Malgré cette opposition, Louis de Cerda réussit à équiper une petite flotte avec le concours du roi d'Aragon, toujours disposé à marquer son hostilité au roi de Castille, et débarqua dans l'île de Gomera en 1347 avec 120 hommes. Cette expédition, organisée d'une manière très bruyante, mais aussi très imparfaitement, échoua misérablement. Le prince de la Fortunie, repoussé avec énergie par les indigènes, perdit la plupart de ses compagnons tués ou blessés, et forcé de se rembarquer, il rentra en Europe sans avoir pu conquérir la couronne, objet de son ambition.

Au moment même où Portugais et Espagnols cherchaient à s'emparer des Canaries, un hasard singulier, une aventure romanesque conduisait à Madeira un gentilhomme anglais nommé Robert O'Machin. Cet Anglais s'était épris à la cour d'Édouard III d'Angleterre, d'une jeune fille appartenant à la plus haute aristocratie, Anna d'Arfet, qui consentit à le suivre en France. Les amants s'embarquèrent à Bristol en 1344, et aussitôt en mer O'Machin ordonna de mettre toutes voiles dehors, afin d'échapper à la poursuite qu'il prévoyait. Une tempête furieuse les saisit dans cette course folle ; le navire fut entraîné en pleine mer et après treize jours d'horreur, alla se briser sur les côtes de l'île de Madeira, où Anne d'Arfet mourut à la suite des angoisses et des souffrances qu'elle avait endurées. Des versions très diverses ont été données de cette aventure par les romanciers. Suivant les uns O'Machin, après avoir vu périr sa maîtresse, mourut de douleur et fut enterré près d'elle, à l'endroit encore nommé *Machico*, qui semble rappeler son souvenir. Suivant d'autres, l'Anglais et quelques-uns de

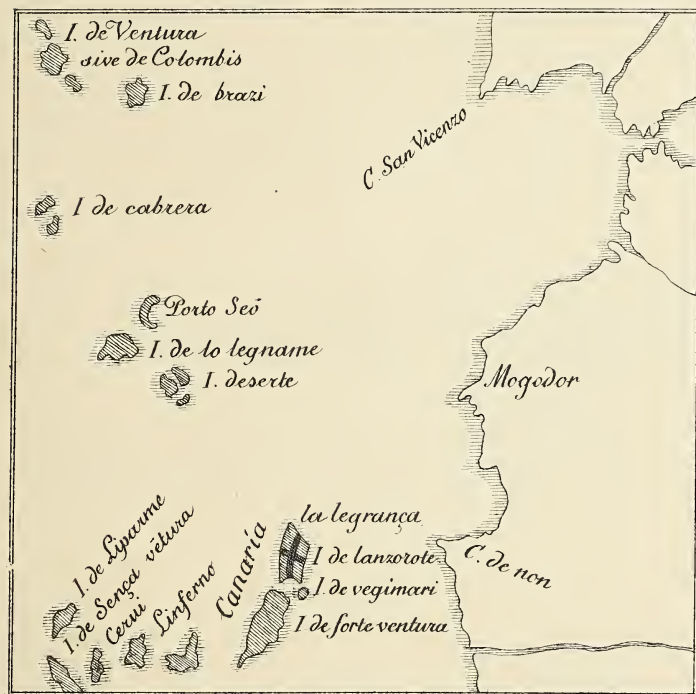
ses compagnons s'embarquèrent dans un canot et réussirent à gagner la côte d'Afrique où, pris par les Maures, ils furent réduits à l'esclavage. O'Machin aurait eu pour compagnon de chaîne le pilote Jean Moralès de Séville, et lui aurait donné connaissance de l'île où le hasard l'avait entraîné ; mourut-il en esclavage, ou fut-il échangé avec Moralès contre des prisonniers maures et ramené en Espagne ? Nul ne le sait. Mais il paraît certain que la connaissance de Madeira, acquise par Moralès, contribua, ainsi que nous le dirons plus loin, à la découverte de cette île par les Portugais. L'aventure de O'Machin ressemble trop, dans sa période finale, à celle des Maghrourins pour être acceptée sans réserve. « Une île aussi charmante que Madeira », a dit un poète, « n'a pu être découverte que par l'amour ». La seule chose à retenir de l'histoire de Robert O'Machin et d'Anna d'Arfet, nous paraît être la découverte de Madeira, par l'abordage d'un navire entraîné par la tempête.

Quelque limités que soient ces faits historiques, ils suffisent cependant pour expliquer l'origine de toute une série de documents longtemps demeurés ignorés dans les bibliothèques (ou conservés secrets) et récemment remis au jour, qui prouvent une connaissance beaucoup plus étendue des régions de l'Afrique qu'on ne la supposait généralement, et que ne l'indiquait Jean Barros.

En 1827, le comte Bandelli Boni a publié à Florence une édition des mémoires de Marco-Polo, dans laquelle il reproduit un *portulan* appartenant à la bibliothèque de Florence, généralement connu sous le nom de *portulan Laurentien*, *Médicéen* ou de la *Medicea-Laurenziana*, sur lequel sont indiquées avec beaucoup de précision, non seulement les *Canaries* et *Madère*, mais déjà les *Açores*. L'examen de ce document prouve évidemment qu'il est d'origine génoise ; les armes de Gènes dessinées sur l'île *Lanzarote*, l'établissement génois de Lancelot Maloysel, suffiraient à le démontrer. Le comte Bandelli suppose que ce document manuscrit avait appartenu à quelque armateur génois, avant de passer dans la bibliothèque

du duc de Toscane et d'après diverses considérations, lui attribue la date de 1351. — L'*Archipel des Açores* s'y trouve représenté ; ses îles y figurent avec une précision de position relative et d'orientation remarquable. *Santa-Maria* (*Sainte-Marie*) et *San-Miguel* (*Saint-Michel*) ont la désignation commune d'*Insula Cabrera*, provenant sans doute des nombreux troupeaux de chèvres que les premiers explorateurs y rencontrèrent ; *San-Jorge* (*Saint-Georges*), *Fayal* et *Pico*, celle d'*Insula de Ventura sive de Colombis* à cause de leurs forêts de hêtres et des pigeons sauvages. Les îles *Corvo* et *Flores* portent le nom d'*Insula de Corvis marinis*, qui rappelle les essaims de corbeaux qu'on y trouva, souvenir encore conservé par le nom moderne de *Corvo*. Enfin l'île *Terceira* (c'est-à-dire *Troisième*, dont le nom est traduit en français par *Tercère*) s'y retrouve sous la désignation d'*Insula de Brazi*. L'île *Graciosa* ne paraît pas être connue de l'auteur de la carte. — L'*Archipel de Madère* est représenté par *Insula de la ligname*, c'est-à-dire « île de la haute futaie, » que les Portugais ont rigoureusement traduit dans leur langue par *Ilho de Madeira* (en français *Madère*). A côté se voit *Porto-Santo* qui conserve encore son nom, et les *Insula deserte* (*Las desertas*), mais les *Insula Salvages* (*Iles Sauvages*), n'apparaissent pas encore. — L'*Archipel des Canaries*, nécessairement mieux connu des Génois, y est représenté avec une précision plus grande encore. L'*Insula Lanzarote* (*Lancerote* ou *Lancelote*) chargée des armes de Gênes, y occupe la place principale. Tout à côté on voit figurer déjà avec les noms modernes, les îles *Alegranza*, *Fuerteventura* (traduit plus tard en français par *Fortaventure*) et même *Canaria* (*Gran-Canaria* ou *Grande-Canarie*) emprunté à l'antiquité. *Insula de liparme* rappelle l'île *Palma* moderne et n'est probablement qu'une version ancienne de l'expression *île des Palmes* (*Benehoare* dans le langage des indigènes). *Insula de l'inferno* est une réminiscence de l'île des *Cyclopes* (légende de Saint-Brandon) et du volcan de la moderne *Ténérife* (en

Fragment Du Portulan Laurentien de 1351.



d'après R.H. Major.

français *Ténériffe*), que les indigènes nommaient *Chenerfé* ou *Tchinérifé* (*Montagne Blanche*). *Insula Cerui* n'est qu'une version variée de *île Cernant* de la bulle papale de 1344 et répond au nom plus moderne de *Gomera* (*Gomère*) comme *Insula senza Ventura* à celui de *Hierro* (*Ferro* ou *île de Fer*, ou encore suivant les indigènes *Esero*) et l'*Insula de Végimari* est actuellement l'*île Lobos*.

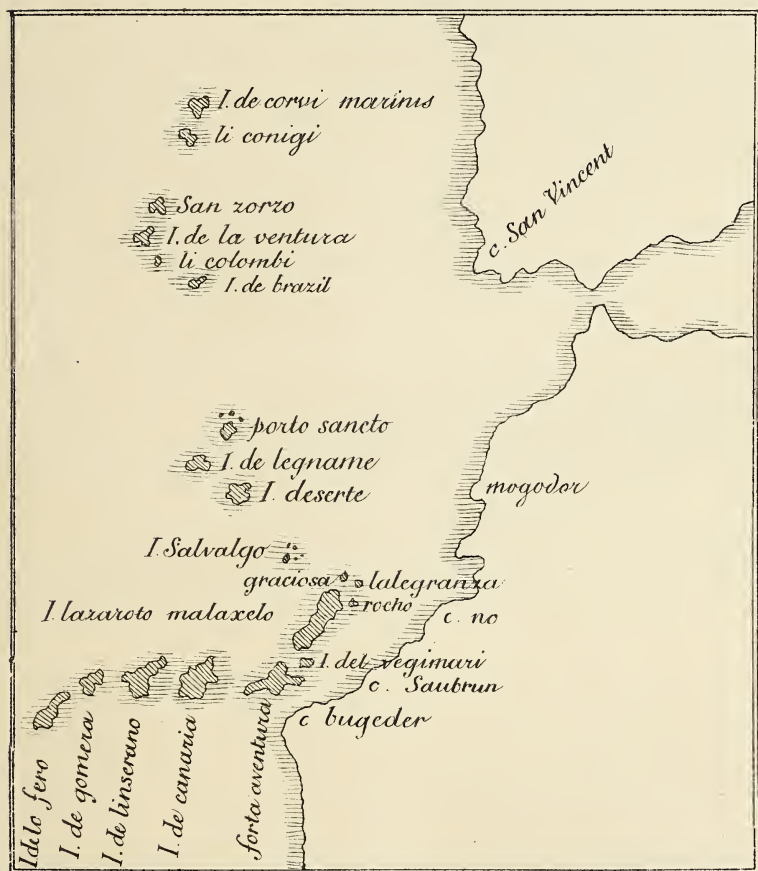
Dans les portulans qui se succèdent on conçoit que les noms empruntés tantôt à de vagues traditions des voyages antérieurs ou à l'antiquité, tantôt à l'observation de faits naturels, tantôt même indiqués par l'époque où l'on y aborda, ou par le nom de la fête patronale du jour, varient indéfiniment et donnent lieu à des interprétations diverses. C'est ainsi que l'expression *île de Cabrera* du portulan de 1351, ou *île des Chèvres*, n'est peut-être qu'une autre lecture du nom de l'*île Capreria* du roi Juba, qui se transforme quelquefois encore en *Chaprera* ou *Chapesa*. Sur certains portulans, l'île désignée sous le nom patronymique de *Santa-Maria*, prend celui de *île Uovo, Oro*, ou *Obo* (*de l'Œuf*) à cause de sa forme ronde, tandis que pour d'autres, on constate le fait contraire : l'*île Tercire* ou *Brazil* (que quelques-uns croient être *Antilia*) prend souvent le nom de *Jesus* ou *Bon Jesus*, parce qu'elle fut abordée à la Noël, et *Corvo* celui de *San-Marco*, qui désigne aussi la légendaire statue équestre prétendument trouvée à cet endroit.

En 1804 Walckenaer retrouva dans les archives du Louvre à Paris, une ancienne carte qui, à la demande du roi de France Charles V, avait été exécutée en Catalogne en 1375 et servait d'ornement à l'une des salles de son palais. Cette carte, connue sous le nom de carte *Catalane* et reproduite par Buchon et Tastu, nous fournit sur la côte d'Afrique des éclaircissements plus complets que le portulan de 1351 ; ce fait s'explique par la guerre qui mettait fréquemment les Espagnols et les Catalans en relation avec les Maures ; c'est ainsi qu'elle mentionne un voyage du pilote majorquin Jacques Ferer, en

1346, prolongé sur la côte par le *cap Non*, le *cap Saubrun* (de *Sabro*, sable, dont les Anglais ont fait *cap Juby*), le *cap Bugeder* (*cap Bojador*, 20°6' lat. N.) et qui s'étendit jusqu'au *cap Blanc* et au *Fleuve d'or* (20°46' lat. N.), bien au delà de la limite indiquée par Jean Barros. Pour les îles, les indications sont évidemment empruntées, avec quelques variantes, au portulan de 1351. — L'*Archipel des Açores*, plus fréquemment visité par les Catalans que par les Italiens, est indiqué d'une manière plus complète. Un Grec établi à Cadix y fut entraîné en 1370 par la tempête et en rapporta, dit-on, de précieux renseignements. L'île de *Corvo* conserve le nom de *Corvis marinis* (souvent défiguré sur d'autres portulans, en *Corbo marinos*), mais l'île *Flores* s'en détache sous le nom de *Li Conigi*, sans doute à cause de l'abondance des lapins (nom changé en *Coriios*). L'île de *Fayal*, couverte de hêtraies, conserve son nom de *La Ventura* (quelquefois traduit en *Bentufla*, comme pour exciter la sagacité des étymologistes) et l'île de *Pico*, celui de *Li Colombi*, mais *San-Jorge* (*Saint-Georges*) apparaît déjà avec son nom moderne (*San-Zorzo* ou *Sancto-Zorzi*). L'île *Terceira* conserve le nom d'île *Brazil*. En comparant le dessin de l'Archipel à celui des cartes modernes, un défaut d'orientation y apparaît évident; la direction Nord est vers l'Est. — L'*Archipel de MADÈRE* conserve les désignations du portulan de 1351, mais on voit surgir les *îles Salvagos* (îles *Sauvages*). — L'*Archipel des CANARIES* se retrouve avec quelques modifications dans les noms: l'île *Lanzarote* devient l'île *Lancelote Maloxelo*. On commence à voir les indications modernes de *Ilho Gomera* (*Gomère*) *Ilho fero* (*Hierro*) et l'île de *l'Inferno* prend par corruption ou mauvaise lecture, le nom de *ilho Lanserano*.

C'est principalement vers les Canaries que le courant entraîne les navigateurs. Parmi les naufragés qui vinrent y échouer, le Biscaien Martin Ruiz d'Avendaño trouva dans la population de Lancelote l'hospitalité la plus généreuse, en 1377. — Francesco Lopez fit naufrage en 1382, à la Grande-Canarie et

Fragment de la carte Catalane de 1375



Lith. C. F. Felt Anvers.

d'après J. Selewel

treize hommes de son équipage, après y avoir vécu en paix pendant treize années, furent massacrés par les indigènes ; Bethencourt retrouva les traces de leur séjour dans cette île. — En 1386 Fernand d'Ormel, comte d'Urena, aborda également à Gomère.

Les informations sur l'existence des îles Canaries s'étant multipliées, Henri III de Castille équipa en 1390 une expédition dont il confia le commandement à Gonzalve Peraza Martel d'Almonaster, avec mission de s'en emparer. L'expédition rencontra de la résistance chez les indigènes et se borna à piller les îles ; elle en ramena esclaves un chef, sa femme et environ 170 hommes et femmes indigènes. On prétendit que Peraza, effrayé par le volcan de Ténériffe, n'osa aborder dans l'île et la nomma *île de l'Enfer*, mais l'indication du *portulan* de 1531 prouve que cette dénomination était antérieure.

La doctrine du *secret commercial* pesa lourdement sur les progrès de la géographie du moyen âge. Malgré l'extension des connaissances acquises par les navigateurs, le soin avec lequel on s'efforçait de conserver secrètes toutes les découvertes contribuait à les rejeter aussitôt dans l'oubli. Venise, à l'imitation de Carthage, punissait de mort la divulgation d'une découverte faite par un Vénitien et en France le secret n'était pas moins bien observé.

C'est à cette circonstance que la France dut d'ignorer pendant des siècles les magnifiques découvertes faites en Guinée par ses nationaux ; elles ne lui furent révélées qu'en 1620 par un Allemand qui retrouva les traces des Français sur la côte de Guinée. Vers 1394 une expédition partit de Dieppe et, cinglant au Sud, dépassa les Canaries, toucha au cap Vert, alla mouiller dans la *baie de France*, puis gagna *Sierra-Leone*, dépassa le *cap Monte* et fonda enfin sur la côte de Guinée un établissement qui reçut le nom de *Petit-Dieppe*. Chaque année des navires portaient secrètement de Dieppe, pour aller chercher de la poudre d'or, du poivre et d'autres produits coloniaux, on ne savait où. Leurs armateurs se gardaient de faire con-

naître le but vers lequel on les dirigeait. Ce fut l'origine d'un commerce très prospère qui continua jusqu'en 1410, lorsque la guerre contre les Anglais y mit un terme. Le souvenir de cette découverte française se perdit complètement. En 1617 le chirurgien allemand Samuel Braun, qui séjourna sur la côte de Guinée au fort Nassau, apprit par les indigènes le séjour que les Français y avaient fait autrefois et visita les ruines d'un de leurs établissements. Les capitaines de vaisseaux français d'Elbée et Villault de Bellefonds les virent également en 1669. Ils retrouvèrent le nom de plusieurs villes de France et des noms français donnés à diverses localités de la côte, tels que Petit et Grand Dieppe, Petit et Grand Paris, Petit et Grand Butteau. Les archives de Dieppe ayant été brûlées, en 1694, on n'a pu que très imparfaitement reconstituer l'histoire de cette belle découverte géographique, qui semble avoir inspiré les aventures célèbres d'un autre Normand, Jean de Bethencourt.

En 1402, deux aventuriers de grande maison, le chevalier Jean de Bethencourt, baron de Saint-Martin-le-Gaillard en Normandie, et Gadifer de la Salle, d'origine gasconne, qui avaient, paraît-il, quelque peu exercé le métier de corsaires au dépens des Anglais, s'associèrent pour tenter une expédition aux îles dont l'existence était vaguement signalée par les marins. Ils recrutèrent à la Rochelle un équipage, complété ensuite à la Corogne et à Cadix, et prirent la direction des Canaries. Abordant à l'île *Graziosa*, puis débarquant à l'île de *Lancelote*, où il retrouva les restes du fort de Maloxelo, Bethencourt, afin d'en prendre possession, fit construire un fort nommé par lui *Rubicon*, qui devait servir de base d'opération pour la conquête de ces îles. Vainement il tenta de s'emparer de *Fortaventure*, que les indigènes désignaient, dit-il, sous le nom d'*Erbanie* ⁽¹⁾ ; les populations s'enfuirent à l'approche des marins et les aventuriers comprirent que pour achever leur

(1) Le nom indigène était *Makhorata*. Celui d'*Erbanie* lui fut donné sans doute dans la suite, par les Européens. — La traduction française : *Forte-aventure* paraît dater du temps de Bethencourt.

conquête, ils devaient disposer de forces plus considérables. Tandis que La Salle demeurait à Lancelote, gardant la conquête commune, Bethencourt se rendit en Espagne pour recruter un corps expéditionnaire. Reçu à la cour, le roi de Castille Henri III lui conféra, sous réserve de vassalité, la souveraineté de la *Fortunie* que la couronne de Castille avait héritée de Louis de Cerda, et lui accorda un subside de 15,000 maravedis d'or avec le droit de battre monnaie. Bethencourt se hâta d'envoyer des secours à son lieutenant.

Pendant l'absence de Bethencourt, l'autorité de La Salle dans la colonie fut contestée par plusieurs de ses associés et notamment par des Espagnols qui abordèrent dans les îles. Il essaya vainement d'étendre ses conquêtes. Repoussé à *Fortaventure*, il se rendit à la *Grande-Canarie*, où régnait la même hostilité, la même défiance des indigènes excités par les souvenirs des excès commis par les survivants de l'expédition de Lopez, qui y avaient vécu pendant sept ans. Une opposition aussi énergique l'attendait à *Gomère*, et il ne réussit à prendre pied qu'à l'*île de Fer*.

A son retour, Bethencourt trouva la colonie dans un grand désordre ; La Salle lui-même lui réclama sa part de souveraineté. Bethencourt parvint à l'apaiser et, de concert, ils s'emparèrent de *Fortaventure*, où ils bâtirent le fort de *Rocheroque* pour assurer leur conquête. Après une nouvelle tentative sur la *Grande Canarie*, en 1404, les deux associés prirent la route de l'Espagne et soumirent leur ancien différend au roi de Castille. Celui-ci se prononça en faveur de Bethencourt, et Gadiffer de la Salle, découragé, retourna en France.

De son côté, Bethencourt se rendait en Normandie et en ramenait des hommes d'armes, des colons, ainsi que son neveu Mathieu de Bethencourt (Maciot), à l'aide desquels il prit définitivement possession de *Fortaventure*, de *Palma* et de l'*île de Fer*. Durant ces expéditions il fut poussé par la tempête jusque sur la côte d'Afrique, qu'il visita du cap Non au cap Bojador.

En 1405 Jean de Bethencourt, laissant le gouvernement des Canaries à son neveu Mathieu, revint en Espagne ; il fut parfaitement accueilli à la Cour de Valladolid, puis se rendit à Rome avec des lettres de recommandation pour le pape, qui lui accorda la nomination d'un évêque des Canaries, fonction dont fut investi un de ses parents, Albert des Maisons, qui partit aussitôt pour son évêché. Bethencourt, reconnu par la France et bien reçu à la Cour, vint se reposer de ses fatigues dans son château de Saint-Martin-le-Gaillard.

Pendant la guerre contre les Anglais, ce château fut pillé, et Jean de Bethencourt, ruiné, chercha à rétablir sa fortune au moyen d'impôts levés sur les indigènes des Canaries, mais l'exécution de ses ordres par son neveu provoqua des révoltes et acheva complètement sa ruine. Réduit aux expédients, il autorisa son neveu à aliéner ses droits sur les îles, tout en en conservant la souveraineté. En 1418, ainsi que nous le verrons, Mathieu de Bethencourt vendit la Grande Canarie, qu'il avait vainement cherché à occuper, au prince Henri de Portugal. Jean de Bethencourt mourut pauvre en France en 1425.

CHAPITRE V.

La jeunesse du prince Henri. Les Archipels de l'Océan.

Le roi de Portugal *Don Pedro* (Pierre) *le Cruel* ou *le Justicier* eut quatre fils : — *Don Fernando*, né de son mariage légitime avec Dona Constance de Penafiel ; — *Don Joam* et *Don Diniz*, nés de ses amours avec la malheureuse Inez de Castro, assassinée par l'ordre du roi Alphonse IV, père de Don Pedro, qui ne déclara l'avoir épousée par un mariage secret que plusieurs années après sa mort, lorsqu'il fit exhumer sa dépouille pour la transférer dans la sépulture royale du monastère d'Alcobaca ; — circonstance qui a fait dire à Camoëns que « Inez ne fut reine qu'après sa mort. » — Enfin le bâtard *Don Joan*, issu d'une belle Gallicienne, Teresa Laurenço.

Don Fernando succéda à son père sur le trône et fut le dernier représentant légitime de la dynastie dite *branche de Bourgogne*, qui régnait sur le Portugal depuis 1139. Il épousa sa parente Lianor Tellez, du vivant même du mari de celle-ci, après avoir cassé son mariage, malgré l'opposition du Saint-Siège ⁽¹⁾.

(1) Le mari de Lianor, Jean Laurenço da Cunha, seigneur de Pambiero, impuissant à se venger de la royauté, se retira en Galice et porta toute sa vie des *cornes d'argent* sur son chapeau, en signe du déshonneur que D. Fernando avait jeté sur sa maison.

De ce mariage adultère naquit une fille, *Dona Brites* (Béatrix), dont le roi chercha vainement à faire reconnaître la légitimité par ses frères. D. Joan et D. Diniz ; les fils d'Inez de Castro, préférèrent émigrer en Castille plutôt que de baiser la main de leur belle-sœur, et le bâtard D. Joan, demeuré en Portugal, n'échappa au poignard des assassins soudoyés par l'ambitieuse Lianor, que par la protection de l'ordre militaire et religieux de Saint-Benoît d'Aviz (branche de l'ordre de Calatrava) dont il était grand-prieur.

Afin de donner un protecteur à sa fille et d'assurer son héritage contre l'ambition de ses oncles, D. Fernando fit la paix avec le roi de Castille Jean I^r, qui avait tenté la conquête du Portugal, et lui donna en mariage Dona Brites, à peine âgée de dix ans. A l'instigation de Lianor, Jean I^r fit arrêter et emprisonner D. Joan, réfugié dans ses États, où il avait épousé sa sœur naturelle Constance ; il mourut en prison. D. Diniz, pour échapper à un sort semblable, s'enfuit en Angleterre.

La loi portugaise permettait aux femmes de succéder au trône à défaut d'héritiers mâles, mais ne les admettait à régner qu'après avoir donné naissance à un fils capable d'assurer leur descendance. A la mort de D. Fernando, survenue en 1383, peu de temps après le mariage de Dona Brites, Lianor s'empara de la régence du Portugal en attendant que sa fille remplit les conditions de la loi pour régner. La noblesse et le peuple de Lisbonne, très hostiles à la politique castillane que Lianor cherchait à faire prévaloir, ne tardèrent pas à la renverser du pouvoir et à mettre à la tête du gouvernement le bâtard D. Joan, très populaire et généralement désigné sous le nom de *Mestre d'Aviz*. Lianor fut enfermée dans un couvent.

Le Mestre d'Aviz, profond politique qui ambitionnait secrètement la couronne, exerça le gouvernement du Portugal avec le titre de *Protecteur*, en attendant que les Cortès eussent pu résoudre les questions très controversées de la légitimité

de Dona Brites, retirée à la cour de son mari en Castille et de D. Diniz réfugié en Angleterre, tous deux désignés comme successeurs au trône. En 1385 enfin, les Cortès assemblés à Coïmbre, écartant les deux prétendants, firent choix comme roi de D. Joan lui-même qui, depuis deux ans exerçait le gouvernement avec beaucoup de sagesse et de fermeté. A l'avis de cette résolution le roi de Castille prit les armes et fit irruption dans le Portugal pour y réclamer les droits de sa femme. Son armée fut battue à Aljubarotta, par le Mestre d'Aviz assisté par les Anglais, et aussitôt celui-ci fut proclamé roi à Lisbonne sous le nom de *Joan I^{er}*. Il fut le fondateur de la branche dynastique dite *branche d'Aviz*, qui régna sur le Portugal jusqu'en 1580, et mérita le beau titre de *Père de la patrie* et de *Roi de bonne mémoire* (1).

Joan I^{er}, relevé de ses vœux religieux par le pape Clément VII en 1387, épousa dona Filippa (Philippine), fille du duc de Lancastre et nièce du roi d'Angleterre Henri IV ; il en eut huit enfants :

Dona Bianca (Blanche), née à Lisbonne en 1389 et morte âgée de quelques mois.

Don Alfonso (Alphonse), né à Santarem en 1390 et mort en 1400.

Don Duarte (Édouard), né à Viseu en 1391 et qui succéda à son père.

Don Pedro, né à Lisbonne en 1392.

Don Henrique (Henri), né en 1394.

Dona Isabelle, née en 1397, qui épousa le duc de Bourgogne Philippe le Bon.

(1) Nous avons résumé aussi succinctement que possible l'histoire dramatique et tragique de l'avènement au trône de la *branche d'Aviz*, où, à côté de la crédulité et du fanatisme le plus profond, se déchainent les vices, les passions désordonnées et les crimes. Cet état social profondément troublé et presque barbare, au milieu duquel nous allons voir naître et se développer une grande et généreuse idée scientifique, nous a paru devoir être indiqué.

Don Joam, né à Santarem en 1400.

Don Fernando, né à Santarem en 1402.

Le *Mestre d'Aviz* avait eu avant son mariage un fils naturel né en 1370, *Don Alfonso*, qui le premier porta le titre de duc de Bragance et une fille *Dona Brites*, plus tard comtesse d'Arundel.

Élevés par leur mère, une des femmes les plus distinguées de son temps, les enfants légitimes de Joan I^{er} ont tous occupé par leurs travaux une place remarquable dans l'histoire du Portugal. — *Duarte* qui succéda à son père, a laissé des mémoires sur la politique gouvernementale, sous le titre de *Leal Conselheiro* (*Le Loyal Conseiller*), encore renommés dans la littérature portugaise. — *Pedro*, qui visita une grande partie de l'Europe, était un humaniste, un poète et un musicien de mérite ; il fut régent du royaume pendant la minorité de son neveu, fils de *Duarte*, et reçut de la reconnaissance populaire le surnom de *Alfarrobeira*. — *Dona Isabelle* épousa Philippe le Bon, duc de Bourgogne et fut mère de Charles le Téméraire. — Suivant la coutume de l'époque, les trois fils cadets furent voués à l'église et désignés pour la grande-maîtrise des ordres militaires, qui occupaient alors une grande place dans le gouvernement du Portugal en guerre continue avec les Maures d'Afrique, et formaient la seule armée permanente pour la défense du royaume : *Don Henrique* fut grand-maître de l'ordre du Christ, *Don Joam*, grand-maître de l'ordre de St.-Jacques (Santiago), puis connétable du royaume, *Don Fernando* grand-maître de l'ordre d'Aviz.

L'Infant *Don Henrique* (ou *Amrique*), dont nous voulons nous occuper plus spécialement, naquit suivant les uns à Porto, suivant d'autres à Villa-Viciosa, le 4 mars 1394. Destiné par son père à la grande-maîtrise de l'ordre du Christ, son éducation se fit dans un noviciat, en commun avec un grand nombre de cadets des plus grandes familles portugaises, destinés à l'ordre. Le jeune prince avait pris pour devise : *Talent de bien faire*, et ne tarda pas à montrer

les plus remarquables dispositions pour l'étude des mathématiques, de l'astronomie et de la cosmographie. Appelé à commander son ordre, tant sur terre que sur mer, il s'appliqua à la navigation sous la direction d'un habile pilote majorquin, Jacomo de Malhoria, et s'éprit de géographie. S'inspirant des patriotiques souvenirs du fondateur de son ordre, son ancêtre le roi Diniz, il rêva le généreux projet de fonder la gloire navale de son pays. A l'imitation d'un autre de ses ancêtres, Alphonse X de Castille, il attira à sa cour les géographes et les marins les plus expérimentés, tant chrétiens que juifs ou mahométans, pour les interroger et recevoir leurs leçons. « Combien de fois », a dit Gomez Eanez de Azurara, « le soleil ne l'a-t-il pas trouvé assis » au même lieu où l'avait laissé le jour d'avant, veillant » toute la durée de la nuit, sans recevoir aucun repos, environné » de gens de diverses nations, non sans tirer profit de chacun » d'eux, car ce n'était pas une petite joie pour lui que de » découvrir un moyen d'être utile à tous »

Tout en étudiant Claude Ptolémée et Benjamin de Tudèle, l'Infant conçut le vaste plan d'utiliser les richesses de son ordre à la création d'un grand établissement maritime destiné à procurer au Portugal une véritable puissance navale, par la conquête des îles dont l'existence n'était encore que vaguement signalée, et même par la recherche de la route des Indes. Pour réaliser ce projet grandiose, il importait tout d'abord de fonder une école de navigation afin de perfectionner dans les équipages la pratique de la mer, de vaincre la défiance générale qui faisait reculer les marins devant les entreprises de haute mer, en même temps qu'on s'y appliquerait à recueillir tous les documents propres à renseigner et à mettre à profit les découvertes antérieures, demeurées mystérieuses et incertaines.

En 1415, au moment où il allait réaliser ces projets, l'Infant en fut tout à coup détourné par la guerre contre les Maures, à laquelle il prit part avec ses frères Duarte et Pedro, sous les ordres de son père le roi Joan I^{er}. Don Henri commanda

l'assaut victorieux livré à Ceuta, que défendait le cheik renommé Çala-ben-Çala et, par cet exploit, prit en quelque sorte possession de l'Afrique qui allait être le but des travaux de toute sa vie. « Ceuta » dit M. Ferdinand Denis, le laborieux conservateur de la bibliothèque de Ste.-Geneviève à Paris, dont les recherches ont jeté une si vive lumière sur l'histoire de Portugal, « Ceuta fut le premier anneau de la longue chaîne que les marins portugais tendirent autour de l'Afrique, dont le dernier, scellé d'or, se rattachait au paradis de l'Inde ».

Pour récompenser la belle conduite de ses fils, le roi Jean I^{er} institua le titre de duc qui n'existait pas en Portugal et créa D. Pedro duc de Coïmbre et D. Henri duc de Viseu. Quant à D. Duarte, héritier du trône, il n'avait pas de plus grande dignité à lui conférer.

Au retour de son expédition, l'Infant Henri donna suite à son dessein de création d'une école navale. Il l'établit à Sagrès, près du cap St.-Vincent, et en confia la direction au pilote Jean de Malhoria. L'école reçut le nom de *Terça nabal* (*Tercena naval* ou *Darsena naval*, Arsenal des galères). Lui-même s'y établit dans un petit ermitage, appartenant à l'ordre du Christ, bâti au bord de la mer sur un promontoire, d'où il dominait l'horizon sur une grande étendue et pouvait surveiller l'entrée et la sortie des vaisseaux et leurs manœuvres, participant à tous les travaux de l'école et se plaisant même à y donner des leçons. Il y organise une sorte de société savante au moyen de ses commensaux ordinaires, discutant des questions de géographie et de navigation ; nous y voyons figurer Bartholomeu Perestrello, Lombard d'origine, de la famille des Perestrelli de Plaisance, dont la fille épousa Christophe Colomb. Lelewel a nommé cette association l'*Académie de Sagres*. Un important atelier de dessinateurs de cartes géographiques y fut annexé, afin de pourvoir les vaisseaux portugais des meilleures cartes marines. On croit que D. Henrique corrigea de sa propre main la carte manuscrite du savant pilote Gabriel de Valsecca de Majorque, portulan

dont Améric Vespucci se procura plus tard une copie au prix de 130 ducats d'or. L'Infant se plaisait tellement dans ces travaux, qu'il fit construire sur le cap St.-Vincent un palais, la *Villa Infante*, où il s'établit définitivement en 1438.

Son frère D. Pedro avait le goût des voyages et obtint du roi Jean l'autorisation de visiter les lieux saints. Après un voyage en Palestine, il se rendit à la cour du sultan de Babylone à Bagdad et à celle du sultan des Turcs à Adrianople, visita Rome où le pape Martin V lui fit le plus brillant accueil, la Hongrie, la Bohême, le Danemark, et revint à Venise négocier un traité entre l'empereur Sigismond et la République, au sujet de la guerre contre les Turcs ; il visita encore le roi Henri VI en Angleterre et rentra en Portugal en 1428, après douze ans d'absence, ayant parcouru, disait-on, la « septième partie de la terre ». Dans ses pérégrinations D. Pedro s'efforçait de recueillir tous les documents géographiques qu'il trouvait et les envoyait aussitôt en Portugal à son frère Henri. En 1424 il reçut du doge de Venise, en témoignage de reconnaissance de ses bons offices pour la conclusion du traité avec l'empereur Sigismond, une copie du manuscrit du voyage de Marco Polo et une copie d'un portulan sur lequel étaient dessinées les côtes d'Afrique, probablement le précieux *portulan Médicéen* de 1351, qu'il était interdit aux Vénitiens de communiquer aux étrangers sous peine de mort. Ces importants documents prirent immédiatement la route de Lisbonne.

Le cap *Non* visité par les navires de l'ordre du Christ depuis 1412, était considéré alors, ainsi que nous l'avons dit, comme le dernier point accessible de la côte d'Afrique. Un ancien proverbe disait : *Celui qui voit le cap Non, rebroussera chemin ou Non*, c'est-à-dire, ne reverra plus sa patrie. Renseigné par les Arabes, l'Infant Henri, au retour de son expédition militaire au Maroc, résolut de poursuivre la reconnaissance des côtes d'Afrique, avec l'espoir de prendre à revers les possessions des Maures. Il fut puissamment encouragé dans cette entreprise par le pape Martin V qui, d'accord avec

les empereurs Sigismond et Manuel Paléologue, les rois Jean II de Castille et Henri V d'Angleterre, lui offrit le commandement d'une nouvelle croisade ; mais entrevoyant le brillant avenir qui pouvait en résulter pour son pays, l'Infant s'appliqua à sa tâche avec un zèle patriotique et en fit une œuvre purement nationale.

« Il commença de mettre à exécution, « dit Jean Barros, » cette
» œuvre qu'il désirait si fort, en envoyant chaque année deux
» ou trois navires à la découverte des côtes, au delà du cap
» Noun, qui est environ 12 lieues au delà du cap d'Aguilon
» (cap ou pointe d'Arguin), lequel cap Noun était le dernier
» terme des terres connues que les marins espagnols eussent
» atteint dans leurs navigations en ces parages. Mais les navires
» qui, cette fois et autres, allèrent et revinrent, ne découvrirent
» que jusqu'au cap *Bojador*, qui est en avant du cap Noun,
» environ 60 lieues et tous s'arrêtaient là, sans que personne
» osât se risquer à le doubler ». Deux jeunes chevaliers de
la maison du prince, Joan Gonçalves Zarco et Tristam Vaz
Teixeira, avaient réussi, en 1415, à atteindre le cap qu'ils nom-
mèrent Bojador, prétendent les écrivains portugais ⁽¹⁾, à cause
du tournoiement des flots, qu'ils constatèrent tout alentour,
mais arrivés en ce point ils avaient été poussés au large par
la tempête, à leur grand effroi, et eurent la bonne fortune
d'atterrir à l'île de Porto-Santo (Archipel de Madère). Ils
s'empressèrent de revenir rendre compte de leur découverte au
prince Henri. L'année suivante ils y ramenèrent Bartholomeu
Perestrello, auquel donation de l'île fut faite sous condition de
la coloniser. On raconte que Perestrello emportait avec lui, dans
une cage, une lapine pleine, qui mit bas pendant le voyage ; ce
fut pour les voyageurs un signe de bon augure de la fécondité de
l'île ; mais ces lapins se propagèrent avec une telle rapidité que
les cultures en souffrirent et qu'on fut obligé d'abandonner l'île.

(1) Nous avons vu que le nom de *Bujeder* (ou Bojador) se trouve déjà
indiqué sur le portulan médicéen de 1375.

Archipel de MADERE

19° 20'

Ouest de Paris

18° 20'

Rocher du Faucon

Porto Santo

Gima

Baxio

33°

Madeira

Deserte Grande

Los Deserlas

Bugia

32° 30'

De Porto-Santo on apercevait à l'horizon, entre le ciel et la mer, une ligne sombre dans le Sud-Ouest, d'où quelquefois le vent apportait des bruits étranges, mais telle était la terreur de l'île de Saint-Brandon, que les navigateurs n'osaient s'avancer dans cette direction et affronter l'inconnu. Cependant en 1519 revenant en Portugal, Zarco et Tristam Vaz ayant capturé sur un navire espagnol le pilote Jean Moralès, celui-ci leur indiqua cette ligne comme la terre où avait séjourné O'Machin, qui avait été son compagnon de chaîne chez les Maures. En 1520, une expédition fut envoyée par le prince Henri à la reconnaissance de cette terre nouvelle. Malgré leur effroi, Zarco et Tristam y abordèrent résolument. Ils en firent la reconnaissance et Gonçalves en rapporta la description d'une riche végétation ainsi que d'une grotte merveilleuse qu'il avait visitée et dépeignait sous les couleurs d'un palais enchanté. L'île reçut le nom d'île de Madère et fut concédée par le roi Jean I^{er}, divisée en parts égales, à Zarco et Tristam Vaz, sous la souveraineté de l'ordre du Christ. Zarco, le chef de l'expédition, fut fait *comte de Camero de Lobos*. La colonisation de l'île fut dirigée d'une manière malhabile et des colons ayant mis le feu à la forêt par déroder les terres et les préparer à la culture, l'incendie se propagea sur l'île tout entière qui brûla, dit-on, pendant sept années. Pour remédier à cette destruction, le prince Henri y fit importer des cannes à sucre et des vignes de Sicile (remplacées au XV^e siècle par des vignes de Chypre), qui ont assuré à Madère une grande prospérité pendant de longues années.

On a remarqué que le nom portugais de *Madeira* donné à cette île, répond à l'expression de *haute futaie* et n'est que la traduction du nom italien *d'insula Legname* du portulan de 1351, qui a la même signification ; il est donc bien certain que les Portugais furent guidés dans cette découverte par des indications antérieures de source italienne.

Ainsi que nous l'avons vu, le prince Henri, profitant des embarras financiers de Jean de Bethencourt, avait acquis en 1418 de son neveu Mathieu la propriété de la Grande-Canarie.

En 1424 il envoya Fernand de Castro prendre possession de cette acquisition, mais celui-ci, à son arrivée, trouva que les Espagnols l'y avaient devancé et il dut se retirer. Une entreprise plus importante d'ailleurs attirait l'attention du prince en ce moment.

Une carte catalane, dressée de 1434 à 1439 par Gabriel Valsecca, donne un dessin fort exact des îles Açores, dont les noms sont indiqués sous des formes étranges, d'origine demeurée inexpliquée : *Ylla de Oesels* (Ste.-Marie), *Ylla de Fruydols* (St.-Michel), *Ylla de Inferno* (Tercère), *Ylla de Guatrilla* (St.-Georges), *Ylla de Sperta* (Pico), plus un nom effacé. La carte porte la mention suivante : « Ces îles furent trouvées » par Diego de Séville, pilote du roi de Portugal en l'année « 1427. » — Il est vraisemblable que le prince Henri fut informé de la découverte faite par l'Andalou Diego, dont il trouva la confirmation sur le portulan médicéen, envoyé de Venise par son frère Don Pedro. Le grand-maître de l'ordre du Christ résolut de s'emparer de ces îles au profit du Portugal. Il y envoya en 1431 une reconnaissance dirigée par le commandeur de l'ordre Gonçbalho Velho Cabral qui, épouvanté par le bouillonnement des eaux aux alentours des rochers des Formigas, crut se trouver dans la marmite de l'Enfer et près de la terrible et fantastique *Antilia* ou île de St.-Brandon. Il s'enfuit terrifié et rentra à Lisbonne. L'année suivante le prince ayant réussi à calmer cette terreur, l'obligea à reprendre son expédition, peut-être en lui adjoignant le pilote Diego de Séville, attiré au service du Portugal. Plus heureux cette fois, Velho Cabral aborda à une île de forme ronde, qu'il nomma *île Ovo* et reçut ensuite le nom d'*île Sainte-Marie*. A son retour il fut récompensé par la concession héréditaire de sa découverte, sous condition de la coloniser. Il ne semble pas qu'il s'y soit appliqué avec beaucoup d'ardeur, ni qu'il ait fait de grands efforts pour étendre sa conquête. On rapporte qu'un jour un esclave maure amené dans l'île aperçut au loin à l'horizon une ligne sombre ayant les apparences d'une île. Quoique cette

apparition répondit exactement à l'île dessinée sur le portulan de 1351, formant groupe avec Sainte-Marie sous le nom de Cabrera, les habitants de Sainte-Marie n'attachèrent d'abord aucune importance à cette vision. Ils crurent simplement à l'existence de rochers, dont on voyait sortir de temps à autre des essaims d'autours et les nommèrent *rochers des Éperviers* ou *des Autours* (en portugais *Açor*), nom qui devint par la suite générique pour désigner tout l'Archipel. Soit indifférence, soit crainte, plusieurs années se passèrent avant qu'on alla visiter ces roches.

La mort du roi Jean I^{er} et l'avènement au trône de son fils D. Edouard, en 1433, ramenèrent l'infant D. Henri aux travaux militaires. Il fut chargé de commander une expédition contre Tanger, avec l'aide de ses deux frères, Ferdinand et Jean, qui y faisaient leurs premières armes. La campagne fut malheureuse : l'armée portugaise, obligée de regagner l'Europe, laissait le jeune et malheureux prince Ferdinand prisonnier en Afrique.

Après cette guerre commence l'œuvre la plus considérable du prince Henri : la recherche de la *route des Indes*, entrevue par les géographes. Avant d'en faire le récit, il convient d'achever l'histoire de la conquête des Açores et des Canaries, qui en fut réellement un incident préparatoire.

Les explorations du prince Henri dans l'Archipel des Açores, après l'importante découverte de l'île Sainte-Marie par Velho Cabral, en 1432, paraissent suspendues pendant douze ans, car, d'après les documents officiels, ce n'est qu'en 1344 que Velho Cabral aborde le prétendu *rocher des Éperviers* et y découvre une belle île qu'il baptise du nom de *Saint-Miguel* ; cette nouvelle conquête fut jointe à son domaine.

Ce que l'action officielle du gouvernement portugais ne réussit pas à faire, l'action privée paraît l'avoir accompli. Le *portulan* de Valsecca de 1439 indique en effet, outre les îles Sainte-Marie et Saint-Miguel, un autre groupe formé des îles Tercère, St.-Georges, Fayal, Pico, qui constitue ce qu'on nomma

par la suite les *Iles Flamandes*, groupe déjà indiqué sur le *portulan catalan* de 1375. L'histoire de la découverte de ces îles est demeurée absolument mystérieuse et, malgré tous les efforts des historiens, on ne peut faire à ce sujet que des conjectures, une sorte de roman historique d'une exactitude contestable, en se basant sur quelques rares documents irréfutables.

Il paraît qu'un marin flamand, poussé par la tempête, alla s'échouer sur une île nommée *Brazil* sur les anciennes cartes italiennes, et qu'il désigna à son tour sous le nom d'*île de Jésus-Christ, de Jésus*, ou même de *Bon-Jésus*, probablement parce qu'il y aborda la veille de la Noël (plus tard *île Tercère*). Certains prétendent que ce marin était *Fernand Dulmo* (sans doute *Ferdinand van Olm* ou *de l'Orme*) attaché à la maison de *Josse van den Berg* de Bruges (connu en Portugal sous le nom de *Josse van Brugge* ou de *Jacomo de Bruges*), établi à Lisbonne et faisant le commerce entre les Pays-Bas et le Portugal. D'autres attribuent la découverte à van den Berg lui-même. Van den Berg était un étranger en Portugal et ne pouvait espérer être mis en possession de son île, au même titre que *Velho Cabral* ; il conserva sa découverte secrète, comptant sur quelque circonstance favorable pour en tirer profit. N'abandonnant pas ses explorations, il découvrit encore successivement *St.-Georges*, *Fayal* et *Pico*. Il est probable que ce fut en utilisant les renseignements fournis par van den Berg ou l'un de ses associés, que *Valsecca* dressa le portulan de 1439, avec l'indication de ces îles. Van den Bergh épousa à Lisbonne une dame noble, *Dona Sanche Rodriguez de Arca*, attachée antérieurement à la maison de *Dona Brites* (depuis comtesse de *Arundel*), fille naturelle de *Jean I^{er}*. Usant du crédit de sa femme à la cour, il fit hommage de sa découverte à *Dona Isabelle*, duchesse de *Bourgogne*. « A la suite d'une grande disette qui régnait » en *Flandre*, » dit un auteur, « cette princesse y fit trans- » porter une colonie de *Flamands*, » d'où vient le nom d'*îles Flamandes* (*Flamingo* ou *Vlaemsche Eylanden*) ou *Nouvelle-Flandre* donné à ces îles. Ce fut vraisemblablement à la

suite de cette colonisation flamande que Velho Cabral, à la veille d'être dépossédé d'une partie du domaine auquel il croyait pouvoir prétendre, se décida à occuper l'île de Saint-Miguel. Grâce à la protection de la duchesse de Bourgogne, *Jacomo de Bruges* obtint, en 1450, la concession de l'île de *Jésus-Christ* qu'on nomma dès lors *Tercère* (c'est-à-dire la troisième de l'Archipel), au même titre que Velho Cabral avait obtenu celle de Sainte-Marie et Saint-Miguel.

Après la mort de Josse van den Berg, la propriété de l'île Tercère passa dans les mains de sa fille et héritière, mariée à un gentilhomme anglais Édouard Paim, tandis que celle de l'île St.-Georges fut concédée à un Flamand Guillaume van der Hagen (Guilherme Vanderaga, traduit plus tard par da Silvera, la hétraie), et celle de Fayal à un autre Flamand, Josse van Heurter, seigneur de Moerkerke (Job ou Jobst van Huerter ou de Utra) ; tous se reconnurent vassaux du Portugal.

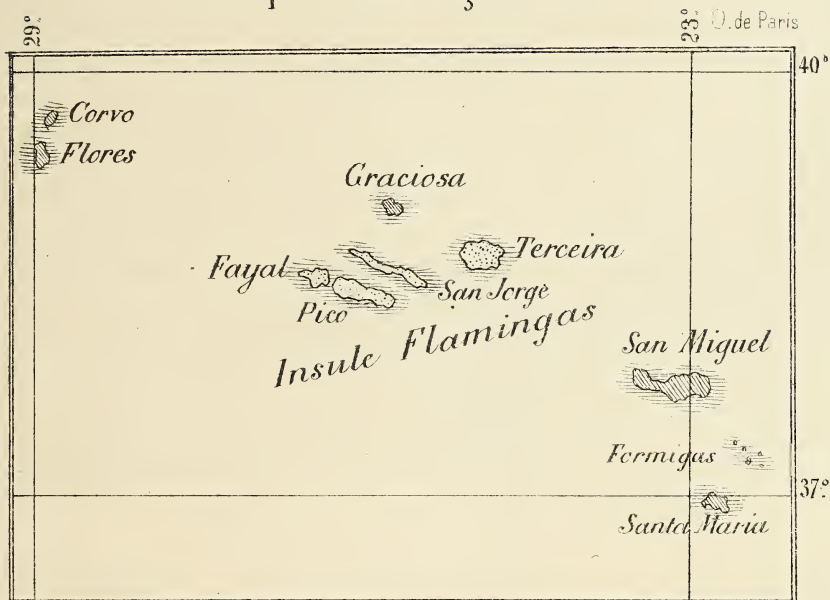
Cette colonisation flamande éveilla l'attention des Portugais et les incita à de nouvelles explorations autour de Sainte-Marie ; ils découvrirent successivement l'île *Graciosa*, concédée à Pierre Correa da Cunha, et l'île *Florès*, échue en propriété à Dona Maria de Vilhena.

La possession des Canaries fut l'objet de longs débats entre l'Espagne et le Portugal. La vente faite par Mathieu de Bethencourt à Don Henri fut contestée par la famille Peraza se basant, pour prétendre à la possession des Canaries, sur des droits que lui avait concédés le roi de Castille en 1390 ; un accord survint en 1430 entre les Peraza et Bethencourt, dont le domaine fut réduit à Lancelote. Celui-ci vendit Lancelote au prince Henri en 1445, mais lorsque les Portugais essayèrent d'en prendre possession, ils furent repoussés et le roi de Castille déclara Bethencourt, qui n'avait pas d'héritier mâle, déchu de ses droits. Le dernier mot n'était pas encore dit ; Gonçales de Castro, comte d'Antonquia, témoin du mariage de Henri IV d'Espagne avec une princesse portugaise, se fit concéder la propriété de Ténériffe et de Palma, que le roi d'Espagne

supposait inoccupées. En 1466 une expédition portugaise, sous les ordres de Diego da Silva, fut envoyée pour occuper ces îles, mais aussitôt le roi d'Espagne retira la concession sur de nouvelles réclamations de la famille Peraza. La paix fut enfin conclue par le mariage de da Silva avec la dernière descendante des Peraza. Suivant une tradition, da Silva, (van den Bossche) était d'origine flamande. En 1476 Ferdinand et Isabelle réunirent les Canaries au domaine de la couronne de Castille ; Palma et la Grande-Canarie ne furent définitivement conquises par les Européens qu'en 1493, et Ténériffe en 1497.

Au XVI^e siècle, l'île de Palma, dépeuplée par les Espagnols, fut acquise par de riches marchands flamands d'Anvers, Paul van Daele (qui avait épousé Anne de Cocquiel), et Melchior Groenenberg ; ils y transportèrent une colonie de Flamands dont, suivant le Dr von Fritsch, on retrouve encore le sang mêlé au sang espagnol, dans les habitants actuels de l'île. L'île fut dès lors désignée sous le nom d'*île de Sucre* (*Suiker eiland*). La descendance de Groenenberg subsiste encore en Portugal sous le nom de *Monterverde* ; celle de van Dael s'éteignit, en passant par son fils Pierre (qui épousa Marguerite van de Werve et de Schilde), son petit-fils Paul, son petit-neveu Pierre van Dael et Massieu, dans la famille de Ayala et Roxas, seigneur de Gomère.

Archipel des AÇORES



CHAPITRE VI.

La route des Indes orientales.

Pendant son voyage en Italie le duc de Coïmbre, Don Pedro, interrogeant avec avidité les voyageurs et les géographes et cherchant à recueillir des documents et des renseignements géographiques, fut très frappé de voir se produire la conviction générale qu'il y avait une route vers l'Inde par voie de mer, en suivant la côte occidentale de l'Afrique. Des cartes, telles que la mappemonde de Sanudo, constituaient l'expression matérielle de cette conviction, plutôt qu'elles n'étaient la constatation des faits observés. A son retour en Portugal Don Pedro engagea son frère à poursuivre, le long de la côte, les tentatives de navigation prolongées déjà depuis 1412, du *cap Non* au *cap Bojador* (26°6' lat. N.). Telle fut en effet l'œuvre que Don Henri entreprit avec une admirable persévérance et qu'il accomplit d'une manière absolument méthodique, levant patiemment les obstacles de tous genres qui l'entravaient.

On admettait à son époque, d'après Aristote, qu'au sud du cap Bojador le soleil brûlait le sol et rendait impossible la germination des plantes, l'éclosion de la vie chez les hommes et les animaux. Afin de s'assurer du fondement de cette hypothèse, le prince Henri prescrivit à son écuyer Gill Eanez de longer la côte d'Afrique aussi loin que possible au delà du cap Bojador. Eanez atteignit le cap, mais n'osa pas le dépasser, tant était grande la terreur de ce passage,

chez les marins même les plus résolus. « Jusqu'à ce temps » dit Gomez Eanez de Azurara, « ni par relation écrite, ni par » mémoire d'homme, on n'avait jamais pu déterminer de façon » précise quelle était la qualité de la terre au delà de ce » promontoire. Il est vrai que quelques-uns disaient que Saint- » Brandon avait passé dans ces lieux et que d'autres rap- » portaient que deux galères y avaient bien été (celles des » frères Vivaldo sans doute), mais qu'elles n'en étaient jamais » revenues. » Eanez, après avoir touché au cap et aux Canaries, revint en Portugal.

Le prince Henri le réprimanda de sa pusillanimité et le persuada de reprendre le même voyage l'année suivante. « Vous » ne pouvez, » lui disait-il, « rencontrer tel péril que l'espoir » de la récompense ne soit encore beaucoup plus grand, » et en vérité je m'émerveille de ce que l'imagination ait un » tel empire sur vous que vous redoutiez des choses si incer- » taines ; car si les choses qu'on en rapporte avaient quelque » autorité, pour que je les regardasse comme fondées, je ne » vous infligerais pas une si grande peine. » Il lui ordonna de dépasser le cap et d'en rapporter un objet quelconque pour rompre, en quelque sorte, le charme qui arrêtait la navigation de ce côté. Les voyageurs portugais avaient coutume d'ériger des poteaux en forme de *croix en bois*, aux endroits où ils abordaient : l'Infant recommanda à Eanez de laisser soigneusement cette marque de son passage au point le plus éloigné de son voyage ⁽¹⁾. Eanez accomplit ses ordres en 1431, dépassa le cap, mais toujours dominé par la terreur, n'osa le faire que d'une faible distance et revint à Lisbonne affirmant qu'il n'avait trouvé

(1) La destruction de plusieurs de ces signaux ayant donné lieu à des contestations, le roi Jean II prescrivit que tout navire envoyé en exploration emporterait des *croix en pierre (padrao)* ornées des armes du Portugal et sur lesquelles on graverait en latin et en portugais le nom du roi, celui du capitaine du navire et la date où elle était plantée. La première de ces croix en pierre fut placée en 1484, à l'embouchure du Congo et donna au lieu où elle fut placée le nom de *cap Padron*.

qu'une terre absolument inhospitalière ; comme signe de l'aridité du sol, il rapportait des *roses de Sainte-Marie* (sans doute des *roses de Jéricho*) image de l'état de désolation profonde du pays qu'il avait visité.

En 1435, le prince persuada encore Eanez de faire un troisième voyage et lui adjoignit son échanson Alphonse Gonçalves Baldaya. Le cap fut dépassé de 50 lieues, mais les deux voyageurs déclarèrent n'y avoir trouvé qu'une terre inhabitée, sans aucune trace d'hommes ni de chameaux. La théorie Aristotélicienne pesait sur les explorateurs et entravait leur résolution. Sans se décourager, l'Infant envoya une quatrième fois Eanez et Baldaya en Afrique en 1436, faisant cette fois embarquer des chevaux, afin de leur permettre de pénétrer dans l'intérieur des terres. Il leur ordonna de faire prisonniers les naturels qu'ils rencontreraient et de les ramener en Portugal, afin de connaître la race à laquelle ils appartenaient. Les voyageurs atteignirent à la *baie de Garnet* (25° 10' lat. N.), dont l'un des promontoires se dessinait sous forme de galère, qu'ils nommèrent *Porto do Galle*. Ils s'avancèrent dans l'intérieur du pays et rencontrèrent des troupes d'indigènes qui s'enfuirent à leur approche ; ils n'en saisirent aucun et furent contraints de rentrer en Portugal, ne rapportant que quelques misérables filets et des peaux de veaux marins, comme signe de l'habitation humaine sur cette côte.

Néanmoins, grâce à la persistance du prince Henri, le charme était rompu et la légende d'une région fatale à la vie humaine, détruite. « Ce fut un heureux jour », dit un écrivain, « que celui où, après avoir vu du haut de son » modeste oratoire du cap St.-Vincent, s'avancer la voile blanche » de Gil Eanez, l'Infant Don Henri apprit par son rapport que » le cap mystérieux était doublé. Désormais la limite est » franchie, le désir de l'Infant peut aller plus loin encore, » il entrevoit la vérité. C'est pour cette fois qu'on peut dire » avec un écrivain plein d'éloquence, que ne pouvant agrandir

» le territoire de son pays, il lui a donné l'Océan. Mais que
» de veilles il lui a coûté pour arriver à ce but, que d'efforts
» il lui a fallu pour faire passer dans le domaine de la réalité
» une théorie confuse, qui n'était basée que sur des récits
» mensongers, ou sur les écrits des géographes anciens. »

La mort du roi Édouard, survenue en 1438, suspendit quelque temps les expéditions maritimes. Mais l'Infant Don Pedro son frère, ayant été appelé à la régence du royaume, pendant la minorité d'Alphonse V, avec le titre de *défenseur du Portugal*, encouragea hautement ces entreprises maritimes, qui furent reprises en 1441 par l'envoi de deux navires commandés par le jeune Antonio Gonzales et le chevalier Nuno Tristam, attachés à la maison de l'Infant Don Henri. Les deux explorateurs se rejoignirent à l'embouchure du *Rio de Ouro*, (23° 30' de lat. N.) qui ne reçut ce nom que par la suite, ainsi que nous le verrons. Ayant attaqué les Maures, ils parvinrent à saisir 12 captifs et un de leurs chefs nommé Andahu. Après le combat, Tristam conféra la chevalerie à Gonçales et le lieu de leur rencontre reçut le nom de *Porto Carallero*. (23° 20' lat. N.)

Gonçales ramena les captifs en Portugal, tandis que Nuno Tristam continuant ses explorations, atteignit jusqu'au *cap Blanc* (20° 46' de lat. N.), où il trouva encore des traces de l'existence de l'homme, mais sans pouvoir faire d'autres prisonniers. Le retour des deux chevaliers fut célébré comme un grand événement en Portugal. Désormais le problème de la *route de l'Inde*, encore mis en doute par beaucoup d'esprits pessimistes, apparaissait avec une saisissante réalité et sa solution devait être le fruit de la persistance.

Andahu, le chef noir fait prisonnier, était rusé ; dans les interrogatoires qu'on lui fit subir, il ne tarda pas à s'apercevoir que l'or était surtout la passion qui poussait les chevaliers vers l'Afrique ; il décrivit son pays comme la contrée des merveilles, très riche en or, avec l'espoir d'y être ramené, et offrit de servir de guide aux Portugais s'ils consentaient à lui rendre la liberté. Une nouvelle expédition fut organisée

par Gonçalvez accompagné d'un chevalier allemand nommé Balthasar, attaché à l'empereur Frédéric III, le mari de l'Infante Leonora de Portugal. Andahu fut ramené au Rio de Ouro, et, en échange de sa personne, livra 10 nègres ou négresses esclaves et un peu de poudre d'or, (d'où vint le nom de Rio de Ouro donné à *Porto Cavalliero*) (1). Des œufs d'autruche, rapportés également par les voyageurs, furent mangés à la table de l'Infant Henri.

Ce voyage marque une date néfaste dans l'histoire, jusqu'alors absolument scientifique, des découvertes portugaises : le début de la *Traite des Nègres*.

Le Saint-Siège, dans son intransigeance, avait imprimé un caractère presque fatal aux luttes des Chrétiens et des Maures. Après que l'Infant Ferdinand eut été fait prisonnier en Afrique, en 1433, le sultan de Fez offrit de le mettre en liberté en échange de la forteresse de Ceuta. Le roi Édouard, disposé à consentir à cette condition mise à la liberté de son frère, consulta le pape. « Le pouvoir ecclésiastique, » dit M. Denis, « consulté sur l'opportunité de cette transaction, se prononça » pour un refus ; Rome prétendait qu'il n'appartenait à aucun » prince chrétien de rendre à l'islamisme des mosquées » consacrées au vrai culte, ce qui aurait eu lieu à Ceuta. » Le jeune prince mourut victime et martyr de ce fanatisme sans merci.

Après le retour de Antonio Gonzalès et de Nuno Tristam, le prince Henri envoya Fernan Lopez d'Azvedo en ambassade auprès du pape pour lui annoncer l'heureux succès de ses découvertes et Eugène IV concéda à l'ordre du Christ « non » seulement les terres explorées, mais encore celles qu'il » pourrait découvrir, depuis le cap Bojador *jusqu'aux régions*

(1) Cette récolte de poudre d'or, qui valut à la rivière le nom de *Rio del Oro*, servit à fabriquer, sous le règne du roi Alphonse V, une belle monnaie connue sous le nom de *Cruzada*, à cause de la croisade publiée par le pape Calixte III, à laquelle le roi de Portugal avait promis de prendre part et de consacrer les richesses acquises sur les côtes d'Afrique.

» dont les limites n'étaient pas connues.... » Un grand nombre de marins se précipitèrent aussitôt à la conquête et au pillage de ces contrées que leur livrait en quelque sorte la cour de Rome comme pays conquis : « Il s'en faut bien », dit M. Denis, « que les excursions des serviteurs de l'Infant eussent un » caractère pacifique : bientôt chaque voyage entrepris, surtout » par les marins du pays des Algarves, eut pour but de se » procurer des esclaves qu'on venait vendre ensuite à *Lagos*. » Ce trafic était quelquefois considérable ; *la cinquième partie* » en revenait au grand-maître de l'ordre du Christ. La » plume éloquente de Gomez Eanez de Azurara nous a conservé » le récit d'une de ces ventes d'esclaves qui eurent lieu dès » le XV^e siècle, à Lagos ; et si le vieil écrivain, saisi d'une » indignation sainte, flétrit déjà cet odieux commerce, il trouve » pour l'excuser des raisons puisées dans les sentiments religieux » de l'époque. » Qu'ils appartenissent à la race maure ou à celle des noirs, ces esclaves étaient immédiatement convertis au christianisme et passaient comme tels dans la population agricole.

Heureusement pour la science, la passion des découvertes et les idées patriotiques continuèrent à dominer ces préoccupations nées du fanatisme et de l'esprit de lucre. En 1446, Alphonse V déclaré majeur, inaugure son règne par l'expédition de son écuyer Diniz Fernandez (ou Diniz Dias) qui, dit un chroniqueur « mû plutôt par le désir de l'honneur que par l'amour du gain, » s'embarque pour la côte d'Afrique et atteint au *fleuve de Sénégal* (16° 5' lat. N.), puis, reprenant son expédition l'année suivante (1447) pousse jusqu'au *cap Vert* (14° 43' lat. N.), auquel il donne ce nom à cause des arbres qui l'ombrageaient et des herbes vertes du bord de la mer dans ces parages.

En cette même année, l'ordre du Christ fit une perte cruelle en Nuno Tristam ; après avoir dépassé le cap Vert, il s'avança jusqu'au *Rio Grande* (11° 30' lat. N.), où il fut massacré par les indigènes, avec dix-huit de ses compagnons, dans une

expédition de débarquement. Son navire fut ramené en Portugal par quatre ou cinq marins échappés au massacre, étant restés à bord.

En 1448 Alvaro Fernandez atteignit à *Sierra Leone* (9° de lat. N.).

Des événements politiques d'une extrême gravité se produisirent à cette époque en Portugal. Le jeune roi Alphonse V, suivant le vœu exprimé par son père en mourant, avait épousé en 1448 sa cousine germaine Dona Isabelle, fille de Don Pedro, le protecteur de sa jeunesse. Les meilleures relations continuaient à subsister entre le gendre et le beau-père, qui avait été chargé des fonctions de connétable du royaume après la mort de son frère Jean. Mais ces relations ne tardèrent pas à être troublées par les intrigues d'Alphonse de Bragance, fils naturel de Jean I^{er}, très jaloux de la famille légitime de son père et qui, tout récemment, avait été déçu de l'espoir d'obtenir la connétablie, conférée à Don Pedro. Alphonse de Bragance porta contre ce dernier l'accusation d'avoir empoisonné leurs frères, le roi Édouard et Don Joan, ainsi que la reine Léonore, femme d'Édouard, avec l'espoir de s'emparer de la couronne. Trop crédule, le roi Alphonse, oubliant les services que lui avait rendus son oncle et beau-père, le déchargea brutalement de toutes les fonctions qu'il occupait dans l'État, l'exila dans ses terres et donna le bâton de connétable à Alphonse de Bragance. Bientôt Pedro eut à se défendre contre les troupes royales envoyées contre lui par son frère naturel et fut tué dans une rencontre à Alfarrobeira (non loin de Lisbonne), en 1449.

Il est difficile de déterminer la part que Don Henri eut dans ces événements. D'un côté on le voit rendre de grands honneurs à la mémoire de Don Pedro, l'ami fidèle de toute sa vie ; d'un autre, il ne semble pas brouillé avec le roi et associe même à ses travaux Don Fernand, le frère puiné du roi, qui devient son fils adoptif destiné à lui succéder dans la grande maîtrise de l'ordre du Christ. Mais en même temps le roi prend une

part plus directe aux travaux coloniaux, dont Henri avait eu jusqu'alors la direction exclusive, ce qui lui valut le surnom d'*Alphonse l'Africain*.

Les années 1455 et 1456 occupent une place importante dans l'histoire des découvertes africaines. Deux Vénitiens, Aloyse Ca da Mosto ⁽¹⁾ et Antonio Usidomare (usager de la mer) engagés au service du roi de Portugal, furent envoyés sur les côtes de Guinée, toujours à la recherche de la *route de l'Inde*. Un certain mystère règne sur le but de ce voyage. On sait, d'après les comptes du couvent des Camaldules de St.-Michel de Murano, que le religieux Fra Mauro, géographe distingué, termina vers 1449 sa célèbre mappemonde, dont une seule copie fut faite et remise au malheureux doge François Foscari. A l'imitation de Sanudo, Fra Mauro représente l'Afrique se terminant en pointe ⁽²⁾, mais avec plus de précision et se rapprochant davantage de la forme actuellement connue ; la voie de l'Inde par mer, en doublant ce cap extrême, y paraît naturellement indiquée. « Les républiques italiennes, » dit M. Jules Marcou, « Venise, Gênes, Pise, avaient un très grand » intérêt à connaître toutes les découvertes maritimes faites » par les gouvernements espagnols et portugais. Bien qu'il y » eut défense *sous peine de mort* d'exporter les cette sortie » cartes des découvertes géographiques, et que pour empêcher » on eut soin de tenir ces documents enfermés sous des clefs » différentes, mises entre les mains de trois ou quatre » personnes, ces républiques, dont nous parlons, trouvaient » pourtant le moyen d'obtenir les renseignements importants » qu'elles désiraient. Elles employaient pour cela des agents » spéciaux ou des diplomates, comme Lorenzo Cretico, Vicenco Quirini, Angelo Trevigiano, Gerolamo Priceli, etc., qui » s'adressaient naturellement, soit en secret, soit ouvertement, à » leurs compatriotes, Colombo, Vespucci et Pierre Martyr. » L'un se vante dans ses lettres d'être grand ami de Colombo

(1) Son véritable nom serait, d'après le cardinal Zurlo, *Louis da Mosto*.

(2) Qu'il désigne sous le nom de pays de *Diab*.

» et d'obtenir de lui une carte des nouvelles terres ; l'autre « copie secrètement les manuscrits de Pierre Martyr. » Ca da Mosto fut-il un de ces agents secrets de la république de Venise, entré au service du roi de Portugal, dans le but de connaître l'ensemble des découvertes, qui commençaient à faire du bruit ? On est tenté de le croire, car le premier il a écrit l'histoire de ces découvertes. Ou bien, passionné pour les études géographiques, se fit-il admettre au service de Portugal uniquement dans l'espoir d'illustrer son nom, en faisant valoir des connaissances acquises par l'étude de la carte de Fra Mauro, qu'il avait connue dans sa patrie, à Venise ? On savait que cette carte avait été dressée avec grand soin, d'après tous les documents recueillis par la république de Venise....

Quoi qu'il en soit de ce problème historique, il est avéré que Ca da Mosto et Usidomare descendirent, en 1455, le long des côtes de Guinée jusqu'au *Rio Grande* (11° 30' de lat. N.) et même probablement au delà, et qu'en 1456 Ca da Mosto poussé par la tempête vers la pleine mer, alla échouer sur l'île de *Boavista* (Belle Vue, qu'il nomma St.-Christophe), de l'*Archipel Caboverdien*. Il rentra en Portugal avec empressement pour annoncer cette heureuse découverte au roi Alphonse V et à Don Henri.

Les voyages de Ca da Mosto eurent pour la science deux résultats principaux très sérieux :

D'abord la découverte d'un Archipel nouveau, les îles *Sous le Vent* (Solavente) dont quatre ans plus tard (en 1460) le Génois Antonio Noli acheva la reconnaissance et où il trouva successivement : l'île de *Maio* (Primavera ou fleur de Mai, actuellement l'île de *Mai*), l'île *San-Thiago* (St.-Jacques), l'île *San-Filippo* (actuellement île *Fogo* ou île de *Feu*) et l'îlot *do Sal* (du *Sel*). — La découverte du complément de l'archipel Caboverdien, formant ce qu'on nomme les *Iles au Vent* (Barlovente) : *San-Nicolao* (St.-Nicolas), *Santa-Luzia* (Ste.-Lucie), *San-Vicente* (St.-Vincent), *San-Antonáo* (St.-Antoine),

les îles dites sèches, *Branco* et *Razo* et l'île *Brava* (sauvage) n'eut lieu que plus tard, à une date qui reste inconnue de même que les auteurs de la découverte (1).

Le second fait capital fut la conviction que *Ca da Mosto* acquit, en visitant les côtes de Guinée et constatant leur direction s'infléchissant visiblement vers la *Sirocco*, (c'est-à-dire le sud-est,) au lieu de descendre au sud, qu'on pouvait espérer atteindre promptement l'Inde. Enthousiasmé de cette constatation, *Alphonse V* s'empressa, d'après les conseils de *Ca da Mosto*, d'envoyer à Venise une carte des découvertes portugaises, sollicitant en échange du doge *Toscani* l'autorisation de faire exécuter à ses frais une copie de la carte de *Fra Mauro*. Cette demande fut agréée par le sénat de Venise et les comptes du couvent de *Murano* établissent que la copie fut exécutée de 1447 à 1459, par le dessinateur *André Biancho* et le peintre *Francisco de Cherso*. La carte fut livrée au roi de Portugal le 24 août 1459 par le Vénitien *Stefano Trevisan*. Cet événement mémorable fut consacré par une médaille frappée en l'honneur de « *l'incomparable cosmographe Fra Mauro*. » Le crédit ouvert par *Alphonse V* pour exécuter la copie de la carte de *Fra Mauro* fut si généreux, que Venise put également faire copier pour elle-même, sans bourse délier, la *mappemonde de Fra Mauro*, copie qui existe encore au palais des doges de Venise ; cette copie fut terminée après la mort de *Fra Mauro* en 1459 et demeura dans une caisse fermée sous la garde du cardinal *Mafeo Gerardo*, abbé du monastère de *Murano*, jusqu'en 1466, époque où elle fut exposée publiquement dans l'église du monastère jusqu'en 1655. Depuis elle a été transférée dans la bibliothèque de *Ste.-Marie de Venise*.

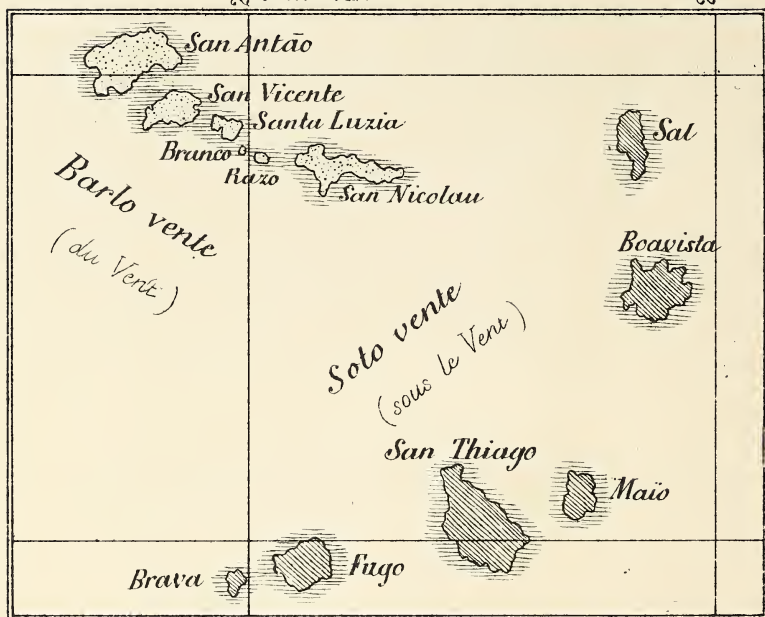
En 1462 *Pedro de Cintra* et *Suero da Costa* dépassant *Sierra Leone*, s'avancèrent jusqu'au *cap Mansurado* (6° de lat. N.) et confirmèrent la prévision de *Ca da Mosto* sur la direction

(1) Un édit de 1489 confère au duc de *Beja*, plus tard roi *Manoel*, la souveraineté des îles *Sous le Vent et du Vent*.

Archipel CABOVERDIEN

21° Ouest de Paris

25°



de la côte de Guinée. Ce voyage fut le dernier entrepris sous la direction du prince Henri.

L'Infant mourut à Sagres en 1463, suppose-t-on, d'après un décret du roi Alphonse V daté d'Evora le 3 décembre 1463, par lequel il donne à son frère Don Fernando « les îles qui avaient » appartenu à leur oncle, l'Infant Don Henri *récem ment » décédé,* » c'est-à-dire, les *îles Sous le Vent* ⁽¹⁾. Si sa mort fut obscure, au point que la date n'en est pas exactement parvenue jusqu'à nous, il a laissé dans l'histoire de la géographie une trace lumineuse que consacre son surnom de *Henri le Navigateur*. S'il n'a pu réaliser le but de ses efforts, il eut du moins, par la communication de la carte de Fra Mauro, l'heureuse conviction avant de mourir que le résultat ne se ferait plus attendre. Son œuvre fut en effet continuée par ses neveux, le roi Alphonse V et Don Fernando, son successeur dans l'ordre du Christ.

Malgré leur succès les expéditions maritimes du Portugal demeurèrent quelques années suspendues à la suite de la mort du prince Henri, de la guerre du Maroc et des différends avec la Castille.

En 1469 cependant Don Joao, qui prenait un intérêt particulier aux expéditions d'Afrique, décida le roi son père à affermer pour cinq ans le commerce d'Afrique à un commerçant de Lisbonne nommé Gomez « sous condition que » dans chacune de ces cinq années, il serait obligé de découvrir au moins cent lieues de côtes au delà de Sierra Leone. » Une expédition dirigée par Joao de Santarem et Petro de Escalone, tous deux gentilhommes du roi, fut envoyée en Guinée aux frais de Gomez, et reconnut la côte jusqu'au *cap de Palmes* (4° lat. N.) et au *cap Lopez* (Sainte-Catherine 0° 6' lat. Sud), puis découvrit successivement les îles *Hermosa* (la belle, depuis nommée Fernando-Po, du nom du voyageur qui la visita en 1486), *San-Thomé* (St.-Thomas), *Anno-bon* (bonne

(1) Cette date demeure incertaine et beaucoup d'auteurs portugais admettent celle de 1460 pour la mort du prince Henri.

année, découverte le 1^{er} janvier 1472) et *Principe* (dont l'ensemble est souvent désigné sous le nom d'*Archipel de Guinée*).

Après sa défaite par le roi Ferdinand de Castille à la bataille de Touro en 1476, le roi Alphonse se rendit en France pour solliciter des secours de Louis XI, laissant le gouvernement à son fils aîné, Don Joao. Parfaitement reçu, mais en réalité éconduit par le cauteleux souverain des Français, Alphonse en conçut un tel chagrin qu'il résolut un instant de se retirer dans un ermitage à Jérusalem et ne revint en Portugal qu'à la sollicitation de ses sujets ; il ne tarda pas à mourir, en 1481. Son fils Jean II, qui lui succéda, ajouta à ses titres royaux celui de *seigneur de Guinée* et, afin d'assurer son autorité dans ce nouveau gouvernement, il envoya Diego de Azumbuja avec mission d'y construire, à l'embouchure du Rio-Cestos, où dans les expéditions précédentes on avait recueilli de la poudre d'or, un fort qui reçut le nom de *Saint-Georges de la Mine* (São-Jorge de la Mina) ou plus simplement *Elmina*.

En 1484, deux nouvelles expéditions partirent du Portugal pour la côte d'Afrique. — L'une, commandée par Diego Cam (ou Cano), atteignit à l'embouchure du Zaïre (ou Congo) et y planta à l'extrême pointe du sud un *padron*, ce qui lui valut le nom de *cap Padron* (6°8' lat. sud). Ce *padron* a été retrouvé en 1887 par M. de Schwerin, sur la pointe que les Anglais ont nommée *Shark point* ou *Pointe des Requins* ; il est encore considéré par les indigènes comme *fétiche*. Cam prolongea sa route au sud et atteignit au *cap Ste.-Marie* (ou St.-Augustin, 13° 27' lat. sud) et au *cap Cross* (21° 50' lat. sud). Il ramena un grand nombre d'indigènes qu'il se proposait de faire baptiser en Portugal, afin de civiliser par eux les indigènes de l'Afrique. — La seconde expédition commandée par João Affonso d'Alveiro était accompagnée du géographe allemand Martin Behaim. Cette expédition visita Elmina, toucha terre au cap Padron récemment visité par Cam et érigea, en se prolongeant au sud, un *padron* près du *cap Negro* (15° 40' lat. sud), à l'embouchure d'une rivière

Archipel de GUINÉE .

32 Est de Paris

30

5°

Niger

Fernando Po

Principe

Cabras

San Thomé

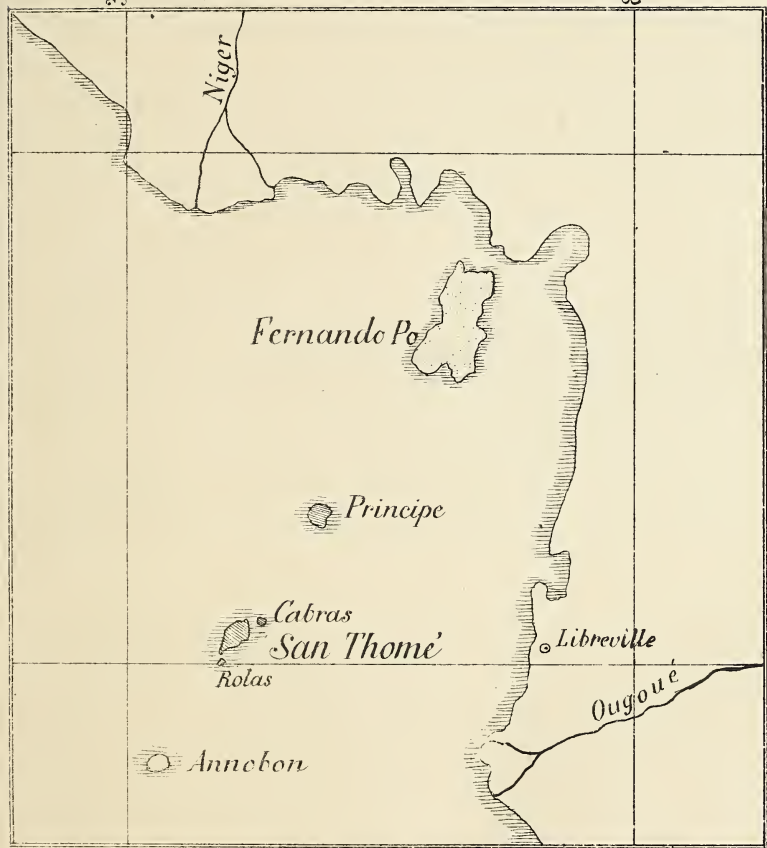
Rolas

Libreville

Ougoué

Anneton

0°



qui reçut de Behaïm le nom de *Rio dos Flamingos* (rivière des Flamands) conservé encore sur les cartes portugaises, et un second padron au cap *Bartholomeo Viego*, actuellement cap *Frio* (18° 24' lat. sud).

Le 2 août 1486 une expédition commandée par un vétéran des mers de Guinée, Bartholomeu Diaz, chevalier attaché à la maison du roi, composée de trois bâtiments à voiles, partit de Lisbonne avec la mission de chercher à gagner plus au sud encore que les précédentes. Le bâtiment sur lequel Diaz, *capitan-mor* ou chef de l'escadre, avait arboré son pavillon, portait le pilote Pero d'Alanquer et avait pour capitaine Laïtão ; le second bâtiment était commandé par Joam Infante : enfin le troisième, de petit échantillon, était dirigé par Pero Diaz, le frère du chef, « *tous hommes fort experts dans leur art* » dit Barros. L'escadre dépassa le Zaïre, longeant la côte jusqu'à un mouillage qu'elle nomma baie *das Voltas* (fleuve Orange 28° 40' S.) où, assaillie par une violente tempête, elle prit la résolution de gagner la haute mer pour échapper aux dangers des récifs. Diaz laissa dans ce mouillage la plus petite de ses caravelles sous la garde de matelots, courut des bordées à l'ouest pendant 13 jours et descendit jusqu'à 42° 54' au sud, puis se décidant à regagner vers l'est, il aborda à une baie qu'il nomma *baie dos Vaqueros* (des vaches, cap Vacca, 34° 21' lat. sud) à cause de ses nombreux troupeaux, et séjourna dans la baie voisine de *San-Bras* (Mossel Bay, 34° 11' lat. sud) pour gagner ensuite la *baie d'Algoa* (Port Elisabeth, 33° 44' lat. sud), où un *padron* fut planté dans l'île de *Santa-Cruz*. Diaz constatait avec un vif étonnement qu'il avait dépassé le cap sud de l'Afrique et que la côte, à partir du point où il se trouvait, remontait vers le N.-E. Il désigna ce cap sud, auquel il n'avait pu toucher, sous le nom de *cap des Tempêtes* ou *des Tourmentes* (*cabo Tormentoso*) en souvenir des gros temps qu'il avait essuyés avant de le doubler. Le chef de l'expédition voulait poursuivre sa magnifique découverte, mais ses équipages épuisés par la

lutte contre les éléments, par la rareté des vivres, refusèrent absolument d'aller plus loin ; tout ce qu'il put obtenir fut un délai de trois jours, avant de reprendre la route de l'Europe. Il utilisa ce temps pour s'élever encore le long de la côte jusqu'à une rivière qu'il nomma *Rio-Infante* (Great Fish river, 33° 30' lat. sud), du nom de son second. « Lorsqu'il se sépara, » dit Barros, « du pilier (padron) qu'il avait élevé dans » l'île Santa-Cruz, ce fut avec un tel sentiment d'amertume, » une telle douleur, qu'on eut dit qu'il laissait un fils exilé à » jamais, surtout quand il venait à se représenter combien de » périls lui et ses gens avaient courus, de quelle région lointaine » il leur avait fallu venir, uniquement pour y planter une borne, » puisque Dieu ne leur avait pas accordé le principal. » Il retourna sur ses pas et après avoir visité le cap des Tempêtes, remonta la côte occidentale, recueillant en passant l'équipage de la caravelle qu'il avait laissée au cap das Voltas : le navire lui-même, reconnu désormais impropre au service, fut brûlé. Diaz gagna alors l'établissement d'Elmina, où il embarqua un important chargement de poudre d'or et rentra à Lisbonne en décembre 1487.

Au récit de ce voyage le roi Jean II, jugeant le problème de la route de l'Inde définitivement résolu, donna au cap des Tempêtes le nom de *cap de Bonne-Espérance* (34° 8' lat. sud au *cap Point* et 34° 51' au *cap des Aiguilles*), en présage de l'espoir que la découverte de Diaz faisait concevoir. « A « Dieu ne plaise », dit-il, « qu'il conserve un nom de si « mauvais augure ! Qu'il soit appelé cap de Bonne-Espérance ! » Chose inexplicable, non seulement Diaz n'obtint aucune récompense pour son hardi voyage couronné de succès, mais il paraît même avoir été disgracié, car pendant près de dix années il cessa d'être employé, on ne sait pourquoi. Ayant fait ensuite partie d'une expédition au Brésil, en 1500, son vaisseau périt au retour, corps et biens avec quatre autres, près du cap de Bonne-Espérance, ce qui fait dire par Camoëns au génie des tempêtes : « Je ferai un exemple terrible de

» la première flotte qui passera près de mes rochers et
» je signalerai ma vengeance sur le premier qui m'est venu
» braver dans ma demeure. »

Avant même le retour d'Afrique de Diaz, le roi Jean II, dans son impatience de découvrir la route de l'Inde, envoya par terre au Caire et à Aden deux gentilshommes de sa maison, Alfonso de Païva et Pero Corvilham, qui tous deux avaient fait la guerre en Afrique et possédaient parfaitement l'arabe ; ils avaient mission de visiter les côtes est et ouest de la mer des Indes et de se renseigner près des caboteurs arabes sur la possibilité de trouver un passage par le sud de l'Afrique. Ils partirent en 1487. Pero de Corvilham s'embarqua sur un boutre arabe et toucha l'Asie à Cananor, puis se rendit à Calicut et à Goa (Malabar par 11° de lat. N.), enfin traversant la mer il revint à Sofala sur la côte orientale de l'Afrique (20° lat. sud) et rentra au Caire. Il y apprit la mort de son compagnon Païva. Après avoir informé le roi de Portugal des renseignements favorables qu'il avait recueillis, sur le moyen de contourner l'Afrique par le sud, Pero résolut, avant de reprendre le chemin de sa patrie, d'achever la mission dévolue à Païva. Arrivé à la cour du Négus d'Abyssinie, il fut parfaitement accueilli, ainsi qu'on l'apprit plus tard par un Juif qui en était revenu, mais sans que le Négus consentit jamais à le laisser rentrer dans son pays. Un voyageur du XVI^e siècle prétend que Corvilham vivait encore en 1515 en Abyssinie.

Le projet d'une dernière expédition vers l'Inde dont le succès semblait certain, devint alors l'objet des études d'une junta de mathématicques, mais il ne fut pas donné à Jean II, dit le *Parfait*, de le réaliser. Ce prince mourut en 1495 ; son fils légitime Alphonse étant mort d'une chute de cheval, son cousin Emmanuel, duc de Beja, petit-fils du roi Edouard, lui succéda.

L'expédition vers l'Inde fut définitivement organisée en 1497. Les navires furent construits sous la direction de Bartholomeu Diaz, dont l'expérience fut mise à profit. Ils étaient exécutés de manière très solide et d'une forme telle, dit Pacheco,

» qu'ils puissent entrer et sortir prestement partout. » On les avait pourvus d'une triple rechange de voiles, d'approvisionnements et d'artillerie en abondance et le personnel en avait été formé des meilleurs matelots et des plus habiles pilotes.

Au moment du départ Diaz, qui en raison de ses services passés, espérait avoir la direction de l'expédition, eut la profonde désillusion de se voir préférer un rival. Le commandement de l'escadre fut confié à Vasco de Gama, chevalier de l'ordre du Christ, marin et cosmographe instruit, qui jouissait d'un grand crédit à la cour ⁽¹⁾. La flotte se composait de trois navires et d'un transport. Vasco de Gama commandait le premier, secondé par le pilote Pedro de Alemquer qui avait accompagné Bartholomeu Diaz, et du frère de celui-ci Diego Diaz ; le second était commandé par Paulo de Gama, le frère du *capitan-mor*, avec João de Coïmbra comme pilote ; le troisième était commandé par Nicolas Coelho, avec Pedro de Escollar comme pilote ; enfin le transport était sous les ordres de Pedro Nunez, un serviteur de Vasco de Gama ⁽²⁾. La flotte partit de Lisbonne le 4 novembre 1497, accompagnée d'un navire commandé par Bartholomeu Diaz, qui la quitta au cap Vert pour se rendre à Elmina, sous l'impression douloureuse

(1) La famille de Gama appartenait à une branche illégitime de la maison royale, issue du roi Alphonse III. Le père de Vasco, Estevan Eanez de Gama, occupait une grande charge de cour. Vasco naquit à Senes (à 24 lieues de Lisbonne) en 1469, croit-on, mais cette date est douteuse. Après avoir fait son éducation de marin, comme tous les gentilshommes, il s'était acquis par lui-même une grande réputation dans les mers d'Afrique et fut chargé notamment de saisir tous les navires français dans les ports du Portugal, en représailles de la capture d'un galion chargé d'or, par un corsaire français. Il montra dans cette mission délicate beaucoup de résolution et d'énergie et reçut les éloges du roi. L'affaire n'eut aucune suite, le galion ayant été restitué.

(2) L'escadre comprenait :

Le Sam-Gabriel (120 tonneaux, — vaisseau amiral, cap. gen. Vasco de Gama).

Le Sam-Raphaël (100 tonneaux. — cap. Paulo de Gama).

Le Berrio (50 tonneaux. — cap. Nicolas Coelho).

Un transport (cap. Pedro Nunez) abandonné dans la baie de San-Bras).

de ne pouvoir achever la grande œuvre dont il avait assuré le succès, honneur réservé à un autre plus heureux. Vasco de Gama continua sa route et fit aiguade à la *baie de Santa-Elлена* (32° 40' lat. sud) un peu avant d'atteindre au cap de Bonne-Espérance.

D'après les conseils de Pero Alemquer la flotte gagna le large, afin d'éviter les périls redoutés du passage du cap, et alla atterrir à la *baie de San-Bras*, où l'on répartit les approvisionnements du transport sur les autres navires. A la Noël Vasco atteignit Natal (Durban, 29° 50' lat. sud), qu'il nomma la *Terre des bonnes gens* (Terra da boa gente). La flotte dépassa Sofala sans l'apercevoir et cinglant toujours vers le nord-est, elle toucha à *Mozambique* (14° 49' de lat. sud), où d'abord bien accueillie, elle faillit être pillée par les Maures lorsqu'ils s'aperçurent que les équipages n'étaient pas musulmans ; après avoir longé Zanzibar, elle gagna *Mombaz* (4° 4' lat. sud), où elle échappa heureusement aux embûches qu'on lui tendait ; *Melinde* (3° 12' lat. sud), où le cheik lui donna un pilote chrétien, nommé Malemo Cana ou Canaca, qui lui permit d'aborder en Asie à *Calicut* (11° 15' lat. N.), le 20 mai 1498. Telle était l'ignorance des Espagnols sur cette contrée, qu'à peine à terre ils se rendirent dans le temple hindou rendre grâces à Dieu de l'heureux succès de leur voyage, se croyant dans une église chrétienne. Un seul d'entre eux, João da Sâ, eut un doute à cause de la laideur d'une image qu'il s'imaginait représenter la vierge Marie (c'était la déesse Maha-Madja), et s'agenouillant il dit : « Si cela est un diable, je n'entends toutefois adorer qu'un vrai Dieu ! ».

Vasco de Gama se hâta de regagner l'Europe pour y annoncer le succès de son voyage. Le retour se fit dans les conditions les plus pénibles ; retenu par son frère Paul de Gama, le fidèle compagnon de ses travaux qui était mourant, il fut devancé à Lisbonne par l'un des capitaines de sa flotte, Nicolas Coelho, revenu dès le 10 juillet 1499. Lui-même conduisit son frère aux Açores, et après avoir reçu son dernier soupir, il ne put gagner Lisbonne que le 29 août 1499. Néanmoins, la population

l'accueillit avec la plus vive allégresse. Le roi Manoel lui conféra le titre d'amiral des mers de l'Inde, de comte de Vidiguiera et le droit de prendre la particule *dom*, ce qui était considéré comme un honneur insigne. La nouvelle de la découverte fut notifiée à toutes les villes et bourgades du royaume et au Saint-Père ⁽¹⁾. Le roi lui-même reçut de

(1) Le tableau suivant résume l'histoire de ces découvertes.

1415. CRÉATION DE L'ÉCOLE DE SAGRES PAR L'INFANT DON HENRI.

Le cap *Bojador*, 26° 6' lat. N. (Zarco et Tristam Vaz).

Madère (id.)

1424. Les Canaries (Fernand de Castro).

1431. Les Açores (Velho Cabral).

1433. Le cap *Bojador* (Gill Eanez).

1434. id. (id.)

1335. id. (Eanez et Baldaya).

1436. *La baie de Garnet*, 25° 10' N. (id.)

1441. Le Rio de Ouro, 23° 30' N. (Gonçales et Nuno Tristam),

Le cap Blanc, 20° 46' N.

1446. *Le Sénégal Fl.*, 16° 5' (Diniz Fernandez).

1447. *Le cap Vert*, 14° 43' (id.)

Le Rio Grande, 11° 30' (Nuno Tristam).

1448. *Sierra Leone*, 9° (Alvaro Fernandez).

1456. Archipel Caboverdien (Ca da Mosto).

1463. *Cap Mansurado*, 6° N. (P. da Cintra et S. da Costa).

1463. MORT DE L'INFANT HENRI.

1469. Cap des Palmes, 4° N. (J. de Santarem et P. de Escalone).

Cap Lopez, 0° 6' S. (id.)

Archipel de Guinée (id.)

1484. Le Zaïre (Congo), 6° 8' S. (D. Cam, J. d'Alveiro, Behaïm).

Ste.-Marie, 13° 27' S. (id.)

Cap Negros, 15° 40' S. (id.)

Cap Frio, 18° 24' S. (id.)

Cap Cross, 21° 50' S. (id.)

1486. Le fleuve Orange, 28° 49' S. (Bartholomeu Diaz).

Le cap de Bonne-Espérance, $\left. \begin{array}{l} 34^{\circ} \ 8' \text{ S.} \\ 34^{\circ} \ 51' \text{ S.} \end{array} \right\} \text{ (id.)}$

Le cap Vacca, 34° 21' S. (id.)

Mossel Bay, 34° 11' S. (id.)

Port Elisabeth, 33° 44' S. (id.)

Great Fish River, 33° 20' S. (id.)

son peuple le surnom de Manoel le Grand ou *le Fortuné*.

Vasco de Gama fit une seconde expédition à Calicut de 1502 à 1503, d'où il ramena une flottille de treize vaisseaux chargés de grandes richesses.

A partir de ce moment Vasco de Gama, comme Diaz, tomba dans la disgrâce de la cour. Cependant Jean III répara cette injustice en le nommant, en 1584, vice-roi des Indes. L'illustre marin mourut peu de temps après son arrivée. « Chose étrange ! » dit M. Charton, « plus d'un demi-siècle » devait s'écouler avant que l'Europe connût les détails de cette » expédition mémorable. Pour consacrer sa gloire, il fallait » que Costanheda, Barros et Camoëns unissent leurs voix. Il ne » devint réellement populaire que lorsque le poète l'eut chanté. »

Le rêve entrevu deux siècles auparavant par Marino Sanudo était réalisé ! (1) La *route de l'Inde* recherchée pendant plus de 80 années par le prince Henri, avec une admirable ténacité et avec une méthode presque mathématique, était trouvée. Une ère d'immense prospérité s'ouvrait pour Lisbonne et le Portugal. Dans son enthousiasme le poète Obras Gil Vincente s'écriait :

« Avante, avante Lisboa !

» Que por tado o mundo soa

» Tua prospera fortuna !

(En avant, en avant Lisbonne ! car ta fortune prospère résonne dans le monde entier !)

1497. Baie de Ste.-Hélène, 32° 40' S. (Vasco de Gama).

Cap de Bonne-Espérance (id.)

Mossel bay (id.)

Natal, 29° 50' S. (id.)

Mozambique, 14° 49' S. (id.)

Mombaz, 4° 4' S. (id.)

Melinde, 3° 12' S. (id.)

CALICUT, 11° 15' lat. N.

(1) Il faillit l'être complètement lorsqu'en 1515, le grand d'Albuquerque proposa de construire un canal de jonction entre la mer Rouge et la Méditerranée.

CHAPITRE VII.

Les successeurs du prince Henri.

Dans la correspondance empreinte de mysticisme que Christophe Colomb entretenait avec la reine Isabelle sa protectrice, il lui racontait, après sa découverte de l'Amérique, une vision qu'il avait eue, dans laquelle une voix céleste lui disait : « L'Océan était fermé, il y avait un monde à découvrir. Je t'en ai donné les clefs ! » A bien plus juste titre, le prince Henri pouvait invoquer les enseignements de la voix mystérieuse, ainsi que le remarque M. Denis, car non seulement il fonda la grandeur coloniale de sa patrie en provoquant d'immenses découvertes, mais il lui prépara une gloire incomparable par le progrès de la science navale et des sciences géographiques ; « il brisa les chaînes » qui eussent arrêté Colomb et Vasco de Gama. »

Au début de la carrière de l'illustre Infant, les navigateurs demeuraient en quelque sorte liés aux côtes, comme nous l'avons vu, par la terreur de la haute mer, de la *mer Ténébreuse*, terreur d'autant plus puissante sur des marins disposés à la crédulité, qu'elle était sans doute exploitée habilement dans l'intérêt du *secret commercial*. Tout d'abord par la création de son *école de navigation*, à la direction de laquelle il appela les pilotes les plus expérimentés de son temps, l'Infant s'efforça d'inspirer confiance aux navigateurs dans l'efficacité des instruments destinés à guider leur route. Ensuite, réunissant autour de lui un conseil de savants, l'*Académie de Sagres*, il perfectionna les cartes du monde connu et recueillit

des documents ignorés qui lui permirent d'indiquer d'une manière précise les routes à suivre, pour atteindre les îles dont l'existence semblait probable. Usant à la fois du pouvoir militaire et religieux qu'il possédait sur les chevaliers de l'ordre du Christ, il leur imposa de suivre ces routes et le succès de son labeur fut la découverte des Açores, de Madère, des Canaries. Dès lors le prestige de son habile direction grandit ; il put entreprendre la recherche de la *route hypothétique des Indes* ; la *navigation hauturière* se substitua à la *navigation côlière* ou *cabotage*.

Néanmoins il restait de grands progrès à accomplir dans cette voie. Les seules cartes marines en usage étaient des cartes plates ou *portulans*, c'est-à-dire supposées tracées sur le plan tangent au globe et qui, par conséquent, ne se confondaient avec sa superficie courbe que dans une faible étendue et devenaient de plus en plus défectueuses, à mesure qu'on s'écartait du point de tangence. Pour se guider dans la route, on se servait de la *boussole* ⁽¹⁾ qui donnait la direction parcourue

(1) Les propriétés de la *boussole* étaient connues en Chine à une époque très reculée. Klaproth en a retrouvé la description dans un ouvrage chinois écrit sous la dynastie de Sung, par Ken-Zung-Schi vers 1111. Elle paraît avoir été importée en Europe, soit par les navigateurs arabes, soit par des voyageurs tels que Marco-Polo, qui s'étaient rendus en Asie. Dans sa forme primitive, que nous décrit sous le nom de *rainette* Jacques de Vitry en 1240 et après lui Vincent de Beauvais, elle consistait en une aiguille aimantée supportée par un fétu de paille, qui flottait sur un vase plein d'eau et se dirigeait constamment vers le pôle magnétique. Appropriée à l'usage de la navigation, on la nomma aussi *marinette* ou *marinière*. Plus tard, vers 1300, elle fut perfectionnée en Italie, peut-être par Flavio de Goja d'Amalfi, auquel les Italiens en attribuent l'invention. On imagina de suspendre l'aiguille horizontalement en équilibre sur un pivot vertical dans une boîte (*bussala*), d'où est venu le nom moderne de *boussole*. Si autour du pivot ou support vertical, on applique sur la boîte un cercle gradué, dont il forme le centre, il devient facile de déterminer l'angle que forme la direction suivie par le navire avec celle du méridien magnétique ; de là le nom de *compas de mer* également donné à cet instrument.

La graduation du cercle adoptée est celle de la *rose des vents*, comprenant

sous l'influence du gouvernail, et du *loch* ⁽¹⁾ qui permettait de mesurer l'étendue parcourue. A l'aide de cette double observation, il était possible de tracer sur la carte, avec assez d'exactitude, le chemin parcouru, de *faire le point* suivant l'expression moderne, et de connaître à chaque instant la position exacte du navire sur la mer. Une ordonnance du roi d'Aragon de 1359 imposait l'obligation d'emporter sur chaque galère *deux exemplaires* des portulans de la mer qu'elle se proposait de

32 angles différents désignés d'après leur position par rapport aux quatre points cardinaux. A l'aide du gouvernail, considéré comme le *timon* du navire, il est toujours aisé de la diriger dans une direction déterminée, indiquée par la boussole, direction que l'on nomme *rumb de vent*. (Le mot *rumb*, emprunté au grec, signifie *timon*).

(1) La vitesse d'un navire au temps de Magellan s'observait encore, suivant de Humboldt, à *l'œil* (à *ojo*) c'est-à-dire par une estime grossière. « Pour connaître la vitesse d'un navire » dit en 1606 André Garcia de Cespedes, « le pilote doit marquer d'heure en heure sur son livre en se » servant d'un *sablier* (*ampoletta*), la distance franchie par le vaisseau. » Pour cela il doit savoir que la plus grande distance qu'un navire puisse » parcourir en une heure, est de quatre milles, et que si le vent est faible » il n'en peut franchir que trois, ou même seulement deux. » Cette estimation de la vitesse du navire, basée sur l'appréciation de la vitesse du vent, était nécessairement très arbitraire et le pilote Pedro de Medina de Séville la qualifiait en 1545, de *pure fantaisie* (*echar punto pur fantasia*). — Il paraît cependant que dès cette époque on connaissait des procédés plus exacts pour mesurer cette vitesse ; Vitruve décrit un véritable *odomètre* consistant en une roue à ailettes qui, fixée au flanc d'un navire, permet de mesurer, par le nombre de tours dans un temps déterminé, la vitesse de sa marche dans l'eau, de même que placée sur le pont elle permet également de constater la vitesse du vent qui la fait tourner. — Le *loch* moderne consiste en un petit flotteur en bois, attaché à une corde divisée par des nœuds à des intervalles déterminés et réguliers. Si l'on jette le flotteur à l'eau et qu'on laisse se dérouler la corde, il demeure stationnaire, tandis que la vitesse du navire est accusée par le nombre des *nœuds* déroulés dans une durée de temps déterminée. L'usage du *loch*, désigné par les Espagnols sous le nom de *corredera*, paraît ne dater que du XVI^e siècle et être d'origine hollandaise. Plusieurs anciens auteurs espagnols parlent de la « *corredera de los Holandeses*. »

visiter, afin de pouvoir contrôler le tracé de la route par des observations contradictoires.

Mais à mesure qu'on s'écartait du centre de ces cartes plates, les erreurs s'accroissaient par l'imperfection des cartes elles-mêmes. Aussi lorsque les voyages prirent plus d'extension, on reconnut l'insuffisance de ces méthodes. Une circonstance heureuse et inattendue vint imprimer sous ce rapport une direction nouvelle aux travaux du prince Henri, toujours à l'affût du progrès scientifique.

Le mouvement géographique qui commençait à s'accroître dès la fin du XIV^e siècle, ramena les esprits vers l'étude de la géographie de Ptolémée, dont on retrouva d'assez nombreux exemplaires à Venise, au Vatican et probablement même en Espagne. A l'invitation du savant cardinal vénitien Pierre Bembo, un moine grec, Manouël Chrysoloras (mort en 1415), en avait commencé une traduction latine, lorsqu'il apprit que le moine florentin Jacques Angelo, plus capable que lui de conduire ce travail à bonne fin, s'en occupait également. Chrysoloras y renonça et la traduction d'Angelo, présentée au pape Alexandre V en 1405, circula en copie dans toute l'Europe.

A la même époque, Pierre d'Ailly (*Petrus de Alliaco*) né à Compiègne suivant les uns, suivant d'autres à Abbeville, en 1350, et qui, en sa qualité d'évêque de Cambrai, appartenait à la Belgique, écrivait son traité de l'*Image du Monde* (*Y-magine Mundi*). Devenu cardinal, d'Ailly fit de fréquents séjours en Italie et y prit connaissance de la traduction de Ptolémée faite par Angelo, à l'aide de laquelle il compléta son œuvre personnelle en 1412 ou 1413. Alexandre de Humboldt prétend que Christophe Colomb emportait un exemplaire de l'ouvrage du cardinal d'Ailly dans tous ses voyages et Poggendorf va jusqu'à affirmer que c'est à d'Ailly que Colomb dut la première idée de rechercher la route de l'Inde par l'ouest.

Les travaux de Fra Angelo et du cardinal d'Ailly eurent pour résultat de réveiller l'œuvre Ptoléméenne, alors très

oubliée, d'abord en Italie, puis surtout en Allemagne, où pour la cosmographie, « le *divin* Ptolémée » fut élevé à l'égal d'Aristote. On reprit son système de construction de cartes, basé sur la *détermination des lieux par leur latitude et longitude* ; les cartes furent chargées d'un *quadrillage de parallèles et de méridiens* servant à fixer la position relative des lieux.

Les méthodes géométriques et cosmographiques de Ptolémée répondant au génie des savants allemands, naturellement portés vers l'étude de l'astronomie, beaucoup d'entre eux s'appliquèrent à les perfectionner et à rechercher des méthodes astronomiques propres à déterminer avec précision, les deux coordonnées géométriques qui fixent la position d'un point sur la surface du globe. Parmi ces chercheurs il faut citer : Nicolas de Cusa (*Crebs*), qui reçut ce nom du village de Cuss ou Cues sur la Moselle (non loin de Trèves) où il était né en 1401, et fut successivement curé à Coblenz, chanoine à Liège, légat à Constantinople, évêque de Brixen et mourut cardinal à Tondi en 1464. — Georges de Puerbach (*Purbacchius*), né à Puerbach en Bavière, qui professa l'astronomie à Vienne où il mourut en 1462. — Jean Muller (*Regiomontanus*) son élève, né à Kœnigshoven en Franconie en 1436, qui succéda à Puerbach dans sa chaire d'astronomie de Vienne, devint évêque de Ratisbonne et appelé à Rome par le cardinal Bassarion, y mourut en 1476 (1). — Enfin Paolo del Pazzo Toscanelli,

(1) Regiomontanus publia un abrégé de l'*Almageste* de Ptolémée et fut assassiné, dit-on, par le fils de Georges de Trébizonde, pour venger l'honneur de son père que Regiomontanus avait accusé de plusieurs fautes de traduction latine. — Regiomontanus, qui pratiquait l'astrologie, publia à Nuremberg un livre de *Prédictions* en renfermant une fort singulière : « Après qu'il » se sera écoulé, depuis la naissance du fils de la Vierge *1788 années*, il » en paraîtra une de remarquable, entraînant avec elle comme un torrent » les destinées les plus funestes. Si dans cette année l'univers entier ne » périt pas, si la terre et l'Océan ne retombent pas dans le néant, du » moins les empires les plus puissants seront bouleversés de fond en » comble ».

né à Florence en 1397 et mort en 1483, auquel Regiomontanus dédia son traité de la quadrature du cercle.

Arrivé à l'âge mûr, le prince Henri avait conservé les habitudes studieuses de sa jeunesse ; il suivait attentivement tous les progrès scientifiques de son temps et fonda, notamment avec son neveu le roi Alphonse V, la célèbre bibliothèque de Lisbonne. Les travaux des cosmographes allemands devaient attirer son attention, comme moyen de rectification pour les observations journalières du *point* déterminé par l'observation du *rumb* de vent et de la *distance* parcourue, méthodes dont on avait reconnu l'insuffisance et l'imperfection. Il introduisit dans la marine l'usage de l'*astrolabe* et la coutume de déterminer chaque jour la *latitude* ⁽¹⁾ par l'observation de la hauteur des astres ⁽²⁾ ; afin de rectifier la position du *point* à l'aide de cette observation, il prescrivit de quadriller les cartes au moyen de *parallèles et de méridiens également espacés*. Une sorte d'intuition mal définie l'amena aussi à substituer aux cartes plates une *carte à développement cylindrique*, analogue à celle préconisée dans l'antiquité par Ératosthème, méthode à laquelle on donne souvent son nom.

L'école de Sagres, à l'époque de la mort du prince Henri (1463), avait pris une tendance scientifique remarquable, développée encore par l'imprimerie, le moyen de vulgarisation par excellence. Les découvertes des Portugais, la renommée de leur école navale, attirèrent à Lisbonne des marins, des aventuriers, des savants de toutes les nations, Italiens, Flamands, Allemands, Français, Norwégiens, Castillans avides de gloire, de richesse et d'aventures. « Mille récits, » dit Michelet, « enflammaient la curiosité, la valeur et l'avarice ; on voulait » voir ces mystérieuses contrées d'Afrique, où la nature avait

(1) On ne possédait aucun moyen exact de mesurer la longitude.

(2) La qualification *navigation hauturière* et l'expression *haute mer* dérivent de cette coutume d'observation journalière de la *hauteur* des astres sur les navires, loin des côtes. Elle établit la différence de la grande navigation et la *navigation côtière* ou *cabotage*.

» prodigué les monstres, où elle avait semé l'or à la surface
» de la terre ». Aux Italiens Aloyse Ca da Mosto et Antonio
Noli et au Flamand Jacomo de Bruges (vanden Berg), succédèrent
dans la seconde moitié du XV^e siècle les Italiens Christophe
et Barthélemy Colomb (Colombo), Amérigo Vespucci, Marc Antonio
Pigafetta, les Allemands Martin Behaïm, Wolf, Holzehöher, le
Français Jean Baptiste (?), le Norvégien Balarte, les Flamands
Jorge d'Utra (Jobst van Huerter), Giacomo da Silveira (Guillaume
van der Haegen), Monteverde (Groenenberg), da Sylva (vanden
Bossche) etc. etc. qui tous jouèrent un rôle dans l'histoire
des découvertes et de la colonisation. Martin Behaïm surtout
occupe une place importante dans l'histoire des progrès de
l'école portugaise.

MARTIN BEHAÏM (*Martin de Boëmia*), né à Nuremberg en
1430, appartenait à une famille patricienne qui pratiquait le
commerce et dont le nom figure souvent parmi les magistrats
de sa ville natale. Il avait reçu une éducation distinguée et
avait étudié la cosmographie sous la direction de Regiomontanus.
Les obligations de son commerce de toile l'entraînaient à de
fréquents voyages qui lui firent parcourir à peu près toute
l'Europe. En 1457, il se trouvait à Venise ; entré en relation
avec Toscanelli, l'ami de son maître en cosmographie, il visita
les grands ateliers cartographiques des frères Antonio et
Sébastien Léonardi, Gracioso et André Benincosa, dont le com-
merce de Venise répandait les portulans dans le monde
entier. Il visita Vienne, et de 1477 à 1479 se trouvait dans les
Pays-Bas, où il séjourna, à Malines d'abord, puis à Anvers.
Déjà à cette époque les produits de la Guinée, importés par
des navires portugais, le poivre dit *Malaguette* (graine de
paradis), l'ivoire, même la poudre d'or dont la vente produisait
de grands bénéfices, commençaient à arriver dans ce port.
Behaïm, d'humeur voyageuse, résolut d'aller étudier ce com-
merce sur les lieux mêmes de son origine. Il entra à Anvers
en relation avec des familles flamandes établies aux Açores

(ce qui lui valut en Portugal la qualification de *Flamand*) et muni de leurs recommandations il se rendit à Lisbonne en 1581.

Behaïm fit d'abord de vains efforts pour se faire admettre dans l'une des expéditions tentées par les Portugais sur les côtes d'Afrique ; la doctrine du *secret commercial* subsistait toujours et il n'était pas facile à un étranger de prendre part à un voyage de découvertes. Mais Behaïm, élève de Regiomontanus, était savant en même temps que commerçant, et à cette époque l'instruction nautique était en vogue en Portugal, même dans les familles des plus puissants seigneurs. Afin de s'assurer des protecteurs, il enseigna la cosmographie et apprit notamment la manière de déterminer les latitudes par l'emploi des tables dressées par Regiomontanus, sous le titre d'*Éphémérides astronomiques calculées pour les années 1475 à 1506*, qu'il avait apportées avec lui et dont il introduisit l'usage dans la marine portugaise ; en 1581 Diego de Azumbuja faisait déjà usage de cette méthode pour observer la latitude d'Elmina. Behaïm passait même, à cause de son savoir en astronomie, pour être *nécromancien* comme son maître.

Le succès de son enseignement valut à Behaïm l'honneur d'être désigné avec deux autres cosmographes de réputation, les médecins juifs, maître Rodrigo, médecin de Jean II, et maître Joseph, comme membre d'une *junte de mathématique* chargée de calculer les tables de déclinaison et d'enseigner aux pilotes la manière de calculer la latitude. Behaïm inventa à cet effet l'*astrolabe*, qui, dit de Humbolt, « n'était peut-être que le » météoroscope de son ami Regiomontanus ramené à une com-
» position plus simple. »

Grâce à cette fonction officielle, Behaïm réussit enfin à se faire admettre dans l'équipage d'une flotte envoyée en Afrique, probablement en qualité d'*astronome*. « En 1484, » raconte-t-il lui-même, « Don João, roi de Portugal, fit équiper deux » vaisseaux qu'on nomme caravelles, commandés par Diego » Cam et Juan Alfons d'Aveiro, munis d'hommes avec des vivres » et des armes pour trois ans. Il fut ordonné à l'équipage

» de naviguer en passant par les colonnes d'Hercule en Afrique, » toujours vers le midi et vers le lieu où se lève le soleil, » aussi loin qu'il serait possible. » Behaïm visita ainsi les îles Fortunées, la Gambie, le Fourfour, et enfin aborda au Zaïre ; puis il descendit jusqu'au cap Negro, près de l'embouchure d'une rivière qui débouche dans la baie de Frio et reçut, de sa présence sur les navires, le nom de *rivière des Flamands* (*Rio dos Flamíngos*). Il rapporta de son voyage de nombreux échantillons d'épices, notamment *l'écorce de la cannelle* qu'il y découvrit.

Les récits de ce voyage lui valurent toute la confiance du roi Jean II, dont il devint un des conseillers intimes pour les affaires coloniales ⁽¹⁾. Il se trouva ainsi à même de suivre toutes les découvertes des Portugais, de connaître leurs *cartes nautiques* qu'on nommait *hydrographiques*, leurs mappemondes, copiées et recopiées sans cesse pour l'usage des marins, de la cour, du conseil, des seigneurs, et sans cesse modifiées par les découvertes nouvelles. Une statistique de 1550 nous apprend qu'il existait encore à cette époque à Lisbonne dix artistes occupés exclusivement du dessin de cartes marines.

Martin Behaïm épousa en 1486 à Lisbonne la fille du Flamand Job de Heurter de Moerkerken, propriétaire, capitaine et gouverneur des îles Fayal et Pico aux Açores, et d'une Portugaise de bonne maison, Jeanne de Macedo. Behaïm partageait son temps entre Fayal et Lisbonne, lorsqu'en 1490 l'envie lui prit de revoir sa ville natale. Le retour du voyageur fut fêté à Nuremberg comme un événement mémorable. A la demande des magistrats de la ville et en souvenir de ses découvertes, il exécuta pendant le séjour qu'il y fit, avec le concours du dessinateur Georges Holzschœur, le célèbre *globe* achevé en 1492, que de Humboldt désigne sous le nom populaire de *Pomme du monde*, encore conservé dans la maison habitée par ses parents. Ce globe dessiné sur feuilles de velin, mesure

(1) En 1485, Behaïm fut élevé à la dignité de chevalier de l'ordre du Christ, honneur alors exceptionnel pour un étranger.

1 pied 8 pouces de diamètre (0^m541), et nécessairement, ne représente pas l'Amérique, dont Behaïm n'apprit la découverte qu'à son retour à Lisbonne (1).

Don Alphonse, l'héritier légitime de la couronne portugaise, étant mort d'une chute de cheval en 1491, le roi Jean se disposait à légitimer un fils naturel, Don Jorge de Lancastre, qu'il avait eu de Dona Anna de Mendoça, auquel il destinait le trône au détriment de son cousin Don Manoel duc de Beja, petit-fils du roi D. Duarte, dont le père avait conspiré contre sa vie. Honoré de la confiance du roi, Behaïm fut envoyé en mission en Angleterre, où se trouvait Don Jorge, chargé de négociations relatives à la légitimation de ce prince. Poursuivi par les adversaires de celui-ci, Behaïm fut pris en mer, conduit prisonnier en Angleterre, puis rembarqué pour la France. En route il fut de nouveau pris par un corsaire et, après avoir payé une rançon, ramené dans les Pays-Bas. Il y revit Bruges et Anvers. Rentré enfin en Portugal en 1495, il apprit le mort de Jean II et l'avènement au trône de Manoel.

On n'est pas exactement renseigné sur les dernières années de Martin Behaïm (2), qui mourut probablement à Fayal le 29 juillet 1506 ou 1507. Malgré son dévouement à Don Jorge, il ne semble pas qu'il ait encouru la disgrâce du roi Manoel. Il devint en effet son conseiller colonial, comme il avait été celui du roi Jean II. Durant le court séjour qu'il avait fait dans les Pays-Bas, il s'était rendu compte des causes de la décadence de Bruges et de l'avenir réservé à Anvers. On lui attribue l'honneur d'avoir recommandé Anvers, aussitôt après le retour de Vasco de Gama, comme le lieu le plus favorable à l'établissement d'un grand entrepôt de

(1) Le globe de Nuremberg donne l'idée de la conception du monde (*Vieux Monde*), généralement admise avant les découvertes de Christophe Colomb. C'est encore aujourd'hui l'un des monuments les plus précieux et les plus remarquables à consulter pour l'étude de l'histoire de la géographie.

(2) Les Allemands ont attribué à Martin Behaïm la découverte du détroit qui reçut le nom de Magellan.

denrées coloniales, pour la vente dans les contrées du Nord.

Le plus illustre des marins étrangers qui vécurent à cette époque à Lisbonne, fut incontestablement :

CHRISTOPHE COLOMB. (*Christophoro Colombo* selon les Italiens ou *Colon* suivant les Espagnols). Christophe Colomb devança de dix ans l'arrivée de Behaïm à Lisbonne et les motifs qui l'y amenèrent n'ont jamais été clairement expliqués. On sait qu'il y retrouva son frère Barthélemy, déjà établi comme dessinateur de cartes, et l'on peut croire que ce fut dans le but d'exploiter cette industrie assez productive qu'il y vint à son tour. Les dessinateurs de cartes étaient alors, ainsi que nous l'avons dit, des agents employés par les commerçants pour préparer leur expédition de marchandises par caravanes et fixer les itinéraires de celles-ci ; les capitaines de navires trouvaient une source de bénéfice à appliquer leurs connaissances navales et géographiques, pendant les époques de chômage de la navigation et la mauvaise saison, à tracer des portulans.

L'histoire des premières années de Christophe Colomb est demeurée très obscure, comme pour la plupart des grands hommes, et il s'est attaché à son arrivée en Portugal une sorte de légende, que nous indiquerons en quelques mots.

Christophe Colomb naquit d'une famille noble mais déchue ; dans une lettre écrite par lui-même à Jeanne della Torre, nourrice de la reine Isabelle de Castille, il dit qu' « il n'est pas le premier *amiral* de sa famille. » Son père était réduit au métier de tisserand à Gênes. Plusieurs lieux se disputent l'honneur d'avoir donné naissance au grand navigateur : Cuccaro, dans le Montferrat, Plaisance, Pradello dans le Plaisantin, Onéglià, Finale, Beggiasco, Quinto, Nervi, Cogoletto, Savone, Gênes dans la rivière de Gênes (c'est-à-dire littoral de Gênes, qu'on divisait en *rivière du Ponent* ou occidentale et *rivière du Levant*), et même dans ces dernières années, Bastia en Corse. La date de sa naissance est restée également incertaine, mais paraît devoir être fixée à l'an 1435. Ce fut à Gênes que se passa son

enfance, dans la condition de fils d'ouvrier ; après avoir reçu quelques leçons de grammaire, de langue latine, de géométrie et d'astronomie, à Gênes et à Pavie, il fut embarqué à l'âge de 14 ans sur un navire que commandait son oncle, *Colombo mezo* (c'est-à-dire *Colomb le jeune*), qui était amiral de la petite flotte du roi René de Provence. Cet oncle reçut le surnom d'*archipirate*, ce qui indique suffisamment le but des expéditions qu'il dirigeait. Le jeune Colomb eut ainsi l'occasion de visiter Chio et d'autres parages de la Méditerranée ; il prit même part, comme commandant d'un navire de la flotte sous les ordres d'un autre de ses oncles, *Colomb le vieux*, à la guerre de Jean de Calabre contre Frédéric d'Aragon, de 1461 à 1463, et y donna les preuves d'un véritable courage. Les historiens racontent que le feu prit à son vaisseau, attaqué par les Vénitiens sur les côtes de Portugal, et qu'il se sauva à la nage sur la côte ; c'est de cette manière extraordinaire qu'il serait arrivé à Lisbonne en 1470.

Quoi qu'il en soit, aussitôt à Lisbonne, Christophe Colomb s'y procura quelques ressources en dessinant des cartes et se lia avec une famille aussi pauvre que lui, celle de Perestrello, l'ancien compagnon de Zarco et de Tristam Vaz, devenu capitaine-donataire de l'île de Porto-Santo de Madère en 1418. Perestrello avait eu d'un premier mariage une fille qui épousa Pedro de Correa, capitaine-donataire de l'île Graciosa des Açores, et d'un second mariage un fils Bartholomeu et une fille Filippa ⁽¹⁾. Les cultures de Porto-Santo étant dévorées par les lapins apportés par Perestrello, sa veuve à peu près ruinée, était venue s'établir à Lisbonne, après avoir vendu, pour subvenir aux besoins de sa famille, les droits de son fils à Pedro de Correa. Mais ce marché,

(1) Suivant M. Roselly de Lorgues, Perestrello aurait eu une troisième fille, qui épousa un Espagnol obscur nommé Mulliar et habitait Huelva non loin de Palos. C'est, suivant cet écrivain, en allant visiter cette belle-sœur que Colomb fut obligé, dans sa détresse, de demander asile dans le monastère des franciscains de Santa-Maria de la Rabida, circonstance de sa vie qui n'avait jamais été bien expliquée.

conclu en dépit des droits de l'héritier légitime, avait été annulé, et tandis que celui-ci était rétabli dans la possession de son île, sa mère et sa sœur Filippa végétaient dans la misère. En 1471 Colomb épousa Filippa qui ne lui apporta en dot que les papiers de son père, mais ceux-ci fournirent à son époux de très précieux renseignements pour développer son industrie de dessinateur cartographe. Colomb continuait pendant la bonne saison son métier de marin et pratiquait le cabotage dans la Méditerranée, et même jusqu'aux Açores et à Madère, où il visita ses beaux-frères Pedro de Correa et Bartholomeu de Perestrello. On retrouve des traces de sa présence à Gênes chez ses parents en 1472 et 1473 ; son fils Diego Colomb naquit à Porto-Santo.

Durant ces années laborieuses passées à Lisbonne, Christophe Colomb compléta ses études, vivant, dit-il dans sa correspondance, « avec des hommes de lettre, ecclésiastiques et » séculiers, Grecs et Latins, Juifs et Maures. » Il avait aussi appris à connaître, par les papiers de son beau-père qui avait été attaché de l'ordre du Christ, les grands projets du prince Henri relatifs à la recherche d'une route des Indes, en suivant les côtes occidentales de l'Afrique, où l'on n'avait pas encore dépassé à cette époque le cap Lopez. Le succès de cette tentative lui parut improbable, car son expérience lui avait fait connaître l'existence d'un courant marin longeant les côtes de l'Afrique jusqu'au golfe de Guinée et qui semblait devoir repousser les efforts des navigateurs de ce côté. Mais, pendant son séjour aux Açores et à Madère, on lui avait signalé les trouvailles faites à diverses époques, d'objets ouvrés de main d'homme, ayant un caractère étrange, amenés notamment aux Açores par un courant venant de l'ouest. Colomb en conçut l'idée d'une terre située à l'occident de l'Europe, qu'il serait possible d'atteindre en suivant le courant des vents alisés, du cap Vert vers l'ouest, et d'où le courant contraire observé vers les Açores pourrait ramener. L'idée géniale de *chercher l'Orient*

par l'Occident germa dès lors dans son esprit ⁽¹⁾. L'immensité de la route à parcourir pour atteindre par cette voie l'Inde, déjà visitée par Marco Polo, ne l'effraya pas. « Aristote », écrivait-il plus tard aux souverains d'Espagne, « Aristote dit que *le monde est petit* et qu'on peut passer facilement d'Espagne » dans les Indes : Avenruyz (*Averrhoës*) affirme cette idée » et le cardinal Pierre d'Alliaco (d'Ailly) la confirme en « l'appuyant de l'opinion de Sénèque... »

Le roi Alphonse V informé des travaux de Christophe Colomb, dont l'originalité l'avait frappé, chargea le chanoine Fernand Martinez de consulter en Italie à leur sujet le savant Paolo Toscanelli, qui d'accord avec Fra-Mauro, dirigeait ses études vers la comparaison de la géographie ancienne et les découvertes modernes. Martinez pria Toscanelli de lui faire connaître si, dans son opinion, les projets de Colomb avaient chance d'aboutir à un résultat pratique.

La réponse de Toscanelli du 25 février 1475 fut entièrement favorable à Colomb. Toscanelli semblait même revendiquer une sorte de priorité pour cette pensée de gagner le pays des épices par l'ouest. Néanmoins les idées nouvelles allaient tellement à l'encontre des efforts tentés depuis plusieurs années en Portugal, pour ouvrir la même route par l'est, que Christophe Colomb fut dédaigneusement éconduit par les savants portugais. Jean Barros le qualifia de « frivole bavard émettant des idées fantastiques ».

La priorité réclamée en faveur de Christophe Colomb, par les écrivains catholiques qui poursuivent depuis longtemps sa béatification, en la déclarant « inspiration divine, » a été souvent contestée et demeure très contestable. Mais en admettant que l'idée de la *recherche de l'Orient par l'Occident* se soit produite avant Colomb, il est certain que le milieu dans lequel il vécut à Lisbonne, où la croyance d'une voie de communication directe

(1) Les projets de Colomb rappellent le voyage des *Maghrourins*, dont le souvenir était conservé à Lisbonne.

vers l'Inde, se développait sous l'influence du prince Henri, y donna une force nouvelle. A ce titre on peut considérer les recherches de Colomb, quoique dirigées dans une voie différente de celles de l'école portugaise, comme l'émanation indirecte de l'école de Sagres. Il n'est guère de grande invention qui soit le résultat d'une éclosion spontanée.

Ramusio, écrivain contemporain de Colomb, prétend que repoussé à Lisbonne, il présenta ses projets au sénat de Gênes, sa ville natale ; mais les Génois n'aimaient guère à sortir de la Méditerranée et repoussèrent les offres qu'il leur fit, en alléguant la pénurie du trésor de la république ; ils lui opposèrent également l'insuccès de l'expédition tentée en 1291 par les frères Vivaldi, dont on n'avait plus eu de nouvelles.

Suivant Luigi Bossi, Colomb s'adressa également à la république de Venise, mais n'y eut pas plus d'écho et l'on peut s'en étonner, car là du moins se retrouvent quelques traces d'une idée semblable émise antérieurement. En 1469 Jean Cabot (surnommé *le Nocher, Naucleus*) avait obtenu de Henri VIII d'Angleterre l'autorisation d'armer une flotte à Bristol pour aller à l'Occident à la recherche de l'*île des Sept Cités*, expédition qui ne fut du reste poursuivie que plus tard par son fils Sébastien Cabot. L'on sait aussi qu'en 1390 un autre Vénitien, Nicolo Zeno, avait déjà visité le Groenland.

Il est probable que ce fut à la suite des renseignements recueillis en Italie, que Colomb se décida, en 1477, à un nouveau voyage aux Açores afin de reconnaître par lui-même ce qu'une tentative de ce côté pouvait avoir d'utile. Il fit la connaissance dans cet archipel, d'un navigateur Jean Vaz de Costa, surnommé *Costa-real* à cause de la magnificence dont il aimait à s'entourer. Costa lui raconta avoir visité à l'ouest une terre nommée la *terra des Bacalhaos* (la terre des morues, *Terre-Neuve*) et démontra à Colomb l'avantage de poursuivre son projet vers le nord, où il trouverait sans nul doute une route plus courte, à cause du raccourcissement des parallèles, à égale différence de longitude, à mesure qu'on se rapproche.

du pôle. Colomb, d'après son conseil, continua ses explorations jusqu'à l'*île de Thulé* (Islande), où dit-il, « la mer n'était alors » pas couverte de glaces et que fréquentaient un grand nombre » de navires de Bristol ; » mais, soit crainte de l'obstacle des glaces, soit pour toute autre cause, il en revint à sa première pensée de chercher la route plus près de l'équateur, dans le courant des vents alisés.

A son retour à Lisbonne en 1481, Christophe Colomb fit la connaissance de Martin Behaïm, par lequel il fut mis au courant des informations que le roi Alphonse V avait prises secrètement auprès de Toscanelli, sur son projet, et de la réponse de celui-ci. Behaïm ne semble d'ailleurs pas favorable aux projets de Colomb à cette époque. Colomb s'empessa d'écrire à Toscanelli par l'intermédiaire de l'astronome florentin Lorenzo Giralaldi, pour lui demander communication de l'avis qu'il avait donné à Martinez. Il reçut la réponse suivante : « J'apprends le noble » désir que tu as de passer dans les régions où croissent » les épices, c'est pourquoi en réponse à ta lettre, je t'envoie » la copie d'une autre que j'ai adressée à un de mes amis, » qui se trouvait au service du roi de Portugal (le chanoine » Martinez) avant la guerre de Castille (1476), et j'y joins » une carte marine semblable à celle que je lui ai envoyée. »

Dans la copie de la lettre à Martinez, que lui adressait Toscanelli, Colomb lisait : « J'ai jugé à propos de joindre » une carte semblable à celle dont on fait usage en mer, carte » qui a pour limite à l'occident les côtes comprises depuis » l'Islande jusqu'à la côte de Guinée exclusivement ; j'y ai » tracé toutes les îles qui selon moi, se trouveront sur cette » route qui de l'occident doit mener aux Indes, et représente » l'extrémité du continent asiatique avec les îles et les ports » où on doit mouiller (probablement dressée d'après les récits » de Marco Polo.) Ne t'étonne pas que je désigne sous le » nom de *couchant* les contrées où croissent les aromates » que l'on appelle vulgairement aujourd'hui *orient*, puisque » en faisant voile vers l'occident, on doit trouver ces régions

» que l'on prétend ne pas s'étendre au delà du *levant*. Tu
» verras qu'à partir de Lisbonne, en allant vers l'occident,
» j'ai tracé sur la carte 26 divisions, dont chacune équivaut
» à 250 milles, pour atteindre la célèbre et grande île de
» *Quittai* (Quinsai, Hang-Tchou-Fou, capitale de la Chine sous
» la dynastie des Hong)..... Son nom signifie la *Ville Céleste* ;
» elle est la résidence ordinaire des rois et est située dans la
» province de *Mango* près de *Cathai*. Depuis l'île d'*Antilia*
» que tu connais ⁽¹⁾, je compte 10 espaces de 250 milles,
» c'est-à-dire 125 lieues. On trouve dans cette île une quantité
» de perles et de pierres précieuses. C'est avec des plaques
» d'or qu'on y couvre les temples et les demeures des souve-
» rains. *La route pour atteindre à cette île est inconnue,*
» *mais je suis certain cependant qu'on peut s'y rendre*
» *avec sûreté.* »

La carte de Toscanelli est malheureusement perdue, mais il est vraisemblable que Behaïm en eut connaissance et en fit usage pour exécuter son globe de Nuremberg, représentant la terre à une époque contemporaine, avant la découverte de l'Amérique. C'est donc d'après ce globe, ainsi que le dit Vivien de Saint-Martin, qu'on peut se faire une idée exacte des faits indiqués sur la carte du célèbre Florentin. « D'après
» cette carte, » dit-il, basée sur des erreurs énormes qui
» s'étaient introduites dans l'estime des longitudes, Colomb ne
» comptait guère que 90° d'intervalle entre les Canaries et
» l'Asie orientale et il évaluait 90° sur le parallèle des Canaries
» à 1100 lieues espagnoles, c'est-à-dire à *cinq semaines de*
» *navigation directe.*

» Voilà sur quelles bases, déduites des connaissances du
» temps, encore si prodigieusement imparfaites quant à la
» situation des lieux et à la grosseur de la terre, se fondait

(1) La plus ancienne indication qui ait été donnée de cet île imaginaire, paraît être celle de la carte d'Andrea Bianco de 1436, qui place *Antilia* par 7° 55' de longitude occidentale de l'île de Fer et 38° 30' de latitude boréale.

» la persuasion où était Colomb qu'une navigation de quelques
» semaines, constamment dirigée à l'ouest, devait invariablement
» le conduire d'Europe et des archipels africains aux pre-
» mières îles de l'Asie. *Heureuse erreur!* ainsi qu'on l'a dit
» depuis longtemps, car si Colomb avait su que cet intervalle,
» qu'il croyait être de 90°, en comptait 200, et que la distance
» était non pas de 1100 lieues d'Espagne, mais de près de
» 3000, il est plus que douteux qu'il eût osé concevoir la pensée
» d'une pareille expédition. »

La mort d'Alphonse V survenue en 1581, auquel succéda son
fils Jean II, qui semblait devoir reprendre les traditions de
son grand-oncle Henri le navigateur, remit l'espérance au
cœur de Christophe Colomb. Jean II, en effet, entraîné vers
cette nouveauté, nomma une junta composée du docteur Diego
Ortiz de Cazadella, évêque de Ceuta, de son médecin Rodrigo et
du juif Joseph, tous cosmographes de haute réputation, pour
examiner les projets de Colomb. C'était un premier pas
dont Colomb s'empressa d'informer Toscanelli et celui-ci lui
répondit : « Je considère comme très utile et très digne
» d'approbation, le projet que tu as formé de naviguer du
» levant au couchant, selon les indications fournies par la
» carte que je t'ai envoyée et qui seraient encore *plus évi-*
» *dentes sur une sphère* (telle que la sphère de Behaïm par
» exemple)... Je voudrais que tu puisses en prendre aussi
» nettement l'idée que moi, qui la dois aux entretiens que
» j'ai eu en cour de Rome avec toutes sortes de savants et
» de voyageurs. J'ai la certitude que lorsque le voyage aura
» été accompli, il en résultera pour nos contrées une grande
» abondance de richesses, notamment en épiceries et en
» métaux précieux. C'est pourquoi je ne m'étonne pas que
» toi, qui as le cœur aventureux, et que la nation portugaise
» qui compta toujours beaucoup de gens prêts aux grandes
» et nobles entreprises, vous songiez à effectuer cette glorieuse
» expédition.... »

En attendant le jugement de la junta sur lequel Colomb

basait d'heureuses espérances, il lui fallait vivre et faire vivre sa famille. Il entreprit encore un voyage de commerce, qu'il espérait être le dernier, et se rendit aux Canaries et au château de St.-Georges de la Mine.

La junte de Lisbonne chargée de l'examen du projet de Colomb, le repoussa comme rêverie de songe creux ; mais le roi, persistant dans sa confiance, assembla un haut conseil d'État pour prendre une décision à son sujet. Colomb trouva un éloquent défenseur en Pedro de Meneses, comte de Villaréal, chevalier du Christ, qui avait conservé les grandes traditions du prince Henri : « Ce serait, disait celui-ci, une gloire éternelle » pour le Portugal, que d'avoir percé le mystère de la *mer* « *Ténébreuse* ». L'évêque de Ceuta, jouissant d'une grande autorité dans la science nautique, opposa à Colomb la pénurie du trésor et les privilèges excessifs que réclamait l'humble cartographe, l'obscur marin, en cas de succès. Il fit remarquer qu'en vertu des bulles papales, le Portugal possédait des droits absolus sur les routes longeant l'Afrique, mais qu'il était à craindre, en ouvrant une nouvelle voie vers l'Occident, que ces droits fussent contestés, surtout si cette voie était trouvée par un *étranger*, et que dans ce cas on aurait fait des dépenses considérables pour une route qui serait livrée peut-être à une autre nation. Cette opinion finit par prévaloir.

Cependant le roi de Portugal conservait des doutes. Craignant d'être prévenu par un autre souverain, plus confiant, auquel Colomb présenterait probablement son projet, il ordonna d'équiper une flotte, sous les ordres d'un officier portugais, qui, sous prétexte de ravitaillement de l'Archipel du cap Vert, devait explorer secrètement la route indiquée par Colomb. L'entreprise échoua, arrêtée par la tempête et aussi par la pusillanimité de son équipage. Le chef de cette expédition secrète rentra à Lisbonne, et pour masquer sa lâcheté se moqua de l'idée de Colomb, qu'il qualifia de monstrueuse extravagance.

Cette triste et déloyale aventure maritime nous montre que la doctrine du *secret commercial* et la *terreur de la mer*

Ténébreuse, contre lesquels le prince Henri avait réagi avec tant d'énergie, conservaient encore une influence considérable chez les marins portugais.

A son retour de Guinée, Colomb apprit à la fois le rejet de sa requête par le gouvernement et la félonie qui avait été commise, en confiant l'exécution de son plan à un autre. Il résolut aussitôt de quitter le Portugal et, dans la crainte d'en être empêché, partit secrètement avec son fils pour Gênes, au printemps 1485. De Gênes il ne tarda pas à se rendre en Espagne.

Nous ne rappellerons pas les difficultés et les déboires que rencontra Colomb en cherchant successivement la protection de l'Espagne, de l'Angleterre, et même de la France. Nous signalerons seulement la tentative du roi Jean II de Portugal, qui lui envoya en 1487, un sauf-conduit en l'invitant à revenir à Lisbonne ; instruit par l'expérience, Colomb se défia de la loyauté des conseillers du roi et répondit par un refus, redoutant un attentat à sa liberté.

Il n'entre pas davantage dans notre plan de raconter dans ses détails le célèbre voyage qui conduisit Colomb aux Antilles, c'est-à-dire au but de ses espérances. Nous nous bornerons à en retracer les circonstances principales.

Le 30 avril 1492 Christophe Colomb, après toutes ses démarches près de la cour d'Espagne, reçut enfin le privilège qui l'autorisait, en qualité d'amiral, à équiper une flottille de trois navires pour tenter l'aventureuse entreprise dont la réussite avait été si souvent mise en doute. Le port de Palos fut indiqué comme lieu d'embarquement et la reine Isabelle mit à sa disposition deux navires que ce port était tenu de fournir chaque année, armés et équipés, à la couronne de Castille. Malgré son empressement Colomb eut beaucoup de difficulté à se procurer ces navires, car les habitants de Palos, épouvantés de la témérité d'un voyage au delà des mers connues, qui semblait vouer leurs vaisseaux à une perte certaine, s'obstinèrent à les lui refuser. Il fallut avoir recours

à l'intervention d'officiers royaux qui, d'après les ordres de la reine, saisirent d'office dans le port une petite caravelle, la *Pinta*, appartenant à Gomez Rascon et à Christoval Quinteso; en vertu de la loi tous deux étaient tenus de servir sur le navire réquisitionné. Peu de jours après la municipalité de Palos, avertie par cette mesure de rigueur et prévoyant une seconde saisie semblable, se décida à livrer un second navire, la *Gallenga*, bâtiment lourd et médiocre, dont il fallut bien se contenter. Pour compléter son escadre, Colomb avec l'aide de Juan Perez de Marchena, ancien confesseur de la reine et père gardien du couvent de la Rabida, où Colomb avait reçu asile à son arrivée en Espagne, parvint à décider Martin Alonso Pinzon, riche armateur de Palos et lui-même marin expérimenté, à lui fournir un troisième navire, la *Nina*, (la petite) et même à prendre part à l'expédition avec ses deux frères.

Cette flottille de trois caravelles ne répondait que très médiocrement au but à atteindre. La *Gallenga* dont Colomb fit son vaisseau amiral, et que dans son zèle pieux il baptisa *Santa-Maria*, était seule pontée de l'avant et l'arrière, avec une dunette à l'arrière et un petit château d'avant; elle était assez mauvaise marcheuse et son tirant d'eau la rendait peu propre à aborder des côtes difficiles. La *Pinta* et la *Nina*, de plus faible échantillon, valaient mieux sous ce rapport, mais elles n'étaient pontées qu'à la proue et à la poupe et le centre était dépourvu de tillac. L'équipage de la flotte était composé de 120 hommes, officiers et marins.

C'est avec des ressources aussi restreintes et hâtivement préparées ⁽¹⁾ que le 3 août 1492, Christophe Colomb se décida

(1) L'escadre comprenait :

La *Santa-Maria* (100 à 150 tonneaux, — 66 hommes d'équipage, officiers et matelots, — vaisseau amiral monté par Colomb, assisté du pilote Juan de la Cosa). Elle se perdit à Hispaniola.

La *Pinta* (30 hommes. — capitaine Martin Alonso Pinzon, assisté de Gomez Rascon et Christoval Quintero, propriétaire de la caravelle, en qualité de pilotes).

à prendre la mer pour l'expédition la plus aventureuse dont l'histoire fasse mention. Dès les premiers jours du voyage, il eut un avertissement des difficultés qui l'attendaient. Le 6 août un signal de détresse lui annonça que le gouvernail de la *Pinta* était brisé : Alonso Pinzon fit réparer l'avarie avec des cordes, mais le même accident se reproduisit le lendemain, et ce fut dans cet état qu'on arriva, le 8 août, à la Grande Canarie. La *Pinta* fut reconnue en très mauvais état et tout portait à croire que les propriétaires, embarqués de force sur le navire, avaient provoqué ces dégradations peu avant d'aborder, afin de soustraire la caravelle aux obligations de la réquisition imposée.

Colomb fit de vains efforts pour se procurer aux Canaries un navire pour remplacer la *Pinta*. D'autre part il fut prévenu qu'une flotte portugaise le guettait dans ces parages, avec l'espoir de l'arrêter. Il fallait se hâter. Il ordonna de radoubler la *Pinta* en toute hâte et reprit la mer le 6 septembre avec l'espoir de tromper la surveillance de la croisière portugaise. Grâce à sa célérité, sa marche ne subit aucune entrave.

Le 13 septembre le signe précurseur du monde nouveau dans lequel il entrait, apparut à Colomb ; en observant l'étoile polaire il constata une variation de déclinaison de l'aiguille aimantée, phénomène jusqu'alors inconnu. La prudence lui commandait de cacher ce fait anormal à ses compagnons. Le 17, les pilotes à leur tour constatèrent le même fait ; aussitôt une vive inquiétude s'empara des équipages qui se voyaient déjà privés du secours de la boussole pour diriger leur marche. On entra en même temps dans une mer calme, très chargée de varechs ou herbes flottantes, nommée depuis la *mer des Sargasses*, inspirant la terreur de ne pouvoir avancer ni reculer. — Le 23, le calme et les herbes marines augmentaient toujours et les équipages commencèrent à désirer

La *Nina* (24 hommes, — capitaine François Martin Pinzon, accompagné de Vincent Yanez Pinzon, tous deux frères de Alonso Pinzon). Elle devint vaisseau amiral après la perte de la *Santa-Maria*.

le retour en Espagne. « Le vent contraire m'était nécessaire » écrivait Colomb, « parce que mon équipage était en grande » fermentation, persuadé que dans ces mers il ne soufflait » aucun vent pour retourner en Espagne.... Le souhait de » rencontrer une grosse mer ne s'était jamais vu, si ce n'était » au temps des Juifs, lorsque les Égyptiens partirent d'Égypte » à la poursuite de Moïse, qui délivrait les Hébreux de » l'esclavage.... » — Le 25 Alonso Pinzon faisant le point sur la carte (*cartear*) et observant l'horizon, crut apercevoir une terre au sud-ouest, vers laquelle on se dirigea ; mais ce n'était qu'une illusion et l'on reprit la route à l'ouest. — Le 30, l'aiguille aimantée se trouvait exactement dirigée, sans déclinaison, vers le nord. La défiance commençait à naître même chez Alonso Pinzon, avec le regret de s'être engagé sous les ordres de ce Génois dont les brillantes prédictions tardaient tant à s'accomplir ! On traitait l'amiral avec dédain de « *truffatore* et *beffatore* (gousseur et blagueur). — Le 1^{er} octobre Pinzon constata avec effroi qu'on avait déjà parcouru 578 lieues à l'ouest de l'île de Fer ; l'amiral de son côté avait reconnu, d'après ses observations personnelles, une distance de plus de 700 lieues, mais ne voulant pas ajouter aux alarmes, il n'accusa publiquement qu'une distance de 584 lieues. — Le 8, suivant les récits contemporains de Oviedo, Pierre Martyr et Herrera, les équipages entrèrent en révolte ouverte et refusèrent d'aller plus loin. Colomb, après avoir observé le vol des oiseaux qui se multipliaient, le transport de branches encore vertes charriées par la mer, ne doutait pas que la terre fût proche. Il obtint un sursis de trois jours, après lesquels il promettait de ramener les navires en arrière. « Jamais », dit de Humboldt, « vol » d'oiseau n'eut des suites plus graves. » — Le 11, à 10 heures du soir, l'amiral monté sur la dunette, aperçut à l'horizon des lumières qui paraissaient, disparaissaient et semblaient se mouvoir ; il fut convaincu de la proximité de la côte et signala aux navires de marcher avec prudence. Tout à coup

à 2 heures du matin, un coup de canon tiré de la *Pinta* annonça qu'un matelot en vigie, Rodrigo Barmejo de Triana, venait d'apercevoir une terre. L'allégresse des équipages fut générale et après avoir passé la nuit en panne, l'amiral débarqua, le 12 octobre 1492, dans une île dont il prit solennellement possession au nom de la couronne de Castille. Les indigènes l'appelaient *Guanahami*, mais Colomb, dans un hommage pieux, la nomma *San-Salvador*. ⁽¹⁾

Colomb apprit des habitants de San-Salvador que leur île faisait partie d'un archipel très riche en or, dont ils fabriquaient leurs ornements et qu'il était facile de recueillir. Il se mit aussitôt à la recherche du précieux métal. — Le 14 octobre il découvrit une île qu'il nomma l'île de la *Conception* (Caïque ou Caïcos), — le 16 octobre l'île *Fernando* (Grand Exuma), — le 19 octobre l'île *Isabelle* (Long Island ou île Longue que les indigènes nommaient *Samoet*), — le 28 octobre la grande île *Juana*, revenue de nos jours à son nom indigène de *Cuba*. Abordant à cette île après avoir longé sa côte septentrionale, Colomb crut avoir atteint au continent asiatique, non loin de Cipango, mais il fut détrompé par les indigènes qui lui firent connaître le caractère insulaire de Cuba et lui signalèrent l'existence d'une « terre non entourée d'eau, » c'est-à-dire un continent, qu'ils nommaient *Babèque* (*terre ferme* en langage indigène. « L'île de Cuba » écrivait-il plus tard à

(1) Les auteurs ne sont pas d'accord sur la position exacte de l'île de *San-Salvador* qui appartenait à l'archipel des Lucayes ou de Bahama. — Navarette suppose que c'était *Turk Island* (île de la Grande Saline, 53° 45' long. O. de l'île de Fer et 21° 30' lat. N.) — de Humboldt et Washington Irving, d'après la carte de Juan de la Cosa, indiquent *Cat Island* (île des Chats, 58° 10' long. O. et 24° 33' lat. N.) Dans cette île, le point de débarquement de Colomb est même indiqué dans le voisinage d'une campagne nommée *Colombia* en l'honneur du grand navigateur. — Peschel suppose *Watling's Island* (56° 50' larg. O. et 24° 0' lat. N.) — Enfin Varnhagen, avec d'excellentes raisons à l'appui, fixe le débarquement dans l'île *Mariguana* (55° 4' long. O. et 22° 30' lat. N.)

Raphaël Sanchez « est plus grande que l'Angleterre et l'Écosse réunies ».

Une profonde déception attendait Colomb durant le séjour qu'il fit à Cuba pour la réparation de ses navires et les explorations de l'île. Le 22 novembre il constata la disparition de la *Pinta*, qui sans aucun avertissement préalable, avait tout à coup quitté l'escadre sous la conduite d'Alonso Pinzon. Très jaloux du pouvoir de l'amiral, Pinzon s'était décidé à aller à la recherche de *Babèque* pour son propre compte. Ignorant la cause de ce départ et redoutant un accident, Colomb fit faire des recherches et conserver des fauux allumés la nuit, afin de permettre à la *Pinta* de rallier la flotte pendant l'obscurité, mais ces précautions n'aboutirent à aucun résultat. Il fallut se résigner à continuer l'expédition avec la flottille réduite à deux navires ; Martin Pinzon, frère du fugitif et commandant de la *Nina*, était demeuré fidèle à la fortune de son chef. — Le 6 Colomb, poursuivant ses explorations, atteignit une île désignée par les natifs sous les noms de *Bohio* (terre où il y a beaucoup de villages), de *Hayti* (terre haute, montagneuse) ou encore de *Quisqueya* (grande terre) et qu'il nomma l'île *Espagnole* (Hispaniola, depuis *Saint-Dominique* ou *Haïti*). Les indigènes très hospitaliers de cette île, étaient couverts de riches ornements en or, dont l'usage était commun chez eux pour une quantité d'objets usuels, et qu'ils déclarèrent provenir d'une localité nommée *Civeo* ou *Cibao* ; Colomb comprit *Cypango* et cette fois il ne douta plus d'avoir atteint au but de son voyage, les rivages de l'Asie ; il ne devait être détrompé que quatre années après, dans un voyage suivant.

« Que la miséricorde de Dieu », écrivait Colomb, « m'aide » à découvrir cet or, ou plutôt la mine d'où il provient ; » beaucoup d'indigènes m'assurent qu'ils la connaissent. » Ce n'était pas uniquement la cupidité qui provoquait cette invocation de Colomb, comme le remarque Charton, il savait que ses découvertes ne tourneraient à sa gloire en Espagne, que si elles procuraient tout l'or promis. La plus grande partie des

trésors recueillis fut en effet remis au gouvernement ⁽¹⁾ et le 20 janvier 1493 il pouvait écrire aux souverains : « Depuis » sept ans, sans l'hostilité que j'ai rencontrée, j'aurais pu » enrichir le trésor royal de cent millions de revenu. » Plus tard encore, conseillant aux souverains de la Castille une nouvelle expédition, il leur rappela qu'il en avait déjà indiqué comme but « l'acquisition d'assez d'or et d'épices pour permettre » au roi et à la reine d'entreprendre la conquête de la *Casa-santa* ou Saint-Sépulchre, et qu'il avait exprimé le désir que les » produits de ses découvertes eussent cette destination. » Il ajoutait : « Vos Altesses me répondirent en riant, que cette » idée leur plaisait et qu'il n'était pas besoin de l'espoir que » je leur donnais, pour qu'elles eussent envie de faire cette » conquête. »

Après une visite à l'*île de la Tortue*, située entre Cuba et Haïti, célèbre depuis comme refuge des boucaniers, un nouvel incident regrettable vint mettre entrave à ses travaux. Le 25 décembre, la *Santa-Maria* entraînée par un courant marin et livrée un instant à un timonier inexpérimenté, alla échouer sur un banc ; malgré tous les efforts de l'amiral, il fut impossible de la renflouer. Cependant avec l'aide bienveillant du cacique Guacagnari et des habitants, on sauva non seulement l'équipage, mais aussi les richesses recueillies et on les transporta à terre. Réduit à la petite caravelle la *Nina*, il était impossible désormais de continuer les explorations. Colomb prit aussitôt le parti de construire dans la baie de Portoréal (Caracol, où avait eu lieu l'accident, un fort qu'il nomma *Natividad* (Nativité), afin d'y mettre en sûreté les hommes et les marchandises que la *Nina* ne pourrait embarquer, et de retourner en Espagne annoncer ses grandes découvertes et préparer une expédition de secours pour les naufragés, à l'aide de laquelle il espérait faire la conquête du pays.

(1) Une partie de ces richesses fut envoyée au pape et servit à décorer magnifiquement la basilique de Sainte-Marie-Majeure à Rome,

Cette conquête lui semblait facile, grâce aux mœurs douces des indigènes, « Je réponds à vos Altesses » écrivait-il après la découverte de San-Salvador, « que si elles me commandaient » d'emmener tous les habitants en Castille, rien ne s'y » opposerait ; c'est une tâche à laquelle suffiraient cinquante » hommes.... » Plus tard il écrivait encore de Haïti : « Avec les » seuls marins qui sont sur mes navires, je puis explorer » en maître toutes ces îles. Les habitants sont sans armes et » nus ; ils sont craintifs. Mille de ces pauvres gens fuient » devant trois de nos hommes. Ils sont faits pour obéir ; » ils exécutent tous les travaux qu'on leur commande. *Il n'y » a donc qu'à leur enseigner à bâtir des villes, à se vêtir » et à adopter nos coutumes.* » Si Colomb ne semble pas éprouver un grand regret de la perte de la *Santa-Maria*, il faut l'attribuer à la satisfaction d'avoir un prétexte pour rentrer en Espagne annoncer son triomphe et aussi pour laisser une garnison à Hispaniola, qui devait former le point de départ de sa conquête. Hélas ! cette conquête s'accomplit ensuite avec des idées moins généreuses pour les malheureux indigènes ! Le *fort de la Nativité* en marquait le point de départ ⁽¹⁾.

Tandis qu'avec le concours des natifs on travaillait activement à la construction de ce fort, Colomb apprit par eux, le 27 décembre, que la *Pinta* avait été aperçue cinglant autour de l'île. Des messagers indiens furent expédiés dans toutes les directions, mais ils ne purent fournir aucun renseignement précis. — Le 1^{er} janvier 1493, le *fort de la Nativité* était achevé et l'amiral désignait dans l'équipage de la *Santa-Maria* 39 marins chargés d'y tenir garnison sous les ordres de Diego Arena de Cordoue, assisté de Pedro Guttierrez et de Rodrigo de Escovedo de Ségovie. Abondamment pourvus

(1) Ce premier établissement espagnol n'eut pas de durée. Après avoir été détruit par les indigènes qui se vengeaient des mauvais traitements des Espagnols, il fut remplacé, quatre ans plus tard, par un autre établissement au cap Isabelle.

de vivres et de provisions, ils pouvaient attendre son retour ; on leur remit la chaloupe de la *Santa-Maria* et il leur fut prescrit de continuer la recherche de la mine d'or, en même temps que d'un emplacement convenable pour y édifier une ville. Ces préparatifs achevés, le restant de l'expédition s'embarqua sur la *Nina* avec vingt naturels indiens, hommes, femmes et enfants, qu'on nommait *caniba*, *cariba* (d'où sont venus les mots *cannibales*, *caraïbes*) pris dans les diverses îles visitées par Colomb ⁽¹⁾, et l'on reprit la mer le 3 janvier.

A peine en route, le 6 janvier, la *Nina* rencontra la *Pinta* ; Alonso Pinzon vint à bord s'excuser près de Colomb de son absence et s'efforcer d'y donner des motifs plausibles. Colomb, qui n'était pas en position de se montrer difficile, accepta les excuses, et les deux navires reprirent leur navigation de conserve. Après un court séjour pour réparer les deux caravelles en très mauvais état et percées de trous de tarières (insectes de mer) et quelques excursions sur la côte, on quitta enfin l'île Espagnole le 16 janvier, en destination de l'Europe.

Le voyage de retour fut très mouvementé et mit de nouveau Colomb aux prises avec les Portugais ; il mérite de nous arrêter un instant.

Dès que la cour de Portugal eut appris le départ d'Espagne de la flottille de Colomb, des instructions furent envoyées à tous les agents de l'État dans les Archipels, pour empêcher son retour avec la nouvelle d'une découverte qu'il aurait faite. En cas de succès, le roi de Portugal voulait pouvoir aviser aux mesures à prendre. Le 17 février 1493 la flottille de Colomb apparut en effet au large de Ste.-Marie des Açores. L'amiral permit à la moitié de ses équipages d'y débarquer pour aller en pèlerinage à une chapelle célèbre, vouée à Notre-Dame, en acquit d'un vœu fait au milieu des périls de l'expédition. Tandis que les Espagnols se trouvaient en prière, la

(1) Beaucoup de ces indigènes moururent en route. Sept seulement purent être présentés aux souverains de Castille, lors de la réception triomphale de Colomb à Barcelone.

garnison de l'île vint les cerner tout à coup et les fit prisonniers. Jean de Costeneda, capitaine de l'île, déclara aux captifs agir par ordre du roi de Portugal. Sur les protestations de l'amiral, qui menaçait les Portugais d'une guerre avec l'Espagne, le capitaine, après beaucoup d'instance, consentit enfin à rendre les prisonniers, n'ayant pu réussir à s'emparer de l'amiral lui-même.

Poursuivant sa route vers l'Europe, les caravelles de Colomb furent de nouveau battues par la tempête et obligées le 4 mars, de chercher un refuge à Cascaes, à l'embouchure du Tage. Malgré la répugnance de l'amiral à aborder en Portugal, où il craignait le pillage des richesses que rapportaient ses navires, par les habitants de la côte, il dut s'y résigner à cause de l'état de la mer, mais il expédia aussitôt un message en Castille pour informer le souverain de l'heureuse issue de son expédition. En même temps il demanda l'autorisation à Jean II d'aller mouiller devant Lisbonne. Le récit des aventures de Christophe Colomb circula bientôt dans cette ville et y excita une grande effervescence. La découverte de ce Génois, jadis pauvre et obscur, parut merveilleuse. Cédant à l'émotion populaire, le roi s'empressa d'inviter Colomb à se rendre à Lisbonne, où il fut reçu avec les honneurs de prince de sang royal. Le souverain du Portugal se borna à faire près de l'amiral espagnol, réserve des droits du Portugal sur sa conquête, en s'appuyant sur les bulles pontificales sollicitées et obtenues autrefois par le prince Henri.

Au milieu même des fêtes données en l'honneur de Colomb, et aussitôt après que le roi l'eut interrogé sur les péripéties de son voyage, le conseil du gouvernement fut assemblé secrètement pour décider des mesures à prendre dans l'occurrence. On se rappelait combien le roi avait désiré entreprendre cette expédition, et les conseillers qui avaient émis des avis défavorables, se sentaient menacés ; ils s'efforcèrent d'exciter la colère du roi contre l'amiral, en lui rappelant son refus de revenir en Portugal et, d'après les témoignages des historiens

portugais Garcia de Resende et Joan de Barros, offrirent d'assassiner eux-mêmes l'heureux navigateur. Jean II repoussa avec indignation cette offre abominable et Colomb put librement regagner l'Espagne. Il aborda à Palos le 15 mars, au milieu des acclamations populaires, précédant de quelques heures seulement le traître Martin Alonso Pinzon son compagnon, qui, se déroband de nouveau, avait espéré annoncer le premier la découverte, tandis que l'amiral serait retenu à Lisbonne par les mauvaises dispositions de la cour portugaise, dont il avait été informé.

Le conseil de Lisbonne avait résolu néanmoins, par mesure de sûreté, d'équiper aussitôt une flotte, afin de prendre possession des terres découvertes sur lesquelles le Portugal entendait faire valoir ses droits. Christophe Colomb était convaincu, et mourut avec la conviction, d'avoir atteint les rivages de l'Inde, dont le Portugal cherchait la route depuis près d'un siècle ; et ce ne fut réellement qu'en 1513, à la suite de la découverte du Pacifique par Vasco Nunez de Balboa, qu'on reconnut que le Génois avait découvert un Monde Nouveau.

La résolution conservatoire adoptée par le gouvernement portugais, fut rendue inutile par suite de l'empressement du pape Alexandre VI (Borgia), Espagnol qui entendait protéger les intérêts de sa patrie, à fixer la *délimitation* des possessions portugaises et espagnoles, par sa bulle du 3 mai 1494. Le méridien passant aux environs de l'Archipel des Açores et de l'Archipel caboverdien, où Colomb avait reconnu que la déclinaison de l'aiguille aimantée changeait de direction et où, suivant son expression, on sentait qu'on entrait « *dans un monde nouveau et sous un nouveau ciel* », fut fixé comme limite des possessions des deux couronnes ; l'est étant réservé aux Portugais et l'ouest aux Espagnols.

Le retour de Christophe Colomb en Portugal (4 mars 1494) et l'annonce de la découverte de la *route des Indes* dites *Occidentales* précéda de 3 ans et 8 mois le départ de Vasco de Gama (4 novembre 1497) pour aller à la recherche de la *route des*

Indes Orientales, et de 5 ans 5 mois l'annonce de la découverte de celle-ci (29 août 1499). Le départ de Vasco de Gama fut même activé par la connaissance des découvertes de Colomb. Mais il est juste de reconnaître que si l'Espagne devança dans cette voie le Portugal, l'honneur de ces deux grandes découvertes géographiques revient en entier au Portugal, où elles furent préparées, et au glorieux prince Henri qui en fut le promoteur et inspira l'illustre Génois.

Colomb ne fut pas seulement un hardi et habile marin, il fut encore, comme l'a observé Alexandre de Humbolt, un savant observateur des phénomènes qui se présentaient à lui. « Parmi les traits caractéristiques de Christophe Colomb, » dit-il, « méritent surtout d'être signalées la pénétration et la » sûreté de son coup d'œil avec lesquelles, *bien que dépourvu » d'instruction*, étranger à la science physique et aux sciences » naturelles, il embrasse et combine les phénomènes du » monde extérieur. A son arrivée *dans un monde nouveau » et sous un nouveau ciel*, il observe attentivement la » configuration des contrées, la physique des formes végétales, » les mœurs des animaux, la distribution de la chaleur et » les variations du magnétisme terrestre. Tout en s'efforçant » de découvrir les épiceries de l'Inde et la *rhubarbe (ruibarba)*, » rendue célèbre par les médecins arabes et juifs, par Rubruqui » (Van Ruysbroeck) et les voyageurs italiens, il observe avec » un soin scrupuleux les racines, les fruits et les feuilles » des plantes.... Dans son journal on trouve déjà soulevées » toutes les questions vers lesquelles s'est portée l'activité » scientifique, dans les dernières années du XV^e siècle et toute » la durée du XVI^e. » — « Chaque fois que quittant les côtes » d'Espagne, » dit Christophe Colomb lui-même, « je me dirige » vers l'Inde (lisez l'Amérique), je sens, dès que j'ai fait 100 » milles marins à l'ouest des Açores, un changement extra- » ordinaire dans le mouvement des corps célestes, dans la » température de l'air et dans l'état de la mer. En obser- » vant ces changements avec une attention scrupuleuse, j'ai

» reconnu que l'aiguille aimantée (*ajas de merear*) dont
» la déclinaison avait lieu jusque là dans la direction du
» N.-E., passait au N.-O. et après avoir franchi cette ligne
» (*raya*), comme on gravit le dos d'une colline (*como qui*
» *en transpone una cuerta*), j'ai trouvé la mer couverte d'une
» telle quantité d'herbes marines, semblables à de petites
» branches de pins et portant pour fruits des pistaches,
» que les vaisseaux semblaient devoir manquer d'eau et
» échouer sur un bas fond. Avant la limite dont je viens
» de parler, nous n'avions trouvé aucune trace de ces herbes
» marines. Je remarquai aussi en arrivant à cette ligne de
» démarcation, placée je le répète à 100 milles ouest des Açores,
» que la mer s'apaise subitement et que presque aucun vent
» ne l'agite plus. Lorsque nous descendîmes des Canaries
» jusqu'au parallèle de Sierra-Leone, il nous fallut subir une
» chaleur terrible ; mais dès que nous eûmes franchi la limite
» que j'ai indiquée, le climat change, l'air s'adoucit et la
» fraîcheur augmente à mesure que nous avançons vers
» l'ouest. » Ces observations répétées par Colomb dans tout le
cours de son voyage, sur une foule de faits nouveaux qui
s'offrent à sa vue, sont d'un esprit sinon éclairé, du moins
éveillé sur la nécessité de l'étude et, dans l'histoire de sa
vie, ce n'est que par le contact avec l'enseignement scienti-
fique de l'école de Sagres, que l'on s'explique cette tendance
d'esprit d'un marin dont l'éducation première laissa beaucoup
à désirer.

Parmi les disciples de cette grande école nous signalerons
encore Fernand de Magellan ; son étonnant voyage complète et
synthétise les découvertes de Gama et de Colomb.

FERNAND DE MAGELLAN (*Fernaôa Magalhaens*) né à Porto
(Portugal) en 1470, d'une famille noble, avait reçu l'instruction
nautique alors commune à tous les gentilshommes du Portugal,
et fit ses premières armes en 1505 dans la flotte de Francisco
de Almeida, sur les côtes de Malacca, où il se distingua par

un trait d'humanité qui lui fit grand honneur. En 1510 il prit part, avec Antonio de Abreu et Francisco Serrano, à une expédition envoyée par Albuquerque aux Moluques, d'où Abreu rapporta de grandes richesses.

Rentré en Europe Magellan fut employé dans la guerre d'Afrique ; il y reçut une blessure à la jambe qui, lésant un nerf, le laissa boiteux pour toute sa vie. Étant gouverneur d'Azamor, les habitants maures portèrent plainte contre les traitements que leur faisaient subir les officiers portugais, et le roi Emmanuel mal disposé peut-être contre Magellan, reconnut le bien fondé de leurs plaintes et fit adresser des reproches au gouverneur. D'un esprit susceptible et ombrageux, Magellan feignit de souffrir de sa blessure et demanda à rentrer en Portugal ; cette demande, contraire à la discipline, reçut une interprétation outrageante pour son honneur de soldat. Magellan donna sa démission, passa en Espagne et, afin que personne ne pût l'ignorer, fit constater par acte authentique et solennel qu'il renonçait à sa nationalité de Portugais et prenait ses lettres de naturalisation en Espagne. Cette grave détermination, dont les causes ne sont pas complètement indiquées, semble, jusqu'à un certain point avoir été justifiée, puisque les historiens les plus rigoristes, Barros et Faria y Sousa, ne trouvent aucune expression pour la blâmer. En 1518 Magellan épousa Beatrix Barbosa, fille du Portugais Diego Barbosa son parent, qui avait participé à la découverte de l'île de Sainte-Hélène en 1502 et, comme lui, avait renoncé au service du Portugal.

Magellan rencontra en Castille un autre Portugais, le licencié Ruy Faliero, cosmographe éminent, également tombé dans la disgrâce du roi de Portugal, on ne sait pour quelle cause. Les deux émigrés s'associèrent et dans leur ressentiment, conçurent un magnifique projet qui devait porter un coup sensible à la puissance maritime du Portugal, la conquête au profit de l'Espagne, des Moluques, dont Magellan avait constaté la richesse dans ses précédents voyages. Ce projet des associés reposait sur l'interprétation de la bulle du pape Alexandre VI,

qui partageait les possessions coloniales entre l'Espagne et le Portugal. Il résultait des termes mêmes de cette bulle que si l'on abordait aux Moluques, en suivant la côte d'Afrique vers l'est, la possession de ces îles appartenait incontestablement au Portugal ; mais que si l'on parvenait à les atteindre en traversant la *ligne de démarcation*, et naviguant toujours à l'ouest, le droit de possession pouvait être revendiqué par l'Espagne.

Les esprits étaient alors fortement excités par la belle découverte de l'océan Pacifique faite en 1513 par Nunez de Balboa, et par la description d'un pays, qui, d'après les renseignements recueillis des indigènes, était « si riche en or, que les plus vils instruments en étaient faits. » Tous les efforts tendaient à trouver un passage au travers du continent découvert par Colomb, passage vainement cherché par Colomb lui-même, pour ouvrir la voie et atteindre à cette contrée merveilleuse, à laquelle on avait donné le nom d'*El Dorado* (pays de l'or). Les tentatives de Yanez Pinzon et de Juan Diaz de Solis en 1508, — de Juan de Grijalva en 1518, — et même de Fernand Cortez en 1519, — n'avaient pas d'autre but. Dans une lettre datée de 1523 de Valladolid, adressée au gouverneur de la *Nouvelle Espagne*, Charles-Quint lui recommandait encore la recherche du *secret du détroit* (*il secreto del estrechio*) et dans sa réponse Fernand Cortez promet « d'y » employer toutes ses ressources financières et navales, voulant » disait-il, « ajouter un nouveau service à ceux qu'il avait » rendus jusque là, et le regardant comme le plus grand de » tous, *si toutefois le détroit existait (si se halla el » estrechio)* (1). »

Mieux inspiré, Magellan, au lieu de chercher à traverser le continent d'Amérique par l'isthme de Panama, avait conçu l'idée d'essayer le passage par le sud, ce qui pouvait également

(1) Ce fut l'origine du problème du *perçement de l'isthme de Panama* dont la solution a été tentée de nos jours.

lui ouvrir la voie vers les Moluques. On assure que cette inspiration lui vint à la vue d'une carte, dressée par Martin Behaïm, qu'il avait examinée dans le cabinet du roi de Portugal; ce dernier fait paraît au moins douteux car, si en effet sur cette carte, le continent américain était terminé par une pointe analogue à celle de l'Afrique, offrant un passage ouvert comme le cap de Bonne-Espérance, on ne pouvait y voir qu'une expression de la fantaisie du dessinateur, la région n'ayant jamais été explorée. Cependant il est possible que la brouille survenue entre Magellan et le gouvernement du Portugal n'ait pas eu d'autre cause que l'énonciation de cette idée, qui seule, créait un péril pour le Portugal et ne pouvait qu'être repoussée d'une manière absolue par les conseillers du roi, comme ils avaient repoussé les projets de Christophe Colomb.

Quoi qu'il en soit, Charles-Quint approuva le projet de conquête des Moluques soumis par Magellan et Faliero, et accorda au premier, le 23 février 1518, avec le titre de capitaine général, l'autorisation d'équiper une flotte de cinq navires. Faliero devait s'y embarquer en qualité d'astronome. La cédule impériale adjoignait à Magellan l'Espagnol Juan de Carthagena pourvu de provisions secrètes pour succéder au capitaine général en cas de mort, avec le titre de *personne conjointe*.

Magellan s'occupa aussitôt de former son escadre, où les Portugais se trouvèrent en grand nombre, puisque sur 237 officiers et matelots, on y comptait 8 officiers et 25 matelots lusitaniens (1).

(1) L'escadre était composée de la manière suivante :

Le *Trinidad* (120 tonneaux, vaisseau amiral commandé par le capitaine général Magellan). Ce navire fut capturé par les Portugais après son départ des Moluques.

Le *San-Antonio* (120 tonneaux — cap. Joan de Carthagena). Fit défection dans le détroit de Magellan et rentra en Espagne.

La *Conception* (90 tonneaux — cap. Gaspard de Queseda). Fut détruite aux Philippines, faute d'équipage pour la monter.

La *Victoria* (85 tonneaux — cap. Luiz de Mendoza). Acheva l'expédition et fut ramenée en Espagne par del Cano.

Le départ de l'escadre de Magellan fut entravé par des obstacles semblables à ceux rencontrés antérieurement par Christophe Colomb : Intrigues de l'ambassadeur du Portugal, Alvaro da Costa, qui, suivant le témoignage de Faria y Sousa, tenta de faire assassiner le capitaine général. — Opposition de l'évêque de Burgos, chargé des affaires espagnoles dans l'Inde, qui voyait avec dépit des étrangers placés à la tête d'une grande expédition espagnole et redoutait une trahison des Portugais. — Opposition de la population elle-même, soudoyée par le Portugal ; le jour de l'embarquement à Séville, 15 août 1519, Magellan dut repousser par la force une tentative de s'emparer de ses navires pour empêcher leur départ. — Enfin dissentiment entre les deux associés, pour une cause inconnue ; Magellan s'embarqua seul et Faliero retourna en Portugal, il y fut arrêté, puis relâché par l'intervention de l'empereur, et mourut fou, paraît-il. On a prétendu que Ruy Faliero, au moment de s'embarquer, consulta les astres et y vit le signe d'une issue fatale à son voyage, ce qui le fit reculer. Martin de Séville le remplaça et périt assassiné pendant l'expédition, à côté de Magellan.

Sauf la conception du plan original, le voyage de Magellan n'appartient pas, à proprement parler, à l'histoire de l'école de Sagres. Bornons-nous à rappeler qu'après avoir admirablement organisé ses équipages et pourvu à toutes les nécessités, Magellan rencontra, dans le groupe d'Espagnols relativement peu nombreux, qui composait son équipage (formé d'un ramassis de matelots de toutes les nations, parmi lesquels beaucoup de Flamands), la plus vive opposition, encouragée d'ailleurs par son second l'Espagnol Juan de Carthagena. Ce fut grâce à son indomptable énergie et en appliquant même des moyens d'une rigueur que l'on a jugée excessive, que le capitaine-général parvint à triompher de ces résistances. Informé, à la hauteur de Sierra-Leone, de l'esprit de révolte de Carthagena

Le *Santiago* (75 tonneaux — cap. Joao Serrão). Se perdit au cap Sainte Croix sur la côte du Brésil.

et de sa prétention d'avoir communication de tous les projets de son chef, et menacé même d'être mis aux fers par ses matelots, Magellan fit arrêter les coupables et ne parvint à s'en rendre maître que sur la côte du Brésil.

Partie de Séville, le 15 août 1519, la flotte atteignait au magnifique port de Santa-Lucia (Rio-de-Janeiro) déjà visité en 1511 par Pero Lopez (qui l'avait nommé Bahia do Cabo-Frio), le 20 septembre, après avoir subi l'entrave de calmes prolongés. Elle visita La Plata où, quatre ans auparavant, Juan Diaz de Solis avait failli être massacré par les indigènes ; puis, elle alla hiverner par 49° 30' de latitude sud, dans le beau port de Saint-Julien ; là les équipages furent soumis aux plus dures privations, l'insuffisance des vivres forçant le capitaine général à s'en montrer très ménager, afin de conserver des ressources pour la suite du voyage. Les Espagnols voulaient regagner l'Europe et Magellan ne domina leur révolte que par l'exécution de deux capitaines qui furent décapités et par le débarquement de Carthagena, instigateur de la révolte ; il fut abandonné sur la côte et réussit plus tard à regagner l'Espagne.

Au mois d'août 1520. après ces pénibles retards, la flotte reprit la mer vers le sud, ayant perdu un de ses navires envoyé en éclaireur, qui alla se briser contre des rochers. Le 21 octobre elle atteignit au détroit qui porte encore aujourd'hui le nom de Magellan ; la flotte réussit à le traverser non sans y avoir perdu un autre de ses navires, attendu longtemps au milieu des périls et dont ensuite elle apprit la défection et le retour en Espagne. Enfin elle entra le 28 octobre dans l'*Océan Pacifique*, but des espérances de son amiral.

Après une navigation extraordinaire de plus de 4000 lieues, dans une mer si calme qu'elle reçut le nom de *Pacifique*, troublée seulement par les souffrances des équipages réduits dans leur détresse, à ronger les objets de cuir et épuisés par le scorbut, un hasard inexpliqué ne fit rencontrer à la flotte aucune terre pour se refaire, dans cet océan peuplé d'une myriade d'îles. Elle atteignit à des îles stériles et désertes dont

la découverte ne pouvait qu'ajouter à son désespoir. La situation de ces îles n'a pu être indiquée depuis. Peu après elle en rencontra d'autres, le 6 mars 1521, dont les indigènes lui défendirent l'accès et que Magellan nomma *îles des Larçons* (Archipel des Mariannes). Enfin un archipel plus hospitalier fut atteint ; les équipages furent débarqués et se guérirent rapidement. Magellan le nomma *îles de Saint-Lazare*, nom changé depuis en *îles Philippines* en l'honneur de Philippe d'Autriche, fils de Charles-Quint (Philippe II.)

La flotte séjournait dans l'île de Zebu (Cebu) de l'archipel des Visagas, où Magellan n'avait pas eu de mal à faire reconnaître l'autorité du roi de Castille ; toujours prêt à payer de sa personne, le capitaine général fut malheureusement tué avec plusieurs de ses compagnons, le 27 avril, dans une échauffourée contre les indigènes de la petite île voisinée, Mactan (*Magdan*), qui montraient quelque velléité de résistance. Cette mort fut un deuil général pour la flotte.

Vincent François Antoine Pigafetta (ou Jérôme Pigaphète), qui accompagnait Magellan en qualité de volontaire et fut l'historiographe du voyage, retenu à bord par une blessure, dut à cette circonstance de ne pas périr avec lui. « Magellan, » dit Pigafetta « était orné de toutes les vertus ; il montra » toujours une constance inébranlable au milieu de ses plus » grandes adversités. En mer il se condamnait lui-même à » de plus grandes privations que le reste de son équipage. » Versé plus qu'aucun autre dans la connaissance des cartes » nautiques, il possédait parfaitement l'art de la navigation, » ainsi qu'il l'a prouvé en faisant le tour du monde, ce qu'aucun » n'avait osé avant lui (1).

Privée de son chef, l'expédition se reforma sous les ordres de Duarte Barbosa, beau-frère du capitaine général et de Juan Serrano (ou Seraô). Peu de jours après, ces nouveaux chefs,

(1) Dans ce voyage il n'avait fait que la moitié du tour du globe, comme on l'a remarqué, mais précédemment il avait fait l'autre moitié, en allant aux Moluques par le cap de Bonne-Espérance.

moins prudents que Magellan, étant revenus dans l'île de Zebu, y provoquèrent le mécontentement des indigènes. Le 1^{er} mai ils furent attirés dans un guet-apens, où Barbosa fut massacré avec 27 matelots. Pris de peur le misérable Jean Carvalho demeuré à bord des navires, fit aussitôt lever l'ancre, abandonnant à terre Serrano dont il jalousait l'autorité, sans essayer de lui porter secours et le laissant livré à la fureur des natifs.

La flotte, qui comptait encore trois navires, conduite par Carvalho, chercha un refuge dans l'île de Cagayan, puis dans l'île de Palaoan, sa voisine. Elle reconnut la nécessité de se reconstituer et résolut de brûler un de ses navires, les équipages étant devenus insuffisants pour en servir trois.

Réduite à deux navires elle visita Mindanao et Bornéo, se livrant à la piraterie, faute de pouvoir se procurer des vivres chez les indigènes, avec lesquels Carvalho ne réussissait pas à lier des relations amicales. Il fut dépossédé de son commandement par ses équipages et le Basque Sébastien del Cano, parti simple pilote, mais qui avait donné des preuves d'une véritable capacité et d'une grande énergie pendant tout le voyage, fut élu au commandement suprême.

Le 6 novembre 1521 la flotte dirigée par del Cano atteignit à l'île de Ternate du groupe des Moluques, but assigné au voyage par le capitaine général. Un négociant espagnol, nommé Pedro Alonso de Larosa, établi depuis seize ans dans ces îles, lui donna les premières nouvelles d'Europe depuis son départ. Del Cano apprit par Larosa qu'aussitôt après le départ de Magellan, le gouvernement portugais avait envoyé des flottes en croisière pour s'emparer de lui au retour, dans les parages de la Plata (côte du Brésil), au cap de Bonne-Espérance et transmis des ordres semblables au gouverneur des Indes. Del Cano se résolut aussitôt à un parti énergique pour tromper cette surveillance.

L'un de ses deux navires (le *Trinidad*) était en trop mauvais état pour pouvoir lutter à la course et défier les croisières.

Le chef de l'expédition décida de l'envoyer au Darien (Amérique centrale) sous le commandement de l'ancien alguazil de la flotte, Gonçalo Gomez de Espinoza, avec un équipage de 54 Européens, pour y décharger la riche cargaison de marchandises recueillie à grande peine, et qui se trouverait en sûreté dans une colonie espagnole. Lui-même, monté sur l'autre navire (la *Victoria*), meilleur marcheur, avec un équipage de 53 Européens et 13 Indiens, poursuivrait la route d'Europe par le cap de Bonne-Espérance.

La flotte reprit la mer le 31 décembre 1521. Dès le premier jour le *Trinidad* faisant eau de toute part, fut obligé de rentrer au port pour y subir des réparations et dans la suite, lorsqu'il se fut remis en route, il ne tarda pas à être pris par les Portugais.

Del Cano monté sur le *Victoria* traversa le détroit de Malacca, touchant successivement à Java, à Sumatra, puis gagna Ceylan, où il prit la résolution de chercher à atteindre au cap de Bonne-Espérance par la haute mer, afin d'échapper aux croisières. Son navire avait de nombreuses voies d'eau, fatiguant son équipage par un travail de pompe incessant ; à la hauteur de Mozambique, les matelots épuisés, n'ayant plus d'autre nourriture que de l'eau et du riz, les viandes salées étant pourries, insistèrent pour prendre terre. Del Cano résista avec énergie à toutes leurs supplications. Le 6 mai 1522 il doublait sans obstacle le cap de Bonne-Espérance, au large par 42° de latitude sud et, remontant ensuite la côte occidentale de l'Afrique, se trouvait le 9 juillet 1522 à la hauteur de l'Archipel du cap Vert. L'équipage était réduit à 32 hommes par les maladies, les privations et les fatigues. La dernière limite des forces était atteinte.

Del Cano aborda hardiment dans l'Archipel afin de tâcher de s'y ravitailler, et quoiqu'il y fut au pouvoir des Portugais. Il prit des mesures minutieuses pour se soustraire à la surveillance de ses adversaires et dissimuler le voyage qu'il venait d'accomplir, affirmant qu'il arrivait d'Amérique. Malheureuse-

ment un matelot d'une chaloupe envoyée à terre eut l'imprudence de dire qu'il appartenait à la flotte de Magellan ; l'équipage de la chaloupe, composé de 13 hommes, fut arrêté et del Cano qui surveillait les mouvements du pont de son bord, prévoyant une attaque, leva aussitôt l'ancre abandonnant les prisonniers (1). Après tant de péripéties, le 6 septembre 1522 il abordait sans encombre en Espagne, à la baie de San Lucar de Baremeda avec un effectif de 17 hommes, (reste des 237 embarqués au départ,) tous malades, et le 8 il débarquait à Séville ayant accompli le premier le tour du monde (2).

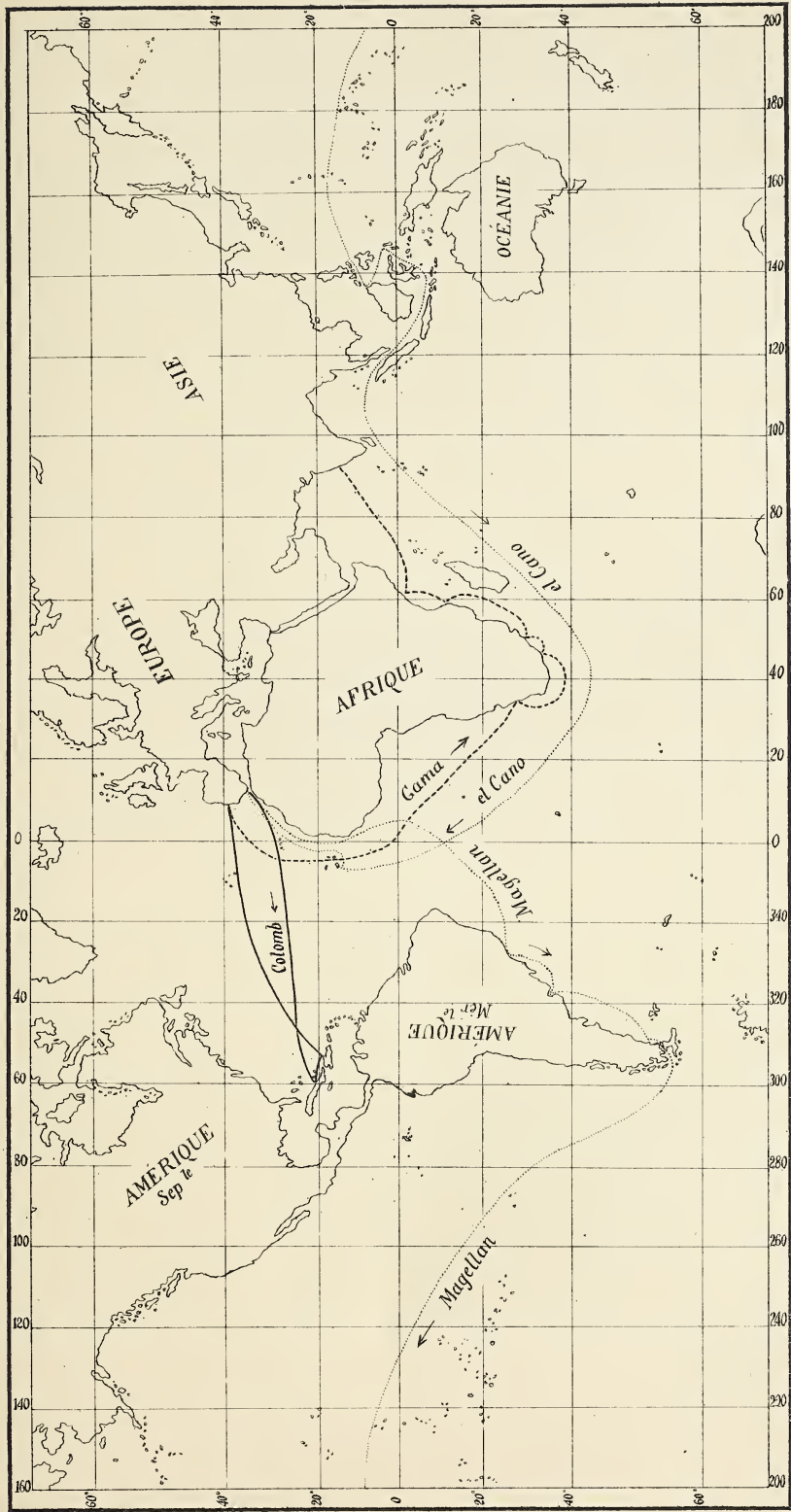
Peu de jours plus tard, Pigafetta présentant à l'empereur Charles-Quint le journal du voyage y inscrivait : « *La gloire de Magellan survivra à sa mort.* »

Par son savoir et son énergie, autant que par son origine, Magellan, (quoique naviguant sous pavillon espagnol), peut être considéré comme le dernier représentant de l'école scientifique et navale portugaise. Vasco de Gama et Christophe Colomb parcourent l'un et l'autre une moitié du globe dans ses régions inconnues ; Fernand de Magellan relie entre eux leurs travaux et, après lui, on peut dire que la *découverte de la terre* est achevée. « Il fit entrer dans le monde extérieur et visible » dit Barchou de Penhoen, « ce que Gama et Colomb avaient cherché dans un autre ordre d'idées. »

(1) Pigafetta avait très soigneusement tenu le journal du bord et fut surpris d'apprendre qu'il débarquait un jeudi, tandis que son journal indiquait un mercredi. Ce fut la première constatation du fait, aujourd'hui bien connu, qu'on nomme le *saut du jour* dans les voyages de circumnavigation.

(2) Sébastien del Cano (Elcano ou Delcano), né dans la petite ville de Guetaria du Guipuscoa, débuta comme pêcheur dans la mer du Nord. Il s'était élevé par son mérite au rang de pilote, fonction qu'il remplissait au départ de la flotte de Magellan qu'il fut appelé à commander ensuite. L'empereur Charles-Quint récompensa sa conduite par une pension de 500 ducats et des lettres de noblesse. Sur son écusson ne se voyait qu'un globe terrestre avec ces trois mots, éloquents dans leur simplicité : *Primus circumdedisti me*. Il mourut le 26 mai 1526, au sortir du détroit de Magellan, chef d'une flotte chargée de renouveler ce grand voyage de circumnavigation.

Voyages De Christophe Colomb (1493), Vasco de Gama (1497) et Fernand de Magellan (1519).



Plus tard le Portugal comptera encore beaucoup de marins illustres, les d'Albuquerque, Pacheco Pereira, Francisco d'Almeida, etc.; mais ce n'est plus l'esprit scientifique qui les anime; ils poursuivent une œuvre *politique*, la *conquête des hommes*.

Si l'on jette un coup d'œil d'ensemble sur l'histoire de l'école de Sagres, on ne peut se défendre d'un profond sentiment d'admiration. Supérieur aux hommes de son temps, animé de l'amour de la science qu'enoblit le patriotisme, le prince Henri fonde un puissant enseignement naval, amène la noblesse, qui jusqu'alors sait à peine lire, à s'en passionner; avec une énergie et une persévérance indomptables, il surmonte les préjugés d'une société barbare et crédule, disposée à toutes les erreurs de la superstition, ouvre au commerce de son pays des horizons nouveaux, malgré la résistance du peuple, malgré l'opposition des gouvernants mêmes qui, après avoir disgracié et méconnu Diaz et Vasco de Gama en plein triomphe, obligent Colomb et Magellan à l'exil, les menaçant de mort. L'impulsion donnée par son génie est telle que l'œuvre commencée s'achève après sa mort par la force acquise, et mérite à son pays l'honneur d'« *avoir doublé la création.* »

Malheureusement l'œuvre achevée, tout semble retomber dans la barbarie. Le champ immense ouvert aux aventures surexcite les passions à l'excès. Aux explorateurs vaillants, succèdent des aventuriers héroïques encore, mais avides d'or, sans scrupules; sous le masque de la foi, ils insultent au nom de Dieu et sèment leur route, tracée de sang, de ruines et de cadavres! Aux Gemma et aux Colomb succèdent des monstres glorieux, Fernand Cortez et les Pizarre, les bourreaux des Aztèques et des Incas, de Guatimozin et des Atahulpa. Et cependant, au milieu d'événements pleins d'horreur, l'œuvre scientifique se continue; la graine déposée dans le sillon n'est pas perdue et, pour qui sait lire dans l'avenir, emportée par le vent, elle renaîtra florissante, au gré du hasard, sur une

rive lointaine. L'œuvre des fiers chevaliers du Christ portugais se continue chez de modestes marchands flamands, dont ils avaient fait choix pour diriger leurs comptoirs. Le Moyen âge est fini, la Renaissance commence avec une splendeur inconnue du passé.

CHAPITRE VIII

Les colonies portugaises.

L'extrémité la plus avancée de l'Europe au sud-ouest, le *promontorium sacrum* des anciens, se présente sous l'aspect d'une petite baie formée par deux pointes espacées de 7 kilomètres, entre lesquelles la côte se dessine en arc rentrant, garni au fond d'un amphithéâtre de rochers : la pointe méridionale est le promontoire de *Sagres*, la pointe occidentale le *cap Saint-Vincent*. « Pour les anciens, » dit Elisée Reclus, « le *promontoire sacré* était l'éperon du navire de » *l'Europe*. D'après les récits antiques, ceux qui allaient » voir du haut de ce cap le soleil se coucher dans la mer, » le voyaient cent fois plus grand qu'il ne paraît ailleurs et » pouvaient entendre le *sifflement* de l'astre immense s'étei- » gnant dans les flots. Strabon se donne la peine de discuter » et de combattre cette opinion populaire, bien conforme » d'ailleurs, à l'idée que les Grecs non cultivés se faisaient » des bornes du monde ; comme les caps occidentaux du » pays des Callaïques et des Armoricaïns, le promontoire » sacré paraissait être la *Fin du monde* (*Finis terrae*), mais » au lieu de terminer le continent du côté des brumes et » frimas, il avait au moins l'avantage d'être tourné vers la » lumière du Midi. — Les dieux, dit Artémidore, venaient » s'y reposer la nuit de leurs travaux du jour et de leur » voyage au travers du monde, »

Sur cette pointe terminale de l'Europe, à la limite du

monde connu des anciens, une modeste pierre rappelle seule aujourd'hui le souvenir de l'illustre Infant Henri. Le promontoire de Sagres, bordé de rochers abrupts contre lesquels venaient rouler les flots, fermé à la gorge par un rempart qui s'étendait de la baie de Beliche à l'ouest, à la baie de Sagres servant de port à l'est, était autrefois une importante place forte dont le roi Jean I^{er} avait confié le gouvernement à son fils. Des édifices érigés par celui-ci, détruits par le temps et enfin effacés par le tremblement de terre de 1755, il ne reste plus que de rares vestiges, — des substructions au niveau du sol, que l'on prend pour d'anciens remparts et qui sont peut-être les fondements de la *Villa do Infante*, — des ruines d'une tour ronde, probablement l'observatoire astronomique du prince, — quelques restes d'une église, — et enfin, à la gorge du plateau, une tour de garde, formant sans doute l'entrée de la forteresse, dans laquelle a été placée en 1839, sous le règne de dona Maria II de Portugal et sous le ministère du vicomte de Sà da Bandiera, la pierre commémorative du célèbre ancêtre de la reine. La dépouille mortelle du prince, mort en ce lieu en 1460 ou 1463, fut d'abord inhumée dans l'église Ste.-Marie de Lagos, puis transférée en grande pompe, d'après les ordres du roi Alphonse V, dans le monastère de Batalha, non loin de Leiria (sur la route de Lisbonne à Porto) ; elle y repose dans une chapelle magnifique, à côté de ses parents et de ses frères.

La pierre érigée à Sagres porte en tête les armoiries du duc de Viseu, grand maître de l'ordre du Christ, ayant à droite une sphère armillaire, et à gauche un vaisseau naviguant sous voile sur l'Océan. Au dessous une double inscription en latin et en portugais, rappelle ses titres à la reconnaissance des Portugais et du monde entier, ses efforts pour reconnaître les côtes encore inconnues de l'Afrique, les colonies de l'Atlantique dont il enrichit le domaine politique du Portugal, ses tentatives pour ouvrir une route de circumnavigation de l'Afrique. Elle rappelle également le palais

royal qu'il fit construire à Sagres, la création de la célèbre école de cosmographie, l'observatoire astronomique et l'arsenal qui y étaient annexés, enfin la merveilleuse énergie et la persévérance avec lesquelles le prince voua sa vie au progrès du royaume, de la science, de la religion et de l'humanité.

Jamais hommage de la postérité ne fut mieux justifié. C'est là en effet, sur ce plateau de Sagres, dans un petit ermitage des templiers, plus tard transformé en palais, que le prince Henri veillait comme une sentinelle avancée à la sécurité de sa patrie, toujours menacée par les Maures, et préparait loin de la foule, dans le silence et la méditation, l'œuvre conçue par son génie : *la recherche de la route des Indes*. Peut-être lui permettrait-elle un jour, suivant la recommandation que lui en avait faite son père en mourant, de reprendre la guerre sainte des croisades ? C'est là, qu'en face de l'immensité des mers, il épiait le retour des navires partis sur ses ordres à la conquête du monde, et qu'il priaît pour les chevaliers chargés par lui de sonder le grand mystère. Peu de localités ont plus d'intérêt aux yeux de l'historien et du géographe !

Au point de vue géographique, le cap Saint-Vincent marque bien la limite où finit le *Monde ancien* et où commence le *Monde nouveau* que le prince Henri contribua puissamment à faire connaître. Il occupe une non moins grande place dans l'histoire, car c'est au cap Vincent que naît et se développe la navigation hauturière, si favorable au mouvement d'extension des peuples vers les horizons indéfinis ouverts à leur activité ! A l'état social ancien, voué à l'immobilisme, dont l'Orient conserve encore aujourd'hui les traditions, va se substituer une société nouvelle avide de progrès, de nouveauté, qui continue son évolution de nos jours dans l'Occident. Un homme de génie a dit avec vérité, ainsi que le rappelle l'illustre

géographe Karl Ritter : « Les peuples de l'Orient et de » l'Occident se tournent le dos les uns aux autres ; les uns » regardent le matin le soleil levant ; les autres contemplent » le soir le couchant. Ceux-là restent fidèles aux antiques » traditions du passé ; ceux-ci cherchent toujours, à travers » un changement continu des formes de leur existence, un » avenir mystérieux qu'appelle leur désir.... »

Après avoir indiqué l'ensemble des faits constituant l'œuvre de la conquête du globe physique de la terre, que les siècles suivants auront à perfectionner, il n'est pas hors de propos d'achever le tableau en faisant connaître les origines du mouvement colonial qui en fut la suite, d'indiquer les causes des erreurs dans lesquelles il fut entraîné, erreurs qui pèsent encore sur les progrès modernes et dont notre devoir est de chercher à nous affranchir.

» L'expédition de Vasco de Gama chantée par le Camoëns » dit Vivien de Saint Martin, « a gardé pour nous un caractère » héroïque ; tous les personnages qui figurent dans cette » première phase de la puissance portugaise nous apparaissent » à travers les siècles, sous des proportions qui appartiennent » plus à la poésie qu'à l'histoire. C'est qu'en effet au milieu » même des excès, il y a dans la succession rapide des » événements, dans la bravoure indomptable des hommes, dans » le mélange violent des ardeurs physiques de la soif de l'or » et du prosélytisme religieux, enfin dans l'expansion impétueuse à travers les contrées immenses du sud, d'un peuple » qui tient une si petite place sur la carte d'Europe, il y a » disons-nous, dans cet étonnant spectacle de la fondation de » l'empire portugais, quelque chose d'éblouissant et en même » temps de chevaleresque, unique dans l'histoire. »

Dans cette période héroïque de l'histoire nationale portugaise, les fautes sont voilées d'un tel masque de gloire, qu'il est souvent difficile de ramener les faits à leur caractère positif, de saisir leur portée philosophique. Lorsque l'on étudie par exemple dans son ensemble l'œuvre du prince Henri, on

s'étonne à la fois de la précision toute scientifique avec laquelle elle s'achève, et des obstacles sans cesse renaissants qu'elle rencontre. La science lutte contre l'erreur, les préjugés, la superstition. Pour comprendre cette étrange antithèse, il est nécessaire de pénétrer dans les détails de l'état social au milieu duquel les événements s'accomplissent, et des transformations qu'il subit.

Au commencement du XIV^e siècle, la société portugaise, à peine soustraite à la domination arabe, est encore essentiellement guerrière et féodale. Le temps n'est pas éloigné en effet où un descendant de Hugues Capet, Henri de Bourgogne, véritable chevalier errant émule du *Cid Campeador*, a réussi à conquérir sur les fils des Visigoths, dans le pays d'entre *Douro et Minho* et le *Tras os Montes*, un territoire que le roi de Castille lui concède en 1093 à titre de comté, avec la main de sa fille et Guimaraens comme capitale ; — où Alphonse son fils, premier roi de Portugal, aidé du concours d'Arnold d'Aerschot et de croisés flamands, en 1147, s'empare de Lisbonne, la nouvelle capitale du royaume, — où, en 1217, Alphonse II secondé encore par Guillaume de Wied et Guillaume de Hollande, venus des Pays-Bas, se rend maître d'Alcaçar-do-Sol et chasse les Maures de l'Estramadure et de l'Alentejo, — où enfin, en 1249, Alphonse III réussit à prendre possession des Algarves et à refouler définitivement les Maures en Afrique.

La nouvelle capitale, Lisbonne, riche en monuments qu'y a laissés la civilisation arabe, escale naturelle des flottes qui établissent la communication entre les contrées du Nord (particulièrement les Pays-Bas) et la Palestine, est déjà une ville très importante. « Une vieille légende allemande » dit M. Denis, « raconte qu'un chevalier ayant voulu voir à » Jérusalem, la plus belle cité de l'Europe dans un miroir.

» magique, aussitôt *Lisbonne-la-Grande*, comme on disait
» alors, vint se peindre à ses yeux éblouis. »

La noblesse conquérante placée à la tête du gouvernement du royaume, est essentiellement imprégnée du principe autoritaire si développé durant les croisades. Issue d'une longue suite d'aïeux appelés au gouvernement des peuples par leurs égaux, « *par la voix du peuple qui est la voix de Dieu* », elle règne en vertu d'un *droit divin*, consacré par l'Église à chaque génération, autant que par le *droit de l'épée*, et n'admet aucune contestation à son pouvoir.

Au dessous d'elle se trouve une race conquise, fortement mélangée de sang arabe, qui lui inspire mépris et défiance, et qu'elle tient prudemment dans l'ignorance et la plus abjecte soumission.

La plèbe vassale à peine initiée au christianisme, mais déjà très fanatique, demeure livrée aux préjugés d'une absurde superstition empruntée à la fois à sa religion nouvelle et aux souvenirs de sa foi ancienne. Le mal est si considérable qu'à diverses reprises des règlements doivent être établis pour réagir contre cet état de choses.

En 1385, la municipalité de Lisbonne ordonne « que dans
» cette cité et dans ses alentours nul ne puisse user, ni
» n'use de sorcellerie, de ligatures, d'appels au diable, ni
» d'enchantements, ni d'œuvre de *veadeira* (enchantement
» obtenu au moyen d'un os qu'on prétendait exister dans le
» cœur du cerf), ni de *carantulas* (caractères magiques), ni
» de gestes, ni de songes, ni de sortilèges ; qu'on s'abstienne
» de lancer la roue ou des sorts, et enfin de toute œuvre
» de divination.... Il n'est pas permis de mettre une ceinture
» constellée, ni de lancer un mauvais œil sur quelqu'un,
» non plus que de *jeter de l'eau sur le van* (le van exerçait
» un grand rôle dans les opérations magiques).... » En 1403
une nouvelle ordonnance dit encore : « Que nul ne soit si
» osé de chercher de l'or ou de l'argent, ou quelque autre
» bien, en jetant la baguette, en traçant des cercles, en

„ regardant dans des miroirs, ou en usant de quelque autre „ moyen. „ La croyance aux magiciennes (*feiticieras*), aux sorcières (*bruxas*), aux loups-garous (*lubis-homens*) était générale.

La noblesse, exclusivement livrée aux exercices physiques qu'exige la profession des armes, vit dans une égale ignorance et peu à peu subit elle-même l'influence des préjugés qui règnent dans les classes inférieures.

Au commencement du XV^e siècle, l'instruction est encore si bornée, qu'une statistique des professions exercées à Lisbonne en 1550, heureusement parvenue jusqu'à nous, nous apprend qu'on n'y rencontrait que 7 maîtres de grammaire, 34 maîtres enseignant à lire, mais les écoles de danse, de musique, d'escrime y sont innombrables. Pour les jeunes filles il n'y a que 2 femmes enseignant la lecture, mais on y voit plus de 450 orfèvres vendant des objets de parures....

Ce fut dans ce milieu que le prince Henri, préparé par la forte instruction des ordres monastiques dans lesquels s'était réfugiée toute la science de ce temps, chercha à faire prévaloir ses idées pour le développement intellectuel de son pays et l'on conçoit aisément les difficultés qu'il eut à vaincre. Le voyant en relation constante avec des représentants des races maudites, des juifs, des musulmans réputés pour leur savoir, mais aussi accusés de nécromancie, on alla jusqu'à mettre en doute son orthodoxie, quoiqu'il fût chef d'un ordre religieux. Ses études ne pouvaient être que des œuvres de cabalistique. „ Pourquoi „ disait-on, „ détourner dans des expéditions „ maritimes des bras si nécessaires à la guerre, au progrès „ de l'agriculture ?.... N'est-ce pas *tenter le diable* que de „ chercher à dérober à la mer ses secrets ?.... „

Au XV^e siècle, après la découverte des îles, cette situation subit déjà des modifications profondes.

Lisbonne, l'ancienne ville arabe, devient une importante cité mercantile. Le trafic s'y accroît dans des proportions énormes et les flottes y apportent : « l'or en nature, le coton, » l'ivoire et des objets travaillés habilement avec cette matière » précieuse, l'ébène, la malaguette, des cuirs de bœufs et » du maroquin, des nattes de tissus de folioles de palmiers, » des draps de coton, du poivre long, du riz, le gingembre, » la muscade, le maïs, la cinamome, le clou de girofle, la » rhubarbe, les myrobolans de toutes espèces, la casse, le » tamarin, le safran, le bois d'aloès, le sandal rouge et blanc, » la laque, les pierres précieuses, les perles renommées du » golfe d'Ormuz. »

L'ancienne cité, devenue insuffisante pour contenir sa population, s'accroît de deux immenses quartiers, l'un au sud, la *villa nova de Gibraltar*, l'autre au couchant, la *villa nova de Andrade*. Avec plus d'orgueil encore que par le passé, on célèbre sa splendeur ; un vieux dicton dit : « *Qui ne voit point Lisbonne, n'a rien vu de beau.* (Quem não vi Lisbôa, não ve cosa boáo). »

Avec la prospérité, des changements s'introduisent dans la constitution de la société elle-même. Dès les premiers succès obtenus par le prince Henri, le peuple s'éprend des aventures lointaines qui lui arrachent des cris d'enthousiasme. « Y avoir » pris part, » dit un auteur contemporain, « est un titre » d'honneur qu'une femme prise fort pour faire choix d'un » époux. » Les étrangers eux-mêmes accourent en foule à Lisbonne pour y concourir : « Tous les esprits, » dit de Humboldt, « étaient possédés du vertige des découvertes sur » terre et sur mer, et les circonstances, malgré l'absence de » liberté politique, favorisaient le développement de grands » caractères individuels et aidaient quelques hommes supé- » rieurs à accomplir de grandes pensées dont la source est » dans la profondeur de l'âme. » On vit tout à coup s'élever des fortunes de 5000 à 40000 ducats de revenu annuel, sommes

considérables pour cette époque, et des hommes sortis des rangs du peuple obtenir la noblesse par leur courage.

Cette aristocratie nouvelle, enivrée de sa richesse, se montre aussi autoritaire que l'ancienne ; redoutant la concurrence des fortunes nouvelles qui se fondent, elle use de son crédit dans le gouvernement pour y créer des entraves à son profit personnel, par l'établissement de systèmes prohibitifs variés, éternel refuge des classes qui possèdent contre celles qui s'élèvent.

Lorsqu'en 1502, au retour de Vasco de Gama, le roi Manoel assemble le conseil afin de décider s'il convient d'organiser une grande expédition aux Indes, pour y recueillir les fruits de ses découvertes, on lui oppose les pertes de navires et d'équipages que ces expéditions entraînent, le travail excessif qu'elles imposent aux marins, tout comme par le passé on avait opposé aux projets du prince Henri la pénurie du trésor et le besoin de bras pour l'agriculture ; il faut toute l'énergie du roi pour triompher de cette résistance. Rien n'est épargné pour arrêter l'initiative privée ; après leur succès, Gama et Diaz ne récoltent que la disgrâce, Colomb et Magellan sont obligés de porter leurs efforts à l'étranger.

L'esprit autoritaire qui chaque jour s'accroît davantage au XVI^e siècle dans les classes dirigeantes du gouvernement de l'État, comme dans celui de l'Église, eut pour résultat de créer dans la société chrétienne de l'Europe un abîme entre elle et les classes inférieures vassales ; dans les colonies où règne le paganisme, cet esprit se transforme en véritable hostilité, sous l'empire des idées religieuses. Sans essayer de retracer l'histoire si complexe du mouvement colonial portugais, nous indiquerons à grands traits ses principales conséquences qui se sont fait sentir jusqu'à notre époque.

L'esclavage, institution d'État, se pratiquait dans l'empire

romain sous les formes singulièrement adoucies de la vassalité domestique. Ce fut au milieu de la classe asservie que le christianisme fit les plus grands progrès et trouva les plus fervents adeptes. Grâce aux principes d'égalité et de fraternité, qui formaient avec l'esprit de protection des faibles et des déshérités, la base de la doctrine du Christ, l'esclavage tendait à disparaître en Europe, lorsque tout à coup, à l'époque des croisades il réapparut dans les plus terribles proportions. Les pieux chevaliers, qui portèrent leurs armes en Palestine, après avoir triomphé des infidèles et conquis le Saint-Sépulcre, n'imaginèrent rien de mieux pour consolider leur conquête, qu'une œuvre de prosélytisme, par laquelle ils espéraient transformer en alliés fidèles les prisonniers conquis. Dans leur foi naïve, ils ne doutaient pas que tels devaient être les effets de la grâce conférée par le baptême qu'ils leur faisaient administrer de gré ou de force, avec un empressement extrême.

Le résultat ne répondit pas à leur espérance et pour conserver ces catéchumènes malgré eux, il fallut les garder en captivité, c'est-à-dire, rétablir l'esclavage. Nul n'imaginait qu'après une période de salutaire réflexion, ces nouveaux chrétiens puissent mettre en balance le regret de leur liberté, avec l'inappréciable bonheur d'être sauvés des tourments de l'enfer, que redoutaient les croisés plus qu'ils n'adoraient l'ineffable bonté du Créateur. Dans cet âge de superstition grossière, de croyance aveugle, l'esclavage devint ainsi une institution d'apparence si naturelle qu'on le vit même pratiquer par les ordres religieux, les Templiers, les Hospitaliers, placés directement sous la discipline du Saint-Siège, sans qu'il y mit obstacle. On montre encore aujourd'hui à Malte la chiourme où les chevaliers enfermaient leurs esclaves, condamnés à ramer sur les galères, auxquels, hélas ! ces pieux religieux, qui avaient fait vœu de chasteté, ne manquaient pas de joindre de *belles captives* !

Dans la guerre féroce et sans merci des Espagnols et des Portugais contre les Maures, en quelque sorte la prolongation

des croisades, le système de conquête prit de très larges proportions, encouragé par le Saint-Siège qui excitait les chrétiens de l'Ibérie, par ses objurgations et ses encouragements incessants, à la christianisation des infidèles. Dans la société crédule et fanatique dont nous avons montré l'existence à Lisbonne, il ne faut pas espérer trouver des sentiments plus délicats que ne le comportait la civilisation du temps ; il est certain que sous l'administration du prince Henri, l'esclavage prit de grandes proportions en Portugal. « L'infant Henri » remettait le drapeau de la croisade aux capitaines, qui » partaient faire des découvertes, sous serment que jusqu'à » la mort jamais ils ne l'abandonneraient, s'obligeant à le » défendre jusqu'au dernier moment, et avec cette bannière à » la main ils attaquaient les populations et captivaient les » musulmans. » D'après une statistique dressée en 1541 par Rodriguez de Oliveyra, on importait chaque année plus de 22.000 esclaves de la Nigritie et ces esclaves formaient la principale richesse de l'ordre du Christ, dans les Algarves, et la source d'un commerce très productif. En dépit des préceptes de la Foi, l'esclavage était devenu une institution sociale pénétrant dans la vie des familles et que chacun considérait comme toute naturelle ; le païen ayant résisté à la parole du Rédempteur était envisagé comme un être inférieur, digne de mépris et propre seulement à la servilité. « Ici nous sommes tous nobles, » écrivait le voyageur Nicolas Kleinart, « et nous ne portons » rien dans les mains par les rues... Pensez-vous qu'une mère » de famille daigne acheter son poisson ou cuire ses herbes » elle-même?... elle ne sert de rien au ménage que par sa » langue pour défendre le titre de ses noces.... Tout se fait » par le ministère des esclaves maures et éthiopiens, dont la » Lusitanie, et Lisbonne surtout, sont si remplies qu'il y en » a plus, apparemment, que de sujets libres.... Point de maison » où l'on ne trouve au moins une servante maure esclave ; » c'est elle qui achète, qui balaie, qui lave, qui porte l'eau, » enfin qui fait tout ; véritable jument de somme, ne différant

» de la jument que par la forme.... Les riches possèdent un
» grand nombre de ces esclaves des deux sexes avec lesquels,
» par un effet de la licence des mœurs, il se fait un grand
» commerce de nouveaux-nés au profit du maître, celui-ci les
» cédant pour de l'argent à quelque amateur éloigné... »

En général les conditions de cet esclavage domestique étaient assez diverses : « Il y avait des dames portugaises
» veuves » dit Azurara, « qui traitaient les jeunes captives
» sur le pied d'égalité avec leurs filles, en leur laissant des
» biens par leurs testaments, afin qu'elles arrivassent à se
» marier et qu'elles fussent considérées comme libres. —
» Moi-même, dit-il, je fus invité par des dames à assister
» au baptême et au mariage de plusieurs captives, fêtes dans
» lesquelles on observait le même cérémonial que s'il se fut
» agi d'une personne de la plus haute condition. »

L'esclavage semblait un fait si légitime que ce fut animé d'une pensée toute philanthropique que le vénérable évêque Las Casas, surnommé l'apôtre des Indiens, après avoir constaté l'énorme mortalité des Indiens employés au travail des mines en Amérique, tandis que les nègres amenés dans la domesticité des Espagnols résistaient beaucoup mieux, proposa à l'empereur Charles-Quint d'y importer chaque année 4000 indigènes d'Afrique, qui y trouveraient une condition servile beaucoup plus douce qu'en Espagne même. Le commerce d'esclaves prit dès lors un très rapide développement.

Si l'on peut reprocher au prince Henri et aux Portugais d'avoir contribué à donner à l'esclavage des proportions ignorées auparavant, il serait injuste cependant de leur « jeter la pierre », car ils subissaient l'influence des préjugés de leur temps, et furent sans doute moins coupables que les Espagnols qui en tirèrent d'abord le principal profit en Amérique, et même que les *pirates flamands* en 1517 sous le règne de Charles-Quint, guidés uniquement par l'esprit mercantile, lorsqu'ils acceptèrent d'importer dans les colonies espagnoles un premier envoi de 4000 nègres capturés sur la côte d'Afrique. De nos jours

seulement on a commencé à comprendre la profonde *immoralité* du système que l'on s'efforçait de justifier comme moyen de conversion des infidèles. « En 1448, » constate avec une vive satisfaction Azurera, « sur 927 esclaves importés en Portugal, » la plus grande partie fut remise dans le *Véritable chemin du salut* ! » A une époque toute moderne, n'avons-nous pas vu encore, sous le règne de Louis XIV, après la révocation de l'édit de Nantes, condamner aux galères les huguenots qui refusaient de faire profession de foi catholique ! La faute des hommes de tous les temps a été de vouloir, dans leur extrême présomption, imposer aux autres par la force les idées qu'ils croient justes, sans admettre qu'eux-mêmes puissent verser dans l'erreur.

La chasse aux esclaves pour approvisionner ces transports illicites, eut ce résultat déplorable dans les colonies portugaises d'Afrique, d'y provoquer la résistance des indigènes, dont on n'eut raison que par l'esprit d'autorité déployé à l'excès, par l'emploi de la force, ou encore par la corruption d'autres tribus dont on cherchait à se faire des alliés. C'est avec raison qu'on dit en Afrique que l'action européenne et chrétienne, loin d'y apporter la civilisation, n'a fait qu'ajouter aux vices des sauvages à l'état de nature, ceux des civilisés. Il a fallu trois siècles pour détruire ce commerce de forbans dissimulé honteusement sous le nom de *commerce de bois d'ébène*, et introduire sous ce rapport, dans la civilisation chrétienne, des idées plus morales !

En 1454 le pape Nicolas V, usant des droits de chef de la chrétienté, que nul alors ne songeait à lui contester, afin d'encourager le prince Henri dans ses efforts pour repousser les Maures du Portugal et christianiser les infidèles, trouva légitime de lui concéder la souveraineté des terres qu'il parviendrait à conquérir. De quel droit disposait-il de territoires

qui ne lui appartenait pas et dont l'existence même n'était que supposée ? Dans le monde chrétien de cette époque on considérait comme illicite la dépossession d'un prince régnant en vertu du *droit divin* conféré par l'élection d'un peuple chrétien et reconnu par l'Église, et ce n'était qu'après l'avoir expulsé de l'Église par l'excommunication qu'on admettait cette dépossession. Dans le monde païen, semblable droit au gouvernement ne pouvait être admis, l'excommunication existant de fait, et rien n'empêchait de disposer d'un pouvoir jugé illégitime. Le pape en accordant au prince Henri la souveraineté de pays infidèles, usait, disait-on, du *droit supérieur de la civilisation sur la barbarie*, que plus tard on chercha à justifier encore par un autre sophisme, en affirmant que *les sauvages étant nomades ne possédaient pas réellement la terre sur laquelle on les rencontrait et où ils ne séjournaient que de passage, et que celle-ci pouvait par conséquent être considérée comme libre.*

Lorsqu'à la suite de la découverte de l'Amérique, le pape Alexandre VI limita la concession en quelque sorte illimitée faite par son prédécesseur aux Portugais, en partageant le monde entre les Portugais et les Espagnols, par la définition dogmatique de la *ligne de démarcation*, il obéissait, sans nul doute, autant aux tendances de son patriotisme d'Espagnol, qu'à un désir généreux d'établir la concorde entre deux peuples chers à l'Église, mais sans prévoir les résultats excessifs de cette prétention du Saint-Siège au gouvernement du monde temporel. « La science cosmographique, » dit Vivien de Saint-Martin, « était encore tellement flottante pour un » grand nombre d'esprits, qu'il ne se présenta pas à la » pensée des rédacteurs de la bulle que les Portugais et les » Espagnols, en poursuivant leurs découvertes respectives, » les uns à l'est, les autres à l'ouest, devaient l'un et l'autre » se rencontrer dans l'autre hémisphère, et que dans les termes » où elle était conçue, la bulle conférait aux deux puissances

» exactement les mêmes droits, sauf la priorité, sur toute
» l'étendue du globe ».

Loin de contribuer à établir la paix entre deux voisins jaloux l'un de l'autre, la décision du successeur des apôtres, représentée bien à tort comme une inspiration divine, développa entre eux l'hostilité que nous avons vu apparaître au sujet des voyages de Colomb et de Magellan et à laquelle toutes les nations de l'Europe évincées du partage ne tardèrent pas à prendre part. « Je voudrais bien voir, » disait plaisamment le roi de France, François I^{er}, « le testament du père Adam » par lequel il a partagé le monde entre les Espagnols et « les Portugais, sans m'en laisser un pouce. »

En vain Espagnols et Portugais invoquèrent-ils ce droit protectionniste, conféré par l'Église, sur les immenses territoires découverts par eux, qu'ils étaient impuissants à garder, à utiliser et dont ils s'efforçaient de justifier la possession par un *droit de découverte* ; toutes les nations de l'Europe voulurent y avoir leur part et bientôt les premiers furent débordés par des forces supérieures.

Les explorateurs portugais avaient jalonné toutes les côtes de l'Afrique méridionale, depuis le cap Bojador jusqu'à Mélinde, de leurs *padrons*, en signe de la primauté d'ailleurs incontestable, de leur découverte ; mais il est curieux de constater qu'en invoquant le *droit de découverte*, jamais ils ne s'expliquent sur l'étendue vers l'intérieur, des terres sur lesquelles ils entendaient se prévaloir de ce droit. Ce qu'ils voulaient en effet, tout l'indique, en revendiquant la possession des côtes de l'Afrique, c'était avant tout rester maîtres de tous les points d'escale de la route des Indes, pour l'exploiter à leur profit et l'interdire aux étrangers. Impuissants à défendre cette étendue immense de côtes, ils se bornèrent à en occuper les points principaux en y fondant des établissements de distance en distance. La possession même du territoire de l'Afrique leur importait peu, comme le prouvent les mesures prohibitives

appliquées à son commerce au profit du commerce des Indes ⁽¹⁾.

Mal inspiré par cette pensée égoïste de conserver à son profit exclusif les conquêtes qu'il devait à l'héroïsme de ses enfants, en dépit des droits imprescriptibles des sauvages possesseurs du sol et que sous prétexte de christianisation il séparait, comme par une ceinture de fer, des bienfaits de la civilisation, mal inspiré, disons-nous, le Portugal fut amené aux plus douloureux sacrifices d'amour-propre. Occupés par des gouverneurs inhabiles, souvent tyranniques, loin de toute surveillance de la mère-patrie, les établissements de la côte d'Afrique devinrent fréquemment des foyers de révoltes provoquées presque constamment par la traite des nègres. La frontière fut rompue à la fois par la pression provenant des convoitises de l'extérieur et par les résistances de l'intérieur. C'est ainsi qu'en 1641, grâce à une insurrection des indigènes, les Hollandais réussirent à s'approprier le bel établissement d'Elmina ; qu'en 1652 encore ils s'emparèrent du cap de Bonne-Espérance que le Portugal avait laissé inoccupé.

Par la force des choses le droit de possession se trouva limité par un accord unanime des nations civilisées, à *l'occupation effective* justifiée par des établissements susceptibles de développement et marquant une volonté de civilisation réelle ; système auquel, dans sa fierté de conquérant et ses tendances autoritaires, le Portugal eut toujours beaucoup de mal à se soumettre.

(1) Ce n'est qu'à une époque toute récente que le Portugal semble diriger ses explorations vers l'intérieur de l'Afrique et entrer dans la politique des questions de l'*Hinterland*, suivant l'expression moderne (c'est-à-dire de l'arrière-pays). Sauf quelques indications vagues sur des voyages exécutés à l'intérieur par les jésuites de Goa, dont on a retrouvé çà et là des traces, les plus anciennes explorations connues à l'intérieur ne remontent qu'à 1686 lorsque Balthazar de Ribello tenta vainement un voyage trans-continental, et à 1798 lorsque le colonel du génie de Lacerda partit de Mozambique et atteignit à peu près au point à l'intérieur visité en 1785 par Grégoire de Mendès qui venait de l'Angola.

Il est juste cependant de rappeler une tentative, inspirée par des sentiments vraiment civilisateurs, faite par le Portugal à l'époque de ses grandes conquêtes, ayant pour but d'assurer la colonisation par le concours même des indigènes. Cette tentative nous donne déjà l'idée de la forme de gouvernement colonial que nous désignons aujourd'hui sous le nom de *Protectorat*.

Nous avons vu, en 1484, la flotte dirigée par Diego Cam et Affonso d'Alviera, sur laquelle se trouvait le *Flamengo* Martin Behaïm, atteindre sur la côte d'Afrique, par 6° 8' de lat. S., à l'estuaire d'un grand fleuve. Elle y planta un padron et le nomma le *Rio Padrao*, ou, suivant Martin Behaïm, le *Rio Paderoso* (rivière puissante), hypothèse d'autant plus probable qu'en effet ce fleuve fait sentir son influence très loin en pleine mer. Par la suite ce nom fut changé en celui de Zaïre, provenant d'après un ancien écrivain portugais, le P. Merollo, d'une fausse interprétation de la réponse des indigènes, qui à la demande du nom du fleuve, répondirent « *Zevoco* (je ne comprends pas). Stanley suppose, selon l'usage général des indigènes d'Afrique de désigner les accidents naturels par leur dénomination générique, que ce mot provient de l'expression *Nzari*, *Nzali*, *Nzaddi*, *Niadi*, etc. qui, en langage indigène signifie *rivière*. Les Portugais débarqués sur sa rive gauche y trouvèrent une population douce et hospitalière, qui leur fit accueil ; un chef de la contrée leur apprit qu'ils se trouvaient dans une province nommée *Sonho* (ou *Sogno*) d'un État plus puissant, nommé *Congo* ou *Ca Congo* ⁽¹⁾, dont le chef résidait à *Ambassi*. Ce bon accueil fit espérer aux Portugais de s'assurer facilement la possession de la contrée. Entrés en relation avec le chef d'Ambassi, celui-ci leur confia ses craintes au sujet de voisins remuants qui menaçaient ses États. Ils lui conseillèrent d'envoyer une ambassade au roi de Portugal,

(1) Ce n'est qu'au XVII^e siècle que le nom de Congo s'est substitué à celui de Zaïre pour désigner spécialement le fleuve.

pour solliciter son appui contre leur invasion. Ces ouvertures furent bien reçues et les voyageurs ramenèrent en Portugal un chef nommé Caçuta, avec un assez grand nombre d'indigènes, tandis qu'ils laissaient dans le pays de Sonho, sous prétexte de servir d'otage, un petit poste de Portugais, qui s'établit dans un fort du nom de *St.-Antoine* ainsi qu'un missionnaire chargé d'évangéliser les sauvages. A leur arrivée en Portugal, les ambassadeurs nègres conduits à Beja, y reçurent du roi Jean II un généreux accueil et consentirent sans difficulté à recevoir le baptême. Le roi et la reine servirent de parrain et de marraine à Caçuta, tandis qu'à leur exemple, les seigneurs de la cour se disputaient ses compagnons comme filleuls. Ces envoyés de la cour du Congo firent en Europe un séjour de deux ans, dont on profita pour leur donner une certaine instruction ; puis ils furent rapatriés en 1490.

La flotte qui les ramenait en Afrique était commandée par Gonçalo de Souza ; il mourut en route et fut remplacé par son neveu Ruy de Souza. Elle était accompagnée par de nombreux missionnaires. Aussitôt débarqué à Sonho, le chef de la province conduisit les Portugais près de son suzerain, auquel ils étaient chargés d'offrir de riches présents du roi de Portugal. (que les nègres nommaient *M'Poutou* c'est-à-dire *roi de la mer*). Dès leur arrivée les Portugais eurent l'occasion de rendre des services au chef sauvage dans une guerre contre l'un de ses vassaux révoltés. En reconnaissance de cet appui, le chef d'Ambassi consentit à être baptisé avec les principaux seigneurs de sa cour ; il eut le roi de Portugal pour parrain et reçut le nom de *Jean* tandis que son fils aîné recevait celui d'*Alphonse* que portait le prince héritier du Portugal. Ambassi prit dès cette époque le nom de *San-Salvador*.

L'État du *Congo, Basse-Guinée* ou *Négritie méridionale*, s'étendait depuis le Zaïre jusqu'à la rivière nommée Rio Loje près d'Ambriz, et depuis la mer jusqu'au Kuango. Dans leur ignorance des mœurs de ces peuplades, les Portugais crurent pouvoir y constituer un gouvernement féodal à l'imitation des

gouvernements européens. L'État fut régulièrement partagé en provinces, dont la direction fut donnée à des chefs indigènes ; suivant leur importance, ils reçurent le titre de *duc de Bamba*, de *Sando*, de *marquis de Pemba*, de *comte de Sogno*, etc.

Les indigènes se prêtaient avec complaisance à cette grotesque imitation des gouvernements européens ⁽¹⁾, qu'accompagnaient de très généreux présents. Ils acceptaient également le baptême sans difficulté. « Le roi du Congo » dit Stanley, « possédait » un vrai tempérament de prosélyte, car les Portugais » réussirent dans leur œuvre de christianisation, au point » que presque tous les indigènes occupant des situations » officielles se rendirent peu après à la mission établie à » San-Salvador, pour s'y convertir et s'y faire baptiser. » Une cathédrale et plusieurs églises furent construites à leur » usage et l'histoire nous parle de la nomination d'un évêque, » décrétée en 1534 ».

La facilité avec laquelle ce système politique se constitua au Congo, excita un vif enthousiasme en Portugal. Ses partisans nommés dès lors des *Congolants* (ou *Congolans*) ⁽²⁾, dans leur prodigieuse outrecuidance de civilisés et de chrétiens, ne doutaient pas de la possibilité de l'étendre sur toute la côte d'Afrique, et d'y assurer la domination du Portugal par l'envoi de quelques missionnaires pour initier les indigènes aux bienfaits de la vie civilisée, pendant que les forces militaires du Portugal étaient toutes employées à la conquête bien plus importante de l'Inde. Les événements trompèrent leur optimisme. « En 1550, se produisit au Congo » dit Stanley, » une incursion de sauvages Ajakkos, diversément nommés » Jaggos, Giagos, Yakkos, qui envahirent tout le pays en le » mettant à feu et à sang et détruisirent la ville chrétienne

(1) Une imitation du même genre s'est reproduite de nos jours à Haïti, par Soulouque, le fantoche qui se croyait l'émule de Napoléon.

(2) Suivant Bescherelle ce mot *Congolan* a été appliqué pour désigner les habitants mêmes du Congo, mais de nos jours il a été remplacé dans l'usage, par le mot plus juste de *Congolais*.

» de San-Salvador, avec sa cathédrale et ses églises. Le
» roi, la cour, les missionnaires s'enfuirent au Congo à
» l'approche des envahisseurs et se réfugièrent dans l'*île des*
» *Chevaux*, — une des grandes îles voisines de Boma, —
» probablement, car au dessus de cette contrée, on ne rencontre
» aucune île capable d'abriter un grand nombre d'individus. »

Une demande de secours fut adressée au roi de Portugal qui, en 1559, y envoya sous les ordres de Paul Diaz (descendant de l'illustre Barthélemy Diaz), un petit corps de 600 hommes. Après avoir rétabli le roi du Congo, Diaz n'aboutit réellement, au point de vue colonial, qu'à la création de l'établissement de Saint-Paul de Loanda. Le pouvoir exercé par le Portugal sur le Congo ne fut plus que nominal.

Des voyageurs modernes ont retrouvé les vestiges de ce singulier établissement colonial, parodie ridicule d'un gouvernement européen. Les ruines d'une église bâtie par les missionnaires portugais existent encore à San-Salvador et non loin de là, dans un village, les nègres conservent précieusement des objets religieux, qu'ils cachent avec soin aux blancs, comme objets *fétiches*. Une vague tradition du culte chrétien est tout ce qui en est resté.

Rentrée dans la barbarie dont elle n'était sortie qu'en apparence, la Basse-Guinée ne tarda pas à devenir l'un des foyers les plus actifs de la traite des nègres que les gouverneurs de Loanda étaient impuissants à réprimer, quand ils ne l'encourageaient pas à leur profit personnel. Le Bas-Congo devint le théâtre des crimes les plus effroyables auxquels l'Europe et l'Amérique participèrent par leurs négriers, qui en firent le siège principal de leur odieux commerce.

Les tendances autoritaires du gouvernement portugais se retrouvent encore dans l'organisation de son régime commercial. A l'inverse de Venise où le commerce s'exerçait librement

par tous les citoyens, en Portugal il demeurait un privilège de la royauté, un monopole au profit de l'État. Toute expédition commerciale d'outremer devait être autorisée par le souverain, qui prélevait une part de ses bénéfices. Dans les colonies les marchandises étaient livrées aux agents du roi en vertu de contrats de vassalité, tantôt par le peuple, tantôt par les souverains indigènes. Transportées alors en Europe, elles étaient vendues au bénéfice de l'État et le produit était employé aux services publics, mais aussi très fréquemment à enrichir de grandes familles pour récompenser des services signalés rendus au roi et à l'État. Ce système contribuait à encourager les grandes actions, donnait naissance à des fortunes exceptionnelles, mais le peuple n'y avait aucune part.

Les idées les plus étroites régnaient dans ce régime commercial. Après la découverte de la route de l'Inde, tout l'effort de l'activité mercantile se concentra sur les riches produits du Malabar et les autres colonies furent à peu près abandonnées ; le botaniste belge Charles de L'Ecluse (Clusius) nous apprend qu'un édit royal défendit le commerce du *poivre* à queue (*pimento del rabo*, Cubèbe Clusii) de Guinée, dont on faisait grand usage en Flandre, afin de favoriser la vente du poivre du Malabar. Le commerce des îles se trouva à peu près délaissé et devint le privilège de quelques familles bourgeoises établies à Lisbonne, surtout de marchands étrangers parmi lesquels beaucoup de Flamands, et la source de grandes fortunes.

Plus habile et plus fécond fut le système adopté pour l'exploitation de ce commerce à l'étranger. Les relations d'Anvers avec le Portugal nous offrent à ce sujet un exemple frappant.

A son retour des Pays-Bas à Lisbonne en 1495, Martin Behaïm apprit la découverte de l'Amérique ; peu d'années après, en 1499, suivirent les succès de Vasco de Gama à la recherche de la route de l'Inde. On prétend que le roi Manoel, plein de confiance dans l'expérience commerciale de Behaïm, l'interrogea au sujet du parti à prendre pour tirer profit des

richesses qui allaient échoir au Portugal et soutenir la concurrence avec les Espagnols sur les marchés européens. Behaïm avait visité tout récemment les ports de Bruges et d'Anvers et n'hésita pas à conseiller au roi d'établir un grand entrepôt commercial de denrées coloniales, dans ce dernier port dont il avait apprécié l'avenir avec beaucoup de justesse. Son conseil fut suivi : « La cause et occasion qui a rendue la cité d'Anvers, » dit Louis Guicciardini, « si grande, riche et fameuse, se montra » et commença l'an 1503 et 4, lorsque les Portugais, ayans, » avec une merveilleuse et effroyable navigation, et grands » frais, et appareil de guerre prise et occupé Calicut, et » accordé avecq iceluy Roy, ils commencèrent aussi à conduire » l'épicerie et droguerie des Indes en Portugal (qui est un » voyage de seize mille milles et auquel ordinairement on » employe l'espace de six mois), et puis les conduirent de » Portugal en ceste ville ; lesquelles denrées on souloit auparavant aller quérir par la mer Rouge, et de la conduire à » Barut (*Beyrouth*) et en Alexandrie, et de ces lieux, les faire » porter à Venise, pour en fournir l'Italie, la France, l'Alemaigne » et autres provinces chrestiennes. Mais ce trafic, ayant esté » pris et saisy par les Portugais, et iceux avoir envoyé un facteur » au nom de leur Roy se tenir par deça (*en deça des Pyrénées*), » a petit à petit attiré les Alemans à ce train de marchandises » (*à ce commerce*), et premièrement y entendirent les Fockers » (*Fugger de Nuremberg*), les Welsers (*Welser de Augsbourg*) » et Ostetters (*Hochstetter de Augsbourg*) et peu avant eux tres » toutz *Nicolas Rechtergem* (*Anversois, aïeul maternel de l'illustre famille Schetz de Grobbendonck, souche des comtes, puis ducs d'Ursel*) fut le premier, qui prit party par deça » avec le facteur du Roy de Portugal pour le fait de l'espicerie, » et qui en envoya en Alemaigne. Auquel pays, comme il » n'eut aucun qui sceut rien du nouveau voyage des Portugais » aux Indes, en furent si estonnés qu'ils estoient en doute » de la bonté desdites especes, et soupçonnoient que fussent » faulces et sophistiquées. Et ceux pour autant qu'ils avoyent

» accoutumés d'en fournir ceux de ce pays, des drogues
» mesmes, qui leur venoient par terre de Venise avant. »

Le nom de ce premier ambassadeur, consul ou *facteur*, envoyé par le roi Manoel, de Portugal à Anvers, n'a pu être retrouvé, mais on sait qu'en 1507, cet emploi était confié au chevalier Alvarez Vaaz, auquel succéda en 1511, le chevalier Thomas Lopez.

Si le conseil de Martin Behaïm eut des conséquences heureuses pour Anvers, le protectionisme adopté par le Portugal, dans l'organisation de ce monopole commercial réservé à la couronne, eut des conséquences déplorables pour ce pays. Il provoqua les convoitises de l'Espagne, dont les finances étaient épuisées par la guerre des Pays-Bas, sur le Portugal. Le duc d'Albe, farouche proconsul de Philippe II, après avoir vainement tenté de dompter la liberté chez les Néerlandais, fut chargé de conquérir le riche héritage du petit-fils de Charles-Quint régnant en Portugal.

De nos jours des principes humanitaires plus généreux se sont introduits dans l'occupation des contrées sauvages. On a compris que la prétention de *supériorité de la civilisation sur la barbarie*, ne peut être invoquée qu'à la condition de s'exercer comme une véritable *tutelle*, s'efforçant d'élever un *peuple mineur* à un état supérieur, intellectuel, physique et moral.

Les méthodes appliquées jusqu'à ce jour se ressentent malheureusement encore souvent des traditions de la colonisation ancienne. On croit faire œuvre de sagesse et d'humanité, en imposant aux sauvages les règles de gouvernement acceptées par les civilisés, après une longue suite de temps et de transformations nombreuses, depuis l'époque où ils sont sortis eux-mêmes de la barbarie. Cette civilisation mal appropriée aux coutumes, aux traditions des sauvages, produit souvent des résultats plus funestes que la barbarie elle-même.

Il a été fréquemment constaté que les méthodes européennes d'enseignement introduites dans les colonies, loin de produire d'heureux effets, ont contribué à créer des ennemis à la civilisation. Des enfants sauvages par exemple, élevés dans des écoles civilisées, y développant leur intelligence de manière à donner les plus belles espérances, à peine livrés à eux-mêmes retournaient à la barbarie et oubliaient ce qu'ils avaient appris. « En 1868 », dit entre autres M. Paul Dumas, dans un remarquable travail sur *Les Français d'Afrique*, « pendant » la famine, Mgr. Lavigerie, archevêque d'Alger, inaugurant » son système de propagande, recueillit un grand nombre » d'enfants indigènes abandonnés, filles et garçons. Cette fonda- » tion charitable a donné lieu à la plus instructive, mais aussi » à la plus navrante des expériences. Il n'y a pas longtemps, » me rendant d'Alger à Constantine, j'eus occasion de causer » dans le train avec un ecclésiastique fort distingué, qui parut » ne plus nourrir aucun espoir au sujet de l'amélioration de » cette malheureuse race arabe. Il me raconta l'histoire » lamentable des orphelins de M. Lavigerie. — 4000 enfants » environ, me dit-il, lui ont passé par les mains ; une centaine » seulement sont restés chrétiens ; presque tous sont revenus » à l'islamisme. Les orphelins ont d'ailleurs, en Algérie, la plus » détestable réputation ; les divers colons bien intentionnés qui » se sont avisés d'en employer quelques-uns, ont dû se débar- » rasser d'eux au plus vite ; voleurs, fainéants, ivrognes, ils » synthétisent tous les vices, ceux de leur race qu'ils ont » indélébilement dans le sang, et les nôtres par dessus le » marché. On a eu l'idée de les marier les uns aux autres ; » on a ensuite installé ces ménages dans des villages spéciaux, » on les a pourvus de terres, on les a outillés, on les a mis » dans le meilleur état pour bien faire ; les résultats ont été » lamentables. En 1880 dans un de ces villages, ils ont » assassiné leur curé ! » — A Gondokoro sur le Haut-Nil, la mission catholique fondée par le curé tyrolien Knoblicker, avec la protection de l'archiduchesse Sophie, aboutit à des abus

tout aussi détestables ; après avoir déployé des trésors d'héroïsme, après avoir perdu plus de trente religieux par l'effet du climat, elle a dû se résigner à battre en retraite.

De ces exemples fâcheux, des esprits pessimistes ont conclu que vouloir développer l'instruction chez les sauvages est une utopie, affirmant, ainsi qu'on le faisait autrefois, qu'ils appartiennent à une *race inférieure*, condamnée à disparaître devant les *racés supérieures* civilisées. Une telle conclusion est évidemment inadmissible. « Au lendemain de la conquête » des Gaules, » dit M. Frank Riaux, « si quelque savant de » l'époque était venu soutenir les Gaulois dans la barbarie, » et si ce singulier philanthrope eut été écouté par les » Romains, je me demande ce que nous serions aujourd'hui. » Nous ne sommes devenus ce que nous sommes que parce » qu'un peuple de civilisation supérieure a communiqué à » nos ancêtres ses lumières, ses arts, ses lois. »

La civilisation ne procède pas par bonds, mais par progrès lents et successifs. Elle transforme une race par une action de sélection continue, aussi bien au physique qu'au moral. Il a fallu de nombreuses générations pour nous amener à notre organisation sociale actuelle. Vouloir l'appliquer spontanément à des sauvages, est une absurdité. La raison comme la philosophie nous indique que les insuccès étaient inévitables. Tout ce que nous pouvons espérer c'est, par des méthodes bien appropriées aux populations demeurées dans un *état inférieur*, de les amener après *plusieurs générations*, plus rapidement que nous, à l'état social où nous sommes arrivés, pour progresser ensuite avec nous, vers un état final qui appartient à la Providence, et dont la forme définitive échappe à notre jugement.

La *conquête des hommes*, ou la *civilisation*, ne peut être qu'une œuvre de notre *science sociale* perfectionnée, comme la *conquête de la terre ou sa découverte*, a été l'œuvre du progrès des *sciences mathématique et cosmographique*. Elle doit être tentée avec prudence, en se dégageant de toute idée préconçue, en s'efforçant de détruire les préjugés des peuples

néophytes. Vouloir implanter tout à coup, ainsi qu'on l'a fait constamment jusqu'ici, notre foi, la monogamie, nos institutions gouvernementales, nos méthodes d'instruction, chez des peuples qui n'ont de la divinité que la plus absurde conception sous forme de fétichisme, qui n'estiment la chasteté que signe de faiblesse et de folie et n'ont aucun sentiment de la famille, dont le gouvernement demeure réservé au plus fort, et pour qui l'écriture est un moyen mystérieux que les blancs cherchent à enseigner à leurs congénères pour les trahir, c'est faire œuvre d'imprudence, de légèreté, de folie. C'est par degrés que l'expérience impose de procéder. L'*état civilisé* chez tous les peuples, procède directement de la condition de *pasteur*, de *laboureur*, d'*ouvrier*, qui a fixé la population au sol, a fait naître l'idée patriotique, la famille. C'est par l'*éducation*, l'enseignement des métiers manuels qu'il faut débiter, et l'*instruction* proprement dite ne peut être qu'un objectif lointain, à aborder lorsque la race se sera perfectionnée au point d'en saisir les avantages. « Le meilleur missionnaire en Afrique » nous disait le pasteur Coillard, qui depuis plus de vingt-cinq ans pratique l'apostolat chez les Zoulous et sur les rives du Zambèze, « c'est ma femme. Les soins qu'elle prend de son » ménage excitent la curiosité des négresses ; elles apprennent » le bien-être qui en résulte pour nous ; elles cherchent à » l'imiter et comprennent l'idée de famille. Ce n'est qu'après » ce résultat obtenu que je puis songer à enseigner avec succès » des idées de morale. » Le résultat final même ne peut être préconçu ; le culte, les mœurs, les institutions de chaque peuple découlent de son tempérament et des nécessités de son climat.

L'honneur de notre temps sera peut-être d'avoir inauguré cette méthode de civilisation vraiment scientifique et libérale, dont l'essai se fait avec succès dans l'*État libre du Congo*. Elle demande à être poursuivie avec sagesse, avec prudence et persévérance, sans se rebuter devant les succès relatifs. Le prince Henri, cherchant à ouvrir la route des Indes, ne s'arrêta pas devant l'échec des voyages de Gill Eanez ; chaque

année il recommençait pour gagner quelques degrés plus au sud ; les progrès furent lents et bornés d'abord, puis ils s'accrochèrent et bientôt firent des pas de géants. Il en sera de même dans toute œuvre civilisatrice procédant par des voies rationnelles. La conception de cette nouvelle méthode coloniale assurera probablement au roi Léopold II une gloire égale à celle que la postérité a décernée à l'illustre Infant.

La création de l'école de Sagres, féconde en enseignements scientifiques et moraux, demeure comme l'un des faits les plus remarquables de la géographie. « L'année 1463 » dit Vivien de Saint-Martin, « fut la dernière du prince Henri. » Il mourut à sa résidence de Sagres à l'âge de 67 ans ; » et il en avait consacré 48 à provoquer, à encourager, à » diriger les explorations maritimes. Aussi mérita-t-il, sans » avoir navigué, le surnom d'*Henri le Navigateur*, que ses » contemporains lui décernèrent et que l'histoire lui a conservé. » Ce n'est pas seulement le Portugal qui aurait dû une statue » d'or à ce prince, véritable fondateur de la grandeur politique » et commerciale de sa patrie : la science aussi lui doit une » place éminente parmi les plus grands promoteurs de l'étude » du globe et des découvertes géographiques. »

SÉANCE GÉNÉRALE DU 6 JUIN 1890.

ORDRE DU JOUR : 1^o Procès-verbal. — 2^o Renouvellement du bureau pour la période 1890-92. — 3^o Nomination de présidents et de membres honoraires et de correspondants. — 4^o Correspondance. — 5^o Sociétés correspondantes. — 6^o Dépôt d'un mémoire intitulé : *Henri le Navigateur et l'école portugaise de Sagres*, par M. le lieutenant-général WAUWERMANS. — 7^o Conférence du R. P. F. DE HERT sur *les phénomènes volcaniques en Europe*.

La séance est ouverte à 8 1/2 heures dans la salle de la trésorerie à l'hôtel de ville.

Au bureau prennent place : MM. Jacq. Langlois, 1^r vice-président, H. Hertoghe, bibliothécaire et F. de Hert, membre adhérent.

1. Le procès-verbal de la séance du 5 avril dernier est lu et approuvé.

2. En ouvrant la séance, M. le vice-président fait part aux membres que conformément au règlement, des élections ont eu lieu le 6 mai pour le renouvellement d'une partie du bureau.

Le comité des membres effectifs a élu :

Président :

M. le lieutenant-général WAUWERMANS.

2^e Vice-président :

M. W. CHRISTOPHERSEN, consul général de Suède et de Norwège.

Secrétaire de l'administration :

M. J. DE BOM.

Trésorier :

Comte OSCAR LE GRELLE.

En félicitant les membres élus, M. le vice-président les invite à venir prendre place au bureau.

M. le général Wauwermans remercie l'assemblée de la nouvelle preuve de sympathie donnée par la société. Comme toujours, elle peut compter sur son entier dévouement (*Applaudissements*).

3. L'assemblée des membres effectifs a nommé dans la même séance du 6 mai :

Président honoraire :

M. le baron Osy de Zegwaart, gouverneur de la province d'Anvers.

Vice-président honoraire :

Sir E.-A. Grattan, ancien vice-président de la société.

Membres honoraires :

MM. Aug. de Castilho.

Hermenegilde Capello.

Membres correspondants :

MM. le baron Lahure.

Gérard Harry.

La proclamation de ces noms est couverte d'applaudissements.

4. M. le président passe au dépouillement de la correspondance.

— M. A. Baguet s'excuse de ne pouvoir assister à la séance.

— M. le gouverneur de la province remercie la société de sa nomination comme président honoraire.

— Mêmes remerciements de MM. Gérard Harry, Reyntiens et Liebrechts pour leur nomination comme membres correspondants.

5. Sociétés correspondantes.

— M. le directeur général du bureau de la statistique à La Plata adresse l'*Annuaire statistique de la province de Buenos-Ayres* et demande l'échange des publications (*Accordé*).

— Même demande de la part de l'*American philosophical Society* (*Id.*)

— La direction de l'observatoire de Melbourne, la société historique de l'Oneida et l'intendance du *K. K. Naturhistorisches Hofmuseum* à Vienne accusent la réception de différents fascicules du *Bulletin*.

6. M. le président fait le dépôt d'un mémoire intitulé : *Henri le Navigateur et l'Académie portugaise de Sagres*.

L'insertion au *Bulletin* en est ordonnée.

7. Le R. P. de Hert donne une conférence sur *les phénomènes volcaniques en Europe* et passe en revue les éruptions qui se sont manifestées dans les différents pays de notre continent et les catastrophes dont elles ont été la conséquence.

Cette communication, qu'accompagnent des vues à la lumière oxyhydrique, est accueillie par les applaudissements de l'assemblée et M. le président, après avoir remercié l'orateur, lève la séance à 10 1/2 heures.



SÉANCE GÉNÉRALE DU 17 OCTOBRE 1890.

SOMMAIRE. — 1° Hommage à la mémoire de M. Grattan. — 2° Procès-verbal. — 3° Adresse à S. M. Léopold II, à l'occasion du 25^e anniversaire de son avènement au trône. — 4° Médaille d'or décernée à la société à l'exposition du Livre. — 5° Correspondance. — 6° Sociétés correspondantes. — 7° Congrès international des sciences géographiques à Berne. 8° Dépôt de deux notices intitulées : *Les Indiens Parecis. Traditions et mythologie des Indiens du Brésil* et *Court aperçu de la province de Minas Geraes (Brésil). Études préliminaires pour le tracé d'un chemin de fer de Pitanguy à Patos*, par M. A. BAGUET, conseiller. — 9° Ouverture de la session d'hiver. Discours de M. le général WAUWERMANS, président. — 10° Conférence de M. le lieutenant chev. LE CLÉMENT DE ST.-MARCO sur ses *voyages au Congo*.

La séance est ouverte à 8 1/2 heures dans la salle de la trésorerie à l'hôtel de ville.

Au bureau prennent place M. le général Wauwermans, président, Jacq. Langlois et W. Christophersen, vice-présidents, P. Génard, secrétaire-général, le comte O. Le Grelle, trésorier, et le lieutenant chev. Le Clément de St.-Marcq, explorateur du Congo.

1. En ouvrant la séance, M. le président s'exprime comme suit :

“ MESDAMES, MESSIEURS,

“ La société royale de géographie d'Anvers a fait une perte douloureuse en la personne de Monsieur Edmund Arnout Grattan, son ancien vice-président. M. Grattan était fils d'un littérateur anglais distingué, qui séjourna pendant plusieurs années en Belgique et qui, disciple de Walter Scott, y publia des romans remarquables dont le sujet était emprunté à l'histoire de notre pays. Ce fut par suite de ces circonstances que son fils Edmund passa sa jeunesse et reçut sa première éducation dans notre pays, qu'il affectionnait comme une seconde patrie.

” Après plusieurs années passées en Amérique, où il avait suivi ses parents, Edmund Grattan revint en Belgique chargé des fonctions de consul d'Angleterre à Anvers. Tous nous l'avons connu, tous nous savons l'aménité charmante qu'il savait déployer dans l'exercice de ses fonctions. D'anciennes relations de famille me rapprochèrent du consul et par les relations d'amitié qui s'étaient établies entre nous, j'ai été plus d'une fois initié à ses travaux ; je puis dire que jamais plus de loyauté n'a été mise au service des deux pays que Grattan considérait comme un devoir de bon citoyen et d'homme de cœur, de rapprocher de la manière la plus intime. Au moment de sa retraite, après plus de vingt-cinq années de consulat, le commerce d'Anvers a su lui donner un témoignage éclatant de sa gratitude.

” Grattan n'était pas seulement un serviteur dévoué de son pays, c'était encore un homme de cœur, sachant dissimuler sa générosité sous les dehors d'une extrême modestie qui plaisait à sa timidité naturelle. Je ne divulguerai pas les actes de bienfaisance sans nombre, auxquels il a apporté mieux que son argent, son sincère dévouement personnel. Je me bornerai à rappeler qu'il fut le promoteur principal de l'œuvre du

Seemans-house qu'il est si désirable de voir se développer dans l'intérêt de la moralité des marins.

» Il s'associait avec empressement à toute œuvre de progrès intellectuel et ce fut ainsi qu'il s'unit dès les premières heures aux fondateurs de notre société de géographie, dont il appréciait la haute utilité et qu'il contribua à relier par des attaches intimes à la société royale de Londres, dont il était membre. Grattan, pendant plus de dix ans, fut vice-président de notre société, fonction qu'il ne quitta qu'à l'époque où l'âge le contraignit à prendre sa retraite des fonctions consulaires.

» Sa Majesté la Reine de Grande-Bretagne récompensa ses services distingués par des lettres de noblesse et Sa Majesté le Roi des Belges lui avait conféré la croix de commandeur de l'ordre de Léopold.

» Obligé de quitter Anvers pour soigner sa santé altérée par le chagrin profond qu'il avait éprouvé de la perte d'une enfant chérie, sir Edmund Grattan ne jouit pas longtemps du repos. Après un séjour en Allemagne où il était allé consulter les médecins les plus distingués, il revint mourir à Ostende le 23 août 1890, âgé de 72 ans. Modeste ainsi qu'il l'avait toujours été, il s'éteignit dans le silence et son corps fut inhumé en Angleterre à Kensal Green.

» Cette circonstance est cause que nous n'avons pu rendre à sa dépouille mortelle les honneurs qui lui étaient dus.

» La société de géographie perd en sir Edmund A. Grattan un de ses membres les plus distingués, dont les travaux seront toujours lus avec intérêt dans ses *Bulletins* et moi, Messieurs, j'ai perdu un ami et un collaborateur qui me fut bien cher. »

2. Le procès-verbal de la séance du 6 juin est lu et approuvé.

3. La société a adressé à S. M. Léopold II, à l'occasion du 25^e anniversaire de son avènement au trône, l'adresse suivante :

“ Anvers, le 31 juillet 1890.

“ *A Sa Majesté Léopold II, Roi des Belges,*

“ SIRE,

“ La société royale de géographie d'Anvers prie Votre Majesté ainsi que Sa Majesté la Reine de recevoir l'expression de son profond respect et ses félicitations à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de Leur avènement à la couronne.

“ Afin de célébrer cet événement heureux pour le pays, notre société, Sire, fière de la Protection de Votre Majesté, a ouvert un concours national pour la rédaction d'une histoire des progrès géographiques remarquables accomplis dans notre pays, sous l'heureux règne de son Auguste Protecteur. Avant la fin de l'année, elle a l'espoir de pouvoir offrir à Votre Majesté le résultat de ce concours.

“ Nous sommes,

“ SIRE,

“ De Votre Majesté,

“ Les très humbles et obéissants serviteurs,

“ Le Secrétaire général,

Le Président,

“ P. GÉNARD.

H. WAUWERMANS. ”

4. M. le président informe l'assemblée qu'à la suite de l'exposition du Livre, organisée au palais de l'industrie au mois d'août dernier, le jury a décerné à la société de géographie une médaille d'or pour la collection de ses publications.

5. M. le président procède au dépouillement de la correspondance.

— La société a reçu les livraisons 1 et 2 du tome 29 du *Bulletin* de la société de géographie de Madrid. C'est avec une vive satisfaction que M. le président constate que, dans un remarquable article, M. Torres Campos y rend compte des efforts faits par notre société pour la création de bureaux de renseignements pour l'émigration. L'auteur y rend hommage à l'initiative d'un de nos dévoués confrères, M. A. Geelhand-de Labistrate.

— MM. Hermenegilde Capello et Aug. de Castilho remercient de leur nomination comme membres honoraires.

6. *Sociétés correspondantes.*

— La section anversoise de la *Deutsche Kolonial Gesellschaft* adresse un exemplaire de la *Deutsche Kolonialzeitung* de 1890. L'échange des publications est autorisé.

— La société des études indo-chinoises à Saïgon adresse un extrait des procès-verbaux de ses séances relatant la réponse faite aux vœux émis par la société académique indo-chinoise de France relatifs aux Hindous, sujets français.

— La direction de l'observatoire de Melbourne, la société scientifique « Antonio Alzate » à Mexico et la société de géographie de Manchester accusent la réception de différents fascicules du *Bulletin*.

7. M. le président informe l'assemblée que la société de géographie de Paris, après avoir pris connaissance de propositions qui lui sont parvenues à la suite de sa lettre-circulaire du 18 mars 1890, a désigné la ville de Berne comme siège

du prochain congrès international des sciences géographiques. La société de géographie de Berne a été informée de cette décision et c'est à elle désormais qu'il appartient de prendre les mesures nécessaires pour la réunion du congrès.

La société de géographie de Berne, qui a accepté la mission d'organiser ce congrès, vient d'adresser sa circulaire aux sociétés adhérentes.

Le congrès aura lieu du lundi 10 au samedi 15 août 1891, à l'occasion des fêtes commémoratives du septième centenaire de la fondation de la ville de Berne.

Les orateurs pourront s'exprimer dans leur langue ; il sera pourvu à ce que tous les discours prononcés en allemand, en anglais et en italien soient résumés séance tenante en français.

Les communications se feront dans la règle en séance générale. Un sujet ne sera renvoyé à une discussion de groupe, qu'à la demande de celui qui l'expose ou d'un nombre suffisant de membres du congrès.

Le comité d'organisation se compose de MM. Gobat, président de la société de géographie de Berne, Onken, professeur, Haller, imprimeur, Graf, professeur, Mann, rédacteur, tous à Berne, Maret, président de la société de géographie de Neuchâtel, Knapp, professeur, Neuchâtel, Bouthilier de Beaumont, président honoraire et A. de Claparède, secrétaire général de la société de géographie de Genève, Dr Staehelin, président de la société de géographie d'Aarau et Buhner, négociant à Aarau.

8. M. Baguet dépose deux notices intitulées : *Les Indiens Parecis. Traditions et mythologie des Indiens du Brésil* et *Court aperçu de la province de Minas Geraes (Brésil). Études préliminaires pour le tracé d'un chemin de fer de Pitanguy à Patos.*

La publication au *Bulletin* en est ordonnée.

9. M. le président, en ouvrant la session d'hiver 1890-91, invite les membres à suivre avec assiduité les travaux de la société et à y concourir par des conférences. « Plus que jamais, » dit-il, la géographie est devenue la science de l'homme du » monde, du commerçant. Avec l'extrême facilité des commu- » nications de notre temps, les événements contemporains » embrassent à la fois l'universalité de la terre : telle crise » politique qui éclate dans l'Extrême Orient se répercute immé- » diatement chez nous, telle crise financière qui se développe » au pôle sud, le même jour se fait sentir à la Bourse d'Anvers. » Avec le concours du télégraphe, nous sommes mieux au » courant des événements journaliers de Pékin, de Bombay, » de New-York, que nos pères ne l'étaient de ceux de La » Haye et d'Amsterdam.

» L'œuvre géographique n'est pas seulement une tradition » pour Anvers, tradition qu'elle a trop laissé s'éteindre, c'est » devenu de nos jours un devoir sérieux, si nous voulons » profiter de la conquête glorieuse que notre pays doit à la » haute sagesse de son Roi. Il reste à la rendre féconde. Déjà » les travaux de chemin de fer, commencés dans le Bas-Congo, » nous promettent dans un laps de temps restreint, un afflux » considérable de marchandises d'Afrique, dont il faudra préparer » la vente, développer la préparation industrielle. Vraisemblablement le Congo ne sera jamais une colonie d'émigration, et » c'est pourquoi nous devons nous attacher davantage à l'import- » tant problème de la civilisation de sa population indigène. Dans » cette œuvre, il faut se défendre contre les pessimistes qui » déclarent, ex-cathedra, les nègres incivilisables, et les » optimistes qui, imprudemment, veulent d'un premier bond » importer notre foi, notre instruction, notre langage chez » eux. Nul d'entre nous n'essaierait d'atteler à sa voiture » un jeune cheval récemment enlevé à la prairie, sans un » travail d'assouplissement préalable, et c'est cependant ce que » chaque jour nous voyons tenter avec les sauvages humains,

» qui sont d'autant plus difficiles à préparer à la civilisation,
» que ce sont des êtres pensants.

» J'ai voulu, dans un travail récent, montrer à la société
» de géographie par quelle succession lente, continue, per-
» sistante d'efforts, fut accomplie, dans le passé, la conquête
» des côtes de l'Afrique. Nous avons, à notre tour, à faire
» œuvre plus grande encore, car il ne s'agit plus de progrès
» matériels, mais bien d'une conquête morale, qui déjà nous
» est disputée, je ne dirai pas par des rivaux jaloux, mais
» par de fausses traditions, de déplorables coutumes nées
» dans le passé : l'esclavage et l'ivrognerie. Persuadons-nous
» bien que ce ne peut être qu'au prix d'efforts longtemps
» prolongés, sans cesse éclairés par l'expérience, que nous
» pourrons arriver au succès.

» Nous ne sommes plus au temps où l'on bâtissait des cathé-
» drales pour les générations à venir ; notre siècle veut jouir
» immédiatement du résultat de ses efforts. Il semble vraiment
» pour la génération actuelle que la fin du monde soit proche,
» qu'il n'y ait plus rien à faire pour les générations futures !!...
» Pourquoi, dit-on, faire tous ces efforts pour civiliser des
» nègres ? N'avons-nous pas mieux à faire dans notre pays,
» pour améliorer les conditions de nos ouvriers ? Dangereux
» sophisme, sous lequel se cache secrètement cet amour immo-
» déré de politique intestine qui nous divise, qui nous déchire,
» qui nous atrophie, auquel nous cherchons sans cesse des aliments
» nouveaux, comme le chauffeur attise le foyer de sa machine
» au risque de la faire sauter et avec la certitude de l'user.
» Dans le passé, les mêmes reproches ont été adressés à celui
» qui, dans son génie, tenta la découverte de la route des
» Indes. Il conquit et assura la gloire et la richesse à son pays,
» jusqu'au jour où, oubliant cette vaillante impulsion, le
» Portugal retomba dans l'opposition mesquine des jouisseurs
» du succès. Ayons le courage de dire hautement à nos ouvriers :
» l'avenir c'est le travail !... nous cherchons pour vous un
» aliment nouveau, des matières à mettre dans vos machines,

» nous cherchons à ouvrir des débouchés aux produits de
» votre industrie, nous vous ouvrons la voie de la fortune qui
» se gagne par le courage, l'énergie,... et non de celle qu'on
» obtient en mendiant, ou jalousant le produit du travail des
» autres.

» Pour moi, Messieurs, les véritables missionnaires de la
» société moderne sont ces vaillants jeunes soldats, animés
» de l'amour de la patrie, offrant leur vie avec désintéressement
» à l'œuvre généreuse et humanitaire fondée par notre Roi, et
» je suis heureux de donner la parole à l'un d'eux, pour ouvrir
» notre session.... »

10. M. le lieutenant chev. Le Clément de St.-Marcq fait une conférence sur ses voyages au Congo. Il entre dans des détails fort peu connus sur les mœurs des nègres et l'introduction progressive de la civilisation au milieu des populations de cet immense territoire. M. le président remercie l'orateur de son instructive communication et lève la séance à 10 heures.

LES

INDIENS PARECIS.

Traditions et mythologie des Indiens du Brésil.

PAR M. A. BAGUET, CONSEILLER DE LA SOCIÉTÉ.

Il est incontestable qu'il existe encore dans le vaste territoire du Brésil, surtout au Matto Grosso et dans l'Amazonie, un grand nombre de tribus sauvages inconnues jusqu'à nos jours.

D'après le rapport de quelques voyageurs, certaines tribus ignorent complètement l'usage du fer. Leurs haches, leurs marteaux et autres outils sont en pierre brute ou polie, enchassés dans des manches en bois. Leurs armes consistent en lances ou sagaies, sarbacanes, massues en bois de fer (macanas); arcs et flèches dont les pointes sont en bois très dur ou garnies d'arêtes de poisson.

Parmi les tribus récemment décrites par l'éminent voyageur le Dr Carlos von den Steinen, mentionnons celle des Parecis, dont les *aldeas* ou villages sont situés dans le district de Diamantino (Matto Grosso).

D'après ce voyageur, on connaît peu de détails de leur histoire, à l'exception de quelques lignes que Bassi, voyageur inexpérimenté, leur consacre dans un de ses ouvrages.

Ces quelques détails ont suffi au savant anthropologiste pour

affirmer que les Parecis offrent un grand intérêt pour éclaircir certains points obscurs de l'histoire primitive des indigènes.

Avant de jeter un coup d'œil sur la notice du D^r von den Steinen, nous citerons quelques passages des écrivains qui ont fait mention des Parecis.

Le P. Manoel Ayres de Casal, dans son ouvrage : *Corografica Brazilica*, édité à Rio de Janeiro en 1817, dit : « Les Parycis » appartiennent à une nation indigène de Cuyabá (province de » Matto Grosso). Ils sont remarquables par leur taille et leur » affabilité et se sont montrés amis des conquérants » (1).

Cette tribu doit avoir été jadis fort puissante, car elle a donné son nom à un immense plateau au Matto Grosso connu sous le nom de Campos des Parixis, ainsi qu'à une cordillère.

Il est plus que probable que le premier type de cette nation a émigré, dans des temps préhistoriques, des hauteurs du Tapajoz au nord et à l'est et que le second type doit avoir émigré dans une direction opposée, du nord au sud. Les traditions qu'a recueillies le savant voyageur rendent cette hypothèse très probable.

En 1733, les frères Barros, partis de Sorocaba (St.-Paul), pénétrèrent dans le Matto Grosso jusqu'à un immense plateau d'environ 200 lieues d'étendue séparant le Matto Grosso du Goyaz. C'est là que ces hardis aventuriers rencontrèrent la puissante et nombreuse tribu des Parecis, dont le nombre a considérablement diminué. Tel est le sort de tous les Indiens qui viennent en contact avec la race blanche. C'est une de ces lois mystérieuses qu'on n'est pas encore parvenu à expliquer.

Vers le milieu du XVIII^e siècle, les Paulistas ou Mamelucos, dont nous avons déjà décrit les brigandages dans une autre notice, pénétrèrent jusqu'aux campos des Parecis, qui les accueillirent avec beaucoup d'affabilité et les guidèrent dans leur passage à travers la Cordillère. Ce fut là qu'ils décou-

(1) Ceci est vrai jusqu'à un certain point, mais la suite démontrera que, si les conquérants se sont montrés ingrats et cruels envers les Parecis, ceux-ci ont usé à leur égard de terribles représailles.

vrèrent des gisements d'or qui se trouvaient presque à fleur de terre et en telle quantité qu'ils recueillirent plusieurs arrobes de ce précieux métal ⁽¹⁾.

Ces aventuriers étaient accompagnés d'esclaves, dont un grand nombre prit la fuite. Furieux de voir échapper tant de bras dont ils avaient besoin pour porter leur butin, ils tournèrent leur rage contre leurs bienfaiteurs. Les Parecis, effrayés par le bruit des armes à feu, qui déjà avaient fait beaucoup de victimes, jetèrent leurs arcs et leurs flèches et se prosternèrent à terre en signe de soumission.

Les hommes valides furent réduits en esclavage et on abandonna les femmes, les enfants, les vieillards et les blessés à leur triste sort.

Cette page sanglante de l'histoire des Parecis est commune à celle de nombreuses tribus indiennes, exterminées à diverses époques et dont on ne conserve plus le souvenir que par tradition.

Vers la fin du siècle passé, commença une guerre de représailles de la part des sauvages.

Les Parecis n'avaient pas oublié les cruautés que les premiers conquérants avaient commises à leur égard. Cette tribu, la plus forte de cette contrée, s'étant alliée aux Cabixis, avec lesquels ils étaient continuellement en guerre, décida que l'heure de la vengeance avait sonné.

Elle fut terrible.

A cette époque les mines d'or étant presque épuisées, les mineurs avaient abandonné les gisements et la population diminua considérablement. D'ailleurs elle était disséminée à de grandes distances, et les villes naissantes n'étaient pas même à l'abri d'un coup de main.

(1) L'arrobe portugaise équivaut à 14 3/4 kilogrammes.

Les premières mines d'or au Matto Grosso furent découvertes en 1718 par un Paulista du nom d'Antonio Pires de Campos. D'après un auteur ancien, on recueillit dans l'espace d'un mois 400 arrobes ou 5900 kilogs d'or. Évidemment il y a de l'exagération.

Les sauvages, ayant été informés de cet état de choses par leurs espions, attaquèrent par surprise les plantations, mirent le feu aux habitations et massacrèrent les habitants.

On n'osait plus s'aventurer dans la campagne, car leur audace devint si grande qu'il ne se passa pas une année sans qu'on eut à enregistrer des incendies, des vols et des meurtres, même aux portes des villes de Cuyabá et de Matto Grosso ⁽¹⁾.

De nos jours les Cabixis et les Parecis dominent encore dans une grande partie de la Serra de Ricardo Franco et, dans leurs excursions lointaines, détruisent les ponts des rivières et mettent le feu aux habitations.

Actuellement les relations avec le Matto Grosso sont assez fréquentes par la rivière Paraguay. Grâce aux voies de communication, le pays commence à se peupler et les déprédations des Indiens ont cessé en grande partie. Le gouvernement brésilien met tous les moyens en usage pour civiliser et catéchiser les Indiens.

Par suite du contact avec les blancs, les Indiens Parecis ont actuellement quelque teinte de civilisation et viennent jusqu'à Cuyabá vendre des objets artistement faits en bois, en paille et en noix de coco. Ils vivent de chasse et de pêche.

Le Dr von den Steinen, accompagné de trois de ses compatriotes, tous intrépides explorateurs, a visité onze tribus dont les noms étaient restés inconnus jusqu'ici.

L'objectif des voyageurs était de découvrir le degré de parenté existant entre les diverses tribus qui se trouvent disséminées au Brésil, à la Bolivie et aux Guyanes. Parmi celles qu'ils ont visitées, il y en avait qui appartenaient encore à l'âge préhistorique ou l'âge de pierre.

Désireux d'étudier la tribu des Parecis, une des plus anciennes

(1) Ancienne capitale, autrefois Villa Bella, située sur le Guaporé, mais dans un endroit insalubre. Cuyabá, actuellement la capitale, portait jadis le nom kilométrique de *Villa real do senhor Bom-Jesus de Cuyabá*. Elle est située à quelque distance du rio Cuyabá et fut fondée en 1724 par l'*ouvidor* (grand juge) Antonio Alvares Lanhas Peixoto.

du centre du Brésil, le docteur demanda au président de la province de faire conduire à Cuyabá quelques individus des deux sexes, ayant avec eux leurs ustensiles de ménage et de pêche, hamacs, costumes de fête, masques, armes, etc.

Parmi les douze individus que le président lui avait envoyés, le docteur n'a reconnu que quatre Parecis pur sang. Les autres étaient de race Varmarès ou Maimberès et Cachinité, mais croisés avec des Parecis.

Tous ces individus furent photographiés et mesurés. L'explorateur a pu composer un vocabulaire de leur idiome ; en étudiant leurs coutumes, croyances et traditions historiques, il a pu constater que les Parecis sont indolents et, à l'encontre de leurs ancêtres, très pacifiques, ayant à peine quelques notions de civilisation. Lorsqu'ils viennent en contact avec les blancs, ils usent d'un vêtement quelconque sous lequel tous, tant hommes que femmes, mettent leur costume primitif, qu'on peut facilement enfermer dans un étui à cigares.

L'âge de pierre n'existe plus chez eux ; ils connaissent la fabrication du fer et ne font presque plus usage d'arcs et de flèches, sinon pour la chasse. Ils confectionnent avec beaucoup d'habileté des hamacs en coton et des tissus fins. Comme tous les sauvages, les Parecis aiment à l'excès les boissons alcooliques, passion que les blancs exploitent à leur profit.

Ils célèbrent annuellement deux fêtes : au commencement de l'été et à la saison pluvieuse. A cette occasion, ils s'enivrent au moyen du caxiri, boisson préparée par la macération du maïs et du manioc.

Les anthropologistes déplorent amèrement de ne pouvoir établir l'histoire du développement de la race humaine. Presque tous les gouvernements, qui ont pris à cœur la pacification des aborigènes, ont détruit systématiquement leur caractère original, de sorte que les savants, chargés de faire des études au sujet des idiomes, des croyances et des coutumes, sont souvent arrêtés dans leurs investigations.

Voici quelques détails assez originaux sur l'histoire primitive et les croyances des Parecis.

Chose digne de remarque, c'est que le chef ou cacique d'une tribu a pu conserver par tradition l'histoire de dix générations.

Leur premier cacique descend en ligne droite d'Uazale, le premier père des Parecis. Tout son corps était couvert de poils noirs ; entre les doigts des pieds et des mains il avait des membranes telles qu'en ont les chauves-souris et le bas du dos était garni d'une queue. Les ancêtres d'Uazale et son grand-père Maicé furent tirés de la pierre. La première créature vivante fut Maicé : de son temps, il n'y avait ni lune ni soleil. Il s'enfonça un pieu en bois dans le ventre et de cette blessure sortirent les rivières dans lesquelles il lança de la terre afin de former les bas-fonds. Alors parurent les premiers hommes, mais en pierre. Il créa des perroquets, des aras et des serpents, mais cette création ne lui plaisant pas, il comprima le ventre de sa fille, qui mit au jour Uazale, grand-père des Parecis et ses frères, ancêtres des Cabixis, des Cachinitis et des Portugais. Le reste des Indiens descendait d'un jaguar ou tigre, dont la nourriture consistait en chair humaine et qui fut tué par Uazale.

Le soleil et la lune ont chacun leur chef. Le soleil est un assemblage de plumes d'ara rouges que le chef tire chaque matin d'unealebasse et qu'il y remet le soir.

La nuit se fait par un grand mutum ⁽¹⁾ qui étend ses ailes noires.

D'après leurs croyances, la lune se transforme d'abord en araignée et, dans ses diverses phases, représente graduellement quatre parties du tatu ⁽²⁾, dont la dernière est sa carapace.

(1) Motum ou Hocco. Oiseau de la grandeur d'un dindon et ne vivant que de fruits.

(2) Le tatu, dont il y a un spécimen au jardin zoologique d'Anvers, est classé erronément par Cuvier dans la classe des édentés.

Il y a plusieurs espèces de tatus. Ils sont carnivores et vivent de vers et d'insectes. N'ayant aucune arme pour se défendre, ils se réfugient dans leurs terriers. De loin ils ressemblent à de petites tortues.

C'est à Uazale que les hommes sont redevables de leur bien-être. Étant encore enfant, il découvrit le manioc (plante farineuse) qui était perdue dans un bois. Avant cette époque, on se nourrissait de terre, de bois pourri et des fruits du Iatobá ou Iaboti ⁽¹⁾ et du Burity ⁽²⁾.

Il planta ses cheveux qui produisirent le cotonnier. Ses deux fils et sa fille ayant péri dans un incendie, leurs restes donnèrent naissance au maïs, aux haricots, aux fèves et à d'autres légumes. Le tabac poussa sur la tombe d'un enfant enterré par Uazale.

Inutile de dire que toutes ces croyances ne sont que des produits de l'imagination ; d'ailleurs elles existent, sous des formes variées, chez tous les peuples primitifs.

On ne peut reprocher aux sauvages d'avoir des traditions aussi absurdes, quand nous voyons les anciens Grecs, les Romains et les Phéniciens, qui passaient à leur époque pour les peuples les plus civilisés, ajouter foi à des insanités comme on en trouve dans leur mythologie. Toutes leurs croyances ne reposaient que sur le polythéisme et sur des mythes, personification et glorification des passions humaines.

Les Parecis croient qu'il existe un grand nombre d'êtres surnaturels de forme fantastique séjournant sur les rivières et dans les bois et tâchant de corrompre les hommes, d'une manière insidieuse, afin de les tuer.

De même que les chrétiens, ils croient à une vie future éternelle, mais ils n'ont aucune idée d'un être suprême.

Leurs cases servent de sépulture ; ils y enterrent les morts enveloppés dans des filets et placent sur la tombe de la farine, de la viande, des filets, des armes et des parures devant leur servir pendant le voyage vers un autre monde. La durée de ce voyage est de six jours. Pendant ce temps, la famille du défunt ne quitte pas la case, passe son temps à pleurer et observe un jeûne complet. Le septième jour, la tristesse a

(1) Arbre produisant des fruits semblables à ceux du cerisier.

(2) Espèce de palmier.

disparu et l'on donne un banquet pendant lequel le caxiri (liqueur forte) n'est pas épargné.

Ils croient que le ciel est un endroit fort agréable, que la chasse et la pêche y sont abondantes et qu'il n'y manque pas de jolies femmes à marier afin de propager leur race.

C'est là qu'ils espèrent rencontrer Uazale ainsi que ses nombreux frères et cousins.

Un point important pour l'histoire, c'est l'endroit où vécut jadis Uazale, dont les ancêtres remontèrent la rivière des Amazones.

D'après la tradition, Uazale naquit près d'une grande eau (rivière), large au point de ne pouvoir apercevoir la rive opposée ni même les arbres (1).

Cette tradition est d'une haute importance :

Elle confirme que les Parecis séjournèrent primitivement sur les rives du fleuve des Amazones, le point le plus central de l'Amérique du Sud. En outre, elle vient à l'appui de la linguistique ou science comparative des langues, d'après laquelle un grand nombre de ces tribus se divise en deux types principaux : les *Bacahiris* (2) et les proches parents des *Parecis*. La majeure partie des nations appartenant au type Bacahiri est originaire du Matto Grosso, habite les Guyanes et le Venezuela où elles sont connues sous le nom de Caraïbas (3).

Le second type des Parecis se trouve disséminé sur l'immense territoire qui s'étend depuis le Rio Xingu jusqu'aux

(1) C'est le fleuve des Amazones dont la largeur atteint jusqu'à 200 kilomètres.

(2) Les Bacahiris, d'après Casal, habitaient jadis au nord du Matto Grosso. Ils ne se nourrissaient que de la chair des quadrupèdes et des oiseaux. A cause de leur teint assez clair, il suppose que c'était une tribu des Parecis.

(3) Quelques écrivains anciens et modernes des deux continents nous ont laissé beaucoup de détails sur les Caraïbes. D'après Azara, les Caraïbes, quoiqu'originaires des Antilles, appartenaient à la nation Guram, mais il ne donne aucune preuve à l'appui.

Lors de la conquête de l'Amérique, les Caraïbes étaient maîtres des petites Antilles et d'une partie de la côte.

grandes Cordillères et à partir du haut Paraguay jusqu'aux bouches du Rio Orenoco. C'est sur les rives des tributaires du fleuve des Amazones, au delà de Manaos, qu'habite la majeure partie de ces Indiens.

Il appert des traditions des Parecis que l'émigration du second type a eu lieu très probablement, comme nous l'avons déjà dit, du nord au sud et que le premier type a pris la direction inverse.

Avant de clore cette notice, nous donnerons quelques détails assez curieux sur les traditions des sauvages et sur leur mythologie. Les *Tupinambas* n'ont aucune idée d'un être suprême. Cependant ils croient à l'immortalité de l'âme et affirment que ceux qui se sont bien battus et ont mangé un grand nombre de leurs ennemis, habiteront après leur mort de beaux jardins ; par contre, ceux qui se sont montrés des lâches et n'ont rien fait pour défendre leur patrie, seront continuellement tourmentés par le diable (*Anang* ou *Anhanga*).

Toutes ces croyances ne les empêchent pas de pratiquer le fétichisme.

Ce sont leurs devins et leurs sorciers qui faussent leurs idées par des pratiques superstitieuses pareilles à celles jadis en usage chez les Chaldéens et les Romains. Singulier rapprochement.

Les Espagnols, afin de pouvoir se maintenir dans l'île, furent obligés de leur livrer de sanglants combats. Ils avaient à lutter contre une nation belliqueuse mais cruelle comme beaucoup de sauvages, surtout lorsqu'on les traque comme des bêtes fauves.

Les Français les expulsèrent de la Martinique ; s'étant réfugiés à St.-Domingue, les Caraïbes furent presque tous exterminés par les Anglais.

De nos jours il existe encore des traces et des vestiges du Caraïbe au Guatemala et à Venezuela.

Quelques ethnographes prétendent que les Caraïbes ne sont pas de pure race indienne et qu'ils n'appartiennent pas même à la race américaine, mais qu'ils doivent avoir immigré du Nord dans des temps reculés. Jusqu'ici les ethnographes n'ont fourni aucune preuve réelle, irréfutable à l'appui de leur thèse ; un de leurs arguments est que leur teint est plus clair que celui des autres Indiens.

D'après Nobrega, il y a dans une des nombreuses tribus des *Tupinambas*, dont il connaissait l'idiome, une tradition concernant la création, le déluge et la dispersion des peuples (1).

Il existe dans quelques tribus une tradition curieuse mais assez vague concernant le déluge.

Un ancien chroniqueur relate que la famille *Tamandouaré de Tupa*, avertie par le grand être d'une inondation générale, se sauva sur la cime des palmiers. Après le déluge elle descendit et repeupla la terre, étant la seule famille qui n'eût pas péri (2).

Suivant une tradition des *Tupis*, un étranger de race blanche, nommé *Sumé* et portant une barbe épaisse, était venu au Brésil, à travers les mers, des pays où le soleil se lève. Il commandait aux éléments et aux tempêtes ; les forêts les plus épaisses s'ouvraient pour lui livrer passage. Il traversait les lacs et les rivières en marchant sur les eaux et enseigna aux Indiens la culture du manioc.

Cette tradition a été enjolivée et exagérée par les premiers habitants du Brésil et ressemble pour plusieurs détails à la légende de *Payé Tomé ou Tzomé*.

Quelques peuplades des rives du fleuve des Amazones fabriquent elles-mêmes leurs idoles. Aux unes ils attribuent la souveraineté sur les eaux, aux autres la protection de leurs cultures, leur succès dans les batailles, etc. Ils ne les adorent que lorsqu'ils en ont besoin et prétendent qu'elles sont descendues du ciel pour les protéger. Néanmoins ils avouent qu'il y a un Dieu plus puissant que ces idoles.

Les *Guyacurús* croient à un être supérieur sans lui rendre aucun culte. Leur mythologie consiste à s'adresser à une divinité inférieure nommée *Nanigogico* qui, d'après eux, a des communications mystérieuses avec leurs sorciers ou devins.

Les *Xomanas* du Rio Negro brûlent leurs morts et en

(1) *Les Tupis, Mœurs, usages et coutumes des Tupinambas*. (Bulletin de la société de géographie d'Anvers, t. IX, p. 23).

(2) On peut lire une semblable tradition dans l'histoire du Chili, de l'Inde, de l'île de Cuba et dans Azará.

mèlent les cendres à leur boisson. Par ce moyen ils croient s'incorporer les esprits des défunts.

C'est la doctrine de la métempsycose originaire de l'Inde et qui fut depuis introduite en Égypte.

Les Indiens *Passes* du Rio Négro se rapprochent le plus par leurs croyances du christianisme.

Ils croient que les âmes de ceux qui ont bien vécu seront récompensées et que les méchants deviendront la proie des esprits malfaisants; à l'encontre des esprits forts (ou faibles ce qui est plus juste) qui par forfanterie nient l'existence d'un être suprême.

Chez tous les Indiens du Brésil et du Paraguay la lune est, de tous les corps célestes, celui qui est le plus en vénération. Elle produit le tonnerre, les éclairs, les tempêtes, la guerre ou la paix, les bonnes ou les mauvaises récoltes, comme de nos jours les paysans attribuent les mauvaises récoltes à la lune rousse.

Les *Tapuyas* prétendent que les âmes des morts passent dans le royaume du démon situé vers l'Occident, qu'elles se rassemblent sur les bords d'un fleuve et sont transportées sur l'autre rive. S'il a été constaté que la mort a été ou violente ou naturelle, elles passent dans une espèce d'Élisée où elles trouvent en abondance du miel et du poisson.

On croirait lire un passage de la mythologie grecque.

En général, lors de la découverte du Brésil, les Indiens de la côte ne professaient aucun culte particulier, sauf quelques exceptions. Néanmoins presque toutes les tribus reconnaissaient l'influence des esprits malins, tel que l'esprit des pensées, des chemins, des âmes qui annoncent la mort, du démon ou esprit malin nommé *Jucupary* ou *Anhanga*.



COURT APERÇU

DE LA

PROVINCE DE MINAS GERAES (Brésil)

Études préliminaires pour le tracé d'un chemin de fer
de Pitanguy à Patos.

par M. A. BAGUET, conseiller de la société.

Que de fois n'avons-nous pas lu avec un vif intérêt les rapports des ingénieurs chargés de faire les études préliminaires ainsi que le tracé des chemins de fer au Brésil ?

Ceux qui sont au courant de la construction des voies ferrées dans des contrées bien habitées, peu accidentées, et où l'on trouve des statistiques et cartes exactes du pays, ne peuvent se faire une idée du courage et de l'énergie qu'il faut déployer pour surmonter les obstacles de toute nature que rencontre l'ingénieur au Brésil.

Dans certaines parties de ce pays les études préliminaires et le tracé constituent déjà un voyage d'exploration des plus pénibles, tout en nécessitant des efforts gigantesques.

En effet, il faut gravir des rochers, de hautes montagnes forestières ou les contourner, en niveler une partie, traverser des terrains mouvants, des marais, jeter des ponts sur les torrents, pénétrer dans des forêts presque impénétrables, ayant

continuellement la hache à la main, chercher pendant des heures le gué d'une rivière ou aller au loin à la recherche d'un canot, exposé aux inondations subites, à des pluies diluviennes ou à une chaleur insupportable, aux piqures des insectes malfaisants, aux attaques des indigènes, des fauves, ou à la morsure des serpents.

Dans ces conditions, l'on ne doit pas être surpris que le coût des études complètes de certaines voies ferrées se monte à des centaines de mille francs. D'ailleurs des ingénieurs compétents l'estiment de 50 à 100.000 frs. le kilomètre, surtout dans des endroits où les accidents de terrain présentent des obstacles presque insurmontables.

Citons entre autres le chemin de fer projeté de Madeira à Mamoré, dont les études préliminaires ont coûté au delà de 375,000 francs. La construction a été évaluée en moyenne à plus de 100,000 francs le kilomètre sur un parcours de 330 kilomètres. L'État garantit ordinairement 30 contos de reis par kilomètre pour les lignes à petit écartement de 76 centimètres à 1 mètre ⁽¹⁾.

Les ingénieurs furent obligés d'aller recruter une vingtaine d'Indiens jusqu'en Bolivie et de leur payer un salaire fabuleux. Cette voie ferrée, commencée à deux reprises différentes, a été définitivement abandonnée, par suite de circonstances trop longues à énumérer.

La confédération Argentine et le Chili, mieux avisés, finiront par amener vers leurs pays l'immense trafic de la Bolivie au moyen d'une voie ferrée dont le coût est estimé à 200 millions ⁽²⁾.

(1) Citons encore pour mémoire le chemin de fer de Rio de Janeiro à la province de Minas Geraes, dont la construction a coûté 300,000 fr. le kilomètre à cause des terrains rocheux de la Serra Central.

(2) La voie ferrée la plus curieuse et la plus grande du monde sera celle qui reliera Buenos-Ayres à la Cordillère des Andes. Elle aura une longueur de 335 kilomètres en ligne droite sans aucune courbe, et elle présente cette particularité, que la différence de niveau ne dépassera pas un mètre ni en hauteur ni en profondeur.

Le commerce d'importation et d'exportation de la Bolivie étant évalué à environ 60 millions, la voie ferrée de Madeira-Mamoré aurait non seulement attiré le trafic de la Bolivie et du Pérou, mais aurait donné une vive impulsion au commerce du bassin des Amazones et des provinces de Matto Grosso et de Goyaz.

Malgré tous les efforts des ingénieurs, on a staté les travaux de cette voie ferrée qui, d'après des bases certaines, aurait donné un rendement d'environ 15 %. C'est une mine d'or que le Brésil laissera exploiter par ses voisins.

Les considérations qui précèdent nous ont été suggérées par la lecture du manuscrit d'un ingénieur belge, M. Dedoncker, chargé de faire les études préliminaires d'une voie ferrée de Pitanguy à Patos, province de Minas Geraes (Brésil), pour compte d'une maison belge de Rio de Janeiro.

Ce manuscrit était plutôt destiné à ses amis qu'à la publication.

Ce sont des notes prises en voyage et dont nous nous proposons d'extraire ce qui pourra intéresser le lecteur.

Certes cette exploration ne peut se comparer à celle du tracé de la voie ferrée Madeira-Mamoré et d'autres lignes, car la contrée qu'il a parcourue était moins accidentée et plus peuplée qu'il ne se l'était imaginé. Avant de commencer le récit de cette exploration, disons quelques mots de la province de Minas Geraes.

Limitrophe de six grandes provinces, elle a une superficie d'environ 575,000 kilomètres carrés, au delà de 5,000 kilomètres carrés en plus que l'empire d'Allemagne et la Belgique réunis. Sa population, qui a notablement augmenté depuis quelques années, peut être évaluée à 2,000,000 habitants ⁽¹⁾. Cette contrée est arrosée par quatre grands cours d'eau, dont deux surpassent en étendue les plus grands fleuves d'Europe; par plusieurs rivières navigables de moindre importance et un nombre infini d'affluents.

Quoique certaines parties de cette province aient été déboisées,

(1) En 1776 il n'y avait que 433,000 âmes.

il y a cependant encore de vastes forêts et de hautes montagnes forestières. Ce n'est que dans le district Diamantin qu'elles sont rocheuses et moins couvertes de végétation.

Parmi les chaînes de montagnes, citons la *Serra Central*, une des plus hautes du Brésil. Le sommet de l'Itatiaia a une hauteur de 3140 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, d'après certains géographes.

Parmi ses productions on compte la canne à sucre, le café, le coton, le tabac, le bois de palissandre et de construction, les matières colorantes, etc. La variété de son climat permet d'y cultiver non seulement tous les produits de la zone tropicale, mais ceux de la zone tempérée, tels que le pêcher, la vigne, l'oranger, les céréales, etc. Jadis les jésuites y avaient de grands vergers, mais à cause de l'incurie des habitants, les broussailles ont tout envahi. De nos jours l'immigration a déjà donné un vif essor à l'agriculture ; en un mot, cette province n'a pas sa pareille sur toute la surface du globe.

Il y a d'immenses plateaux ondulés et boisés propres à l'élevage du bétail et de la race porcine ; c'est une des grandes industries du pays dont les produits sont exportés vers toutes les autres provinces de l'immense territoire du Brésil (¹).

Sous le rapport minéral, cette contrée peut sans contredit porter le nom de joyau du Brésil, car à elle seule elle peut approvisionner le monde entier de minerai de fer. Pendant des journées entières, on marche sur le fer et on le trouve dans tous les endroits où jusqu'ici les explorateurs ont pénétré. Ce minerai peut rivaliser avec le meilleur de la Suède et du Danemark et produit de 72 à 90 % de fer pur.

L'État possède à *Ouro-Preto* une école de mines dirigée par le savant ingénieur M. Henry Gorceix (²).

(¹) Pendant la rédaction de cette notice, nous avons appris que le Brésil avait changé son mode de gouvernement.

(²) Voyez, pour plus de détails, notre notice : *La province de Minas Geraes et son école des mines à Ouro-Preto* (*Bulletin de la société royale de géographie*, t. VII, p. 81).

Il existe dans le bassin de la rivière Piracicaba une trentaine de forges et de fonderies de fer.

Elle est surtout célèbre par ses mines de diamants et d'or découvertes à partir de 1694 et en exploitation depuis nombre d'années. On y a trouvé des topazes, des émeraudes, des saphirs, des rubis, du cristal de roche, des améthystes.

Citons pour finir quelques productions plus utiles, telles que le cuivre, l'étain, le manganèse, le plomb, le bismuth, le marbre, la houille, etc.

Ce qui manque à certaines parties de cette contrée où les habitations sont fort clair-semées, ce sont des immigrants, car elle est sans contredit la plus riche de tout le Brésil sous le rapport industriel, agricole et minéral.

Nous avons appris que le gouvernement local de cette province a formé des contrats pour l'introduction de 100.000 émigrants.

L'ingénieur, M. F. Dedoncker, accompagné d'un de ses collègues et de deux autres explorateurs, prirent, au mois de mai 1889, à Rio de Janeiro, le train pour Ouro-Preto. Cette ville (jadis Villa Rica) située à 380 kilomètres, d'autres disent 500 kilomètres, de Rio de Janeiro, est la capitale de la province de Minas Geraes et compte environ 6,000 habitants ⁽¹⁾.

Elle fut fondée en 1771 par le gouverneur Antonio de Albuquerque Coelho de Carvalho.

Son aspect, quoique pittoresque, est assez sombre à cause d'une longue suite de mornes qui forment des gorges assez profondes. De là une irrégularité d'habitations presque toutes construites sur un plan différent.

(1) Outre les renseignements donnés par notre voyageur, nous en avons emprunté d'autres à une ancienne histoire du Brésil, ainsi qu'au *Guide de la province de Minas Geraes* dû à la plume de M. A. Morel, rédacteur en chef et propriétaire du journal *l'Étoile du Sud*. Sous le modeste titre de *Guide*, l'auteur donne une description des immenses richesses et des nombreuses ressources d'une des plus vastes provinces de l'empire. C'est un Baedeker utile, instructif et que liront avec fruit l'émigrant, le voyageur et le savant.

Cette ville a été fort opulente du temps que les chercheurs d'or y affluaient, mais de nos jours beaucoup de mines sont abandonnées. Ce furent quatre Paulistas qui, en 1699, 1700 et 1701, y découvrirent les premières mines d'or.

On y compte environ 16 chapelles et 2 églises, qui n'ont rien de remarquable.

Les ingénieurs ont dû reprendre la même voie ferrée, qu'ils venaient de parcourir, (pour des raisons qu'il serait trop long à détailler,) afin de se rendre à San-João d'El Rey et de là à Oliveira, dernière station du chemin de fer de Minas ouest.

Ce furent les chercheurs d'or qui, en 1670, fondèrent un village à l'endroit où fut construite depuis la ville de San-João d'El Rey sous le gouverneur Condé d'Assumar. Située sur le Rio das Mortes, dont elle portait jadis le nom, elle fut érigée en villa sous Dom João V, roi de Portugal.

Elle possède un vaste hôpital, plusieurs écoles et une bibliothèque publique. On évalue sa population à environ 8.000 habitants. Son altitude au-dessus du niveau de la mer est de 886 mètres. C'était jadis une ville minière très florissante à cause de l'or qu'on recueillait sur son territoire, mais aujourd'hui le district dont elle est le chef-lieu doit sa prospérité à l'industrie bovine et porcine.

Les mines s'épuisent, tandis que le bétail augmente annuellement, ce qui permet d'exporter sur une vaste échelle d'excellents fromages, du lard et des bœufs engraisés dans de fertiles pâturages. Depuis quelque temps on y cultive le tabac, les céréales et la vigne. Cette dernière surtout donne un excellent résultat.

C'est d'Oliveira, la dernière étape de la voie ferrée de Minas ouest, que les ingénieurs partirent à dos de mule pour Pitangui.

Pendant qu'ils font leurs préparatifs, nous allons jeter un rapide coup d'œil sur la petite ville d'Oliveira, chef-lieu du district de ce nom. Ce district est sans contredit un des plus riches de la province et la nature s'y est montrée d'une prodigalité sans pareille.

Ses gras pâturages, d'une étendue immense, sont propres à l'élevé du bétail et à l'engraissement des porcs ; ses forêts montagneuses sont abondamment fournies de bois de construction, et la culture y est très avancée. Citons la canne à sucre, le coton ainsi que les céréales ; les essences fruitières des tropiques et ceux de la zone tempérée. L'industrie y est fort en honneur et les habitants excellent dans la fabrication des étoffes en laine et en coton, pouvant rivaliser avec ce que l'Europe produit de mieux.

Bâtie sur une éminence, Oliveira offre aux regards du touriste un panorama fort pittoresque. La ville est propre, ses rues sont larges et de belles habitations bien entretenues prouvent la prospérité de cette contrée.

Nos voyageurs, au nombre de quatre, partirent d'Oliveira le 25 mai. Ils s'étaient adjoint un guide ou plutôt un chercheur de pistes, un domestique brésilien et un cuisinier, espèce de Vatel en herbe, remplissant en même temps les fonctions d'*arriero* chargé de surveiller les six mules porteurs des bagages et des provisions. C'étaient des gens de couleur, tous montés, à l'exception de l'*arriero*, qui cheminait à pied.

Les explorateurs préférèrent, à la cuisine du pays, les provisions qu'ils avaient apportées de Rio de Janeiro et se contentaient d'acheter des poulets, des bananes et des oranges, fruits qu'ils obtenaient presque pour rien. Pour boisson, du café plusieurs fois par jour, du vin et de l'eau cristalline.

Dans les grandes fermes (*fazendas*) nos voyageurs recevaient une hospitalité très cordiale. Les repas étaient bien servis, mais il y manquait du pain, aliment inconnu que l'on remplace par la farine grossière de manioc. Les fruits frais et confits étaient délicieux et se mangeaient avec du fromage ⁽¹⁾ et de la farine de manioc.

Le pays qu'ils traversèrent était en général très accidenté

(1) Lors de mon séjour au Paraguay, le dessert consistait en oranges et en mélasse dans laquelle nageaient des morceaux de fromage ayant beaucoup de ressemblance avec celui de Minas.

et fort boisé ; ils ont constaté une notable différence de niveau, car bien des fois ils se trouvaient à 1300 mètres au-dessus du niveau du sol. Les forêts y sont splendides, d'une luxuriante végétation et très touffues à cause des lianes et des plantes grimpantes, au point qu'il fallait parfois se frayer un chemin à l'aide de la hache.

Dans les endroits où il n'y a pas de voie ferrée, le transport se fait par des convois de mules ou au moyen de charrettes traînées par 10 ou 12 couples de bœufs magnifiques, dont les cornes avaient de 80 centimètres à 1 mètre de longueur (1).

Nos voyageurs n'ont pas eu la chance de faire la rencontre du jaguar, quoiqu'ils aient entendu ses rugissements dans le lointain. Les serpents sont assez nombreux dans les forêts ; on s'aperçoit de leur présence par le bruit qu'ils font en rampant entre les feuilles sèches. Les indigènes les tuent en leur appliquant un coup sec sur la nuque au moyen d'un bâton. Ils fuient à l'approche du moindre bruit, à moins qu'on ne les attaque. D'ailleurs la mule, qui a un flair et une ouïe admirables, avertit, par son allure, le cavalier qu'il y a quelque chose d'insolite dans les environs.

A ce propos, disons quelques mots de cet animal, qui est une vraie providence pour les contrées montagneuses. Il endure la faim et la soif là où plus d'un cheval aurait succombé. Il flaire l'eau à une grande distance et nul effort humain ne saurait l'empêcher d'aller se désaltérer (M. Dedoncker en a fait l'expérience). Lorsqu'il s'agit de monter ou de descendre des sentiers abrupts ou de côtoyer des précipices, la mule est d'une prudence excessive ; aussi le cavalier doit lâcher les rênes et lui laisser toute liberté d'action, car jamais elle ne bronche. Si le sentier est étroit et bordé par

(1) Nous avons donné une description assez détaillée de ces véhicules dans la notice sur *la province de Corrientes*, publiée récemment dans le *Bulletin* (t. XIV, p. 79). Chose curieuse au Brésil et dans toute l'Amérique du Sud, les conducteurs soutiennent que si les bœufs n'entendaient pas le grincement des roues contre l'axe des chariots, ils ne marcheraient pas !

un précipice, elle se penche d'un côté ; bien des fois j'ai frémi lorsque, pendant mes voyages, je voyais ma monture poser le pied à quelques centimètres du bord d'un précipice.

En traversant des rivières, elle pose le pied sur la berge, mais si l'endroit n'est pas guéable, elle marche en côtoyant la rive jusqu'à ce qu'elle ait trouvé le gué. La mule n'aime pas à nager, aussi ce n'est qu'à force de coups de bâton qu'elle traverse les rivières.

Reprenons notre récit.

Dans tout le parcours l'ingénieur a remarqué plusieurs croix plantées jadis par des missionnaires sur des hauteurs assez considérables. Elles lui servirent souvent de direction et comme points d'observation. Les nombreuses croix, érigées le long de la route, indiquaient l'endroit où des malheureux avaient péri de mort violente.

La caravane traversa quelques petites localités. Dans l'une d'elles il y avait une *venda* (boutique et débit de boissons) où ils ont pu se procurer de la bière allemande en bouteilles qu'ils ont savourée avec délices, leur dernière bouteille de Bordeaux ayant vécu. Pensez donc un Flamand sans bière, mais c'est un affamé n'ayant rien à mettre sous la dent, c'est le supplice de Tantale.

N'eussent été les *garapatas*, les *niguas* et les moustiques, leur exploration eût été un voyage d'agrément.

Les *garapatas* sont les insectes les plus incommodes de ce pays et notre ingénieur avoue naïvement qu'il aurait préféré une rencontre avec un jaguar ou des serpents qu'avec ces insectes malfaisants (1).

Ces insectes, qui se trouvent par milliards dans les forêts, s'attachent au corps et aux habillements des voyageurs. Ils plongent leur trompe garnie de stylets sous l'épiderme en

(1) Les peones au Paraguay m'ont dit plusieurs fois qu'ils préféreraient être attaqués par un jaguar que par des fourmis. Une nuit que nous dormions dans nos hamacs en pleine forêt, nous en avons fait la triste expérience.

s'aidant de leurs antennes, sucent le sang de leurs victimes et leur causent une démangeaison intolérable. Le guide conseilla à nos voyageurs de prendre des bains et de se frotter le corps d'eau de vie (*Cachaca*).

— « Mais pourquoi ne le faites-vous pas ? dit l'un d'eux. — » C'est que je préfère cette boisson à l'intérieur du corps » plutôt qu'à l'extérieur et voici mon préservatif ». Là dessus il se déshabille, se met *in puris naturalibus*, cueille une certaine herbe et la jette au feu.

A l'instant il s'en dégagea une forte fumée et une odeur très acre, dont il s'enfuma le corps comme un jambon des Ardennes.

La *nigua* est un insecte presque invisible à l'œil nu ; il fait son nid sous l'ongle des pieds et y pond un chapelet d'œufs. Aussitôt que l'on éprouve une certaine démangeaison, il faut faire extirper son nid qui ressemble à un très petit point noir entouré d'un cercle livide (1).

Quant aux moustiques, véritable plaie d'Égypte, ils sont trop connus pour que nous nous y arrêtions.

Le 29 mai nos voyageurs traversent le Rio Pará (jadis Pitanguy), un affluent du majestueux Rio de San-Francisco, et arrivent à Pitanguy, tête de ligne de la future voie ferrée à Patos.

Au commencement du XVI^e siècle, l'endroit où se trouve actuellement Pitanguy était un désert. A cette époque, les Paulistas, ces hardis chercheurs d'or, s'y implantèrent et y recueillirent une telle quantité de ce précieux métal que les mineurs affluèrent de tous les côtés.

Pitanguy, située sur la rive droite du Rio Pará, fut érigée en ville en 1715. Elle est située à 30 lieues environ au nord

(1) A Rio de Janeiro on lui donne le nom de *bicho do pé*, insecte du pied. Pendant notre séjour au Brésil, nous avons eu, plus d'une fois, recours à l'adresse des nègres pour nous délivrer de cette vermine. A l'aide d'un morceau de bois pointu ils extraient le nid et appliquent sur la petite plaie du tabac en poudre. Faute de cette opération, il peut en résulter un ulcère de mauvaise nature dont les conséquences sont souvent désastreuses.

Aux Antilles on lui donne le nom de chique et les naturalistes le classent parmi les *pulex penetrans*.

de San-João d'El Rey. Ses environs offrent un coup d'œil enchanteur par la variété des forêts, des collines, des montagnes et des cours d'eau où les poissons abondent. C'est un de ces panoramas qu'on n'oublie jamais de sa vie.

D'après notre voyageur, Pitanguy est une petite ville bien propre, ayant une population de 4 à 5000 âmes. Elle possède une assez belle église, quelques chapelles, un cimetière et un hôpital. De même que dans tout le Brésil, le service divin y est annoncé par des pétards et des fusées, tant pendant le jour que vers le soir. C'est une ancienne coutume introduite par les Portugais. Dans bien des endroits où il y a à peine des vivres, on trouve des pétards et des fusées, ce qui ne fait pas le compte du voyageur affamé. Comme dans toutes les églises au Brésil, il n'y a ni chaises ni bancs ; on s'y tient debout ou accroupi comme le tailleur sur son établi. Elle est peu fréquentée par les blancs ; par contre les mulâtres et les nègres des deux sexes y dominant. Tous portent des vêtements d'une blancheur éclatante, ce qui contraste singulièrement avec leurs faces de chocolat et d'ébène.

Dans cette localité un grand nombre d'ouvriers confectionnent des couvertures et des étoffes en coton qu'on expédie dans l'intérieur.

Nos voyageurs y ont été accueillis avec beaucoup d'aménité par les habitants, lorsqu'ils ont appris qu'il s'agissait d'une voie ferrée jusqu'à Patos en communication avec celle d'Oliveira, dont on était occupé à faire le tracé. Une voie ferrée sera une source de prospérité pour ce district.

En quittant Pitanguy, ils longent le Rio Pará, affluent du Rio San-Francisco, mais obstrué par des rapides et des rochers. Vers le déclin du jour, ils arrivent aux bords du Rio Lambary, un affluent du Pará, ayant environ 30 mètres de largeur et serpentant entre deux rives magnifiquement boisées.

Après quelques recherches, ils trouvent une pirogue indienne, dans laquelle on ne peut passer que deux voyageurs à la

fois ; encore faut-il s'asseoir au fond en gardant une parfaite immobilité, sinon elle chavire.

Arrivés à Palnemy, où il n'y avait que quatre cabanes vides, nos voyageurs ont dû se caser tant bien que mal. La nuit, ils ont dû se servir de couvertures et de leurs habillements, tellement le froid était vif ; mais aussi ils étaient à plus de 700 mètres au-dessus du niveau de l'Océan.

En quittant cet endroit, ils traversent des terrains fort boisés où ils sont obligés de marcher à la file indienne et presque toujours en zigzag.

Sur les petits cours d'eau et les torrents, on trouve parfois un pont, mais quel pont grand Dieu ! Quelques troncs d'arbres et des branchages, dont les interstices sont remplis de terre. Là où l'Européen n'oserait se risquer, la mule passe, mais malheur à celui qui veut la guider. En sortant de la forêt, la caravane entre dans les terrains ferrugineux ; il ne s'est presque pas passé un seul jour sans qu'elle ait traversé d'immenses gisements de minerai de fer.

L'ingénieur Dedoncker ne négligea aucun renseignement, car d'un tracé préliminaire dépend l'avenir d'une voie ferrée. Il faut annoter le nombre des grandes fermes (*fazendas*), les agglomérations d'habitations, un peu se diriger au hasard, mais aidé de la boussole, chercher les endroits où l'on s'occupe de l'élevé des bestiaux et de l'industrie porcine, faire le tracé de manière à éviter les travaux d'art très coûteux dans cette contrée, chercher les ravins ou les vallées afin de contourner les montagnes forestières.

Un jour qu'il était resté en retard, accompagné du domestique, il arrive à un mauvais pont jeté sur un torrent dont l'eau était fort trouble. La mule dresse les oreilles et refuse d'avancer. Que voit-il ? Un énorme serpent passant continuellement sur et sous le pont, parfois sautant dans l'eau en nageant comme une anguille. Comme ce manège ne faisait pas le compte de l'ingénieur, il lui tire un coup de revolver. A ce bruit le reptile plonge dans l'eau et disparaît. C'était la mule qui

était contente ; d'un bond elle franchit le pont au risque de désarçonner son cavalier et rejoignit la caravane au grand trot.

L'après-midi ils arrivent à Abbadia, une des cinq paroisses de Pitanguy, où ils reçoivent une hospitalité fort cordiale chez le curé de l'endroit. C'était la clôture du mois de Marie ; aussi les fusées, les pétards et les feux d'artifice allaient leur train. Quoique le curé se fût mis en frais pour loger et nourrir toute la troupe, c'eût été lui faire injure que de le rémunérer ; ils tournèrent la difficulté en lui donnant à leur départ des secours pour ses pauvres.

Pendant que l'ingénieur prenait des observations, la caravane avait pris les devants. Impossible à lui de la retrouver ; cependant, d'après la boussole, il avait pris la bonne direction vers Patos. On était au milieu d'une forêt sombre et touffue et le domestique lui-même n'était pas à son aise. La boussole ne mentait pas, car, après une longue marche, ils arrivèrent sur les bords du magnifique fleuve San-Francisco, qu'ils devaient traverser pour se rendre à Patos.

Quelques détails sur ce beau fleuve.

Sa longueur est de 2400 kilomètres, dont au delà de 1500 sont navigables. Lorsqu'on aura entièrement débarrassé son lit, et celui de ses affluents, des rapides qui en obstruent le cours, il offrira à la navigation un magnifique réseau de voies fluviales. Déjà 4500 kilomètres sont navigables.

Grâce aux travaux de St.-Hilaire et d'Eschwege, on sait que ce fleuve prend sa source à la magnifique cascade de la chaîne de *Canastra*, connue sous le nom de *Cachoiara da Casca d'Anta*. Il baigne les provinces de Minas, Bahia, Pernambuco, Alagoas et Seregipe. A l'endroit dit *Vargem redondo*, une immense cataracte, connue sous le nom de Paulo Affonso, interrompt son cours. La partie qui se trouve au-dessous de la cataracte mesure 264 kilomètres. Pour le voyageur c'est un spectacle des plus imposants ; les vapeurs qui s'élèvent au-dessus du fleuve s'aperçoivent à une grande distance et ressemblent à la fumée d'un vaste incendie au milieu des forêts.

Spix et Martius, qui ont visité presque toutes les merveilles du Brésil, relatent qu'ils n'ont jamais vu un assemblage plus beau, plus varié et plus nombreux d'oiseaux aquatiques que ceux qui séjournent le long des rives enchantées du Rio San-Francisco.

Disons pour conclure que, dans la province de Minas, le Rio San-Francisco reçoit seize affluents, dont un des plus importants est le Rio das Velhas, qui a été exploré par des ingénieurs et un lieutenant de la marine brésilienne.

Notre ingénieur et son domestique, après avoir attendu une demi-heure sur les rives du San-Francisco, voient enfin arriver la caravane, qui avait pris une mauvaise direction.

En poursuivant leur itinéraire, ils entrent dans une région inculte, rocailleuse, parsemée de roches métallifères, de quartz et de cristaux de roche. Ça et là quelques rares végétaux. Cette région était sombre, déserte et inhabitée, si ce n'est par des oiseaux de proie. Quoiqu'ils fussent encore à deux journées de marche des montagnes des Tigres (jaguars), déjà ils pouvaient facilement en apercevoir les sommets élevés.

Ils durent traverser un cours d'eau où les jaguars venaient habituellement s'abreuver ; aussi nos voyageurs n'étaient-ils pas sans inquiétude. Quoique ce cours d'eau fût assez profond et hérissé de rochers à pic, les mules, avec leur prudence habituelle, le traversèrent sans accident.

Les terrains rocheux, dénués de végétation, l'absence de toute habitation, le minerai de fer qui rendait le sol incultivable, les difficultés du terrain, le manque de trafic : toutes ces circonstances réunies étaient de nature à faire douter l'ingénieur du succès de l'entreprise.

Ils avaient, il est vrai, traversé quelques endroits où l'on cultivait le café, la canne à sucre, le maïs, le manioc, les fèves, le coton et le tabac, mais sur une trop petite échelle pour pouvoir alimenter le trafic d'une ligne.

A la vue de ces mauvaises terres, il fit part de ses doutes à son collègue sans pouvoir cependant le convaincre. Heu-

reusement qu'à leur retour les circonstances modifièrent son opinion. Tout en dissertant, ils arrivèrent après quelques heures de marche à un petit village appelé Marmelada, où ils reçurent l'hospitalité chez le docteur de l'endroit. C'est une des quatre paroisses du district d'Abaété.

En quittant Marmelada le 3 juin, ils firent la rencontre d'un individu à cheval, accompagné de trois domestiques, tous armés jusqu'aux dents. C'était un candidat pour la Chambre, faisant sa tournée électorale. Singulière manière de se présenter chez des électeurs, armé comme un brigand des Abruzzes.

Après avoir parcouru de mauvaises terres, foulé pendant des lieues des gisements de minerai de fer, ils arrivent à une région cultivée et reçoivent l'hospitalité à une grande ferme (*fazenda*), dont le propriétaire possédait environ 100 esclaves, avant l'abolition de l'esclavage.

Partout où ils furent hébergés, ils n'ont jamais vu l'ombre d'une femme et cependant les familles brésiliennes sont fort nombreuses. C'est une ancienne coutume introduite par les Portugais, qui séquestraient leurs femmes et leurs filles aussitôt que des étrangers leur rendaient visite.

En traversant une forêt très touffue, le guide les informa qu'ils étaient sur une fausse piste et il les engagea à éperonner leurs montures afin de gagner la lisière de la forêt. Heureusement ils aperçoivent un petit sentier, qui les mena à une fazenda où on les hébergea. Le lendemain ils franchissent la chaîne de montagnes des Tigres à une altitude d'environ 1000 mètres au-dessus du niveau de la mer, et arrivent sur les bords du Rio-Indaiá, affluent du Rio San-Francisco, qu'ils traversent à gué. Sa largeur est d'environ 35 mètres, le courant est très rapide, les rives fort boisées et en quelques endroits la berge est fort escarpée. Après avoir reçu l'hospitalité à une petite ferme, ils passent à gué le Rio Abaété (affluent du San-Francisco) large d'environ 40 mètres. Pendant plus de trois heures, ils foulent un sol ferrugineux, entremêlé de roches schisteuses et de quartz. Vers la tombée du jour, ils arrivent

à une petite plantation et se proposent d'y passer la nuit sous le hangar ; mais déjà un mulâtre (vraie figure de brigand) armé d'un énorme coutelas, en avait pris possession en compagnie d'un guide, d'un domestique et d'une jeune et jolie femme blanche qu'il avait sans doute enlevée quelque part.

Les voyageurs, tout en causant, ayant jeté leurs regards sur la compagnie du mulâtre, celui-ci les fixa d'un air furibond en caressant le manche de son coutelas. Notre ingénieur détacha son revolver de la selle, le mit à sa ceinture, et dans la crainte de quelque surprise, proposa à ses compagnons de faire le quart, s'ils devaient passer la nuit à la belle étoile. Ce futur petit drame finit d'une manière fort prosaïque, car le propriétaire leur donna pour asile une chambre dans son habitation. Les domestiques, comme d'habitude, couchèrent en plein air autour d'un grand feu.

Le lendemain, ils arrivent à une petite paroisse nommée San-Sebastião d'Areado, fondée en 1871, dont les terrains environnants ne sont que du sable, de là son nom.

Dans ce village il y avait une petite chapelle desservie par un prêtre nègre.

Comme ils passèrent devant un endroit où l'on abattait un bœuf, ils achetèrent un morceau de filet de 8 à 10 kilos pour frs. 2.50. Mais où loger ? That was the question.

Après avoir parcouru tout le village, ils découvrent une case vide destinée à une venda, espèce de cabaret-boutique, et s'y installent tant bien que mal sur le sol et sur le comptoir.

Peu après leur départ, ils voient arriver le mulâtre avec son escorte, mais il se garda bien de leur chercher querelle ; les revolvers dont les voyageurs étaient armés avaient sans doute calmé son accès de jalousie ; peut-être avait-il craint qu'on allait lui enlever sa belle. *Quien sabe ?*

Après avoir traversé des forêts splendides, où la nature avait prodigué tous ses trésors et où croissaient en abondance des fougères arborescentes de six à sept mètres de hauteur, passé la

nuit en pleine forêt, atteint une altitude de 1300 mètres, ils franchissent la belle *serra* (cordillère) do Matto da Corda, sur le versant opposé de laquelle se trouve la petite ville de Patos, leur dernière étape, où ils arrivent le 9 juin vers la fin du jour.

Cette ville, dont le nom est Santo-Antonio dos Patos, est le chef-lieu d'un district créé en octobre 1866. Chaque maison possède un jardin entouré de murs en terre glaise. Sa population peut être évaluée à 3000 âmes, mais, y compris les environs, elle en a à peu près le double. Il y a une fabrique de faïence; pour le moment on a staté les travaux, le transport des produits étant trop difficile.

La principale industrie est l'élève du bétail.

Le district est vaste et presque entièrement couvert de gras pâturages où l'on élève des bœufs et des porcs. Outre les bêtes à cornes, le lard, les fromages et les cuirs, on exporte encore le café et le sucre. Les autres produits agricoles servent aux besoins locaux. Il passe annuellement à Patos environ 125,000 bœufs provenant de la province de Goyaz et du riche district de Paracatu, dont le chef-lieu compte environ 15,000 habitants.

Une députation des principaux habitants de Patos est venue trouver nos voyageurs et dans la conversation ils ont appris qu'un des principaux propriétaires exporte annuellement, en dehors de son bétail, environ 150,000 kilos de produits divers et il en importe autant par des chariots qui ne reviennent jamais à vide.

Un bœuf gras de grande taille se vend à raison de fr. 60 ; et l'on peut y acheter des terrains à raison de fr. 27,000 la lieue carrée.

En arrivant à Patos, M. Dedoncker avait la conviction que la route qu'ils avaient suivie était loin d'être favorable à une voie ferrée. Au retour il a pris la direction qu'il avait d'abord préconisée et si ses collègues avaient comme lui étudié la carte

du pays, quoique pas très exacte, ils n'auraient jamais pris une autre direction. L'avenir lui a donné raison.

Le 11 juin la caravane quitta Patos.

Pendant le trajet de Patos à Formosa, ils parcourent un pays peu accidenté propre à une voie ferrée, couvert de riches pâturages et où les habitations se succèdent.

Le petit village, appelé *Lagoa Formosa*, tire son nom d'une belle lagune ayant environ 3 hectares de superficie. Outre l'éleve du bétail, il y a des plantations de café et le sol y est tellement fertile que les caféiers de 3 ans y ont environ 5 mètres de haut, tandis que dans d'autres endroits ils atteignent à peine la moitié de cette hauteur.

Le caféier n'est en plein rapport qu'après 8 ou 9 ans.

Ils passent la nuit à une fazenda appartenant à un curé des environs. Cette ferme a une superficie d'environ cinq lieues ; on y a planté 16,000 pieds de café et dans les prairies paissent un millier de bêtes à cornes. Ils y ont vu les installations les plus modernes pour la production du sucre et de l'eau de vie. Le capataz leur a dit que lors de la dernière récolte on a tué une trentaine de gros serpents.

Après quelques jours de marche, pendant lesquels ils traversent des terrains excellents, boisés, de beaux pâturages et peu de gisements de minerai, ils atteignent à des altitudes de 1000 à 1200 mètres. La nuit ils sont obligés d'entasser couvertures sur couvertures et bien des fois, le matin, les campagnes étaient couvertes de givre que le premier rayon du soleil faisait fondre.

Ils engagent à Nossa Senhora da Conceição (une des cinq paroisses du district de Patos), un guide qui se fait fort de les conduire par un chemin plus court et plus facile que celui qu'ils se proposaient de suivre. L'espoir renaît dans l'esprit de notre ingénieur ; il croit être sur la bonne voie pour le tracé. Il y aura cependant des travaux difficiles à exécuter, surtout à un endroit où il y a un petit ruisseau encaissé entre

deux montagnes ayant une différence de niveau d'environ 150 mètres.

Ils pénètrent ensuite dans une forêt épaisse où il n'y a que des fougères arborescentes de plusieurs mètres de hauteur.

Pendant cinq à six jours de marche ils ont traversé des forêts, escaladé des montagnes forestières, parcouru des terrains excellents pour la culture du café, de la canne à sucre, du manioc, des fèves, du maïs etc., des prairies et des endroits boisés propres à l'élevé bovine et porcine. Les habitations étaient assez nombreuses. Chemin faisant, ils ont escaladé un monticule fort élevé où jadis les missionnaires avaient érigé une grande croix. Cet endroit servit aux ingénieurs d'observatoire pour l'étude d'un plan définitif, car la vue s'étendait au loin sur l'horizon.

Le 16 juin ils arrivent à la ville de *Dores da boa Esperança*. Elle a environ 8000 habitants, possède deux églises, un hôpital et des écoles primaires. Son territoire est peu montagneux, mais couvert de vastes forêts où l'on trouve d'excellents bois de construction, alternant avec des pâturages. Le sol recèle aussi du minerai d'or, des cristaux de roche et de la pierre calcaire.

La principale culture consiste en céréales et en canne à sucre. Le sol convient également à la culture du caféier, qu'on y a introduit depuis peu, mais la grande industrie est celle des fromages et elle constitue une abondante source de revenus pour cette paroisse.

Quelques notables de la ville sont venus mettre généreusement à la disposition des voyageurs un hôtel où ils furent hébergés ainsi que leurs domestiques et les animaux sans être obligés de délier les cordons de leur bourse. En outre, deux d'entre eux se sont offerts à les conduire au Rio San-Francisco ; dans ce but, ils ont envoyé un exprès pour prévenir un canotier.

Avant d'arriver à Dores, ils avaient rencontré un convoi d'environ 50 mules chargées de marchandises venant de Pitanguy et se rendant à Paracutu et à Goyaz. A Dores ils virent passer

un autre convoi de 54 mules chargées en destination des mêmes endroits ; autant d'aliment pour la future ligne. La charge d'une mule est du poids de 70 kilogrammes.

Les voyageurs quittèrent Dorès le 18 juin. Vers six heures du soir, alors que la nuit était tombée, ils arrivèrent à une vallée devant laquelle s'étendait une sombre forêt. Il s'agissait d'attirer l'attention du canotier ; coups de fusil, coups de revolver et sons de trompe, tout fut inutile. Alors les nègres se décidèrent à donner le signal indien en mettant le feu à la prairie, dont les hautes herbes sèches s'enflammèrent avec une spontanéité effrayante. L'incendie se développa d'une manière inquiétante et les flammes s'élevaient à une grande hauteur. Les bœufs s'enfuirent en mugissant et dans le lointain on entendait les rugissements des tigres et le bruissement des serpents fuyant vers la forêt. Le signal avait été compris par le canotier.

Le passage à dos de mule à travers la forêt était impossible. On confia les animaux à des nègres afin de les conduire le lendemain à la ferme où les voyageurs se proposaient d'aller demander l'hospitalité.

Après beaucoup de difficultés, ils arrivent enfin au Rio San-Francisco, qui, à cet endroit, a une largeur d'environ 150 mètres. La berge, très escarpée, avait une élévation de 6 à 7 mètres et c'est en s'accrochant aux lianes et aux racines qu'ils parviennent à atteindre la pirogue, mais elle était tellement petite qu'elle ne pouvait contenir qu'un seul voyageur ; encore était-il obligé de se coucher au fond. Le pagaieur tenait en mains une longue pagaie, dont il plongeait alternativement les extrémités dans l'eau afin de maintenir la pirogue en équilibre et pouvoir la diriger vers la rive opposée. Nous ne saurions mieux comparer cet exercice qu'à celui du danseur de corde, qui se maintient en équilibre au moyen de son balancier. La nuit était sombre et notre ingénieur et ses compagnons n'étaient pas sur un lit de roses.

Enfin tous arrivèrent sans accident de l'autre côté du fleuve. Il s'agissait d'escalader un talus à pic ayant quelques

mètres de hauteur. Ce fut à la force du poignet, en s'aidant des genoux et des pieds et en s'accrochant aux racines, qu'ils atteignirent une espèce de plate-forme où brillait un grand feu que le canotier (un mulâtre) avait allumé pour préparer son souper et dans le but de tenir les animaux féroces à distance.

Nos voyageurs, ayant encore la pâleur sur le visage, se félicitaient mutuellement d'avoir échappé au danger qu'ils avaient couru, d'autant plus qu'il s'en trouvait parmi eux qui ne savaient pas nager.

Assis autour du brasier, la conversation vint à tomber sur les animaux sauvages qui infestaient les rives du San-Francisco. Alors le mulâtre, qui était un intrépide chasseur, leur fit le récit suivant :

« Il y a environ quatre jours, j'avais remarqué les traces
» d'un tigre rôdant dans les environs et la nuit j'entendis
» ses rugissements. Pendant deux nuits je restai à l'affût
» ayant ma carabine à mes côtés : avant-hier, lorsque la lune
» était déjà sur l'horizon, un tigre sauta sur ma veste blanche
» que j'avais laissée dans le canot. Je n'eus que le temps de
» saisir ma carabine ; à peine avais-je fait quelques pas, que
» j'entendis le fauve grimper sur le talus et d'un bond il
» gagna la forêt.

» Le lendemain je laissai de nouveau ma veste dans la
» pirogue et je me blottis dans les hautes herbes. Vers minuit
» un léger craquement de branches mortes m'avertit de son
» approche. Je me tins immobile, osant à peine respirer,
» jusqu'à ce qu'il fut à ma portée ; alors je lui tirai une
» balle au défaut de l'épaule. Il tomba foudroyé après avoir
» rebondi sur lui-même. »

Le mulâtre leur montra une grande oie sauvage, un tapir et un porc d'eau ou capivara qu'il avait tués au déclin du jour ⁽¹⁾.

(1) Le tapir (anta), de l'ordre des pachydermes, est le plus gros des animaux sauvages de l'Amérique du Sud. Il a la taille d'un âne et

Ce ne fut que vers minuit qu'ils arrivèrent à la fazenda dont le maître avait été averti. On ne les attendait plus car on les croyait égarés. D'après le dire du fazendeiro, ils l'avaient échappé belle ; l'épaisse forêt, qu'ils venaient de traverser par une nuit sombre, étant infestée de serpents et de tigres. En arrivant sur une hauteur près de la fazenda, ils apercevaient encore l'immense incendie, qui pouvait durer encore des jours et des semaines (1).

La fazenda, où ils logèrent, était fort importante et le personnel très nombreux. Elle possédait les engins les plus perfectionnés pour la fabrication de l'eau de vie de canne. Il y régnait une grande activité, on était occupé à couper la canne au sucre.

Dans l'après-midi, les mules et les bagages firent leur apparition. Les conducteurs les informèrent qu'ils avaient eu énormément de difficultés à traverser le fleuve.

ressemble assez au cochon dont il a les mœurs. Son pelage est brun et son museau est garni d'une petite trompe charnue. Quand il est traqué par un tigre, il se jette avec impétuosité et tête baissée dans la forêt, écarte et brise tout obstacle et bien souvent lui échappe. La nuit il se tient dans les forêts, nage avec facilité et aime à se vautrer dans les marais. C'est un animal qui s'apprivoise assez facilement, témoin celui que possède notre jardin zoologique.

Le capivará, qui a beaucoup de ressemblance avec le porc, est un amphibie et se défend avec acharnement contre les chiens. C'est un herbivore, sa chair est excellente et sa peau ressemble à celle du chamois. Au moindre bruit il plonge dans l'eau, mais ne tarde guère à reparaitre.

(1) Ayant été surpris par un incendie pendant notre voyage dans les Pampas, nous pouvons en parler de visu. Lorsque l'herbe est haute et brûlée par le soleil, on y met le feu du côté opposé au vent ; il se propage avec une rapidité effrayante.

Azara affirme avoir fait deux cents lieues dans des plaines brûlées par l'incendie. Les cendres fertilisent le sol, donnent naissance à une nouvelle herbe et le feu le débarrasse d'une foule de parasites et de petits serpents inoffensifs. Il n'y a que les ruisseaux ou les chemins qui puissent l'arrêter. On m'a assuré que par un vent favorable, en mettant le feu du côté opposé, les flammes se rencontrent et s'éteignent mutuellement.

Les notables de Dores, qui les avaient si obligeamment accompagnés avec leurs domestiques, les quittèrent pour regagner leurs demeures. Ils en avaient au moins pour deux jours.

Le soir du même jour, le 19 juin, les explorateurs entrèrent dans la plantation du San-Lagão, où ils furent reçus avec une bienveillance au-dessus de tout éloge. Le fazendeiro leur montra la peau d'un serpent qu'il avait tué quelques jours auparavant dans le même cours d'eau et à peu près au même endroit où l'ingénieur avait tiré un coup de revolver. Cette peau avait une longueur de 7 mètres et au milieu une largeur de 50 à 60 centimètres. Rarement le fazendeiro en avait vu un pareil et il était content d'en être débarrassé, attendu qu'il avait déjà détruit pas mal de veaux ⁽¹⁾.

Le 20 juin ils quittaient avec regret la plantation du San-Lagão afin d'atteindre le même soir Pitanguy, tête de ligne du chemin de fer projeté. Ils traversent le Rio Pará en canot et les mules les suivent à la nage. Cette rivière est encaissée entre deux rives magnifiquement boisées. Après avoir cheminé à travers des terrains fort accidentés, où il n'y a que les mules qui puissent passer, ils arrivent vers 8 heures du soir à Pitanguy.

Pendant leur dernière étape, ils ont vu un grand nombre d'habitations, de terrains excellents, énormément de bétail et une quantité innombrable de porcs. Dans presque toutes les localités qu'ils traversèrent on élève des porcs et les explorateurs estiment à environ 10,000 le nombre de ces animaux devant

(1) Nous avons lieu de croire que ces reptiles appartiennent au genre *Boa* de l'ordre des ophidiens. Ils habitent dans les cavités des vieux arbres et ne sortent de leur retraite que lorsque la faim les aiguillonne. Pour surprendre leur proie ils se blottissent dans les hautes herbes ou se suspendent par la queue à un arbre et surprennent les animaux qui passent à leur portée. Ils entortillent leur victime dans leurs longs replis, lui broient les os et l'enduisent de bave, afin de pouvoir l'engloutir dans leur énorme gueule dont les mâchoires sont fort élastiques. La déglutition est tellement lente qu'une partie de leur proie est déjà digérée, quand l'autre est encore dans la gueule. C'est ce moment que l'on choisit pour le tirer sans danger.

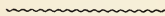
exister dans la zone qu'ils venaient de parcourir. Ces mammifères semblent faire partie de la famille, car ils pénètrent dans les maisons et se faufilent entre les jambes. Ils sont petits, maigres ; on ne les enferme que pour les engraisser. Quand on pénètre dans les forêts, il est prudent de se munir d'un bâton, car ils sont extrêmement voraces.

Les explorateurs rencontrèrent un jour quatre énormes charrettes traînées par des bœufs et chargées de lard. Elles étaient en voyage depuis vingt jours et il leur en fallait encore autant pour atteindre leur destination.

Sur leur parcours les ingénieurs ont compté (les villages exceptés) 317 habitations et 35 fazendas ayant plusieurs lieues d'étendue, soit une habitation et demie par kilomètre de parcours.

Rejoignons nos voyageurs que nous avons laissés à Pitanguy.

Le lendemain de leur arrivée, ils partent pour Oliveira où ils arrivent après six jours de marche, éreintés mais joyeux et contents de voir la voie ferrée qui doit les ramener à Rio de Janeiro.



SÉANCE GÉNÉRALE DU 23 OCTOBRE 1890.

ORDRE DU JOUR : 1^o Procès-verbal. — 2^o Conférence de M. A. THOUAR sur
ses voyages dans l'Amérique du Sud.

La séance est ouverte à 8 1/2 heures du soir dans la salle de la milice à l'hôtel de ville.

Au bureau prennent place MM. le lieutenant-général Wauwer-mans, l'échevin A. van den Nest, membre effectif, P. Génard, secrétaire général, et A. Thouar, explorateur dans l'Amérique du Sud.

1. Le procès-verbal de la dernière réunion est lu et approuvé.

2. M. le président présente le conférencier aux auditeurs. Il évoque le souvenir de l'infortuné docteur Crevaux, mort martyr de la science et dont le souvenir est encore vivant parmi les membres de la société. Il est fier de rendre un hommage public à M. Thouar, qui a risqué sa vie à la recherche de son illustre et glorieux devancier.

M. Thouar retrace dans un langage imagé les aventures qu'il a courues dans son expédition à travers le désert. Le but de tant d'efforts ne fut malheureusement pas atteint : les traces de Crevaux ont été retrouvées, mais son squelette seul a été découvert et la certitude de la perte de tous ses compagnons a été constatée.

M. le président remercie l'orateur de son importante communication et, au nom de la société, lui présente le diplôme de membre correspondant, titre que les membres effectifs ont été heureux de lui conférer.

La séance est levée à 10 1/2 heures.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 6 JANVIER 1891.

ORDRE DU JOUR: 1^o Procès-verbal. — 2^o Correspondance. — 3^o Sociétés correspondantes. — 4^o Dépôt du mémoire intitulé: *Les îles Samoa*, par M. A. BAGUET, conseiller. — 5^o Conférence de M. AUG. DE CASTILHO sur *la province portugaise de Mozambique*.

La séance est ouverte à 8 1/2 heures du soir dans la salle des États à l'hôtel de ville.

Au bureau prennent place M. le lieutenant-général Wauwer-mans, président, S. E. M. le comte de Macedo Pereira Cotinho, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. le roi de Portugal, MM. l'échevin A. van den Nest, Jacq. Langlois, vice-président, P. Génard, secrétaire général, le comte Oscar Le Grelle, trésorier, et Aug. de Castilho, capitaine de frégate et ancien gouverneur de Mozambique.

1. Le procès-verbal de la séance du 23 octobre dernier est lu et approuvé.

2. M. le président procède au dépouillement de la correspondance.

— M. le baron Osy de Zegwaart, gouverneur de la province, fait exprimer ses regrets de ne pas pouvoir assister à la séance.

— M. A. Thouar accuse la réception de son diplôme de membre correspondant.

— M. Lambo, consul du Vénézuéla, adresse un exemplaire de la carte indiquant les différentes limites proposées entre le Vénézuéla et la Guyane anglaise.

3. *Sociétés correspondantes.*

— L'académie des sciences, arts et belles lettres du Wisconsin, la société de géographie de Manchester et l'*American philosophical society* accusent la réception de différents fascicules du *Bulletin*.

— M. le président de la société de géographie de Rochefort annonce que la 12^e session du congrès national des sociétés géographiques françaises sera tenue dans cette ville aux premiers jours du mois d'août prochain.

— M. le D^r D. N. Anoutchine, président de la section géographique de la société impériale des amis des sciences naturelles, annonce la fondation de ce cercle et demande l'échange des publications.

4. M. A. Baguet dépose une notice intitulée : *Les îles Samoa*. L'impression au *Bulletin* en est ordonnée.

5. M. le président s'exprime comme suit :

« MESSIEURS,

« Mon premier devoir doit être aujourd'hui de remercier Son Excellence le ministre de Sa Majesté le roi de Portugal de l'honneur qu'il fait à la société royale de géographie d'Anvers en venant s'associer à ses modestes travaux.

» Anvers, Monsieur le Ministre, a toujours eu la religion des souvenirs ; vous pouvez en avoir la preuve par le soin pieux qu'elle met à conserver les monuments qui lui rappellent son glorieux passé ! Parmi ces souvenirs il n'en est pas de meilleurs que ceux qui se rapportent aux relations intimes qu'elle entretint au XVI^e siècle avec vos compatriotes. « L'une des causes » dit le célèbre Italien Guicciardini, « qui rendit la » cité d'Anvers, grande, riche et fameuse, se montra et com- » mença en l'an 1503 et 1504, lorsque les Portugais, ayant, avec » une merveilleuse et effroyable navigation, pris Calicut, ils » commencèrent à conduire les épiceries de l'Inde en Portugal, » puis les conduisirent du Portugal en cette ville pour en » fournir l'Italie, la France, l'Allemagne et autres provinces » chrétiennes. » Le choix que fit d'Anvers le roi Don Manoel comme entrepôt du commerce du Portugal avec l'Occident, ne tarda pas à donner à cette ville un extrême degré de splendeur. Elle rivalisa avec la glorieuse Venise ; les étrangers de toutes les nations y affluèrent, des fortunes princières qui subsistent encore de nos jours y prirent naissance ; c'était bien alors, comme le disait Guicciardini, la *trionphante cité d'Anvers*. Vous pouvez voir encore, Monsieur le Ministre, rue Kipdorp l'hôtel que les magistrats d'Anvers assignèrent à l'envoyé du roi Manoel qui, comme vous, vint alors s'asseoir dans leur maison commune et que nous désignons sous le nom de *Maison de Portugal*.

« En ce temps un soleil radieux brillait sur nos deux patries unies par des liens de mutuelle et cordiale affection. En Portugal, le Camoëns chantait la gloire incomparable acquise par vos marins qui venaient d'ouvrir aux humains l'immensité des mers. En Belgique, à Anvers, une brillante école de géographie vulgarisait leur œuvre, la répandait dans le monde entier, tout en fondant la science moderne de la terre.

» Hélas ! ces beaux jours eurent un terme. Le brouillard des guerres, des révolutions vint obscurcir le soleil du progrès. Le Portugal eut pendant trois siècles à lutter pour défendre contre les convoitises, des conquêtes trop vastes pour

pouvoir être fécondées par sa population restreinte. La Belgique vit s'éteindre sa belle école scientifique dans la plus effroyable des guerres religieuses. Le commerce lui-même s'éteignit en abandonnant les voies de la libre concurrence ouverte au travail de tous les humains, en se couvrant de la plaie hideuse de la *traite des nègres*. Je me garderai d'en accuser personne, car c'est avec douleur que je constate que le premier convoi négrier qui emporta des esclaves en Amérique y fut conduit avec l'assentiment d'un illustre Flamand, l'empereur Charles-Quint en 1617 et par des marins flamands !

» Vous venez, Monsieur le Ministre, de prendre une part importante à une œuvre grande et généreuse que nous sommes fiers d'avoir vu naître sur notre sol. *La conquête de la terre est achevée et je me persuade que la conquête des hommes par la civilisation va commencer en Afrique*. Le hasard des événements, qui avait déjà réuni nos compatriotes aux Açores, à Madère, aux Canaries, les réunit de nouveau sur les rives du Congo découvert par le Portugais Diego Cam, qui avait pour auxiliaire l'Allemand Martin Behaïm, que ses alliances de famille avaient en quelque sorte naturalisé belge et que vos compatriotes nommaient le *Flamingo*. En vous voyant assis à nos côtés, je me plais à espérer de voir renaître ces relations intimes, fondées sur une amitié loyale et confiante, qui ont fait la puissance de nos deux petites patries dans le passé et leur ont permis de lutter avec succès contre les plus puissantes nations.

» MON CHER CASTILHO,

» Guicciardini a pu fixer la date de 1503 pour le point de départ des relations si fécondes de nos pères, mais nous pouvons fixer une date plus précise encore comme origine de nos relations nouvelles : le 23 août 1877.

» En ce jour en effet se trouvaient réunis à la table du gouverneur de St.-Paul de Loanda, vos compatriotes Serpa Pinto, Roberto Ivens et Hermenegilde de Capello, qui venaient

de recueillir au Congo Henry Stanley au retour de son magnifique voyage de traversée de l'Afrique. Ce repas marque le point de départ de tout un ensemble de travaux de découvertes que vos compatriotes avaient peut-être un peu trop négligées jusqu'alors et qui égalent en importance celles du XVI^e siècle. A son retour en Europe, Stanley ouvrit de son côté la voie à mes compatriotes impatients de trouver l'occasion de se distinguer sous les ordres de leur Roi.

» Vous n'étiez pas à ce festin désormais historique, mais, si je ne me trompe, vous étiez déjà à l'œuvre sur la côte orientale de l'Afrique, préludant à des travaux du même genre, qui ont contribué à nous faire connaître le mystérieux Ophir, le pays de Gaza de l'Écriture, où regnait dit-on la reine de Saba, et le légendaire empire de Monotapa. Vous avez bien voulu nous décrire cette région que vous avez gouvernée avec talent et dévouement, que nous connaissions si peu en Europe et je vous en remercie au nom de l'assemblée ». (*Applaudissements.*)

M. de Castilho, remercie M. le président des paroles bienveillantes qu'il vient de lui adresser et aborde le sujet de sa conférence. Après avoir décrit le Mozambique sous le rapport physique et hydrographique, il donne des renseignements fort peu connus sur l'administration, les finances, le commerce, la force armée, l'instruction publique et la division territoriale de cette importante province. Il termine sa causerie en faisant ressortir les efforts faits par les Portugais pour combattre la traite des nègres et appelle l'attention sur la facilité d'obtenir des concessions de terrains pour l'agriculture et l'exploitation des mines d'or.

M. le président remercie de nouveau l'orateur ; il remet ensuite à S. E. M. de Macedo le diplôme de membre honoraire de la société.

— M. de Macedo remercie M. le président de l'honneur que la société a bien voulu lui faire en l'admettant au nombre de ses membres.

— La séance est levée à 10 heures.

LA

Province Portugaise de Mozambique

Conférence lue à la Société de Géographie d'Anvers
le 6 janvier 1891

par M. AUGUSTE DE CASTILHO, capitaine de frégate de la
marine portugaise.

Ayant reçu de vous, Messieurs, la grande distinction d'être nommé membre de cette respectable société de géographie, sous la proposition de notre vénéré président, M. le général Wauwermans, il me semble que je ne puis rien faire de mieux, pour montrer ma reconnaissance envers vous et pour répondre, quoiqu'un peu tard, à l'aimable invitation de notre cher président, que de venir vous présenter quelques renseignements au sujet de la province portugaise de Mozambique, qui ont été recueillis dans une déjà bien longue et pénible expérience.

Ayant visité ces contrées pour la première fois il y a déjà bien près de 30 ans, et les ayant depuis habitées presque con-

stamment, soit comme officier de marine, soit comme gouverneur subalterne, soit comme gouverneur général, il n'est pas étonnant que le Mozambique m'ait toujours inspiré un profond attachement et un vif désir de faire tout mon possible pour son développement, le faisant connaître et attirant sur lui l'attention de tous. C'est ainsi que je m'empresse d'apporter aujourd'hui mon modeste tribut à la civilisation africaine, tâchant de rendre connue une des parties les plus intéressantes, les plus riches et les plus belles de l'Afrique, et essayant d'attirer vers elle l'attention et la grande initiative du peuple belge et de la noble ville commerciale et maritime d'Anvers, qui a de tout temps pris une part si remarquable et si importante aux grandes entreprises dans les pays lointains.

La petite nation belge, si grande par ses industries et par son commerce, et cette grande et belle ville, qui ont dernièrement pris goût aux choses d'Afrique, sous la puissante direction d'un souverain éclairé et désintéressé, suivront sans doute avec attention tous les renseignements qui se rapportent à la partie du continent noir que je connais le mieux. Je regrette seulement d'être forcé de m'exprimer dans une langue étrangère, mais j'espère d'avance mériter l'indulgence de mon auditoire, qui saura tenir compte des difficultés que j'ai eu à surmonter et qui, je pense, me comprendra un peu.

Je ne dirai rien de l'historique de la province de Mozambique : je me bornerai à peine, dans le champ de la pratique, à faire le récit des choses telles qu'elles sont aujourd'hui, en essayant de vous faire comprendre l'étendue de ce vaste domaine de la couronne, l'administration que nous y exerçons, les ressources du pays et les attrait qu'il peut offrir aux capitaux et à l'initiative étrangère.

Le Portugal, qui a découvert les deux côtes de l'Afrique et la route d'Orient et qui a possédé presque tous les pays qu'il a conquis, possède encore aujourd'hui des colonies impor-

tantes en Afrique, en Asie et dans l'Océanie. En Afrique, l'Archipel des îles du cap Vert, les îles de Saint-Thomas et du Prince, la province d'Angola avec le district du Congo sur la côte occidentale, et la grande province de Mozambique sur la côte orientale ; en Asie, les établissements de Goa avec les districts subalternes de Danão et Diu dans la péninsule indienne, et la province de Macao en Chine ; dans l'Océanie l'île de Timor.

Comme nous l'avons déjà dit, nous nous bornerons ce soir à dire quelques mots au sujet de la province de Mozambique, qui a attiré dernièrement l'attention politique du monde entier, et qui renferme des richesses innombrables dans les trois règnes de la nature, tels que l'ivoire, les cornes de rhinocéros, l'écaille, l'ambre, les plumes d'autruche, les fourrures, les peaux et les cuirs, les perles, la cire, les oléagineux, le riz, le blé et d'autres céréales, la canne à sucre, les fibres textiles très variées, les plantes médicinales, le café, le thé, le coton, des bois de construction, de menuiserie et d'ébénisterie très précieux, le caoutchouc, la cire végétale, l'indigo, l'or, les diamants, le cuivre, le fer, le charbon de terre et le sel.

Les colonies africaines portugaises, et le Mozambique surtout, n'ont pas encore acquis tout le développement qui serait à désirer. Les causes en sont très variées ; mais les principales sont :

1° L'idée fixe qu'on a eue dans les temps anciens de ne considérer les ports d'Afrique que comme ports d'escale et de relâche, nous engageant à concentrer toute notre attention sur les Indes et autres pays d'Orient ;

2° La domination de l'Espagne, qui a écrasé pendant 60 ans toute initiative, et sous laquelle nous avons perdu une grande partie de notre immense empire d'Orient ;

3° La traite des noirs vers l'Amérique du Sud qui absorbait tous les efforts au détriment des établissements africains ;

4° Déjà en ce siècle, les guerres civiles et dynastiques qui ont précédé l'avènement du régime libéral actuel ;

5° L'émigration qui se fait de préférence et en large échelle, des provinces du nord du Portugal et des archipels de Madère

et des Açores vers le Brésil, la Plata, la Guyane anglaise et les îles Sandwich.

A vrai dire, la province de Mozambique n'a commencé à prendre un essor bien marqué que dans la deuxième partie de ce siècle, et notamment après l'extinction de la traite qui se faisait vers les pays américains, et après que des communications plus rapides au moyen de bâtiments à vapeur ont remplacé, ou plutôt sont venus en aide à la navigation des navires à voiles.

Le long de la côte orientale d'Afrique la province de Mozambique s'étend depuis l'embouchure du fleuve Rovuma au nord, par 10° 30' de latitude, jusqu'au parallèle de 27° sud, au sud de la baie de Lourenço Marques, sur une ligne sinueuse de plus de 400 lieues. Dans l'intérieur elle s'étend au nord par le cours du Rovuma, et à l'ouest jusqu'au lac Nyassa, le long du Zambèze jusqu'au district de Zumbo, puis le long du cours du fleuve Save, et finalement au sud-ouest jusqu'à la frontière orientale de la république du Transvaal.

Le littoral de la province présente une structure extrêmement variée. Au nord nous rencontrons un chapelet de grandes îles et de grandes baies, découpées sur un large banc de corail, avec des canaux profonds mais difficiles, offrant cependant des abris sûrs pour la navigation, quand on prend les précautions convenables, et des canaux assez sains et abrités pour le petit cabotage. Plus au sud, entre les parallèles 12° 50' et 15° 15', nous trouvons une série de baies spacieuses, profondes, abritées et d'un accès parfaitement facile; savoir: *Pemba*, *Memba* ou *Nuandasi* avec le port *Bocage* au sud, *Fernaô Velleso*, avec la baie de *Nakala* dans le sud-ouest et le port *Belmore* dans le nord, *Quissimajulo*, *Conducia*, *Mozambique* et *Mocambo*. Trois de ces ports, Pemba, Makala et Mocambo sont des meilleurs du monde, et Makala surtout, avec sa grande nappe d'eaux bleues de 30 milles carrées de superficie, et son entrée saine

et profonde d'un demi-mille de largeur à peine, est sans hésitation le meilleur que je connaisse. Dans cette baie, toutes les flottes de l'Angleterre pourraient se donner rendez-vous, entrant haut la main à toute vapeur sans pilote et sans le moindre danger.

Encore plus au sud, et si nous exceptons la baie de *Bazaruto* et celle de *Lourenço Marques*, qui se trouve dans la limite méridionale de la province et qui est grande et assez commode, nous ne trouvons que des fleuves, des rivières et de simples bras de mer à barres sablonneuses mobiles et plus ou moins dangereuses. Les plus importantes sont le Tjungo, Angoche, Quilimane, le Pungué, le Chinde et l'Inhamissengo, embouchures du Zambèze, et Inhambane. Viennent ensuite comme moins importants le Moginquale, Sangaje, le Macuse, le Linde, Sofala, le Save et le Limpopo. Il y a bien encore d'autres petites rivières, mais elles ne sont guère connues que des petits voiliers indigènes, et ne pourront jamais avoir une sérieuse importance politique ou commerciale.

Pour faciliter la navigation des ports de la côte et leur accès pendant la nuit, on a construit plusieurs phares et fanaux, tous dans les dernières dix-huit années. Ainsi nous avons un feu sur le cap Delgado, un à Ibo, un à l'île St.-Georges et quatre dans le port de Mozambique, un à Quilimane, un à Inhamissengo, un à Chiloane, un à Inhambane et un sur la pointe Machaquene à l'entrée du port intérieur de Lourenço Marques. Outre le service que ces feux rendent à la navigation des ports proprement dits, ceux du cap Delgado, d'Ibo, de l'île St.-Georges et d'Inhambane servent aussi de magnifiques points de repaire pour les navires qui suivent la côte, en route vers le Zanzibar, les Comores et les Indes, ou descendent de ces pays vers le cap de Bonne-Espérance. On trouve déjà également des bouées et des balises pour indiquer les passes les plus difficiles dans tous les principaux ports. A Mozambique surtout, l'éclairage et le balisage sont

si parfaits, au moyen de deux alignements tracés par deux feux verts et deux rouges, qu'un étranger peut y entrer dans la nuit sans pilote et sans la moindre crainte.

L'hydrographie de la côte portugaise a mérité dans les derniers temps une sérieuse attention, et de nombreuses cartes des ports les moins connus ont été dressées avec soin par les officiers de la division navale et par d'autres employés. C'est ainsi que nous possédons déjà les plans de la baie de Tungui, de Makala, de Moginquale et Infussi, de Mocambo, du Tjungo, du Macuse, du Linde, de l'Inhamissengo et du Chinde, du Pungué, du Limpopo, dont la plupart sont déjà imprimées par le comité cartographique du ministère des colonies. D'autres, ports ont aussi été étudiés par des navires de guerre anglais, tels que Quilimane, Chiloane, Inhambane et Lourenço Marques.

De nombreuses cartes géographiques ont été dressées à différentes époques, non seulement des cartes générales de la province, mais aussi des cartes des itinéraires de plusieurs voyageurs et explorateurs, et des cartes locales de quelques-uns des districts ou de certaines de leurs parties les plus intéressantes.

L'administration de la province de Mozambique est exercée par un gouverneur général, dont la résidence principale est dans l'île de Mozambique, et par des gouverneurs subalternes dans chacun des districts. Le gouverneur général est également le gouverneur du district de Mozambique, qui s'étend sur la côte entre la baie de Lurio et le port de Sangaje.

Le district du cap Delgado s'étend entre les fleuves Rovuma et Lurio et va jusqu'au lac Nyassa.

Le district d'Angoche, entre Sangaje et le Quisungu.

Le district de Quilimane, entre le Quisungo et le Luana.

Le district de Sofala, entre le Luana et le cap St.-Sébastien.

Le district d'Inhambane, entre le cap St.-Sébastien et le fleuve Limpopo.

Le district de Lourenço Marques, entre le Limpopo et le parallèle de 27° sud.

Dans l'intérieur il y a encore trois districts le long du Zambèze : celui de Manica au sud du bas-Zambèze et comprenant les plus riches mines d'or connues de toute l'Afrique.

Le district de Tete en amont du précédent.

Le district de Zumbo plus en amont encore. Nous n'essayerons pas de tracer les limites intérieures de ces districts, même approximativement, puisque ces limites font le sujet de négociations diplomatiques en cours de discussion avec la Grande-Bretagne.

Soumis aux gouverneurs des districts et en descendant la ligne hiérarchique, viennent comme autorités régulières les commandants militaires, qui ont une juridiction civile et militaire. Et parallèlement à ceux-ci, dans les territoires où l'administration n'est pas encore établie d'une façon tout à fait définitive, nous avons des *capitães mores* ou grands capitaines. Auprès des roitelets vassaux de la couronne, mais dont le territoire n'est pas encore organisé d'une façon civilisée, nous avons des intendants des affaires indigènes et des résidents qui dépendent d'eux. Ces fonctionnaires sont pour ainsi dire le premier pas de la nouvelle administration portugaise pour tâcher d'exercer son influence petit à petit sur les chefs indigènes et les amener à accepter graduellement la souveraineté et les coutumes portugaises; ils sont le premier échelon de l'échelle administrative et le premier anneau qui relie l'indigène africain sauvage à l'administration supérieure de la couronne du Portugal.

La province de Mozambique est divisée en cinq circonscriptions ou arrondissements judiciaires pour l'administration de la justice,

dont les sièges respectifs sont à Mozambique, Quilimane, Lourenço Marques, Inhambane et Tete; il y a en outre des tribunaux ordinaires avec des juges non licenciés subordonnés aux précédents, un tribunal supérieur à Mozambique présidé par le gouverneur général et dont le juge est le rapporteur, et la cour d'appel à Goa. Toutes les lois du royaume sont applicables dans les colonies.

Les finances de la province sont dirigées par un inspecteur des finances siégeant à Mozambique, avec un trésorier général et tout le personnel nécessaire. Dans chaque district il y a des délégués de l'inspecteur et des trésoriers adjoints. Ces employés s'occupent surtout de la perception des contributions directes, de la tenue des livres et de la confection des tableaux des recettes et dépenses générales de la colonie. Les contributions indirectes, qui constituent le plus grand revenu de la province, sont perçues par les douanes. Il y a six ans, on a commencé la publication des tableaux annuels des recettes douanières pour chaque douane, suivis de tableaux synthétiques où l'on réunit toutes les importations et exportations de la province. Parmi ces tableaux il y en a où les marchandises importées se trouvent groupées par pays d'origine, ainsi que des tableaux de produits exportés, groupés selon les pays de destination. Ces tableaux, qui sont extrêmement intéressants pour l'étude du développement commercial de la colonie, nous permettent également d'apprécier facilement quels sont les pays qui maintiennent avec le Mozambique le plus de rapports, et par conséquent dans quelle direction l'on doit établir les communications rapides ou perfectionner celles qui existent déjà. Nous reviendrons plus loin sur ce sujet, quand nous parlerons des lignes de navigation qui desservent la province.

Il existe des douanes dans les ports d'Ibo, Mozambique, Quilimane, Chiloane, Inhambane et Lourenço Marques, et des

délégations de douane ou de simples postes douaniers dans d'autres ports moins importants, tels que Tungui, Angoche, Sangaje, Inhamissengo, Sofala, Beira et Mocimboa, et encore sur les fleuves qui desservent dans la baie de Lourenço Marques et sur la frontière au point terminus de la ligne de chemin de fer portugais.

Le tarif actuel des douanes a été décrété en 1877, mais on songe à le réformer dans un sens plus large, mais sauvegardant en tous cas les intérêts de l'État.

La force armée régulière, dont le gouverneur général est le commandant en chef avec les honneurs de général de division, se compose de cinq bataillons de chasseurs à pied. Le premier fait la garnison des districts de Mozambique, Angoche et Ibo ; le deuxième celle de Quilimane et de Manica ; le troisième celle de Inhambane et de Sofala ; le quatrième celle de Lourenço Marques, et le cinquième celle de Tete et Zumbo. Les soldats sont presque tous des noirs de la province d'Angola et de Mozambique et des Indiens de Goa ; mais les officiers et sous-officiers sont pour la plupart Européens, quoiqu'il y en ait beaucoup d'Indiens et aussi d'Africains.

Selon les lois portugaises, tout individu, n'importe quelle couleur il puisse avoir ou dans quel pays de la monarchie il ait vu le jour, peut aspirer à toutes les places de l'administration. C'est ainsi que nous voyons des Indiens et des Africains professeurs à l'école polytechnique de Lisbonne et à l'université de Coïmbre, juges, officiers supérieurs de la marine et de l'armée de terre, députés, pairs du royaume, directeurs généraux aux ministères, évêques et même ministres. La civilisation portugaise régénère les indigènes des colonies, leur montre le chemin qui leur convient le mieux et les élève au niveau des plus grandes distinctions, tandis que d'autres puissances les tiennent dans un état de quasi-esclavage, comme

dans la péninsule indienne et à Java, ou les exterminent, comme en Australie et en Amérique. Notre façon d'agir me semble au moins plus honnête et surtout bien plus chrétienne.

Tandis que les recrues noires d'Angola ou de Mozambique ne deviennent que de mauvais soldats dans leur pays, désertant souvent et ayant des liens de famille et autres qui les rendent peu courageux, ils sont d'excellents soldats quand on les transporte d'une côte à l'autre. Ce système a été adopté dans les derniers temps avec de très bons résultats, et nous permet de forcer ainsi au service militaire et de rendre meilleurs sous le joug de la discipline, beaucoup d'individus dangereux, malfaiteurs ou simplement oisifs qui ne peuvent pas être punis par les tribunaux. C'est à l'occasion de la désertion de plusieurs noirs ainsi recrutés, d'un paquebot portugais qui les transportait de Mozambique à Angola et qui se trouvait mouillé dans la baie de la Table, que toute la philanthropique presse anglaise a jeté les hauts cris et nous a calomnieusement appelés négriers pour la 101^e fois, envoyant partout en Europe de grands télégrammes à sensation !

L'armement des soldats noirs de Mozambique est le fusil Snider Barnet.

En outre de ces troupes régulières noires, nous avons aussi dans les districts de Manica, de Tete et de Zumbo des pièces de canon Hotchkiss servies par des marins et artilleurs blancs, et des mitrailleuses Nordensfelt dans d'autres districts. Les pièces Hotchkiss, par leur légèreté, leur maniement facile et leur grande portée et précision, ont déjà inspiré une grande terreur aux indigènes et sont une arme très utile dans un pays où les routes et les moyens de transport sont encore généralement difficiles.

Dans la ville de Lourenço Marques, il y a un corps de police européen d'élite, composé d'infanterie et de cavalerie, et dans les autres villes principales il y a également des corps de police locale composés d'indigènes choisis.

En outre des forces régulières indiquées ci-dessus, le gou-

vernement de la province organise, en cas de guerre, des forces indigènes dépendantes des roitelets soumis ou tributaires ou de personnes influentes qu'il arme à ses frais, et qui, sous la direction supérieure des gouverneurs de district, vont porter secours à tel ou tel point où l'ordre a besoin d'être rétabli. Dans ces conditions, on peut facilement mettre en campagne dans toute la province quelques dizaines de milliers d'hommes qui se battent parfaitement et sur qui l'autorité peut absolument compter.

L'instruction publique est encore peu répandue à Mozambique. Il existe cependant des écoles primaires élémentaires pour les deux sexes dans toutes les capitales de district et dans plusieurs autres villes, une école complémentaire dans la ville de Mozambique et une école d'arts et métiers à Mozambique, qui a à peine 10 ans d'existence et déjà donne d'excellents résultats. Dans cette école on reçoit les enfants abandonnés au nombre de cent, et on leur donne l'instruction qui convient à leur condition. En outre de l'instruction primaire élémentaire, ils y apprennent les métiers de cordonnier et de tailleur dans l'établissement, et les métiers de charpentier, serrurier, maçon, relieur, imprimeur etc. dans les chantiers de l'arsenal et des travaux publics et dans l'imprimerie du gouvernement.

La religion catholique est la religion de l'État, et comme telle elle est la seule qui soit subventionnée par lui. La province de Mozambique forme une grande prélature soumise à l'archevêché patriarchal des Indes, dont le prélat, qui est l'évêque in partibus des Thermopyles, siège à Mozambique. Dans toutes les principales villes il y a des paroisses gérées par des prêtres séculiers ; il y a également au Zambèze des missions catholiques dirigées par des pères jésuites et d'autres des

frères blancs d'Alger envoyés par le cardinal Lavigerie au Nyassa, à Inhambane et ailleurs. Comme cependant la liberté des cultes est admise par la constitution de l'État, il y a également des missions protestantes, surtout à Inhambane, dirigées par des ministres américains.

La ville de Mozambique, bâtie sur la petite île sablonneuse et de corail du même nom, devant une grande et profonde échancrure de la côte, qui est l'estuaire de deux petites rivières insignifiantes, est la capitale de la province orientale portugaise d'Afrique. La ville est assez grande et possède de belles et grandes constructions, dont les principales sont le palais du gouverneur général, le palais de l'évêque, les bureaux des finances, des travaux publics, la douane, de belles églises, un grand hôpital, l'hôtel de ville, l'arsenal naval et un grand nombre d'habitations des fonctionnaires, des factoreries commerciales nationales et étrangères, etc. La ville noire se trouve à l'extrémité sud de l'île, dans un quartier tout à fait séparé. A l'extrémité nord-est de l'île et sur un point qui commande parfaitement l'entrée du port intérieur, s'élève le magnifique fort Saint-Sébastien, tracé par le grand Alfonso d'Albuquerque et construit il y a plus de 300 ans. Ce fort, qui se trouve dans un état parfait de conservation, mais mal armé pour les exigences de la guerre moderne, possède des batteries de plus de cent canons, de vastes casernes pour les troupes, pour le dépôt des condamnés et pour les contingents qu'on organise continuellement pour la garnison des provinces d'Angola, de la Guinée et de Timor, de belles habitations pour le commandant et les officiers, une petite chapelle et d'énormes citernes où l'on amasse l'eau de pluie, dont il y a toujours une quantité suffisante pour les nombreux habitants du fort et pour approvisionner les bâtiments de guerre. Dans le fort il y a également un sémaphore pour communiquer avec les

navires et deux fanaux verts qui forment un des alignements pour l'entrée du port.

C'est sur l'île de Mozambique que Vasco de Gama est débarqué et a fondé le siège de l'autorité portugaise, qui y est demeurée jusqu'à nos jours. Il serait cependant à désirer qu'on transférât la capitale de la province sur un point du continent, dans la baie de Mocambo probablement, d'où l'influence du gouvernement pût s'épancher et se propager graduellement vers l'intérieur. Tant qu'on ne l'aura pas fait, notre influence et notre prestige ne pourront se développer dans cette partie de la province que d'une façon insuffisante et très lente. On a autrefois songé à relier l'île de Mozambique au continent au moyen d'un pont, mais cette idée a dû être abandonnée à cause du tort que de tels travaux produiraient dans le port et de la dépense colossale qu'elle exigerait.

Dans le district du cap Delgado, dont la capitale se trouve établie sur l'île d'Ibo non loin du continent, nous avons à constater les mêmes inconvénients de la position insulaire, qui n'a pas encore permis un grand développement de notre influence civilisatrice vers l'intérieur.

C'est dans le nord de ce district, tout à fait dans la partie septentrionale de la province, que se trouve la grande baie de Tungue, qui nous appartenait depuis des siècles, mais qui nous a été usurpée il y a 45 ans, à la suite de la trahison du chef arabe que nous y avions, et qui s'est soumis au sultan de Zanzibar en y arborant son pavillon rouge. Depuis lors, tous les efforts diplomatiques et autres ont été impuissants pour revendiquer nos droits à ce territoire, et surtout après que la Grande-Bretagne a commencé d'exercer sur le sultan une influence dirigeante. Ce n'est que vers la fin de l'année 1886, quand les gouvernements portugais et allemand ont conclu un traité où notre limite au nord était reconnue

jusqu'au fleuve Rovuma, que nous avons de nouveau essayé de persuader le sultan de nous rendre de bon gré le territoire usurpé. Ayant échoué encore une fois dans nos démarches parfaitement correctes, toujours à cause de l'influence britannique contraire à nos prétentions, il nous a fallu recourir aux grands moyens et nous emparer de la baie de Tungue par la force des armes, avec une expédition de navires de guerre et de troupes de terre qui ont, à la fin de février 1887, balayé les autorités du sultan et rétabli notre pavillon qui y flotte pour toujours.

Le district d'Angoche, qui a été occupé militairement en 1855 comme simple commandement militaire et qui a depuis été érigé en district séparé de celui de Mozambique, possède une grande richesse agricole et serait appelé à un grand avenir si ce n'étaient les conditions d'infériorité de son port par rapport à celui de Mozambique et sa grande proximité de celui-ci, qui lui porte pour ainsi dire ombrage. En effet, quoique quelques navires, surtout allemands, aillent déjà prendre leurs chargements d'oléagineux et de cire dans le port même d'Angoche, la plupart de ces produits sont transportés par de petits caboteurs dans le port de Mozambique, d'où l'on fait leur expédition vers l'Europe.

Le district de Quilimane, qui est de tous ceux de la province le plus important à cause de la grande masse de produits qui descendent le Zambèze et qui sont exportés par les ports de la côte, est aussi celui où l'autorité portugaise est le mieux établie, à cause des moyens relativement faciles de faire pénétrer notre influence dans l'intérieur. Le port de Quilimane, quoique n'étant pas à proprement dire une des

bouches du Zambèze, puisque ce n'est que pendant les grandes crues de ce fleuve que ses eaux déversent dans celui de Quilimane, pendant deux mois tout au plus, et encore pas toutes les années, est toutefois le plus important des districts, et celui où ont lieu les plus grandes opérations de commerce. La ville de Quilimane est très grande et bien bâtie, au milieu de vastes jardins et de plantations exubérantes de palmiers, de manguiers et d'autres beaux arbres, et se distingue de toutes les autres par le confort et l'élégance de ses belles habitations, par ses rues spacieuses bien alignées et à doubles rangées d'acacias et de flamboyants, par sa grande avenue sur la rive et par l'activité de son commerce terrestre et maritime toujours bruyant.

Le Zambèze, grand fleuve qui baigne de ses eaux les territoires des districts de Zumbo, Tete, Manica et Quilimane, se déverse dans la mer des Indes par sept bouches, dont deux, le Chinde et l'Inhamissengo, sont à peine praticables pour les navires. Son grand delta d'alluvion, formé par un innombrable réseau de canaux transversaux et directs, baigne et fertilise des terrains immenses, très ressemblants à ceux du delta du fleuve des Amazones, et où toutes les conditions favorables à toute espèce de culture tropicale se trouvent réunies. Ces terrains sont desservis par des canaux naturels, qui sont d'excellentes voies de communication toutes faites et très commodes.

Le Zambèze a un grand nombre de tributaires, dont les principaux sont le Cafué, le Sanhate, le Luanga dans son cours supérieur, c'est-à-dire en amont des rapides de Caroa Bassa, et le Revugo, le Chire, le Mazoe, le Luenha, le Muira et le Pompué dans son cours inférieur. Tous ces affluents versent une énorme masse d'eau dans le Zambèze, qui, à l'occasion des grandes pluies dans l'intérieur, charrie plusieurs centaines de milliers de tonnes de sable qui se déversent annuellement

dans l'océan Indien. Ces sables versés dans le mer par le Zambèze ainsi que par d'autres fleuves importants entre Bazaruto et le petit îlot Fogo, tels que le Save, le Pungué, le Macuse, le Quilimane, le Tjungo etc. et la configuration concave de cette partie de la côte, sont les causes de la formation du grand banc de soude qui s'étend devant cette partie du littoral et qui présente une pente douce et graduelle jusqu'à la plage. La courbe concave de la côte n'est interrompue que par une espèce de projection que forme le littoral du delta du Zambèze, et dont nous prétendons expliquer la formation comme étant des terrains neufs d'alluvion formés par les sables charriés, qui, fouettés et refoulés brusquement par les grands vents de la mousson du sud, surgissent peu à peu et s'amoncellent, s'avancant vers le sud et l'est. Un autre phénomène intéressant a lieu sur les rives du delta du grand fleuve. Comme les derniers embranchements du delta sont dirigés à peu près dans la direction nord et sud du monde, et comme la terre tourne sur son axe de l'ouest à l'est, les eaux sont refoulées contre les rives droites qu'elles rongent d'une façon prodigieuse, surtout dans les grandes marées des syzygies, laissant chaque année à découvert de l'autre côté de grandes étendues de plage. On constate ce phénomène à première vue par le grand nombre d'arbres déracinés et arrachés avec d'énormes avalanches de terres, que les eaux engloutissent à chaque marée sur la rive occidentale, tandis que de l'autre côté on voit les nouveaux mangliers qui poussent et se développent rapidement sur les terrains que l'eau a abandonnés. La configuration générale de ces terrains mouvants change ainsi à vue d'œil dans toutes les saisons. Nous avons vu, dans l'espace de quelques années, les magasins de la maison Régis, la résidence du commandant militaire et le phare à l'île Inhamissengo reculer de plusieurs centaines de mètres de la plage que la mer envahissait toujours.

Les courants du Zambèze sont si violents et si irréguliers à cause du grand nombre d'îles et de bancs de sable qui l'obstruent, qu'il est impossible de faire de ce fleuve une hydrographie

parfaite. Entre les gorges de Lupata, un peu en aval du Luenha et le delta, le Zambèze s'épanche sur une largeur qui a quelquefois plus de 10 kilomètres à cause de la configuration plate de la rive droite et même de la gauche en aval du Chiré. Il en résulte que quand les eaux baissent, elles laissent à sec des centaines d'îles, la plupart desquelles seront détruites dans la crue prochaine pour reparaitre plus tard dans des endroits différents à cause de la direction capricieuse des courants. La navigation du Zambèze est par conséquent toujours difficile pour un étranger, et même pour les pilotes indigènes, qui cependant connaissent assez bien la direction des canaux par les remous de l'eau, par la manière dont les pailles et autres débris se réunissent à la surface et par une espèce d'instinct que nous autres Européens ne savons pas expliquer.

De nombreuses embarcations de types très variés sillonnent constamment le Zambèze : des pirogues petites et grandes creusées dans un tronc d'arbre, des canots de forme européenne, de grandes chaloupes à fond presque plat et à petit tirant d'eau, et des petits vapeurs. Les moyens de propulsion dans les embarcations qui ne sont pas à vapeur sont les pagayes pour les grands fonds, de longues perches qu'on enfonce dans le fond dans les endroits où il y a moins d'eau, et une longue touée de corde halée par terre par l'équipage le long de la rive. Quant à la voile, on ne s'en sert jamais à cause des sinuosités des canaux, qui rendrait la manœuvre difficile ou même tout à fait impossible. Dans chaque embarcation on voit le patron accroupi à l'arrière, gouvernant avec une pagaie ou le gouvernail et le pilote debout sur l'avant, avec une longue perche à la main, tatant le fond, étudiant les canaux, flairant pour ainsi dire le meilleur chemin pour l'indiquer du geste ou de la voix au patron qui dirige l'embarcation selon les indications qu'il reçoit. Malgré toutes les précautions, on s'échoue assez souvent, ce qui rend ces voyages très pénibles et fatigants. Pendant ces longs voyages, les rameurs chantent leurs chansons monotones mais harmonieuses,

souvent inventées pour l'occasion par le plus spirituel ou le plus intelligent de la troupe, et accompagnées en chœur de coups uniformes qu'ils frappent sur le bord de l'embarcation avec leurs pagayes.

Les rives du Zambèze sont assez monotones en aval du Chiré, n'offrant à la vue que des plaines sans fin, des roseaux touffus bordant l'eau et quelques groupes de toits pointus des cases coniques en paille, qui se montrent au-dessus des grandes herbes. A l'embouchure du Chiré, on trouve déjà les montagnes rocheuses de Chamoara, et un peu plus loin, toujours sur la rive gauche du Chiré, la majestueuse chaîne de Morumbala, qui s'élève à 1500 mètres au-dessus des plaines environnantes et se présente richement boisée à partir du bord de l'eau jusqu'au sommet. Sur son flanc on trouve des sources d'eau thermale. En amont du canal Ziœ-Ziœ, qui coule du Zambèze vers le Chiré vis-à-vis la ville de Sena, le pays se présente beaucoup plus pittoresque : une chaîne de belles montagnes dans l'intérieur de Maganja, entre le Zambèze et le Chiré, quelques collines en face, près de la ville de Sena, les gorges de Lupata et d'autres montagnes encore donnent au paysage un aspect extrêmement beau. Dans ces gorges, qui ne forment en réalité qu'un seul pâté de montagnes sauvages, qui a dû être déchiré, par l'impétuosité du grand fleuve, celui-ci s'engouffre bouillonnant et se trouve rétréci et encaissé dans un lit relativement étroit avec une grande profondeur et des berges escarpées ; le fleuve y tourbillonne avec fracas ayant un courant très rapide qui rend la navigation extrêmement périlleuse, surtout à la saison des grandes eaux. Dans le Zambèze on rencontre beaucoup de crocodiles très voraces, de nombreux troupeaux d'hippopotames et beaucoup de poissons de différentes espèces très bons à manger. Sur les rives on voit à chaque instant d'innombrables bandes d'oiseaux de taille variée et aux plumages multicolores.

Le district de Tete, celui de Manica fondé en 1884 et celui

de Zumbo fondé en 1887 et dont le chef-lieu se trouve dans l'ancienne ville du même nom, sont extraordinairement riches en ivoire, en or, en fer, en charbon etc., mais ne pourront prendre un développement sérieux que quand leurs limites respectives auront été définies d'une façon permanente avec les possessions britanniques, quand les moyens de communications avec la côte auront été perfectionnés et quand l'immigration de blancs aura été soigneusement attirée dans les emplacements salubres qui s'y trouvent en grande quantité.

Le district de Sofala, dont la capitale se trouve placée sur l'île de Chiloane, non loin de l'embouchure du Save, est encore dans un état assez arriéré, quoiqu'il ait été le siège de la première autorité portugaise sur la côte orientale et qu'on y voie encore aujourd'hui le joli petit fort bâti par Pero d'Anhaya dans le port de Sofala il y a 400 ans. Il serait à désirer que la capitale fût de nouveau transférée sur le continent, non à Sofala dont le port se trouve ensablé, mais à Beira, à l'entrée du fleuve Pungué, qui a une excellente barre et qui est le chemin le plus naturel, le plus court et le plus facile vers les mines d'or de Sofala, de Manica et de Machona, et vers le protectorat britannique des Matebeles. On trouve déjà des bateaux à vapeur de la compagnie de Mozambique qui sillonnent le Pungué et on est en train de construire un chemin de fer le long de cette riche vallée vers Massi-Kesse et le Machona.

C'est dans les eaux de ce district, et notamment dans la baie de Bazaruto, qu'on pêche les plus belles perles de la côte.

Le district d'Inhambane est très riche et très peuplé, et ses habitants cultivent la terre avec soin. On y cultive le meilleur café de la province, du thé, la canne à sucre et le coton, et on en exporte beaucoup d'oléagineux et de

caoutchouc. Dans la partie sud du district, entre le Limpopo et la ville d'Inhambane, il y a la région du lac Inharrime, où aboutissent plusieurs rivières, qui est un centre de commerce et d'agriculture indigène assez important.

Du port d'Inhambane, l'émigration vers les colonies anglaises de Natal et du Cap, ainsi que vers l'île française de la Réunion, est conduite assez activement sous toutes les garanties d'un règlement minutieux et élaboré avec grand soin.

On songe depuis quelque temps à une voie ferrée du port d'Inhambane vers la partie nord du Transvaal, qui ne pourrait guère profiter avec avantage de celle qui existe à Lourenço Marques. Un tel chemin de fer aurait sans le moindre doute un immense avenir.

Le district de Lourenço Marques est aujourd'hui le plus important, sous le point de vue de son commerce et de son grand mouvement de navigation, à cause de sa proximité avec la république du Transvaal, du chemin de fer qui relie entre eux les deux pays, du port excellent qui lui sert d'accès et des beaux fleuves qui permettent les communications avec l'intérieur, tels que le Maputo, le Tembe, l'Umbeluse, l'Incomati et le Limpopo. Un droit modéré de 3 % est à peine prélevé sur les marchandises à destination du Transvaal, et malgré cela le rendement de la douane de Lourenço Marques a presque quintuplé depuis qu'on a commencé les travaux du chemin de fer. Dans l'année 1889 il a atteint le chiffre de 927,777 francs, tandis que dans les dix mois de cette année il est arrivé déjà à 1,374,444 francs. La ville de Lourenço Marques, qui a pris dernièrement et prend tous les jours une extension considérable, possède déjà de magnifiques constructions, de très belles avenues, de nombreux hôtels et des établissements de commerce de premier ordre.

Dans toutes les villes de la province il y a des munici-

palités qui s'occupent avec soin des intérêts locaux et qui sont dans un ordre parfait par rapport à leurs finances.

La population indigène de la province de Mozambique est extrêmement variée en caractère et en traits physiques. Nous devons cependant nous borner dans cette rapide étude à en dire à peine quelques mots. Dans le nord nous trouvons les tribus des Macuas, Mavitis et Lomués, d'un physique laid et très mélangé, surtout dans le littoral, de sang arabe. L'influence mahométane qui descend des Indes et s'avance de Zanzibar vers les grands lacs tend à envahir les pays du nord, et les districts du cap Delgado, de Mozambique et d'Angoche sont le théâtre où se propage leur religion bien plus sympathique au caractère indolent et sensuel des noirs que celle du Christ, qui d'ailleurs, ne lui a pas encore opposé une sérieuse résistance. Dans le centre de la province, c'est-à-dire dans les districts riverains du Zambèze et dans une partie de celui de Sofala, nous trouvons des tribus plus laborieuses, moins guerrières et plus soumises, à cause du plus intime contact où elles se trouvent avec les blancs. Dans le sud de la province, c'est-à-dire dans les districts d'Inhambane, de Lourenço Marques et dans l'ouest de ceux de Sofala et de Manica, nous trouvons la race zoulou dominant les races autochtones. Cet élément zoulou qui s'est répandu du sud vers le nord il y a près de 50 ans, sous la forme d'un flot puissant qui a donné lieu à la fondation de l'empire des Matebeles et de celui de Gaza, a imprimé son caractère belliqueux aux indigènes, qu'il a pour ainsi dire civilisés à sa façon. C'est ainsi que nous voyons dans les deux districts les plus méridionaux de la province, à Lourenço Marques et à Inhambane, des guerriers bien bâtis, bien disciplinés et courageux, d'une race noble et hautaine bien supérieure aux races abâtardies du nord. Ces populations guerrières bien soumises à leurs chefs, qui le sont

au gouvernement, sont dans les mains de celui-ci un puissant élément de force.

Les communications entre le monde extérieur et la province de Mozambique sont maintenues au moyen de navires à voiles, de navires à vapeur et de télégraphes.

De petits caboteurs indigènes non pontés relient le port de Mozambique avec les autres petits ports du nord et du sud les plus rapprochés, et lui apportent les produits qui doivent être exportés dans les ports d'Europe ou de l'Inde. Des bâtiments un peu plus grands, boutres, goëlettes, bricks, commandés par des Arabes indiens ou des Comoriens, font le commerce le long de toute la côte et maintiennent les communications avec les ports des Comores, de Zanzibar, de Madagascar et des Indes. Quant aux vapeurs, nous avons plusieurs lignes desservant la côte de la province. Les compagnies anglaises *Castle mail et Union* et encore d'autres, qui font le service par la voie du Cap, visitent le port de Lourenço Marques plusieurs fois par mois, mais ne le dépassent pas vers le nord, comme les deux premières le faisaient auparavant. La compagnie de la *Male Royale* portugaise a un départ par mois de Lisbonne, visite les ports de la côte occidentale d'Afrique et ceux de la côte orientale jusqu'à Zanzibar. Dernièrement on a songé à établir un service de cette même compagnie par voie de Suez. La compagnie anglaise *British India* et la compagnie française des Messageries maritimes font par voie de Suez le service régulier entre les ports d'Europe et Zanzibar, où elles rencontrent les vapeurs portugais qui redescendent la côte. La compagnie *British India* fait le service régulier entre Zanzibar et Bombay par voie d'Aden, et le sultan de Zanzibar, qui est aussi armateur, envoie ses vapeurs directement à Bombay. Enfin une compagnie allemande fait un service régulier toutes les semaines partant de Hambourg et touchant à Rotterdam, Lisbonne, Naples, Aden,

Zanzibar, Mozambique et Lourenço Marques et vice-versa. Les grandes maisons de commerce qui ont des comptoirs sur la côte, et notamment la maison Mante frères et Borely de Régis aîné, envoient de temps à autres des vapeurs affrétés recueillir leurs chargements sur tous les points de la côte.

Les communications télégraphiques existent depuis seulement dix ans entre les ports de Lourenço Marques et Mozambique et ceux d'Europe au moyen d'un cable qui vient de la mer Rouge et touche à Aden, Zanzibar, Mozambique et Lourenço Marques. Ce cable est prolongé jusqu'à Natal. Sur le continent de la province nous n'avons qu'un réseau de lignes aériennes de Quilimane vers différents points du Zambèze, réseau qu'on est en train de prolonger et de développer considérablement.

Le commerce de la province est déjà très important et s'agrandit tous les jours. Les ports du sud ont plus de rapports avec les colonies anglaises du Cap et de Natal; ceux du nord les ayant plus suivis et intimes avec Zanzibar, les Indes et les ports de la Méditerranée, surtout Marseille, qui est le grand entrepôt pour les oléagineux qui constituent la plus grande quantité des produits qu'on en exporte. Nous n'avons malheureusement pas sous la main de données statistiques d'où nous puissions extraire des chiffres, mais nous conseillerons aux studieux d'examiner les volumes statistiques des douanes et la gazette officielle du gouvernement de Mozambique, qui renferme beaucoup de renseignements utiles.

En tout état de cause, la grande question des communications entre la province de Mozambique et les autres pays ne peut guère être tranchée avec une seule ligne de navigation, soit par le Cap, soit par la Méditerranée. Il lui faut absolument les deux services, reliés entre eux et avec un service direct vers les Indes, qui devrait partir de Zanzibar se dirigeant vers Goa et Bombay. Quand ces services seront bien établis avec des tarifs modérés et que l'on puisse dans chaque port de la

côte compter exactement sur le jour de l'arrivée des vapeurs, le commerce prendra confiance et pourra se développer avec vigueur et succès.

Dans toute la province il y a plusieurs maisons de commerce, portugaises, anglaises, françaises, allemandes et hollandaises, et tous les jours la province est visitée par plusieurs commerçants qui cherchent à y établir de nouveaux comptoirs, attirés par les énormes richesses qu'elle renferme.

La navigation du canal de Mozambique est toujours difficile à cause des vents et des courants. Deux moussons bien régulières divisent l'année: celle de sud-ouest d'avril au mois d'août; celle du nord-est de septembre à mars. La saison des pluies, qui coïncide avec celle des chaleurs, a lieu du mois de novembre à mars; et c'est vers sa fin, c'est-à-dire dans les mois de février et de mars, que le temps est le plus mauvais et que l'on peut s'attendre à rencontrer des cyclones qui sont connus sur la côte par le nom indigène de *monomocaia*. Ces ouragans, qui sont les mêmes que ceux qui sévissent dans l'océan Indien, sont cependant moins nombreux dans le canal que dans l'est de Madagascar. On dirait que la grande île africaine agit comme un colossal écran, contre lequel s'émousse la furie de la plupart des cyclones, dont quelques-uns à peine, à quelques années d'intervalle, parviennent à avoir leur trajectoire dirigée par le nord de l'île vers l'intérieur du canal, qu'ils descendent, ravageant la mer et la côte. Il est fort rare que ces ouragans atteignent une latitude plus septentrionale et dépassent l'archipel des Comores, et il n'y en a eu qu'un seul de mémoire d'homme, en 1873, qui a même atteint l'île de Zanzibar, dont toutes les plantations de girofliers et la plupart des cocotiers et autres arbres ont été détruits. Par contre, c'est vers la fin de la mousson du sud, et avant que celle du nord ne se soit bien établie, dans le mois de septembre, qu'on trouve le temps le plus maniable avec une mer toujours belle et calme.

La mer est encore belle en octobre et novembre, mais après cela elle devient mauvaise avec toute la force de la mousson, un temps sombre et des pluies aveuglantes, rendant la navigation sous ce rapport-là très pénible et dangereuse à cause du manque d'observations.

Les courants, qui suivent presque toujours la direction du canal allant au sud-sud-ouest, sont une branche du grand courant équatorial ouest dont l'autre branche suit vers le nord. Les courants dans le canal, qui atteignent parfois une vitesse de cinq nœuds à l'heure, surtout dans l'hivernage, après quelques jours d'un coup de vent de sud-ouest, et quand la mousson de nord-est a de nouveau repris le dessus, sont une nouvelle cause de retard et de danger pour la navigation. On dirait qu'à ces occasions le courant se trouve refoulé par les vents de sud, pour reprendre ensuite une vigueur plus grande, et rattraper en quelque sorte le temps perdu. Il n'était pas rare, avant qu'il n'y eut un phare sur l'île St.-Georges, qu'un navire à voiles qui arrivait en vue du port de Mozambique trop tard pour y entrer, et qui mettait en panne pour attendre le jour, se trouva le lendemain drossé dans le sud, eût mis dix, quinze et même vingt-cinq jours pour regagner sa position. Citons quelques exemples intéressants :

En janvier 1871 le trois-mâts français *Ste.-Anne*, capitaine Pelissier, se rendait d'Inhambane à Mozambique, et comme il avait toute la force de la mousson contraire, il dirigea sa route du côté de Madagascar pour remonter le canal avec un courant moins fort. Étant resté deux jours sans avoir d'observations, il s'échoua tout à coup au milieu de la nuit sur l'accore ouest d'un banc qu'il crut devoir être João de Nova près de Madagascar. Le capitaine Pélissier jeta à la mer une partie de la cargaison, et la marée aidant, il parvint à se dégager, faisant aussitôt route vers l'ouest, encore dans la nuit. Tout à coup on aperçoit la côte devant et on vire de bord juste à temps pour éviter un nouvel échouage. Le capitaine Pelissier, qui ne s'attendait pas à voir la terre de ce

côté-là, avait peine à croire ses yeux : au lieu de s'être échoué sur João da Nova, il s'était échoué sur le banc Santo Antonio, près de la côte africaine juste au nord d'Angoche !

Un autre exemple : La corvette portugaise *D. João 1^o* partait de Mozambique pour le Cap le 25 octobre 1864. Le temps était magnifique, mais le vent faible n'imprimait à la vieille corvette qu'une vitesse de 3 ou 4 nœuds. Le lendemain à midi, quand l'officier chargé des montres observa la latitude et croyait être à peine par le travers d'Angoche, il se trouva dans un parallèle au sud du Zambèze, ayant eu un courant de 98 nœuds dans les 24 heures.

Un dernier exemple : Le petit aviso *le Quilimane* revenait de Quilimane à Mozambique dans la deuxième moitié du mois de septembre 1873, naviguant entre les îles Primeiras et la côte pour éviter les courants qui portent avec plus de violence en dehors de ces îles. Cependant, se trouvant le midi du 27 près de l'île Epidendron et voulant sortir du canal des îles pour pouvoir naviguer toute la nuit sans mouiller, ce qu'il aurait été forcé de faire autrement, il dirigea sa route parallèlement au chapelet d'îles, mais en dehors de leurs récifs. Le lendemain à quatre heures, encore dans l'obscurité de la nuit, il s'échouait sur les récifs de l'îlot Moma, où il restait six jours. Un violent courant de 54 nœuds en quatorze heures l'avait dévié de sa route vers le sud-sud-ouest et l'avait jeté sur les brisants. On eut toutes les peines du monde pour l'en dégager.

Quand on est bien familiarisé avec la côte et qu'on ne craint pas de s'en approcher, on peut, en remontant le canal contre la mousson du nord-est, bénéficier de la brise de terre qui souffle à quelques milles au large à peine.

La traite africaine vers l'Amérique a complètement terminé depuis plusieurs années. Il se fait cependant sur la côte orientale d'Afrique, dans les limites portugaises, un commerce

d'esclaves qui sont transportés, sur de petits boutres arabes, vers les Comores et Madagascar. Les ports où se fait encore cet infâme commerce clandestin d'exportation, sont compris entre Angoche et le Macuse, surtout dans la petite rivière Moma et dans les fleuves Quisungu et Tjungo. La surveillance de la division navale est assez active, mais comme les exigences du service ne permettent pas toujours d'avoir constamment plusieurs petits bateaux affectés à ce service, les négriers parviennent parfois à déjouer leur surveillance et à traverser le canal sans être rencontrés.

On doit cependant constater avec énergie que, malgré les accusations qu'on a trop souvent élevées contre les autorités portugaises de favoriser la traite, les efforts qu'elles ont de tous temps mis en jeu pour réprimer le commerce des esclaves et pour punir les coupables, ont toujours été sincères et de tout point désintéressés. Nous pourrions citer une longue liste de marins et d'officiers de la marine portugaise qui ont perdu la vie aux prises avec les négriers à terre ou noyés sur les barres dangereuses et traîtresses en poursuivant leurs boutres qui essayent de se cacher dans les labyrinthes de criques et de bras de mer entre les palétuviers malsains et les mangliers à exhalaisons délétères.

L'établissement de postes militaires à terre tels que ceux de Infusse, Moginquale et Sangage, le développement du commerce légitime dans les pays de l'intérieur, l'extension de l'agriculture et les mesures qu'à la suite de la conférence antiesclavagiste on va mettre en exécution, parviendront à exterminer complètement cet odieux commerce de chair humaine.

Le Portugal a depuis longtemps promulgué des lois très libérales pour les concessions de terrains pour l'agriculture, à tout individu national ou étranger qui en fait la demande. Le gouverneur général de la province peut accorder des terrains jusqu'à une étendue de 1000 hectares, mais les con-

cessions plus grandes ne peuvent être accordées que par le gouvernement de Lisbonne.

Des lois nouvelles pour l'exploitation des mines d'or, étudiées avec soin sur le modèle de celles de la colonie du Cap, du Transvaal et d'Australie, permettent et encouragent l'emploi de capitaux dans une industrie qui a de tous temps été le plus grand attrait pour la colonisation de blancs dans les pays neufs.

C'est par l'attrait de l'or qu'on a colonisé l'Australie, et c'est de la même façon qu'on voit surgir en quelques mois dans le Transvaal de grandes villes populeuses qui s'élèvent comme par enchantement au milieu d'un désert sur un filon d'or. Tous les récits de voyageurs non suspects sont unanimes à affirmer que les terrains aurifères de Manica, de Quiteve, d'Inhaxoe, dans la vallée des fleuves Pungué et Buzi, et qui ont été reconnus et explorés par les Portugais il y a des siècles, sont plus riches que ceux du Transvaal, d'Australie et de Californie ; il y a donc tout lieu d'espérer que dans peu de temps ces pays deviendront un centre important d'activité et de commerce avec une large population de blancs affluant de toutes parts au port de Beira.

Il faut pour cela, avant tout, que les gouvernements du Portugal et de la Grande-Bretagne soient parvenus à s'entendre sur une délimitation territoriale convenable et digne dans cette partie de l'Afrique, où dernièrement des actes regrettables viennent d'être commis par quelques ambitieux sans scrupules et irresponsables. Les anciens droits du Portugal sont cependant si bien établis, et son occupation récente est si évidente dans le pays en litige, qu'il n'y a que les gens de mauvaise foi qui pourraient les méconnaître.

Nous interrompons ici notre causerie, qui est déjà plus longue que nous ne l'avions désiré. Nous espérons cependant que nous sommes parvenus à intéresser notre complaisant auditoire, et en cas contraire nous espérons qu'il nous excusera.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 30 JANVIER 1891.

La séance est ouverte à 8 1/2 heures du soir dans la salle des États à l'hôtel de ville.

Au bureau prennent place MM. le général Wauwermans, président, le commandant Verney Lovett Cameron, explorateur en Afrique, Jacq. Langlois, vice-président, P. Génard, secrétaire général, J. de Bom, secrétaire de l'administration, H. Hertoghe, bibliothécaire, et le comte Oscar Le Grelle, trésorier.

Avant de prendre place au fauteuil, M. le président s'exprime comme suit :

“ MESDAMES ET MESSIEURS,

“ Au lendemain d'une cérémonie douloureuse qui nous a tous profondément émus, des Belges ne peuvent se trouver réunis sans payer un tribut de regrets au jeune et illustre Prince qui était l'objet de toutes leurs espérances !

La mort a cruellement frappé la Famille Royale et la nation tout entière. Elle nous enlève l'héritier de la Couronne au moment où il achevait vaillamment son éducation de soldat,

et se préparait au rôle plus grave encore, d'homme d'État, sous l'égide d'un Maître, je dirai plutôt d'un Père d'adoption qui ne pouvait lui enseigner que Sagesse, Prudence et Loyauté; elle le ravit brusquement à ses Parents adorés qui lui ont donné l'exemple de toutes les vertus.

» Votre bureau n'a pas manqué de s'associer au deuil général en envoyant des adresses de condoléance à LL. MM. Le Roi et la Reine et à LL. AA. RR. Le Comte et la Comtesse de Flandre.

La Providence a déçu notre espoir, et comme l'a dit une voie éloquente, « le royaume du jeune prince ne sera pas de ce monde » En fermant les yeux Il a semblé nous commander de nous serrer autour du trône en deuil.

Les princes meurent, mais la Belgique est impérissable !

» J'eusse hésité, Mesdames et Messieurs, à vous convoquer en ces jours funèbres si je n'étais convaincu que poursuivre courageusement la grande œuvre à laquelle le roi consacre ses efforts pour assurer la Prospérité, la Grandeur, la Gloire de la Patrie, c'est répondre aux aspirations de l'illustre défunt.

« Je ne suis malheureusement pas au bout, Messieurs, de la chaîne funèbre des mentions nécrologiques. La société de géographie d'Anvers vient de perdre un de ses membres d'honneur les plus distingués, le pays perd en même temps un savant de premier ordre, le lieutenant-général Liagre. Esprit sage, éclairé, entièrement voué au culte de la science, à la recherche de la vérité, il laisse avec Houzeau un double vide, qui, il faut l'espérer, se remplira plus tard, mais qui en ce moment est un vide immense.

Espérons toujours et fermement dans les destinées de notre pays, en ces temps de douleur ! »

“ MESDAMES ET MESSIEURS,

» Galilée, après avoir été amené par la méchanceté des hommes à renier les convictions de son génie, s'écria dans un jour de révolte en frappant la terre de son pied : *E pur si muove!* Et cependant elle tourne. La terre tourne, tourne sans cesse, tourbillonne par la volonté du Créateur, entraînant et broyant fatalement les hommes, les générations, les peuples... L'Œuvre s'accomplit par la loi des choses, nous rappelant notre faiblesse, sans s'arrêter à nos souffrances, à nos erreurs. Il faut marcher, marcher toujours... Subissons avec résignation la loi du destin et tâchons d'accomplir la tâche qui nous est dévolue.

» Il n'y a pas longtemps, je vous rappelais les merveilleux travaux des Portugais découvrant un monde, et comme témoignage de l'infirmité de l'œuvre humaine, après l'avoir révélé à la connaissance des hommes, l'enserrant d'un cercle de fer comme pour le cacher à nouveau.

» Après trois siècles il était donné à notre temps de continuer leur œuvre.

» Nous avons parmi nous aujourd'hui celui qui le premier traversa le cercle fatal et nous révéla une nature riche et féconde en Afrique, là où nous ne croyions trouver que désolation, sables arides et déserts.

Suivant l'impulsion de ses glorieux compatriotes, Speke, Grant, Burton, Baker, Livingstone, le commandant Verney Lovett Cameron traversa l'Afrique de Zanzibar à Benguéla. Après la riche moisson d'observations de tous genres recueillies dans ce magnifique voyage de trois années, de 1873 à 1875, les voyageurs se succédèrent en foule, les progrès firent des pas de géant.

» A Cameron revient l'honneur d'avoir ouvert une ère nouvelle de découvertes en Afrique, d'avoir préparé sa conquête par la civilisation.

» La parole est au commandant Cameron ».

L'orateur, en s'associant au deuil national où la mort du prince Baudouin vient de plonger la Belgique, et en déplorant cette perte au point de vue de l'avenir du Congo, invite la société à honorer la mémoire du défunt en se groupant en rangs compacts autour du trône, pour appuyer plus que jamais la mission civilisatrice de Sa Majesté.

Il appelle l'attention sur les richesses minérales et forestières du Congo, qui depuis que l'Afrique n'est plus impénétrable, deviennent de plus en plus accessibles à tous, et le deviendront encore davantage grâce aux facilités de communications qui s'établiront bientôt par l'ouverture du chemin de fer. Il termine son intéressante causerie par un appel chaleureux aux auditeurs en faveur des entreprises africaines, qui ne tarderont pas à porter des fruits abondants.

M. le général Wauwermans, après avoir vivement remercié le conférencier, lève la séance à 10 heures.

A la suite de la séance, un souper intime est offert par le bureau de la société de géographie et quelques membres qui s'y sont joints, dans la magnifique salle Leys, à M. Cameron et à la charmante M^{me} Cameron qui l'accompagne.

LE

COMMERCE EN AFRIQUE

par M. le capitaine VERNEY LOVETT CAMERON.

MESDAMES, MESSIEURS,

C'est au milieu des larmes et en proie à une émotion profonde que je viens ici. Celui que tous considéraient comme devant être, dans un temps plus ou moins éloigné, le digne continuateur de la grande œuvre si noblement et si généreusement entreprise par son oncle illustre, Léopold II, le roi des Belges, vient d'être enlevé à son pays.

Dieu l'a arraché de ce monde de misère et de douleur pour le placer dans un monde meilleur où la joie et la paix remplacent les maux dont nous sommes assaillis pendant notre séjour ici.

Toujours, Dieu frappe pendant leur jeunesse ceux qu'il aime plus particulièrement. Il semblerait que le Créateur, en écartant ainsi de notre monde ces natures privilégiées, veut les conserver pour lui seul intactes et vierges des souffrances qui forment le cortège de la vie.

Bien que tous nous soyons intimement liés à l'avenir de l'Afrique, personne d'entre nous cependant ne pourrait prétendre

s'y être intéressé avec plus de dévouement constant que n'en a montré pendant ces dernières années le jeune et intelligent prince dont nous pleurons tous en ce moment la perte.

Cette mort est terrible !

Elle est terrible, non pas pour sa royale victime, mais pour vous Belges qui, avez mille fois raison de la pleurer très amèrement.

Le prince Baudouin qui, par le cours logique des événements, devait un jour régner sur vous, se montrait doué déjà des vertus les plus brillantes et des talents élevés nécessaires aux rois qui veulent assurer à leurs sujets le bonheur et la paix.

Le prince Baudouin, à peine majeur, avait su par sa propre valeur, par son seul mérite, s'assurer la sympathie non seulement de la Belgique, mais aussi des grandes puissances européennes, qui s'intéressent si vivement à la prospérité de votre généreux pays.

Quoiqu'étranger parmi vous, je me suis, comme malgré moi, senti entraîné à mêler mes larmes aux vôtres. — A vos expressions de tristesse, d'affliction et de douleur je mêle les miennes et c'est avec une fierté dont vous comprendrez le caractère que je me permets de joindre mes respectueuses condoléances à celles que le peuple belge adresse avec une si touchante affection à votre Auguste Famille Royale, si cruellement éprouvée et grande dans sa douleur.

Si je crois pouvoir m'associer ainsi à vous aussi librement en ce moment, c'est parce qu'un lien étroit nous unit.

Depuis de longues années, vous avez suivi avec sympathie d'abord, avec grand intérêt ensuite, les différentes phases de l'œuvre humanitaire admirable que Sa Majesté Léopold II a entreprise en Afrique. Vous vous êtes associés avec fierté aux progrès civilisateurs surprenants réalisés grâce à son initiative désintéressée et cela toujours sous les auspices de sa noble et vaste intelligence.

Comme moi et bien d'autres de mes amis, vous Belges, vous

avez été les premiers à entrevoir les résultats que devaient avoir l'introduction et le développement du commerce en Afrique. Vous avez compris qu'il devait y avoir là pour la Belgique une source de prospérité. Grâce à cette sage intuition de ce que devait vous rapporter le Congo, vous avez aidé votre Roi et aujourd'hui vous vous trouvez à la veille de posséder un riche empire colonial dont vous revendiquerez avec fierté la possession.

Cet empire que vous devrez tout entier à la générosité sublime de votre roi, assurera l'avenir de vos fils qui y trouveront des sources nouvelles de richesse et de gloire.

Mais il faut bien le dire, si la confiance générale était si grande dans tout ce qui se rapportait à l'avenir du Congo, c'est parce que nous savions qu'après votre illustre souverain le Congo aurait hérité d'un chef sage et puissant non peut-être par les armées et tout ce qui constitue la force matérielle d'un roi, mais par son intelligence élevée et qui guidé par les exemples de son royal oncle, aurait pu adjoindre aux grands et nombreux devoirs du chef d'un pays civilisé comme le vôtre les obligations immenses qu'un État comme le Congo impose à celui qui a assumé la terrible mission de le civiliser.

Grâce aux leçons que votre roi donnait depuis longtemps déjà au pauvre prince défunt, ce dernier aurait poursuivi avec succès les grands et généreux projets entrepris en ce moment pour civiliser une des parties les plus vastes du continent noir, pour affranchir des populations considérables vivant sous le joug de l'esclavage et enfin pour développer les ressources matérielles extrêmement nombreuses, et qui jusqu'à présent sont presque ignorées en Afrique.

Nous avons incontestablement des raisons majeures pour avoir la certitude que le jeune prince aurait continué à diriger heureusement la grande œuvre qui, malgré les obstacles nombreux qu'elle a rencontrés dès son début, a progressé d'une façon surprenante.

Mais, tout d'un coup, sans aucun avertissement, avec la

rapidité du temps qui détruit tout en même temps qu'il édifie, cette garantie immense que vous aviez dans l'avenir du Congo vient de vous être enlevée. Toutefois il n'y a pas lieu de se désespérer! — Les desseins de la Providence sont impénétrables!... Toutefois, toujours lorsqu'un pays, lorsqu'un homme s'est trouvé environné des circonstances que l'on pensait les plus désastreuses, au moment où la douleur était la plus intense, l'ange de la consolation se levait et les infortunes les plus grandes recevaient les réparations les plus complètes.

Sans doute, nous eussions été extrêmement heureux d'applaudir aux succès que devait remporter un jour le prince défunt dans l'œuvre africaine. Cependant n'écoutons pas les conseils dangereux de la terreur, n'abandonnons pas le champ de bataille sur lequel celui qui devait être votre chef dans l'avenir vient de mourir au moment où il fourbissait noblement les armes qui devaient lui donner le triomphe.

Honorons plutôt dignement sa mémoire en resserrant nos rangs plus compacts que jamais et assurons ainsi la victoire à laquelle il devait nous conduire. Ainsi seulement nous prouverons que notre respect et notre haute admiration pour lui étaient sincères et ainsi nous montrerons à votre grand roi et aux augustes parents du noble prince que nous honorons le plus dignement possible sa mémoire et que nos espérances fondées, je le répète, sur l'enseignement et les exemples de S. M. Léopold II, étaient grandes et basées sur des fondements certains.

Pardonnez-moi, à moi étranger, de venir vous parler ainsi de la perte si cruelle pour vous tous et cela en ce moment solennel où la douleur cherche la solitude et le silence pour s'épancher librement. J'ai une excuse cependant; elle est suffisante pour que vous m'accordiez un pardon que vous ne pouvez me marchander. Lorsque répondant à la pressante et charmante invitation de votre digne président, j'ai accepté de venir ici vous parler de l'Afrique, c'était avant la mort du prince Baudouin. Depuis lors le terrible événement s'est produit.

J'avais cru tout d'abord vous demander d'ajourner à des jours moins pénibles cette réception parmi vous, mais après y avoir réfléchi, après avoir pris la résolution de vous parler de l'Afrique, cette terre de douleurs, ouverte en certains points par votre roi à la civilisation, j'ai pensé que mes paroles ne sauraient être interprétées autrement que comme un modeste hommage rendu à votre illustre roi et jeté sincèrement et avec émotion au milieu des plaintes lamentables qui s'échappent de tous les cœurs vraiment belges.

Lorsqu'on se trouve en présence de l'Afrique et que l'on constate d'un côté ses souffrances, de l'autre côté ses ressources aussi nombreuses que généralement inconnues les uns et les autres, la politique, qui n'a pour but que de faire valoir les intérêts d'une nation déterminée, perd tous ses droits.

On ne peut plus envisager qu'une seule chose, c'est ce que doit faire le monde civilisé pour répondre efficacement aux cris d'angoisses et aux demandes de secours qui s'élèvent avec force de plusieurs points du Continent Noir.

Il y a vingt ans, on ne croyait pas que l'Afrique centrale puisse être ouverte avec succès au commerce et il y a quatorze ans quand j'ai conseillé de dépenser la somme de trois millions sterling à exploiter les riches et fertiles contrées nouvelles que j'avais traversées, on m'a regardé comme un visionnaire.

Aujourd'hui la situation s'est transformée. Grand nombre de millions ont été souscrits dans tous les pays pour l'exploitation de contrées africaines, pour l'installation d'administrations, pour l'établissement et le développement du commerce, pour la construction et l'entretien de bateaux à vapeur, enfin pour la création de lignes de chemin de fer.

En Belgique, on a déjà souscrit plus d'un million et quart sterling, c'est-à-dire trente millions de francs pour l'État indépendant du Congo et votre roi a dépensé 45 millions et vous vous trouvez tellement satisfaits des premiers résultats obtenus

que vous êtes tout disposés à soutenir par des souscriptions nouvelles toute entreprise sérieuse qui se créerait.

L'État indépendant du Congo, dont la prospérité est due à votre Roi qui en est le créateur, constitue une contrée puissante par ses ressources, contrée dans l'exploitation de laquelle les fonds belges ont été engagés avec profit. Ce jeune État est déjà en ce moment une source directe de profits pour la Belgique et ces profits ne feront qu'augmenter dans de grandes proportions, alors même qu'ils seraient moins apparents et paraîtraient moins directs.

Les diverses compagnies qui ont engagé leurs capitaux dans l'exploitation commerciale et industrielle du Congo ne nous montrent par leurs bilans que les bénéfices qu'elles seules ont obtenus ; mais, elles ne nous disent rien de ce que gagnent les fabricants dont elles exportent les marchandises et auxquels elles livrent de grandes quantités de matières brutes, elles ne nous mettent pas au courant ni des augmentations de salaire payés dans les factoreries, ni de l'augmentation du travail dans les charbonnages et dans les mines, ni de l'augmentation du trafic par mer et par terre.

Toutes ces choses, elles ne les renseignent pas, si ce n'est au débit de leur bilan.

Eh bien ! toutes ces choses que les compagnies commerciales mettent au débit de leur bilan, doivent nécessairement être inscrites au crédit du bilan d'une nation.

La dépense du particulier rapporte à la totalité, à la masse.

Les traitements que ces compagnies payent à leurs fonctionnaires sont presque entièrement dépensés en Belgique et par conséquent ces traitements, tout en figurant dans les bilans des compagnies comme une dépense, doivent être considérés par la Belgique comme une recette nouvelle venant augmenter son capital.

Il en est de même pour les officiers et les fonctionnaires civils et judiciaires qui, plus nombreux chaque année, sont envoyés au Congo. Lorsqu'ils reviennent en Belgique, ils

touchent la totalité de leurs traitements et plus tard, à la fin de leur carrière, ils toucheront une pension de l'État indépendant du Congo, de telle sorte qu'ils dépensent en Belgique la plus grande partie de leurs traitements et qu'ils y dépenseront la totalité de leur pension. Le même cas se présente pour l'Angleterre et les Indes Britanniques. Voilà pour les avantages directs.

D'autre part, le Congo offre à l'activité de votre jeunesse intelligente et vaillante des moyens nombreux et nouveaux de produire des résultats. Il saura toujours procurer à un jeune homme d'honnêteté et d'initiative une carrière honorable et les éléments nécessaires pour se créer une fortune.

Les liens extrêmement étroits qui unissent la Belgique à l'État indépendant du Congo existent au point de vue commercial dans cet échange constant de profits et d'avantages qui ne font qu'augmenter. Le jour où l'union officielle politique entre ces deux pays, faits l'un pour l'autre, s'opèrera, cet échange de profits accroîtra dans des proportions considérables.

Léopold I, le père de votre roi, était considéré dans l'Europe entière comme un des plus savants, si pas le plus savant des souverains de son époque; son fils Léopold II, en héritant de sa couronne, semble avoir hérité également de sa science. Si votre Roi n'a pas été appelé à manifester ses grandes facultés intellectuelles en tranchant personnellement l'une ou l'autre question complexe de la politique, il a cependant donné une preuve éclatante de son intelligence hors ligne par la manière dont il a établi et dirigé les affaires du Congo.

Par sa prudence, son énergie et sa clairvoyance, il a imposé silence aux détracteurs de son œuvre; par sa volonté, il a surmonté les obstacles les plus grands et par son cœur, il lègue à la Belgique une source inestimable de richesses.

Je dois constater cependant qu'il eût été impossible d'arriver aux magnifiques résultats acquis si votre roi n'avait pas été entouré d'hommes remarquables, que je crois inutile de nommer

ici. Il est des hommes qui font la gloire et la réputation d'un pays et, grâce à Dieu, il ne manque pas de ces hommes en Belgique. Vous avez le droit d'être fiers et le devoir de vous réjouir de ce qui a été fait par ces citoyens d'élite pour aider le roi dans sa tâche difficile. Aux travaux diplomatiques et politiques, ils ont ajouté un patriotisme immense, qui a eu pour résultat de procurer à la nation belge les moyens de participer à la création du chemin de fer au Congo et de faciliter à votre roi les moyens de la doter de l'empire colonial puissant qu'il a fondé.

Par ce qui précède j'ai voulu vous indiquer en de grandes lignes combien l'avenir de l'État du Congo, que j'appellerais votre empire des Indes, se trouve intimement lié à celui de la Belgique. Je vous ai montré le Congo comme étant pour vous et vos enfants la source de richesses futures.

Examinons maintenant ensemble quelles sont les productions de l'Afrique, productions sur lesquelles le commerce de toutes les nations compte pour se créer des ressources nouvelles importantes. De quelle façon ces productions peuvent-elles être recueillies ? Comment peut-on les transporter jusqu'à la côte ?

L'Afrique, l'Afrique tropicale surtout, est un des pays les plus riches du monde.

Tout examen scientifique dans ce pays fertile aura toujours pour résultat de faire découvrir des produits nouveaux qui obtiendront sur tous les marchés du monde un succès de vente considérable.

Tous les jours nous entendons parler des mines d'or de l'Afrique, de ses mines de cuivre et de ses gisements de diamants. On nous a signalé le développement pris par l'élevage des autruches et par nombre d'industries locales. Mais que sont ces éléments de commerce lorsqu'ils sont comparés aux ressources considérables que l'État indépendant du Congo offre au commerce et à l'industrie.

Outre l'or, le charbon, le cuivre, le cinnabre, le fer et peut-être les diamants qui représentent une valeur intrinsèque utile

pour l'engagement de capitaux qui doivent produire immédiatement, il y a une ressource immense, qui à mon avis prime toutes les autres : c'est la fertilité des terrains du Congo. La fertilité, la variété des productions de la terre au Congo sont tellement prodigieuses que même dans les commencements de sa colonisation l'Amérique du Sud doit être considérée comme représentant des ressources moins considérables.

Lorsque les mines sont creusées, chaque jour de travail rapporte de l'or, de l'argent, du fer, du charbon ou des diamants jusqu'au jour de l'épuisement total des mines.

Combien n'y a-t-il pas dans le monde entier de collines et de montagnes complètement creusées par des mines aujourd'hui inactives et cela après que des milliards d'hommes en ont retiré des fortunes considérables. Les mines produisent beaucoup, mais momentanément seulement. Ce qui s'est produit hier peut se produire demain.

Des mines peuvent être découvertes, exploitées, elles peuvent produire des richesses nouvelles considérables. Mais tôt ou tard une crise économique se produira par la cessation du travail. Cette situation ne pourra jamais se présenter pour les produits de l'agriculture et de l'élevage du bétail.

Au point de vue financier, l'exploitation des mines paye les intérêts au détriment du capital, tandis que l'agriculture et tout ce qui s'y rattache paye des intérêts toujours plus nombreux tout en augmentant le capital dans des proportions considérables.

Il est bien entendu que je parle ici des exploitations dirigées avec science et avec sagesse.

Cependant loin de moi l'idée de vouloir vous engager à refuser vos encouragements aux entreprises qui ont pour but l'exploitation des mines. J'estime au contraire que ces entreprises doivent être stimulées, car elles ont pour résultat de peupler favorablement un pays en y attirant des travailleurs et des hommes entreprenants. — Nombres de personnages influents aujourd'hui des colonies anglaises en Australie et dans les États de l'Ouest de l'Amérique sont des colons travailleurs et

intelligents qui avaient quitté leur propre pays pour aller tenter la fortune sous d'autres cieux. A côté de ces hommes nous en trouvons d'autres dont le caractère moins entreprenant n'a pas osé risquer de grandes tentatives, et qui fermiers ou commerçants, gagnent honnêtement et largement leur vie sous la direction puissante des premiers colons.

Eh bien, les successeurs et les descendants de ces pionniers du commerce, habitués au travail et encouragés par les premiers résultats acquis, constitueront toujours des colonies modèles.

Mais abandonnons ces considérations générales pour ne nous occuper tout particulièrement que de notre sujet.

Je l'ai déjà dit, les richesses minérales renfermées dans les terres d'une partie de l'État indépendant du Congo sont très nombreuses. Je ne crois cependant pas devoir me prononcer autrement sur la valeur de ces richesses qu'il sera facile d'amener à niveau du sol et de transporter à la côte. On ne trouvera peut-être pas une variété très considérable de minerais, mais ce que j'ai pu constater c'est que les différentes mines existantes se trouvent voisines les unes des autres de telle sorte que l'exploitation d'une mine se fera parallèlement avec l'exploitation d'une autre. Les exploitations diverses seront donc appelées à s'entre-aider. Les grands et puissants cours d'eau qui arrosent et fertilisent ces pays rendront des services considérables pour le transport des minerais. Ils représentent un moyen de locomotion sûr et économique pour transporter à pied d'œuvre les machines et engins nécessaires à l'exploitation des mines par exemple dans le Katanga et dans d'autres contrées.

Je dois cependant déclarer que j'ai la conviction, partagée du reste par nombre d'hommes éminents, qu'il serait téméraire de croire qu'on pourra retirer sur l'heure des profits considérables des ressources minérales, animales et agricoles du Congo. Il est bien vrai que le commerce de l'ivoire rapporte en ce moment déjà des résultats forts remarquables, mais cela ne peut durer toujours.

Dans mon ouvrage « *A travers l'Afrique* », j'ai publié une

liste sommaire, utile à consulter à l'occasion, des produits végétaux et minéraux du Congo. Depuis que j'ai écrit ce livre, j'ai pu corroborer mes appréciations avec celles d'autres explorateurs. Aussi puis-je affirmer maintenant que plusieurs contrées de l'État indépendant du Congo conviennent parfaitement à la production du café, du poivre, du riz, des grains de plusieurs espèces, de plusieurs plantes oléagineuses, des noix de muscade, de la vanille, et que nombre de terrains sont essentiellement propres à la culture de toutes les céréales. Outre ces produits, le Congo fournit déjà du tabac égal en qualité si pas supérieur à celui de Cuba, de l'indigo et d'autres teintures et drogues, du copal et des gommés, quelques-unes égales à la gomme arabique, et des fibres nombreuses qui serviront les industries de tissus et de papier.

A cette longue liste de produits j'ajouterai que les forêts du Congo possèdent des bois excellents pour l'ébénisterie, bois dont le prix dans les premiers jours peut-être rivalisera en Europe avec celui de l'ivoire. Une foule d'autres objets trop longs à déterminer se vendront aisément à des prix qui couvriront amplement leurs frais d'exploitation et de transport. Aussi longtemps que l'Afrique centrale est restée fermée, toutes ces productions étaient inconnues et par conséquent sans valeur.

Les marchands arabes, qui ont été les vrais pionniers du commerce, n'ayant point une connaissance suffisante du pays et de ses ressources et dépendant des esclaves pour les transports, ne faisaient généralement jadis que le commerce de l'ivoire et, ce qui est profondément regrettable, celui des créatures humaines. Quelques-uns d'entre eux cependant ont trouvé dans le Katanga des pépites d'or et du cuivre et en ces dernières années ils se sont occupés de la vente du caoutchouc.

Lorsque j'ai quitté Zanzibar avant de traverser le continent, le caoutchouc n'avait jamais été mis en vente à la côte. Avant que je ne fusse arrivé à l'autre côte, on en a exporté jusque pour une valeur de £ 20,000. A présent, bien que je ne puisse pas préciser la quantité fournie tous les ans à l'expor-

tation, je puis affirmer que ce commerce a considérablement augmenté, grâce je crois, dans une certaine mesure, aux échantillons envoyés par moi à Zanzibar.

Ces différentes constatations de ce que produit l'Afrique nous amènent à examiner comment il se fait que toutes ces richesses de l'Afrique n'ont jamais été utilisées par les peuples civilisés.

Il y a beaucoup de gens qui aiment à citer notre grand écrivain anglais, Shakespeare.

“ Sweetest fruit has sourest rind ”

“ Such a fruit is Rosalind ”

“ Ce sont les fruits les plus *doux* qui sont enveloppés de la pelure la plus *amère*. ”

Jadis ce n'était qu'au prix de grands efforts et après avoir surmonté de nombreuses difficultés qu'on parvenait à pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique.

Les investigations des Portugais doublant pour la première fois le cap de Bonne-Espérance, traçant la nouvelle route des Indes et la découverte du nouveau monde, ont absorbé pendant plusieurs siècles l'initiative d'hommes entreprenants. Pendant plusieurs siècles l'Afrique n'a été considérée que comme un pays de production d'esclaves que l'on transportait en Amérique.

Rien n'a été plus fatal à l'établissement et au développement du commerce en Afrique que le trafic des esclaves. Maintenant seulement nous commençons à combattre efficacement ce trafic sanglant. La Belgique surtout peut être fière de ce que son Roi a déjà fait pour enrayer ce fléau qui ruinait l'Afrique. La conférence internationale des puissances qui a eu lieu récemment à Bruxelles peut être considérée dans cet ordre d'idées le triomphe diplomatique le plus considérable obtenu par les pays civilisés en faveur des malheureuses victimes de la traite et de l'esclavage.

L'esclavage chancelle déjà !

Chaque jour les explorations géographiques et les entreprises commerciales nous révèlent des secrets nouveaux du Continent Noir et nous constatons que le nègre ne peut être utilisé

avec profit que dans son propre pays seulement et qu'il est contraire aux intérêts même des marchands de se servir des nègres comme bêtes de somme.

Aujourd'hui l'Afrique n'est plus impénétrable, elle est aisément accessible à tous; les travaux des explorateurs et des savants le prouvent. Les grands cours d'eau et les lacs immenses permettent d'arriver facilement dans l'intérieur du pays et là où ces moyens de transport manquent, il est facile de faire des chemins de fer ou d'autres routes. La configuration du pays s'y prête absolument. Les facilités que l'on rencontre pour la construction des lignes de chemin de fer en sont une preuve. Quant à ces chemins de fer, établis soit par votre compagnie, soit par celle des Portugais depuis Louanda jusqu'à Embaca, ils ne tarderont guère, espérons-le, à être terminés.

Les cataractes et les rapides que l'on rencontre dans le cours des grands fleuves et qui semblent être autant de difficultés constituent cependant, grâce aux progrès modernes de la science, des éléments de facilité pour les transports. Ils établissent une force motrice considérable. Les transports ne tarderont pas à se faire soit par l'électricité, soit au moyen de machines hydrauliques, soit par un simple système de contre-poids.

Dans un temps relativement court, les bateaux à vapeur seront remplacés peut-être par des bateaux marchant à l'électricité. On économisera ainsi les dépenses considérables que représentent la main d'œuvre et les combustibles. Les scieries de bois et les autres industries similaires seront exploitées plus facilement et à moins de frais. La force motrice nécessaire aux machines et aux ascenseurs des mines sera à portée de la main. Quelles ne seront donc pas, grâce à ces éléments, les avantages nombreux dont l'Afrique va être dotée, surtout si l'on considère qu'alors même qu'il est nécessaire d'utiliser la vapeur pour fournir de l'électricité, il est de beaucoup plus économique d'utiliser l'électricité plutôt que de se servir

directement de la vapeur. Ajoutons à cela que la force motrice ne coûtant rien, l'électricité qu'elle est appelée à produire ne constituera qu'une dépense proportionnellement infime.

La transmission de la force motrice par la vapeur au moyen de tuyaux coûte très cher et ne peut se faire que pour une distance de six à sept cent mètres tout au plus, à cause de la friction dans l'intérieur des tuyaux et de la perte de pression par suite des changements de température. La force hydraulique est également limitée à cause de la friction qui augmente en sens inverse de la pression à tel point que la transmission ne peut se faire que pour quatre ou cinq kilomètres seulement ; elle perd jusqu'à 30 0/0 de sa puissance par kilomètre traversé. D'un autre côté l'électricité, bien que transmise à une distance de cent kilomètres, possède encore 90 0/0 de la force motrice utilisée pour sa production. De plus les machines électriques sont beaucoup plus légères et tiennent moins de place que les machines à vapeur et pour cela sont plus faciles à transporter. Quant à leur entretien, il est aisé, à cause de l'absence de chaudières.

Étant donnés tous ces avantages de l'électricité, on se demande comment il se fait qu'elle ne soit pas plus fréquemment utilisée dans nos pays civilisés.

La raison en est facile à trouver. Alors que des capitaux ont été engagés dans les pays civilisés par des industriels et par des compagnies de chemin de fer pour l'achat de machines à vapeur, l'établissement de l'électricité constituerait un trop grand sacrifice et la perte complète de la première installation. En Afrique généralement et dans l'État indépendant du Congo particulièrement, de pareils sacrifices n'étant pas à redouter, ce serait une erreur grave par ses conséquences que de ne pas profiter des dernières découvertes de la science et de négliger l'usage de la force motrice considérable que fournissent les rapides et les cataractes.

L'éclairage par l'électricité deviendra également une chose facile. Nous pouvons espérer que d'ici sous peu tout le bas Congo jusqu'à Matadi sera éclairé à l'électricité, de telle façon

que les steamers faisant le service des administrations et des factoreries pourront tout aussi facilement pendant la nuit que pendant le jour monter et descendre le fleuve.

Si la science doit nous fournir en Afrique la lumière et la force motrice, c'est elle qui nous aidera aussi à trouver des articles de commerce. Il n'y a pas longtemps que j'ai rencontré un des administrateurs de la compagnie du Niger, M. Croft, un des premiers promoteurs si pas le premier qui ait fait réussir le commerce dans ce fleuve. Je lui ai dit en riant : « Comment va l'huile de palmiers ? » — « Qu'importe l'huile de palmier », me répondit-il, « à nous qui avons découvert aujourd'hui vingt-quatre nouveaux produits bien supérieurs à l'huile de palmier.

L'explication de sa réponse n'est pas difficile à donner. La compagnie du Niger emploie un nombre de botanistes qui ont pour mission de chercher et d'examiner des plantes nouvelles qui pourraient être utilisées dans le commerce. Elle a également établi des jardins botaniques où sont plantées à titre d'essai des plantes indigènes à côté de plantes venant d'autres pays et pour la culture desquelles on croit que la terre et le climat de l'Afrique sont favorables. — C'est grâce à cette persévérante et savante recherche que la valeur du Niger ne fait qu'accroître de jour en jour, j'oserais presque dire d'heure en heure. Les dépenses que nécessitent ces travaux sont très modestes. Si ce bon exemple était suivi par vous au Congo, où la terre est fertile et où ses productions sont nombreuses, vous ne tarderiez pas à en retirer les plus brillants résultats.

Mais ce n'est pas seulement à la science des botanistes qu'il faut recourir pour l'exploitation fructueuse du Congo, la science pratique des géologues vous fera découvrir des richesses telles qu'aucun pays n'en possède.

Tout en recherchant des produits nouveaux, il faut que vous appreniez à les utiliser et à les préparer pour être mis sur les marchés. Prenons un exemple :

Le caoutchouc vaut environ £ 500 sterling par tonne. Beaucoup de caoutchouc nous arrive en Europe mélangé avec de la boue

et d'autres substances étrangères nuisibles à cause du mauvais système employé pour le recueillir. Le résultat de tout cela est que sur les marchés d'Europe le caoutchouc ne se paie que le quart de sa valeur effective. — Non seulement les fabricants sont obligés d'employer des moyens très coûteux pour purifier ce produit, mais encore les marchands doivent payer le transport de la boue.

Tout cela ne se produirait pas si le caoutchouc avait été bien recueilli. Le caoutchouc de Para se vend très cher précisément parce qu'ayant été recueilli avec soin il arrive relativement presque pur sur nos marchés et non pas pour une raison de plus ou moins de valeur, étant donné que l'un et l'autre se valent.

Un court examen des faits suffira pour vous prouver la vérité de ce que j'avance.

Parmi les articles produits par le Congo se trouvent en premier rang les fibres.

Eh bien ! les demandes de livraison de fibres sont considérables soit pour la fabrication de tissus, soit pour celle du papier. Étant donnée la constatation de ces demandes, nos botanistes ne devraient-ils s'appliquer à étudier spécialement quelle est la nature constitutive des articles utilisés par les fabricants de tissus et de papiers et ils constateront qu'il existe en Afrique non seulement des fibres pour la fabrication d'étoffes fines, mais aussi pour la confection de gros tissus. Le commerce de jute qui a pris des proportions si grandes à Calcutta et à Dundee est un second exemple. Le jute, qui jadis était considéré comme un produit d'une utilité presque nulle, est devenu aujourd'hui un article commercial de la plus haute valeur.

Si nous possédons des fibres dont les filaments seraient un peu plus longs et auraient une force de résistance 10 % plus grande que ceux de la jute, ces fibres pourraient se vendre sur les marchés européens à raison de £ 60 à £ 80 par tonne. Des fibres qui pourraient également se mélanger avec

de la soie et du coton acquerraient une grande valeur. Je vous citerai un autre exemple dont j'ai été personnellement témoin, dans le voisinage d'une colonie anglaise sur la côte ouest de l'Afrique. On avait l'habitude de brûler une plante qu'on considérait comme une mauvaise herbe et qui est actuellement mise en vente à Liverpool à raison de £ 50 la tonne.

La science et l'expérience sont nécessaires dans le choix de ces fibres. On ne doit transporter que ceux dont la valeur commerciale est réelle.

Beaucoup d'arbres ont en Afrique des fruits ou des écorces qui produisent également une grande quantité de tannin pouvant servir à remplacer la Valonia dont la production diminue de jour en jour à cause de la destruction des forêts de la Turquie d'Asie.

Je viens de vous parler de la destruction des forêts d'Asie; c'est là un mauvais procédé et il serait dangereux d'en faire autant au Congo. Il me semble même qu'il serait utile de former une commission compétente qui serait chargée de s'occuper de tout ce qui concerne les forêts. Elle aurait pour but de signaler et de faire interdire toutes les faits des particuliers qui pourraient faire du tort soit à l'État indépendant du Congo, soit à ses voisins.

Pour pouvoir utiliser complètement et avantageusement toutes les richesses du Congo, il faut donc que vous ayez recours à la science.

Mais, me dira-t-on, à quoi peuvent nous servir toutes ces richesses si le climat est tellement malsain qu'un Européen ne peut pas espérer pouvoir s'acclimater en Afrique? Tout d'abord je puis affirmer qu'on a donné au climat du Congo une mauvaise réputation qu'il ne mérite pas. Ce climat n'est pas la moitié aussi malsain qu'on le dit. Si cela était, comment se fait-il que moi et d'autres explorateurs ensuite, après avoir traversé le continent africain alors qu'il n'était pas connu, nous ayons pu revenir en Europe et raconter nos voyages? Il eût été impossible pour nous de surmonter toutes les diffi-

cultés qui se sont présentées là-bas au milieu d'un climat malsain.

Dans ces dernières années, la médecine a fait des découvertes merveilleuses pour détruire le germe des maladies spéciales aux climats des tropiques. Beaucoup de maladies, qui étaient considérées jadis comme meurtrières, ne sont plus que légères aujourd'hui. Il y a des districts des Indes par lesquels on n'aurait pas voulu passer à certaines époques de l'année et au milieu desquels habitent actuellement en ce moment de mes amis avec leurs femmes et leurs enfants en excellente santé.

Quand on se sert de vêtements et d'une nourriture et d'un régime appropriés aux nécessités d'un pays, on peut lutter contre le climat, fût-il le plus malsain du monde.

Les maisons destinées à être habitées par les Européens en Afrique doivent être construites dans des lieux choisis, entourées de jardins et ayant de bonnes basses-cours. Le Congo ne sera jamais plus fatal aux Belges que les Indes ne l'ont été aux Anglais.

Quant à la question du travail, elle est déjà singulièrement simplifiée par les transports par eau et le sera complètement le jour où les voies ferrées seront exploitées. Les hommes quittant la situation de bêtes de somme et devenant des artisans industriels, gagneront de beaux salaires dans les plantations et les autres travaux qui seront exécutés prochainement. Au fur et à mesure que le commerce s'introduira en Afrique, la traite et l'esclavage diminueront et ce pays ne tardera guère à se peupler, grâce à la fécondité de la race nègre.

Nous donnerons aux indigènes une éducation conforme à nos idées civilisatrices. Les mettant au travail, nous leur procurerons des ressources suffisantes pour qu'ils puissent pourvoir eux-mêmes à leurs propres nécessités.

Les rapports officiels publiés sur le Congo et confirmés par les assertions privées des voyageurs, déclarent que dans l'État indépendant du Congo, il existe un très grand nombre de

terrains propres à l'élevage du bétail et qui garantiront une nourriture abondante et forte aux Européens qui iront travailler au développement du commerce et à l'établissement de la civilisation dans ce pays nouveau.

Grâce à ces facilités, bientôt la situation des indigènes sera améliorée, l'homme ne sera plus assimilé à la bête et la bête de somme remplacera le malheureux esclave pour le transport épuisant de l'ivoire et des autres produits de ce continent si fertile.

En voilà assez, je pense, je vous ai parlé pendant longtemps et cela comme un prédicateur que l'on vient voir pour l'une ou l'autre raison mais qu'on n'écoute pas toujours, ce en quoi on a souvent tort. J'espère toutefois que mes paroles auront tout au moins pour résultat de vous engager à vous intéresser plus vivement encore et avec une sympathie toujours plus grande à l'œuvre entreprise par votre Roi. Plus que jamais, surtout dans un temps de douleur comme celui que nous traversons, votre souverain a besoin de vos sympathies et de votre aide pour accomplir sa mission de libération et de civilisation de l'Afrique.

L'œuvre admirable à laquelle le jeune prince que nous pleurons tous en ce moment prenait un intérêt tout spécial mérite d'une façon absolue vos encouragements.

Quel monument plus noble, plus digne et plus grand pourriez-vous élever à la mémoire du prince Baudouin que ce monument moral de votre respect et de votre profond attachement au roi Léopold II? Montrez que vous partagez sa douleur immense en vous associant désormais d'une façon plus spéciale à l'œuvre qu'il a entreprise. Prouvez à votre roi que vous partagez sa douleur en lui rendant par votre concours sa mission moins dure à remplir.

Comme membres d'une nation généreuse et aussi comme sujets d'un roi entreprenant, vous devez marcher de l'avant dans toutes les entreprises africaines prudentes; vous ne tarderez pas à recueillir pour votre pays les résultats surprenants de votre dévouement.

TABLEAUX STATISTIQUES

DU

Partage de l'Afrique et des principaux États du globe en 1890.

Le premier tableau ci-dessous présente la superficie et la population des différentes possessions échues en partage de territoire africain, à chacune des huit puissances européennes suivantes : la France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, le Portugal, l'Espagne, la Belgique et la Turquie.

Le croquis ci-joint de la carte du continent permettra de juger d'un coup d'œil de l'étendue et de la situation respective de ces divisions territoriales.

Remarquons toutefois que, dans l'énumération de ces possessions coloniales, nous avons distingué autant que possible les nuances considérables qui existent, par exemple, entre l'Algérie, la Tunisie et le Sahara.

L'Algérie est une *colonie*, une *possession directe*, une extension du territoire français, habitée par des Français mêlés aux indigènes, et administrée par des agents du gouvernement français. — La Tunisie, beaucoup moins française, conserve son gouvernement propre.

Quant au *Sahara*, sa lisière seule est occupée par les troupes françaises, tandis que l'immensité de son territoire, aux approches du Niger moyen et du lac Tchad, n'a même été entrevue par aucun voyageur français. C'est simplement ce qu'on est convenu d'appeler une *zone d'influence*, réservée à l'action de la France, par accord signé avec l'Angleterre principalement, tandis que l'Angleterre se réservait une zone d'influence au sud du même lac Tchad.

C'est aussi comme zone ou *sphère d'influence* qu'on peut attribuer à l'Angleterre le bassin du Nil, dont une grande partie

est au pouvoir des sectaires Mahdistes ; à l'*Allemagne*, la région du Zanguebar jusqu'aux grands lacs ; à l'*Italie*, l'Abyssinie et le Somal, etc.

Un mot encore. Nos lecteurs se garderont bien de considérer comme rigoureusement connu, délimité et mesuré, chacun des territoires relevés dans les tableaux suivants. Le cadastre de ces pays n'étant pas encore fait, et pour cause, les diplomates se sont contentés de tracer leurs limites sur une carte, supposée bonne jusqu'à correction ultérieure.

L'incertitude est encore plus grande pour les chiffres de populations. Autrefois, on ne donnait pas 80 millions d'habitants à l'Afrique ; aujourd'hui, d'aucuns voudraient lui en attribuer plus de 200 millions ; mais lorsqu'on fait l'addition des parties que les Européens se sont attribuées, et qu'ils connaissent le mieux, on arrive à peine à 140 ou 150 millions. Mieux vaut donc admettre moins que plus.

Dans un second tableau, nous récapitulerons la statistique des grandes puissances du globe, de façon à offrir une sorte de *Bilan géographique* sommaire pour l'année 1890.

Fr^e ALEXIS M. G.

I. Tableau statistique du partage de l'Afrique en 1890.

FRANCE.	Superficie.	Population.
<i>Algérie</i> , possession directe	500 000	4 000 000
<i>Tunisie</i> , protectorat	120 000	1 500 000
<i>Sahara</i> , zone d'influence	3 000 000	1 000 000
<i>Sénégal</i> , possession	200 000	500 000
<i>Soudan</i> , zone d'influence	2 000 000	6 000 000
<i>Côte d'Ivoire</i> , possession.	50 000	50 000
<i>Dahomey</i> , possession et influence. .	100 000	1 000 000
<i>Congo</i> , possession	800 000	6 000 000
<i>Madagascar</i> , protectorat	600 000	4 000 000
<i>Réunion</i> , et <i>Comores</i>	4 600	215 000
<i>Obock</i> , possession	100 000	100 000
Ensemble en chiffres ronds.	7 000 000	24 000 000

ANGLETERRE.	Superficie.	Population.
<i>Gambie</i> , possession	5 000	50 000
<i>Sierra-Leone</i> , colonie	50 000	200 000
<i>Côte d'Or</i> et <i>Achanti</i>	100 000	1 500 000
<i>Lagos</i> , possession, et <i>Soudan central</i> , zone d'influence	1 000 000	12 000 000
<i>Ste-Hélène</i> et <i>Ascension</i>	300	6 000
<i>Walfish-bay</i>	1 200	2 000
<i>Le Cap</i> et <i>Natal</i> , colonies	1 000 000	2 000 000
<i>Zambézie</i> et <i>Nyassaland</i> , zone d'in- fluence	1 000 000	3 000 000
<i>Ile Maurice</i> , colonie	2 000	350 000
<i>Iles Zanzibar</i> et <i>Pemba</i> , protectorat. <i>Victorialand</i> et <i>Ouganda</i> , zone d'in- fluence	2 000	200 000
	1 000 000	6 000 000
<i>Territoire mahdiste</i> ?	1 000 000	5 000 000
<i>Égypte</i> , occupation	1 000 000	7 000 000
<i>Berbéra</i> et <i>Socotora</i>	100 000	100 000
Ensemble.	6 000 000	37 000 000
ALLEMAGNE.		
<i>Togoland</i> , possession et influence. .	60 000	300 000
<i>Cameron</i> , —	500 000	3 000 000
<i>Hottentotie</i> (S.-O. africain)	1 000 000	1 500 000
<i>Zanguebar</i> (Est-africain)	1 200 000	3 000 000
Ensemble.	2 000 000	7 800 000
BELGIQUE.		
<i>État indépendant du Congo</i> , souve- raineté du roi Léopold II.	2 200 000	20 000 000
PORTUGAL.		
<i>Iles Açores</i> , <i>Madère</i> et <i>Cap-Vert</i> , colonies directes.	4 500	500 000
<i>Guinée</i> , possession.	30 000	100 000
<i>Angola</i> , poss. et <i>Haut Zambèze</i> , zone d'influence.	1 400 000	6 000 000
<i>Mozambique</i> , possession.	800 000	3 000 000
Ensemble.	2 200 000	9 600 000

ITALIE.	Superficie.	Population.
<i>Érythrée</i> , sur la mer Rouge.	50 000	100 000
<i>Abyssinie</i> , protectorat	800 000	4 000 000
<i>Somal</i> , zone d'influence	400 000	1 000 000
Ensemble.	1 250 000	5 100 000
ESPAGNE.		
<i>Présides marocaines</i> , possessions.	25	20 000
<i>Canaries</i> , colonie directe	7 000	300 000
<i>Côte du Sahara</i> , zone d'influence.	500 000	100 000
<i>Ile Fernando-Pô</i> , possession	3 000	30 000
<i>Corisco et Mouni</i> (en litige).	50 000	50 000
Ensemble.	560 000	500 000
TURQUIE.		
<i>Tripolitaine</i> , possession.	1 000 000	1 000 000
<i>Egypte</i> , suzeraineté nominale	1 000 000	7 000 000
ÉTATS LIBRES		
<i>Maroc</i> , sultanie	500 000	4 000 000
États soudanais: <i>Wadaï</i> , <i>Darfour</i> , etc., et déserts sahariens.	?	?
<i>Libéria</i> , république nègre	100 000	1 000 000
<i>Orange</i> , république	150 000	200 000
<i>Transvaal</i> , république	350 000	800 000
RÉCAPITULATION.		
<i>Possessions européennes</i>	24 500 000	114 000 000
<i>États libres</i> , reconnus	1 100 000	6 000 000
Contrées disponibles	4 400 000	20 000 000
Totalité pour l'Afrique.	30 000 000	140 000 00 ⁰



II. Tableau statistique des principaux États du Globe en 1890.

ÉTATS	Superficie en km ²	POPULATION
ANGLETERRE	315 000	38 000 000
Poss. en <i>Asie</i>	4 200 000	270 000 000
— <i>Afrique</i>	6 000 000	37 000 000
— <i>Amérique</i>	9 500 000	6 000 000
— <i>Océanie</i>	8 500 000	4 500 000
Totaux en chiffres ronds.	28 500 000	355 000 000
FRANCE	530 000	38 500 000
En <i>Asie</i>	500 000	17 000 000
— <i>Afrique</i>	7 400 000	24 000 000
— <i>Amérique</i>	120 000	360 000
— <i>Océanie</i>	30 000	90 000
	8 600 000	80 000 000
RUSSIE	5 500 000	93 000 000
En <i>Asie</i>	16 500 000	17 000 000
	22 000 000	110 000 000
ALLEMAGNE	540 000	48 500 000
En <i>Afrique</i>	2 760 000	7 800 000
— <i>Océanie</i>	300 000	500 000
	3 600 000	56 800 000
AUTRICHE-HONGRIE	675 000	42 000 000
ITALIE	287 000	30 500 000
En <i>Afrique</i>	1 220 000	4 600 000
	1 500 000	35 000 000
TURQUIE d'Europe	300 000	8 000 000
En <i>Asie</i>	2 000 000	17 000 000
— <i>Afrique</i>	2 000 000	8 000 000
	4 300 000	33 000 000
ESPAGNE	500 000	17 500 000
En <i>Afrique</i>	660 000	500 000
— <i>Amérique</i>	130 000	2 500 000
— <i>Océanie</i>	200 000	6 000 000
	1 500 000	26 500 000

ÉTATS	Superficie en km ²	POPULATION
PORTUGAL	90 000	4 500 000
En <i>Asie</i>	3 700	520 000
— <i>Afrique</i>	2 200 000	9 600 000
— <i>Océanie</i>	15 000	120 000
	2 300 000	15 000 000
PAYS-BAS	33 000	4 500 000
En <i>Océanie</i>	2 000 000	28 000 000
— <i>Amérique</i>	120 000	125 000
	2 150 000	32 000 000
BELGIQUE	30 000	6 000 000
ÉTAT DU CONGO	2 200 000	20 000 000
	2 230 000	26 000 000
SUÈDE-NORVÈGE	762 000	6 800 000
SUISSE	41 000	3 000 000
HORS D'EUROPE		
ÉTATS-UNIS	9 500 000	63 000 000
CANADA	9 000 000	5 000 000
BRÉSIL	8 300 000	14 000 000
AUSTRALASIE	8 000 000	4 000 000
EMPIRE DES INDES	4 000 000	270 000 000
EMPIRE CHINOIS	12 000 000	400 000 000
JAPON	400 000	38 000 000
ARGENTINE	2 800 000	4 500 000
MEXIQUE	1 900 000	12 000 000
Totalité pour le Globe . .	135 000 000	1 450 000 000

LES ILES SAMOA.

par M. A. BAGUET, consul honoraire du Brésil et conseiller
de la société.

Première Partie.

Il y a quelque temps, nous avons lu avec un vif intérêt une intéressante description des îles Samoa dont l'auteur, A. Marques, est un membre distingué de la société de géographie de Lisbonne.

Sous le titre modeste de *notas* il a publié une relation complète et fort instructive de cet archipel qu'il a exploré ; nous allons tâcher d'en donner un résumé, augmenté de quelques réflexions ⁽¹⁾.

Les îles *Samoa*, connues jadis sous divers noms, occupent peu d'espace dans l'océan Pacifique et auraient pendant longtemps encore passé inaperçues, si les Allemands n'avaient eu la prétention de se les annexer, soit de gré, soit de force.

L'enlèvement du roi légitime *Maliotoa Laupepa*, le refus des indigènes de reconnaître la domination de *Tamasese*, protégé par les Allemands, les quelques escarmouches dans lesquelles

(1) On a publié, sur les îles Samoa, au delà de trente ouvrages en diverses langues, parmi lesquels des rapports consulaires, des notes diplomatiques, des brochures et divers articles qui ont paru dans des journaux et dans des revues.

les naturels ont eu quelquefois le dessus, tous ces faits réunis ont, pendant assez longtemps, occupé les colonnes de la presse de certains pays.

Cette question ressemble assez à la fable du *Loup et de l'Agneau*, mais, par suite des circonstances, ce dernier s'est fait des alliés parmi des puissances étrangères.

Les Allemands n'ont pas agi avec assez de circonspection et ont fait usage du droit du plus fort, qui n'est pas toujours le meilleur. Au lieu de se concilier les insulaires, ils ont agi avec la brutalité du vainqueur à l'égard du vaincu ; cependant la chose eût été d'autant plus facile pour eux, que l'Allemagne possède à Samoa beaucoup d'établissements commerciaux et agricoles placés sous la protection de leur consul.

Après s'être annexé les îles *Marshall* ⁽¹⁾, elle a jeté son dévolu sur les îles *Samoa* qui sont le centre d'un commerce très actif et offrent une excellente relâche entre San-Francisco et la Nouvelle-Zélande par Hawaii ⁽²⁾ et entre Panama et Sidney par Nouka-Hiva ⁽³⁾.

(1) Ces îles font partie de la Micronésie et furent découvertes en 1788 par Marshall et Gilbert. Elles sont fort basses et ont peu d'importance. On estime leur population à environ 12,000 âmes.

(2) L'île d'Hawaii, qui a 35 lieues de longueur, appartient au groupe des îles Sandwich ou Hawaii, découvertes en 1775 par le capitaine Cook, qui y fut massacré par les insulaires.

Cet archipel, un des principaux de l'Océanie australe (Polynésie), contient onze îles, dont sept sont habitées. Le sol, quoique volcanique, est extrêmement fertile en produits exotiques. Le commerce en général peut être évalué à cinq millions de dollars et l'industrie est fort avancée. Honolulu, la capitale, est la résidence du roi et le siège d'une chambre de députés. On y imprime plusieurs journaux en anglais et en idiome indigène. La population de tout l'archipel est estimée à environ 200.000 habitants.

(3) C'est la principale île de l'archipel des îles Marquises faisant partie de la Polynésie. Elles furent découvertes en 1594 par le capitaine espagnol Mendana.

Depuis 1842 les Français ont arboré leur pavillon sur les îles Marquises. Nouka-Hiva a longtemps servi de lieu de déportation. Le climat y est chaud et sec ; les indigènes Kanalas, au nombre de 20.000 environ, sont braves, mais cruels et perfides.

D'après quelques géographes, l'archipel de *Samoa* ou *Hamoa* portait jadis, mais à tort, le nom d'îles des Navigateurs et fut découvert en 1722 par le capitaine hollandais Roggewein. La description qu'il en a donnée est assez exacte, mais la position hydrographique qu'il leur assigna était tellement erronée que, malgré les recherches des navigateurs, cet archipel fut longtemps introuvable.

En 1768, le capitaine de vaisseau Bougainville, ayant abordé par hasard à ces îles, en prit possession au nom de la France.

Depuis cette époque, elles furent visitées par La Pérouse en 1787, par Edwards en 1791, par le capitaine russe de Kotzebue en 1824 et par le commodore américain Wilkes en 1840.

Cet archipel se compose de treize îles et de quelques îlots rocheux ; dix sont habitées et sur ce nombre il y en a trois assez importantes. En voici la nomenclature :

L'îlot *Rose*, découvert par Freycinet ⁽¹⁾ en 1818, est désert et dangereux à cause des bancs de corail.

Sous le nom collectif de *Manua* on rencontre trois îlots habités, réputés être le berceau de la race samoanne. Elles portent le nom de *Ta-U* ou *Manuatela*, *Ofu* ou *Opu* et *Olosegna*. Cette dernière est entourée sur presque tout son contour d'une étroite bande de rochers ayant environ 1400 pieds de hauteur.

Anuu, *Nuutale* ou l'île des pêcheurs. *Namoa*, *Taputapa* et *Nuulua*. Ces deux dernières appartiennent à un Américain qui y élève des moutons.

Manono, l'île plate de La Pérouse, *Niulapa*.

Olosegna. Cette dernière, vue de la mer, n'offre qu'une série de falaises stériles. L'intérieur n'en est accessible que par un fort étroit ruisseau qui donne accès dans une baie intérieure. Il y existe un ancien cratère couvert d'une végétation luxuriante. Cette île est un lieu sacré et sert de refuge aux indigènes.

(1) Louis Claude de Freycinet découvrit cet îlot pendant son exploration vers les terres australiennes. Le gouvernement de la Restauration lui avait confié le commandement de la corvette *Uranie*.

Les trois îles suivantes sont les plus importantes du groupe samoan et méritent d'être décrites.

Savaii (la Pola de Kotzebue), devant laquelle les navigateurs se sont extasiés, mais un peu à tort, est la plus grande des îles Samoa, quoique la moins peuplée. Kotzebue, La Pérouse, Turner, Sir Home et Poor prétendent que l'île est couverte d'une végétation à perte de vue. Cependant c'est la seule de l'archipel où l'on trouve des plateaux dénudés et des versants de montagnes nus et arides. Le pic *Mua*, qui a 4,000 pieds de hauteur, s'aperçoit à 50 milles de distance en mer et l'*Agnaloa*, qui a 800 pieds d'altitude, est un ancien volcan éteint. L'intérieur de l'île est inhabitable. Ceux qui essayèrent d'y pénétrer périrent de soif et de fatigue.

Upolu, quoique la seconde en étendue, est la plus importante sous le rapport de la fertilité et de la population. Une haute chaîne de montagnes, ouverte vers le milieu, semble couper l'île en deux. De même que *Tutuila*, elle possède des volcans éteints et des montagnes de 2000 à 3000 pieds d'altitude ; sa fertilité est sans pareille et c'est une des îles les plus boisées du Pacifique. Le *Tufua*, volcan éteint, haut de 2900 pieds, a un cratère d'environ 600 pieds de profondeur, dont les parois intérieures sont fort boisées ; au fond il existe une plaine unie d'un hectare, couverte de magnifiques arbres séculaires. C'est dans cette île que se trouve la capitale du groupe samoan.

Tutuila est la troisième île en grandeur de cet archipel. Elle n'a que 17 milles de long sur 6 milles de large. En voici une description sommaire d'après un ancien navigateur :

« Elle est couverte de riches forêts, entremêlées de bois de palmiers, de cocotiers et d'arbres à pain, sous lesquels les villages semblent cachés ; ses bosquets, retentissant du bruit des cascades qui se précipitent en pluie écumeuse du haut des falaises, sont peuplés de perruches, de ramiers et de tourterelles. Son aspect est surtout pittoresque du côté de l'ouest et du nord-ouest où les côtes sont très escarpées, taillées en falaises

perpendiculaires de basalte, de 400 à 500 pieds d'élévation et entrecoupées d'échancrures ou petites baies, dans lesquelles se nichent les hameaux indigènes, et entre lesquelles les communications ne peuvent se faire que par mer, tout passage le long des côtes étant impraticable ».

La majeure partie de ces îles, surtout des plus petites, est presque entièrement entourée de bancs de corail ⁽¹⁾. On remarque, dans cette agglomération de coraux, de larges coupures qui donnent accès à des baies assez profondes. Quelques-unes, à cause de leur largeur et de leur profondeur, permettent aux grands navires d'approcher de la côte, ce qui a donné lieu à la formation de quelques ports où il y a un excellent mouillage.

D'après les observations et les études des géologues, cet archipel présente toutes les traces d'une submersion primitive, relevée ensuite uniformément. Ainsi, dans l'île d'Upolu, on a trouvé des masses de coraux incrustés dans la vieille lave, à 2000 pieds au-dessus du niveau de la mer et des coquillages fossiles jusque sur la cime des plus hautes montagnes.

Dans presque toutes les îles, spécialement sur la plage de *Tutuila*, il existe d'anciens cratères. L'île de *Savaii* présente des traces volcaniques qui, d'après la tradition, datent d'il y a deux cents ans à peine. Dans un pays où la végétation est si puissante, l'on voit encore des champs immenses de lave bien peu altérée.

De nos jours, il n'y a plus de volcan en travail. En 1722 l'expédition hollandaise constata un volcan en pleine éruption dans l'île *Savaii*. Il y a une trentaine d'années, ont eu lieu quelques faibles secousses, mais sans toutefois causer aucun dégât.

(1) Le corail rouge, dont on fait des bijoux, est connu sous le nom d'*Isis nobilis*. Il a la forme d'un petit arbre dépourvu de feuilles et sa hauteur est d'environ 35 cent. On le pêche dans la Méditerranée où il s'attache aux rochers par un large empâtement. Cet arbrisseau est couvert de tubercules ayant des cavités qui renferment un polype blanc presque diaphane et muni d'organes destinés aux fonctions vitales.

A Savaii on remarque un phénomène très curieux : ce sont des cavernes à jets d'eau, dont les parois supérieures sont percées d'ouvertures verticales. Les vagues de la mer se précipitent continuellement, surtout lorsque le vent souffle avec force, dans des milliers de ces cavernes le long des falaises. L'eau remonte avec une puissance irrésistible jusqu'au sommet des cavernes, se précipite par les ouvertures et s'élève en colonnes à plusieurs mètres au-dessus du sol et parfois à une hauteur dépassant 200 pieds. Le vent brise ces gerbes d'eau, les réduit en rosée ou fine vapeur et forme aux rayons du soleil différents arcs-en-ciel aux couleurs les plus vives. C'est un spectacle magnifique visible à une assez grande distance en mer.

Un autre phénomène naturel, ce sont des couloirs souterrains, dont le sol est généralement uni et horizontal, tandis que les plafonds sont formés d'arches disposées avec autant de régularité que les tunnels de nos voies ferrées. Ces couloirs s'entrecroisent parfois à angle droit ; quelques-uns sont à sec, d'autres ont le sol imprégné d'eau douce ou d'eau salée. Le niveau du sol de ces couloirs dépasse celui de la mer de 15 à 20 pieds, tandis qu'il y a une épaisseur de 10 à 15 pieds entre les plafonds et la surface du sol supérieur, qui est garni d'épaisses forêts où croissent d'immenses arbres séculaires.

Les insulaires ne visitent jamais ces souterrains, car ils ont une peur superstitieuse de tout ce qui est obscur. Les étrangers mêmes n'ont fait aucune investigation pour en connaître l'étendue et le mode de formation ; cependant, au dire de ceux qui ont parcouru quelques couloirs, l'accès en est facile et l'air y est très pur.

Nous avons dit plus haut quelques mots au sujet des bancs de corail. Dans quelques îles, ces bancs forment des barrières ou brise-lames, qui protègent le littoral contre les vagues de la mer. Entre ces barrières et le littoral il y a une espèce de mer intérieure et des lagunes aux eaux calmes et unies, dont l'étendue varie d'un à quatre milles ⁽¹⁾.

(1) Il existe sur la côte du Brésil un immense brise-lames en pierre de

Comme nous l'avons déjà fait observer, on remarque dans ces massifs de coraux beaucoup de coupures derrière lesquelles il y a un excellent mouillage.

Ces nappes d'eaux intérieures rendent d'immenses services aux naturels; elles leur permettent de communiquer entre eux au moyen de leurs innombrables pirogues et constituent en outre une grande facilité pour la pêche.

On voit par ce qui précède que la formation des ports et des mouillages est subordonnée à celle du corail. C'est pourquoi l'archipel de Samoa a été mieux favorisé par la nature que beaucoup d'autres îles du groupe océanien.

Le meilleur port de Samoa est, sans contredit, celui de *Pagno Pagno* situé sur la côte de Tutuila. Il est réputé comme étant un des meilleurs de tout l'océan Pacifique. L'entrée de ce port n'est qu'une ouverture étroite à son début, mais qui va en s'élargissant. Le canal qui débouche dans la baie est bordé de montagnes à la cime boisée, ayant environ mille pieds de hauteur. La baie vaste et profonde est entourée de montagnes à pic de 2000 à 3000 pieds de haut ayant à leur base une bande de terre basse et unie le long des endroits où mouillent les navires. Cet emplacement conviendrait admirablement pour la construction de quais, de dépôts de charbon et de chantiers pour le radoub des navires.

roche fait par la nature et que les hommes n'auraient jamais pu construire. C'est un récif ou môle naturel qui s'étend depuis la baie de Tous les Saints (au fond de laquelle est située la ville de Bahia) jusqu'au cap San Roque. Devant la ville de Pernambuco, jadis appelée *Recife*, cette espèce de chaussée plane longe la plage en ligne droite sur l'espace d'une lieue, presque au niveau de l'Océan, mais à marée basse elle s'élève à environ six pieds. Cette muraille rocheuse est à peu près à 170 mètres du rivage. L'entrée de cette espèce de mer intérieure est assez singulière. A certain endroit cette barrière naturelle s'interrompt et permet aux navires de gagner le port de Pernambuco.

Les grands steamers transatlantiques jettent l'ancre en mer, et les passagers et la malle sont débarqués au moyen de grandes baleinières. Nous parlons ici de visu.

Cette magnifique baie ou lac intérieur peut abriter pendant toute l'année des navires de fort tonnage. L'air y est agréablement tempéré par des brises soufflant régulièrement du matin jusqu'au déclin du soleil.

Tutuila possède encore un port de moindre importance nommé *Leone Bay*.

Le commandant de l'*Espiègle* signala en 1883 une baie du nom de *Poloa* dont l'accès est des plus faciles pour les navires de haut tonnage. Elle pourrait devenir dans la suite un lieu de relâche pour les bateaux à vapeur.

Un autre excellent port de cet archipel est celui de *Saluafata*, sur la côte d'Upolu. Il est situé dans une baie profonde, protégée par des récifs. La profondeur de l'eau près du littoral permettrait facilement la construction de quais et de débarcadères.

Les environs sont très fertiles et propres à l'agriculture. Les plantations allemandes se trouvant à certaine distance du port, il est probable que le gouvernement germanique aura soin de s'en faire céder la propriété; attendu qu'il en a déjà fait mention dans le traité qu'il imposa aux indigènes en 1878.

Savaii a un assez bon port où les navires peuvent mouiller pendant le beau temps; mais, si le vent saute à l'ouest, ils doivent déraper, sinon ils courent risque d'être jetés à la côte.

Pour en finir, mentionnons encore le port et la ville d'*Apia*, à 10 milles environ de Saluafata. C'est là que se rendent les nombreux navires de tout tonnage. Apia, l'endroit le plus peuplé de l'île, est le séjour des membres de la colonie étrangère et le siège des diverses maisons de commerce étrangères. Comme capitale, elle est la résidence des autorités, du corps consulaire et de l'évêque catholique. Afin de pouvoir rendre le port d'Apia praticable et permettre aux navires d'y mouiller avec facilité, il suffirait d'enlever quelques gisements de coraux. La construction d'un quai est d'une nécessité impérieuse; cette dépense serait assez forte, mais elle ferait d'Apia un port central de navigation.

En effet, son climat salubre et plus ou moins tempéré, la fertilité du sol environnant si propre à une culture variée, la facilité de ravitaillement, tous ces avantages réunis sont de nature à établir la suprématie du port d'Apia et à en faire un point de relâche pour la navigation océanienne.

Tous les voyageurs, qui ont visité l'archipel de Samoa, sont restés en extase devant l'aspect riant de ces îles. C'est surtout du côté d'Upolu et de Savaii que l'on jouit d'un panorama charmant et pittoresque. A part les falaises aux parois dénudées, la vue s'étend sur de hautes montagnes, dont la dense verdure descend jusqu'au bord de la mer ; presque tout le pays est couvert d'une végétation touffue, luxuriante et variée, telle qu'on n'en voit que sous les tropiques. La population samoanne trouve son existence sur des terres d'alluvion, espèce de bandes étroites bordées de cocotiers et d'arbres à pain où elle a construit ses villages. L'intérieur des îles se compose de vastes forêts aux arbres séculaires, de plateaux, de collines, de ravins et de broussailles tellement touffues qu'à peine l'homme peut y pénétrer.

Le sol de ces îles est d'une fertilité sans pareille et cependant il y a encore des milliers d'hectares incultes ; on évalue que les deux tiers de la superficie totale sont encore à défricher. Ce sol est riche en humus noir (vulgairement terreau) provenant de la décomposition des matières végétales qui s'y sont accumulées depuis des siècles. On trouve cet humus partout, sur les déclivités des montagnes, dans les larges et nombreuses fissures des rochers, jusque dans les interstices de la lave volcanique. On a calculé que ces terrains mis en culture, vu leur incommensurable fertilité, pourraient facilement suffire à nourrir une population de 300 à 500 mille âmes.

L'eau, cet élément indispensable à la fertilité du sol, ne fait pas défaut et constitue une irrigation naturelle sous forme de rivières, de lacs et de ruisseaux ; partout on rencontre

abondamment, jusque sur le littoral, de l'eau fraîche en abondance.

Parmi les lacs les plus remarquables, citons celui qui se trouve au centre de l'île d'Upolu, au sommet d'un pic volcanique ayant 2570 pieds d'altitude et auquel les naturels donnent le nom de *Zanuto'o*. Le niveau de l'eau est à 120 pieds en dessous des bords d'un ancien cratère, et sa profondeur est d'environ 60 pieds. Ce lac a une forme circulaire et le paysage environnant est tellement enchanteur qu'il a inspiré aux poètes du pays des légendes assez gracieuses (1).

A Savaii, dans la baie de *Satupataï*, il existe un phénomène assez curieux. A environ 100 pieds de distance du rivage, jaillit du sein des rochers, en pleine mer, une puissante source où les naturels vont se baigner; quoiqu'entourée d'eau salée, l'eau en est douce.

Le climat de ce groupe d'îles est généralement sain et agréable et jamais on n'y est sujet à des fièvres paludéennes, comme il en règne dans les autres îles de l'océan Pacifique. Toutefois la forte et continuelle transpiration débilite beaucoup la constitution des Européens, surtout après une fatigue corporelle causée par la marche ou des travaux manuels. Si les blancs n'abusent pas de leurs forces, ils atteignent un âge assez avancé. L'humidité constante du climat prédispose les étrangers à des attaques assez violentes de rhumatisme.

La température aux îles Samoa varie de 25° à 32° centigrades; il est à noter que la différence de température entre l'ombre et le plein soleil dépasse rarement 8°. Le climat est tempéré par

(1) Voici une légende sur l'origine de ce lac.

Un puissant chef nommé *To'o* vint à perdre son frère tué dans une bataille. Inconsolable de cette perte, il fuya les siens et se mit à errer dans les montagnes jusqu'à ce qu'il parvint au bord d'un cratère alors à sec. S'étant assis les jambes pendantes dans le vide, il versa des torrents de larmes qui peu à peu formèrent le lac et lui-même fut changé en arbre, l'ancêtre de la forêt actuelle. Ce lac conserve encore le nom de ce chef et signifie les larmes de *To'o*.

une forte rosée de nuit, par la brise de mer, *Matagni sami*, et la brise de terre, *Matagna Fonua*.

Il y a deux saisons distinctes : la saison sèche avec des vents calmes et celle des pluies (de janvier à mars) avec vents violents, orages, pluies torrentielles, etc.

Les ouragans et les cyclones qui causent de si terribles ravages dans les îles *Fidji* ⁽¹⁾ et les îles de la Société ou *Taïti* ⁽²⁾ sont fort rares à Samoa ; leur influence s'y fait cependant sentir périodiquement et quelquefois d'une manière désastreuse, mais à de longs intervalles.

Les indigènes ne se ressouvienent malheureusement que trop du cyclone qui, en 1850, traversa le centre de l'archipel, dévastant et détruisant tout ce qui se trouvait sur son passage. Plus désastreux fut celui du mois de février 1865, qui ruina à Upola un magnifique temple catholique en voie d'achèvement.

A Apia, en mars 1883, plusieurs grands trois-mâts furent jetés à la côte et brisés. Quelques temples catholiques furent renversés et le père Delahaye fut retiré à l'état de cadavre sous les ruines de l'église de *Leatale*.

Les autres îles n'éprouvèrent d'autres dégâts que ceux que peut causer la violence des flots soulevés par un ouragan.

Ceux qui ont lu les journaux se souviendront du terrible

(1) L'archipel des Fidji fait partie de la Polynésie. Ces îles furent découvertes par le navigateur hollandais Tasman en 1643, visitées par Cook et actuellement occupées par les Anglais. Elles sont au nombre de 300, couvertes de cocotiers et entourées de récifs. On en exporte du bois de sandal. La population, qui était jadis anthropophage, est estimée à environ 300.000 âmes.

(2) Taïti ou Otahiti est la principale île de l'archipel de la Société. Son sol est riche en produits exotiques. La population a énormément diminué par suite de la dépravation des mœurs, mais depuis que les missionnaires y ont prêché la parole divine, la dépopulation semble s'être arrêtée. L'île fut visitée en 1606 par Quiros et par Bougainville en 1708. En 1842 l'amiral Dupetit Thouars en prit possession au nom de la France, mais il fut désavoué par son gouvernement. La France n'y a conservé qu'un protectorat.

cyclone du 15 mars de l'année 1889. Il surpassa en durée, en intensité et en violence les trois ouragans que nous venons de citer. De mémoire d'homme, jamais cyclone ne causa tant de désastres et tant de ravages. C'est surtout entre les Marquises à l'est et la Nouvelle-Calédonie à l'ouest qu'il sema la mort et la désolation sur tous les archipels situés dans cette zone immense.

A Taïti le cyclone sévit avec tant de furie que la ville de *Papeïti* fut submergée ; grand nombre de personnes périrent dans les flots.

Les îles *Cook* ⁽¹⁾, les Fidji et toutes les autres îles de la Polynésie éprouvèrent des désastres incalculables. Beaucoup de grands navires furent jetés à la côte, brisés sur les récifs et des centaines de personnes perdirent la vie.

A Apia, le principal port d'Upolu, dont nous avons déjà fait mention, six navires de commerce, trois steamers de guerre américains montés par 800 hommes, et trois navires de guerre à vapeur allemands ayant un total de 482 hommes, échouèrent ou furent brisés sur les récifs de corail. Du côté des Américains, la perte fut de 105 hommes, officiers et marins, et du côté des Allemands de 97 hommes.

Un seul navire de guerre anglais, la *Calliope*, parvint à gagner la haute mer.

L'*Eber* et l'*Adler*, battant pavillon allemand, furent lancés sur des récifs et sombrèrent en quelques secondes. Six officiers et quatre-vingt-onze marins périrent. L'*Olga* seul put résister jusqu'à l'aube, mais il alla s'échouer à la côte sans perdre un seul marin.

Les Allemands évaluèrent leurs pertes à 4,500,000 marcs ou environ 5,600,000 francs.

Des trois steamers de guerre américains le *Trenton* échoua

(1) Ces îles, connues sous les noms de *Cook*, *Hervey* ou *Mangia*, font partie de la Polynésie et sont situées entre les îles *Tonga* et Taïti. Elles sont hautes, boisées et bien cultivées. On évalue leur population à 15,000 habitants. *Ruatonga*, une des principales îles, fut cruellement éprouvée.

sur la côte et se remplit d'eau ; mais l'équipage put débarquer sain et sauf. Le *Nipsic*, grâce à une habile manœuvre de son capitaine, fut dirigé sur un banc de sable et ne perdit que sept hommes par suite d'un canot qui chavira.

Le *Vandalia*, moins heureux, fut jeté sur un récif ; la violence du choc le fit couler à fond. Le capitaine, cinq officiers et quatre-vingt-treize hommes trouvèrent la mort dans les flots.

La population d'Apia ne put porter aucun secours à ces malheureux marins ; mais elle recueillit ceux qui purent gagner la terre ferme et les soigna avec une bienveillante sollicitude.

Malgré la conduite peu correcte des Allemands à l'égard de *Mataafa*, celui-ci, en bon chrétien et en véritable catholique, envoya un nombre considérable de ses hommes au secours de l'*Olga* ; grâce à leur assistance, l'équipage fut totalement sauvé ⁽¹⁾.

Après cette digression, qui cependant se rattache à notre sujet, nous continuerons la description des îles samoannes sous le rapport végétal.

La chaleur presque uniforme du climat, l'humidité de l'air, un sol vierge où se sont accumulés depuis des siècles des détritiques qui ont formé un humus noir, tout concourt à donner au sol une fertilité incroyable.

De toutes les îles du Pacifique, les Samoa sont les plus remarquables par leurs immenses forêts. Leur production forestière peut, sous tous les rapports, rivaliser avec les végétaux les plus précieux du globe. L'on y rencontre une grande variété d'arbres précieux originaires du pays, des arbres fruitiers, des plantes rares, des lianes, des broussailles. Tout cela forme un fourré inextricable dans lequel chaque plante cherche l'air et le soleil pour vivre.

Les forêts sont abondamment fournies de bois propres à

(1) Le gouvernement américain y a envoyé trois autres navires pour protéger les Samoans et l'Allemagne, de son côté, a fait la même chose pour soutenir ses prétentions. La question politique reste donc en litige.

Dans le cours de cette notice nous la traiterons à fond.

l'ébénisterie, à la construction et à divers autres usages. La majeure partie de ces végétaux sont de haute taille et la plupart sont de véritables géants forestiers. Quelques-uns sont émaillés de fleurs dont la puissance odoriférante se fait sentir jusqu'en mer. Un arbre indigène très redouté des naturels est celui dont les feuilles, au moindre contact, produisent une éruption cutanée.

Ce qui rend ces forêts presque impénétrables, ce sont les lianes qui s'élancent du tronc des arbres jusqu'à la cime, descendent, remontent et finissent par former un immense filet inextricable ⁽¹⁾.

Parmi les produits de la flore, le botaniste peut faire une ample moisson des espèces les plus variées et les plus rares de la zone tropicale; des fougères minuscules et arborescentes, des orchidées remarquables par leur rareté et leurs brillantes nuances et une infinité d'autres plantes rares.

L'intéressant ouvrage de M. Poor donne une description exacte, malheureusement trop succincte, de la partie forestière de Samoa ⁽²⁾. Il décrit douze espèces de bois de construction et de charpenterie, dix d'ébénisterie et onze propres à divers usages.

Pour ne pas fatiguer le lecteur, nous nous bornerons à mentionner quelques bois précieux et d'autres remarquables par leurs étranges qualités.

Ifilele-fau, bois très dur, nuance jaune clair, mais tellement lourd qu'il coule à fond comme une pierre.

Ifilele-taïa, bois noir d'un magnifique poli, mais coulant à fond comme le précédent.

(1) Pendant notre voyage à travers la province de Rio Grando do Sul, nous avons vu, dans une forêt le long du Rio Jacuhy, de grands arbres autour desquels les lianes avaient formé un immense cercle, en forme de treillis. Les quadrumanes, dont l'espèce est si variée au Brésil, y faisaient des évolutions à rendre jaloux le plus agile gymnasiarque.

(2) *The Samoan Islands*, par H. F. Poor, chargé d'affaires hawaïien à Samoa. Honolulu, 1887.

Mamala, bois dur et lourd, couleur pourpre, inattaquable même par la fourmi blanche. Sa sève cause des saignements de nez et donne des attaques d'ivresse aux ouvriers qui le travaillent.

Manauï. On en extrait une espèce de térébenthine, et sa sève est un puissant préservatif contre la rouille.

O'a, le banyan dont les branches forment de nouvelles racines et finissent par produire un énorme fourré.

Pomuli, bois dur, d'un rouge clair, propre à la construction navale. Ne pourrit jamais dans l'eau, même après des centaines d'années.

Tamanu, magnifique bois d'ébénisterie et de construction navale, tellement serré qu'il tient les clous avec ténacité. Son tronc atteint souvent 15 pieds de diamètre.

Tetau, bois lourd, d'un rouge foncé, supérieur en nuance au noyer. Le fruit produit une huile que l'on emploie pour guérir les rhumatismes.

Toa, bois de fer très dur. Jadis bois sacré en ce que les chefs avaient seuls le droit de le couper.

Toi, bois précieux d'ébénisterie, nuance rouge vif ou clair et ondulé comme le bois de satin.

Tulu, bois blanc très tendre, pourrit dans l'eau fraîche mais indestructible dans l'eau salée. Son fruit sert à empoisonner le poisson.

Ua, mûrier dont l'écorce sert à faire des étoffes.

Parmi les cocotiers, *Niu*, il y a huit espèces précieuses, à cause de leurs qualités si variées.

Il existe aux Samoa dix-huit variétés de bananiers et quatre espèces de plantains (*Musa troglodytorum*).

Les cocotiers servent à l'alimentation et leur fruit, la noix sèche, a été jusqu'à présent un des principaux articles d'exportation.

Les étrangers se sont adonnés depuis quelques années, sur une grande échelle, à la culture du cocotier. Ce végétal fructifie après quatre ou cinq années ; quelques espèces pro-

duisent jusqu'à 400 noix sur un seul arbre. Sa culture exige peu de soins ; lorsque l'arbre est grand, les chevaux et le bétail se chargent de débarrasser le sol des herbes et de la croissance du sous-bois.

Le végétal le plus utile est, sans contredit, l'arbre à pain, *olu manutagna*. On en compte quinze variétés ; sous le rapport de l'alimentation, il joue à peu près le même rôle que le *manioc* au Brésil. Pas de hutte autour de laquelle ne se trouvent plusieurs de ces arbres dont les fruits constituent la nourriture des naturels pendant près de six mois de l'année. On le mange cuit au four ou fermenté, avec le poisson, la viande et toute espèce de légume.

Pendant la saison que l'arbre à pain se repose, les indigènes et les étrangers se nourrissent d'ignames (ou pour mieux dire *yams*) et de *taro*, le *Caladium esculentum*. De ce dernier il n'y a que deux variétés, tandis que l'yam en compte huit. Ce tubercule, quoique possédant peu de matière nutritive, est précieux en ce que la culture en est facile et que la récolte ne manque jamais.

Les îles Samoa produisent abondamment presque tous les fruits de la zone intertropicale et une quantité de plantes utiles et industrielles.

Le bananier, dont les fruits, quelquefois au nombre de cent sur le même régime, sont exportés à Sidney.

Plusieurs espèces de citrons, de limons, de cédrats, ⁽¹⁾ de *mangas* ou mangles ⁽²⁾ et de goyaves. Ces fruits sont tellement abondants qu'ils pourrissent sous les arbres.

(1) Le cédratier, de l'ordre des Aurantiacées, est originaire des Indes orientales, d'où il a été répandu dans toutes les contrées intertropicales. Son fruit, qui ressemble à une petite orange, est doux et rafraîchissant. Le bois du tronc est dur et serré et ses feuilles contiennent une huile volatile odorante.

(2) Le manglier, peu connu en Europe, appartient à l'ordre des Rhizophorées. C'est un végétal originaire de la zone tropicale. Sa croissance ressemble à celle du banyan. Ses fruits de la grosseur d'une grosse poire

Ce furent les missionnaires catholiques qui y introduisirent la culture de la citrouille et du melon.

Les ananas, le gingembre, les batates douces, les tamarins, les châtaignes et beaucoup d'autres sont des fruits spontanés.

Le *Kawa*, ⁽¹⁾ quoiqu'appartenant au genre des *Piperacées*, n'est ni un astringent ni un narcotique comme les autres congénères de cette nombreuse famille. On en fait une liqueur renommée dans tout l'archipel. Prise avec modération, elle purifie le sang et les indigènes la considèrent comme un élixir de longue vie. Lorsqu'on veut recevoir dignement un étranger, on lui offre une coupe avec du kawa. Cette liqueur joue le même rôle à l'égard des étrangers que le *maté* chez les Sud-Américains.

Les divers *Taccas* servent d'alimentation ; leurs tubercules réduits en fécule produisent l'*araruta* ou *arrowroot* ; elle remplace aussi l'amidon.

Quoique l'indigo y croisse à l'état sauvage, on n'a pas encore essayé de l'utiliser.

La culture de la vanille donnerait les mêmes résultats qu'à l'île de Taïti ainsi que la ramie, que l'on cultive de nos jours sur une grande échelle au Mexique.

On y a acclimaté le cacaoyer, dont la fève sert de base au chocolat ainsi que trois variétés de *ricin* ; les résultats ont été excellents. Les premières cargaisons de ricin ont donné à San-Francisco un résultat très fructueux.

La canne à sucre, dont il y a plusieurs espèces, y pousse spontanément. Les naturels la cultivent pour leur usage et les tiges atteignent jusqu'à 15 et 20 pieds de hauteur. Les hommes compétents, qui ont visité ces îles, sont d'avis que le climat et le sol sont on ne peut plus favorables à cette culture.

Le caféier existe à l'état sauvage, mais il y a lieu de supposer qu'il a été jadis introduit par des missionnaires. Les servent, à l'état de fermentation, à préparer une liqueur vineuse. L'écorce du tronc contient du tannin et son bois est employé dans la charpenterie.

(1) *Kawa*. On en connaît 20 genres et 600 familles.

essais qu'on a fait ont prouvé qu'il est d'excellente qualité et susceptible d'un grand développement, à cause de la topographie du pays, du climat et de la richesse du sol. Ce végétal, qui n'aime pas le vent, y est abrité par de grands arbres; en outre on a planté à 60 pieds de distance des arbres à pain afin de servir de brise-vent. Les étrangers ont commencé à faire des plantations qui, au bout de quelques années, donneront un excellent résultat.

Deux espèces de cotonniers y croissent spontanément, l'une à fibre courte et l'autre à fibre longue et soyeuse. Cette dernière, d'une qualité supérieure, est fort estimée sur les marchés étrangers.

Ce furent les missionnaires qui en 1864 commencèrent la culture du cotonnier, qui exige peu de travail et de main d'œuvre, tout en donnant deux récoltes par an.

Les indigènes cultivent sur une grande échelle le tabac. Quoique de goût médiocre, ils le préfèrent au tabac étranger; une culture raisonnée en améliorerait la qualité.

Nous serons obligés de revenir sur ces diverses productions lorsque nous traiterons de l'industrie et du commerce.

Ainsi que nous l'avons dit, presque tous ces végétaux y croissent spontanément et en profusion. Le sol est si riche et les récoltes sont si abondantes, que les insulaires peuvent pourvoir à leur subsistance, presque sans travail, au moyen des petites cultures et avec le produit des cocotiers et des arbres à pain. Vivant au jour le jour, sans besoins à satisfaire, les Samoans, à cause de leur indolence naturelle, n'ont aucune envie de se soumettre, par esprit de lucre ou dans un but de bien-être personnel, à un travail régulier, salarié.

Ce sont les Européens et spécialement les Allemands qui ont accaparé d'immenses terrains, mis ensuite en culture. On estime les terrains des Allemands seuls à une superficie d'environ 7000 acres anglaises tandis que les Anglais n'ont pas même 100 acres (1).

(1) Une acre anglaise équivaut à 4840 yards carrés ou environ 40 1/2 ares.

Il y a dans les plantations un millier de têtes de bétail à l'usage du labour et servant à débarrasser le sol des mauvaises herbes. Ces plantations se composent principalement de cocotiers, cotonniers, caféiers, produits alimentaires, tabac et pâturages.

La plus considérable de toutes ces plantations est celle de la « Compagnie allemande de commerce et de plantation, » successeurs de la puissante maison Godeffroy und Sohne de Hambourg. Elle est située à deux lieues de la ville d'Apia et traverse toute l'île d'Upolu de la côte nord à la côte sud.

Les Allemands prétendent que l'agriculture rapporte à peine l'intérêt du capital ; sans conteste, cette assertion paraît un peu exagérée et en contradiction avec leurs actes ; peut-être leur but est-il de décourager les compétiteurs. Toutefois personne ne saurait nier que le manque de bras et la cherté de la main d'œuvre seront toujours un puissant obstacle au développement de la grande culture ; c'est ce qui explique la cherté relative des produits ⁽¹⁾.

Les Samoans sont trop paresseux, trop indolents et surtout trop indépendants pour se soumettre à un travail manuel même auxiliaire. C'est ce qui a obligé les planteurs d'aller recruter des travailleurs dans les îles de la Mélanésie. La Compagnie hambourgeoise possède à cet effet sous ses ordres une flottille de barques pour le transport des ouvriers agriculteurs.

L'*Edinburgh Review* de 1866 a publié à ce sujet un article fulminant que nous ne tenons pas à reproduire en entier. Entre autres elle dit que le recrutement des travailleurs a donné lieu à des cruautés qui rappellent les temps les plus néfastes de la traite des nègres. Laissons à l'auteur de cet article la responsabilité de ses assertions.

Lorsque les naturels de la Mélanésie leur feront défaut, la force des circonstances obligera les planteurs d'avoir recours à l'immigration européenne, comme à Hawaï. Déjà les Allemands

(1) A Apia les gages des cultivateurs varient de 25 à 60 dollars par mois ou 125 à 300 francs.

tâchent d'y attirer des cultivateurs de leur pays, afin de fonder des colonies où ils travailleraient en coopération, système qui a si admirablement réussi au Brésil, surtout depuis l'abolition de l'esclavage.

Ce qu'on devrait faire à Samoa, ce serait d'y attirer l'immigration portugaise, comme qu'on l'a fait à Hawaïi, où elle rend des services signalés ⁽¹⁾. M. Weber, directeur de la Compagnie allemande, pendant un voyage qu'il fit à Honolulu, a pu constater qu'une telle immigration offrirait de grands avantages pour l'agriculture, mais il n'a pu se résoudre à introduire à Samoa que la seule race allemande, dans le but égoïste de monopoliser la colonisation au profit de ses concitoyens.

Les Américains et les Anglais ne manqueront pas, dans un prochain avenir, d'encourager l'immigration portugaise qui peut se faire dans des conditions économiques de transport, comme cela a lieu pour Hawaïi. Déjà quelques hardis pionniers se sont rendus dans ces parages dans le but d'étudier cette question.

La faune de toutes les îles du Pacifique est très pauvre.

A Samoa on a introduit les animaux domestiques des autres pays; seuls le porc (*puao*) et la poule (*moa*) sont de provenance indigène. Encore prétend-on que leur introduction est due au capitaine Cook. Le chien sauvage, en petit nombre, vit dans les montagnes.

Il y a dans les bois plusieurs variétés d'oiseaux remarquables par leur plumage et leurs singulières habitudes. Citons-en un seul, le *Didunculus strigirostris*, connu des indigènes sous le nom de *Manu Mea* ⁽²⁾. Ce volatile finira par

(1) Les Portugais des îles Açores, du cap Vert et de Madère sont d'excellents travailleurs et très laborieux. Il y a au delà de 300.000 immigrants portugais au Brésil, dont la majeure partie s'est établie dans la province de San-Paulo. Les habitants de ces îles sont en général fort sobres, ce qui n'est pas le cas pour nos ouvriers que les boissons alcooliques abrutissent et déciment.

(2) Voici quelques renseignements qui m'ont été donnés par un excellent ornithologiste. Cet oiseau, si rare de nos jours, appartient à l'ordre des

disparaître, car les naturalistes le paient tellement cher que les indigènes en ont dépeuplé les forêts : à peine en capture-t-on trois ou quatre par an. Un adulte se paie à raison de 150 à 200 francs.

Le pigeon ou la tourterelle de la Polynésie est très abondante; il en existe une cinquantaine de variétés. Les naturels les apprivoisent facilement.

Citons encore les perruches, les ramiers et les chauves-souris vampires qui ont une envergure de quatre pieds.

Comme dans tous les pays intertropicaux, les moustiques y sont une vraie plaie d'Égypte. Les naturels ne paraissent pas beaucoup s'en inquiéter, à cause, sans doute, de l'huile de coco dont ils s'enduisent le corps.

Les reptiles de toutes couleurs y abondent, mais leur morsure n'est pas dangereuse.

Toutes les variétés de poissons propres aux mers du Sud s'y trouvent en abondance, depuis le dauphin jusqu'aux petits poissons verts, rouges et bleus. Parmi les squales, il y a une grande quantité de requins.

La conchyliologie est riche en coquillages de toute espèce pouvant rivaliser en beauté avec celles que l'on pêche dans les autres mers.

Avant de décrire les mœurs et les coutumes des Samoans, citons encore, comme chose fort curieuse, un ver marin, *palolo*, d'environ 20 pouces de long, dont les naturels sont extrêmement friands. Tous, hommes, femmes et enfants, se livrent avec frénésie à cette pêche. Guidés par les phases de la lune et par d'autres indices, ils connaissent l'époque fixe de son

Gallinacés et à la famille unique des *didunculinés*. Il porte ce nom, à cause de l'analogie qu'offre le bec avec celui des *dodo* (*didus*) quoique dans des dimensions plus petites. L'espèce des dodos n'existe plus.

Il ne se nourrit que des racines des plantes bulbeuses. La tête, le cou, la gorge et la poitrine sont d'un vert foncé à reflets métalliques; le reste du corps d'un brun cannelle; le bec, le lorain et les paupières d'un beau jaune orange; l'iris rouge et les rémiges d'un brun foncé.

apparition. Les habitudes de ce ver marin sont si réglés, son apparition est si régulière que jadis, à défaut de changement notable dans les saisons, il indiquait le cours de l'année.

Population. — Il y a certaine divergence parmi les écrivains au sujet de la population des îles Samoa. D'après des documents authentiques, l'ambassade hawaïenne a évalué, en 1887, la population à 35,000 âmes environ.

Un des premiers navigateurs a estimé la population, en 1839, à environ 56,000 âmes ; dix ans plus tard, elle n'était plus que de 38,000. La cause de cette décadence doit être attribuée aux petites guerres de tribu à tribu qui eurent lieu de 1849 à 1858 et qui se répétèrent depuis à divers intervalles.

C'est un fait incontestable que, sans compter les guerres continues, la décadence des races primitives dans toutes les îles du Pacifique est due au contact des Européens (1). Toutefois il paraît que depuis trois ou quatre ans il y a un léger accroissement dans la population indigène de Samoa.

La population étrangère peut être estimée à 400 personnes, dont 200 Allemands ; le reste se compose d'Américains, d'Anglais, de Français et de quelques Chinois. On y compte en outre près de 2000 ouvriers de la Mélanésie employés dans les plantations.

Les Allemands se sont toujours refusés à y introduire l'élément chinois, qui est une vraie plaie pour la Californie et pour l'archipel d'Hawaii. D'ailleurs les Chinois, qui habitent les îles Marshall, ont supplanté leurs maîtres (les Allemands) et y ont fondé une maison commerciale (Hong-Chong et C^{ie}) qui a accaparé presque tout le commerce.

Les Samoans de race pure polynésienne ressemblent beaucoup aux autres habitants de la même race, sans être identiques,

(1) Nous avons démontré dans notre notice : *les Patagons ; la race blanche et la race de couleur* (*Bulletin de la société royale de géographie d'Anvers*, t. X, p. 365) avec des preuves à l'appui que partout où l'homme blanc s'implante, la race primitive doit fatalement disparaître. Nous en trouvons des exemples frappants dans les deux Amériques, spécialement dans l'Amérique du Nord, le Brésil, les contrées de la Plata, etc.

car on remarque parmi eux la même différence qui existe parmi les individus de la race latine. Ils se sont conservés purs de tout mélange de sang nègre. Les étrangers disent que les Samoans sont les lazaroni de la Polynésie, comme jadis on donnait le nom de Sybarites aux Taïtiens.

Tous les naturels du groupe samoan n'ont pas le même caractère. Dans certaines îles, les habitants sont violents et querelleurs, tandis que ceux d'Upolu sont très hospitaliers et fort affables envers les étrangers.

La couleur de leur peau est d'une teinte cuivrée plus ou moins foncée, ce qui est le contraire des habitants des îles Fidji, chez lesquels on remarque des croisements avec la race noire à cheveux crépus.

Les Samoans ont la chevelure noire, épaisse et longue ; ils la saupoudrent de chaux pour tuer la vermine, ce qui ne les empêche pas de se chercher mutuellement les survivants et de les croquer entre les dents, comme font les nègres et les négresses de la côte d'Afrique. Leur idéal est de parvenir à rendre leur chevelure d'un rouge brique.

Anciennement ils laissaient flotter leurs longs cheveux sur les épaules afin de se donner un air formidable ; mais les missionnaires sont parvenus à leur faire adopter l'usage des cheveux taillés très courts.

Quoiqu'ayant les traits réguliers et se rapprochant du type européen, la majeure partie rappelle cependant le type malais, avec cette exception qu'ils ne s'aplatissent pas le nez comme les Malais et qu'ils n'ont pas les lèvres aussi épaisses.

La race samoanne se distingue par de belles proportions et une haute stature, variant de 1,85 à 2 mètres. Beaucoup d'entre eux sont taillés en hercule et pourraient fournir des sujets magnifiques aux sculpteurs. Les chefs surtout se distinguent par leur port fier et imposant ; la couleur de leur peau est en général plus claire que celle de leurs sujets.

Autant les hommes sont beaux et de taille élevée, autant les femmes sont de stature ordinaire, très peu jolies et frêles

de membres, surtout dans la jeunesse. Elles ont un beau profil et leur démarche est assez gracieuse.

Mœurs et coutumes. — Généralement parlant, les Samoans sont propres et se baignent presque journellement, mais ce qui les rend désagréables aux étrangers, c'est qu'ils ont l'habitude de s'enduire le corps d'huile de coco. Ils prétendent que c'est un préservatif contre la constante transpiration et contre les rhumatismes et les refroidissements.

Les femmes considèrent comme un signe de beauté de se peindre des étoiles rouges et de petites fleurs sur les seins.

Un fait assez curieux et fort caractéristique, c'est qu'à part la conversion au christianisme, l'usage des armes à feu, la connaissance assez restreinte de savoir lire et écrire son idiome (grâce aux missionnaires), la race samoanne est encore de nos jours, sous quelques rapports, la même qu'il y a deux cents ans. Qu'on lise la relation de voyage de Roggewein et l'on en aura la preuve. Cependant les guerres intestines, le contact des blancs dont ils ont adopté les défauts et les vices, l'abus des liqueurs fortes introduites exclusivement par les Allemands, d'après l'*Almanach officiel de Gotha*, l'abandon de leurs anciennes bonnes coutumes, toutes ces causes ont puissamment contribué à les démoraliser.

Ceux qui n'ont pas donné dans ces travers et dans ces vices, ont dû avoir une bien triste idée de ce que nous appelons la civilisation moderne.

Heureusement que les missionnaires catholiques mettent tout en œuvre pour les moraliser et pour leur faire perdre ce goût effréné pour les boissons fortes, funeste présent de la race blanche.

Plusieurs résidants étrangers, aventuriers sans morale, ont ouvert des débits de liqueurs dans le but de mieux exploiter les indigènes dans leurs relations commerciales. D'autres excitent parmi les tribus des discordes afin de leur vendre des armes ou de les échanger à vil prix contre des terres conquises injustement par des familles influentes. Est-ce cela ce qu'on

appelle la civilisation moderne ? Qu'on médite ces paroles de Stanley qui peuvent s'appliquer à tous les habitants des divers archipels de l'Océanie et à bien d'autres : « Si vous voulez civiliser les nègres de la côte d'Afrique, envoyez-leur des missionnaires catholiques ».

Nous compléterons par quelques mots ce que nous avons dit précédemment au sujet de l'alimentation.

Les naturels se nourrissent de nombreux fruits et de végétaux. Leur nourriture animale se compose de viande de porc, de volaille et de tortue, mais on la réserve pour les jours de régal.

Comme chez tous les insulaires, la pêche ⁽¹⁾ est une de leurs grandes occupations. Ils aiment beaucoup à pêcher de nuit dans les lagunes au moyen de torches artistement faites d'une bandelette de *Siapo* et de l'huile de coco. Cette torche donne une lumière vive et brûle de quatre à cinq heures ⁽²⁾.

Les Samoans sont très friands de certaines larves d'insectes. Comme tous les peuples primitifs, ils ne mangent que lorsqu'ils ont faim. Pour apprêter leurs mets, ils font un trou en terre, le remplissent de bois sec et de cailloux ; lorsque ceux-ci sont chauffés à blanc, on y place les comestibles qu'on recouvre de nattes.

Leurs occupations se bornent à bavarder entre eux, assis sur leurs talons comme les singes, à construire des huttes, des canots et des ustensiles.

Quelques-uns s'adonnent à la culture des végétaux comestibles ; d'autres fabriquent des nattes et de l'huile de coco pour leur toilette. Le reste du temps se passe aux exercices du javelot qu'ils lancent très adroitement jusqu'à une distance de 40 mètres.

(1) -Un voyageur moderne, M. Aylic Martin, a donné dans le *Tour du Monde* une très curieuse description d'une partie de pêche chez les Samoans.

(2) Nous avons vu dans les mers des îles Canaries des pêcheurs capturer les poissons au moyen de sabres en bois, attirés qu'ils étaient par la lumière d'un feu allumé à la proue de leurs barques.

Leurs jeux ressemblent beaucoup à la *morra* italienne, au *lawn tennis* des Anglais et à certains jeux usités dans nos campagnes. De même que les indigènes des Indes, ils sont fort habiles dans l'art de jongler.

Les Samoans ont une extrême passion pour la danse. Cet exercice, tant chez les hommes que chez les femmes, s'exécute assis par terre ou debout sans remuer les jambes ; parfois tout le corps est en mouvement. Leurs poses rappellent assez celles des gitanas espagnoles. Tous ces divertissements ont lieu avec accompagnement de chants, de tambour et de battements de mains. Les mouvements des danseurs et des danseuses, qui sont à peine vêtus, sont accompagnés de gestes fort indécents.

Les exhortations religieuses des missionnaires ne sont pas encore parvenues à extirper cette passion chorégraphique, qui heureusement n'a pas eu beaucoup d'influence sur leurs mœurs ni sur leurs habitudes.

De même que les Hawaïens, les Samoans ont un goût prononcé pour la musique et observent admirablement bien la mesure. Les indigènes d'Hawaïi ont fait de notables progrès, au point de composer eux-mêmes des mélodies, tandis que ceux de Samoa en sont encore aux notions primitives de la musique polynésienne. Ils ne font usage que de trois ou quatre notes, ce qui rend leur chant monotone. Leurs instruments de musique se composent d'un tambour de forme primitive et de flûtes longues de 16 à 18 pouces dans lesquelles ils soufflent du nez. Les missionnaires protestants et catholiques n'ont eu aucune difficulté à leur apprendre à chanter, avec justesse, des cantiques, surtout aux femmes, dont beaucoup ont des voix fort mélodieuses.

Costumes et vêtements. — Les Samoans n'usent ni de chapeaux ni d'autres coiffures ; en revanche, ils s'ornent le chef de guirlandes, de feuilles vertes et de fleurs des l'*Hibiscus* rouge (famille des *Malvacées*) alternant avec les fleurs odorantes du *Gardenia* blanc (*Cinchonacées*). Quand il pleut, ils y ajoutent des feuilles d'*Arum* (*Aracées*). Dans les grandes occasions, ils

s'affublent de perruques et de chignons ornés de plumes rouges.

Les premiers navigateurs disent qu'ils n'avaient qu'un unique vêtement, consistant en une ceinture d'algues marines, semblables à certains dieux de la mythologie ; un nombre fort restreint portait une espèce de pantalon. De nos jours il en est presque encore de même, avec cette exception que leur ceinture ou *lava lava* est remplacée par une toile indigène (*siapo*) roulée autour des reins et descendant jusqu'aux genoux ⁽¹⁾.

Avant l'arrivée des missionnaires, les femmes portaient la *lava lava*. Ils leur ont fait adopter un vêtement plus décent ressemblant assez au puncho des Sud-Américains. Depuis peu, quelques-unes ont adopté les modes européennes, mais d'une manière si baroque qu'elles donnent parfois lieu à des scènes comiques ⁽²⁾.

Tatouage et maladies. — Le tatouage ou *tatatau* est tellement

(1) Ce vêtement ressemble en tout point à la *chiripa* que portaient jadis les peones et les Indiens civilisés au Paraguay, avec cette exception que la *chiripa* dépassait les genoux, ce qui embarrassait plus ou moins la marche.

(2) Au Brésil les négresses *Minas*, originaires du pays de *Mina* (Afrique), sont les seules qui aient conservé le costume traditionnel de leur pays. Coiffées d'un haut turban en mousseline, elles se drapent dans un pagne aux couleurs éclatantes, jeté sur leurs épaules. Ce pagne ou plutôt ce châle étroit sert de berceau à l'enfant quand il est suspendu sur le dos de la mère. Pour unique vêtement elles ont une chemise-jupon garnie de dentelles et de broderies aux couleurs voyantes. Autour du cou et des poignets, une profusion de colliers et de bracelets en cuivre et en verroterie. *Sans bas*, leur chaussure consiste en souliers de satin blanc tranchant sur leur peau d'ébène. La chaussure était un signe distinctif d'affranchissement avant l'abolition de l'esclavage au Brésil.

La race *Mina* est la plus belle de toute l'Afrique ; port majestueux, haute stature et d'une intelligence fort remarquable. Les nègres *Minas* au Brésil, quoique d'origine mahométane, appartiennent à la religion catholique, ce qui ne les empêche pas de conserver la croyance au prophète. Plus d'une fois nous les avons vus faire leurs ablutions ; car d'après les musulmans, ce fut l'ange Gabriel qui révéla cette institution au prophète le jour où il lui remit le Coran.

enraciné chez les naturels que jusqu'à ce jour les missionnaires et les étrangers n'ont pu leur faire abandonner cette bizarre coutume qui n'existe pas chez les femmes. Ce qui oblige les Samoans à continuer à s'y conformer, c'est qu'aucun homme, à moins d'être tatoué, ne peut se marier, exercer aucune autorité, parler au public, être guerrier, devenir chef de famille, sans être exposé aux insultes et aux moqueries de ses congénères, en un mot, sans être un vrai *paria*.

Le tatouage est une opération longue et douloureuse.

Chez les Samoans il n'est jamais exécuté sur la figure, mais sur tout le contour du corps à partir des reins jusqu'aux genoux, à l'exception de la colonne vertébrale (1).

Parmi les maladies et les infirmités dont sont affligés les indigènes, on compte les éruptions cutanées, le *psoriasis*, l'ophtalmie, les affections pulmonaires, le hideux *éléphantiasis* si commun à toutes les îles méridionales du Pacifique. Heureusement que la lèpre blanche, dont l'introduction est attribuée aux Chinois, y est inconnue, tandis qu'elle sévit à Hawaii et dans la Californie.

L'éléphantiasis, que nous avons été à même d'observer souvent au Brésil, est, à part la lèpre, (2) une des plus hideuses infirmités qui existent; elle s'attaque même au blanc après un long séjour dans les archipels. Chose étrange, les individus (l'on en trouve dans tous les villages) qui en sont affligés jouissent d'une assez bonne santé; jusqu'ici la science médicale

(1) Nous avons décrit le mode de tatouage mis en pratique chez les Indiens Payaguas. (Voyez le *Bulletin de la société royale de géographie*, t. I, p. 441. Chez presque tous les sauvages les procédés sont les mêmes.

(2) Le père Damien, ce sublime martyr de la charité chrétienne, écrit dans une lettre que les lépreux ont le corps couvert de plaies hideuses; les chairs se rongent et l'haleine devient fétide, au point que l'air en est empoisonné. A la longue ces plaies se remplissent de vers semblables à ceux qui dévorent les cadavres. Il était seul, pour soigner les 2000 lépreux qu'on avait expédiés à Molokai. Cette île appartient au groupe des îles Sandwich ou Hawaii.

est restée impuissante à y porter remède et même à en déterminer exactement les causes.

La coqueluche, introduite en 1848 de Taïti, a fait un grand nombre de victimes. On prétend que le vaccin est le meilleur remède prophylactique contre la coqueluche si meurtrière dans toutes les îles de l'Océanie.

En raison de la chasteté des femmes, certaines maladies, qui font tant de ravages dans d'autres îles du Pacifique, y sont pour ainsi dire inconnues.

De même que toutes les populations sauvages ou à l'état de mi-civilisation, les Samoans connaissent les vertus médicinales de certaines plantes. Ils pratiquent avec beaucoup d'adresse le massage contre la fatigue et les douleurs musculaires.

Langage. — La langue dont se servent les insulaires mérite que nous en disions quelques mots. Elle a été réduite à l'état de langue écrite par le D^r Pratt, de la société des missionnaires anglicans, et par le révérend père Violette, des missions catholiques françaises. Ils ont composé et ont fait publier, à l'usage des indigènes, des grammaires, des dictionnaires, des livres d'heure, des traductions de la bible, du grand catéchisme, etc. (1).

La langue samoanne est riche, harmonieuse et se prête fort bien pour désigner les objets inconnus introduits par les étrangers, tandis que les autres dialectes des îles de la Polynésie sont très pauvres sous ce rapport. Toutefois les huit ou neuf différents dialectes des races polynésiennes cuivrées ont une telle ressemblance entre eux qu'on peut, sans contredit, affirmer qu'ils sont issus d'une même souche (2).

Chose digne de remarque, l'alphabet samoan n'a que 14

(1) J. J. Whitwee a récemment publié un dictionnaire en langue samoanne, contenant plus de 11,000 mots. C'est l'œuvre la plus complète qui existe dans ce genre.

(2) Lorsque La Pérouse visita quelques îles du groupe de Samoa, il y avait à bord un naturel des Philippines qui comprenait leur dialecte que l'on supposa être dérivé du malais. Ceci est sujet à caution, car la narration de ce navigateur fourmille d'erreurs.

lettres, dont 5 voyelles et 9 consonnes. Les voyelles se prononcent comme en italien, mais avec une intonation gutturale.

On s'étonnera peut-être que leur langue puisse être si riche quoique n'ayant que quatorze lettres. Il serait aisé d'en donner une explication, mais le cadre de cette notice ne le permet pas. Ils emploient vis-à-vis des étrangers un langage allégorique et tout à fait dans le style oriental : c'est ce qu'ils appellent langage des lèvres, *talagnota*. Presque tous les mots finissent par une voyelle, ce qui rend leur langue si harmonieuse. Il y a dans la diction du Samoan une certaine nuance d'aristocratie, suivant le rang de la personne à laquelle il s'adresse. Les discours des chefs sont à la fois pleins de dignité, d'éloquence et ils s'expriment toujours en termes élégants.

De tous les idiomes des mers du Sud, c'est le seul dans lequel on emploie le mot *manuia*, *toast*, quand ils boivent à la santé des étrangers. La langue française a dû emprunter ce mot aux Anglais.

De même que dans tout le Pacifique, la langue usuelle est l'anglais, que les élèves des missionnaires parlent assez couramment.

C'est grâce aux missionnaires que le christianisme a remplacé l'ancienne religion indigène. A vrai dire, jamais il n'y a eu dans cet archipel ce qu'on pourrait appeler un culte religieux et chacun se créait une divinité à sa façon.

Ce peuple n'a jamais eu de temple ni des sacrifices humains, comme il en existait jadis à la Nouvelle-Zélande et à Hawaïi. De même que beaucoup de nations sauvages, dont nous avons décrit les coutumes et les mœurs, ils avaient une intuition d'un être suprême, *Tagnaloo*, créateur de toutes choses, mais ils avaient forgé dans leur imagination une foule de divinités subalternes représentées par des oiseaux, des poissons, etc.

Ce qu'on a observé chez les Samoans et chez les autres sauvages, ce sont des traditions ou légendes se rapportant aux

fragments de l'histoire biblique, mais défigurées d'une manière obscène.

Les anciens Samoans croyaient que l'homme descendait de la chair d'un coquillage marin et que leur tempérament et leur constitution dépendaient ou de la dureté ou de la fragilité de ce coquillage (1).

Religion et instruction. — On compte parmi les indigènes environ 27,000 adhérents à la société des missionnaires de Londres, 3,000 méthodistes (église Wesleyenne) (2) et au delà de 5000 catholiques romains. L'influence catholique tend à augmenter journellement, car la plupart des personnes influentes et des chefs y ont adhéré.

Apia est la résidence de l'évêque d'Olympe M^{sr} Lamaze, vicaire apostolique de Samoa et de l'Océanie centrale. Cette ville est le centre de la mission catholique qui possède environ 500 hectares de terrain où vivent un grand nombre de familles converties au christianisme. Cependant elle est pauvre et sans ressources; les seules subventions qu'elle reçoit viennent de la propagation de la foi à Rome et de celle à Lyon. Cette mission a cinq succursales ou stations dans les autres îles; elle possède en outre 50 églises et chapelles dont 15 en pierre, parmi lesquelles la cathédrale d'Apia, qui est une belle construction ayant environ 60 pieds de haut.

L'expérience a appris aux missionnaires que le meilleur moyen de conserver la foi intacte parmi les néophytes, c'est de les soustraire au contact des blancs et des indigènes, méthode que les jésuites suivaient jadis dans leurs fameuses *reducciones* au Paraguay.

Les demi-conversions, dont se contentent quelques pasteurs

(1) Le révérend Dr Turner a publié un ouvrage fort curieux, *Samoa a hundred years ago*, dans lequel il décrit d'une manière fort complète toutes les légendes et toutes les croyances religieuses des naturels de cet archipel.

(2) Wesley, réformateur anglais, était le chef de la secte des méthodistes. C'était un homme de mœurs irréprochables; sa religion n'était pas nouvelle, mais plutôt une renaissance du christianisme. Il a laissé de nombreux écrits formant 32 volumes in 8°.

protestants, sont nuisibles et ils croient avoir converti les indigènes, lorsque ceux-ci savent réciter des versets de la Bible ou chanter des psaumes ⁽¹⁾.

A huit milles d'Apia se trouve le centre de la mission anglicane, ayant une étendue d'environ 121 hectares. L'institut de *Malua* compte environ 100 élèves qui, après avoir achevé leurs études, retournent dans leur village en qualité d'instituteurs et de catéchistes. Comme tels ils ont plus ou moins d'influence, mais de l'avis des hommes compétents, cette influence pourrait être bien plus utile au développement intellectuel, si les missionnaires consacraient moins d'années aux études religieuses et plus d'années aux études classiques, car la disproportion est énorme.

Les missionnaires protestants ont leur imprimerie et publient un journal pour faire de la propagande. Il existe en outre à Apia un journal indépendant : *The Samoa Times*.

Les Samoans, qui ont adopté le christianisme, observent le dimanche comme jour de prière et de repos et dans toutes les cases on récite les prières, *lotu*, en commun. Beaucoup d'entre eux observent encore, mais en secret, le culte de leurs anciens dieux domestiques, comme jadis les Romains le pratiquaient à l'égard de leurs dieux lares.

Quoique les néophytes catholiques soient en minorité, il

(1) Ces lignes étaient écrites, lorsque nous avons lu un extrait d'une lettre, publiée dans le *Post*, du major Wiseman, l'explorateur allemand en Afrique.

« Les missionnaires catholiques, dit-il, possèdent ce que n'ont pas nos missionnaires allemands, l'esprit de discipline. Ils emploient dans leurs entreprises des procédés éminemment pratiques, payant avec dévouement de leur personne.

« Ils enseignent avant tout le travail aux indigènes et ensuite ils leur apprennent à prier. Ils commencent par *civiliser* et ils font de la conversion aux dogmes chrétiens non pas la fondation mais le couronnement de leur œuvre. »

Ce sont à peu près les mêmes idées que Stanley émet dans son ouvrage : *A travers le continent mystérieux*.

faut dire à leur louange qu'ils sont soumis, sincères dans leur conversion, difficiles à se laisser entraîner aux anciennes pratiques du paganisme ou à la guerre.

Avant de passer à l'instruction publique, ajoutons que les missionnaires anglicans disposent d'énormes ressources provenant de la Société biblique de Londres, dont le capital s'élève annuellement à des millions.

L'instruction populaire est encore bien arriérée à Samoa et très inférieure à celle qui se donne aux îles Hawaii. Dans ces dernières îles, il existe partout des écoles canaques et anglaises dont la fréquentation est obligatoire à partir de 6 jusqu'à 14 ans. Presque tous les Hawaïens savent lire et écrire leur propre dialecte et beaucoup d'entre eux connaissent correctement l'anglais. On ne peut en dire autant des Samoans; l'enseignement primaire est négligé en faveur de l'instruction religieuse protestante et les efforts des instituteurs qui sortent des écoles des missionnaires sont presque nuls, attendu que l'instruction n'y est pas obligatoire; cependant on peut affirmer que les enfants ont une aptitude naturelle et énormément de mémoire.

En un mot c'est le système d'enseignement qui est mauvais.

En dehors des séminaires, dont nous avons fait mention, il n'existe à Apia que deux écoles sérieuses, mais uniquement fréquentées par les enfants des étrangers. Dans le couvent de la mission catholique fondé en 1864, il y a une école anglaise pour filles, dirigée par deux sœurs françaises, une irlandaise et quatre indigènes.

Les protestants eux-mêmes reconnaissent que l'œuvre des dignes sœurs ne mérite que des éloges.

La conséquence de cette situation est que les plus instruits des enfants savent à peine lire et écrire et que la plupart croupissent dans l'ignorance.

Lorsqu'il y aura un gouvernement stable, son premier devoir devra consister à établir de bonnes écoles primaires dans tous les districts et à rendre l'instruction obligatoire.

Nous allons maintenant consacrer quelques lignes à décrire les mœurs de la population samoanne.

L'ancien régime des castes, avec son despotisme, a longtemps régné dans quelques îles de l'Océanie et dans l'Inde, où il existe encore. Heureusement pour l'humanité, il a disparu dans le Pacifique ; toutefois on en rencontre encore quelques vestiges chez les Samoans. Grâce au christianisme et aux missionnaires, le peuple finira par comprendre que tous les hommes sont frères devant Dieu. Là où règne la loi chrétienne, il continuera à exister des distinctions sociales et naturelles, qui sont la base même de la société ; mais le système des castes proprement dit finira par disparaître.

Chez les Samoans, la division des indigènes en classes et l'influence de l'hérédité sont encore profondément enracinées. Il existe dans quelques îles d'anciennes familles sans autorité, sans influence politique, mais que le peuple a de tout temps respectées. Rien, dans leur manière d'agir ou de vivre, les distingue des autres habitants ; cependant, disons-le à leur louange, jamais ils n'ont abusé du prestige qui s'attache à leur aristocratie héréditaire. La seule distinction que l'on remarque chez eux est une belle stature, un port noble, plein de dignité et un beau physique. Parmi ces familles on cite les *Malietao*, les *Laupepa* et quelques autres.

Les Samoans se distinguent par une politesse exquise, tant dans leur langage que dans leurs rapports journaliers, ce que quelques-uns attribuent au système des castes tel qu'il existe encore chez eux.

Un peuple poli, affable et qui se respecte, est généralement hospitalier envers les étrangers. Les Samoans possèdent ce sentiment à un si haut degré que le D^r Turner les cite comme les gens les plus hospitaliers du Pacifique. Ceci est tellement vrai qu'il existe dans les villages des cases spacieuses destinées à héberger les voyageurs et les étrangers ⁽¹⁾. Tous les habitants

(1) A Rio Grande do Sul (Brésil), lorsqu'on élève une de ces vastes constructions nommées *estancias*, on commence par construire d'abord le

sont requis à leur porter les aliments nécessaires et les soirées se passent en danses et en divertissements.

Il en résulte qu'en temps de paix le Samoan est doux, paisible et généreux. Malheureusement les rivalités entre familles et chefs viennent bien souvent troubler cette quiétude.

Ils traitent leurs femmes avec douceur. Elles s'occupent des travaux de ménage, tandis que les travaux pénibles sont réservés à l'homme : ce qui est tout le contraire chez les Indiens de l'Amérique du Nord.

Les enfants issus des mariages entre indigènes sont nombreux, sains et robustes ; n'étaient-ce les guerres civiles, aucune décroissance de population ne serait à craindre.

Anciennement la polygamie régnait chez les Samoans ; mais bien rarement deux femmes du même mari habitaient sous le même toit. C'est par cupidité que le mari renvoyait sa femme à sa famille, afin d'en prendre une autre qui devait lui rapporter en dot *de fines nattes* et des cadeaux pour les membres de sa famille. Les missionnaires ont eu beaucoup de peine à combattre ces unions illicites et anti-sociales, dont il y a encore quelques exemples de nos jours. Jadis, pour contracter mariage, une dot et le consentement des parents suffisaient, mais actuellement on y met des formes légales et chrétiennes.

Le mariage donne lieu à des festins vraiment homériques ; ils commencent deux jours avant la cérémonie et continuent jusqu'à ce que tous les vivres soient consommés. Tous les habitants du village y prennent part et après les festins on danse pendant toute la nuit. La cérémonie du mariage rappelle assez les coutumes pratiquées parmi les Juifs. Il y a comme chez nous la corbeille de la mariée, avec cette exception que les cadeaux sont élevés en l'air pendant qu'on proclame le nom des donataires aux grands applaudissements des convives.

quartier destiné à héberger les voyageurs, auxquels on accorde une hospitalité généreuse et digne de l'ancien renom de cette province. On ne saurait se faire une idée du luxe qui règne dans le quartier des hôtes.

Comme à Hawaii, les indigènes adoptent souvent les enfants de leurs amis qu'ils élèvent avec beaucoup de soins. L'infanticide n'y a jamais été pratiqué, ce qui est malheureusement souvent le cas à Hawaii.

En général les Samoans sont de bons maris et chérissent leurs enfants. Les femmes sont tellement respectées, même de leurs ennemis, que plus d'une fois elles ont servi d'intermédiaire pour conclure la paix.

La Pérouse, dans l'histoire de son voyage, cite les Samoannes comme étant luxurieuses et dévergondées ; ce qui est formellement démenti par les voyageurs modernes, les navigateurs et les missionnaires. La chasteté, la pureté des mœurs a presque toujours prédominé, tant chez les femmes mariées que chez les filles, même avant l'introduction du christianisme.

Avant de passer à un autre sujet, nous consacrerons quelques lignes aux funérailles, aux usages guerriers et au caractère moral de ce peuple.

Les cérémonies mortuaires se sont toujours passées d'une manière fort simple. Ensevelir les cadavres enveloppés dans une espèce de linceul, les déposer presque à fleur de terre et y entasser des pierres ; voilà en quoi consistaient jadis toutes leurs cérémonies funèbres. Chez beaucoup de peuplades on dépose sur la tombe des armes et des provisions, (comme nous l'avons vu chez les Indiens Payaguas), mais les Samoans, d'après leurs idées, croyaient que ces objets devaient se trouver en abondance dans la vie d'outre-tombe. Ne pourrait-on pas en conclure qu'ils croyaient à l'immortalité de l'âme et à une vie future, mais interprétée à leur façon ? Les chefs éminents seuls étaient embaumés, tel que cela se pratiquait chez les Maoris de la Nouvelle-Zélande.

Les coutumes chrétiennes ont depuis prévalu ; actuellement on entoure les tombes d'arbustes et de fleurs que l'on entretient avec soin.

Quant aux mutilations personnelles encore en usage, en signe de deuil, dans quelques îles voisines, les Samoans y ont renoncé ;

seules les femmes se contentent de se faire de petites entailles laissant de légères cicatrices en signe de manifestation du chagrin que leur cause la perte d'un parent ou d'un chef.

Par suite des dissensions et des querelles entre les chefs, et à cause du caractère indépendant des naturels, l'état de guerre n'a cessé de régner pendant des années et est devenu chez eux presque une habitude. Ce qui y a contribué pour beaucoup, c'est le manque d'un gouvernement central absolu.

Grâce à l'ascendant que les missionnaires ont su prendre sur l'esprit de leurs ouailles et aux idées chrétiennes qu'ils ont su leur inculquer, les luttes civiles sont devenues moins fratricides et bien des fois ils ont réussi à les faire cesser ou à conclure des armistices. La confiance qu'inspire aux naturels la mission qu'ils exercent, leur a permis de recueillir des notions curieuses et exactes sur les guerres d'autrefois.

Nous passerons sous silence toutes les horreurs que commettent certains peuples sauvages à l'égard des vaincus. Cependant, de l'aveu des missionnaires, jamais le cannibalisme n'a existé chez les Samoans à l'instar de leurs voisins des Nouvelles-Hébrides et des îles Fidji.

Ce sont les Français qui leur ont fait une réputation de férocité et de cannibalisme à cause du massacre de quelques marins de l'équipage de La Pérouse à Tutuila en 1787. Ce triste événement eut lieu par suite d'un malentendu, semblable à celui qui coûta la vie au capitaine anglais Cook à l'île d'Hawaii.

Les corps des Français furent respectueusement ensevelis à un endroit tenu secret et depuis découverts par les catholiques. En suite de cette découverte, le gouvernement français fit transporter leurs ossements à Brest et en 1884 on érigea sur le même emplacement un monument funéraire en corail blanc orné d'une plaque commémorative en bronze.

Cependant tous les Français ne furent pas tués ; lors de l'arrivée des premiers missionnaires, le fils du charpentier vivait encore à Manua où il s'était marié avec une indigène.

Jadis leurs armes consistaient en lances, javelots, casse-têtes, frondes et couteaux. Il y a quelques années, on a commencé à adopter les anciennes armes à feu.

Encore tout récemment, par suite des intrigues de quelques maisons européennes et en dépit des efforts des grandes puissances pour empêcher l'introduction des armes de précision, les indigènes ont pu se procurer des fusils à répétition et se chargeant par la culasse.

Les Samoans, ainsi que les Maoris, sont fort habiles à construire des forts, des ouvrages en terre et des barricades. Pour prendre d'assaut par mer les forts ennemis, ils se servent de grands canots de guerre doubles, garnis de palissades et capables de porter jusqu'à deux cents guerriers.

En général, ils sont intelligents et pourraient aisément, dans de bonnes conditions sociales, atteindre à un haut degré de civilisation. Ils ont l'esprit d'observation très développé, mais malheureusement il leur manque l'instruction élémentaire, ce qui fait que leur intelligence est circonscrite dans certaines limites naturelles.

Certes ils ont les défauts communs à tous les enfants de la nature. L'ambassadeur Hawaïien M. Poor les décrit ainsi : « En caractère personnel les Samoans sont inférieurs aux Hawaïiens et beaucoup de principes moraux leur font défaut. Leurs plus grandes faiblesses sont les larcins et les petits mensonges. »

Les larcins qu'il met à leur charge ne sont pas chez eux un vice de caractère, mais plutôt une habitude de communisme qui règne encore dans les familles. Qu'on consulte les publications des missionnaires catholiques ; elles constatent que les maisons des indigènes, les habitations des négociants et les églises sont rarement fermées à clef, et cependant il n'y manque jamais rien.

M. Poor dit encore dans son rapport que les bonnes qualités qui distinguent l'homme sont faiblement développées chez les Samoans et qu'ils sont fort paresseux.

Ne perdons pas de vue que la nature leur fournit des vivres en telle abondance qu'ils ne sont pas, pour ainsi dire, obligés de pourvoir à leur subsistance. A mesure que la civilisation chrétienne pénétrera chez eux, ce peuple, grâce à ses goûts simples, finira par rivaliser avec ses frères plus éclairés d'Hawaii.

Il leur faudrait un gouvernement éclairé plus que fort, pour ne pas dire despotique.

Leur roi actuel possède l'énergie nécessaire pour faire respecter les lois et développer en eux les bons sentiments qui n'existent qu'à l'état latent dans leur organisation, mais ses efforts sont souvent paralysés par l'influence de certains étrangers, qui transgressent les limites que leur assigne le droit des gens.

C'est de cette influence et du manque de titres de propriété que les blancs ont profité pour acquérir des terres au moyen de ventes frauduleuses, afin d'agrandir leurs propriétés et de chercher des prétextes, sans fondement, pour entrer en conflit avec le gouvernement indigène.

Les guerres intestines ont beaucoup contribué à spolier les propriétaires de leurs terres, que les vainqueurs ont vendues à leur profit comme indemnité de guerre. Il n'existe à l'égard des titres de propriété aucune loi et la transmission se fait au moyen de lois orales. Il en est résulté que les Anglais, les Américains et surtout les Allemands ont tâché d'acquérir des terres au prix de 1/4 à 1 dollar (1.25 à 5 fr.) par acre équivalant à 40 1/2 ares. Les meilleures terres situées au bord de la mer n'ont pas dépassé 5 dollars par acre.

Les Allemands prétendent être propriétaires de la moitié de l'île d'Upola. Des 2787 kilomètres carrés, dont se compose tout l'archipel, ils s'arrogent la possession de plus de 600 kilomètres carrés. Une compagnie anglaise élève de son côté des prétentions à la propriété de vastes terrains (1).

(1) Nous extrayons d'un long article de l'*Edinburgh Review* de juillet 1886 ce qui suit :

On réclame avec instance l'institution d'un tribunal d'investigation, car la majeure partie de ces acquisitions sont illégales.

Il est à craindre qu'une grande quantité des riches terres de cet archipel et surtout de l'île d'Upola ne passe entre les mains des étrangers, avant que les naturels aient pu apprécier leur importance et leur valeur intrinsèque. Toutefois il est à espérer que les derniers événements, que nous relaterons plus loin, les mettront sur leurs gardes, mais il sera peut-être trop tard, car les blancs, et principalement les Allemands, leur auront déjà enlevé, par ruse ou autrement, ce qui leur reste encore.

Le même fait est arrivé à l'île d'Hawaii, où les monopolisateurs, *land-grubbers*, ont acquis d'immenses quantités de terres en abusant de la naïveté et de l'inexpérience des Canaques. Ces *land-grubbers* immobilisent une grande partie de terrain au détriment de l'agriculture et de l'industrie.

Gouvernement. — Le système de gouvernement, qui existe à Samoa depuis les temps les plus reculés, a assez de rapport avec le système féodal du moyen âge, l'élément religieux excepté.

L'archipel est divisé en neuf districts administrés par un gouverneur ou un roi pour chaque district et dont les pouvoirs sont bien définis et limités. Si ces gouverneurs abusent de leur autorité, une assemblée générale peut les destituer et en élire d'autres.

Outre ces neuf chefs, il y a une autorité supérieure ou roi

Environ 100.000 acres furent acquis par les Allemands au prix de quelques pence par acre. Les naturels furent trompés en signant des documents dont ils ne comprenaient pas le premier mot et qui donnent aux occupants un titre de propriété.

Actuellement en 1886, les Allemands réclament 232.000 acres de terrain (93.960 hectares) et les Anglais pas moins de 357.000 acres (144.585 hectares). Il y a cependant une énorme différence entre les prétentions des Allemands et celles des Anglais. Les premiers ont mis leurs réclamations en exécution, en occupant et en mettant en culture autant de terres que leurs moyens le leur permettent, tandis que les prétentions de ces derniers n'existent que sur papier et n'ont pas été appuyées par le gouvernement anglais.

suprême, *Tipu*, mais son pouvoir est souvent contesté à cause des rivalités de la part de quelques chefs subalternes.

C'est dans l'ancienne famille des *Malietao* que les assemblées ont souvent choisi leur roi. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet.

Le mécanisme du gouvernement féodal des Samoans est tellement compliqué que nous renonçons à entrer dans plus de détails dans la crainte de fatiguer nos lecteurs.

Les Allemands ont pris prétexte des modifications que l'on apporta, il y a quelques années, au système gouvernemental pour déporter le roi légitime *Malietao* et mettre à sa place *Tamasese*, un petit chef rebelle, véritable homme de paille. Cette aggravation d'usurpation en dépit du droit des gens suscita d'énormes difficultés, froissa l'orgueil des Samoans et aliéna toutes les sympathies aux Allemands.

Dès cette époque, les habitants recherchèrent la protection de l'Angleterre, des États-Unis et des Hawaïens. Au début l'attitude de ces deux premières puissances a été fort indécise et très équivoque. On l'a attribuée au manque de renseignements précis au sujet de ces démêlés.

Il s'est passé, vers cette époque, à l'île d'Apia un fait sans précédent et qui mérite d'être signalé.

A partir de 1839, les relations du gouvernement samoan avec les puissances étrangères eurent lieu par l'intermédiaire des consuls américain, anglais et allemand. Ce dernier n'entra en fonctions que depuis une vingtaine d'années.

Par suite des guerres incessantes qui eurent lieu de 1868 à 1879 et malgré les précautions des belligérants, les propriétés des étrangers à Apia eurent beaucoup à souffrir. Les chefs des deux partis, *Malietao Laupepa* et *Taimua Faipule*, cessèrent de commun accord les hostilités. En vertu d'une convention, ils établirent à Apia une municipalité dont l'administration fut confiée aux trois consuls. D'ailleurs le territoire de cette municipalité a très peu d'étendue et compte à peine 383 habitants,

dont 165 de race blanche et 218 métis. Parmi les blancs, les Allemands sont en majorité ⁽¹⁾.

En dehors de la municipalité, il y a encore dans l'île d'Apia une population de 126 métis et 75 habitants de race blanche.

En vertu des règlements intérieurs, l'ordre et la paix ont toujours continué à régner, mais les étrangers se sont bien des fois plaints des agissements des consuls, qui bien souvent outrepassent les pouvoirs stipulés par la convention, et surtout de ceux du consul allemand, dont les décisions sont souvent fort arbitraires.

Monnaie. — Jadis à Samoa les nattes fines représentaient les billets de banque et la grosse verroterie bleue servait d'étalon monétaire.

De nos jours, une maison allemande y a introduit des pièces de monnaie dépréciées en France et surtout des dollars et leurs subdivisions, péruviens, chiliens, boliviens, valant au bas mot 73 cents au dollar. On évalue que les introducteurs en ont importé pour environ 300,000 dollars qu'ils ont réussi à placer au pair et sur lesquels ils ont réalisé, d'après M. Poor, d'énormes bénéfices. Depuis l'établissement d'une puissante maison anglaise et l'influence britannique aidant, le monopole monétaire, qui était exclusivement dans les mains des Allemands, a considérablement diminué.

Précédemment nous avons dit quelques mots de l'industrie et du commerce. Qu'on nous permette ici de compléter ces renseignements.

Si l'industrie de cet archipel est encore à l'état rudimentaire, il faut l'attribuer à la paresse et à l'indolence sans exemple

(1) D'après une dépêche de Bismarck, il y avait en 1885 dans cette municipalité 81 résidents allemands et américains. Les Allemands possèdent dans la municipalité d'Apia des propriétés pour environ 900.000 francs et leurs maisons commerciales comptent près de 50 employés, tandis que les Américains n'en possèdent que pour une valeur de 175.000 dollars et n'ont qu'un personnel de 7 employés.

de la plupart des indigènes, la nature leur fournissant abondamment et sans travail presque tout ce qui est nécessaire à leurs besoins matériels.

Parmi les produits du sol, plaçons en première ligne la noix de coco, *copra*, dont le rendement est évalué à 4,000 tonnes par an. Cette quantité ne constitue pas le quart de ce que pourraient produire les arbres, s'ils étaient proprement cultivés. Les naturels en font un gaspillage énorme et laissent pourrir des milliers de fruits au pied des arbres.

Deux grandes maisons se partagent le commerce des noix de coco : une maison anglaise ayant son siège à Auckland et la compagnie hambourgeoise déjà citée ⁽¹⁾. Il existe, il est vrai, encore quelques maisons de moindre importance.

L'huile qu'on extrait des noix de coco sert principalement à la manufacture des bougies, savons, etc.; elles fournissent en outre une excellente huile de table égale à la fine huile d'olive. Des résidus on fabrique des tourteaux pour le bétail et pour la fertilisation des terres. Les déchets de la bourre de la fibre extérieure s'emploient à fertiliser les arbres précieux et sa décomposition forme une espèce de terre de bruyère.

De l'écorce des noix de coco, on fabrique des cordages réputés pour leur solidité et leur longue durée. On s'en sert dans la marine et pour une foule d'autres usages. Ce sont les vieillards qui s'occupent spécialement de ces ouvrages.

Le coton, qui vient en deuxième ligne, est le produit presque exclusif des plantations allemandes. On estime la quantité exportée pendant ces dernières années à environ un million

(1) D'après une dépêche de Bismarck, cette compagnie possède 50 stations ou succursales dans les îles Samoa et beaucoup d'autres sur les divers points de l'Océanie.

L'*Almanach de Gotha* estime qu'en 1878 la totalité du commerce d'exportation allemande en Océanie se montait à 7.021.000 marcs, dont plus de la moitié consistait en noix de coco. Les chiffres postérieurs n'ont pas été publiés.

de kilogrammes par an. La fibre est de bonne qualité et la vente en est très fructueuse.

La principale industrie des indigènes consiste dans la fabrication des nattes, *ie*, et des étoffes, *siapo*.

Ils emploient l'écorce du mûrier à papier ⁽¹⁾ pour fabriquer le *siapo*; sa préparation exige beaucoup d'adresse et de main d'œuvre.

La nature fournit abondamment aux indigènes les matières colorantes qu'ils marient avec beaucoup de goût et les dessins, dont ils ornent ces étoffes, ne manquent pas d'originalité. On les fabrique en toute dimension jusqu'à 100 mètres de longueur; elles servent d'habillements aux deux sexes, de rideaux et à beaucoup d'autres usages.

Les nattes les plus fines, *ie Togna*, tissées à la main, constituent le produit le plus précieux et le plus délicat de l'industrie samoanne. Les indigènes les tiennent en si haute estime que jadis ils ne consentaient pas à les vendre, à moins d'une impérieuse nécessité. Elles font l'ornement de la corbeille de la mariée: c'est encore une espèce de monnaie ou plutôt des billets de banque servant à l'achat et à la vente des terres. Plus elles sont anciennes, plus elles augmentent de valeur, et on les estime valoir de 20 à 400 dollars, fr. 100 à 2000 francs. Ceci s'explique aisément par ce fait que le tissage d'une natte extra-fine exige plusieurs années de travail. Elles sont de couleur jaunâtre et si souples qu'elles durent pendant plusieurs générations. Les naturels les fabriquent au moyen des feuilles du *Pandanus* ⁽²⁾ nain qui croît en abondance dans toutes les îles. Il y a d'autres variétés de

(1) *La Broussonetia papyrifera* appartient à la famille des Moracées. Les Japonais en font un excellent papier; vu le prix exclusivement bas de l'écorce de ce mûrier, on a lieu d'être surpris que des spéculateurs ne l'aient pas encore importé en Europe pour la fabrication du papier.

(2) La famille des *Pandanus* se compose de 7 genres et 75 espèces. Ses feuilles, de même que celles du *Pandanus utilis*, servent à faire des nattes, des sacs, des chapeaux, des cordages, etc. C'est au moyen des feuilles du

nattes fines que l'on confectionne avec l'écorce de l'*Hibiscus* nain et du *Pandanus* ordinaire.

De nos jours on pourrait recueillir assez de nattes fines et communes pour en faire un important article d'exportation. Les indigènes les nettoient avec le suc de l'orange ou du citron sauvage. De même que le *siapo*, la préparation de la paille exige beaucoup de main d'œuvre et une certaine habileté.

Les côtes des feuilles du *Pandanus* et du bananier servent à faire d'élégants paniers. Le cocotier fournit aux Samoans des feuilles dont ils fabriquent des éventails remarquables par leur solidité et leur élégance.

A cause des innombrables bancs de corail, la récolte de cette substance est l'objet d'une industrie et d'un commerce fort actif entre San-Francisco et Sydney. Il en est de même des coquillages, parmi lesquels il y en a de fort jolis et de très rares. Les naturels en font des bracelets et des colliers à leur usage et les petites espèces servent à faire des bijoux montés sur or ou argent.

En général les indigènes sont d'une dextérité à rendre jaloux le meilleur artisan d'Europe. Il est regrettable que leur indolence les empêche de mettre à profit les talents dont la nature les a dotés. C'est surtout dans la construction des canots qu'ils font preuve d'un talent vraiment naturel et qu'envierait le plus habile constructeur. Leurs canots sont ou creusés dans un seul tronc ou habilement ajustés au moyen de planches ayant des courbes gracieuses. Aux extrémités il y a des sculptures artistement faites d'après de bons modèles. Jadis, du temps de leur âge de pierre, les haches étaient faites de basalte à grain fin et compact.

La même adresse se fait remarquer dans la construction des cases. L'intérieur en est ingénieusement distribué. De jolies nattes postiches remplacent les murs; le toit est couvert de

Cartudovica palmata ou *Bombanaza* croissant dans le haut Pérou que se fabriquent les chapeaux de paille dits Panama, parce que c'est de la ville de Panama que l'on apporta jadis les premiers chapeaux de ce genre.

feuilles de cocotiers. En somme elles sont propres et très bien tenues, comme il convient à toute bonne ménagère.

Avant de passer à l'histoire ancienne et moderne des îles Samoa, nous allons jeter un rapide coup d'œil sur le commerce et les communications extérieures de ces îles.

La majeure partie des importations est destinée à l'usage presque exclusif des étrangers et au ravitaillement des navires. Les Allemands ont publié dans leurs journaux que presque tous les articles d'importation venaient de l'Allemagne, surtout la houille et la bière, mais la statistique et les rapports mêmes de leur consul prouvent le contraire.

La navigation étant entièrement libre, il est presque impossible de donner même approximativement la valeur totale du commerce actuel, les renseignements que l'on pourrait puiser aux divers consulats étant incomplets. D'ailleurs citons un exemple : la société hambourgeoise, dans les mains de laquelle se trouve presque tout le commerce allemand, garde un profond secret sur ses opérations. L'opinion publique a interprété ce silence à son désavantage et le bruit a couru que, si son gouvernement et certains grands personnages ne lui étaient pas venus en aide, sa situation serait devenue fort précaire.

Les Allemands ont fait publier en Europe une statistique détaillée sur leur commerce à Samoa depuis 1876 jusqu'en 1885. Il est à remarquer que l'*Almanach de Gotha* ne donne pas les chiffres postérieurs à 1885.

Leurs évaluations pour l'année 1885 accusent 200,000 marcs en plus à l'importation et 300,000 à l'exportation que les chiffres cités par Bismarck dans une dépêche à l'ambassadeur allemand à Washington. Il est à supposer que les uns ne sont pas plus exacts que les autres. Nous préférons nous en tenir au rapport du Dr Steubel, consul allemand à Apia, qui évalue les transactions en lettres de change des négociants allemands à 112,000 dollars et celles des autres nationalités à 107,000 dollars.

Les rapports qui font le plus de foi sur les lieux mêmes sont ceux de l'ambassade hawaiienne. En voici un résumé :

Les importations y sont évaluées à 400,000 dollars dont un tiers est de provenance anglaise et australienne, un tiers de provenance américaine et l'autre tiers, le moins fort, de l'Allemagne.

D'après des sources officielles, les cotonnades et armes à feu (à l'exception des armes de précision) viennent d'Angleterre; les ustensiles et provisions d'Amérique et le reste d'Allemagne.

Les exportations sont de 250,000 à 300,000 dollars, dont les trois quarts sont à destination de l'Allemagne.

Beaucoup d'articles importés sont réexportés pour les ports des archipels voisins, surtout pour Tonga ⁽¹⁾, Apia étant l'entrepôt le plus important du Pacifique austral.

Les Samoans, malgré leurs talents nautiques, n'ont jamais entrepris des expéditions lointaines, comme les insulaires des îles Fidji et Tonga. Cependant les anciens du district de *Fateolili* gardent le souvenir d'une flottille composée de grandes pirogues de guerre partie pour une destination inconnue et dont on n'a plus jamais entendu parler. Toutefois les indigènes de l'île *Funafute* ou *Ellice*, hommes d'une taille gigantesque, se prétendent originaires du district susnommé, de même que les naturels de l'île *Nugonor* ⁽²⁾ se disent être les descendants des Samoans, dont les ancêtres débarquèrent chez eux ayant à la tête de leur expédition un chef nommé *Vave*. Cette coïncidence est assez étrange.

Il ne nous reste plus qu'à consacrer quelques lignes aux communications extérieures et postales.

(1) L'archipel Tonga ou des Amis fait partie de la Polynésie. Il se compose de trois îles volcaniques et d'une centaine de récifs. On estime sa population à 50,000 habitants, tous convertis au christianisme.

(2) Nugonor ou Monteverde, une des îles Carolines ou Nouvelles-Philippines. Cet archipel, qui se compose de plus de 500 îles, fut découvert par les Espagnols vers le milieu du XVI^e siècle. On évalue sa population à environ 30,000 habitants de race malaise ou Papous.

Les steamers, qui font le service des malles d'Angleterre pour l'Australie, ne font pas échelle au principal port du groupe samoan. Quoique ces îles se trouvent sur la ligne de navigation de la Californie et de la Nouvelle-Zélande, ils se bornent à rester au large de Tutuila sans prendre de frêt, et juste assez de temps pour débarquer la malle et les passagers à bord d'un cutter allemand, qui les y attend. La compagnie Oceanic, en s'écartant de sa route habituelle, rendrait un immense service au commerce d'Apia et de San-Francisco, tout en augmentant le trafic des îles Sandwich. Lorsqu'on aura percé l'isthme de Panama, d'autres lignes y suppléeront, mais au détriment du commerce de la Californie.

A ce défaut, Samoa est desservi par un grand steamer du *Norddeutscher Lloyd*, qui fait mensuellement le trajet de Sydney à Apia par Tonga et vice-versa. A Sydney, il est en correspondance avec la ligne faisant le service direct avec Hambourg par Melbourne et Adélaïde. Outre ce steamer, il y en a encore un plus petit, subsidié par le gouvernement de la Nouvelle-Zélande, faisant toutes les six semaines un voyage d'Auckland à Tonga, Apia, Taïti, Raratonga et retour.

Mais là ne se bornent pas les relations extérieures avec les îles Samoa. Il y a encore beaucoup de navires naviguant dans l'océan Pacifique qui y relâchent pour attendre des ordres et depuis nombre d'années les baleiniers en ont fait un lieu de ravitaillement. En suite des troubles causés par les prétentions allemandes, les Anglais, les Américains et les Allemands y ont continuellement des navires de guerre.

Le trafic commercial proprement dit se fait avec San-Francisco par cinq ou six voiliers ayant un chargement de diverses marchandises ou *general cargo*. La Compagnie allemande reçoit par an un certain nombre de navires qu'elle réexpédie ou sur lest ou chargés de noix de coco. Le cabotage entre les diverses îles, l'Australie et la Nouvelle-Zélande a lieu au moyen d'embarcations, variant en grandeur, et dont plus de la moitié naviguent sous pavillon allemand. Une dépêche de

Bismarck relate qu'en 1858 ses concitoyens possédaient à Apia vingt et un navires jaugeant 1519 tonneaux, tandis que les Américains n'en possédaient aucun. Cependant la statistique officielle du port de San-Francisco donne l'arrivée de Samoa en 1885 de 6 navires américains jaugeant 1256 tonnes et le départ pour Samoa de 10 navires américains, ensemble 1919 tonnes, et d'un seul navire allemand jaugeant 540 tonnes.

Les Allemands ont fait publier en Europe dans leurs journaux le mouvement du port d'Apia depuis 1876 jusqu'en 1886. Pendant les neuf dernières années, la moyenne a été de 146 navires par an, dont 93 allemands, tandis qu'en 1886 il n'y a eu qu'un total de 88 navires et quatre vaisseaux de guerre, dont un allemand. Ces 88 navires firent 235 voyages représentant un jaugeage de 22,003 tonnes. L'élément allemand y figure pour 37 navires avec 170 voyages et un jaugeage de 14,588 tonnes.

Ceci nous amène naturellement à donner quelques détails sur les communications postales.

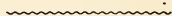
Ce service laisse énormément à désirer, les indigènes n'étant pas encore assez instruits. Il existe à Apia un service postal particulier avec l'étranger sous la direction de deux commissions, l'une nommée par le roi, l'autre par la municipalité étrangère et fonctionnant sous le contrôle des trois consuls. A la tête de ce service se trouve un directeur, dont les émoluments consistent dans le produit de la vente des timbres-poste, mais il a à sa charge tous les frais postaux. Le transport de la malle se fait par deux steamers locaux et par la ligne de l'Australie qui reçoit les dépêches à Tutuila.

Depuis que les allemands ont détrôné et exilé le roi Malietoa en 1887, le service est entre leurs mains. Herr Schultzer, commis du consulat Allemand, a été nommé directeur et son bureau se trouvant dans la même chambre que celui du consulat, la distribution des dépêches se fait au gré du consul. L'Angleterre seule envoie les sacs avec la malle au consulat anglais. On comprend quel tolle général il y a eu de la part des résidents

étrangers, qui pâtissent du déplorable état de choses qui existe actuellement à Samoa ⁽¹⁾.

La seconde partie de cette notice aura pour objet l'histoire ancienne et moderne de Samoa.

Cette dernière partie donnera, d'après des renseignements puisés à des sources officielles, un récit succinct mais fidèle des démêlés des autorités allemandes avec les divers chefs de Samoa et deux puissances étrangères. L'animosité de part et d'autre devint si grande qu'elle dégénéra en guerre civile, non sans effusion de sang. Il est à espérer que le nouveau chancelier de l'empire sera plus conciliant que son prédécesseur et nommera d'autres agents consulaires en lieu et place de ceux qui ont semé le trouble et attisé la guerre civile dans l'archipel de Samoa.



(1) Voici ce qu'on lit dans un journal américain, *le World*, du 28 janvier 1887 :

L'article étant assez long, nous n'en donnerons qu'un résumé.

« Les dépêches américaines devant forcément passer par les mains des employés du consul allemand, il lui est facile de ne pas délivrer telles dépêches qu'il a intérêt à garder. En tout cas, des lettres de la plus grande importance, concernant les affaires de l'État et que l'on sait positivement avoir été mises à bord du steamer postal en Amérique, n'ont jamais été distribuées à Samoa. Connaissant l'animosité des Allemands à l'égard des Américains, tout commentaire devient superflu. Il est évident que la malle américaine à Samoa peut être soustraite si le consul allemand le juge nécessaire et il est peu probable que ce fait puisse être découvert.

« C'est pourquoi le consul des États-Unis et le capitaine Mullan craignant que des dépêches importantes ne tombent dans les mains des Allemands, ont décidé d'envoyer le *Nipsic* à Tutuila à la rencontre du steamer postal. En outre, les autorités américaines se proposent d'envoyer le lieutenant Hawley à Auckland par le steamer postal, afin de pouvoir communiquer directement avec le gouvernement.

« On a gardé le plus profond secret sur le départ du *Nipsic* et du lieutenant Hawley, dans la crainte de représailles de la part des Allemands. »

SÉANCE GÉNÉRALE DU 20 MARS 1891.

ORDRE DU JOUR: 1^o Procès verbal. — 2^o Adresses de condoléance à LL. MM. le roi et la reine et à LL. AA. RR. le comte et la comtesse de Flandre à l'occasion du décès de S. A. R. le prince Baudouin. — 3^o Nécrologie. Décès de M. Alfred Geelhand, membre effectif et de M. le baron Marbais du Graty, membre correspondant. — 4^o Correspondance. — 5^o Sociétés correspondantes. — Conférence du R. P. F. DE HERT sur *les Alpes Suisses*.

La séance est ouverte à 8 1/2 heures dans la salle des États à l'hôtel de ville.

Au bureau prennent place MM. le général Wauwermans, président, P. Génard, secrétaire général, le comte Oscar Le Grelle, trésorier, et le R. P. F. de Hert, membre adhérent.

1. Le procès verbal de la séance du 30 janvier dernier est lu et approuvé.

2. M. le président rappelle qu'à l'occasion de la mort du prince Baudouin, la société a fait remettre respectueusement des adresses de condoléance à LL. MM. le roi et la reine des Belges et à LL. AA. RR. le comte et la comtesse de Flandre.

A l'adresse présentée à LL. MM. le roi et la reine ont répondu par la voie officielle du *Moniteur* ; l'adresse envoyée au comte et à la comtesse de Flandre était conçue comme suit :

« Anvers, le 24 janvier 1891.

» A LL. AA. RR. le Comte et la Comtesse de Flandre.

» MONSEIGNEUR, MADAME,

» La société royale de géographie d'Anvers vient respectueusement vous exprimer la part qu'elle prend dans le deuil qui en frappant la famille royale dans ses plus vives affections, retombe pesamment sur nos patriotiques populations si profondément attachées à nos libres institutions et à notre dynastie bien-aimée. Nous pleurons avec vous la mort du noble enfant qui était l'espoir de la nation.

» Puissent Vos Altesses Royales trouver un adoucissement à leur douleur dans la ferme conviction que, au milieu des épreuves, la Providence veille sur la famille royale et la patrie belge.

» Nous avons l'honneur d'être,

» MONSEIGNEUR, MADAME.

» De Vos Altesses Royales,

» Les très humbles serviteurs,

» *Le Secrétaire général,*

» P. GÉNARD.

Le Président,

H. WAUWERMANS ».

LL. AA. RR. viennent de répondre comme suit à l'adresse de la société :

« A Monsieur le Président de la société royale de géographie à Anvers.

» MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

« Leurs Altesses Royales le comte et la comtesse de Flandre ont été extrêmement touchées de l'adresse que vous leur avez fait parvenir et qui témoigne de la part que la société royale de géographie d'Anvers prend à leur vive douleur en même temps que des sentiments si affectueux que leur bien-aimé fils avait su faire naître dans tous les cœurs.

» Leurs Altesses Royales me chargent de vous exprimer ainsi qu'aux membres de la société leur sincère gratitude.

» Le grand maître de la maison de LL. AA. RR.

» Comte O. D'OULTREMONT DE DURAS. »

3. M. le président rend hommage à la mémoire de M. Alfred Geelhand, conseiller de la société, qu'une mort inopinée vient d'enlever à ses nombreux amis. M. Geelhand affectionnait beaucoup la société royale de géographie, à laquelle il a rendu des services signalés. On se rappelle qu'en 1885 il prit une part active à l'organisation de l'exposition universelle d'Anvers et qu'à cette occasion il publia dans les *Bulletins* de notre société un mémoire intitulé : *Le Congo à l'exposition d'Anvers* (1).

Ce fut sur sa proposition que la société royale de géographie résolut, en 1885, de prendre l'initiative de l'organisation du musée géographique, maritime, commercial et industriel (2).

(1) V. t. X, p. 384.

(2) V. t. X, pp. 167 et 363, et t. XI, p. 173.

M. Alfred Geelhand remplit les fonctions de vice-président de la commission chargée de recueillir les objets destinés au musée et le 9 juillet 1886, l'administration communale le nomma membre de la commission administrative du musée, auquel, depuis cette époque, il consacra tous ses loisirs.

M. Geelhand, qui avait fait partie de la commission de réception du célèbre voyageur Stanley, projetait dans les derniers temps l'organisation par la société royale d'harmonie et avec le concours de la société royale de géographie, d'une exposition générale du journalisme depuis les temps les plus reculés jusqu'à notre époque. La mort de notre zélé confrère ne permettra probablement pas de donner suite à cette vaste entreprise.

M. Geelhand, qui depuis des années siégea au Conseil provincial, décéda au château de Calesberg à Schooten le 14 février dernier. Il était à peine âgé de 52 ans.

— M. le président annonce la mort de M. le baron Alfred-Louis-Hubert-Ghislain Marbais du Graty, membre correspondant de la société, né à Mons le 6 décembre 1823. Une notice nécrologique publiée à cette occasion, contient les détails biographiques suivants :

« Après avoir fait ses études à l'école militaire, aux armes spéciales, il passa dans la cavalerie et resta au service pendant une dizaine d'années.

» En 1849, il obtint, sur sa demande, sa démission d'officier dans l'armée belge et prit du service dans l'armée de la Confédération Argentine, où il entra avec le grade de major d'artillerie.

» A la suite des luttes de 1850 et 1851 entre Oribe et Rosas, et de la bataille de Monte Caceros livrée le 3 février 1851, où il commandait un régiment de cavalerie, il fut promu lieutenant-colonel.

» Nommé colonel d'artillerie et aide de camp du gouvernement national de la province de Buenos-Ayres, il occupa

en outre les fonctions d'État aux ministères des finances et des affaires étrangères.

» Élevé au grade de colonel effectif d'artillerie en 1858, il fut chargé de l'établissement de la défense militaire et du commandement général de la frontière du Chaco, ayant sous ses ordres deux régiments de cavalerie, un bataillon d'infanterie et une batterie d'artillerie de campagne.

» Sa santé l'ayant forcé de donner sa démission de gouverneur général de la frontière du Chaco, il obtint un congé de deux ans pour revenir en Europe.

» Rentré en Belgique en 1861, il fut nommé consul général de la République Argentine, fonctions qu'il ne crut pas devoir accepter; mais désirant rester en Belgique, il obtint sa démission en conservant son grade honoraire dans l'armée argentine.

» Le gouvernement du Paraguay avait songé à lui en 1863 pour le représenter en qualité de chargé d'affaires auprès du gouvernement belge; mais celui-ci ayant résolu de ne plus reconnaître un Belge comme chef de mission étrangère, le gouvernement du Paraguay l'accrédita auprès de la cour de Prusse, où il remplit ses fonctions diplomatiques jusqu'à la mort du président du Paraguay Lopez, ne voulant pas reconnaître le gouvernement qui l'avait remplacé.

» Le baron du Graty était membre de plusieurs sociétés scientifiques de l'Europe et laisse des ouvrages sur les républiques sud-américaines.

» Il était chevalier de l'ordre de Léopold, de la Légion d'honneur, et de l'Aigle-Rouge de Prusse, commandeur du Christ et officier de la Rose du Brésil et décoré de plusieurs autres ordres étrangers. L'empereur d'Allemagne Guillaume I^{er} lui avait décerné une médaille pour soins donnés aux blessés de la guerre de 1870-1871. Le baron du Graty avait organisé à cette époque un hôpital dans son château sur les bords du Rhin. »

4. M. le président passe au dépouillement de la correspondance.

— MM. Langlois, vice-président, et J. de Bom, secrétaire de l'administration, regrettent de ne pouvoir assister à la séance.

— M. Gauthiot, secrétaire de la société de géographie commerciale de Paris, informe que M. Bonvalot, qui est revenu de son voyage au Thibet extrêmement fatigué, se trouve dans la nécessité absolue de renoncer pour quatre ou cinq mois à tout déplacement et à toute conférence en province.

Cependant M. Bonvalot est favorablement disposé à venir faire en temps et lieu le récit de ses aventures dans la patrie du P. de Deken, son compagnon de voyage.

5. Sociétés correspondantes.

— La société historique de l'Oneida (États-Unis) accuse la réception du 2^e fascicule du tome XIV du *Bulletin*.

— La direction de la revue bibliographique *Pantobiblion*, à St.-Petersbourg, demande l'échange des publications. (*Accordé*).

-- Même demande de la part de la *Tyneside geographical society*, à Newcastle-on-Tyne. (*Id.*)

— Le comité d'organisation du 5^e congrès géologique international de Washington adresse la circulaire suivante :

“ Washington, D. C., 1 Janvier 1891.

” MONSIEUR,

” Le bureau du Congrès géologique international a décidé que la 5^e session se tiendra à Washington, D. C. (États-Unis d'Amérique), et la date de la réunion a été fixée au 26 août 1891.

» La session annuelle de l'association américaine pour l'avancement des sciences et la session d'été de la société géologique d'Amérique se tiendront la semaine précédente dans la même ville.

» La session du Congrès sera suivie de plusieurs excursions organisées en vue de faire visiter aux personnes qui auront participé au Congrès les endroits qui leur sembleront présenter le plus d'intérêt.

» Nous venons vous prier, Monsieur, de prendre part aux travaux du Congrès, et, si telle est votre intention, de vouloir bien adresser au secrétariat du Comité d'organisation votre demande d'inscription comme membre du Congrès.

» La cotisation à payer par chaque membre est fixée à deux dollars et demi (\$ 2.50).

» Le reçu du trésorier donne droit à la carte de membre, ainsi qu'au compte rendu et aux autres publications ordinaires du Congrès.

» Le comité d'organisation fera les démarches nécessaires pour obtenir des compagnies transatlantiques les conditions les plus favorables pour le voyage, aller et retour, aux États-Unis; elle demandera également aux compagnies américaines de chemins de fer des billets à prix réduit pour les excursions géologiques.

» Pour que ces négociations puissent aboutir, il est indispensable que le comité connaisse le nombre approximatif des membres qui seront présents, et qu'il puisse dresser par avance, conformément aux désirs exprimés par la majorité des membres, la liste des endroits à visiter. En raison de la variété des points intéressants pour le géologue et de la longueur des distances, le comité ne serait pas en état, sans ces renseignements, de rédiger un programme d'excursions dans des limites de dépense raisonnables.

» Pour ces motifs nous vous prions de vouloir bien remplir l'imprimé ci-joint et de l'adresser, aussitôt qu'il vous sera possible, au secrétariat du Comité de Washington.

» Le programme détaillé des séances, excursions, etc., sera envoyé ultérieurement aux personnes qui auront signifié leur intention de participer aux délibérations du Congrès.

» Les cartes de membres seront délivrées à Washington, au secrétariat du Congrès, contre le reçu du trésorier, à partir du 19 août.

» *Secrétaires,*

» H. S. WILLIAMS,

» S. F. EMMONS. »

Président,

J. S. NEWBERRY. »

6. La parole est donnée au P. de Hert, qui fait une conférence sur *les Alpes suisses*.

L'orateur, après avoir fait l'énumération des principales montagnes du massif alpestre, fixe l'époque de soulèvement des Alpes principales à la fin de l'époque tertiaire et arrive à la conclusion que ces montagnes sont les plus jeunes de l'Europe.

Il énumère ensuite les agents de destruction dont l'œuvre de démolition se poursuit constamment et qui finiront par ramener à leur premier aspect ces pays maintenant si bouleversés.

Des projections à la lumière oxyhydrique, offrant une collection de vues de la Suisse, complètent cette intéressante conférence, qui est accueillie par des applaudissements unanimes.

M. le président, après avoir vivement remercié le conférencier, tient à exprimer à M. de Nave la reconnaissance de la société pour le concours obligeant qu'il lui prête à l'occasion de l'organisation des séances à projections.

La séance est levée à 10 heures.

LES ALPES SUISSES

par le R. P. F. DE HERT, membre adhérent.

MESDAMES, MESSIEURS,

Vous entretenir ce soir, dans une causerie bien simple, de la Suisse et de ses pittoresques montagnes, ce sera, je n'en doute pas, faire revivre dans l'esprit de la plupart d'entre vous une foule d'agréables souvenirs. De nos jours on se déplace si facilement, les voyages deviennent si aisés, si commodes : qu'y a-t-il donc de surprenant à voir chaque année, quand le soleil, montant sans cesse à l'horizon, déverse des flots de lumière et de chaleur et infuse une vie nouvelle à la nature entière, qu'y a-t-il d'étonnant, dis-je, à voir les touristes devenir sans cesse de plus en plus nombreux ? Et dans quelle direction porteraient-ils d'abord leurs pas, si ce n'est vers cette contrée pleine d'attraits avec ses lacs d'azur, ses cimes élancées, ses neiges éternelles, à laquelle on pourrait à bon droit appliquer, avec une légère variante, le dicton espagnol, en disant : *Qui n'a pas vu la Suisse, n'a pas vu de merveille ?*

Certes, Mesdames et Messieurs, vous n'attendez pas de moi que j'entreprenne de vous décrire en détail les paysages et les scènes alpestres : le superbe panorama du Righi, le site enchanteur d'Interlaken et mille autres merveilles : vous-mêmes peut-être vous en avez été les admirateurs enthousiastes, et d'ailleurs le spectacle qui s'y déroule, sa majesté, sa grandeur, défient la plume la mieux exercée.

Mais permettez-moi d'attirer votre attention sur un autre point : lorsque vous contemplez avec une sorte de ravissement la sauvage beauté de la nature alpine, quelque bizarre arrangement de roches, les capricieuses ondulations d'une vallée, ou les flancs neigeux d'une montagne, est-ce qu'alors, le premier sentiment d'admiration passé, vous vous êtes parfois posé cette question : comment ceci, pourquoi cela ? Question enfantine, je le veux bien, mais aussi question profonde, question philosophique. Hélas ! il faut bien en convenir, beaucoup de personnes passent à côté de tant de splendeurs, je ne dis pas sans chercher, mais même sans songer à se rendre compte de ce qu'elles voient. Je ne parle pas de ces voyageurs, toujours trop nombreux, dont toute la préoccupation semble ne consister qu'à traverser à la hâte telle ou telle contrée, sans autre ambition que celle de pouvoir plus tard, dans une société où l'on aborderait le sujet, se vanter de leurs courses et dire avec une certaine autorité voisine de l'arrogance : j'ai aussi moi passé par là ! Que leur reste-t-il de leurs pérégrinations ? La plupart du temps un souvenir fort confus et une idée non moins superficielle : pour les personnes de cette catégorie, la plus belle nature est muette.

Si nous voulons bien, au cours de nos voyages, nous donner la peine d'observer avec un peu d'attention ce qui se présente à nos regards, et réfléchir aux phénomènes dont nous sommes témoins, alors nous éprouverons combien il est vrai que voyager c'est instruire, que voyager c'est développer les notions déjà acquises et enrichir son esprit de connaissances nouvelles.

Cette instruction pourtant est nécessairement limitée, elle devient de plus en plus difficile à mesure que l'on sort d'un certain cadre de connaissances et qu'il s'agit de matières avec lesquelles on est peu familiarisé. De ce nombre sont le comment et le pourquoi dont je parlais tout-à-l'heure. Bien des personnes, en voyant dans les Alpes les cimes se succéder au loin à l'horizon et s'étendre à perte de vue, se seront déjà demandé quelle cause pourrait bien avoir produit un tel enchevêtrement de collines et de montagnes et lancé les roches dans les airs à de pareilles hauteurs. Il est plus que probable qu'elles n'auront pas trouvé de solution satisfaisante à leur difficulté et en cela il n'y a rien qui doive surprendre, car cette question mène droit à un problème assez compliqué de la géologie. Si j'essaie, Messieurs, de l'aborder devant vous, c'est dans l'espoir de contribuer un peu à rendre familières certaines notions peu connues concernant le relief de notre globe et d'augmenter l'intérêt si grand déjà que vous portez aux beautés de la création.

Il existe une différence bien tranchée entre les deux principales chaînes de montagnes de l'Europe. Dans les Pyrénées les sommets sont disposés d'une façon régulière, il y a même entre eux une assez grande ressemblance de forme et ils semblent n'être que des cônes soudés par leur base au massif soulevé; les vallées, exclusivement transversales, s'inclinent sous différents angles des deux côtés de la crête et rappellent ainsi constamment au voyageur l'idée de la plaine.

Tout autres sont les montagnes de la Suisse. Ce rempart de rochers, large de 160 kilomètres entre Lucerne et Côme, présente l'aspect d'un désordre complet, d'un enchevêtrement inextricable. Un voyage d'agrément, une visite aux plus riantes vallées ou une course aux plus beaux sites ne peuvent guère en donner une idée, mais transportez-vous sur quelque cime élevée, escaladez ne fût-ce que les 1800 ou 2000 mètres du Righi ou du Pilate, et déjà vous pourrez en juger avec plus de justesse. Contemplez alors le paysage qui se déroule devant

vous : les contours capricieux du lac des Quatre Cantons avec ses nombreux petits golfes, ses promontoires, ses caps, les vallées sinueuses qui viennent y aboutir, puis dans la direction du sud, au premier plan les montagnes de l'Unterwald, dans le lointain celles de l'Oberland bernois, regardez ce nombre incalculable de sommets, quel désordre là dedans ? Ne les dirait-on pas jetés pour ainsi dire pêle-mêle et juxtaposés au hasard ? Mais il faut, comme les naturalistes suisses, avoir passé une partie de sa vie au milieu de ces montagnes, il faut en avoir parcouru longtemps les vallées et gravi les pentes pour pouvoir se rendre compte de la confusion qui y règne. Que d'études patientes ont consacrées au système montagneux de leur patrie MM. Heim, Studer, Desor, Oswald Heer et tant d'autres ! A force de recherches multipliées et de travail opiniâtre, ils ont réussi à la longue à découvrir quelque arrangement relatif dans la distribution des hauteurs et à retrouver un fil conducteur à travers ce dédale. Ils ont été amenés ainsi à considérer les Alpes comme un gigantesque massif découpé par d'innombrables vallées tant longitudinales que transversales, et servant de support à des montagnes grandioses qui s'élancent de là dans les airs jusqu'à plus de mille mètres de hauteur ; de nombreuses aiguilles, des dents, des pitons, des flèches à la forme hardie couronnent ces pics et en font la beauté, tandis qu'autour d'eux, comme autour d'autant de centres, une innombrable avant-garde de collines et de contreforts rayonne au loin en tout sens.

Deux vallées importantes, celle du Rhône, à partir de Martigny et celle du Rhin depuis la ville de Coire dessinent dans les Alpes une profonde entaille dirigée presque en ligne droite dans le même sens que l'ensemble du système, c'est-à-dire du sud-ouest au nord-est. Vers le même point convergent de chaque côté de cette ligne deux autres vallées : le val de Hasli et le cours de la Reuss au nord, le val Antigorio et le val Leventina au sud, de telle façon que ces six vallées figurent une étoile à six rayons dont le point milieu est occupé

par le Saint-Gothard. Cette montagne forme donc le vrai nœud, le vrai centre orographique de la Suisse, et c'est de là que divergent les autres massifs disséminés entre les branches de l'étoile.

Malgré sa prépondérance dans le système, le Saint-Gothard doit le céder à d'autres montagnes sous le rapport de l'altitude et de la masse, car loin de posséder un sommet isolé, il se compose de plusieurs crêtes secondaires détruites en partie par l'action des agents atmosphériques, et parmi elles il n'y en a guère que six ou sept dépassant un peu 3000 mètres d'altitude ; dans les vallons aux pieds de ces crêtes dorment une trentaine de petits lacs et plusieurs glaciers en tapissent les flancs.

Citer le Saint-Gothard c'est rappeler à votre mémoire entre autres la gorge sauvage de Schöllenen avec ses rochers à pic, le pont du diable sur la Reuss, la route si pittoresque et si accidentée conduisant en Italie, le trou d'Uri, la belle vallée d'Urseren et surtout le superbe spectacle du haut du Pizzo Centrale d'où la vue embrasse presque tous les sommets de la Suisse.

En s'éloignant du Saint-Gothard le long de la frontière italienne, on rencontre, à une soixantaine de kilomètres de distance, le massif du Simplon ; sa crête n'est qu'un large plateau entouré d'une couronne de cimes neigeuses, et les traces d'énormes dégradations y sont très apparentes. Le point le plus élevé, le monte Leone, atteint l'altitude de 3565 mètres.

De médiocre importance sous le rapport orographique, le Simplon présente un grand intérêt au point de vue des communications internationales, à tel point qu'il existe déjà un accord entre les deux gouvernements intéressés pour l'ouverture d'une nouvelle galerie souterraine dans ce massif. On peut se demander cependant si ce projet sera réalisable dans les mêmes conditions qu'au Saint-Gothard et au mont Cenis, puisque le D^r Stapf, en appliquant une formule empirique ⁽¹⁾ obtenue

(1) $d = 0,02159244 n$, où d = accroissement de température, n = plus courte distance entre le point d'observation et la surface du terrain. Épaisseur maxima au Simplon au-dessus du tunnel 2860 m., moyenne 2219 m.

au tunnel du Saint-Gothard, trouve que la chaleur qui règnera au centre des travaux, pourra monter jusqu'à 47° c., température beaucoup trop forte pour que l'homme puisse y fournir un travail normal.

A la base du Simplon se soudent déjà les premières hauteurs du Mont Rose, distant cependant d'environ cinquante kilomètres à vol d'oiseau. Ce qui caractérise ce groupe, c'est avant tout sa masse; nulle part en effet on ne rencontre en avant d'un massif un ensemble si imposant de contreforts, comme le Weismies, le Strahlhorn, les Mischabel, le Stockhorn, le Weisshorn, pour ne citer que les principaux. Son altitude moyenne n'est pas moins remarquable, puisque les sept sommets qui le terminent dépassent tous 4000 mètres, et le plus élevé, le pic Dufour, est à peine inférieur de 200 mètres au point culminant du Mont Blanc. Ensuite quel immense manteau de neige sur ces hauteurs ! D'innombrables glaciers en remplissent les gorges, descendent les pentes, s'étalent entre les flancs des montagnes et par leur convergence dans les vallées inférieures, forment les splendides champs de glace que vous connaissez, le Bodengletscher avec ses six moraines régulières, et d'autres, autant de tableaux imposants et sévères qu'on ne se lasse pas de contempler.

Il y a parmi cet ensemble de montagnes formant le massif du Mont Rose, une cime mieux connue et plus célèbre que les autres, le mont Cervin ou Matterhorn (4482 m.) le grand laboratoire d'orages, situé à l'est du pic Dufour. Tandis que partout ailleurs les pointes des rochers semblent ne sortir qu'avec peine de dessous une épaisse couverture de glace, le Cervin lui, s'élance fièrement dans les airs; sa gigantesque pyramide triangulaire, raide, isolée, domine majestueusement un des endroits les plus visités de la Suisse, la vallée de Zermatt.

A partir du Cervin la ligne de séparation entre la Suisse et l'Italie nous mène par le Mont Collon et le Mont Gelé jusqu'au Grand Saint-Bernard, mais les cimes s'abaissent graduellement

à mesure qu'on se rapproche des derniers contreforts du Mont Rose. Ainsi la ligne de faite, après être montée à 4482 mètres au Cervin, descend à 3738 au Mont Collon, à 3517 au Mont Gelé, à 2472 mètres au Grand Saint-Bernard; là elle se relève jusqu'à 2536 mètres au col Ferret et remonte après une bonne vingtaine de kilomètres au point culminant non seulement des Alpes mais de l'Europe entière, c'est-à-dire au Mont Blanc à 4810 mètres.

Le Mont Blanc, quoique situé sur la frontière franco-italienne en dehors du territoire de la Suisse, se rattache néanmoins intimement au reste de ce dernier pays, et est le massif le mieux connu. Qui n'a vu ou tout au moins entendu vanter la belle vallée de Chamounix, la Mer de glace et sa partie terminale le glacier des Bois, le jardin du Talèfre, le Brévent et une multitude d'autres beautés naturelles? Quant au point de vue scientifique, son altitude, les vastes champs de glace et de neige suspendus principalement sur son versant occidental et estimés à 282 kilomètres carrés, sa structure si simple en comparaison des autres massifs, son sommet en guise de dôme ou de coupole en sont les traits les plus saillants; la superficie de sa base est au contraire assez restreinte et c'est en vain qu'on y chercherait de vastes contreforts semblables à ceux que nous avons rencontrés au Mont Rose.

Aux massifs que nous venons de passer en revue fait face sur l'autre bord du Rhône la chaîne des Alpes bernoises, mieux connue sous le nom d'Oberland bernois. Quoique parfois on la considère comme une continuation des Aiguilles Rouges qui bordent la vallée de Chamounix, néanmoins le cours du Rhône forme une limite naturelle telle qu'on peut avec autant de raison, me semble-t-il, placer la crête initiale de l'Oberland sur la rive droite du fleuve. Depuis la Dent de Morcles, cette chaîne, la plus régulière de toutes, se poursuit sur un parcours de plus de cent kilomètres jusqu'au val de Hasli et ses pentes, abruptes du côté méridional, s'inclinent doucement vers la grande plaine centrale suisse. Dans ce quadrilatère formé par

le cours du Rhône brisé à angle droit devant Martigny, par le val de Hasli et la plaine, que de beautés, que de merveilles répandues à profusion ! Quelle variété de riantes vallées et de sites sauvages ! Les charmants lacs de Thun et de Brienz, bordés ici de chalets et de jardins, là de pentes escarpées couvertes de bois ; les ravissants séjours d'Interlaken et de Griessbach ; la célèbre cascade de Staubbach, où vingt ruisseaux mêlant leurs eaux limpides bondissent sur les rochers et se précipitent dans la vallée à 300 mètres plus bas ; les chutes de Reichenbach et de Griessbach non moins admirables par les mille feux qu'y allument les rayons du soleil ; les grandioses panoramas étendus devant le touriste au sommet de la pyramide de Niesen et sur la cime du Faulhorn. Que dire de ces masses rocheuses aux proportions grandioses dont la ligne de faite, portant de la Dent de Morcles, se relève peu à peu en passant par les Diablerets, le Wildhorn, le Wildstrubel et dépasse bientôt les 4000 mètres aux sommets de l'Aletsch, de la Jungfrau, du Moine, du Wetterhorn et du Finsteraarhorn ? Combien sont saisissantes les formes majestueuses de ces géants et l'éclatante blancheur de leurs neiges éternelles ! Là également nous rencontrons les glaciers les plus étendus et les plus imposants, celui de Grindelwald, les deux glaciers de l'Aar, illustrés par les observations scientifiques d'Agassiz, et par-dessus tout l'immense glacier de l'Aletsch couvrant une superficie de plus de cent kilomètres carrés.

Les cantons d'Unterwald, d'Uri, de Schweitz et de Lucerne, les quatre cantons primitifs, ainsi que celui de Glaris, renferment un ensemble de montagnes dont les cimes principales sont le Titlis (3239 mètres) et le Galenstock (3598 mètres). Elles forment moins un massif unique qu'un assemblage de petits groupes tels que le Dammastock, le Righi, le Pilate, l'Uri-Rothstock etc., à peine séparés de l'Oberland par le val de Hasli. Comme leurs bases sont engagées les unes dans les autres, il en est résulté une curieuse disposition de vallées aux contours capricieux, et ce sont quelques-unes d'entre ces

dernières qui, plus tard remplies par les eaux, ont donné naissance à ce superbe lac des Quatre Cantons qu'un poète n'a pas craint d'appeler une étoile du ciel tombée au milieu des montagnes. Vous connaissez suffisamment ce que la nature offre de grandiose dans cette région: le superbe glacier du Rhône, les hauteurs du Titlis d'où l'on a une vue très pittoresque sur toutes les Alpes depuis la Savoie jusqu'au Tyrol; le Righi, montagne isolée dont la base occupe quarante kilomètres carrés. Le côté nord en est très escarpé, mais au midi, les flancs couverts de jardins, d'arbres et d'habitations montent en pente douce jusqu'à 1800 mètres, et au sommet l'œil se repose sur un des plus beaux panoramas que l'on puisse rencontrer. La vue s'y étend à cent lieues à la ronde, embrassant les Alpes sur une longueur de 40 lieues, et, s'il faut en croire un patient amateur de statistique, on n'y découvre pas moins de 3 chaînes de montagnes, 13 lacs, 17 villes, 40 villages et 70 glaciers !

Vis-à-vis du Righi s'élève une autre montagne bien connue mais présentant avec la première un singulier contraste. Vous aurez nommé déjà le Pilate. Son aspect est morne et triste, ses pics sont nus et déchirés, sa masse est compacte, sa base se soude à peine aux autres montagnes, et à l'exception de sa partie inférieure où pousse quelque maigre végétation, ses flancs sont d'une aridité désolante. Par contre, les brouillards qui en entourent fréquemment le sommet en font un véritable baromètre naturel, indicateur du temps pour les habitants d'alentour. Ne dit-on pas dans le pays: Si Pilate a son chapeau, le temps sera beau, s'il a un collier on peut se risquer, s'il a une épée il vient une ondée ?

Sur le prolongement de l'axe de l'Oberland, on trouve au delà de la Reuss le massif du Tödi avec le grandiose Sandalp, la pittoresque vallée de la Linth et la gorge étroite et si sauvage de la Pantenbrucke. C'est peut-être la région la plus bouleversée de la Suisse, car les couches sédimentaires y ont subi de formidables efforts de redressement et de renver-

sement, atteignant parfois une longueur de dix kilomètres et même au delà avec une puissance de plusieurs milliers de mètres. Du principal sommet, le Tödi, haut de 3623 mètres et couvert d'éclatantes neiges éternelles, descend le cours de la Linth dont la vallée d'abord encaissée entre des parois presque verticales, s'élargit plus loin et se change en une suite de charmants paysages.

Non loin au sud du Tödi et dans une direction parallèle, est située la ligne de démarcation entre ce massif et celui des Grisons et cette ligne n'est autre que la vallée du Rhin antérieur avec ses nombreuses ramifications. Nous sommes ici à l'endroit où les Alpes atteignent leur maximum de puissance et leur développement le plus considérable, car la droite menée perpendiculairement à leur direction, de la base d'un versant à l'autre, ne mesure pas moins de 200 kilomètres. Mais c'est en même temps dans ces parages que le désordre général régnant dans la chaîne de l'Europe centrale est le plus manifeste et le plus accentué. On ne pourrait en effet mieux comparer le massif des Grisons qu'à un vrai labyrinthe où plus de 150 vallées et cols serpentent entre une infinité de collines et de montagnes, et les diverses formations y sont tellement enchevêtrées les unes dans les autres qu'on a eu des peines inouïes pour débrouiller ce chaos et y retrouver quelque trace de l'arrangement primitif. Cet aspect extérieur si bouleversé a valu aux Grisons l'appellation bien justifiée de « citadelle centrale de l'Europe ».

On conçoit aisément qu'un pays où les différences de niveau sont en même temps si considérables et si rapprochées, doive offrir une grande variété de contrastes et de curiosités naturelles. Tels sont ici entre autres le col Davos avec ses nombreux éboulis, non loin duquel jaillissent les sources de Pföfers ; la pittoresque Via Mala avec ses incomparables échappées de vue, encaissée à 500 mètres de profondeur entre deux murs de rochers à pic, où le Rhin coule à 90 mètres en contrebas de la route ; plus à l'ouest le val Cristallina, site sauvage

coupé par de belles cascades; tels aussi ces paysages où des champs cultivés, des campagnes riantes, des plantations vigoureuses contrastent singulièrement avec des endroits arides, privés de toute végétation et en proie aux rigueurs de l'hiver pendant la majeure partie de l'année.

L'allure générale du sol dans les Grisons ressemble assez bien à celle d'un plateau très étendu servant de piédestal à des groupes de hauteurs où les neiges éternelles sont très abondantes. Nous rencontrons ainsi dans la partie occidentale du canton le massif d'Adula, formant le trait d'union avec le Saint-Gothard, ensuite celui de l'Albula au pied duquel la rivière l'Inn coule dans un lit situé à la même altitude que le sommet du Righi. A l'extrémité méridionale de cette chaîne se rattache l'important massif du Bernina; sa crête la plus élancée atteint 4052 mètres, et comme le Mont Rose, auquel il est d'ailleurs comparable sous plusieurs rapports, il constitue un des massifs les plus considérables de l'Europe entière. De son versant septentrional descend le beau glacier de Morteratsch que le col de Bernina sépare de Pontresina et du Pizzo Languard, encore un des nombreux observatoires suisses renommés pour la beauté du coup d'œil.

Enfin au sud-ouest du groupe d'Adula serpentent la magnifique vallée de Leventina et le cours du Tessin, contrée si pittoresque surtout à partir de Faïdo; sur la rive gauche de cette rivière se dresse le massif du Tessin aux gorges sauvages et profondes, dont la composition minéralogique ne diffère pas de celle du Saint-Gothard. Le Val Maggia avec ses belles cascades, prend son origine dans les hauteurs de ce massif pour aboutir à Locarno sur les bords du lac Majeur.

Il y a dans ces différents groupes rayonnant autour du Saint-Gothard un ensemble de tableaux d'une variété et d'une beauté exceptionnelles, accumulés à plaisir par la nature sur un espace relativement restreint. Si l'étoile montagnaise suisse ne compte que pour moins d'un quart dans la superficie totale de la chaîne des Alpes, c'en est pourtant la région la plus

intéressante; c'en est également celle qui nous est le mieux connue, et de là vient qu'identifiant le tout avec sa partie, nous sommes, au seul mot des Alpes, ramenés invinciblement au milieu des splendeurs de la Suisse.

La chaîne entière s'étend depuis la ville de Vienne en Autriche jusqu'au golfe de Gênes, avec une direction d'abord rectiligne jusque vers le Saint-Gothard, puis arquée irrégulièrement et ramenée en guise de bec d'aigle jusqu'aux bords de la Méditerranée. L'axe de cette région soulevée mesure au moins 1200 kilomètres de longueur.

La plupart des géographes établissent dans la chaîne des Alpes des divisions assez nombreuses, telles que: Alpes Cottiennes, Alpes Pennines, Alpes Rhétiques etc.; nous n'en distinguerons que trois: les Alpes orientales, s'élevant entre Vienne et la vallée du Rhin; les Alpes principales, depuis le Rhin jusqu'au Valais, et les Alpes occidentales, à partir du Valais jusqu'à la Méditerranée. Les premières sont les plus anciennes; nous ne nous en occuperons pas puisqu'elles se trouvent entièrement en dehors du territoire de la Suisse. Les Alpes occidentales ont été considérées autrefois comme étant d'un âge différent de celui des Alpes suisses ou principales; depuis lors de nouvelles recherches ont prouvé que les unes et les autres ont été soulevées à la même époque et ont par conséquent le même âge. Nous limiterons notre sujet à ces dernières, et toutes les explications générales qui vont suivre pourront être appliquées au même titre aux Alpes occidentales.

J'ai parlé de l'âge des montagnes. Que signifie ce terme? Est-il possible de déterminer l'âge d'un soulèvement? Oui, pourvu qu'on distingue: il est possible de le fixer non d'une façon absolue en nombre d'années, mais d'une façon relative, c'est-à-dire par comparaison avec les autres systèmes ainsi qu'avec les terrains environnants. Pour le bien comprendre, il suffit de se rappeler qu'en vertu de la pesanteur, les sédiments déposés par les eaux forment des couches à peu près horizontales, et ne peuvent couvrir le fond de la mer sous un angle

à l'horizon ; s'il se présente donc des strates inclinés, on est en droit de conclure qu'ils n'ont pas cette position en vertu de leur dépôt, mais qu'une cause étrangère, un mouvement du sol, affaissement ou soulèvement, est intervenue pour bouleverser l'horizontalité primitive.

En appliquant ces principes aux terrains couchés sur les flancs des montagnes, nous pouvons dire avec certitude que ceux dont la direction est inclinée, sont antérieurs au soulèvement et ont été redressés avec la montagne ; au contraire ceux dont les strates sont horizontaux au pied d'une hauteur, sont postérieurs au soulèvement et ont été déposés après l'exhaussement du sol. S'il existe parmi les terrains relevés une discordance de stratification, ou s'il s'y rencontre une succession d'assises alternativement horizontales et inclinées, nous aurons une preuve de la multiplicité des mouvements du sol.

Ainsi dans les Alpes principales, toutes les couches redressées et contournées y montrent clairement que la chaîne a acquis son relief principal à la fin des temps tertiaires, vers le milieu de la période pliocène ⁽¹⁾ et comme la même méthode employée pour les autres systèmes de l'Europe assigne à ces derniers une époque d'origine antérieure à cette période, nous aboutissons à cette conclusion que les Alpes sont les montagnes les plus jeunes de l'Europe. D'ailleurs, en règle générale, plus l'altitude d'un massif est considérable, plus la date de son apparition se rapproche de l'ère actuelle : les Pyrénées, par exemple, les Andes, l'Himalaya, toutes chaînes élevées, comptent également parmi les plus récentes.

Mais il importe ici grandement de ne pas se faire une

(1) Voici les grandes divisions des terrains par ordre de succession, de bas en haut : Terrain primitif (gneiss, granite, micaschiste). — Terrains primaires : cambrien, silurien, dévonien, permocarbonifère. — Terrains secondaires : triasique, liasique, jurassique, infracrétacé, crétacé. — Terrains tertiaires : éocène, oligocène, miocène, pliocène. — Terrain quaternaire. — Époque moderne. — Chacun de ces terrains admet un grand nombre de subdivisions.

fausse idée de ces phénomènes de soulèvement; lorsqu'on dit qu'une chaîne est de tel âge déterminé, il faut entendre ces expressions dans le sens du relief principal, en d'autres mots, cela signifie que le massif a subi à cette époque la poussée la plus intense ayant déterminé son émergence définitive. On se tromperait donc étrangement si on s'imaginait qu'une chaîne large et compliquée comme sont les Alpes, a été portée dans les airs d'un seul bond, pendant une même période; il faut au contraire y voir le résultat d'oscillations du sol fréquemment renouvelées, se manifestant et se continuant avec une intensité variable pendant plusieurs périodes consécutives, et ce n'est qu'après une série de ces révolutions, séparées par des intervalles plus ou moins longs de repos, que les montagnes ont acquis enfin une stabilité relative.

Telles qu'elles furent alors après le dernier cataclysme, telles nous ne les voyons plus aujourd'hui, et pour rendre compte de l'aspect sous lequel elles s'offrent maintenant à nos regards, nous devons, en dehors de la cause déterminante de leur existence, invoquer le concours de causes secondaires ayant contribué pour une large part à façonner leur apparence extérieure.

Résumons aussi brièvement que possible les phénomènes dont la Suisse a été le théâtre pendant les âges antérieurs.

D'après les notions communément reçues sur l'état primitif de notre globe, notions que les recherches les plus récentes revêtent d'un haut caractère de probabilité, la terre a d'abord passé par l'état gazeux et liquide; tournant sans cesse dans l'espace et par là en proie au refroidissement, elle s'est couverte d'une écorce de matière solide devenue de plus en plus épaisse. Il en est résulté que le rayon de la terre a dû se contracter et diminuer de longueur, mais comme les substances entrant dans la composition de cette croûte sont peu élastiques, la contraction n'a pu se faire sans occasionner des déformations dans l'enveloppe superficielle, et de cette manière certaines parties ont pris un mouvement centripète, tandis que des

bossellements et des redressements se sont formés ailleurs.

Ces notions admises, voici comment on peut concevoir la succession des phénomènes orogéniques.

Le mouvement centripète d'une zone de l'écorce terrestre a fait naître une dépression où les eaux de ruissellement ont afflué et formé un bassin maritime. Douées encore d'un grand pouvoir chimique et battant sans cesse les côtes, ces eaux ont attaqué les roches, dissolvant les unes, enlevant les autres; elles ont désagrégé, broyé, trituré les fragments et les ont enfin transportés à l'abri de l'agitation superficielle pour les déposer au fond de la mer en couches horizontales. C'est l'origine des terrains sédimentaires.

Pendant ce temps le noyau se contracte davantage, l'enfoncement s'accroît, la dépression se creuse, la sédimentation devient plus active; déjà l'on prévoit l'époque où une rupture violente deviendra inévitable. A ce moment la débâcle se produit: la partie déprimée de l'écorce s'est enfoncée, mais à mesure qu'elle est descendue, elle n'a trouvé qu'un espace libre de plus en plus restreint et pour obéir à la pesanteur, il lui a fallu écarter la paroi encaissante de moindre résistance; alors les couches intérieures pincées en quelque sorte et refoulées latéralement avec énergie, se sont relevées et redressées en soulevant et en crevant les assises supérieures.

Dans la suite le même phénomène s'est reproduit une seconde, une troisième fois et même plus souvent; chaque fois la dépression s'est creusée davantage, la sédimentation a repris jusqu'à ce que, par suite d'une nouvelle fracture, les couches récemment déposées aient été également refoulées contre le premier massif consolidé et converties en hauteurs situées en avant des premières. L'épaisseur toujours croissante de l'écorce terrestre a produit finalement un état d'équilibre plus ou moins stable.

Généralement parlant, la direction de la partie soulevée, en accord avec la configuration des deux éléments essentiels dans la formation des montagnes, la dépression et la crête, devrait être perpendiculaire à l'effort du refoulement. L'expérience

montre que cette règle est souvent en défaut. Où faut-il en chercher les causes ? A l'intérieur des terres, car une chaîne déviée de sa direction normale indique la présence d'un obstacle que le refoulement n'a pu surmonter. Cet obstacle peut avoir été un noyau de terrain primitif, caché sous le sol ou s'élevant au-dessus, soit des terrains plus résistants déjà consolidés, soit encore une chaîne de montagnes déjà en possession de son relief. L'effort orogénique trouvant sur sa route une de ces barrières efficaces, ne peut tout au plus qu'y produire une faille, c'est-à-dire une cassure de grande amplitude avec un glissement des deux lèvres l'une sur l'autre.

Puisque la poussée vient du large, c'est également de ce côté qu'elle fera principalement sentir son action ; voilà pourquoi la pente descendant vers la dépression est toujours plus inclinée que celle qui descend vers la plaine, et cette loi se vérifie tout aussi bien pour les deux pentes extérieures de la chaîne complète que pour celles des rides parallèles intérieures du massif. La valeur de cette différence d'inclinaison pourra atteindre le rapport du simple au double.

Voilà les données générales du phénomène ; examinons-en les phases dans les Alpes principales suisses.

Au commencement des temps secondaires, leur emplacement actuel fut occupé par une région côtière que baignèrent les eaux de la mer permienne, et déjà alors l'instabilité de l'écorce terrestre se traduisit par un premier effort de dislocation venant du sud-sud-est, dont l'effet fut d'ouvrir quelques failles dans les couches du système houiller ; une partie de cette région s'affaissa dans la suite et donna naissance à des lacs ou des mers intérieures.

Plus tard le niveau du sol devint de plus en plus instable et sujet à de fréquentes oscillations, jusqu'à ce qu'à la fin, s'abimant définitivement sous les eaux, il fit place à une dépression continue. Ces bouleversements eurent lieu à l'époque liasique, et du moment qu'ils prirent fin, les assises ultérieures purent se déposer tranquillement sur le fond de la mer.

La contrée semble avoir joui de quelque stabilité pendant tout le temps qui s'écoula depuis la période jurassique proprement dite jusque près des temps éocènes, c'est-à-dire aussi longtemps que se formèrent les dépôts oolithiques et crétacés; ce n'est en effet que tout à la fin de cette dernière série qu'on remarque une tendance à l'oscillation, amenant à la surface un certain nombre d'îles, là où sont à présent les chaînes intérieures du côté de la plaine centrale.

La nature des sédiments change à ce moment; les temps tertiaires commencent et avec eux une nouvelle série d'oscillations et de plissements, augmentant la surface de ces îles et les soudant bientôt l'une à l'autre pour les transformer en continent. Tandis que ce dernier est en proie aux attaques violentes des eaux marines, ses éléments sont dispersés au loin et vont former les couches des terrains miocènes; en outre, les rivages subissent de fréquentes alternatives d'émersion et d'immersion, préludes de la grande débâcle finale.

Le mouvement se dessine toujours de plus en plus, et bientôt au milieu de la période pliocène, le plissement atteint son apogée, les couches sédimentaires sont violemment écrasées et soulevées, elles se dressent dans les airs soutenues par les assises inférieures et reposant sur les dômes du terrain éruptif qui vient former le noyau du relief. Dès lors une nouvelle chaîne de montagnes a défiguré l'aspect de l'Europe, et quoique la dernière venue, elle l'emporte sur les précédentes par son altitude, son étendue et son importance géographique.

D'où vient maintenant que la moitié occidentale de la chaîne, les Alpes françaises et suisses, soit si fortement déviée de la position normale qu'elle aurait dû avoir par rapport à la direction de la poussée? Pourquoi cette courbe rentrante vers la Méditerranée? La cause en est dans la constitution géologique des pays environnants. En France le massif éruptif du Plateau Central et l'extrémité méridionale des Vosges, en Suisse le système du Jura, en Allemagne le noyau de la Forêt noire ont fait obstacle à la propagation du mouvement de poussée;

c'est contre eux que les terrains ont été comprimés, et c'est leur alignement en une courbe grossièrement dessinée qui a obligé les Alpes de se conformer à cette direction et de se replier vers la mer.

En prenant en considération le sens dans lequel s'est opéré le refoulement, nous pouvons nous assurer que la pente la plus rapide des Alpes doit être celle du versant italien ; de même l'inclinaison des montagnes de l'intérieur doit être plus prononcée du côté du sud-est. En effet, tandis que les Alpes descendent rapidement vers la grande plaine lombarde, sur le côté opposé le massif s'abaisse doucement par gradins et étages vers la plaine centrale suisse. Une disposition semblable se rencontre dans la vallée du Rhône, où la rive droite du fleuve, appartenant au massif de l'Oberland, est bien plus abrupte que la rive gauche. La pente du versant italien atteint près de six pour cent ($3^{\circ} 20'$), chiffre qui paraîtra peut-être bien faible, mais nous sommes en ceci le jouet d'une illusion, car lorsqu'à l'horizon apparaît à nos yeux une chaîne de montagnes, nous sommes portés à mettre sur des plans assez rapprochés la base et le sommet et nous croyons avoir devant nous une muraille rocheuse fortement inclinée. Une valeur de dix pour cent, soit environ six degrés, ne se rencontre que très rarement dans un massif, parce que cela suppose une différence de niveau de cent mètres entre deux points du versant séparés à peine l'un de l'autre par la distance d'un kilomètre.

Lorsque le dernier cataclysme orogénique fut passé et que le sol fut revenu à son état d'équilibre, quel a dû être l'aspect de la contrée soulevée ? Quels effets ont produit sur les couches sédimentaires le bouleversement et le rétrécissement d'une zone réduite aux trois cinquièmes de sa largeur primitive ? Il règne sous ce rapport une grande variété, accrue encore par l'action de la pesanteur et de phénomènes mécaniques de laminage et de pression.

A la base de la pente la plus douce, le terrain ne présente

souvent que de simples ondulations, des plis réguliers avec un axe vertical ou incliné; plus loin dans le massif, à mesure que l'on se rapproche de la ligne de faite, les contournements se compliquent, les glissements se produisent, les couches sont cambrées, coupées, divisées avec les dérangements les plus bizarres; les cassures se déclarent, s'amplifient, deviennent des gorges étroites, des précipices sans fond, des trous d'enfer. Ici vous trouvez un escarpement à pic, là un amas de quartiers de roches arrachés au massif, plus loin des rochers proéminents, surplombants, prêts à se détacher du reste de la montagne. Tel anneau de la chaîne est labouré par des failles avec ou sans rejet, comme dans le massif de la Grande Chartreuse, dans tel autre les assises se sont élevées en voûte, rompue parfois et démantelée, formant un pli en éventail, comme au Mont Blanc. D'importantes vallées se sont dessinées, celle du Rhône, celle du Rhin, etc., des coupures transversales ou cluses se sont ouvertes, des terrains ont même été soulevés jusqu'à la verticale, ils ont été jetés en avant sur d'autres plus jeunes qu'eux, se pliant et se repliant encore dans un désordre et un chaos qu'on a tant de peine à débrouiller maintenant.

Ainsi une coupe menée de Zurich au delà de Walen montre les couches miocènes relevées au sud du lac d'abord en un premier pli régulier, puis en un second plus comprimé, ressemblant assez bien à un coin, avec l'axe incliné vers la plaine. Plus loin elles se relèvent une troisième fois suivant un axe encore plus incliné, mais ici les dépôts crétacés sortant presque verticalement de dessous la mollasse, y déterminent une solution de continuité; dans ces dépôts, une double ondulation a creusé deux dépressions dont les sédiments éocènes occupent le fond.

A Walen les effets du refoulement sont encore plus considérables: la couche crétacée y a été contournée en forme d'un S majuscule couché, mais la partie supérieure cassée net, a été séparée du reste du terrain; de là une pente

abrupte où se rencontre une succession anormale d'assises, car entre le sommet et la base, tous les deux composés du même terrain crayeux, affleure un dépôt éocène que surmontent des couches jurassiques plus anciennes. A une certaine distance la pente se relève considérablement, tandis que les assises se succèdent de nouveau avec régularité en un plissement incliné vers les Alpes.

Les personnes qui ont parcouru la vallée du Rhône, se rappelleront peut-être, entre le lac de Genève et Martigny, deux montagnes assez élancées, placées comme en sentinelle sur chaque rive du fleuve; ce sont la Dent du Midi et la Dent de Morcles. Cette dernière offre un exemple encore plus intéressant de la complication introduite par les phénomènes orogéniques dans la disposition des matériaux du sol.

La Dent de Morcles repose dans une légère dépression en guise de coupe, creusée dans un noyau de schistes cristallins. Avant le principal soulèvement, neuf terrains différents s'y étaient successivement déposés, et après la catastrophe quatre seulement, les quatre plus anciens, ont gardé leur place relative: en bas, un poudingue houiller avec des schistes, puis les cargneules du trias, ensuite, dans le fond de la coupe, les couches liasiques que surmonte un calcaire jurassique.

Lorsque les schistes cristallins ont été exhaussés, les assises supérieures n'ont pu s'étirer et s'allonger de façon à suivre le noyau dans ses mouvements et à en prendre la configuration; elles se sont brisées et déchirées sur les flancs qui regardent le fleuve et on en retrouve de nos jours encore quatre respectées par l'érosion, savoir la première, la seconde et la quatrième de celles que nous venons de citer, surmontées d'une couche néocomienne. Au sommet de la Dent, à partir du calcaire jurassique, la disposition est fort étrange. La couche néocomienne et les quatre qui la recouvraient primitivement ont été soulevées du côté de l'intérieur des montagnes, et tout l'ensemble, après avoir été redressé verticalement, s'est replié en bon ordre du côté opposé, par un mouvement de charnière,

de telle façon que le terrain le plus récent, le flysch éocène, est partiellement en contact immédiat avec le calcaire jurassique sur une épaisseur double de sa puissance primitive. Le terrain qui devait lui être immédiatement inférieur le recouvre au contraire tout entier, le contourne du côté opposé à la vallée et passe en dessous sur environ la moitié de la longueur. Suivent alors les autres couches en sens contraire de leur position normale, c'est-à-dire le gault, le rhodanien, l'urgonien et le néocomien, appartenant tous à la série crétacée.

La première de ces assises avait, elle seule, subi déjà un mouvement identique : après un premier plissement, elle avait été pliée une seconde fois vers l'intérieur (l'érosion en a détruit la jonction), puis une troisième fois vers la vallée, et on rencontre ainsi trois affleurements de cette couche sur le talus de la montagne.

Après avoir décrit dans ses grandes lignes l'action de la cause déterminante du phénomène orogénique, consacrons aussi quelque attention aux agents de second ordre dont l'œuvre de démolition a commencé avec les premiers ridements et continue encore sous nos yeux.

L'aspect extérieur actuel des Alpes, comme d'ailleurs celui de toutes les montagnes, est dû à un ensemble de causes opérant avec une [intensité et une vitesse variables selon l'époque et selon leur nature, mais toutes conspirent à une même fin, le nivellement progressif du relief. Et il faut avouer qu'elles réussissent admirablement dans la poursuite de leur but, car on admet assez généralement que les Alpes ont perdu depuis leur soulèvement une quantité de roches équivalant à la moitié de leur masse entière.

Au nombre de ces agents, pour commencer par le moins important, il faut citer l'action de l'atmosphère. L'air que nous respirons attaque certaines parties des roches, déplace leurs éléments, les décompose et les réduit ainsi en fragments. Le granit nous en fournit un bon exemple : on dit bien dans la conversation « dur comme un rocher de granit » mais l'air

atmosphérique pulvérise à la longue le feldspath, un des trois éléments constitutifs de cette roche (quartz, feldspath, mica) et le transforme en kaolin, vulgairement appelé terre à porcelaine.

L'atmosphère est en outre capable de produire des effets destructeurs d'un autre genre, par suite des courants qui y prennent naissance. Le vent, surtout le vent violent, le vent d'orage et de tempête ébranle les quartiers de rochers mal équilibrés ou imparfaitement soudés au reste de la montagne et cet ébranlement peut en amener la chute; le rocher détaché bondissant sur la côte, arrache et emporte d'autres fragments jusqu'à ce qu'il arrive au fond de la vallée ou qu'un obstacle plus puissant, en lui barrant le passage, lui marque aussi le terme de sa course.

Mais que sont les dégâts causés par l'action de l'atmosphère comparés aux ruines qu'amoncellent les météores aqueux? Les précipitations atmosphériques, soit sous forme de neige, soit en pluie, voilà les grands destructeurs des massifs, voilà les adversaires implacables qui ne cessent de comploter pour découronner et anéantir, s'ils le pouvaient, les cimes montagneuses. La rosée et même le brouillard, surtout s'il persiste, attaquent par leur humidité le ciment des roches hétérogènes, le dissolvent parfois et laissent ainsi les grains sans adhérence, prêts à être emportés par la pluie ou le vent.

Les eaux qui circulent en minces filets entre les jointures des rochers, exercent la même action dissolvante et sont capables de détruire la cohésion des pans de roche avec les montagnes; arrive-t-il alors qu'un bloc n'est plus suffisamment soutenu par sa base, il se détache de l'escarpement et roule en bas du talus. Le ravage sera encore plus grand quand les eaux rencontreront sur leur route une couche inclinée d'argile imperméable, car elles vont la déliter et en faire une pâte boueuse; la roche supérieure manquant alors de soutien et pressant de tout son poids la couche ramollie,

glissera le long de la pente et ira joncher la vallée de ses débris.

Ce serait une erreur de croire que ces éboulements, pouvant facilement atteindre les proportions d'une véritable catastrophe, sont rares dans l'histoire ; ils ne sont au contraire que trop fréquents.

Ainsi au XVIII^e siècle, deux des cinq pics surmontant les Diablerets dans l'Oberland se sont écroulés, ont barré la route du torrent et recouvert les prairies d'une couche de pierres épaisse d'environ cent mètres. Des éboulements du même genre ont eu lieu au Righi, au massif de Bernina et plusieurs fois aussi la Dent du Midi a secoué une partie de sa masse dans la vallée.

En voici un autre exemple qui mettra mieux en évidence comment l'aspect du pays peut être singulièrement modifié à la suite d'accidents de ce genre. En 1806, après deux années consécutives de grande humidité, des pluies abondantes n'avaient cessé de tomber en Suisse pendant tout l'été ; soudain, le deux septembre au matin, la partie supérieure du Rossberg, près du lac de Lowerz en face du Righi, se fendit, les crevasses devinrent bientôt de plus en plus nombreuses et finalement le sommet s'ébranla. D'énormes quartiers de roches se détachèrent de la montagne, roulèrent avec fracas au fond de la vallée et couvrirent de débris les deux cents chalets épars dans les communes de Lowerz, Rothen, Busingen et Goldau. Environ mille personnes furent ensevelies sous les ruines, le lac fut comblé en partie et une vague que la chute des pierres souleva dans les eaux, balaya les maisons du bord opposé. Quant à la montagne, elle perdit à la suite de cet éboulement une bande rocheuse représentant une masse de plus de quarante millions de mètres cubes.

Les petits filets d'eau si abondants que la fonte des neiges laisse circuler dans les interstices des rochers, deviennent des agents de morcellement encore plus puissants lorsque la température s'abaisse au-dessous du point de congélation. Qu'arrive-

t-il alors? L'eau se solidifie, se gèle, mais dans ce passage à l'état solide elle se dilate nécessairement, elle augmente d'un douzième en volume et doit par conséquent occuper un espace plus vaste. Or cet espace elle ne peut le trouver qu'en écartant les parois qui la retiennent prisonnière; la lutte s'engage ainsi entre le rocher et le filet d'eau congelé, et quel sera le vainqueur? Ce sera l'élément liquide, par la force irrésistible développée dans sa solidification. Voilà donc la fissure agrandie; plus tard arrivera le dégel, puis une nouvelle congélation et ainsi de suite. Vous comprenez suffisamment à quoi ces alternatives doivent conduire, c'est-à-dire au morcellement complet du rocher dont les fragments de plus en plus réduits iront former un talus d'éboulement au pied de la chaîne.

Ces causes agissent avec lenteur, c'est vrai; c'est le cas de la goutte d'eau creusant la pierre, mais représentez-vous ces mêmes causes à l'œuvre dans toute la Suisse, et vous devrez convenir qu'elles sont en état d'introduire après quelques milliers d'années de notables modifications dans l'aspect du pays.

La plus grande part dans le façonnement et la sculpture des Alpes revient au ruissellement prolongé des eaux superficielles ainsi qu'aux glaciers, celles-là dans les régions de faible altitude lorsque par suite de leur abondance elles n'ont pu pénétrer dans la terre ni imprégner des plantes, ceux-ci dans les endroits plus élevés où règne une température plus froide.

Les Alpes, disions-nous plus haut, ont acquis leur relief principal et leur plus grande altitude à l'époque pliocène; or, à partir de cette date les eaux météoriques, qui n'avaient pourtant pas attendu ce moment pour commencer leur œuvre de dégradation, se sont précipitées sur la terre avec une abondance extraordinaire. En effet, les temps postérieurs à la période tertiaire ont été caractérisés par une humidité excessive dont on ne peut encore expliquer l'origine avec certitude, quoique les traces en soient bien évidentes.

Dans les régions supérieures plus froides, la neige s'entassait

dans les cirques, et après avoir été transformée en névé, y donnait bientôt naissance aux glaciers. Pendant le mouvement de descente de ces derniers vers les contrées inférieures, les dégradations faites aux sommets par le vent, les avalanches, les gelées, etc., amenaient la chute de sables et de pierres sur les fleuves glaciaires. Ces débris tombant dans les fissures, ainsi que les roches prises entre la glace et la montagne, ont été entraînés dans le mouvement de translation, mais fortement enchâssés dans la masse solide, ils ont exercé un frottement très puissant contre les pentes montagneuses, les ont polies, en ont arraché les saillies, et laissé comme marque de leur passage ces roches à aspect singulier, communément appelées roches striées ou moutonnées.

Les quartiers de roches ou blocs erratiques éparpillés en Suisse et dans les contrées limitrophes, attestent l'extension considérable que les glaciers ont eue autrefois. Celui du Rhône par exemple, grossi par ceux du Mont Rose, du Mont Blanc et d'autres, a rempli la vallée du Rhône et le lac de Genève et son front s'est étalé en un gigantesque éventail devant les villes de Lyon et de Vienne en Provence.

Un climat plus doux permettait à l'humidité atmosphérique dans les régions situées plus bas, de se précipiter sur le sol sous forme de pluie, et quoiqu'elles fussent déjà très abondantes elles-mêmes, ces eaux étaient encore grossies par toute la quantité de glace qu'une fonte périodique ramenait à l'état liquide. La puissance des agents extérieurs étant en raison directe non seulement de leur quantité, mais encore des différences de niveau dont ils disposent, il ne sera pas difficile de nous représenter les ruines entassées par les glaciers et les eaux ruisselantes, ayant libre cours sur une si grande superficie et dans une chaîne de plusieurs centaines de mètres plus haute que les Alpes actuelles.

Il est à peine nécessaire de faire remarquer que le refoulement des roches a fait naître forcément dans les couches un vaste réseau de fractures. Les eaux coulant avec violence dans ces

ouvertures et charriant toutes sortes de débris, n'ont pu manquer d'en user les parois par un frottement continu, de les élargir, d'en faire bientôt des couloirs et des gorges; elles s'échappaient de là pour ruisseler sur les talus ou rebondir de roche en roche jusqu'au fond, continuaient leur route par mille détours en courants impétueux, grossissaient sans cesse leur volume par de nouveaux apports latéraux et tombaient en cascades dans les vallées inférieures et dans les plaines où elles s'épandaient en fleuves d'une imposante largeur.

Quelle n'a pas été l'impétuosité de ces eaux sauvages lorsqu'après avoir coulé par mille petits canaux, elles sont venues se réunir dans une gorge plus spacieuse! Quelle n'a pas été leur puissance d'érosion lorsqu'elles se sont élancées furieuses contre des couches tendres et friables. Dans leur cours vagabonde, elles ont miné les rochers, les ont arrachés, broyés les uns contre les autres, triturés, réduits en poussière et emportés vers l'Océan.

Ce sont ces glaciers et ces torrents qui, avec les matières tenues en suspension et pendant une longue série de siècles, ont approfondi les vallées primitives, creusé des cols, des gorges, des tranchées, découpé et déchiqueté les montagnes. Les trainées de blocs rocheux, restes des anciennes moraines, les cailloux si nombreux dans le lit des torrents, les deltas formés à l'entrée d'une eau plus tranquille, témoignent de l'étendue et de l'intensité de leur action destructive.

Quiconque a parcouru l'Oberland bernois et examiné un peu en détail certains paysages, y aura trouvé des traces d'érosion nombreuses et bien apparentes. Le sommet du Saint-Gothard s'est abaissé insensiblement sous l'action incessante des eaux du Rhône, du Rhin, du Tessin et d'autres rivières qui prennent leurs sources sur les flancs de ce massif.

Pourquoi le canton du Tessin est-il tellement raviné? Quelle est l'origine de ses belles gorges? C'est encore l'eau pluviale ramassée en torrents, mais avec cette particularité que l'exposition de ce pays aux vents du sud y exagère les précipitations

atmosphériques. De nos jours encore, par un déboisement imprudent, les habitants ont grandement contribué au ravinement de leur contrée; aussi dans ces conditions est-il tout naturel d'y trouver un nombre beaucoup plus grand de profondes tranchées, d'éboulis, de ruines, de villages entraînés et dévastés.

Comme exemple de grande érosion on pourrait citer encore sinon l'ouverture du moins l'approfondissement de la vallée du Rhône entre les Dents de Moreles et du Midi, la formation du beau cirque d'Ilmgraben près du Rhône, ainsi que le creusement de la vallée de Chamounix, car autrefois les Aiguilles Rouges, que cette vallée sépare actuellement du Mont Blanc, faisaient corps avec celui-ci, témoin les lambeaux de terrain sédimentaire trouvés au sommet des Aiguilles.

Le fait le plus remarquable à citer sous ce rapport, c'est ce qu'on pourrait appeler le déplacement du Mont Rose ou plus exactement la déviation de la ligne de faite des Alpes. Anciennement cette ligne passait par les cimes du Mont Blanc, du Simplon et du Saint-Gothard en coïncidence avec la direction générale du système. Comme les montagnes situées au milieu de cette zone, étaient composées de calcaires, de micaschistes et de roches feldspathiques facilement attaquables par les eaux, elles ont été insensiblement minées et se sont écroulées, et de cette façon la ligne de plus grande hauteur a reculé sans cesse jusqu'à ce qu'elle rencontrât le massif cristallin du Mont Rose, contre lequel l'effort des eaux ruisselantes est venu se briser.

Il est incontestable que dans ces temps reculés l'action des eaux superficielles a été bien plus intense qu'elle ne l'est maintenant. De nos jours doit-on encore leur attribuer quelque effet? Oui, cette action continue, et de même que l'effort orogénique semble se faire sentir encore et se traduire par de fréquents tremblements de terre dans les Alpes, de même les eaux superficielles exécutent leur œuvre, lentement il est vrai mais efficacement. N'oublions pas que la Suisse est le réservoir où viennent puiser les fleuves de l'Europe centrale,

et que de toute la quantité de pluie tombant en Europe, un quart arrose le territoire de la république helvétique, alimentant 470 glaciers et un grand nombre de rivières.

C'est ainsi que la nature sans cesse à l'œuvre de différentes façons à tous les endroits du globe, s'efforce pour ainsi dire de ramener à leur premier aspect ces pays maintenant encore si bouleversés; elle tend à en abaisser régulièrement les hauteurs, comme elle a déjà partiellement réussi à le faire pour d'autres reliefs plus anciens, et si le temps suffisant ne lui fait pas défaut, elle en viendra à bout, tout en permettant peut-être à ceux qui vivront après nous, d'être témoins de merveilles tout aussi grandes et même plus magnifiques encore.



LES 24 FUSEAUX HORAIRES

POUR LA

réglementation internationale des heures.

par le F. ALEXIS M. G.

Déjà au congrès géographique de Venise, en 1881, nous avons remis une note dans laquelle, nous mettant au point de vue de l'enseignement de la géographie et de la cartographie scolaire, nous disions :

» L'usage qui se fait actuellement dans les écoles, des degrés de longitude tracés sur les cartes géographiques est à peu près nul, et il en sera ainsi tant que ces degrés n'indiqueront pas, d'une manière fixe et acceptée par tous, la position relative en longitude des villes et des pays du globe, comme le font les parallèles pour la position en latitude.

» La diversité des premiers méridiens choisis par les nations ; leur passage à travers les pays les plus importants de l'Europe, qu'ils coupent d'une manière fâcheuse ; la distinction de la longitude en occidentale et en orientale, d'où résulte une certaine confusion ; l'emploi des méridiens tracés de 10 en 10, sans rapport simple avec les heures, sont autant de points difficiles à résoudre dans l'enseignement en général. »

Ce sont ces difficultés que nous voulions faire disparaître ou atténuer autant que possible par l'adoption d'un *méridien initial universel*, au sujet duquel, dans la prévision du rejet probable du *méridien de Paris*, nous préconisions celui de l'*Ile de Fer*, qui avait pour lui les avantages de l'ancienneté, de la *neutralité* et d'une situation océanique.

Dans ces derniers temps, la question a fait du chemin ; mais nous n'avons pas à en faire ici l'historique. Rappelons seulement qu'au congrès de Washington en 1884, 23 nations sur 25 ont adopté le méridien de Greenwich, comme étant de fait le plus usité. — Depuis, on a proposé le méridien initial de *Jérusalem*, lequel se recommande par des considérations d'ordre chrétien, historique et chronologique ; mais il arrive trop tard, et il serait d'une application un peu compliquée pour servir de base à l'unification des heures.

Du reste, les Américains, se plaçant sur le terrain pratique, ont déjà inauguré aux États-Unis le système dit des fuseaux horaires.

C'est en 1883 que les soixante-quinze directeurs des compagnies de chemins de fer de cet immense pays, pour échapper au chaos d'autant d'heures différentes suivies jusque-là, convinrent de choisir quatre heures normales basées sur le méridien de Greenwich, et d'appliquer chacune de ces heures à toute une bande de territoire de 15° en longitude (ce que l'on appelle fuseau horaire).

Ils obtinrent ainsi l'*Eastern Time* (temps de la région de l'Est), à 75° O. de Greenwich ; le *Central Time*, à 90° ; le *Mountain Time*, à 105°, et le *Pacific Time*, à 120°. Ces temps sont en retard respectivement de 5, 6, 7 et 8 heures par rapport au temps de Greenwich. Plusieurs indicateurs de chemins de fer adoptent même la division de la journée en 24 heures, au lieu de deux fois douze heures, et le public en est satisfait.

Ce système des fuseaux, usité aux États-Unis et au Canada, a été adopté déjà par la Suède, la Russie, le Japon, et le sera

probablement bientôt par l'Angleterre et ses immenses colonies, de même que par l'Allemagne, l'Autriche et d'autres pays d'Europe. Il a même en France de chauds partisans, tels que M. de Nordling, qui préfèrent suivre le mouvement, et accepter le fait accompli plutôt que de rester dans un isolement fâcheux. D'ailleurs, en compensation, la France n'aura-t-elle pas la satisfaction de voir son système métrique adopté aussi par toutes les nations du globe?

Le système américain doit se généraliser pour le globe entier par la division en 24 fuseaux de 15°, correspondant aux 24 heures de la journée.

Mais alors que M. Allen (États-Unis) avait affecté aux 24 fuseaux des noms géographiques *sans ordre déterminé*, M. Fleming (Canada) proposait de les désigner simplement par les lettres A, B, C, etc., de l'*alphabet* latin.

Le projet suivant de M. Schram, de Vienne, réunit les avantages de ces deux procédés, et a quelque chance d'être adopté partout.

Chaque fuseau est non seulement marqué d'une lettre de l'alphabet latin, mais cette lettre est l'initiale d'un nom propre d'accident géographique: île, mer, golfe, ville, etc., situé dans le fuseau même et choisi principalement pour servir de repère.

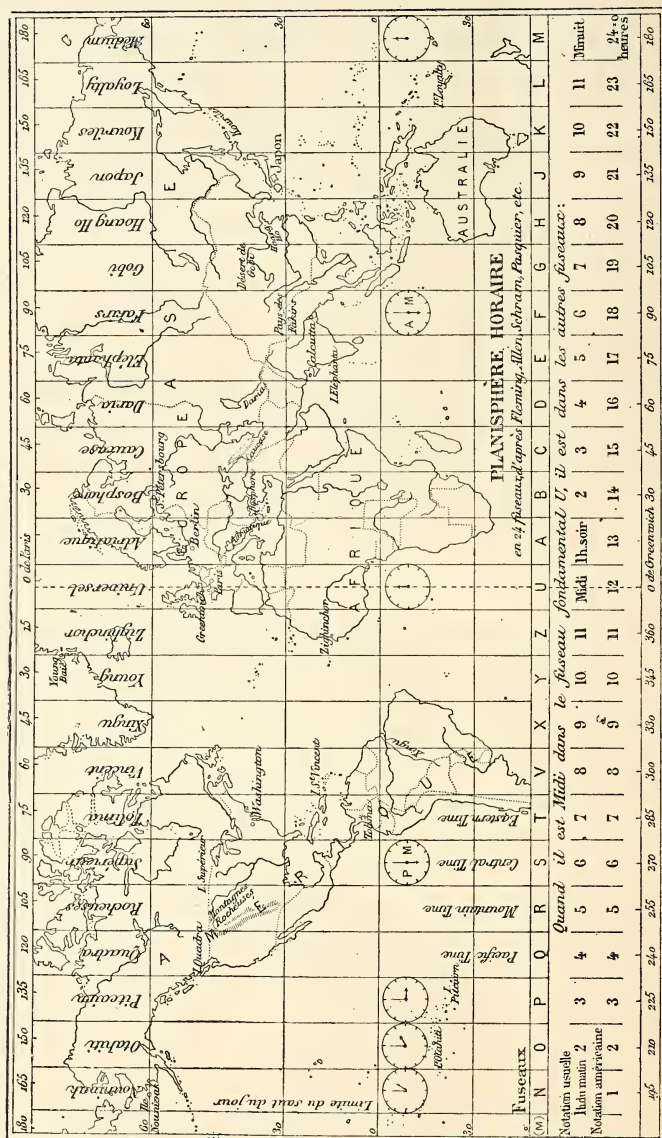
Le fuseau initial ou central a pour axe le méridien de Greenwich et s'étend à l'est et à l'ouest de 7 degrés 1/2. Il reçoit la lettre U, initiale du mot *Universel*, parce qu'il détermine l'heure universelle et internationale.

Ainsi qu'on peut en juger par la carte ci-jointe, les fuseaux suivants portent les autres lettres alphabétiques accompagnées des noms géographiques choisis, et ils se succèdent vers l'est dans l'ordre ci-après:

Fuseau: A désigné par la mer *Adriatique*, et allant de 7° 30' à 22° 30' E. Greenwich;

„ B *Bosphore* (détroit), ou *Balkans* (montagne);

„ C *Caucase* (monts), ou *Chaldée*, ancienne contrée d'Asie;



Planisphère des 24 fuseaux horaires, pour la réglementation internationale de l'heure, par F. ALEXIS-M. G. (Système américain, avec la notation de M. Schram).

Fuseau : D *Daria* (fleuve du Turkestan);
" E *Elephanta* (petite île de la côte de l'Hindoustan,
près de Bombay);
" F *Fakirs* (Inde, pays des);
" G *Gobi* (désert de Mongolie);
" H *Hoang-Ho* (fleuve chinois);
" J *Japon*;
" K *Kouriles* (îles);
" L *Loyalty* (îles);
" M *Médium* ou *Milieu*, anti-méridien de Greenwich.

En continuant dans le même sens, mais dans l'hémisphère occidental, on trouve :

Fuseau : N *Nounivak* (petite île de l'Alaska);
" O *Otahiti* (île Tahiti);
" P *Pitcairn* (îlot océanien);
" Q *Quadra-et-Vancouver* (île);
" R *Rocheuses* (montagnes);
" S *Supérieur* (lac canadien);
" T *Tolima* (volcan colombien);
" V *Vincent* (île *Saint-*), des Antilles;
" X *Xingu* (fleuve brésilien);
" Y *Young* (baie du Groënland);
" Z *Zighinchor* (localité sénégalienne).

On remarquera que les trois fuseaux L, O, Z, sont désignés par deux îles et une localité des colonies françaises.

Total: 24 fuseaux ou zones, dont 12 à l'est et 11 à l'ouest du fuseau de Greenwich, qui compte pour le 0 ou le 24°.

Notons que, dans le système horaire, chaque fuseau de 15° est en avance ou en retard d'une heure sur ses voisins. Lorsqu'il est midi, par exemple, dans le fuseau de Greenwich, il est une heure après-midi dans le fuseau A, deux heures dans B, trois heures dans C et ainsi de suite: minuit existe pour le fuseau *médium* ou M.

Les douze premiers fuseaux étant à l'est, sont en avance sur Greenwich, tandis que les onze fuseaux suivants, étant à

l'ouest, sont en retard : le fuseau N est en retard de 11 heures, O de 10 heures, P de 9 heures, X, Y, Z, de 3, de 2 et de 1 heure.

Quant aux minutes, elles sont les mêmes dans un temps donné pour tous les fuseaux, ce qui est aussi un grand avantage pour le réglage des heures d'une montre.

D'ailleurs, les 24 fuseaux se réduiraient eux-mêmes pratiquement à 16 ou 17, car il y en a plusieurs qui ne s'appliquent qu'à des portions océaniques ou à des territoires peu importants. En outre, chaque fuseau étant de 15° de longitude, engloberait généralement, surtout en Europe, plusieurs États ou pays qui auraient une même heure normale.

Ainsi le fuseau U, *Universel*, comprendrait non seulement les Iles Britanniques, mais encore la Hollande, la Belgique, la France, l'Espagne, le Portugal, le Maroc, l'Algérie, etc., dont les horloges pourraient sans inconvénient marquer l'heure de Greenwich, puisque l'écart avec l'heure locale ou nationale de ces pays n'excéderait guère 20 à 40 minutes au plus. L'heure normale ne diffère que de 9 minutes de l'heure de Paris, ou de 4 seulement de l'heure de nos chemins de fer.

De même, le fuseau A renfermerait la Suède, la Norvège, le Danemark, l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie, la Tunisie, etc., dont les horloges seraient d'une heure en avance sur celles du fuseau U.

Le fuseau B comprendrait la Russie, la Turquie, l'Égypte, le Congo, avec une avance de deux heures, et ainsi de suite.

Il va de soi que les limites *théoriques* des méridiens se modifient dans la *pratique*, de façon à s'identifier avec les limites *politiques* des pays. Un État, tel que la France, l'Allemagne, entre tout entier dans le fuseau qui en contient la plus grande partie.

C'est en cela même que la division du globe en fuseaux horaires deviendrait intéressante dans l'enseignement, car les élèves apprendraient ainsi la position relative des divers pays,

en même temps que la notion des longitudes, greffée sur celle des heures.

C'est là ce que nous réclamons au nom de notre enseignement populaire, comme d'autres l'ont réclamé au nom du service maritime ou des chemins de fer, de la télégraphie, de la téléphonie, de la météorologie et autres sciences spéculatives ou pratiques.

P. S. I. En avril, M. le ministre des chemins de fer a annoncé à la Chambre que son intention est d'adopter l'heure, et par conséquent le méridien de Greenwich, bien que l'Académie royale eût opté pour l'heure de Bruxelles.

II. Dans son discours du 16 mars au Reichstag, feu le maréchal de Moltke a préconisé l'adoption par l'Allemagne de l'heure de Greenwich (correspondant avec l'heure de Stargard, ville prussienne).

III. Nous recevons de M. Sandford Fleming, directeur du *Canadian Pacific*, l'un des promoteurs de la réforme horaire, le dernier *Report of the special Committee on uniform Standard time*, de New-York, daté du 21 janvier 1891.

Dans ce rapport, nous voyons que le projet subit les modifications suivantes :

1^o On abandonne la dénomination des fuseaux par les lettres alphabétiques (trop variables dans les diverses langues) pour les remplacer par les nombres de 0 (fuseau initial) à 23 inclusivement.

2^o L'ordre de progression des nombres serait, non plus de l'O. à l'E., mais de l'est à l'ouest, *dans la direction du mouvement apparent du soleil*. (Les avantages de ce renversement sont contestables).

3^o Le fuseau initial 0 serait celui de l'antiméridien de Greenwich, de façon que le fuseau *zéro* coïncide avec le *zéro* des heures, point de départ du jour (ce qui est très logique). Le fuseau de Greenwich serait le 12^e au lieu d'être le zéro.

A part ces modifications de détails, le fond du système américain, basé sur l'heure de Greenwich, reste le même.

Il ne sera pas impossible plus tard d'adapter à l'ordre *numérique* des fuseaux un ordre *alphabétique* propre à chaque langue, et de choisir une nouvelle série d'accidents géographiques pour remplacer la série de M. Schram. Attendons pour cela qu'on se soit mis d'accord sur les points essentiels.

(Mai 1891).

A.-M. G.



LES ILES SAMOA.

par M. A. BAGUET, consul honoraire du Brésil et conseiller
de la société.

Deuxième partie.

Dans la deuxième partie de cette notice, nous développerons les causes de la triste position dans laquelle se trouve actuellement le petit royaume de Samoa. A cet effet, il sera nécessaire de relater les événements qui se succédèrent à partir de 1869 jusqu'en 1887, et qui furent cause que ce pays a été en proie à l'anarchie, avec des alternatives de paix et de guerre.

Malgré de nombreuses recherches, on n'a pu jusqu'à ce jour obtenir aucun renseignement précis sur l'histoire ancienne de Samoa, et les traditions, sur lesquelles on aurait pu se baser, sont tellement contradictoires, que réellement elles ne méritent aucune croyance. Quoique les indigènes aient perdu jusqu'au souvenir des luttes qu'ils eurent à soutenir contre les insulaires de Tonga, il est un fait incontestable; c'est que ces luttes eurent lieu. Leurs fines nattes *Ie Togna* prouvent que ce furent les Tongais qui leur enseignèrent ce genre de fabrication, dont les produits devaient servir de contribution de guerre. Quelques anciennes voies dans les montagnes portent encore le nom de *Ala i Togna*, route des Tongais.

On ne saurait nier que les Samoans, à une époque pré-historique, étaient bien plus avancés en civilisation qu'ils ne l'étaient lorsqu'on découvrit cet archipel ⁽¹⁾.

On a découvert dans l'intérieur, derrière Apia, au milieu d'un épais fourré, des ruines connues de quelques rares étrangers et que les naturels désignent sous le nom de *Séjour des Esprits*. Ces ruines consistent en colonnes et en dalles polies, régulièrement coupées, travaillées et disposées sur un immense cercle. A quelque distance on a retrouvé la carrière d'où l'on avait extrait cette pierre granuleuse. Les Samoans de l'époque actuelle n'auraient jamais pu exécuter ce travail; vainement a-t-on interrogé les légendes, jusqu'ici on ignore encore par qui et dans quel but ces constructions ont été élevées.

D'après les insulaires, il existe encore des vestiges fort curieux de ce genre dans d'autres localités, mais inaccessibles à cause de la puissante végétation du sol.

Quoique l'on puisse reprocher aux Samoans d'avoir perdu la mémoire des faits historiques, ce qu'on doit peut-être attribuer à l'influence du climat et à leur indolence naturelle, cependant ils se ressouvient avec orgueil de l'ancienne et grande famille des *Malietoa*. Les Malietoa ont été de tout temps respectés, obéis et, quoique régnant sur presque tout l'archipel, jamais ils n'ont abusé de la supériorité que leur donnait la naissance et le titre de roi.

Suivant M. Poor, les Malietoa comptent vingt-cinq générations en ligne directe, issues d'une souche dont les ancêtres remontaient à des temps fabuleux. Il paraît que le prestige de cette famille est dû à un de leurs ancêtres qui, exaspéré

(1) Les descendants des anciens Péruviens, déjà avancés en civilisation et qui les premiers avaient pénétré au Brésil du côté des Amazones, ont fini, par la force des circonstances, par oublier le degré de civilisation de leurs ancêtres et ont adopté des mœurs et des coutumes sauvages. Citons à l'appui de cette hypothèse l'opinion du savant Humboldt: « L'état sauvage en Amérique était le vestige d'une civilisation éteinte. »

de voir les Tongais régner en maîtres sur tout l'archipel, leva l'étendard de la révolte et les chassa de son pays.

Tout ce que les naturels peuvent nous apprendre au sujet de l'histoire de leur patrie, c'est que, malgré la suprématie des Malietoa, les chefs de chaque district prétendaient gouverner en maîtres absolus et que pendant nombre d'années il régna des dissensions continuelles entre les districts, les chefs et les indigènes des différentes îles. Ces conflits finirent par allumer des guerres cruelles malgré le bon naturel des habitants. Ce qui envenima ces luttes barbares, c'est qu'une autre famille puissante, celle des *Tupuas*, voulut rivaliser avec les Malietoa. Chacune de ces familles eut ses partisans dans les divers districts et les luttes, loin de cesser, n'en devinrent que plus fréquentes et plus désastreuses.

A l'arrivée des missionnaires anglicans en 1830, ils remarquèrent que les naturels avaient certaines notions du christianisme ; ce qu'on attribue à des matelots déserteurs ou à des naufragés et peut-être aux *convicts* échappés de l'Australie.

Ce n'est que quinze années après, en 1845, que le vicaire apostolique de l'Océanie centrale y envoya un missionnaire Mariste, qui depuis fut mangé par les sauvages des Nouvelles-Hébrides. Plus tard d'autres missionnaires prêchèrent la parole divine à Savaii.

Comme dans toutes les îles de l'Océanie, les missionnaires protestants virent d'un œil jaloux leurs frères en Dieu travailler à la vigne du Seigneur et leur suscitèrent toutes sortes d'avaries.

Lorsque les guerres civiles, auxquelles les indigènes convertis au christianisme refusèrent de prendre part, éclatèrent en 1852, les pasteurs protestants (genre Pritchard de tapageuse mémoire) profitèrent de cet état d'anarchie pour brûler le principal village des catholiques. Les hommes, les femmes et les enfants furent fouillés et on leur arracha les rosaires, les crucifix et d'autres emblèmes de piété.

A Tutuila, les néophytes furent obligés de se réfugier à Upola, tant était grande la fureur des protestants à l'égard

des nouveaux convertis. Au lieu de donner l'exemple de la charité chrétienne, ils se firent les persécuteurs de leurs frères chrétiens.

A partir de 1849 jusqu'en 1858 le pays fut désolé par une sanglante guerre civile, entre les naturels des îles Upolu et Manono. On massacre de part et d'autre non seulement les adultes, mais les femmes et les enfants.

En 1868 et en 1876, la guerre éclata de nouveau, mais pas avec la même intensité ; ce furent quelques chefs des districts qui suscitèrent des conflits entre les indigènes des différentes îles.

Les compagnies commerciales allemandes profitèrent de ces dissensions et du manque d'un gouvernement énergique pour obliger le gouvernement local à épouser leurs intérêts et à leur donner le contrôle de l'administration. Dans cette lutte du fort contre les faibles, les consuls américains firent tous leurs efforts, mais parfois en vain, pour protéger les Samoans.

Ce qui prouve que ces consuls avaient pris la défense des opprimés, c'est qu'à la conférence qui se tint en 1888 à Washington pour régler les affaires politiques de Samoa, M. de Bismarck se plaignit amèrement de leur conduite.

La période de 1868 à 1888 fut une période néfaste pour le roi Malietoa Laupepa. Il fut détrôné par les Allemands, amené, ainsi que deux autres chefs, à bord d'un de leurs navires de guerre, qui le conduisit aux îles Marshall, à la Nouvelle-Guinée, et de là aux possessions allemandes en Afrique. Ensuite il fut emprisonné au Hanovre, d'où on le renvoya en Afrique. Le navire de guerre l'*Olga* le ramena aux îles Marshall, où il finira par mourir victime de la politique allemande. Mais n'anticipons pas sur les événements.

Les détails suivants nous apprendront par quelle suite de vicissitudes l'infortuné roi Malietoa Laupepa fut détrôné et déporté hors de son pays.

Avant 1868, pendant la minorité de Malietoa Laupepa, l'autorité royale était dans les mains de son oncle *Malietoa*

Talavou, qui était l'ennemi juré des missionnaires anglicans, auxquels avait été confiée l'éducation de son neveu. Ceux-ci, désireux de faire monter sur le trône leur pupille, le proclamèrent, d'accord avec le consul anglais et les chefs inférieurs du district de Tuamasagna, roi de tout l'archipel avec le titre de *Tupu*. D'après les usages, ce titre ne pouvait être décerné qu'avec l'assentiment de tous les districts. Les districts s'y opposèrent et prirent la résolution de soutenir Malietoa Talavou, qui fut proclamé *Tupu* au commencement de 1869. Il commença à guerroyer au mois de mars contre Laupepa et le défit complètement. Ce dernier avait sous ses ordres *Tamasese*, depuis devenu rebelle et roi grâce aux Allemands, et *Mataafa*, le roi actuel et l'antagoniste du parti allemand. Malgré les efforts de Laupepa, Talavou resta sur le trône non sans devoir combattre, mais sa victoire lui coûta cher. Il dut payer aux Anglais 3.000 dollars d'indemnité pour dégâts causés à leurs propriétés, ainsi que 15.000 dollars aux Allemands. A peine put-il réunir le tiers de cette dernière somme, mais la réclamation des Allemands resta en vigueur et servit d'appui à leurs prétentions futures.

Cette guerre eut une influence funeste sur le moral des habitants. Ils reprirent leurs anciennes pratiques d'idolâtrie et pour la première fois s'enivrèrent, chose inconnue jusque lors; en un mot, la démoralisation la plus complète ne tarda guère à se développer parmi le peuple.

En 1872, l'envoyé des États-Unis proclama l'indépendance des chefs de Samoa sous la protection des États-Unis en échange de la cession du port de *Pago-Pago*. Le consul allemand protesta parce que les Américains y avaient arboré leur pavillon.

En 1873, le président Grant y envoya le colonel Steinberger. Les principaux chefs, d'accord avec les missionnaires et les résidents, conclurent la paix et instituèrent un triumvirat composé de Laupepa et des deux chefs Tupua sous le contrôle d'une assemblée législative, qui élabora diverses lois.

Une d'elles défendit les danses obscènes et la peinture du corps. Tous ces règlements et ces lois furent communiqués aux consuls étrangers, aux missionnaires et à l'évêque catholique.

Pendant ces événements, Talavou se tint à l'écart et continua à résider à Savaii.

En avril 1875, Steinberger revint de Washington à Samoa chargé de présents pour le roi. Telle fut son activité qu'en mai de la même année, Malietoa Laupepa fut proclamé roi ou président de Samoa pour un laps de quatre ans. A cette occasion, les canons de la frégate américaine tirèrent des salves en l'honneur du roi Laupepa. Steinberger fut nommé premier ministre. On élabora une constitution ; l'assemblée législative ainsi que d'autres services publics furent réorganisés sur de nouvelles bases. Le gouvernement étant ainsi reconstitué, le roi Kalakaua des îles Hawaii reconnut en juillet 1875 l'existence des Samoans comme nation indépendante.

Steinberger continua à gouverner avec succès pendant dix mois, mais sa gestion excita le mécontentement des envieux et des ambitieux qui auraient dû le soutenir. Ils le traitèrent d'aventurier, d'imposteur, de créature des Allemands, et réussirent à mettre dans leurs intérêts les consuls et les missionnaires anglais. Le roi Laupepa, qui était d'un caractère faible et sans énergie, demanda, à leurs instigations, au consul américain la déportation de Steinberger. Malheureusement M. Forster, consul des États-Unis, pria le capitaine Stevens, commandant de la frégate anglaise *Baracouta*, de s'emparer de Steinberger. Celui-ci fut arrêté et transporté à Fidji. Les *Taimua* (sénateurs) et les *Faipule* (députés) furieux de la conduite de Malietoa Laupepa, s'emparèrent de lui et le déportèrent à son tour à l'île Apolima.

Le capitaine Stevens fut plus tard traduit devant le conseil de guerre de l'Amirauté et destitué.

Laupepa dut signer son abdication et le pouvoir tomba entre les mains des Taimua et des Faipule. Ceux-ci ne possédaient

ni l'énergie, ni les capacités voulues pour constituer un gouvernement fort tel que les circonstances l'exigeaient.

Les événements qui se sont succédé pendant dix années, de 1877 à 1886, et dont nous donnerons une courte analyse, sont empruntés aux documents recueillis à l'ambassade hawaïenne par M. Poor.

M. Weber, consul d'Allemagne ⁽¹⁾ et gérant de la société allemande, ayant appris que le gouvernement des Taimua-Faipule était opposé à l'accaparement des terres, conçut le projet de réinstaller à la tête du gouvernement Malietoa Laupepa. Il en résulta qu'il se forma un parti appelé *Puletua* dont le siège était contigu à la résidence de M. Weber. Ce fut là l'origine des guerres qui depuis dévastèrent ce beau pays et de la cause du renversement du gouvernement légitime.

Malietoa Talavou, l'oncle de Laupepa, qui n'aimait pas les étrangers, s'allia avec les Taimua-Faipule et on commença les préparatifs de guerre. Craignant ne pouvoir réussir, les alliés envoyèrent des délégués à sir A. Gordon, gouverneur anglais des îles Fidji, afin de réclamer la protection de son gouvernement. Sir Gordon jugea nécessaire d'en référer à ses supérieurs à Londres. Après le retour des délégués, les Taimua-Faipule, affolés par la peur, arborèrent le pavillon des États-Unis sur quelques îles de l'archipel et les Puletua hissèrent leurs couleurs sur divers autres points, mais les habitants de certains districts restèrent neutres.

Vers la fin de l'année la guerre éclata.

M. Weber, voyant la faiblesse du parti des Puletua, leur refusa l'aide qu'il leur avait promis et fit partir le navire de guerre *Augusta*. Le lendemain, les Puletua furent battus par les troupes du parti des Taimua ; Malietoa et ses partisans furent faits prisonniers. Une autre bataille eut lieu à Tutuila, mais les Puletua ayant été complètement défaits par les Taimua,

(1) En sa qualité de gérant de la société allemande, il exerçait les fonctions de consul d'Allemagne.

ceux-ci restèrent maîtres de la situation et établirent un gouvernement sur les bases de l'ancien parti Steinberger.

Le bruit s'étant répandu que les Anglais voulaient rétablir Laupépa sur le trône, on envoya un chef haut placé, *Le-Mamea*, à Washington pour solliciter le protectorat des États-Unis.

En 1878, sir A. Gordon débarqua aux îles Samoa avec la réponse de la reine d'Angleterre. Ayant convoqué les consuls dans le but de leur communiquer cette réponse, le consul américain refusa d'assister à cette réunion.

Dans son discours, Gordon disait que la reine ne pouvait accepter la responsabilité d'un protectorat, mais qu'elle l'avait chargé d'établir avec son concours et celui des étrangers un gouvernement stable. Les chefs décidèrent d'attendre le retour de Washington de leur délégué. Quelque temps après, le consul des États-Unis M. Adams arriva avec *Le-Mamea*, mais au lieu d'un traité de protectorat, il n'avait conclu qu'un simple traité de commerce et d'amitié. Il y était stipulé que les Américains auraient à leur disposition le port de Tutuila, pour y établir des dépôts de charbon et d'autres matériaux nécessaires au ravitaillement de leurs vaisseaux de guerre ; qu'en somme, s'il survenait des difficultés entre les autorités samoannes et celles des autres gouvernements, les États-Unis prêteraient leurs bons offices pour applanir les dissentiments qui pourraient surgir.

Cette mission, sur laquelle les Samoans avaient tant compté, avorta et coûta à l'État 10,000 dollars.

Au mois de juillet 1878, M. Weber, consul allemand, fit occuper militairement par l'*Ariadne* plusieurs ports de l'archipel ainsi que deux villages, sous prétexte de s'assurer le paiement de certaines indemnités ; mais, à la demande du consul américain, l'embargo fut levé.

On comprendra aisément que Samoa fut en proie à des désordres continuels. Le gouvernement n'avait ni la force ni l'énergie pour les réprimer. Bref, l'anarchie continua à régner dans l'archipel.

Sur ces entrefaites, le consul Weber, après avoir conclu un traité avec les Tongais, arriva à Samoa sur le steamer de guerre allemand *Ariadne*. Profitant de l'état de trouble actuel, il imposa au gouvernement samoan un traité, dit de réciprocité, concédant à l'Allemagne les droits de la nation la plus favorisée, sans qu'aucune autre nation pourrait prétendre à des avantages majeurs; une autre clause stipulait que désormais la baie de Saluafata lui appartiendrait et qu'elle aurait le droit d'y élever des magasins pour le ravitaillement de sa flotte. Les Taimua-Faipule se refusèrent à ratifier ce traité, à moins d'y voir introduire des modifications. M. Weber ayant menacé les Samoans des canons de l'*Ariadne*, ils durent céder, tout en protestant contre cette violence.

Lorsque plus tard Malietoa Laupepa revint au pouvoir, par l'entremise de sir A. Gordon, le consul allemand exigea qu'il reconnût le traité. Laupepa s'y refusa, mais sur l'assurance de sir Gordon et du missionnaire Turner que certaines stipulations seraient annulées, il se décida à signer. Malgré la promesse de sir Gordon, les articles si injurieux pour les Samoans ne furent jamais annulés. Il est à présumer que si un jour un gouvernement stable vient à s'établir, la convention sera déclarée nulle.

Vers le milieu de l'année, les Tuamasagna rétablirent de nouveau Malietoa Laupepa sur le trône. Les Taimua-Faipule, qui n'avaient fait aucune opposition, implorèrent l'aide des consuls, qui refusèrent de s'immiscer dans leurs démêlés intérieurs. Les adhérents de Laupepa ayant sommé les Taimua-Faipule de reconnaître le régime actuel, ceux-ci quittèrent leurs districts avec leurs femmes et leurs enfants, en emportant armes et bagages.

On fit aussitôt des deux côtes des préparatifs de guerre, et le pays fut de nouveau en proie à l'anarchie, lorsqu'on créa la municipalité neutre d'Apia, dont nous avons déjà fait mention dans la première partie de cette notice.

Toutefois les consuls et les capitaines des navires étrangers,

désireux d'éviter une guerre qui aurait pu porter un énorme préjudice aux propriétés étrangères, adressèrent une proclamation aux deux partis en leur conseillant de prendre des mesures pacifiques.

Afin de contrebalancer l'influence du traité imposé par l'Allemagne, le gouvernement anglais confia à sir A. Gordon la mission de conclure un traité entre Samoa et la Grande-Bretagne. Après avoir consulté les autorités étrangères, il reconnut Malietoa Laupepa comme le véritable chef et conclut avec lui une convention qui fut depuis ratifiée par le gouvernement anglais. Elle lui concédait, comme aux Allemands, les prérogatives de la nation la plus favorisée et le droit d'établir sur les îles des dépôts de charbon à l'usage de sa marine. En outre, le gouvernement samoan reconnut au commissaire anglais le droit de juridiction dans tout l'archipel sur les résidents anglais.

Une proclamation, signée par sir A. Gordon, par les trois consuls et les commandants des navires de guerre, reconnut Malietoa Laupepa comme chef légal du gouvernement. Malgré leurs exhortations, le parti des Taimua-Faipule, ayant reçu du renfort de Savaii, entra en campagne et par suite d'un incident, qui causa la mort d'un des leurs, la guerre éclata de nouveau. De part et d'autre il y eut des batailles sanglantes et dans la dernière, qui eut lieu en novembre, la victoire resta à Malietoa.

Quelques chefs du vieux parti ayant refusé d'évacuer les forts construits sur le territoire neutre, les autorités étrangères prièrent le commandant du navire de guerre *Bismarck* de les déloger, ce qui eut lieu sans coup férir. Tous les chefs des districts furent conviés à se rendre à bord du *Bismarck* afin de conclure un traité de paix. La réconciliation eut lieu sans obstacle et les partis, étant las de guerroyer, signèrent un compromis.

On reconnut Malietoa Talavou comme roi à vie et son neveu Laupepa comme régent. L'assemblée des Taimua-Faipule

fut réorganisée et Mataafa fut placé à sa tête comme président. A la satisfaction de tous les partis, l'ordre et la paix recommencèrent à régner.

En 1880 une convention fut conclue entre le roi et les trois consuls afin de nommer trois ministres pour assister le gouvernement samoan. Ce conseil exécutif était composé de trois notables de nationalité allemande, anglaise et américaine. Mais, en dépit des bonnes intentions dont ils étaient animés, le gouvernement samoan se montra tellement indifférent et apathique qu'ils résilièrent leurs fonctions vers la fin de l'année.

On voit par les quelques pages qui précèdent que les Samoans, quoique d'un caractère doux et tranquille, se laissaient facilement entraîner à la rébellion, sous la pression de quelques chefs de parti qui se jalousaient entre eux. Il aurait fallu une main de fer pour tenir en bride tous ces factieux ; encore la forme du gouvernement était tellement défectueuse qu'il eût été difficile à un souverain de maintenir l'ordre et la tranquillité parmi les chefs du vieux parti et ceux des divers districts.

Il était à prévoir que l'année 1880 ne se serait pas écoulée sans qu'il y eût eu des révoltes, des guerres désastreuses et des pillages des propriétés des étrangers.

En effet, en avril ⁽¹⁾ tous les navires de guerre ayant quitté leur mouillage, le peuple se crut délivré de l'intervention étrangère. Les chefs du districts d'Atua, dont Mataafa était le chef suprême, levèrent l'étendard de la révolte et le forcèrent à quitter le district sous peine de mort. Une nouvelle guerre semblait inévitable, lorsque les consuls engagèrent le commandant du steamer de guerre anglais *Danaë*, qui venait d'arriver, à bombarder *Lufilufi*, capitale d'Atua. Cette mesure énergique obligea les chefs à faire leur soumission au roi

(1) Ce fut à cette époque que les premières velléités d'annexion officielle du gouvernement allemand se manifestèrent. Un projet de protectorat fut soumis aux Chambres, qui eurent le bon esprit de ne pas y acquiescer, malgré les efforts du prince de Hohenlohe, ministre des affaires étrangères.

Malietoa. Les chefs envoyèrent à Apia 300 guerriers afin de conclure un arrangement, mais ils ne purent se mettre d'accord. En août, le roi Malietoa fut obligé d'aller à Savaii pour disperser les factieux, qui toutefois déclarèrent qu'ils recommenceraient plus tard les hostilités.

En septembre le capitaine Brown, du navire de guerre américain *Alaska*, déclara solennellement reconnaître Laupepa comme roi de Samoa et l'informa que les États-Unis étaient prêts à lui donner assistance, en cas de guerre entre lui et ses sujets rebelles.

Malietoa Talavou mourut en novembre, âgé de 65 ans et son neveu Laupepa devint souverain absolu de tout Samoa : ce qui n'empêcha pas les chefs du vieux parti de continuer les hostilités en incendiant les maisons et en faisant des razzias sur les propriétés étrangères pour s'emparer des vivres nécessaires à leur alimentation.

Les Allemands profitèrent habilement de cet état d'anarchie pour acquérir de nouvelles terres.

Vers la fin de l'année, le parti du roi légitime Malietoa ayant repris le dessus, les Taimua furent complètement défaits, laissant entre les mains du vainqueur cinq cents prisonniers, beaucoup d'armes et de munitions. Les bandes d'Aana et d'Atua prirent la fuite et le parti de Malietoa resta maître du champ de bataille. On commença alors à respirer et une ère de paix et de tranquillité semblait renaître. Il en était temps ; la principale industrie du copra était ruinée et toutes les entreprises agricoles et industrielles étaient dans un état de marasme difficile à décrire.

En peu de temps, les affaires reprirent leur cours ordinaire, lorsqu'arriva à Samoa le nouveau consul allemand, le capitaine Zembsch. C'est à dater de cette époque que se manifesta ouvertement l'ingérence des Allemands dans les affaires gouvernementales de Samoa. Le consul germanique commença à molester Malietoa au sujet de l'exécution du traité de 1879. Ayant excité le chef *Masua* à la révolte, Malietoa s'en

plaignit au gouvernement allemand, qui déplaça son consul, mais pas avant 1883.

L'année après, en 1881, le consul allemand suggéra à Malietoa un arrangement que celui-ci repoussa de toutes forces. Les deux partis devaient licencier leur armée et Malietoa reconnaîtrait le district d'Atua comme un gouvernement séparé. C'était, comme on le voit, déposer son autorité ou du moins la partager avec un chef de district. A vrai dire, le consul avait stipulé que ce *modus vivendi* ne serait mis à l'essai que pour six mois, sauf à convoquer alors une réunion générale. Mais pourquoi alors changer la forme du gouvernement ? Malietoa refusa catégoriquement et envoya un ultimatum aux chefs du vieux parti, qui refusèrent d'accepter ses conditions de paix.

Il se passa à cette époque un fait qui fut de nature à indisposer le gouvernement légitime contre les Allemands et qui souleva bien des rancunes. Les capitaines de deux navires de guerre allemands invitèrent un jour les chefs du vieux parti rebelle à leur rendre visite à bord. Pendant qu'ils cheminaient avec une suite nombreuse, ils furent attaqués par les Tuamasagna et mis en fuite. Ces officiers ne pouvaient ignorer que les chefs du vieux parti étaient en hostilité permanente avec le gouvernement légitime.

Nonobstant les réunions qui eurent lieu pour discuter des conditions de la paix, on ne parvint pas à s'entendre.

Les partisans de Malietoa organisèrent des cérémonies pendant lesquelles il fut proclamé et couronné roi de Samoa en présence des consuls. Pour contrecarrer cette démonstration, les chefs du parti vaincu nommèrent Tamesese roi d'Atua et d'Aana et désignèrent pour son successeur Mataafa, mais pour un laps de deux ans.

Vers le milieu de 1881 eurent lieu quelques escarmouches. Les esprits étant loin d'être calmés, tout faisait prévoir un retour à la guerre et à l'anarchie. Le consul allemand, d'accord avec le gouvernement samoan, fit occuper Apia par un deta-

chément d'un navire de guerre, malgré les protestations du consul américain, M. Dawson. Sur ces entrefaites, arriva la frégate américaine *Lackawanna*, capitaine Willis. Ayant appris que les deux partis désiraient se rencontrer sur un terrain neutre pour traiter de la paix, il fit savoir aux délégués qu'il mettait son navire à leur disposition. En présence des consuls, on convint d'un armistice de dix jours, afin de délibérer au sujet des propositions faites par le capitaine Willis. Après plusieurs délibérations, le parti du roi Malietoa proposa d'élire Tamasese en qualité de vice-roi.

Voici les bases sur lesquelles les deux partis s'étaient mis d'accord :

- I. A partir du 22 juillet, tout Samoa sera fraternellement uni ;
- II. Tous les groupes armés seront immédiatement licenciés et chacun rentrera chez soi ;
- III. Malietoa sera roi et Tamasese vice-roi ;
- IV. Ce nouvel état de choses n'affectera en aucune façon les traités existant avec les puissances étrangères.

Enfin la paix était faite. Les guerriers ayant déposé leurs armes, on commença à construire des maisons, la fabrication du copra fut reprise avec beaucoup d'activité et le commerce reprit son essor accoutumé.

Pendant trois ans la paix ne fut pas troublée, quoique l'ancien parti des Taimua-Faipule, encouragé secrètement par les Allemands, ne négligeât aucune occasion pour susciter des embarras au gouvernement. Malheureusement les autorités supérieures firent preuve de peu d'énergie et négligèrent de faire exécuter les lois, ce qui suscita parmi le peuple, à défaut d'un protectorat américain, un penchant vers une annexion anglaise.

Vers la fin de 1884 commença une période sanglante ; résultat des intrigues du parti allemand pour renverser le pouvoir existant et s'emparer ainsi des terres.

M. Weber, gérant de la compagnie hambourgeoise, et le nouveau consul le Dr Steubel ne faisaient aucun mystère pour

dire ouvertement que l'influence allemande devait être toute puissante à Samoa.

Sous prétexte d'un malentendu, le roi Malietoa et le vice-roi Tamasese furent mandés au consulat, où on leur présenta une convention amiable à signer, par laquelle il était créé un tribunal composé de trois Allemands et de deux Samoans; une prison devait être construite et les gardiens seraient nommés par le consul; tous les Samoans, coupables de délit à l'égard des Allemands, seraient condamnés à la prison et aux travaux forcés sur les plantations allemandes. C'était placer le pouvoir judiciaire dans les mains des Allemands.

Malietoa refusa de signer cette convention. Le lendemain, le consul envoya le document à la signature du roi avec intimation de ne pas le montrer à ses conseillers, ajoutant qu'en cas de refus il ferait intervenir un navire de guerre allemand. Nouveau refus. Alors le consul lui envoya un ultimatum notifiant que, si le document n'était pas signé le lendemain, il ferait bombarder la ville. Malietoa répondit que, plutôt que de laisser répandre le sang de ses sujets, il était prêt, ainsi que le vice-roi Tamasese, à signer la convention.

Lorsque les membres du gouvernement et tous les chefs des anciens partis apprirent ce fait (qu'on avait tenu secret) ils ne purent maîtriser leur indignation. Malietoa leur expliqua par quelles menaces on avait extorqué sa signature; en outre, il adressa aux deux autres consuls un document par lequel il la retirait et sollicitait leur protection.

En décembre il envoya à l'empereur d'Allemagne une lettre de protestation, à laquelle il ne reçut jamais de réponse.

Déjà antérieurement Malietoa, inquiet des efforts que faisaient les Allemands pour acquérir des terres, avait envoyé une lettre à la reine d'Angleterre, signée par toutes les autorités, même celles de la Nouvelle-Zélande, afin d'implorer sa protection. Le gouvernement anglais n'en fit aucun cas, le consul anglais étant à la dévotion des Allemands. D'ailleurs combien de fois l'Angleterre, en dépit du droit des gens, n'a-t-elle pas

usurpé et annexé de vastes territoires. C'est la lutte du faible contre le fort et comme dit le dicton : Les loups ne se mangent pas entre eux.

M. Weber avait ignoré jusqu'alors cette démarche auprès de la reine d'Angleterre ; mais, lorsqu'il en fut informé, il prépara lui-même une lettre à la reine par laquelle Malietoa révoquait sa lettre antérieure. M. Weber voulut forcer le roi à la signer, mais il refusa carrément en dépit de ses menaces. Voyant qu'il ne pouvait venir à bout de l'obstination de Malietoa, M. Weber profita de la position difficile dans laquelle il l'avait mis, en envoyant quérir Tamasese et les chefs du parti Taimua-Faipule. M. Weber et son consul les engagèrent à se séparer de Malietoa et à se retirer à Aana, le foyer permanent de la rébellion.

Tamasese se fit proclamer roi dans ce district où les armes ne manquaient pas, grâce à la complaisance de M. Weber. Malietoa porta plainte au consul allemand, mais en vain. S'il avait agi à cette époque avec un peu plus d'énergie, les rebelles n'auraient pas eu le temps de se concerter et de réunir leurs forces.

En janvier 1885, le consul allemand fit amener à Mulinuu le pavillon samoan pour y substituer le drapeau allemand et cela sous un prétexte futile. En outre, il défendit de faire hisser le pavillon samoan sur la partie neutre d'Apia.

Les consuls anglais et américain ayant vivement protesté avec menaces de représailles, M. Steubel, à son tour, les menaça de faire débarquer un détachement du steamer de guerre allemand *Albatros*. Afin d'éviter un conflit, ils cédèrent devant la force, mais en lui demandant de constater par écrit la teneur de ses menaces. Malietoa réunit un certain nombre de soldats afin d'aller renverser le pavillon allemand ; toutefois, sur les instances des consuls, il renonça à son dessein.

On résolut alors d'envoyer trois commissaires spéciaux à Samoa. Ces envoyés étaient chargés de faire sur la situation un rapport destiné à une conférence qui devait se tenir à Washington

en juin 1887, ce qui n'empêcha pas le pavillon allemand de continuer à flotter injustement pendant un an et demi sur Mulinuu.

Malietoa, secouant son apathie, réunit ses guerriers pour aller combattre les rebelles à Aana. Mais les consuls l'en dissuadèrent en lui assurant qu'ils feraient tout leur possible pour faire conclure la paix.

Au mois de mai, d'après un rapport de Bismarck, Malietoa adressa, à l'instigation de M. Canisius, consul américain, deux lettres à l'empereur d'Allemagne, contenant des plaintes contre le consul allemand ainsi qu'une critique insultante des mesures militaires que celui-ci avait prises.

Malietoa naturellement n'obtint aucune réponse.

Pendant cette année (1885) le terrain de Mulinuu, siège du gouvernement et résidence du roi, passa entre les mains de M. Weber, qui se fondait sur un document contesté par Malietoa. Devant un tribunal d'arbitres il aurait été prouvé que les Allemands n'avaient pas le droit de fouler ainsi aux pieds les lois d'un pays ami. M. Weber alla plus loin; il osa réclamer à Malietoa une somme de 1500 dollars pour occupation de ce terrain; sinon, il le chasserait de ses États. Le roi, toujours trop faible et trop conciliant, offrit d'acheter ce droit injuste. M. Weber refusa; ce qu'il voulait c'étaient les terres. Afin d'éviter tout conflit, le roi quitta Mulinuu pour aller s'installer avec le gouvernement à Apia.

Au commencement de 1886, le consul allemand fit répandre secrètement le bruit qu'il attendait une flotte allemande pour renvoyer Malietoa et établir un nouveau gouvernement. Lors de l'arrivée des trois frégates, aucune visite officielle ne fut faite au roi. Par contre, le navire amiral se rendit à Aana, le foyer de l'insurrection, où les officiers organisèrent des fêtes en l'honneur du rebelle Tamasese. Malietoa, dans une lettre qu'il adressa à l'amiral Knorr, se plaignait des agissements de M. Weber et du D^r Steubel, le consul allemand. N'ayant reçu qu'un accusé de réception, il en envoya une

seconde en demandant des explications. On lui fit savoir qu'à l'avenir toute nouvelle lettre serait annulée.

Malietoa, prévoyant de grosses difficultés, adressa à M. Greenebaum, consul des États-Unis, une requête à l'effet de déployer le pavillon américain et de protéger Samoa. D'après le traité existant entre son pays et Samoa, le consul se crut en droit de le faire et prit sous sa protection les îles Samoa en hissant son pavillon au-dessus de celui de ce pays. Plus tard il fut désavoué par son gouvernement. Néanmoins sa conduite énergique eut pour effet de faire cesser les vexations de l'amiral allemand qui, quelques jours après, quitta l'archipel avec sa flotte.

Le secrétaire d'État de Malietoa écrivit une lettre à Lord Roseberry dans laquelle il exposa toutes les avanies auxquelles Samoa était en butte de la part des Allemands et demanda de reconnaître le protectorat américain. Mais le temps glorieux des ministres anglais, dont la politique énergique avait fait l'admiration de l'Europe, était passé.

L'Angleterre et l'Allemagne s'étaient partagés l'Océanie occidentale en s'engageant à ne pas se gêner mutuellement dans leurs spoliations ⁽¹⁾. Cependant l'article 6 du traité stipulait que le groupe des archipels Samoa, Tonga et Savage serait considéré comme territoire neutre, mais il a été dit et prouvé si souvent que les traités entre les puissances ne sont faits que pour être transgressés quand une politique égoïste y trouve ses intérêts.

Au mois de mai arriva à Samoa la frégate américaine *Mohican*, qui fit les saluts d'usage en l'honneur de Malietoa. Celui-ci demanda au commandant Day de faire voile pour Aana afin de cerner, de concert avec la flottille de Manono, les rebelles, tandis que lui, Malietoa, à la tête de deux mille guerriers, attaquerait Tamasese afin de le forcer à faire la paix. Plusieurs chefs rebelles ayant été faits prisonniers, Tamasese se rendit à bord du *Mohican*. Lorsqu'on lui fit des ouvertures de paix,

(1) Les mêmes faits ne se passent-ils pas de nos jours à la côte d'Afrique ?

il demanda à réfléchir et était sur le point de céder, lorsque le consul allemand, qui avait su mettre dans ses intérêts le consul anglais, protesta contre les agissements du commandant Day, qui avait pris le parti de Malietoa. M. Day, en homme prudent et incertain sur la conduite à tenir, ramena sa frégate à Apia. Les guerriers de Malietoa et de Manono se retirèrent en rendant les prisonniers. Cette comédie se termina par une proclamation des trois consuls déclarant que Tamasese n'était pas reconnu en qualité de roi par leurs gouvernements. Deux jours après, le D^r Steubel informa Malietoa qu'il reconnaissait le protectorat américain et, qu'en vertu des instructions reçues de son gouvernement, il amènerait le pavillon allemand.

Sur ces entrefaites arrivèrent les commissaires spéciaux des trois puissances. Le délégué américain fit amener le pavillon des États-Unis et les choses restèrent pendant une année dans le statu quo en attendant le résultat de cette mission diplomatique (1).

Pendant cette espèce d'armistice survint un incident digne d'être mentionné. M. Gibson, ministre tout puissant du roi Kalakaua d'Hawaii, conçut le projet de faire une confédération de tous les peuples indépendants de la Polynésie et de mettre à la tête de cette confédération Kalakaua avec le titre d'empereur. Ce projet avait le tort de venir quelques années trop tard, alors que la fièvre d'annexion était déjà en ébullition parmi les grandes puissances. L'Angleterre et les États-Unis accueillirent ce projet favorablement et son exécution aurait peut-être pu mettre fin aux prétentions des annexionistes.

Les ennemis politiques de Gibson, encouragés par les résidents allemands d'Honolulu, fomentèrent une révolution, dont il fut la victime. Ses successeurs abandonnèrent son projet, qui aurait donné un nouvel essor d'activité commerciale non seulement à Honolulu, mais à San-Francisco et aux États-Unis. L'Allemagne,

(1) Ici finit le récit chronologique de M. Poor, chef de l'ambassade hawaiienne.

obligée de respecter la neutralité de Samoa et ne pouvant plus acquérir des terres, aurait par là même perdu toute prépondérance.

Le gouvernement d'Hawaii, désireux de faire cesser les discordes intestines à Samoa et de délivrer ce malheureux pays de l'anarchie dans laquelle il était plongé, résolut d'y envoyer une ambassade afin d'offrir son protectorat et conclure des traités de confédération avec les chefs et les peuples indépendants de la Polynésie.

En janvier 1887 arriva à Samoa le navire de guerre hawaïen *Kaimiloa*, ayant à bord un envoyé extraordinaire ministre plénipotentiaire, et deux secrétaires, dont l'un était M. Poor. Cette ambassade fut accueillie avec enthousiasme tant par les étrangers non allemands, que par les naturels. Le pays était en désarroi et en proie à une rébellion partielle et aux intrigues des étrangers. Le gouvernement était désorganisé, le chef manquait d'énergie et lorsqu'il sortait de sa torpeur, ses tentatives pour châtier les rebelles et maintenir la paix étaient souvent contrecarrées par des autorités étrangères.

Quelques jours après, Malietoa adressa une lettre très digne à Kalakaua, exposant lucidement les embarras dans lesquels il se trouvait.

En résumé il disait que « la présente rébellion est fomentée et soutenue par quelques étrangers désirant faire le commerce de terres, d'armes et munitions. Que s'il n'avait pas suivi les avis des consuls qui lui conseillaient de prendre patience, la rébellion aurait été depuis longtemps étouffée.

» Qu'il déteste la guerre et qu'il demande instamment à Dieu que Samoa n'ait qu'un seul gouvernement. »

Les Allemands, voyant leurs plans d'annexion courir péril, mirent tout en œuvre pour faire avorter les projets de l'intervention hawaïenne. M. Poor, en dépit du droit des gens, fut fait prisonnier et enfermé dans une cabane isolée, mais, pendant la nuit, son escorte le mit en liberté.

Nonobstant toutes ces tentatives et beaucoup d'autres que

nous passons sous silence, Kalakaua signa une convention avec Malietoa ⁽¹⁾. Les affaires samoânes auraient pu changer de face si malheureusement, à cause de certaines circonstances, l'ambassadeur n'eût été rappelé en laissant M. Poor à Samoa en qualité de chargé d'affaires. Resté seul, il montra une telle activité et tant de tact qu'il allait réussir à faire proclamer le protectorat d'Hawaii, lorsque, par suite d'une révolution qui éclata à Honolulu, il fut rappelé en juillet par son gouvernement. Cet événement fut un grand malheur pour Samoa et fut le précurseur de la déchéance royale de Malietoa.

Vers la même époque eut lieu à Washington la conférence internationale où l'on discuta le résultat de la mission des trois commissaires spéciaux. On proposa de partager les trois principales îles entre l'Angleterre, l'Allemagne et l'Amérique. Le représentant de cette dernière puissance refusa énergiquement de souscrire à cet arrangement spoliateur. C'eût été la *finis Poloniæ* de Samoa.

Alors Bismarck, débarrassé de l'intervention hawaïenne, résolut de précipiter les événements en sacrifiant Malietoa, afin de rendre toute conférence impossible à l'avenir.

Les soi-disants griefs de Malietoa ne faisaient pas défaut aux Allemands. Un des principaux était d'avoir sollicité le protectorat de ses frères d'Hawaii et des États-Unis de l'Amérique du Nord. Les Allemands ayant célébré l'anniversaire de leur empereur, s'étaient attardés jusqu'au milieu de la nuit dans la salle du festin, lorsque, dans les environs, survint une rixe entre gens ivres. Commirent-ils quelques excès ? Dans tous les cas, Malietoa n'en était pas responsable. M. Weber en fit un rapport qu'il envoya à Bismarck, exagérant les faits dans les proportions d'une insulte envers l'empereur ⁽²⁾.

(1) Nous avons sous les yeux le texte en langue hawaïenne de la lettre de Malietoa et du traité de cette confédération politique.

(2) Deux journaux allemands publièrent à cette époque un récit fantastique, fort curieux à lire, mais démenti par des témoins oculaires. Il conste par un de ces récits que ce ne furent pas les autorités allemandes qui

Bismarck saisit, comme on dit vulgairement, la balle au bond, et résolut d'en finir avec Malietoa. Dans son exposé il prétendit que le roi, ayant violé ses engagements diplomatiques et son gouvernement étant incompatible avec la *dignité* de l'empire allemand, il était urgent de lui déclarer la guerre : ce qui en d'autres termes signifiait l'enlever. En effet, on débarqua 500 hommes à Apia et Malietoa, avec deux autres chefs, fut enlevé de force et transporté à bord d'un navire de guerre. Il fut conduit aux îles Marshall, à la Nouvelle-Guinée, en Afrique et de là au Hanovre où il fut emprisonné. Plus tard on le transporta de nouveau aux îles Marshall (possession allemande) où il mourra de chagrin, à moins qu'il ne devienne un jour utile pour servir la politique allemande.

Malietoa était un homme d'une intelligence ordinaire. La bonne volonté ne lui faisait pas défaut, mais il manquait d'énergie. Il ne sut pas se mettre à la hauteur des circonstances difficiles dans lesquelles l'avaient mis les chefs rebelles, les prétentions allemandes et les consuls étrangers. Il possédait de bonnes qualités et avait beaucoup d'amour pour son peuple. Comme tant d'autres, il est allé grossir la liste des victimes et des martyrs d'une politique ambitieuse et égoïste.

Malietoa détrôné et déporté, les Allemands proclamèrent roi le rebelle Tamasese et un aventurier, nommé Brandeis, employé dans les bureaux de la compagnie hambourgeoise, lui fut

détrônèrent Malietoa et proclamèrent roi Tamasese (le rebelle) mais que ce fut la population entière qui a voulu et opéré ce changement.

Pourquoi alors envoyer 500 marins allemands pour s'emparer de Malietoa, si la *population entière n'en voulait plus* ? Pourquoi promener ce roi détrôné et prisonnier dans la Mélanésie, en Afrique et en Allemagne, pour le ramener aux îles Marshall (Polynésie) où il vit en exilé ?

Le *Bulletin de la société de géographie de Bruxelles* en a donné une reproduction (T. V, 1887).

Il est déplorable de constater que bien souvent les journaux et les revues publient des articles analogues sans puiser à une source vraie ou attendre la réfutation des faits. Si après quelque temps ces faits sont atténués ou démentis, il est rare qu'ils les rectifient.

imposé comme premier ministre. Tamasese ne fut qu'un homme de paille entre leurs mains. S'ils avaient mis tout en œuvre pour se concilier l'estime et le respect des Samoans, s'ils avaient eu le tact nécessaire de bien gouverner ce peuple, le pays eût été avec eux. Comme le disait le commandant du navire américain *Nipsic*, ils agirent à l'égard du peuple samoan comme un vainqueur à l'égard de vaincus et finirent par froisser l'esprit d'indépendance des naturels.

Cet abus de la force brutale et ce mépris du droit des gens causèrent une indignation générale à Samoa, dans les colonies australiennes, en Amérique et en Europe.

Comme il était à prévoir, les consuls anglais et américain protestèrent énergiquement; sans instructions précises de leur gouvernement, dont la politique fut toujours indécise, ils durent se borner à ne pas reconnaître Tamasese.

Les résidents étrangers (les Allemands exceptés) refusèrent d'acquitter les taxes illégales prélevées par Tamasese, mais les Allemands les obligèrent à payer cette perception.

Ce qui indigna les indigènes, c'est que leurs nouveaux maîtres insultèrent toute la noblesse du pays en donnant à Tamasese le titre de Malietoa II. Le successeur légal était Mataafa, chef de la noble famille des Tupua.

Les Samoans, revenus de leur stupeur et exaspérés par l'oppression que faisaient peser sur eux leurs nouveaux gouvernants, proclamèrent légalement Mataafa roi sous le nom de Malietoa Toa (1). Au mois de septembre il faisait déjà, dans les environs d'Apia, à la tête de plusieurs milliers de combattants, une guerre vigoureuse aux partisans du rebelle Tamasese. Nonobstant l'aide des Allemands, ce dernier voit chaque jour son prestige s'évanouir et ses adhérents désertir, pour aller grossir les rangs du parti national. Les Allemands se voient réduits à débarquer des marins armés afin de protéger Tamasese contre ses ennemis et empêcher ses soldats

(1) Nous avons sous les yeux la notification officielle faite par Mataafa, comme roi de Samoa, aux trois consuls.

de désertre. Quoique défense ait été faite de vendre des armes et des munitions à Mataafa, cependant on enregistre chaque jour de nouveaux succès et les combats deviennent de plus en plus acharnés.

Des témoins dignes de foi parlent avec le plus grand éloge de la conduite patiente mais énergique du consul américain M. Blacklock et des officiers de l'escadre, tandis qu'ils n'ont que des paroles de blâme pour les procédés allemands à l'égard des étrangers et surtout envers les Américains, parce que ceux-ci ont épousé les intérêts des indigènes.

A cette époque survint un événement tragique qui coûta malheureusement la vie à une quarantaine de soldats allemands. Jusqu'ici les marins de l'escadre se trouvaient mêlés aux combattants de Tamasese sous prétexte de sauvegarder les propriétés allemandes, sans toutefois faire le coup de feu. Mataafa, en homme prudent et désireux de ne pas attiser le feu, avait défendu de tirer sur les indigènes, voulant éviter ainsi d'atteindre les Allemands.

Le D^r Knappe, le nouveau consul, jeune homme exalté, résolut d'en finir avec Mataafa en allant le surprendre lui et ses guerriers pendant leur sommeil. A cet effet, il fit débarquer 150 marins armés, sous prétexte de surveiller les plantations. Mataafa, ayant eu vent de cette équipée, se tint sur ses gardes. Le 18 décembre 1887, à la pointe du jour, eut lieu une rencontre entre les deux partis.

D'après la version allemande, les troupes de Mataafa ouvrirent le feu, mais, malgré les pertes du corps de débarquement, elles furent repoussées. Selon les indigènes, Mataafa ne commença à riposter au feu non justifié des Allemands qu'après qu'ils eurent tué deux chefs et plusieurs guerriers et alors les marins prirent la fuite vers deux endroits différents. Le fait est que les Allemands eurent 21 hommes tués et 32 blessés, dont un grand nombre mortellement; les survivants ne durent leur salut qu'à la présence de leurs navires de guerre.

Mataafa fut dans la désolation, mais ceux qui sont ici à plaindre ce sont les pauvres victimes sacrifiées sans gloire et inutilement à l'ambition mercenaire de quelques particuliers.

Cette escarmouche avait tellement exaspéré les Samoans, que Mataafa a déclaré qu'à la moindre nouvelle attaque des Allemands, il ne saurait plus retenir ses hommes, que non seulement les plantations seraient dévastées, mais que la vie des planteurs serait en danger, voire même leurs employés et les colons mélanésiens qui avaient été enrôlés de force pour combattre leurs frères, les Samoans.

Deux jours après, le fougueux D^r Knappe, que cet échec n'avait nullement découragé, somma Mataafa de se rendre à bord de la frégate allemande et le lendemain il fit afficher en trois langues une proclamation qui mérite d'être reproduite ici.

« Mon opinion sur la manière par laquelle les Samoa redeviendront de nouveau heureux est comme il suit.

» Les difficultés et les malheurs sont survenus parce qu'il y a tant d'armes à feu sur l'île.

» Conséquemment j'ordonne aux guerriers de Tandmamandoa et de Matafagatele d'apporter leurs armes aujourd'hui, à bord du navire de guerre allemand dans le port de Matafagatele. Quand un drapeau rouge sera hissé au sommet du mât de ce navire, ceci sera le signe que vous aurez à apporter les armes à bord du navire de guerre dans vos canots sur lesquels vous devrez arborer un drapeau blanc.

» Quand les armes auront été ainsi remises, Samoa vivra de nouveau et sera prospère. Mais quand une heure sera passée, après que le drapeau rouge aura été arboré, et vous n'aurez pas commencé à apporter les armes à bord du navire de guerre, celui-ci commencera à faire feu sur le village de Matafagatele.

» J'espère que vous obéirez à mes ordres.

» D^r KNAPPE, consul impérial allemand (1). »

(1) Depuis ces événements, M. Knappe a été rappelé pour avoir outre-passé ses instructions. On cite à ce propos un joli mot de Bismarck. Si

On remarquera que les noms des autres consuls, qui avaient autant de droit que le Dr Knappe de donner des ordres aux Samoans, ne figurent pas sur ce *factum*, aussi protestèrent-ils contre cette violation des convenances diplomatiques.

Mataafa, se rappelant la triste fin de son prédécesseur Malietoa, se garda bien d'obéir aux ordres du Dr Knappe. Quant aux guerriers, indignés de cette outrecuidance, ils n'eurent pas la moindre velléité de se présenter à bord de la frégate.

Les jours suivants, les Allemands eurent le courage de bombarder et d'incendier une douzaine de villages sans défense. Les propriétés neutres en souffrirent le plus, car un certain nombre d'églises catholiques et protestantes furent détruites, ainsi que des propriétés anglaises et américaines.

On comprendra aisément que les résidents étrangers qui ont eu à souffrir des vexations de la part des Allemands, leur sont foncièrement hostiles. Voici l'extrait d'une lettre d'un membre influent de la colonie anglaise :

“ Tous nous désirons que Mataafa réussisse dans son entreprise et nous espérons avoir sous peu le plaisir de voir les têtes de Tamasese, de Brandeis et des autres fauteurs de désordre allemands, suspendues, à la façon samoanne, à la porte de la maison communale d'Apia. ”

Nous sommes loin d'approuver ces violences de langage, mais il faut que la conduite hautaine des autorités allemandes aient fait déborder la mesure de la patience pour que des notables de la colonie anglaise et américaine aient osé s'exprimer de la sorte.

On assure que Tamasese regrette de devoir servir de jouet entre les mains de ses protecteurs et n'était-ce l'assurance d'avoir la tête tranchée, qu'il préférerait retourner parmi ses concitoyens.

Mataafa, jadis un des principaux chefs d'Opulu et dont la tous les consuls allemands sont atteints du *morbus consularis*, chez M. Knappe c'est du *furor consularis*.

noblesse égale celle de Malietoa, est un homme d'un âge mûr, intelligent, prudent et humain. Il possède ce qui manquait à Malietoa : l'énergie morale et surtout un courage à toute épreuve. Élevé avec soin par les missionnaires catholiques, dont il était un des élèves les plus distingués, il a reçu d'eux une éducation hors ligne. Les naturels lui portent beaucoup d'amitié et de tous les chefs de Samoa c'est celui que les étrangers estiment le plus.

C'est aussi le seul qui ait assez d'ascendant sur les chefs subalternes pour réprimer toute rébellion à l'avenir. Au physique, c'est un homme d'une stature athlétique et dont les traits sont pleins de distinction. En attendant, il est traité de rebelle, tandis que le vrai rebelle est Tamasese. Les Allemands ont proclamé l'état de siège et refusent à leurs adversaires le droit de belligérant, mais ils se garderont bien d'aller attaquer les guerriers de Mataafa dans les fourrés où ils se sont retranchés, car aucun n'en échapperait.

Les colonies australiennes et les Américains insistent pour que l'indépendance de Samoa soit respectée. Le gouvernement de Washington et les Anglais viennent d'y envoyer un renfort de navires de guerre.

En attendant, la diplomatie va tâcher de trancher ce nœud gordien, car Bismarck a convoqué une nouvelle conférence à l'effet de reprendre les travaux de celle de Washington qu'il a lui-même entravés.

Conclusion.

Voici en résumé la conclusion de l'auteur de l'ouvrage sur la situation politique actuelle de Samoa.

Ou les Allemands doivent annexer les îles, suivant la proposition de leur consul à Apia, en date du 28 décembre 1888, ou ils doivent renoncer à leur dessein et permettre aux naturels d'établir un gouvernement national et indépendant.

Un extrait du rapport du capitaine Mullan, de la frégate américaine, trouvera ici sa place.

« Quelque difficile que soit l'exercice d'un gouvernement autonome (*self gouvernement*), il est certain que toute tentative, pour maintenir aux îles Samoa une autorité étrangère, rencontrera des difficultés insurmontables. Toute tentative d'acquérir ces îles par la force sera accueillie par une résistance patriotique.

Pour permettre à l'influence allemande de prédominer, il faut qu'elle se fasse accepter des indigènes; ce qui n'entre nullement dans leurs vues. Reste l'extermination de la race samoane. Or ce ne sera pas chose si facile. Il en coûterait aux assaillants plus de vies précieuses que ne vaut le territoire. Les naturels, à cause de la nature montagneuse du pays et de la facilité d'alimentation, pourront tenir en échec pendant des années leurs ennemis. Ce sera une guerre de guerillas qui décourage et démoralise le soldat.

D'ailleurs les grandes puissances et surtout l'Amérique ne permettront jamais l'extermination de la meilleure des races du Pacifique. La seule solution humanitaire est d'aider le peuple à former un gouvernement à son goût et assez fort pour protéger les étrangers, comme c'est le cas à Hawaï.

Si cette solution prévalait, cet archipel deviendrait un jour un centre de commerce fort important, dont profiteraient l'Europe, l'Amérique et d'autres pays.

Il y a encore là plus de 2000 kilomètres carrés de bonnes terres à mettre en friche, offrant à l'émigrant une nouvelle et généreuse patrie, où certes il ne risquera pas de mourir de faim comme en Europe.

Toutes ces belles perspectives, réalisables lorsque Samoa sera indépendant, disparaîtront si ces îles deviennent une simple colonie allemande. Quand même elles seraient avantageusement exploitées par les Allemands, elles n'en seraient pas moins perdues pour toutes les autres nations (1).

(1) Voici ce que dit à ce sujet l'*Edinburg Review*:

« Partout où le pavillon allemand flottera, le commerce sera dans leurs mains à l'exclusion de toute concurrence étrangère. C'est là le véritable

La question est encore loin d'être tranchée; voici ce que nous lisons dans une revue sur les faits qui se sont passés dans l'Océanie en 1889 :

« Dans cette partie de notre globe il n'est question que d'annexions, de protectorats et d'autres tentatives de ce genre, car les puissances qui, dans le Pacifique, se disputent la suprématie se surveillent mutuellement.

» En mars la France (à l'instigation des indigènes suppose-t-on) a occupé les îles de l'archipel Taïti ou de la Société. Quelques dissidents de l'île Raïatea étant venus aux mains avec un détachement français, ont tué un lieutenant de vaisseau et un marin après en avoir blessé beaucoup d'autres. Les indigènes ont sommé, par *ultimatum*, les forces navales françaises d'évacuer les îles; pour toute réponse, on a débarqué une compagnie d'infanterie marine armée d'un canon.

» L'Angleterre a pris possession des îles Fanning, Christmas ou Noël et Penrhyn faisant partie d'un groupe d'îles disséminées au sud de l'archipel hawaïen et au nord de celui de la Société.

« Les Allemands continuent leurs tentatives dans le but d'annexer les îles Samoa. Après avoir détrôné Malietoa, ils ont proclamé comme chef du pouvoir Tamasese, leur protégé. Mataafa, proclamé roi par les Samoans, l'a destitué après l'avoir battu; ce qui pourrait encore retarder l'annexion de cet archipel.

» Ces trois puissances convoitent la possession de certaines îles le plus avantageusement situées entre Panama et l'Australie. L'Angleterre a jeté son dévolu sur Raratonga et sur deux autres îles de l'archipel Cook ou Mangia. La France, qui se considérerait comme maîtresse de ces îles, attendu qu'elles forment une chaîne naturelle entre ses colonies de Taïti et de la Nouvelle-Calédonie, en a négligé la prise de possession et s'est laissé supplanter par l'Angleterre, qui a proclamé son protectorat sur les Raratonga, se fondant sur ce droit historique, motif de l'annexion de Samoa tant désirée à Hambourg et dans les autres stations allemandes du Pacifique occidental. »

que ces îles ont été découvertes par le capitaine Cook. Si on admettait ce principe, est-ce que l'Espagne, le Portugal, la Hollande et tant d'autres nations n'auraient pas le droit de revendiquer les contrées qu'elles ont découvertes? »

On prétend que l'Angleterre allait prendre possession du groupe des îles Tonga afin de consolider son influence dans le Pacifique; mais l'Allemagne, ne pouvant les incorporer dans son archipel de Samoa dont elles ne font pas partie, préfère qu'elles gardent leur autonomie et a déclaré pertinemment que ces îles doivent rester neutres en suite de la convention signée par les deux puissances le 6 avril 1886, dans le but d'assigner à chacune d'elles sa sphère d'action dans ces mers.

Par ce traité, comme nous l'avons déjà dit, conclu entre Bismarck et sir E.-B. Mallet, les parties contractantes s'engagent à ne pas se gêner mutuellement dans le partage de l'Océanie occidentale. Mais l'article 6 stipule que les archipels Samoa et Tonga et le groupe Savage ou Nine Islands continueront à former, comme par le passé des territoires neutres. On voit clairement à quoi servent souvent les traités, puisque l'Angleterre veut prendre possession du groupe Tonga et l'Allemagne de l'archipel Samoa.

Voici pour terminer un extrait d'un article publié récemment dans un journal de San-Francisco (Californie) sous le titre de : *Envahissement des colons allemands.*

« Par des navires venus de l'archipel Marshall situé dans l'océan Pacifique, on a reçu la nouvelle que les Allemands continuent à faire tous leurs efforts pour élargir leur sphère d'intérêts à Apia et dans d'autres îles du groupe Samoa. Les indigènes se plaignent des menaces dont ils sont continuellement l'objet de la part des Allemands. Ceux-ci ont récemment ouvert deux ports, mais ils ont interdit l'entrée d'un autre port où les navires américains avaient l'habitude d'aborder.

On croit que les Allemands se préparent à assurer complètement leur domination en annexant les îles Samoa.

NOS RELATIONS COMMERCIALES

par M. WASINGTON-SERRUYS, membre adhérent,
Directeur du *Mouvement commercial*.

Au moment où nous voyons nous échapper deux de nos plus importants débouchés : les États-Unis qui, par l'application du fameux bill Mac Kinley, nous ferment leurs portes, et la France qui se prépare à appliquer des tarifs douaniers prohibitifs afin de protéger son industrie nationale, il devient important pour nos commerçants et nos industriels de se mettre à la recherche de marchés nouveaux.

Nous devons nécessairement étendre notre mouvement d'exportation vers les pays d'outre-mer, si nous ne voulons pas voir notre industrie nationale dépérir. L'étude des débouchés nouveaux s'impose donc, et toute notre activité, toute notre énergie doit tendre à développer nos relations avec l'extérieur. Mais, dans cette grande lutte commerciale, nos compatriotes sont loin de faire preuve du même esprit d'initiative qui caractérise nos voisins anglais et allemands. On leur fait souvent le reproche d'être routiniers, et c'est malheureusement bien vrai ! Il faut pourtant qu'ils se décident à sortir de la vieille ornière. L'avenir est aux entreprises lointaines, et puisque les pays voisins nous ferment la porte au nez, tournons nos regards vers d'autres régions plus éloignées, il est vrai,

mais encore inexploitées et qui, par cela même, sont un champ plus vaste et plus productif, la concurrence n'y étant pas encore si forte.

Avant tout, il s'agit de ne pas se laisser devancer par ses voisins. Il faut se tenir sur le guet et ne pas perdre de vue ses concurrents. Dès qu'on les voit s'établir quelque part, il faut les y suivre, tenter de les supplanter avant même qu'ils y soient implantés. C'est ainsi qu'ont fait de tous temps les Anglais qui sont les maîtres incontestés de tous les marchés coloniaux. Et pourtant, en ces dernières années, on doit le reconnaître, les Allemands et les Américains, les Allemands surtout, parviennent, à force de patience, à déraciner l'influence anglaise là où jadis elle paraissait inexpulsable.

Pourquoi, nous, n'en ferions-nous pas autant? Nous sommes un petit peuple il est vrai, mais notre industrie est admirablement outillée et nous pouvons rivaliser hardiment avec l'industrie française, allemande et américaine. Nos produits sont souvent meilleurs, et presque toujours moins chers, parce que notre main d'œuvre est à vil prix.

Dans ces conditions, nous ne devons craindre qu'une chose, c'est de n'être pas assez hardis, de manquer d'initiative, de faire preuve de cet esprit de routine qui paraît invétéré chez nous, et dont nous ne *voulons* pas nous départir.

Un des moyens les plus efficaces de favoriser notre commerce d'exportation, nous paraît être la création de comptoirs à l'étranger, car pour que nos produits soient achetés, il faut commencer d'abord par les faire connaître.

Or, comment peut-on s'attendre à ce que nos produits soient connus, quand souvent à l'étranger — je parle des pays d'outre-mer, — on connaît à peine la Belgique! C'est là un fait qui peut paraître exagéré, et pourtant rien n'est plus tristement vrai. Il y a des contrées où l'on ignore qu'il existe une Belgique! Certes, cela ne doit pas donner une grande opinion de l'instruction dans ces pays, mais il n'en est pas moins exact que dans certains Etats de l'Amérique

nous avons rencontré des gens fort aisés et bien élevés qui connaissaient notre pays, mais qui ignoraient que nous fussions un peuple indépendant. Les uns plaçaient la Belgique dans la Confédération allemande, les autres nous annexaient tout simplement à la République française.

Il faut avouer qu'il est humiliant pour son amour-propre national de se sentir ainsi effacé de la carte de l'Europe !

On comprend que si notre existence comme peuple libre est à ce point ignorée, c'est une raison de plus pour que notre commerce avec certains pays d'outre-mer soit absolument restreint, ou même nul. Nous devons donc chercher, par tous les moyens pratiques et praticables, à donner à notre commerce d'exportation un plus grand développement. Il nous faut non seulement trouver des débouchés nouveaux, mais il nous faut, surtout, nous maintenir et développer notre commerce là où nous sommes déjà connus.

Nos industriels et nos commerçants doivent créer partout où notre commerce peut prendre une certaine extension, des comptoirs de représentation et des musées commerciaux où ils puissent expédier des collections d'échantillons, seul moyen de faire apprécier leurs produits et d'obtenir des commandes.

Pour la création de ces comptoirs, le gouvernement doit venir en aide à nos industriels. Il doit leur faciliter la besogne en chargeant ses agents consulaires à l'étranger de la création de musées d'échantillons. Et chaque consul devrait être tenu de créer dans sa résidence un musée dont on pourrait donner la direction à un fonctionnaire du gouvernement.

Nos consuls seraient ainsi en rapports directs avec les importateurs des pays où ils résident, ainsi qu'avec les exportateurs belges. Ces comptoirs ou musées serviraient d'intermédiaires entre les fabricants belges ou étrangers, et nous croyons qu'ils seraient d'une grande utilité.

Une institution qui pourrait être appelée à rendre de grands services au commerce belge, est celle des attachés commerciaux. Elle existe déjà dans plusieurs ambassades et légations

allemandes et les résultats pratiques ont été des plus satisfaisants en Allemagne où l'on ne néglige rien, on le sait, pour donner un plus grand développement au commerce d'exportation. Les Allemands sont gens pratiques, et nous ferions bien de les imiter en bien des choses.

M. Cadoux, qui a été chargé par le gouvernement français d'étudier à l'étranger le fonctionnement d'une institution annexe aux légations et aux ambassades, a rédigé un rapport qui conclut à la nécessité de créer des attachés commerciaux qui prendraient rang et dont la mission serait de recueillir et de mettre à la disposition du commerce français toutes les notions utiles.

A la suite de ce rapport, le ministre des affaires étrangères de France va, paraît-il, tenter un essai et créer ce service dans plusieurs grandes capitales; si les résultats répondent à son attente, une institution similaire à celle qui existe en Allemagne, mais plus parfaite encore, sera organisée. Cette mesure mérite d'attirer particulièrement l'attention du gouvernement belge. Notre département des affaires étrangères se préoccupe, à juste titre, de l'avenir de notre commerce d'exportation et il doit être prêt à faire tous les sacrifices nécessaires pour mettre le commerce belge à même de lutter avantageusement contre la concurrence étrangère sur les marchés nouveaux qui s'ouvrent à notre activité.

Des explorations consulaires sont organisées actuellement — ou vont l'être — dans tous les pays qui paraissent devoir offrir un certain débouché à nos exportations. Au nombre de ces pays, qui méritent d'attirer particulièrement notre attention, il convient de citer le Transvaal, la République d'Orange, les Guyanes anglaise, française, hollandaise, le Mexique, le Canada, les États de l'Amérique centrale et du Pacifique, la Chine, le Japon, les Indes. Ces contrées paraissent offrir des avantages considérables, et notre commerce d'exportation pourrait y prendre un plus grand développement.

La péninsule Balkanique et les régions avoisinantes seront également explorées cette année par nos agents de carrière.

D'autre part, on sait que les crédits spéciaux qui ont été affectés, cette année, aux explorations consulaires seront consacrés particulièrement à l'étude de nouveaux débouchés. Des bourses de voyage ont, en effet, été accordées à un certain nombre de jeunes gens sortis de l'école de commerce d'Anvers avec le diplôme de licenciés en sciences commerciales. Ces jeunes gens envoient au département des affaires étrangères des rapports fort intéressants sur les pays où ils se trouvent. Ces rapports servent à guider et à éclairer nos commerçants qui doivent savoir tirer leur profit de ces nombreux avantages, car, en somme, la besogne leur est singulièrement facilitée.

Le devoir du gouvernement est de nous aplanir les premières difficultés et de nous montrer les routes qu'il faut suivre. Il doit nous guider, pour ainsi dire, et nos consuls qui sont les avant-gardes de notre commerce, doivent être les sentinelles de nos intérêts dans les pays éloignés.

Puisque nous parlons de consuls, disons un mot de notre organisation consulaire. On a beaucoup parlé, en ces dernières années, de la réorganisation de notre système consulaire qui est tant soit peu défectueux, mais qui, en somme, dans la pratique, donne de bons résultats et répond par conséquent aux besoins du pays.

L'honorable M. d'Andrimont revient chaque année sur cette question, à la Chambre; il propose de créer une véritable carrière consulaire. Ce serait là, il faut en convenir, une réforme juste et très pratique en ce sens que le corps consulaire comprendrait alors une série de grades. Il y aurait, en effet, des élèves-consuls, des vice-consuls, des consuls et des consuls généraux, de même qu'il y a aujourd'hui des attachés de légation, des secrétaires, des ministres-résidents et des ministres plénipotentiaires, dans la carrière diplomatique.

La responsabilité du choix des candidats ne retomberait plus, alors, uniquement sur le ministre, à qui cependant il faut laisser, trouvons-nous, une certaine latitude. La réforme de notre organisation consulaire doit avoir pour but surtout, d'en faire une carrière avec des échelons, qui permettraient

ainsi aux jeunes gens de faire un apprentissage en règle, ainsi que cela se pratique en France.

Quelques personnes ont même été jusqu'à demander la fusion du corps consulaire et du corps diplomatique en un seul. Notre pays a certainement plutôt besoin de consuls que de ministres, et l'argent que l'on dépense annuellement pour entretenir nos légations pourrait être beaucoup plus utilement employé à créer de nouveaux postes consulaires.

D'ailleurs nos diplomates comprennent qu'ils doivent s'occuper surtout de nos intérêts commerciaux.

Une bonne organisation consulaire, comprenant un service d'attachés commerciaux; de nombreux comptoirs et des musées d'échantillons partout où notre commerce peut prendre une certaine extension; des explorations consulaires; des musées commerciaux dans tous les grands centres industriels du pays, où toutes les informations et les renseignements du dehors pourraient être concentrés et où les commerçants trouveraient les échantillons des produits étrangers qui pourraient être avantageusement importés, et enfin, des traités de commerce avantageux, voilà en partie ce qui nous manque.

Nous sommes déjà bien outillés, mais nous le serions encore mieux. Nous souhaitons de voir nos compatriotes comprendre tout l'avantage qu'il y aurait pour eux à entrer en relations avec les pays nouveaux de l'Amérique centrale, avec l'Extrême Orient, l'Australie, les États de l'Afrique du sud, et même avec certaines contrées d'Europe où un champ immense est ouvert à notre activité et avec lesquelles nous pourrions nouer des relations commerciales de quelque importance, ou développer celles que nous entretenons déjà.

A l'œuvre donc! et ne ménageons pas nos efforts.

Rappelons-nous qu'un petit peuple qui a quelques kilomètres de côtes peut accomplir des merveilles, et étendre son influence par toutes les grandes routes maritimes dans les contrées les plus éloignées.

Table des Matières.

	Pages
<i>Henri le Navigateur et l'Académie portugaise de Sagres. Introduction à l'étude de l'école anversoise de géographie du XVI^e siècle</i> , par le M. lieutenant-général WAUWERMANS.	6
Introduction	6
CHAPITRE I. Les croisades. — Le roi Denis (Diniz).	17
CHAPITRE II. La route maritime de l'Inde dans l'antiquité	33
CHAPITRE III. Les légendes de la mer ténébreuse.	41
CHAPITRE IV. La géographie positive de la mer ténébreuse au XV ^e siècle	58
CHAPITRE V. La jeunesse du prince Henri. Les archipels de l'Océan	71
CHAPITRE VI. La route des Indes orientales	87
CHAPITRE VII. Les successeurs du prince Henri	104
CHAPITRE VIII. Les colonies portugaises	147
SÉANCE GÉNÉRALE du 6 juin 1890	174
1 ^o Procès-verbal	174
2 ^o Renouvellement du bureau pour la période 1890-92	175
3 ^o Nomination de présidents et de membres hono- raires et correspondants	175

	Pages.
4° Correspondance	176
5° Sociétés correspondantes	176
6° Dépôt d'un mémoire intitulé: <i>Henri le Navi- gateur et l'école portugaise de Sagres</i> , par M. le lieutenant-général WAUWERMANS . . .	176
7° Conférence du R. P. F. de Hert sur <i>les phéno- mènes volcaniques en Europe</i>	177
SÉANCE GÉNÉRALE du 17 octobre 1890	178
1° Hommage à la mémoire de M. Grattan . . .	179
2° Procès-verbal	180
3° Adresse à S. M. Léopold II, à l'occasion du 25 ^e anniversaire de son avènement au trône . . .	181
4° Médaille d'or décernée à la société à l'exposition du Livre.	181
5° Correspondance	182
6° Sociétés correspondantes	182
7° Congrès international des sciences géographiques à Berne	182
8° Dépôt de deux notices intitulées: <i>Les Indiens Parécis. Traditions et mythologie des Indiens du Brésil et Court aperçu de la province de Minas Geraes (Brésil). Études préliminaires pour le tracé d'un chemin de fer de Pitanguy à Patos</i> , par M. A. BAGUET, conseiller . . .	183
9° Ouverture de la session d'hiver. Discours de M. le lieutenant-général WAUWERMANS . . .	184
10° Conférence de M. le lieutenant chev. LE CLÉMENT DE ST.-MARCQ sur <i>ses voyages au Congo</i> . .	186
<i>Les Indiens Parécis. Traditions et mythologie des Indiens du Brésil</i> , par M. A. BAGUET, conseiller .	187
<i>Court aperçu de la province de Minas Geraes (Brésil). Études préliminaires pour le tracé d'un chemin de fer de Pitanguy à Patos</i> , par M. A. BAGUET, conseiller	198

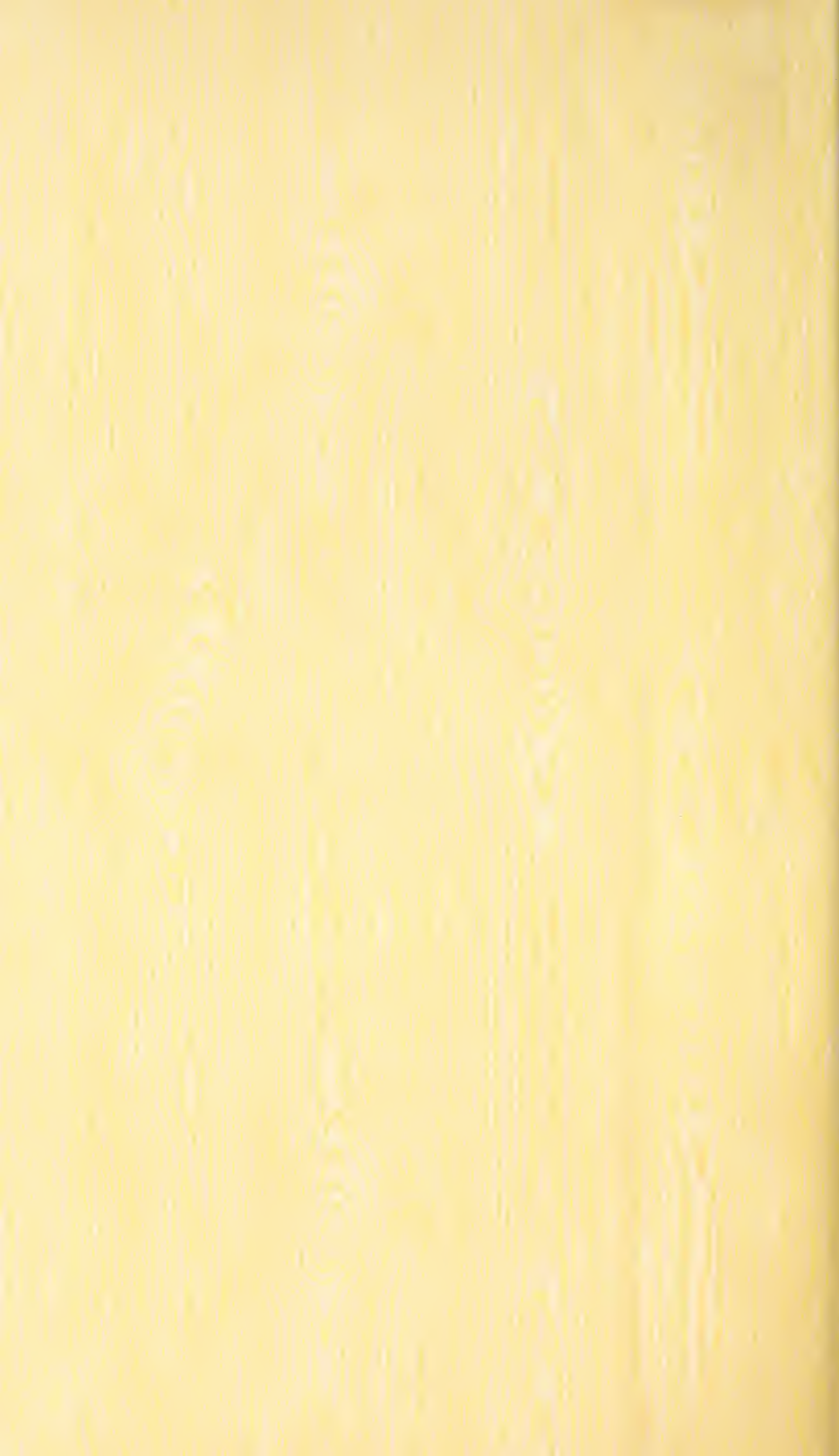
	Pages.
SÉANCE GÉNÉRALE du 23 octobre 1890	222
1 ^o Procès-verbal	222
2 ^o Conférence de M. A. Thonar sur <i>ses voyages</i> <i>dans l'Amérique du Sud</i>	222
SÉANCE GÉNÉRALE du 6 janvier 1891	224
1 ^o Procès-verbal	224
2 ^o Correspondance	224
3 ^o Sociétés correspondantes	225
4 ^o Dépôt du mémoire intitulé: <i>Les îles Samoa</i> , par M. A. BAGUET, conseiller	225
5 ^o Conférence de M. AUG. DE CASTILHO sur <i>la</i> <i>province portugaise de Mozambique</i>	225
<i>La province portugaise de Mozambique</i> , conférence lue à la société royale de géographie d'Anvers le 6 janvier 1891, par M. AUGUSTE DE CASTILHO, capitaine de frégate de la marine portugaise	229
SÉANCE GÉNÉRALE du 30 janvier 1891	257
<i>Le commerce en Afrique</i> , par M. le capitaine VERNEY LOVETT CAMERON	261
<i>Tableaux statistiques du partage de l'Afrique et</i> <i>des principaux États du globe en 1890</i> , par le F ^{re} ALEXIS M. G.	280
<i>Les îles Samoa</i> , première partie, par M. A. BAGUET, conseiller	287
SÉANCE GÉNÉRALE du 20 mars 1891.	337
1 ^o Procès-verbal	337
2 ^o Adresses de condoléance à LL. MM. le roi et la reine et à LL. AA. le comte et la comtesse de Flandre à l'occasion du décès de S. A. R. le prince Baudouin	338
3 ^o Nécrologie. Décès de M. Alfred Geelhand, membre effectif, et de M. le baron Marbais du Graty, membre correspondant	339
4 ^o Correspondance	342

	Pages.
5° Sociétés correspondantes	342
6° Conférence du R. P. F. DE HERT sur <i>les Alpes suisses</i>	344
<i>Les Alpes suisses</i> , par le R. P. F. DE HERT, membre adhérent	345
<i>Les 24 fuseaux horaires pour la réglementation internationale des heures</i> , par le F ^{re} Alexis M. G.	373
<i>Les îles Samoa</i> , deuxième partie, par M. A. BAGUET, conseiller	380
<i>Nos relations commerciales</i> , par M. WASHINGTON SERRUYS, membre adhérent.	410



Table des Planches.

	Pages.
Découverte des côtes d'Afrique par les Portugais au XV ^e siècle	6
Mappemonde de Marino Sanuto (1320).	28
Archipel des Canaries	40
Fragment du portulan Laurentien de 1351	64
Fragment de la carte Catalane de 1375	66
Archipel de Madère	78
Archipel des Açores	84
Archipel Caboverdien.	94
Archipel de Guinée	96
Voyages de Christophe Colomb (1493), Vasco de Gama (1497) et Fernand de Magellan (1519)	144
Partage politique de l'Afrique. Possessions ou zones d'influence.	284
Planisphère des 24 fuseaux horaires, pour la régle- mentation de l'heure, par le F. Alexis M. G. (Système américain, avec la notation de M. Schram)	376



910.6
56782 b
V.14-15

UNIVERSITY OF FLORIDA



3 1262 09310 1854

FLARE